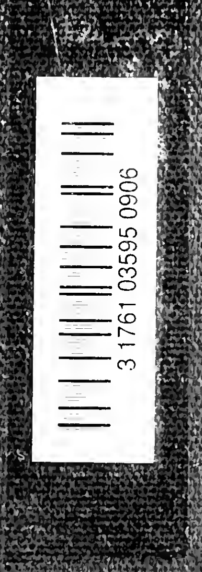

3 1761 03595 0906

LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES EN FRANCE

DU MÊME AUTEUR :

Un Romantique au XVIIIe siècle. Denis Diderot. Essai sur son rôle et son influence littéraires. Langres, 1913.

Le Règne de Louis XIV et l'opinion publique en Allemagne. Paris 1914.

EN PRÉPARATION :

La littérature alsacienne d'autrefois et d'aujourd'hui.

LA

QUERELLE

DES

ANCIENS & DES MODERNES

EN FRANCE

De la *Defense et Illustration de la langue française* aux *Parallèles des anciens et des modernes*.

PAR

HUBERT GILLOT

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
DOCTEUR ÈS-LETTRES
PROFESSEUR FRANÇAIS A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1914

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

Hommage de pieuse gratitude.

AVANT-PROPOS

Il a paru qu'après un demi-siècle de recherche littéraire, il y avait lieu de mettre à jour l'histoire de la Querelle des anciens et des modernes, *et que, sans préjudice pour la notoriété et les mérites d'un ouvrage depuis longtemps classique, le moment était venu, si l'on peut dire, de déclarer prescription.*

L'on s'est proposé dans cette étude :

En premier lieu, de reprendre la documentation du sujet au point où l'a laissée H. Rigault et de la compléter par l'apport de matériaux nouveaux, travail sans fin, par définition, et qui ne présenterait, en somme, qu'un intérêt de statistique, s'il n'aboutissait à dégager des faits nouveaux, à renouveler et à elargir les horizons.

En second lieu, de suivre, à la façon des Parallèles, *le débat hors de la province littéraire et de marquer, sans prétendre, évidemment, à une universalité qui dépasse la compétence de l'historien de la littérature, les étapes principales de la lutte qui met aux prises sur le terrain philosophique, scientifique et artistique, les défenseurs de la stricte observance antique et les champions des principes de liberté et de progrès, les partisans de « l'ancienneté » et les partisans de la « nouveauté ».*

Considérée de ces points de vue multiples, replacée dans le cadre de l'histoire du temps et rattachée ainsi à ses origines et à son milieu, la Querelle des anciens et des modernes *apparaîtra non plus seulement comme un simple débat académique institué par des pédants ou des médiocres en mal de réhabilitation ou de notoriété, non plus même comme une controverse féconde sur les idées de décadence et de progrès, mais comme une résultante nécessaire du mouvement qui entraine le génie français dans les voies de l'Antiquité, et comme telle, étroitement associée aux destinées du Classicisme français, disons plus, aux destinées du génie français. « Anciens » et « modernes » travaillent, au cours du XVIᵉ et du XVIIᵉ siècles, à résoudre le problème que pose dans toute son ampleur la Renaissance. Au dogmatisme des fervents de l'Antiquité qui professent qu'il n'est de salut pour le génie français en dehors de l'étude et de l'imitation des Anciens et, emportés par leur admiration pour ces maitres de tout savoir et de toute perfection, se trouvent, comme on l'a dit, conduits à faire la part trop grande à l'emprunt et à l'observation d'une stricte discipline « en des choses qui plus que toutes veulent de la liberté et du mouvement spontané (1) », les protagonistes du génie moderne, conscients de la différence des temps, opposent un idéal d'imitation plus libérale et plus large qui traite l'Antiquité non pas comme un modèle « à contrefaire, mais à imiter, et non pas tant à imiter qu'à atteindre, et non pas tant même à atteindre qu'à surpasser (2) ».*

La Querelle des anciens et des modernes *est le conflit, toujours actuel, des deux principes qui, depuis la Renaissance, sollicitent concurremment le génie national : le* principe d'Antiquité, *dont se réclament les autoritaires et les traditionnalistes, tous ceux qui professent que le génie français*

(1) Faguet, L'Humanisme français, *Revue bleue*, 68.
(2) *Ibid.* 72.

doit, sous peine de s'adultérer, se rattacher étroitement à son ascendance gréco-latine et chercher dans l'étude d'une pensée apparentée, et, si l'on peut dire, complémentaire de la sienne, dans le commerce d'une humanité d'élite, l'enseignement le plus propre à lui fournir le stock d'idées générales et les méthodes de pensée dont il a besoin pour se dominer lui-même et se réaliser pleinement dans le sens de son originalité, et le principe de modernité *défendu à toutes les époques par les esprits d'avant-garde, par tous ceux qui, convaincus qu'on ne recommence pas l'histoire et que la tâche du siècle a des exigences assez pressantes pour réclamer tout entières les énergies du présent, veulent développer le génie moderne dans le sens de ses tendances et, se disant que ce serait grever l'effort humain de toutes les servitudes d'un passé périmé, alourdir en pure perte la marche du génie moderne et l'attarder à la pratique d'une archéologie inutile, que de le charger du poids des idées, des méthodes et du savoir d'une humanité dépassée, estiment servir le mieux la cause du progrès et de l'avenir en réduisant le plus possible la part des Anciens dans la formation des Modernes.*

Dans l'histoire du génie français, la Querelle des anciens et des modernes *est plus et mieux qu'un simple accident : un phénomène organique ; plus et mieux qu'une question d'École et de parti : une question vitale, et, si l'on peut dire, une question « d'économie nationale ».*

L'on étudie, dans ce premier volume, la Querelle *depuis la Renaissance qui donne une actualité toute nouvelle à la question de l'imitation et aux idées de progrès, jusqu'à la manifestation du 27 janvier 1687 et à l'apparition des* Parallèles *de Charles Perrault, qui viennent clore la première période de la lutte entre les anciens et les modernes. L'on se propose de suivre, dans une étude ultérieure, les prolongements du débat hors des frontières, en Angleterre, en Hollande et en Alle-*

magne et d'en mener le développement, en France, jusqu'à son dénouement naturel : la révolution romantique qui à une formule de discipline et d'autorité substitue la formule d'émancipation définitive : toute liberté au génie.

Hommage soit rendu ici à tous ceux qui ont bien voulu faire bénéficier cette étude de leur expérience et de leur compétence : à Messieurs Émile Krantz et Albert Collignon, de l'Université de Nancy, qui nous ont donné la première idée de ce travail, à Monsieur Fernand Baldensperger, qui nous a prêté avec la plus grande libéralité le secours de sa science encyclopédique, à Monsieur Gustave Lanson, qui a lu cet ouvrage en manuscrit et nous a fourni de précieuses indications.

Strasbourg, février 1913.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS

I. — Bibliographie générale.

Abbé Irailh. — Histoire des Querelles littéraires, Paris, 1761, t. II.
D'Israeli. — Quarrels of authors, London, 1814.
P. Leroux. — De la loi de continuité qui unit le dix-huitième siècle au dix-septième, Revue encyclopédique, Paris, 1833.
A. Comte. — Cours de philosophie positive, 47e leçon, t. IV, Paris, 1839.
A. Michiels. — Histoire des idées littéraires en France au xixe siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs, t. I, Paris, 1842.
A. Javary. — De l'idée de progrès, Orléans, 1850.
H. Rigault. — La Querelle des Anciens et des Modernes, 1856 (*Œuvres complètes*, t. I, Paris, 1859).
Sainte-Beuve. — Article sur l'*Histoire de la Querelle* de Rigault, 15 déc., 22 déc. 1856, *Causeries du Lundi*, t. XIII, 1869.
D. Nisard. — Histoire de la littérature française au xviiie siècle, Paris, 1861.
E. Egger. — Histoire de l'Héllénisme en France, t. II, Paris, 1869.
F. Bouillier. — De la Querelle des Anciens et des Modernes en morale, Paris, 1869.
— Morale et progrès, Paris, 1875.
Cournot. — Considérations sur la marche des idées.... dans les temps modernes, Paris, 1872.
Fr. de Rougemont. — La philosophie de l'histoire aux différents âges de l'humanité, t. II, Paris, 1874.
L. Maury. — Essai sur les origines de l'idée du progrès, Nimes, 1890.
E. Krantz. — Essai sur l'esthétique de Descartes, Paris, 1882.
F. Brunetière. — Évolution des genres, t. I. L'évolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, 2e édition, Paris, 1892.
— La formation de l'idée de progrès au xviiie siècle, 1892. (*Ét. crit.*, 5e série, 1893).
— Manuel de la littérature française, Paris, 1898.
— Etudes sur le xviiie siècle, Paris, 1911.
G. Lanson. — Boileau, Paris, 1892.
— Histoire de la littérature française, 3e éd., Paris, 1895.
Joseph Texte. — J.-J. Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire en France, au xviiie siecle, Paris, 1895.
E. Lavisse. — Histoire de France, viii, 1, Paris, 1908.
J. Delvaille. — Essai sur l'histoire de l'idée de Progrès jusqu'à la fin du xviiie siècle, Paris, 1911.

A. Counson. — La pensee romane, Louvain-Paris, t. I, 1911.
H. Hettner. — Geschichte der franzœsischen Literatur im xviii Jahrhundert, Braunschweig, 1885 : Nouvelle édition du tome consacré à la France, 1911.
C. Justi. — Winckelmann, Zweite Autld age, Leipzig, 1898.
W. Wetz. — Die Anfänge der ernsten burgerlichen Dichtung des xviii Jahrhunderts, Worms, 1889.
H. Morf. — (Voir *Kultur der Gegenwart* de Paul Hinneberg, Teil I, Abt. XI, I, Berlin und Leipzig, 1909.

II. — Bibliographie des chapitres.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I.

De Grassaille. — Regalium Franciæ libri duo, jura omnia et dignitates Christianiss. Galliæ Regum continentes, Lugduni, 1538.
J. de la Pilorgerie. — Campagnes et bulletins de la grande armée d'Italie, commandée par Charles VIII, Nantes-Paris, 1866.
Claude Seyssel. — Les Louenges du roy Louys XIIe de ce nom, Paris, 1508.
— La Victoire du roy contre les Véniciens, Paris, 1510.
— Histoire singulière du Roy Loys XIIe, Paris, 1558.
— Les Histoires de Justin, translatées du latin, Paris, 1559.
C. Dufayard. — De Claudii Seisselii vita et operibus, Paris, 1892.
Jean Bouchet. — Le temple de bone renommee, Paris, 1516.
— Les Anciennes et modernes genealogies des Roys de France, Poitiers, 1527.
— Epistre. envoyee Des Champs Elisees par feu Henry V, autres fois roy de Angleterre (s. l. n. d.)
— Les Correctes et additionnees Annales Dacquitaine, Poitiers, 1531.
— Triomphe du tres Chrestien, tres puissant et invictissime, Roy François premier de ce nom de France, Poitiers, 1549.
A. Hamon. — Un grand Rhetoriqueur Poitevin : Jean Bouchet, Paris, 1901.
Guillaume Paradin de Cuiseaux. — Histoire de nostre tems, Lyon, 1558.
G. du Haillan. — L'Histoire de France, Paris, 1576.
Andre Thevet. — Pourtraits et vies des hommes illustres, Paris, 1584.
Guillaume Du Bellay. — Fragments de la *Première Ogdoade* publiés par V. L. Bourilly, Paris, 1904.
Petri Gallandii regii latinarum litterarum professoris oratio in funere Francisco Francorum Regi a professoribus regiis facto. Habita Lutetiæ Nonis Maii MDXLVII. Lutetiae, 1547.
Fr. de Belleforest. — La Cosmographie universelle, Paris, 1575.
Eustache Deschamps. — Œuvres inédites, Paris, 1849.
Petrus Crinitus. — Commentarii de honesta disciplina, Florentiæ, 1505.
— Apologie de *Marus Equicolus* Gentilhomme Italian contre les mesdisantz de la nation Françoise, traduite de Latin en François, Paris, 1550.
Christofori Longuolii Parisiensis Orationes duæ : una de laudibus divi Ludovici atque Francorum, 1510.
D. Gnoli. — Un Giudizio di lesa romanità sotto Leone X, Roma, 1891.
Histoire littéraire de la France, t. XXIV, Paris, 1862.

E. Lavisse. — Histoire de France, V. 2, Paris, 1904.
G. Guibal. — Histoire du sentiment national en France pendant la Guerre de Cent Ans, Paris, 1875.
G. Weill. — Les théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion, Paris, 1892.
G. Hanotaux. — Tableau de la France en 1614, Paris, 1898.
A. Esmein. — Cours élémentaire d'Histoire du Droit français, 2e éd., Paris, 1895.
R. de Maulde-la-Clavière. — Les origines de la Révolution française au commencement du xvie siècle, Paris, 1889.
— Louise de Savoie et François I, Paris, 1895.
H. Fr. de Laborde. — L'Expédition de Charles VIII en Italie, Paris, 1888.
P. Imbart de la Tour. — Les origines de la Réforme. La France moderne, Paris, 1905.
Ch. Lenient. — La poésie patriotique en France dans les temps modernes, t. I, Paris, 1894.
A. Morel-Fatio. — Etudes sur l'Espagne. Première série, Paris, 1888.
Pierre Marcel. — Un précurseur. Jean Marin. s. d.
G. Paris. — Esquisse historique de la littérature française au Moyen-Age, Paris, 1907.
P. Jovy. — François Tissard et J. Aléandre. (Extrait des *Mémoires de la Société des sciences et des arts de Vitry-le-François*, t. XIX, XX, 1899-1900.)
H. Hauvette. — Luigi Alemanni, Paris, 1903.
J. Texte. — Etudes de littérature européenne, Paris, 1898.

CHAPITRE II.

P. Villey. — Les sources d'idées. Paris, s. d.
Pierre Belon. — Les Observations de plusieurs singularitez trouvees en Grecie, Asie, Egypte... Paris, 1553.
Geoffroy Tory. — Champfleury, Paris, 1529.
A. Bernard. — G. Tory, Paris, 1857.
Jacques Peletier du Mans. — Les Œuvres poetiques, Paris, 1547.
— Œuvres poetiques de Jacques Peletier du Mans publiées d'après l'édition originale de 1547 par Léon Séché. Notice de Paul Laumonier, Paris, 1904.
— Art poetique departi an deus livres, Lyon, 1555.
H. Chamard. — De Jacobi Peletarii Cenomanensis Arte Poetica, Lille, 1900.
C. Jugé. — Jacques Peletier du Mans, Paris, 1907.
Estienne Forcadel. — Poësies, Lyon, 1551.
Ch. Oulmont. — Estienne Forcadel (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, 4e trim., 1907, Toulouse).
Gilles Corrozet. — Voir *Bibliographie* du chapitre VI.
Jean Bouchet. — Les regnars traversant les perilleuses voyes des folles fiances du monde, Paris, 1504.
— Epistres Morales et Familieres du Traverseur, Poitiers, 1545.
Jacques de Beaune. — Lettre d'un Bourguignon contemporaine de la « Deffence. et Illustration de la langue Françoyse », publiée par E. Roy, *Revue Hist. litt. Fr.*, 15 avril 1895, 233.
Joachim Du Bellay. — La Deffence et Illustration de la langue françoyse, Ed. Marty-Laveaux, 1866-1867. C'est à cette édition que nous renvoyons.

— Ed. Chamard, Paris, 1904.
— Ed. Séché, Paris, 1905.
H. Chamard. — Joachim du Bellay, Lille, 1900.
P. Villey. — Les sources italiennes de la « Deffense et Illustration.... », Paris, 1908.
Ronsard. — Œuvres. Ed. Blanchemain, Paris, 1857-1867.
J. Tiersot. — Ronsard et la musique de son temps, Paris, 1902.
P. Laumonier. — Ronsard poète lyrique Paris, 1909.
E. Egger. — L'Hellénisme en France, Paris, 1869.
F. Brunot. — Un projet d' « enrichir, magnifier et publier » la langue française en 1509. *Rev. Hist. litt. Fr.*, I, 27.
— Histoire de la langue française des origines à 1900, t. II, 1906.

CHAPITRE III

Guillaume Budé. — De Asse et partibus ejus, Paris, 1512.
Rebitté. — Guillaume Budé, Paris, 1846.
L. Delaruelle. — Guillaume Budé, Paris, 1907.
— Repertoire analytique et chronologique de la Correspondance de Guillaume Budé, Paris, 1907.
Picus Mirandula. — Opera omnia, Basileae, 1572.
D. Erasmi Ciceronianus, Lugduni Batavorum, 1649.
E. Amiel. — Erasme, Paris, 1889.
Petri Rami Brutinæ quæstiones in Oratorem Ciceronis, Parisiis, 1547.
— Ciceronianus, Parisiis, 1557.
— Scholæ in liberales artes, Basileæ, 1578.
Ch. Waddington. — Ramus, Paris, 1855.
A. Lefranc. — Histoire du Collège de France, Paris, 1893.
Joachim Perionii pro Aristotele in P. Ramum orationes II, Parisiis, 1543.
Antonii Goveani pro Aristotele responsio adversus P. Rami calumnias, Parisiis 1543.
P. Gallandii pro schola Parisiensi contra novam academiam P. Rami oratio, Lutetiæ, 1551.
I. Carpentarii. — Animadversiones in libros tres Dialecticarum institutionum Petri Rami, Parisiis, 1555.
Étienne Dolet. — Traité sur la maniere de bien traduire d'une langue en aultre, Lyon, 1540.
— Les Gestes de Françoys de Valois, Lyon, 1540.
— Orationes duæ in Tholosam, s. l. n. d.
J. Boulmier. — Estienne Dolet, Paris, 1857.
R. Copley-Christie. — Estienne Dolet, Traduction Stryienski, Paris, 1886.
O. Galtier. — E. Dolet, Paris, 1908.
J. Paquier. — L'Humanisme et la Réforme : Jérôme Aléandre, Paris, 1900.
Johannes Sturm. — De amissa dicendi ratione, Strasbourg, 1538.
Schmidt. — Jean Sturm, Strasbourg, 1860.
Charles Scévole de Sainte Marthe. — Poésie françoise, Paris, 1579.
Hugues Salel. — Les 10 premiers livres de l'Iliade, Paris, 1545.
G. Paquelin. — Apologeme pour le grand Homère contre les répréhensions du divin Platon, Lyon, 1557.
J. C. Scaligeri Poetices libri septem, s. l. 1594.
E. Lintilhac. — De J. C. Scaligeri Poetica, Parisiis, 1887.

— Un coup d'État dans la République des Lettres. J. C. Scaliger fondateur du Classicisme. *Nouvelle Revue*, 15 mai, 1 juin 1890.
F. Brunetière. — L'évolution des genres, t. I, 2e édit., Paris, 1892.
C. Lenient. — De Ciceroniano bello apud recentiores, Parisiis, 1855.
R. Sabbadini. — Itoria del Ciceronianismo e di altre questione letterarie nell età della Rinascenza, Torino, 1885.
Ch. Dejob. — Marc-Antoine Murel, Paris, 1881.
Burigny. — Sur la querelle qui s'éleva dans le xvie siècle au sujet de l'estime qui était due à Cicéron. (Histoire de l'Académie des Inscriptions, 1756.)
M. J. Gaufrès. — Cl. Baduel et la réforme des études au xvie siècle, Paris, 1880.
E. Faguet. — L'Humanisme français au xvie siècle, *Revue bleue*, 17 janvier 1891.
— Sur l'Alexandrinisme, *Revue des Deux-mondes*, 1er mai 1891.

CHAPITRE IV.

Montaigne. — Essais. Édition Jouaust, Paris, 1872-1876.
P. Villey. — Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne, Paris, 1908.
Ch. Bartholméss. — La philosophie de Giordano Bruno, Paris, 1846-1847.
La philosophie de *Loys le Caron*, Paris, 1555. (Dans *Opuscula varia philosophica*).
Francisco Sanchez. — De multum Nobili et prima universali scientia Quod nihil scitur, Francofurti, 1618.
E. Senchet. — Essai sur la méthode de Francisco Sanchez, Paris, 1904.
F. Strowsky. — Montaigne, Paris, 1906, (ch. IV sur Sanchez).
De Mesmes. — Les Institutions astronomiqнes contenans les principaux fondemens et premieres causes des cours et mouvemens celestes, Paris, 1557.
Oronce Finé. — Practique de la Géométrie, Paris, 1571. Se trouve dans le même volume : Charles de Bovelles, La Géométrie pratique, Paris, 1566.
Jean Temporal. — Historiale description de l'Afrique escrite de notre tems par Iean Léon African, premierement en langue Arabesque, puis en Toscan, et à present mise en François, Anvers, 1556.
André Thevet. — Les Singularitez de la France antarctique, autrement nommee Amérique et de plusieurs Terres et Isles decouuertes de nostre temps, Paris, 1558.
— La cosmographie universelle, Paris, 1575
Simon de Vallambert. — Cinq livres de la maniere de nourrir et gouverner les enfanz dez leur naissance, Poictiers, 1565.
Michel Dusseau. — Enchirid, ou manipul des miropoles, Lyon, 1561.
Olivier de Serres. — Le Theatre d'agriculture et Mesnage des champs, Paris, 1600.
P. Braillier. — Declaration des abus et ignorances des medecins (Dans Œuvres de *Bernard Palissy*, Paris, 1777).
François de Fougerolles. — Le Theatre de la Nature, Lyon, 1597 (traduction de l'ouvrage de J. Bodin).
Thierry de Héry. — La methode curatoire de la maladie venerienne, Paris, 1552.
Jacques Dalechamps. — Chirurgie françoise, Paris, 1610.
Bernard Palissy. — Œuvres. Edition Fillon, Niort, 1888.
E. Dupuy. — B. Palissy, nouvelle édition, Paris, 1902.
Ambroise Paré. — Œuvres. Edition Malaigne, Paris, 1840.

Philibert de l'Orme. — Nouvelles Inventions pour bien bastir et à petits fraiz, Paris, 1561.
— Œuvres, Paris, 1626.
W. Whewell. — Geschichte der induktiven Wissenschaften, t. I, Stuttgart, 1840.
S. Günther. — Geschichte der Mathematik, I. Teil. Von den ältesten Zeiten bis Cartesius, Leipzig, 1900.
M. Cantor. — Geschichte der Mathematik, t. II, 1200-1668, Leipzig, 1892.
J. Bertrand. — Les fondateurs de l'astronomie moderne, Paris, s. d.
Von Geymüller. — Die Baukunst der Renaissance in Franckreich, Stuttgart, 1890.
— Les Du Cerceau, Paris, 1887.
L. Palustre. — L'Architecture de la Renaissance, Paris, 1892.
P. Planat. — Encyclopédie de l'architecture et de la construction, Paris, 18 3.

CHAPITRE V.

Charles Fontaine. — Les ruisseaux de Fontaine, Lyon, 1555.
— Odes, Enigmes et Epigrammes, Paris, 1557.
Jacques Tahureau. — Oraison Au Roy : « De la grandeur de son regne et de l'excellence de la langue françoyse », Paris, 1555.
— Dialogues, réédition Conscience, Paris, 1871.
Guillaume des Autelz. — Replique aux furieuses defenses de Louis Meigret, Lyon, 1551.
H. Hartmann. — Guillaume des Autels, I Teil, Biographisches. Dissertation, Zurich, 1907.
Lancelot de la Popelinière. — L'amiral de France et par occasion, de celuy des autres nations, tant vieilles que nouvelles, Paris, 1584.
Henri Estienne. — Apologie pour Hérodote, réimpression de Ristelhuber, Paris, 1879.
— Project du livre intitulé De la Précellence du langage François, reimpression Léon Feugère, Paris, 1850.
— Pseudo Cicero, Dialogus, s. l., 1577.
— Nizoliodidascalus, s. l., 1578.
L. Clément. — H. Estienne et son œuvre française, Paris, 1898.
Noel du Fail. — Œuvres Facétieuses, (contient les *Propos rustiques*), éd. Assézat, Paris, 1874.
— Contes et discours d'Eutrapel, éd. Hippeau, Paris, 1875.
Estienne Pasquier. — Œuvres, Amsterdam, 1723.
— Recherches de la France, 1560-1621, Paris, 1617.
K. Voigt. — Estienne Pasquier's Stellung zur Pleiade, Dissert., Leipzig, 1902.
Wenderoth. — Estienne's Pasquier's poetische Theorien und seine Tatigkeit als Literarhistoriker, Herrig Archiv, CXII.
G. de Bremond d'Ars. — Un Gaulois : Est. Pasquier, *Rev. Deux-Mondes*, mai, 1888.
Plaidoyez de Simon Marion, seconde édition, Paris, 1594.
Claude Fauchet. — Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaires des œuvres de CXXVII poetes François vivans avant l'an MCCC, Paris, 1581.

G. M. Imbert. — Première partie des sonnets exotériques, édition Tamizey de Larroque, Paris, 1872.
La Boétie. — Œuvres complètes, édition Bonnefon, Bordeaux et Paris, 1892.
Cl. de Buttet. — Œuvres poétiques. Réimpression, Lyon, 1877.

CHAPITRE VI.

Robert Gaguin. — Rerum gallicarum Annales, Francfurti, a M, 1577.
— Compendium super Francorum gestis et ab eo recognitum et auctum, 1501.
Thuane. — R. Gaguini Epistolæ et orationes, Paris, 1903.
P. de Vaissière — De Roberti Gaguini vita et operibus, Austria Carnutum, 1896.
Paul Aemile. — De rebus gestis Francorum libri IV, Parisiis, 1500. Traduction de Jean Regnart, Paris, 1581.
Jean Bouchet. — Lamoureux transy sans espoir, Paris, (s. d.).
— Les Anciennes et modernes genealogies des Roys de France, Poitiers, 1527.
Nicolle Gilles. — Annales et Croniques de France, Paris, 1525.
Jean Lemaire des Belges. — Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye. (Publiées dans les *Œuvres de Jean Lemaire par J. Stecher*, t. I et II, Louvain, 1882).
P. A. Becker. — Jean Lemaire der erste humanistische Dichter Franckreichs, Strassburg, 1893.
Gillis Corrozet. — La Fleur des antiquitez, singularitez et excellences de la plusque noble et triumphante ville et cite de Paris, capitalle du Royaulme de France... Paris, 1532.
Guillaume le Rouille. — Recueil de l'antique preexcellence de Gaule et des Gaulois, Poitiers, 1546.
Jean Le Févre de Dreux. — Les fleurs et antiquitez des Gaules, selon Julien César, jouxte les croniques et recollection des faictz haultains, gestes exquis et honnestes manières de vivre des saiges et excellens clercz et grans philosophes des Druides, qui en leur temps ont régi et gouverné tout le pays de Gaulle, à présent dict France, et de la singularitez de la ville de Dreux en France, avecques descriptions des boys, foretsz, vignes, vergiers et aultres plaisans et beaulx lieux, estans et situez près jouxte et alentour d'icelle ville. Paris, 1532. Réimpression dans H. de Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, VIII, 176 et suiv., 1858.
Guillaume Postel. — Des Merveilles du monde et principalement des admirables choses des Indes et du nouveau monde, Parisiis, 1549.
— L'Histoire memorable des expeditions depuys le deluge faictes par les Gauloys ou Françoys depuys la France jusques en Asie, ou en Thrace en l'orientale partie de l'Europe et des commoditez ou incommoditez des divers chemins pour y parvenir et retourner. Le tout en brief ou Epitome pour monstrer avec quels moyens l'empire des infidèles peut et doibt par eux estre deffaict, Parisiis, 1552.
— De la Republique des Turcs par Guillaume Postel, cosmopolite, Poitiers, 1560.
— Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum introductio ac legendi modus longè facillimus, Parisiis, 1538.
G. Weill. — De Gulielmi Postelli vita et indole. Parisiis, 1892.

Joannis PICARDI TOUTRERIANI. — De Prisca Celtopœdia libri quinque Quibus admiranda priscorum Gallorum doctrina et eruditio ostenditur, nec non literas prius in Gallia fuisse, quam vel in Græcia, vel in Italia : simulque Græcos nedum Latinos scientiam a priscis Gallis (quos vel ab ipso Noachi tempore Græce philosophatos constat) habuisse, Parisisiis, 1556.
Guillaume DU BELLAY. — Epitome de l'antiquité des Gaules et de la France, Paris, 1543-1556.
ROBERTI CŒNALIS Gallica historia, Parisiis, 1557.
P. RAMI liber de moribus veterum Gallorum, Parisiis, 1559. Traduit par MICHEL DE CASTELNEAU : Traitté des façons et coustumes des anciens Gaulloys, Paris, 1581.
BELLEFOREST. — Grandes annales et histoire generale de France, des la venue des Francs en Gaule, jusques au regne du roy tres chrestien Henry III, Paris, 1579.
STEPHANUS FORCATULUS. — De Gallorum imperio et philosophia libri VII, Lugduni, 1595.
LE FÈVRE DE LA BODERIE. — La Galliade ou de la révolution des arts et sciences, Paris, 1578.
E. PASQUIER. — Voir *Bibliographie* du chapitre V.
Fr. HOTMAN. — Franco-Gallia, Parisiis, 1573.
Nicolas VIGNIER. — Traicté de l'estat et l'origine des Anciens François, Troyes, 1582.
— Bibliotheque historiale, Paris, 1588.
Claude FAUCHET. — Recueil des antiquitez Gauloises et Françoises en France, Paris, 1579.
A. JOLY. — Benoit de Sainte-More et le roman de Troie, Paris, 1869-71.
Jean BODIN. — Methodus ad facilem historiarum cognitionem, 1566.
— De la Republique, Paris, 1576.
L. FEUGÈRE. — Caractères et portraits littéraires du XVIe siècle, Paris, 1859, t. I.
DELVAILLE. — Voir *Bibliographie générale*.
H. BAUDRILLART. — Jean Bodin et son temps, Paris, 1853.
R. FLINT. — Voir *Bibliographie générale*.
LOYS LE ROY. — Guil. Budæi vita, Parisiis, 1542.
— Le Timée de Platon, Paris, 1551.
— Trois Oraisons de Demosthene, Paris, 1551.
— Le Phédon de Platon, Paris, 1553.
— Le Sympose de Platon, Paris, 1559.
— Ludovici Regii Selectiores aliquot epistolæ, Parisiis, 1559.
— Les Politiques d'Aristote, Paris, 1576.
— Exhortations aux François, Paris, 1570.
— Prolegomena politica, Lutetiæ, 1575. (Dans *Honorati Castellani Orationes*, 1555).
— Orationes duæ habitæ Parisiis, mensi octobri 1575, Lutetiæ, 1575.
— Deux oraisons françoises prononcées à Paris avant la lecture de Demosthènes, Paris, 1576. (Dans *H. Cast. Orat.*)
— La Vicissitude, Paris, 1577.
— La Republique de Platon, Paris, 1600.
H. BECKER. — Un humaniste français au XVIe siècle. Loys le Roy, Paris, 1896.

Claude Duret. — Discours de la vérité des causes et effects des decadences, mutations, changemens, conversions, et ruines des Monarchies, Empires, Royaumes et Republiques. Selon l'opinion et doctrine des anciens et modernes Mathematiciens, Astrologues, Mages, Philosophes, Historiens, Politiques et Théologiens, Lyon, 1595.

Lancelot de la Popelinière. — Histoire des histoires avec l'Idée de l'Histoire accomplie, Paris, 1599.

G. Monod. — Du progrès des études historiques en France depuis le xvie siècle, *Rev. hist.*, t. I. 1876.

CHAPITRE VII.

G. Hanotaux. — Tableau de la France en 1614. La France et la Royauté avant Richelieu, Paris, 1898.

H. Bourciez. — Les mœurs polies et la litterature de cour sous Henri II, Paris, 1886.

Jehan Debeaubreuil. — Regulus, Limoges, 1582.

E. Faguet. — La tragédie française au xvi[e] siècle, Paris, 1883 ; 2[e] édit., 1912.

Vauquelin de la Fresnaie. — L'art poétique. Edition G. Pellissier, Paris, 1885.

J. Vianey. — Vauquelin de la Fresnaie. Revue des Universités du Midi, 1895.

Laudun d'Aygaliers. — Art poëtique françois, Paris, 1598.

J. Dedieu. — Pierre de Laudun d'Aigaliers : L'Art poétique français. Edition critique, Toulouse, 1909.

G. Pellissier. — De sexti decimi sæculi in Francia artibus poeticis. Parisiis, 1882.

Malherbe. — Œuvres. Ed. Lalanne, Paris, 1862-1869.

F. Brunot. — La doctrine de Malherbe, Paris, 1891.

E. Faguet. — La poésie française de 1560 à 1620 (*Propos littéraires*, 3[e] série, 1905).

DEUXIÈME PARTIE.

De Richelieu à Louis XIV.

Ed. Frémy. — L'Académie des derniers Valois, Paris, 1887.

H. Lemonnier. — L'art français au temps de Richelieu et de Mazarin, Paris, 1893.

CHAPITRE I.

La Mesnardière. — Poétique, Paris, 1639.

Les *Poésies* de La Mesnardière, Paris, 1656.

Hédelin d'Aubignac. — La Pratique du Théâtre, Paris, 1657.

— Dissertations. (Dans *Deux Dissertations concernant le poeme dramatique*, Paris, 1663.)

— Discours au Roy sur l'établissement d'une seconde Académie dans la ville de Paris, Paris, 1664.

Ch. Arnaud. — Etude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac et sur les théories dramatiques au xviie siècle, Paris, 1887.

Dissertatio peripatetica de epico carmine Auctore *Petro Mambruno* Arverno è Societate Jesu, Parisiis, 1652.

P. Le Bossu. — Traité du Poème épique, édition de 1693, Paris.
P. Cl. Menestrier. — Des Ballets anciens et modernes selon les règles du Théâtre, Paris, 1682.
Junius (Du Jon). — De Pictura Veterum Libri tres, Amstelædami, 1637.
Roland Fréart de Chambray. — Parallele de l'Architecture antique et de la moderne, Paris 1650.
— Traité de la Peinture de Leonard de Vinci, Paris, 1651.
— Idee de la perfection de la Peinture, Le Mans, Paris, 1662.
De Montaiglon. — Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome, t. I, 1666-1694, Paris, 1887 ; t. II, 1694-1699, Paris, 1888.
Louis Courajod. — Leçons professées à l'Ecole du Louvre, t. III, Paris, 1903.

CHAPITRE II.

Deimier. — L'Académie de l'Art Poëtique, Paris, 1610.
Claude de Billard, sieur de Courgenay. — Tragedies, Paris, 1612.
Honoré d'Urfé. — Sylvanire, Paris, 1627.
O.-C. Reure. — La vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé, Paris, 1910.
Ogier. — Préface de Tyr et Sidon, par Jean de Schelandre. (*Ancien Théâtre français*, t. VIII, Paris, 1856).
Aulard. — J. de Schelandre. (*Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*, 1883.)
A. Gasté. — La Querelle du Cid, Paris, 1898.
Pierre Corneille. — Edition Régnier, Paris, 1862.
G. Lanson. — Sur les Discours de Corneille. (*Rev. Cours et Conf.*, 1900-01.)
Chapoton. — Coriolan, 1639. (Dans *Théâtre de divers auteurs*, t. I, 1648.)
Théophile de Viau. — Œuvres, éd. Alleaume, Paris, 1856.
K. Schirmacher. — Th. de Viau. Sein Leben u. seine Werke, Leipzig-Paris, 1897.
Fr. Lachèvre. — La Querelle des anciens et des modernes. Une première attaque inconnue de Claude Garnier, le dernier tenant de Ronsard contre Théophile de Viau. (*Bulletin du Bibliophile*, déc. 1911, janv. 1912.)
H. Breitinger. — Les unités d'Aristote, Genève, 1879.
W. w. Wurzbach. — Lope de Vega, Leipzig, 1899.
Le Muet. — Manière de bastir pour toutes sortes de personnes, Paris, 1647.
Abraham Bosse. — Sentiments sur la distinction des diverses manieres de Peinture, Dessein et Graveure, et des Originaux d'avec leurs Copies... Paris, 1649.
— Traité sur la Pratique des ordres de colonnes de l'architecture nommée antique, Paris, 1664.

CHAPITRE III.

Discours en forme de comparaison sur les vies de Moïse et d'Homere, Paris, 1604.
Du Souhait. — L'Iliade d'Homere, Prince des poëtes Grecs, avec la suite d'icelle, ensemble le Ravissement d'Helene, sujiect de l'histoire de Troie, 1620.
Ch. Sorel. — Le Berger extravagant, Paris, 1627.
Jean Chapelain. — Dialogue de la Lecture des Vieux Romans, Edition Feillet, Paris, 1870.
G. Collas. — Un poète protecteur des Lettres au XVIIe siècle. J. Chapelain, Paris, 1912.

Godeau. — Paraphrases des épistres de saint Paul, Paris, 1632.
— Poësies chrestiennes, Paris, 1646.
— Discours sur les œuvres de M. de Malherbe. (Dans *Œuvres de Malherbe*, éd. Lalanne, t. I, p. 365.)
— Saint-Paul, Paris, 1654.
G. de Balzac. — Les œuvres diverses du Sieur de Balzac, Paris, 1664.
— Œuvres, éd. Moreau, Paris, 1854.
Le Tasse. — Discorsi del Poema eroico. (Dans *Opere* di Torquato Tasso, vo. 11-12, Pisa, 1823.)
Paolo Beni. — Comparatione di Homero, Virgilio, e Torquato. Et a chi di loro si debba la Palma nell' Heroico Poema, Padova, 1607.
Saint-Amant. — Œuvres complètes, éd. Livet, Paris, 1855.
P. Lemoyne. — Traité du Poëme héroïque. (Dans *Saint-Louis*, Paris, 1658.)
G. de Scudéry. — Alaric, Paris, 1654.
De Marolles. — Traité du Poëme Epique, Paris, 1662.
F. Strowsky. — Saint François de Sales, Paris, 1898.
P.-V. Delaporte. — Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV, Paris, 1891.
J. Duchesne. — Histoire des Poèmes épiques français du XVIIe siècle, Paris, 1870.

CHAPITRE IV.

G. du Vair. — De l'éloquence françoise. Ed. crit. R. Radouant, Paris, s. d.
J. de Chabanel, Tolosain. — Les sources de l'élégance françoise, Tolose, 1612.
L. Giry. — Des causes de la corruption de l'éloquence, dialogue attribué à Tacite, Paris, 1632, Paris, 1630.
René Bary. — La Rhetorique françoise. Nouvelle édition. Paris, 1659.
Scipion-Dupleix. — Logique, Paris, 1603.
Belot. — Apologie de la Langue Latine contre la Preface de Monsieur De la Chambre, en son livre des Nouvelles conjectures de la digestion, Paris, 1637.
Godard. — La Langue françoise, Lyon, 1620.
Marin Cureau de la Chambre. — Discours prononcé dans l'Académie françoise, où il est prouvé, que les François sont les plus capables de tous les Peuples de la perfection de l'Eloquence. (Fascicule sans lieu ni date de la Bibliothèque de Reims. V. p. 846.)
— Préface Pour la Version de la Physique d'Aristote (Dans *Recueil des epistres, lettres et prefaces*, Paris, 1664.)
— Nouvelles conjectures... Voir *Bibliographie* du chapitre suivant.
G. Colletet. — Discours de l'Eloquence et de l'Imitation des Anciens, Paris, 1658.
— Traité de l'Epigramme, Paris, 1658.
Racan. — Œuvres, Paris, 1724.
Vaugelas. — Remarques sur la Langue Françoise. Edition d'Amsterdam, 1665.
E. Magne. — Le plaisant Abbé de Boisrobert, Paris, 1909.
Goujet. — Bibliothèque françoise, t. I, 19 et suiv.

CHAPITRE V.

De Launoy. — De varia Aristotelis fortuna, Paris, 1653.
J.-Pierre Camus. — Les Diversitez, Paris, 1609.

GASSENDI. — Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos, Amstelodami, 1649.
P. F. THOMAS. — La philosophie de Gassendi, Paris, 1889.
LA MOTHE LE VAYER. — Œuvres, Dresde, 1756.
Cinq Dialogues faits à l'imitation des Anciens par Oratius Tubero, Liége, 1672.
— Hexameron rustique, Cologne, 1671.
L. ETIENNE. — Essai sur la Mothe le Vayer, Paris, 1879.
DENIS. — Sceptiques et Libertins, Caen, 1884. (Publié d'abord dans *Mém. Ac. Caen*. 1884).
R. KERVILER. — La Mothe le Vayer, Paris, 1879.
F. T. PERRENS. — Les Libertins en France au XVIIe siècle, Paris, 1896.
G. NAUDÉ. — Advis pour dresser une Bibliothèque. Réimpression de la 2e édition (1644). Paris, 1876.
NAUDÆANA et PATINIANA. — Amsterdam, 1703.
CYRANO DE BERGERAC. — Œuvres, éd. Jacob, Paris, 1858.
DUBI. — Cyrano de Bergerac. Sein Leben und seine Werke, Bern, 1906.
Pierre MARIN CUREAU DE LA CHAMBRE. — Nouvelles conjectures sur la Digestion, Paris, 1636.
DESCARTES. — Œuvres. Publiées par Ch. Adam et P. Tannery. Paris. A partir de 1897.
A. BAILLET. — La vie de Monsieur Descartes, Paris, 1691.
Fr. BOUILLIER. — Histoire de la Philosophie cartésienne, Paris. 1854.
E. KRANTZ. — Essai sur l'esthétique de Descartes, Paris, 1882.
A. FOUILLÉE. — Descartes, Paris, 1893.
G. LANSON. — L'influence de Descartes sur la littérature française. *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet, 1896.
PASCAL. — Pensées, fragments et lettres, éd. Faugère, Paris, 1897.
BOUTROUX. — Pascal, Paris, 1900.
G. LANSON. — Pascal (*Grande Encyclopédie*).
V. GIRAUD. — Pascal, Paris, 1905.
DELVAILLE. — Ouvrage cité.
Ch. SOREL. — Science universelle, Paris, 1647.
— Traité de la perfection de l'homme, Paris, 1655.
E. ROY. — Charles Sorel, Paris, 1891.
DE RAMPALLE. — L'erreur combattue. Discours académique où il est curieusement prouvé que le monde ne va point de mal en pis. Paris, 1641.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

AUBERY. — Des justes prétentions du Roy sur l'empire, Paris, 1667.
Ch. SOREL. — Divers Traitez sur les droits et les prérogatives des rois de France, Paris, 1667.
René BARY. — Paralleles historiques, Paris, 1680.
DE VERTRON, Historiographie du Roy et de l'Académie royale d'Arles. — Parallele de Louis le Grand avec les Princes qui ont esté surnommez Grands, Paris, 1685.
Harangues de l'Académie françoise, Paris, 1714.
Œuvres diverses d'un auteur de sept ans, Paris, s. d.

Mézeray. — Abrégé chronologique de l'histoire de France, Amsterdam, 1696.
Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de Poësie présentées à l'Academie française pour le Prix de l'année M. D C. L XXV, Paris, 1675.
P. Ménard. — Histoire de l'Académie française, Paris, 1857.
C. Jourdain. — Histoire de l'Université de Paris au xviie et au xviiie siècle, Paris, 1862.
Romain Rolland. — Histoire de l'Opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti, Paris, 1895.

CHAPITRE II.

Balthazar Castiglione. — Il Cortegiano. Le Parfait Courtisan de la dame de cour. Trad. Duhamel, Paris, 1690.
Balthazar Gracian. — L'Homme de Cour. Trad. Amelot de la Houssaie, Paris, 1635.
Faret. — L'Honneste homme, Paris, 1660.
Voiture. — Œuvres diverses, éd. Pinchesne, 1649.
— Nouvelles œuvres, id., 1658.
Segrais. — Nouvelles Françoises, Paris, 1657.
— Diverses poésies, Paris, 1658.
— Œuvres diverses, Amsterdam, 1723.
M. de Scudéry. — Clélie, Paris, 1660.
Somaize. — Le Dictionnaire des Precieuses, éd. Livet, 1856.
Ch. Sorel. — De la connoissance des bons livres ou examen de plusieurs auteurs, Paris, 1671.
Madame de Sévigné. — Lettres, éd. Monmerqué, Paris, 1862-66.
De Villiers. — Entretiens sur les Tragédies de ce temps, Paris, 1675.
Rœderer. — Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France, Paris, 1835. (Dans *Œuvres* du Comte de Rœderer, t. II.)
Sainte-Beuve. — Une ruelle poétique sous Louis XIV, 1839. (*Portraits de Femmes*, 1870.)
V. Cousin. — La société française au xviie siècle, d'apres le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry, 2e édition, Paris, 1866.
— Mme de Sablé. Nouvelles études sur les femmes illustres et la société du xviie siècle, Paris, 1869.
A. Fabre. — De la Correspondance de Fléchier avec Mme Deshoulières et sa fille, Paris, 1871.
— La jeunesse de Flechier, Paris, 1882.
F. Brunetière. — La société précieuse au xviie siècle. *Nouvelles études critiques*, 1882.
F. Baldensperger. — La Société précieuse de Lyon au xviie siecle. (*Etudes d'histoire littéraire*. Deuxieme série, Paris, 1910).
Uri. — Un cercle savant au xviie siecle, François Gruyet. Paris, 1886.
R. Kerviler et Ed. de Barthélemy. — Conrart, Paris, 1881.
P. Morillot. — Scarron et le genre burlesque, Paris, 1888.
Sainte-Beuve. — Port-Royal, t. III, 1869.
H. Lantoine. — Histoire de l'enseignement secondaire en France au xviie s. et au début du xviiie siècle, Paris, 1874.
G. Compayré. — Histoire critique des doctrines de l'éducation en France, Paris, 1879.
Ferté. — Rollin et l'université de son temps, Paris, 1902.
F. Deltour. — Les ennemis de Racine au xviie siecle, Paris, 1859.

Frédéric LACHÈVRE. — Une seconde révision des œuvres du poète Théophile de Viau, Paris, 1911.
A. MAURY. — L'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1864.

CHAPITRE III.

ARNAULD et NICOLE. — Logique de Port-Royal, Paris, 1661.
NICOLE. — Œuvres philosophiques et morales, éd. Jourdain, Paris, 1845.
MALEBRANCHE. — De la recherche de la vérité, Paris, 1721.
P. BAYLE. — Dictionnaire historique et critique, Bâle, 1741.
— Nouvelles de la Republique des Lettres (1684-1687).
L. P. BETZ. — Bayle und die Nouvelles de la République des Lettres, Zurich, 1896.
P. BAYLE. — Lettres choisies, Rotterdam, 1714.
E. GIGAS. — Choix de la correspondance inédite de Bayle, 1670-1706, Copenhague et Paris, 1890.
F. BRUNETIÈRE. — Etudes critiques, 5e série.
BAILLET. — Jugemens des savans, Paris, 1722.
Cursus philosophicus continuatus ex notissimis cuique principiis. *Emnuele Maigna*, Tolosae, 1653.
Jon. Bapt. DU HAMEL. — De Meteoris et Fossilibus libri duo, Parisiis, 1660.
René BARY. — La physique ou Selon les Anciens et les Modernes, il est traité de tout ce qu'il a de plus curieux dans la Nature, Paris, 1671.
René LE BOSSU. — Parallèle des principes de la physique d'Aristote et de celle de René Des Cartes, Paris, 1674.
Jacques ROHAULT. — Entretiens sur la philosophie, 1675.
— Traité de Physique, Paris, seconde édition, s. d.
Cl. PERRAULT. — Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux, Paris, 1676.
RÉGIS. — Système de philosophie, Paris, 1690.
Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa Majesté pour perfectionner l'Astronomie et la Géographie. Par Messieurs de l'Académie royale des Sciences, Paris, 1693.

CHAPITRE IV.

K. DRAEGER. — Le triomphe de Pradon. Dissertation Greifswald, 1886.
Edme BOURSAULT. — Lettres nouvelles, Paris, 1738.
— Choix de pièces du Théatre françois. Chefs d'œuvre de Boursault, Paris, 1783.
A. HOFFMANN. — Edme Boursault nach seinem Leben und seinen Werken, Dissertation Strassburg. Metz, 1902.
SAINT-EVREMOND. — Œuvres, Londres, 1714.
W. DANIELS. — Saint-Evremond en Angleterre, Versailles, 1907.
BUSSY-RABUTIN. — Correspondance avec sa famille et ses amis, éd. Lalanne, Paris, 1858-1859.
Gérard GAILLY. — Bussy-Rabutin. Sa vie, ses œuvres et ses amis, Paris, 1909.
CORBINELLI. — Extrait de tous les beaux Endroits des Ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps, Paris, 1681.
SEGRAIS. — L'Eneide, Paris, 1668.
M. BRÉDIF. — Segrais, sa vie, ses ouvrages, Paris, 1863.
P. RAPIN. — Œuvres, La Haye, 1725.

CORDEMOY. — Observations sur l'Histoire d'Hérodote. (Dans *Divers Traitez de metaphysique d'histoire et politique*, Paris, 1691.
P. BOUHOURS. — Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Nouvelle édition, Paris, 1768.
— La manière de bien penser sur les ouvrages de l'esprit, la Haye, 1779.
S. DONCIEUX. — Le P. Bouhours, Paris, 1886.
BOILEAU. — Œuvres, éd. Gidel, Paris, 1873.
Correspondance avec BROSSETTE, éd. Laverdet, Paris, 1858.
G. LANSON. — Boileau, Paris, 1892.
E. FAGUET. — La révolution littéraire de 1660. (*Propos littéraires*, 2e série, 1904).
BOSSUET. — Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même. (Œuvres complètes, t. V, Paris, 1846).
LA FONTAINE. — Œuvres diverses publiées par F. Hémon, Paris, 1894.

CHAPITRE V.

LE LABOUREUR. — Avantages de la Langue Françoise sur la Latine, Paris, 1669.
DESMARETS DE SAINT-SORLIN. — La Comparaison de la langue et de la poësie françoises avec la Latine, Paris, 1670.
— Traité pour juger des Poëtes Grecs, Latins et François (Dans *Cloris*, 1673).
DE MAROLLES. — Considérations en faveur de la langue françoise au sujet d'un livre... Paris, 1677.
P. LUCAS. — De monumentis publicis latine inscribendis, Paris, r677.
Fr. CHARPENTIER. — Deffence de la langue Françoise pour l'inscription de l'arc de Triomphe, Paris, 1676.
— Excellence de la langue françoise, Paris, 1688.
— Discours de M. Charpentier prononcé à l'Académie françoise, le 15 juin 1693, à la réception de M. l'abbé Bignon et M. de La Bruyère, s. l. n. d.
Abbé TALLEMANT le jeune. — Panégyriques et Harangues, Paris, 1680.
DE LAUNAY. — Institutions du Droit romain et du Droit français, Paris, 1686.
GUÉRET. — Entretiens sur l'éloquence de la Chaire et du Barreau, Paris, 1666.
Jacques DE CASSAGNES. — La Rhetorique de Ciceron ou les trois livres du Dialogue de l'Orateur traduits en François, Paris, 1673.
— L'Histoire de la Guerre des Romains de Salluste, Paris, 1675.
P. BOUHOURS. — Doutes sur la Langue Françoise, Paris, 1674.
— Remarques nouvelles sur la Langue Françoise, 3e édition, Paris, 1682.
— Autres remarques nouvelles sur la Langue Françoise, Paris, 1692.
L'Abbé D'ANET. — Nouveau Dictionnaire François et Latin, Paris, 1683.
Louis-Augustin ALEMAND. — Nouvelles observations ou Guerre Civile des François, sur La Langue, Paris, 1688.
Audry DE BOIS-REGARD. — Reflexions sur l'usage présent de la langue françoise, Paris, 1689.
DE BOISSIMON. — Les beautés de l'ancienne éloquence opposées aux affectations de la moderne, Amsterdam, 1689.
GILLET. — Plaidoyers et autres œuvres, Paris, 1696. S'y trouve : Discours sur le genie de la langue françoise et la manière de traduire. Qui contient aussi quelques Regles pour l'Eloquence, et quelques Reflexions sur l'usage de nostre Barreau, comparé à celuy de l'ancienne Rome.
SAINTE-BEUVE. — Santeul ou de la Poésie latine sous Louis XIV, 1 septembre, 8 septembre 1855. (*Causeries du Lundi*, t. XII.)

Vissac. — De la Poésie latine en France au siècle de Louis XIV, Paris, 1862.
F. Baldensperger. — Comment le XVIII[e] siècle comprenait l'universalité de la langue française. (Dans *Études d'histoire littéraire*, Première série, Paris, 1907.)

CHAPITRE VI.

L'Art de Peinture de C. A. Du Fresnoy traduit en François par M. de Piles, 4[e] éd., Paris. 1751.
Roger de Piles. — Dialogue sur le coloris, Paris, 1673. (A la suite des *Conversations sur la Peinture*.)
— Conversations sur la Connoissance de la Peinture et sur le Jugement qu'on doit faire des tableaux, où par occasion il est parlé de la vie de Rubens, et de quelques-uns de ses plus beaux ouvrages, Paris, 1677. Nous renvoyons à l'édition de 1775. (Recueil de divers ouvrages sur la Peinture et le Coloris par M. de Piles.)
— Dissertations sur les ouvrages des plus fameux Peintres, Paris, 1681.
— Abrégé de la vie des Peintres, Paris, 1690.
Félibien. — Entretiens sur la vie des Peintres, Paris, 1666-1688.
François Blondel. — Cours d'Architecture, Paris, 1683.
Claude Perrault. — Dix livres d'Architecture de Vitruve, Paris. 1673 ; 2[e] éd., 1684.
— Ordonnance des cinq espèces de colonnes selon la méthode des anciens, Paris, 1683.
P. Lacroix. — Revue universelle des Arts, 1856-57, t. IV.
— 1863-64, t. XVIII. La querelle des Anciens et des Modernes au point de vue des beaux-arts. (Traite du *Dialogue* des *Parallèles* sur l'art.)
H. Jouin. — Conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture, Paris, 1883.
A. Fontaine. — Conférences inédites de l'Académie royale de peinture et de sculpture, Paris, 1906.
— Les doctrines d'art en France. De Poussin à Diderot, Paris, 1908.
L. Hourticq. — L'art académique, *Rev. Paris*, 1[er] janvier et 1[er] juillet 1904.
Pierre Marcel. — La peinture française de la mort de Le Brun à la mort de Watteau, Paris, 1904.
— Ch. Le Brun, Paris, 1909.
H. Lemonnier. - L'art français au temps de Louis XIV (1661-1690), Paris, 1911.
— L'art moderne, Paris, 1912.
Claude Perrault. — De la musique des anciens (Dans *Essais de Physique*, t. II, Paris, 1680-1688).
Romain Rolland. — Voir *Bibliographie* du ch. I, III[e] partie.

CHAPITRE VII.

Desmarets de Saint-Sorlin. — La Vérité des Fables, Paris, 1648.
— Clovis, Leyde, 1657.
— Marie-Madeleine, Paris, 1669.
— (Le Sieur de Boisval) Esther, Paris, 1670.
— Excellences et Plaintes de la Poësie héroique, Paris, 1670.
— La Deffense du Poëme héroïque, Paris, 1674.

— La Comparaison de la langue et de la poësie françoise. (Voir *Bibliographie* du ch. V.
— Traité pour juger des Poëtes Grecs et Latins. (*Idem*).
NISARD. — Histoire de la Littérature française, t. IV. Paris, 1861.
SAINTE-BEUVE. — Port-Royal, t. IV.
R. KERVILER. — Desmarets de Saint-Sorlin, Paris, 1879.
DELAPORTE. — Voir *Bibliographie* du ch. III, IIe partie.
FONTENELLE. — Œuvres, Paris, 1790.
LABORDE-MILAÀ. — Fontenelle, Paris, 1905.
L. MAIGRON. — Fontenelle, Paris, 1906.
DELVAILLE. — Ouvrage cité.
Rémy DE GOURMONT. — Promenades littéraires, II, 1906.
Pierre PERRAULT. — La Secchia rapita, traduit par Perrault, Paris, 1678.
— Critique des deux tragédies d'Iphigénie d'Euripide et de M. Racine et la comparaison de l'une avec l'autre. (Bibliothèque nationale, manuscr. fonds français, n° 2385.
Cl. PERRAULT. — Le Corbeau guéri par la Cigogne ou l'Ingrat parfait (dans Joly, Remarques sur le dictionnaire de Bayle).
Ch. PERRAULT. — *Critique de l'opéra* ou Examen de la tragédie intitule Alceste ou le Triomphe d'Alcide, Paris, 1674.
— *Lettre à M. Charpentier*, de l'Académie françoise, sur la préface de l'Iphigénie de M. Racine. Publié dans :
Recueil de divers ouvrages en prose et en vers, dédié à S. A. Mgr le prince de Conti par *Le Laboureur*, Paris, 1675. Seconde édition, 1676.
Recueil de divers ouvrages en vers et en prose avec une lettre de M. Bontemps par Perrault, Paris, 1673.
Discours prononcés à l'Académie françoise le XIII aoust M.D.C.LXXIV à la réception de Monsieur l'abbé Huet, sous précepteur de M. le Dauphin, avec quelques ouvrages de poésie qui y furent lus et récités le même jour, Paris, 1674.
Ch. PERRAULT. — *Saint-Paulin*, Paris, 1686.
— Paralelles des Anciens et des Modernes. Nouv. éd., Amsterdam, 1693. C'est à cette édition que renvoient nos citations pour les quatre premiers dialogues.
— Paralelles.... Edition de 1697, Paris.
— Lettre à Monsieur D*** touchant la préface de son ode sur la prise de Namur, avec une autre lettre (à Monsieur P***) où l'on compare l'ode de Monsieur D*** avec celle que Monsieur Chapelain fit autrefois pour le cardinal de Richelieu, s. l. n. d.
— Cabinet des beaux-arts ou recueil d'estampes gravées d'après les tableaux d'un plafond où les beaux-arts sont représentés, avec l'explication de ces mêmes tableaux, Paris, 1690.
— Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le siècle. Augmenté des Eloges de Messieurs Arnauld et Pascal, Paris, 1696-1701.
— Mémoires. Ed. Paul Lacroix, Paris, 1878, et Ed. Patte (Dans œuvres choisies, 1826).
— Mémoires de ma vie et Voyage de Cl. Perrault à Bordeaux, publié par P. Bonnefon, Paris, 1909.
H. DE LA VILLE DE MIRMONT. — La jeunesse de Ch. Perrault, *Minerva*, 1 mai, 15 mai 1903.

P. Bonnefon. — Ch. Perrault. Essai sur sa vie et ses ouvrages. *Rev. Hist. litt. Fr.*, juillet-sept. 1904 ; Ch. Perrault littérateur et académicien. *Id.* oct.-déc. 1905 ; Les dernières années de Ch. Perrault, *Id.* oct.-dec. 1906.
Sainte-Beuve. — Lundis, V ; Nouveaux Lundis, I.
Nisard. — Histoire de la littérature française. Voir plus haut.
Ant. Arnauld. — Œuvres, Paris, 1775-1781.
— Œuvres, Lausanne, 1783.
Ch. Urbain. — La Lettre d'Arnauld à Ch. Perrault, appréciée par Bossuet. Revue Bossuet, 1903, p. 38.
Lettre de M. (Charles) Perrault à M. l'abbé Ménage, contre un discours de M. Francius, professeur à Amsterdam, *Mercure*, mars 1690.
Dacier. — Remarques critiques sur les œuvres d'Horace, t. VI, Paris, 1687.
— La Poëtique d'Aristote.Traduite du François. Avec des Remarques de M. Dacier, Paris, 1692.
Longepierre. — Discours sur les Anciens, Paris, 1687.
Huet. — Lettre à Perrault. (A la fin des *Mémoires* de Huet, éd. Nisard, 1853. Se trouve aussi dans *Pièces fugitives d'histoire et de littérature ancienne et moderne*, 409-450, Paris, 1704, et dans Tilladet. Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie, t. I, 1712.
François de Callières. — Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les anciens et les modernes, Paris, 1688.
P. Bouhours. — Pensées ingénieuses des anciens et des modernes. Nouvelle édition, Lyon, 1698.
Le Journal des Sçavans, Paris. (A partir de 1665).
Mercure galant, Paris. (A partir de 1672).
Nouvelles de la République des Lettres, Amsterdam. (A partir de 1684).
Bibliothèque universelle et historique, Amsterdam. (A partir de 1686).
Histoire des ouvrages des Savants, Amsterdam. (A partir de 1687).
W. Temple. — Œuvres mêlées, Utrecht, 1693.

CHAPITRE VIII

L. P. Betz. — La littérature comparée. Essai Bibliographique, Strasbourg, 1900.
Houdar de la Motte. — Œuvres, Paris, 1754.
P. Dupont. — Un poète-philosophe au commencement du dix-huitième siècle. Houdar de la Motte, Paris, 1898.
René D'Argenson. — Mémoires, Paris, 1825.
Grimm. — Correspondance littéraire, philosophique et critique. Edition Tourneux, Paris, 1877-1882.
Texte. — J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire, Paris, 1895.
P. Stapfer. — Racine et V. Hugo, Paris, 1887.
Vallas. — La musique à l'Académie de Lyon au xviiie siècle, Lyon, 1907.
Fleury. — Traité du choix de la méthode des études, Paris, 1687.

PREMIÈRE PARTIE

LE SIÈCLE DE LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

La Renaissance nationale et moderne : la question des anciens et des modernes.

I. Le relèvement matériel et moral de la France au lendemain de la guerre de Cent-Ans. Développement du sentiment national et de l'orgueil patriotique Hautes ambitions de la France : ses rêves de conquête et de suprématie universelles.
II. La littérature patriotique : dithyrambes en l'honneur de la nation française. La nation « insupérable ».
III. Essor intellectuel de la France La Renaissance s'épanouit autour de François Ier. La personnalité du roi-chevalier. Athènes et Rome revivent en France, grâce au plus magnifique des Mécènes. La France se prédit de brillantes destinées : la civilisation française surpassera la civilisation antique.
IV. Mépris des Italiens à l'égard des « Barbares » d'Outre-Monts. Répliques de l'amour-propre français. Le *Discours* de Ch. Longueil (1508).
V. Les conquêtes de l'âge moderne. L'hymne au progrès. En quels termes se pose la question des anciens et des modernes.

I.

La résistance à l'Anglais, l'avènement d'une royauté forte, bienfaisante, respectée, agrandie et unifiée grâce au hasard des circonstances et aux efforts d'une politique avisée, ont donné à la France la conscience d'elle-même. La monarchie française est née, mais aussi la nation française, cette unité morale, cette âme collective qu'exprime un mot nouveau : *la patrie,* mais aussi un sentiment : le sentiment national (1), qui, grandi au contact de l'étranger, parmi les désastres de

(1) Voir Guibal et le beau chapitre d'Hanotaux : *Tableau de la France en 1614*, 386, Conclusion : l'unité ; l'idée de patrie ; la centralisation.

l'invasion et les malheurs, sera, dès lors, l'une des forces vives, l'un des ressorts les plus puissants de l'âme française.

Parmi les grands États qui se créent, la France occupe la première place. De Louis XI à François Ier, de la victoire sur l'Anglais au triomphe de Charles-Quint, la monarchie française exercera en Europe cette prépondérance qu'autorisent et la politique de ses rois et son glorieux passé et l'étendue de son territoire et les inépuisables ressources de son sol et de son industrie.

Ranimées par la lutte contre l'envahisseur, les énergies françaises prennent leur essor. Une ère de prospérité s'ouvre avec Charles VIII. Au début du XVIe siècle s'accélère la Renaissance économique commencée dans le dernier tiers du XVe siècle. Un sol fertile est conquis sur les « déserts » qu'avait laissés derrière elle l'invasion conquérante. La population rurale se reconstitue. La sagesse du gouvernement royal facilite le relèvement de la richesse industrielle. Des centres de fabrication se créent ; de nouvelles méthodes sont introduites ; les industries textiles, l'industrie de la soie, des métaux, de l'imprimerie, s'acclimatent promptement. La multiplication des foires et marchés, le développement des transactions commerciales. les privilèges accordés aux marchands sans distinction de patrie, l'amélioration des voies de transport, la diminution des barrières fiscales et la réforme monétaire favorisent le réveil du commerce national et la formation de la richesse publique. La France se place d'emblée au rang de première puissance sur le marché européen. Pourquoi n'aspirerait-elle point à la suprématie économique en Europe et hors d'Europe ? Et voici, en effet, qu'elle se prend à un rêve grandiose : elle convoite la domination commerciale de la Méditerranée. Elle pousse des pointes jusqu'en Orient. Charles VIII, Louis XII travaillent à réaliser cette haute ambition qui ne sera point sans inspirer les projets d'Italie.

La sécurité enfante le bien-être et suggère les raffinements du luxe. La France est en fête. Il semble qu'on ait hâte de se dédommager des misères d'hier. Ce n'est point assez de la sécurité reconquise : l'on veut vivre sa vie en joie et en

beauté. La préoccupation du décor extérieur apparaît. La silhouette des villes et des habitations se transforme. Dans ces lieux de défense qu'avaient été les châteaux et les villes, dans les sombres réduits d'autrefois, l'on fait pénétrer des flots de lumière et de gaieté. Le développement de l'industrie de la soie met à la mode les riches costumes scintillants. On aime les lourdes étoffes qui donnent aux petites gens mêmes l'apparence de princes. Le roi fastueux par excellence, François Ier, montre l'exemple des prodigalités. Nobles et bourgeois riches adoptent les modes italiennes et appellent les métaux les plus rares à rehausser l'éclat des vêtements somptueux. Plus d'un se ruine à cette émulation coûteuse. Allégresse, confiance en la vie, confiance en soi-même, confiance en la toute-puissance de l'homme, ainsi se résume, a-t-on dit, l'état d'esprit d'une nation qui, éprouvée au plus intime d'elle-même par une guerre séculaire, s'est reconquise et, régénérée, affirme sa volonté de puissance en une énergique reprise à la vie (1).

L'idée chère à la royauté française du Moyen âge revit dans l'imagination romanesque, maladive, de Charles VIII ; elle sera la hantise de Louis XII ; elle inspirera à François Ier sa politique d'expansion et de conquête : la royauté française divine entre toutes, privilégiée du Ciel qui lui a confié le glaive temporel, gardienne de la foi, la première et la plus noble puissance chrétienne, n'a d'égale que la puissance de l'Empereur. « Le roi de France est parmi les autres rois et princes de ce siècle comme l'étoile du matin parmi les nuages de midi, et par-dessus tous les rois du monde il détient la couronne de la liberté et de la gloire (2). » Il est

(1) Voir Maulde de la Clavière, *Origines de la Révolution française*, et Imbart de la Tour. *Origines de la Réforme*, Livre II, Ch. II.

(2) De Grassaille, *Regalium Franciæ* (1538), I. L'auteur de ce livre qui peut être pris comme type des panégyriques de la royauté française si nombreux au XVIe siècle, le *Manuel royal de Brèche* (1544), par exemple, le *Traité de l'origine, progrez et excellence du royaume et monarchie des Françoys et couronne de France* (1561), le *Traité de la grandeur et des droits de la couronne de France* (1587), etc..., démontre par de nombreuses preuves (Sainte Ampoule, lis et oriflamme octroyés à Clovis, don de guérir les écrouelles) que le roi de France est le vicaire du Christ sur la terre et un second soleil dans

le roi de la terre, « roy des roys, et seigneur des seigneurs, et prince des princes de la terre (1) ». Indépendant du pape et souverain absolu dans ses États, au temporel, il surpasse l'empereur lui-même. Les rois de France sont les héritiers de Charlemagne... Ainsi démontrent les légistes (2), et s'inspirant du droit romain, ils formulent une théorie qui aboutit à reconstituer la puissance impériale en la personne du roi de France.

Théorie bien propre à exalter l'orgueil de la monarchie française, en vérité ! Égaler ainsi la royauté française à ce que l'histoire des peuples pouvait citer de plus glorieux, l'assimiler à la puissance des empereurs romains, lui assigner le rôle de dirigeante des peuples chrétiens, n'était-ce point légitimer par les meilleures raisons les ambitions les plus hardies ? Et voici, en effet, que le roi de France aspire à jouer en Europe le rôle d'un Charlemagne (3). Vaincue hier, la France se réveillait aujourd'hui conquérante. Elle rêvait des entreprises qui la feraient souveraine de la Chrétienté. Le roi de France « très chrestien, premier de tous les Roys et princes chrestiens », le seul qui se reconnût le droit de traiter d'égal à égal avec le vicaire du Christ, caresse l'idée

l'univers. Il n'est pas sujet de l'empereur. Il peut être élu empereur. Il est dans son royaume le corporal de Dieu. Voir G. WEILL, *Théories sur le pouvoir royal*. Voir aussi la conception que professe SEYSSEL de la personnalité royale, personnalité quasi-divine dans la *Grant Monarchie de France* (1519), l'*Institution du prince* (1547) et l'*Histoire singulière du roy Louis XII* (1558) : *Démonstration très claire que Dieu a plus de sollicitude de la France qu'il n'en a de tous les États temporels.* A consulter sur ce point DUFAYARD, *Cl. Seisselii vita*, 63 et voir aussi WEILL, *De G. Postelli vita*, 89.

(1) Prophétie de Jean Michel. Voir DE LA PILORGERIE, *Campagnes et Bulletins*, 433.

(2) Voir ESMEIN, *Cours élémentaire*, 349.

(3) Louis Sforza au roi : « Quand vous me voudrez croire, je vous aiderai à vous faire plus grand que ne fut jamais Charlemagne. » Cité par PILORGERIE, 66. « *O regem non solum Francorum regno sed omnium gentium imperio dignissimum.* » (RAMUS, *Oratio de studiis philosophiæ et eloquentiæ conjungendis.*) Voir encore l'*Apologie* de MARUS EQUICOLUS (citée dans ce chapitre) qui souhaite au roi la couronne impériale, et aussi la théorie impérialiste formulée par L. LE ROY dans ses *Monarchiques* (BECKER, *Loys Le Roy*, 219). De ce même état d'esprit procèdent les théories des « pangallistes » qui, nous le verrons, veulent détrôner les Romains de leur renommée de maitres du monde et font des Gaulois les princes de la gloire universelle.

d'asseoir ostensiblement sa puissance temporelle en Orient, en reprenant Constantinople sur le Turc (1). Projet de croisade qui devait rester comme une sorte de mirage lointain et faire place à un rêve plus tangible, et, semblait-il, plus facilement réalisable. La France jette les yeux sur l'Italie, qui, lui démontrent ses historiens officiels, un Claude Seyssel, par exemple, fit partie légitime du royaume des Gaules. Charles VIII semble vouloir renouveler les conquêtes épiques de Charlemagne (2). L'auteur de la *Légende dorée* n'attend point les faits pour magnifier le roi-empereur. En un symbolisme transparent, il montre Charles le Grand présentant Charles VIII à Dieu le Père parmi les splendeurs du Ciel et l'admiration de la terre. Comme autrefois Philippe le Bel, la pensée d'une monarchie universelle dont le roi de France serait le chef et Constantinople la capitale, hante le cerveau de Charles VIII, et la perte du royaume de Naples

(1) Sur les formes diverses que revêt le projet de croisade dans les écrits des contemporains : croisade religieuse, conquête de la Terre Sainte chez Sadolet, croisade contre le Turc en vue de sauvegarder la civilisation européenne contre les empiétements de la barbarie turque et d'assurer à l'Europe le repos dont elle a besoin pour développer les conquêtes de la Renaissance chez Le Roy, voir Becker, *Loys Le Roy*, 55. Voir aussi Le Rouille, chap. VI de cette étude.

(2) Voir Maulde de la Clavière, *Louise de Savoie*, 95. Seyssel compare à plusieurs reprises Louis XII à Charlemagne et, avec son emphase coutumière, démontre que, loin de lui être inférieur, il le dépasse à plus d'un égard. « Feray congnoistre qu'en temps de nul autre Roy sans point excepter Charles le Grand : lequel sans point de difficulté a esté le plus puissant, le plus glorieux, et le plus magnanime de tous les autres, le royaume de France ne fut jamais si opulent, si paisible, si puissant, si glorieux, ne si heureux, comme il est à présent soubz l'obéissance du Roy Loys douziesme. Et qu'on ne ny doit point préférer ne iceluy Charles nommé le Grand, ne Loys nommé le sainct, ne Philippe Dieudonné dict Auguste... ne Charles dict le quint, qu'on dict le saige (*Histoire du Roy Loys XII*, 8). Il a conquis Gênes « non pas en trente et trois ans ne par long siège, si comme fist Charles le Grand : mais en deux jours sans séjourner vaincu et subjugué la cité de Gennes, qui auparavant jamais n'avoit esté subjuguée par force » (*Ibid.*, 20). Le parallèle se poursuit entre Charlemagne et Louis XII, l'un fondateur de l'Université de Paris, l'autre protecteur des lettres. Ajoutons que Jean Lemaire avait comparé Louis XII à Charlemagne : « est en plusieurs choses comparable audit empereur », (*Illustr.*, livre I, ch. 1, 474). Un peu plus tard, Ronsard dans son Avis *Au lecteur* (1572) en tête de la *Franciade*, écrira de Charles IX : « ...et dont l'espérance ne promet rien de moins aux François que les heureuses victoires de Charlemaigne son ayeul. » (Ed. Blanchemain, III, 10.)

matera si peu « l'insolence » des Français, que la possession du fief d'Anjou, première étape sur la route de Constantinople, restera l'idée fixe de Louis XII, la « manie », la mégalomanie qui lui fera négliger les intérêts vrais de la France pour s'égarer à la poursuite d'une chimère de grandeur.

Un instant l'on put croire que se réalisât la prophétie de Jean Michel (1), prédisant la royauté de Jérusalem au « très loyal réformateur de tout le siècle, souverain et dominateur de tous les dominans et unique monarchie du monde ». De mémoire d'homme, armée aussi brillante n'avait traversé les monts. Des capitaines comparables aux seuls preux de Charlemagne la composaient. Il suffisait qu'elle surgît pour que victoire fût gagnée. « Quelcunque part l'épée peut pénétrer, disait un contemporain, vertu de François passe. » La supériorité militaire de la France sur un pays qui brillait de tout l'éclat des arts pacifiques, était apparue à l'Europe contrainte un moment de s'incliner devant Charles VIII N'avait-il point, successeur prédestiné de Charlemagne, drapé dans la pourpre des Césars et coiffé de la couronne impériale, chevauché triomphalement à travers la foule des Napolitains qui, rapporte un homme du temps, lui « baisoient les piés... les autres les mains, touchoient son cheval, puis le baisoient et crioient à haulte voix, Noël, Noël, les autres : *Benedictus qui venit in nomine Domini* » (2) ? L'on comprend cet aveu de fierté du roi lui-même demandant à M. de Bourbon, le 28 mars, qu'on chantât un *Te Deum* pour célébrer sa victoire, attendu, ajoutait-il, que « y a acquis la nation de l'honneur et renommée largement, et autant qu'il est possible. On parle

(1) Voir De la Pilorgerie, 46.

(2) Voir Pilorgerie, *Ibid.*, 200. A noter cette conscience qu'a le roi d'avoir enlevé aux Italiens la prépondérance politique qu'ils détenaient jusque-là en Europe, à peu près en ces mêmes années où les Français se vantent d'avoir détrôné de leur suprématie spirituelle les Italiens. « Je vous asseure qu'il y a mille ans que guerre ne fut si vivement, si diligemment, ne en si grande hardiesse menée, ne exercée sans rébellion, résistance, ne empeschement au moins bien peu, dont de ma part je bénys Dieu et donne merveilles *veu que j'ay veu et treuvé par les histoyres que toutes ces Italies par cy devant ont esté fort à craindre et qu'ilz ont par cy devant gouverné toute la monarchie du monde et tenu tout en leur obéissance.* » *Ibid.*, 452.

sans cesse de mon exploit et de mon artillerie, laquelle, à ceste fois, ils ont congneue autrement qu'ilz ne cuidoient ». Plus ambitieux et moins modéré dans la victoire, proclamaient les contemporains, il eût pu se tailler la part du lion, s'adjuger l'Italie, s'investir de la dignité impériale (1). Réussite aussi brillante ne s'expliquait point par des raisons humaines : la volonté divine prédestinait la France au rôle de victorieuse parmi les peuples... (2).

Le mauvais hasard d'un accident avait coupé court aux ambitions jamais lassées du vainqueur de Fornoue : la France se réveillait du rêve glorieux de Charles VIII sur les mécomptes de Louis XII... Mais encore la faillite un peu piteuse des grandes entreprises d'Outre-Monts ne pouvait-elle effacer le souvenir des chevauchées merveilleuses, comparables à ces gestes épiques dont le récit hantait le cerveau de Charles VIII.

(1) « Le Roy Charles, écrit SEYSSEL (*Histoire du Roy Loys XII*, 22, v°) obtint le tiltre d'Empereur, qui avoit esté continué entre les Grecz depuis Constantin le grand jusques à son temps, mais le Roy Loys luy estant offert par ledict Maximilian avecques parties et conditions raisonnables l'a reffusé par adventure par plus grand sens de plus hault cueur, et à plus grand proffit de son royaume que le Roy Charles ne l'accepta, car ledict Empire fut occasion de plusieurs grans guerres et dissentions qui furent entre les successeurs dudict Charles, dont l'Empire et le royaume furent depuis presque exterminez, et vindrent et tomberent en aultre lignée. Et d'autre part n'eust il pas esté bien aysé au Roy Loys, après la conqueste du duché de Milan, de Gennes et conséquemment du royaume de Naples, subjuguer toute l'Italie en suyvant l'heur de sa victoire ? Certes il l'eust peu si ayseement faire qu'il eust voulu : mais il s'est contenté d'avoir la part qu'il entendoit lui appartenir par raison, sans vouloir entreprendre sur les autres (tant qu'il a refusé la ville de Pise qui vouloit se donner à lui) tant a craint d'estre nommé tyrant et occupateur. » (22, v°.) Il n'est, comme bien l'on pense, nullement embarrassé pour excuser la perte du royaume de Naples (11, v° et 27).

(2) Voir COMMYNES. Passage cité par PILORGERIE, 189. Le roi avait inscrit sur sa bannière : *Voluntas Dei ; missus a Deo.* SEYSSEL, dans l'*Histoire de Louis XII* (20), écrit à propos de la campagne de Gênes : « Parquoy il n'est homme qui puisse dire que cecy ne soit ouvrage de Dieu, non point des hommes, d'avoir par deux victoires si glorieuses sans perte de ses gens... subjugué la cité de Gennes. » Ailleurs (19, v°) : « Et furent toutes les deux victoires (Gênes et Milan) les plus heureuses et glorieuses dont l'on ait jamais ouy parler. Voir encore le *Prologue* de la traduction des *Histoires de Justin* (1559), où, avec l'emphase laudative qui lui est propre — il s'en justifie à plusieurs reprises — il déclare que ses victoires l'emportent sur toutes les victoires que relatent les historiens anciens. E. PASQUIER (*Lettres* I, XII, 20, C.) écrira : «... ne voyez-vous un Roy Charles huictiesme avoir faict trembler une Rome ? »

Pourquoi François Ier ne tiendrait-il pas les promesses de ses devanciers ? Cette couronne impériale que Charles VIII, disait la voix publique, entendait rapporter de Rome, la valeur chevaleresque et fortunée du jeune roi élevé par une mère ambitieuse (1) et tenace dans des idées de folle grandeur et des rêves de domination universelle, la conquerrait comme en se jouant. Tel le François Ier de la fresque du Vatican qui, reconnaissable sous les traits de Charlemagne, reçoit de Léon III la couronne impériale, grisé par sa brillante fortune, le vainqueur de Marignan reprenait l'idée de la conquête turque. Il répartissait l'Europe entre l'empereur et lui (2). L'Angleterre réduite à son pouvoir, il donnerait la moitié de l'Italie à Maximilien, il partagerait la Suisse...

L'ambition de François Ier ne connaissait point de limites, non pas même celles de ses moyens. La lutte du roi de France contre le plus grand souverain de la chrétienté, maître de l'Espagne, souverain du Nouveau-Monde, empereur d'Allemagne et des Pays-Bas avec, comme enjeu, la prépondérance en Europe, n'était point faite seulement pour stimuler l'orgueil français enivré déjà des « fumées et gloires d'Italie » et suffisamment enclin par lui-même à s'exalter. Si fort que penchât la balance du côté des Impériaux, la puissance de Charles-Quint ne réussit point à réduire les Français. Lui-même rendait hommage à leur force de résistance, en se refusant à porter la guerre au cœur même d'un pays dont il sentait les énergies inépuisables. Il était plus glorieux à François, dira Bayle, d'avoir su conserver son royaume dans les conjonctures où il se trouva, qu'à Charles-Quint d'avoir fait ses autres conquêtes en échouant dans celle-ci, malgré tous les avantages que lui procuraient sa puissance et ses intrigues (3). Et puis, et surtout, les contemporains subis-

(1) Sur les ambitions « impériales » de Louise de Savoie, et l'atmosphère de mégalomanie où elle entretint le futur roi, voir MAULDE DE LA CLAVIÈRE, *Louise de Savoie*, 323.

(2) Conférences de Cambrai, 1517.

(3) *Dictionnaire*, II, 501, (Éd. Bâle, 1741). Cité par GAILLARD : *Histoire de François Ier*, t. III, 490. Voir aussi dans LENIENT, I, 102, la devise d'une pièce de circonstance provençale, écrite en 1536 pour railler Charles-Quint : *Gallus regnat, Gallus regnavit, Gallus regnabit*

saient le prestige d'un roi qui s'était imposé une fois pour toutes aux admirations par ses débuts victorieux sur le champ de bataille de Marignan. La victoire à vingt ans illustre pour toujours, a-t-on dit. Elle était un acquis définitif à l'honneur du roi-chevalier. Plus solides et plus durables, les succès de Charles-Quint avaient moins d'éclat fascinant. «Quant à la fortune dudit Signeur, écrivait un contemporain (1), se peut voir par tout le discours de l'histoire, que jamais Prince ne l'a expérimentée plus diverse et variable, en accidens périlleus et estranges, toutefois il en est toujours demeuré supérieur : car encores que toute la Chrestienté ust conjuré sa ruïne, l'ayant assailli de tous les côtez de ses terres et estats, si s'en est-il si heureusement deffait, que par bonne conduite et grandesse de cœur ha donné si bon ordre, que ses ennemis n'ont rien gaigné sur lui. Et tout ainsi qu'un pilote se montre plus expert de navigage en tems d'orages et tempestes, que quand la mer est calme et tranquille : ainsi s'est montré le provide Roy plus grand, combatant fortune alencontre de soy irritée, et en raportant victoire que régnant en grand paix et tranquilité. »

Telles étaient — ce témoignage nous est précieux — les qualités qui imposaient François Ier à l'amour des contemporains et le recommandent à l'admiration de la postérité les qualités brillantes et qui séduisent, non point les mérites fonciers qui forcent l'estime. Supérieur à son rival dans la politique, dans l'art d'utiliser et de conduire les hommes, plus « réaliste » en ses calculs, doué d'une méthode logique (2) et tenace qui répugnait à l'impulsif François, il manquait à

(1) Guillaume Paradin de Cuiseaux : *Histoire de notre tems :* Mort de François Ier, 500. Voir encore Jean Bouchet : *Les Triomphes du très chrestien.. roy de France, François premier de ce nom.*

(2) Le contraste est nettement présenté par les contemporains :

> Approche-toi, Charles....
> Du *magnanime* et *puissant* roi François ;
> Approche-toi, François....
> De Charles plein de *prudence* et de *vertu.*

Cité par Lenient, I, 106. Voir encore un long et intéressant parallèle de signification identique dans Du Haillant, *L'Histoire de France :* Le Roy François et l'empereur Charles.

Charles-Quint ce brio, et aussi, ce halo de popularité qui ne cessera de rayonner autour du héros même vaincu, ces sympathies enthousiastes qui, nées aux jours du succès, lui resteront fidèles jusque dans la défaite (1) et se nuanceront de pitié à l'heure des revers. La gloire de François survivait à ses malheurs. Il reste pour l'histoire ce qu'il fut pour son temps : le vainqueur de Marignan, le rival, parfois heureux, toujours glorieux et admiré, de Charles-Quint.

Le rôle de grand maître de l'Europe, qu'avait convoité l'ambition de François, échappait cette fois à la France. Mais à travers les vicissitudes de son règne prestigieux, à travers les péripéties douloureuses que réservait à la France l'avènement de ses successeurs, elle ne s'en acheminait pas moins vers cette suprématie politique que devait, à un siècle de distance, avec plus de maîtrise d'elle-même, un sens plus juste des réalités, exercer magnifiquement en Europe la royauté de Louis XIV.

(1) Voir Ch. Lenient : *La poésie patriotique*, I, 87, 93 et *passim*.

II.

Écoutons la fierté française exalter en de naïfs et pompeux dithyrambes la grandeur de ses rois.

Le patriotisme de Jean Bouchet (1) était prévenu sans doute et partial : le bon Poitevin avait rempli auprès de Charles VIII le rôle semi-officiel de poète de cour, mais convaincu, sinon exempt de quelque calcul. Aussi, avec quelle ardeur l'auteur du *Temple de bonne renommée* (1516) entonne-t-il l'hosanna en l'honneur de son dieu, et quelle ingéniosité complaisante il apporte à tourner en gloire les malchances mêmes et les revers d'Italie ! Voici Charles VIII, du haut des nuées, accusant les puissants d'Europe au tribunal de sa vengeance. Les rois de France sont les privilégiés de Dieu, les protecteurs-nés de la chrétienté, les champions de l'Église. Ils sont les maîtres naturels du monde. Et, conscient de sa grandeur quasi-divine, le souverain des peuples chrétiens lance avec véhémence la foudre de ses colères contre l'Italien. Il lui reproche d'avoir entravé ses desseins. Il lui parle durement comme il sied à un maître du monde. Aux Milanais, au pape, aux Vénitiens félons, il promet un châtiment en rapport avec leur audace. Si grand était, en effet, dans l'esprit des contemporains de Charles VIII, le prestige du roi de France qu'au-dessus de ce tout-puissant ils ne reconnaissaient que Dieu lui-même, le roi des rois, qui en ce fils aîné de son Église avait rassemblé toutes ses complaisances (2).

Que si la France connut naguère les pires désastres et vit son sol conquis par l'Anglais, et le sceptre de ses rois aux

(1) Voir Hamon, *Jean Bouchet*. On retrouverait le même sentiment d'orgueil dans la chanson populaire du temps. Pilorgerie, dans l'ouvrage cité, en donne de curieux exemples.

(2) Voir encore sa *Chronique de Charles VIII*.

mains de l'envahisseur, la faute n'en fut point à la vaillance de la « nation insupérable ». Tant de honte et de malheur ne prouve rien contre sa vertu. Des Champs Élysées, feu Henri V, roi d'Angleterre, adjure (1) son fils de ne point se mêler à la coalition que l'envie a formée contre Louis XII, « le Roy chaleureux, le parangon des preux et des heureux », qui a « le vouloir droit et juste » et n'a fait en son temps « guerre injuste ».

Veulx-tu vaincre le vainqueur des Ytalles,
Le surmonteur des promesses fatalles,
Le contre arrest d'Espaigne et de Venize,
Qui la ville de Gennes a soubmise
Dessoubz sa main et pouvoir admirable
Que l'on disoit par tout estre imprenable ?
Entreprens-tu surmonter la fortune
De ce bon roy, par surprise importune ?
Qui a conduit les guerres Italicques
Voire gaigné ? qui sont plus que pugnicques
Et en trois ans a eu plus de Victoires,
Plus de triumphes, et louenges notoires
Que les Romains n'eurent en quarante ans,
Durant le temps qu'ilz estoient si puissans ?
Veulz-tu vaincre la force magnanime
Desditz François ? Veulx-tu limer la lime
Qui a limé du monde les monarques ?

(1) *Épistre envoyée des Champs Élisées par Feu Henri V autres fois roy d'Angleterre.* Voir aussi l'éloge de Louis XII dans l'œuvre de Seyssel. Dans l'*Histoire singulière du roy Louis XII*e (1558), par exemple, après avoir expliqué les raisons qui lui valurent le titre de Pere du Peuple, il écrit : « Et oultre plus avoit faict chose qui surmonte toutes les autres, car il avoit son empire et sa seigneurie eslargy grandement hors les limites de Gaule, en soubzmettant à son obéissance deux des plus nobles, des plus puissantes, et des plus renommees citez du monde, l'une sur la mer, et l'autre en terre ferme. C'est assavoir Millan avecques la Lombardie, et Gennes avecques ses deux rivières, l'orientale et l'occidentale, ensemble les Isles de Corsigue et de Chyo (2, v°)... Et par effect et conclusion, le royaume de France moyennant son sens et sa conduicte estoit venu en si grande prospérité et félicité, que par le jugement de ceulx qui ont leu les anciennes hystoires de France, et ont mémoire des choses plus fresches, jamais en nulle saison, voyre mesmes du temps de Charles le Grand, iceluy royaume n'avoit esté si puissant d'armes ne de gens, si opulent et abondant de tous biens, si réparé de fortes citez, villes et chasteaulx, si plein de concorde et union.... (3). » Voir encore 44 (éloge en règle de Louis XII, chaste, pieux, humain, etc.) et *Les louenges du bon roy Louys XII de ce nom* (1508), ainsi que *La victoire du roy contre les Véniciens* (1510). St-Gelais, d'Anton, les historiens étrangers même : Machiavel, P. Jove, font chorus à ces éloges (Voir Dufayard, *Cl. Seisselii vita*, 45).

Lui-même n'eût point eu raison des Français, n'eussent été leurs divisions intestines, qui firent plus pour sa cause que la vaillance de ses soldats. Les Français ont vaincu les vainqueurs de Rome. Toujours prêts à assaillir, les derniers à fuir, ils ont vu à leurs pieds « la plupart des humains ». La France est la nation « gente et magnifique ». « Si les Histoires ne me déçoivent, ajoute Jean Bouchet, devançant le fameux « car rien n'est après Dieu si grand qu'un roi de France » de Du Bellay (1), n'y a Roy, ni Prince (2) en la chrestienté, quel qu'il soit, plus heureux que le roy de France. »

Ainsi vont répétant à l'envi les Français de la Renaissance. D'une voix unanime ils célèbrent la nouvelle Athènes « cette notre cité de Paris, qui est aujourd'huy myeulx que Athènes n'estoient au temps passé, la fontaine de toutes sciences, la monioye de toute vertu, le théâtre de nobles personnages, l'excellence de bons esprits, le sanctuaire de dévotes âmes et le trésor de tous biens ». Ils démontrent qu'ils n'est plus illustre ville, que l'incomparable cité « Université d'estudes et collège de toutes sciences aujourd'huy plus que mille Rome et mille Athènes en tous artz et facultez florissante et estimée » (3) et, comparant à Pompée, à Alexandre, à César, le

(1) *Regrets*, Sonnet 191.

(2) Voir les six raisons qu'il en donne dans les *Annales d'Aquitaine*, Quarte partie. *Louanges du pays de France.*

(3) G. Tory, *Champfleury* (1529), fol. II, v°. Tel encore Gille Corrozet le prosateur-poète, l'auteur de « *La Fleur des Antiquitez, Singularitez et excellences de la plus que noble et triumphante ville et cité de Paris capitalle du Royaulme de France* » (1542), qui, non content d'emprunter avec fierté à Baptista Pius son éloge de Paris, y ajoute de son cru un dithyrambe en l'honneur de la merveilleuse cité :

Dedans Paris les sciences florissent
Et gens scavans en ce lieu resplendissent
Plus qu'en nul lieu, car Pallas y octroye
Autant ou plus qu'en Athènes ou Troye
Le sien séjour et les muses savantes
Sont en ce lieu leur demeure tenantes
Plus que jamais ne furent sur le mont
De Aonias ou pelles semond
Estoint jadis maint homme pour apprendre
Arts et métiers. (fol. LIIII.)

monarque généreux qui a ouvert tous les trésors des langues et des arts dont l'Europe abonde, ils ravalent les princes les plus vantés des temps antiques au rang de satellites de François I[er] « le premier des premiers et l'unique du monde » (1). Le moment était venu, pour la France, estimait-on, de jouer en Europe ce rôle de civilisatrice, qu'une Providence mystérieuse avait tour à tour dévolu à la Grèce, à Rome, à l'Italie, et semblait, parmi tant de complaisances qu'elle lui prodiguait, vouloir transmettre maintenant au peuple héroïque, chevaleresque et chrétien du grand François.

De ces éloges auxquels se complaît naturellement l'amour-propre français — Eustache Deschamps (2), en pleine invasion anglaise, n'avait-il pas dit les grandeurs et avantages naturels de la nation privilégiée ? (3) — retenons l'intention qui inspire les panégyristes : glorifier à tout prix la France, lui prouver qu'elle n'a point à rougir au regard d'autrui, lui donner une haute idée d'elle-même. Avec empressement la vanité fran-

(1) Voir le dizain de Jean MARTIN : *Épitaphe de François I[er]* (cité par Pierre MARCEL : *Un Précurseur*, 24).

(2) Voir ses *Œuvres inédites*, T. I, 194. Voir aussi la comparaison établie par Robert GAGUIN entre l'Espagne et la France dans sa lettre écrite de Burgos : *Robertus Gaguinus Francisco Ferreboto, pontificii juris laureato. Ex Burgiis XXIV[a] die augusti 1468*. GAGUIN, le premier voyageur français qui ait écrit d'Espagne, établit entre la France et l'Espagne une comparaison toute à l'avantage de la France. La comparaison annonce toutes celles établies par les Français du XVI[e] siècle entre la France et l'Italie, ou la France et Rome. Voir P. DE VAISSIÈRE, *De Roberti Gaguini vita*, 8, et MOREL-FATIO, *Études sur l'Espagne*, t. I, 16.

(3) Il serait trop long d'énumérer tous les éloges de la France qui se rencontrent sous la plume des Français du XVI[e] siècle : Jean LEMAIRE (Voir les *Illustrations* (1510) I, 17, et dans la *Concordance* (1511) 9, l'éloge des Français « peuple reluisant », « illustre sang », « les biens vouluz des Dieux », etc.) ; BUDÉ (*De asse* (1514), fol. XCII, v°, *Franciæ bona*, liber quartus), sans parler de la *Défense et Illustration* de DU BELLAY et de l'hymne à la France de RONSARD. Comme on l'a noté (HAUVETTE, *Luigi Alamanni*, 456), ces éloges de la France sont une réponse aux déclarations de la morgue italienne, la contre-partie des éloges de l'Italie par les Italiens. A cet égard, les Français eussent pu profiter des leçons italiennes, et apprendre d'elles à exalter leur pays, s'ils n'eussent été portés suffisamment d'eux-mêmes, nous espérons l'avoir montré, à s'exalter. Il n'en reste pas moins que l'influence des patriotes italiens, comme l'a démontré le livre de M. VILLEY sur les sources de la *Défense*, ne pouvait que renforcer le nationalisme français, au même titre que les éloges si flatteurs des Anglais ou des Ambassadeurs vénitiens (voir HANOTAUX, *État de la France*, 391). Parmi les

çaise exploite les supériorités nationales, tire argument du présent et du passé. D'un mot, le branle était donné à l'orgueil patriotique. Au lendemain des désastres, par une de ces réactions dont est coutumier le tempérament généreux des Français, la France monarchique s'unifiant au-dedans, forte au dehors, affirmait bien haut sa prétention de dominer sans égale parmi les peuples. Elle revendiquait le premier rôle dans l'histoire du monde : elle ne se comparait à autrui que pour s'y préférer. Le roi glorieux en qui se reconnaissaient son amour du brillant et du fastueux, sa vanité, son ambition, François Ier, résumait la pensée nationale quand il disait : « Je ne connais personne que je doive craindre. »

continuateurs français de Bouchet et de Budé, il n'en est pas de plus élogieux que Louis Le Roy (*Exhortation aux Français*, 19). M. Becker qui cite le passage (*Loys le Roy*, 230), ajoute : « Y a-t-il ici un souvenir virgilien ? C'est fort douteux. » Citons encore : Belleforest dont la *Cosmographie* (1578) contient de nombreux éloges de Paris, etc. L'éloge de la France, en un mot, est un motif obligé dans les écrits français de la Renaissance.

III.

La civilisation italienne florissait. Athènes et Rome revivaient dans l'Italie de Jules II et de Léon X. Que la France, elle aussi, pût jouer un premier rôle à côté de sa voisine d'Outre-Monts, faire œuvre civilisatrice au plus grand honneur du nom français, le spectacle des résultats acquis depuis la fin du xve siècle eût suffi à le prouver, n'eût été cette généreuse confiance en soi qui fait le fond de la mentalité du Français d'alors. Les temps étaient loin, certes, où la France jouait le rôle d'initiatrice des peuples aux choses de l'esprit. L'Europe avait désappris le chemin de Paris, foyer des lumières. C'est à l'Italie qu'elle allait maintenant demander le secret des arts et des sciences. L'âge héroïque de la littérature française était révolu, tarie la grande inspiration poétique du xiiie siècle. Sa faiblesse présente se mesurait à la petitesse de l'épopée qu'elle produisait : *Les trois fils de roi*. Le lyrisme se complaisait aux ingéniosités des Rhétoriqueurs, vain cliquetis de mots et de rimes. Mais encore la France pouvait-elle s'enorgueillir d'un Villon, d'un Commynes, d'un Gringoire, d'un Lemaire des Belges ou d'un Antoine de Lasalle. Ils n'étaient point de ceux dont le prestige s'impose par delà les frontières et domine les temps. Mais ils méritaient estime. La production française n'était point grandiose : elle n'était du moins pas stérile. La France n'avait point à rougir d'elle-même.

Le rôle civilisateur qu'elle avait joué au xiiie siècle, en Europe, était passé à l'Italie. Mais encore la France gardait-elle sur bien des points sa suprématie. Josquin de Prez, Ockeghen, Loysel, Compère étaient les maîtres incontestés de la musique. L'Italie elle-même empruntait à la France ses chanteurs ou ses maîtres de chapelle. Elle lui demandait ses ouvriers d'art : tisseurs, brodeurs ou imprimeurs.

Un Jules II était transporté d'admiration à la vue d'une magnifique litière que lui offrait Louis XII. Si l'on n'avait aucun sculpteur dont la force créatrice pût se comparer à la génialité d'un Michel-Ange, du moins un Michel Colombe soutenait-il dignement la réputation qu'avait méritée à la France l'art si avancé de l'école bourguignonne. Des œuvres comme le tombeau de François II ou le sépulcre de Solesmes pouvaient, sans crainte, se comparer au tombeau de Jean Sans Peur ou au sarcophage de Nantes. La peinture française n'avait point de Raphaël ou de Vinci, mais, dans une mesure plus modeste, elle avait, elle aussi, fait œuvre admirable. Et le *Livre d'heures* de la reine de Bretagne ou le *Livre d'heures* d'Estienne Chevalier, n'avaient rien à envier aux œuvres les plus achevées des miniaturistes d'Outre-Monts. Est-ce trop de dire que Bourdichon et Jean Perréal fussent des artistes plus qu'estimables, et n'était-ce point un indice suffisant de la vitalité du génie français que la façon rapide dont il s'était assimilé les premiers enseignements d'Italie ? Il avait suffi d'une excitation du dehors pour que s'épanouissent des œuvres où l'influence italienne ou l'influence antique apparaissent étroitement subordonnées à l'inspiration nationale. Dans une œuvre comme le château d'Amboise ou de Gaillon s'unissaient, en une heureuse harmonie, l'esprit de l'art italien et la tradition indigène. Ils produisaient, de concert, ce chef-d'œuvre qui s'appelle le Palais de Justice de Rouen. La France, elle aussi, avait sa Renaissance, une Renaissance, a-t-on dit souvent, bien nationale et bien française.

De cette fermentation des énergies françaises en travail depuis le xvᵉ siècle, stimulées par le contact des civilisations méridionales, se dégageait enfin une France rajeunie. La Renaissance s'épanouissait autour d'un roi qui affichait la prétention de « se donner comme le souverain glorieux par-dessus tout » (1), et ouvert à tout, superficiel, mais habile à stimuler les activités, ne contribuait pas peu par sa bienveillance et sa générosité de Mécène à donner à la civilisation

(1) Voir Lavisse, *Histoire de France*, V², 21.

française l'élan qui d'emblée allait la placer au premier rang des puissances d'Europe et fonder pour l'avenir sa suprématie spirituelle. La France préludait aux gloires pacifiques du Grand Siècle parmi l'éclat du règne de François.

Ce que ce prince pratiquait en maître, c'était l'art de séduire les esprits. Il avait dans la paix comme dans la guerre l'instinct du clinquant et du panache. Il savait s'entourer de cet appareil de somptuosités extérieures qui auréoleront dès lors la royauté et rayonneront, fascinantes, de la cour du Roi Soleil. Avec son « aspect tout à fait royal », ses mouvements « si nobles et majestueux que nul prince ne sauroit l'esgaler », la recherche de son habillement « galonné et chamarré, riche en pierreries et en ornements précieux, ses pourpoints bien travaillés et tissés en or », le « beau prince », comme aimaient à l'appeler ses contemporains, excellait à l'attitude et aux gestes qui imposent la personne d'un roi à la popularité. « Et à considérer le bon Roy, écrivait G. Paradin (1), il faut confesser qu'il estoit autant bien doué de toutes marques de grâces et vertus, que Prince de nostre tems : car il avoit le corps de grande beauté, et belle taille (2), et bien satisfaisant à la grandeur de son courage, estant en toute espèce et aparence Auguste et Royal. » Lui qui, nous dit un contemporain, avait fait son entrée dans Paris, caracolant sur un palefroi fringant, sous les yeux émerveillés des dames, « tout accoustré en blanc et entoilé d'argent, et ne se tenoit point dessous le pale, mais faisoit rage sur son cheval qu'estoit toujours en l'air, et le faisoit bien voir », il avait su créer autour de lui une atmosphère d'élégance et de grandeur. Un décor somptueux à l'Italienne formait le cadre

(1) *Ouvrage cité*, 500.

(2) La beauté et la majesté du roi frappèrent les contemporains et ne contribuèrent pas peu à fixer son prestige et sa légende dans l'imagination française. Voir le portrait qu'en trace, non sans l'agrémenter d'une comparaison significative avec l'antique, Guillaume Du Bellay dans sa première *Ogdoade* : « *Oculis nasoque quales ferunt dictatori Cæsari fuisse* ». De même Galland dans son *Oraison funèbre*. Thevet (ouvr. cité) l'appelle un « miroir d'excellence ». Ce très curieux portrait de Thevet n'omet aucun détail, pas même le nez majestueux qui s'y trouve décrit comme l'un des principaux ornements de l'auguste face (218, v°).

où évoluait sa royauté. Elle avait ses poètes : un Marot, un Saint-Gelais ; ses humanistes : Turnèbe, Duchâtel, Rob. Estienne, Budé, Le Fèvre d'Etaples, Longueil, Jérôme Aléandre, Ramus. Érasme, la gloire de l'Humanisme en Europe, sollicité vainement par l'empereur, prêtait l'oreille aux avances royales. Après la paix de Cambrai, libéré des graves soucis et des embarras de la politique guerrière, le roi de France accordait aux lettres et aux arts sa sollicitude sans partage. Des bibliothèques se constituaient par ordre royal, lesquelles rassemblaient les manuscrits les plus précieux. L'imprimerie vulgarisait les textes anciens et les écrits des auteurs nouveaux. Une entreprise de grand style : la fondation du Collège royal, devait rassembler en faisceau les lumières éparses et aider puissamment l'augmentation et l'avancement des sciences. Elle aussi, l'Université, pensait-on, allait renaître et rendre à Paris son antique réputation de « nourrice des études », de foyer des sciences et des disciplines. Que ne pouvait attendre la France d'un tel prince ! « Si à ces débuts si magnifiques, si royaux du gouvernement, écrivait Budé en 1514, vient s'ajouter l'estime et le culte des lettres et de la science, je ne sais s'il sera possible d'ajouter encore à la grandeur du règne (1). »

Sans doute, comparé à celui de Louis XIV, le règne de François apparaît bien pauvre en personnalités qui s'imposent. L'étoffe d'un Marot ou d'un Saint-Gelais est, en fin de compte, assez mince et, un Rabelais excepté, l'on ne voit point, dans cette première moitié du XVI[e] siècle, de ces individualités qui assurent à un règne ou à un pays la renommée universelle. Mais quelle intensité de vie, quel bouillonnement d'activité dans cette France de la Renaissance incitée par le contact de civilisations supérieures à se dépasser elle-même (2) ! Partant, quelle fierté chez les témoins de ce réconfortant spectacle : une nation se relevant de ses humiliations et, guidée par son roi, réalisant de surprenantes destinées !

(1) *De Asse*, L. V, fol. CLXXI, v°.

(2) Voir G. Paris, *Esquisse historique*.

« L'esprit (en François I[er]) écrivait Paradin (1), estoit chose rare, prodigieuse, et non acoutumée en un grand Roy. Les arts, sciences et lettres en toute sorte de discipline assez le témoignent, lesquelles il ha si magnifiquement honorées en son Royaume, et plantées avec si grande largesse et libéralité, entretenu, et rémuneré si grandement hommes esluz pour icelles enseigner, qu'il n'est mémoire par témoignage de tems, que Prince ayt tant fait de faveur à la doctrine ni aus langues Latine, Grecque et Hébraïque. Et sembloit que ledit Signeur ust entreprins de despouiller toute l'Italie, et toute la Grèce et leur retrencher le cours de la fonteine et origine des lettres, pour la faire couler en la Gaule (2). »

(1) *Ouvrage cité*, 499.

(2) A rapprocher de ce passage cet autre postérieur (1584), doublement intéressant, car on y voit reparaître la comparaison du siècle de François I[er] avec le siècle d'Auguste, de A. THEVET, *ouvr. cit.*, 214, v°. THEVET fait honneur à François d'avoir ressuscité les sciences et les langues, d'avoir institué les lecteurs royaux : « Ce tiltre par droit de préciput, luy est escheu de Père, nourrissier et amateur des bonnes lettres, lesquelles il a conduit à telle perfection, qu'elles sont arrivées au feste de leur gloire, et jusques à ce poinct, que le siècle d'Auguste fils adoptif de Jules Caesar n'a point esté si copieux en hommes de grande litérature et pleins de diversité de sçavoir que le temps qui nous a mené et mis au siège Royal ce François père des Muses. Si je vouloie déduire au long, ce qui seroit besoin de spécifier pour l'illustration de l'Académie de Paris, j'estendroye trop ce discours, en général j'oseray bien afermer que cest indompté Prince a par ses diligence, soin et moyens ramené dans son Paris la fameuse Académie d'Athènes. » Très nombreux et non moins caractéristiques sont dans les écrits du temps les témoignages de ce genre. L'on a conscience qu'un grand mouvement de renouveau s'accomplit en France et l'on en attribue le mérite et la gloire à François. La légende du « Pere des lettres et des arts », du vivant même de François I[er], bat son plein. (Voir par exemple, DU BELLAY, *Défense*, MART.-LAV., 25, et pour d'autres références, CHAMARD, *Défense*, 77. Voir encore LOYS LE ROY, *Vita Budaei* (1540), 43-45, et BECKER, *Loys le Roy*, 36.) Pierre GALLAND, dans son *Oraison funèbre de François*, fait le tableau de ce que les lettres lui doivent (10, v°) et lui oppose la barbarie antérieure. Il le compare à Pompée, à Alexandre (11, v°). Citons encore P. BELON (Dédicace des *Observations*, 1553), PICARD, l'auteur de la *Celtopoedia* (1556), 245.

IV.

Au contact des civilisations du Midi, la France s'était éprise d'une émulation ambitieuse. Comme le disait avec fierté un contemporain (1), à l'Italie les Français devaient d'avoir senti « leur cœur plus grand que leurs pères n'avoient fait oncq ». Que leur amour-propre se heurte à des partis-pris de dénigrement, qu'un obstacle vienne les arrêter dans la voie triomphale où les engage leur fortune, alors ils réagiront avec cette énergie que leur donne la conscience orgueilleuse d'eux-mêmes. Ils s'égaleront, ils se préféreront, ils se déclareront finalement supérieurs à quiconque prétend leur imposer son prestige : Italiens infatués, toujours prêts à mépriser les « Barbares » d'Outre-Monts et à se targuer de leur descendance des illustres Romains, fanfarons d'orgueil qu'une estime démesurée d'eux-mêmes porte aux pires calomnies à l'égard de la France, mais aussi Grecs et Romains, Anciens dont la gloire renaissante menace d'éclipser les Modernes.

Et de fait, si prévenus d'enthousiasme qu'ils fussent à l'égard de l'Italie, comment lui pardonner les injures dont son insolence coutumière affectait d'accabler les Français ? La tradition de mépris n'y datait point de l'énergique « *Fuori i Barbari* » du Rovere. Dante et Pétrarque avaient donné l'exemple de ce dénigrement que devaient pratiquer comme un devoir patriotique les historiens du XVIe siècle : Paul Jove, Guichardin, Ammirato, Bembo, Nardi, Sanuto. La morgue italienne se donnait libre carrière aux dépens de cette France qu'elle devait toujours considérer comme sa débitrice. On se vengeait de l'envahisseur en lui reprochant sa barbarie sur le terrain des activités pacifiques. On renchérissait sur les arguments qu'avaient formulés à sa défaveur les grands Italiens

(1) PELETIER DU MANS. Cité par BRUNOT, dans PETIT DE JULLEVILLE, *Hist. litt. fr.* III, 643.

du Quatrocento. On ne se contentait plus de reprocher au Français la vanité, l'infatuation de Paris cité des lumières, le « fracas » prétentieux de sa rue du Fouarre (1). On s'attaquait au pays, aux mœurs, au climat. On prenait sa revanche de l'admiration de Brunetto Latino en dépréciant la langue nationale. La flatteuse prédiction de Balthazar Castiglione réalisée glorieusement par les faits, ne faisait point oublier le « *Galli sunt homines ingenio simplici ac barbaro* » qu'avait, entre autres malices glissé Petrus Crinitus parmi ses abondantes dissertations sur l'*Honnête discipline*.

« Eh quoi ! disent (les Italiens), s'écrie l'un des premiers disciples de l'Antiquité, un bon Français, désireux de tirer son pays de la barbarie et d'en illustrer le nom, François Tissard (2), s'adressant à la jeunesse studieuse de la France, vous portez contre nous vos armes ? Espérez-vous que vous puissiez jamais dominer dans notre patrie si célèbre, si éloquente, si policée ? C'est ici, vous, barbares et incultes, légers, superbes et arrogants, chez les Italiens si polis et si cultivés, si réfléchis et si modestes, si humains et si bienveillants pour leurs amis et pour leurs ennemis si durs et si terribles, c'est ici, chez nous, que vous voulez habiter ?... Que sont ces nations d'au delà des Monts qui n'ont aucune connaissance des lettres humaines, ni des latines ni des grecques ? Qu'ils s'en aillent avec leurs sophismes, qu'ils s'en aillent ces ignorants des bonnes lettres et de la parole, dont les yeux sont couverts d'obscurité et qui ne voient pas combien cette obscurité est épaisse. C'est ainsi que parlent les Italiens. Ne savent-ils donc pas combien l'Université de Paris est florissante et ses lettres prospères ? C'est ce que reconnaissent eux-mêmes les Italiens sages, doués de science et d'expérience. Cependant ils affirment audacieusement que les lettres grecques nous manquent, et c'est en cela, du moins, qu'ils se glorifient de l'emporter sur les Français. Aujourd'hui s'ouvre

(1) « *Fragosus Straminum vicus* ». Voir *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV, 566.

(2) Dans son *Liber gnomagyricus*, Paris, 1507. *Supplique de François Tissard d'Amboise au corps très illustre et très studieux des étudiants de Paris*. Voir Jovy, *François Tissard*.

le chemin par où nous pourrons leur enlever cette palme des mains. A cette entreprise est promis un facile et prochain succès, si vous le voulez. Travaillons donc de concert. Aidons-nous les uns les autres. Et ainsi, après avoir parcouru les éléments du grec, chacun de vous, par son zèle et son travail augmentera, pour ainsi dire, le Gymnase antique et l'Académie d'Athènes, si bien que les Italiens succomberont facilement dans les lettres grecques et latines, et les céderont enfin aux Français. »

A Budé était réservé de remplir, l'un des premiers, avec éclat, le programme que traçait à la France ce modeste précurseur des grands humanistes. Ses écrits avaient passé les monts et eussent porté très haut le renom de la science française par delà les Alpes, n'eût été la morgue cicéronienne trop intéressée à écraser la rivalité redoutable de l'Humanisme français. Interdit dans les écoles d'Italie, Budé ripostait dans son *De Asse* en opposant aux prétentions des Italiens au savoir et à l'élégance, les titres de la nation française, réclamant pour elle plus d'estime et de considération (1).

Semblables exhortations à réfuter par des actes les reproches italiens se rencontrent à toutes les pages des écrits contemporains. L'honneur national trouvait un vengeur dans le pays même des contempteurs du nom français : Equicolus, un Italien, dont l'*Apologie*, traduite par Michel Roté en 1550, recevait des Français, comme l'atteste la *Préface* d'Helias André, le plus bienveillant accueil :

Je ne croy pas que si la France eust eü
Par le passé plume bien escrivante
Parfaittement ce que d'elle on a teü,

(1) Voir Delaruelle, *Correspondance* de Budé, 5. On a accusé Budé, en Italie, d'avoir copié Apulée, dans son *Annotation aux Pandectes*. Budé déclare, au reste, renoncer à satisfaire certaines gens qui ne goûtent que ce qui vient d'Italie. Il répond aux Italiens médisant de la nation française par un éloge en règle de la France. (Voir Delaruelle, *G. Budé*, 159 et suiv.). Sur la morgue des Cicéroniens italiens qui n'admettent dans leur secte que des Italiens, se considèrent comme les héritiers directs de Cicéron, traitent les savants d'Europe de barbares, et défendent de lire dans les écoles publiques d'Italie Budé ou Erasme, voir Lenient, *De Ciceroniano bello*, 14.

Que Grèce fust comme elle est, si contante,
Ny Rome tant superbe, et triomphante :
Car oncq' pays n'attint le poinct d'honneur,
Ny ne parvint à la gloire et bon heur
Qu'a faict la France, ainsi que l'on poeult veoir
Par ce recueil que Roté vous présente (1).

Nous retrouverons plus tard sous la plume des patriotes français, cet éloge des ancêtres Gaulois. Pour l'instant, notons ce fait : la France tient, avec énergie, tête à l'outrecuidance italienne. Piqué au vif, son amour-propre se cabre sous l'affront. Ainsi va se perpétuant à travers le siècle une tradition d'hostilité non déguisée à l'endroit de la rivale transalpine. Du Bellay, porte-parole et écho, ne manque point d'y sacrifier dans la *Défense*. Au déclin du siècle, Estienne Pasquier consacrera à venger par d'ingénieux raisonnements le nom français, tout un long chapitre de ses *Recherches*. Il prouvera que « Jules César n'eut les Gaulois en opinion de barbares, et que l'occasion de ce vint de leur ancienne police, ensemble de ce que quelques Autheurs Italiens nous veulent blasonner de ce tiltre (2) ». La plupart des Italiens croient se hausser grandement par-dessus les nations en appelant barbares le peuple français, toutes les fois qu'ils en viennent à parler des guerres d'Italie. Un Paul Jove sait à propos se départir de l'impartialité qu'il annonce à si grand fracas, quand une bonne pension de François Ier, par exemple, vient l'engager à « attremper son stile et à flatter nostre France (3) ». Sans doute en userait ainsi, le cas échéant, Peter Crinit, qui, en attendant, pour plaire au populaire, n'a garde de mentionner le nom gaulois, sans y accoler l'épithète flatteuse de lourdaud et de barbare. Et Pasquier de résumer l'argumentation qu'avait, nous le dirons, formulée tout au long l'amour-propre national des Français du XVIe siecle : le

(1) « Je connais beaucoup de gens en France, écrit Dolet, dont le talent et le mérite feront, j'espère, comprendre aux Italiens que l'éloquence et la réputation littéraire (monopole qu'ils s'arrogent) ne sont pas inconnues aux Français. Ils cesseront alors de nous traiter d'enfants au maillot et de dire qu'ayant négligé l'étude de la littérature, nous sommes plus que les autres amollis et plus aptes à nous énerver. » (CHRISTIE, *Ét. Dolet*, 152).

(2) *Recherches*, L. I, 11, 7.

(3) *Ibid.*, 7.

mépris italien à l'égard d'une nation qui sur tant de points la dépasse, n'est qu'une survivance de cette superbe qui inspirait à Tite-Live son animosité à l'endroit des Gaulois. Et, laissant aux faits le soin de parler bien haut en faveur des Français, à leur honneur il élève un monument imposant, et du spectacle du passé et du présent il dégage cette conclusion qui est un lieu commun sous la plume des hommes du xvie siècle : la France n'a point à s'incliner devant l'Italie. Elle ne le cède en rien à Rome ou à la Grèce. La France moderne n'a d'égale qu'elle-même.

D'un mot, un zèle enthousiaste, un chauvinisme généreux qu'excuse une connaissance imparfaite des lointains historiques, porte la France renaissante à s'affirmer orgueilleusement en face de la jactance italienne. Et par-dessus l'Italie, voici qui nous importe, elle s'en va frapper ces idoles pour lesquelles une admiration intempérante voudrait solliciter un culte jaloux. Les Français modernes se déclarent bien haut, naïvement, prématurément sans doute, mais avec une confiance qu'autorisent le passé et le présent d'une grande nation, égaux, supérieurs aux Anciens.

Un document dont l'histoire est, au demeurant, piquante, résume ces dispositions foncières de l'esprit du temps : le *Discours* qu'en 1508 prononça, à Poitiers, Christophe Longueil « Parisien » « à l'éloge du divin Louis et des Français », valut-il à son auteur la récompense que semblait appeler la belle ardeur patriotique qui vivifie son éloquente latinité ? Les biographes de ce Belge de naissance, Parisien d'adoption, citoyen romain de par une faveur insigne des Cicéroniens ne nous l'apprennent qu'incomplètement. Mais, nonobstant l'estime toute particulière que professait pour lui Budé, on ne peut se défendre d'une arrière-pensée, en voyant de quelle étoffe souple était faite la personnalité d'un homme qui, à défaut de caractère peut-être, possédait l'art de tourner adroitement la période cicéronienne. Les intrigues d'une diplomatie compliquée aidant ses avances, il réussit, après une pénitence de quarante jours *ad limina ciceronianorum*, à se faire pardonner son crime de lèse-Italie, et, quitte à invectiver violemment Luther, l'un de ces « Barbares » qu'accablait la

morgue cicéronienne, il vit s'ouvrir devant lui les portes si fermées de la franc-maçonnerie tullienne. A se dire que la même plume magnifia Rome après avoir célébré Paris et la France, on conçoit quelque doute sur la sincérité du patriotisme de ce « Parisien ». N'importe, et cette question n'intéresse que la biographie de l'homme, son discours enseigne quelle flatterie recommandait son orateur auprès d'un auditoire français en 1508. Rapproché de tant d'autres éloges contemporains, ce brillant morceau de rhétorique, révèle ce qu'affectionnait l'amour-propre du temps. Il est significatif d'une tendance, comme le seront, au cours du XVII[e] siècle, les *Discours* de l'Académie en l'honneur des lettres et de la royauté françaises.

Les conjonctures les plus heureuses ont fait de la France une nation unique. L'admiration hésite, sollicitée par tant de supériorités que rassemble le pays béni : agréments d'un climat tempéré, comparable seulement à celui de la Sicile, fécondité d'une terre aux richesses inépuisables, sainteté d'un sol fécondé par le sang des martyrs, sanctifié par les reliques du Christ que conserve si nombreuses la nation très chrétienne. L'orateur n'entend point user de représailles : il donnera une leçon de modération à ceux qui, sans cesse « crachent sur le nom français ». Il aurait trop beau jeu à montrer que Paris n'a rien à envier à l'opulence de Venise, à comparer, quantité et qualité, les exploits des Français aux vertus romaines... Que fût devenue l'Europe civilisée, si la France ne se fût instituée son vengeur contre l'invasion triomphante des barbares et n'eût fait du nom de Goth un opprobre pour la postérité ? Non contents de vaincre, les Français jamais n'insultèrent aux vaincus. La France est le pays de la bravoure magnanime (1). Ses héros s'appellent Charles Martel, Godefroy de Bouillon, Charlemagne que l'on pourrait comparer à Auguste, eût-il comme lui asservi sa patrie, et proscrit ses

(1) Idée qui revient dans tous les panégyriques du XVI[e] siècle : la mission de la France parmi les nations est une mission de paix, de générosité et de justice. Voir, par exemple, J. Bouchet, *Temple de bonne renommée*, fol. XXXIII, et *Annales d'Aquitaine*, 465, et Ch. Lenient, *La poésie patriotique*, t. I, 59 et 109 : « Le coq combat toujours à bonne cause ».

concitoyens. Le Français fait la guerre pour secourir le faible, le Romain, pour réduire l'opprimé et subjuguer l'oppresseur.

La France est celle qui conquiert pour enseigner la civilisation, faire régner les lois. Si haut est montée la gloire des Français qu'ils dépassent la vertu guerrière et le génie romains, autant qu'autrefois la bravoure latine les autres nations, et la science latine l'ignorance barbare.

Car la France est aussi le pays du savoir et du bien dire. Le Français possède l'art d'éloquence. Il l'enseigna aux peuples. Comme les Grecs en Egypte et les Romains à Athènes, c'est à Marseille, dans les écoles célèbres de la Gaule qu'ils venaient s'initier aux préceptes de la parole. Et Longueil d'énumérer sur un ton d'enthousiasme qui devait exciter l'indignation des Cicéroniens d'Italie, tous ceux qui, dans les Gaules, dans la France chrétienne, illustrèrent l'art de la parole. Il loue les Modernes, tous excellents dans les disciplines les plus variées. Il vante l'Université de Paris, source des bonnes sciences. En faut-il plus, se demande Longueil, en un bel accès d'éloquence cicéronienne, pour prouver que la France a produit plus d'hommes, et de plus éminents en tout genre de savoir que le reste de l'univers ? Et parmi l'emphase de cette apologie, s'ébauche soudain une perspective grandiose : le rhéteur se hausse aux intuitions du philosophe. Il énonce cet axiome qui sera un lieu commun de la philosophie de l'histoire à la fin du XVI[e] siècle : la France est l'héritière d'Athènes, de Rome, de l'Italie. De la déchéance de Rome doit naître la grandeur française Un décret divin assigne à la France le rôle brillant que jouèrent les Romains dans l'histoire universelle.

V.

Aux dithyrambes des patriotes exaltant la grandeur de la France, font écho les chants de triomphe du génie moderne célébrant les inventions merveilleuses des derniers temps.

L'horizon familier aux hommes de l'Antiquité et du Moyen âge s'est agrandi : les découvertes de Christophe Colomb (1492), de Vasco de Gama (1497), ont révélé des continents terrestres insoupçonnés. Eux aussi, les Français de se mettre à l'œuvre, et de contribuer puissamment à pénétrer les mystères qui dérobaient une partie du globe à l'œil humain [Explorations de Paulmier de Gonneville (1504), de Jean Parmentier (1528), de Jacques Cartier et de Jean de la Roque (1534-1535).] Les espaces terrestres explorés en tout sens, au tour des espaces célestes de dévoiler leurs immensités (Copernic, *Révolutions du globe terrestre,* 1543). Le génie moderne recule à l'infini les bornes du ciel et les limites de l'empire de l'homme. Sa conception de l'univers se transforme. Son orgueil s'en accroît d'autant, et sa confiance en la force de l'esprit, et sa foi en la grandeur du présent.

Il apprend à connaître et à comprendre scientifiquement ses entours. Les méthodes, les instruments de recherche se créent. Le microscope lui révèle les merveilles du ciron, le télescope l'infini des mondes. Les disciplines se renouvellent et élargissent leur domaine. La charpente humaine mieux connue, l'on s'applique à comprendre le fonctionnement des organes. Vésale publie en 1543 son traité *De la structure du corps humain.* Colombo prépare la voie aux découvertes d'Harvey. Cette fois encore, la France fait vaillamment sa part et contribue largement à l'augmentation des sciences. Oronce Finé (1494-1555), Jacques Peletier (1517-1582), Pierre Ramus, fondent la réputation du Français mathéma-

ticien que portera si haut, sous Henri IV, François Viète (1540-1603). Bernard Palissy (1499-1559), Pierre Belon (1517-1594), Mathias de Lobel (1530-1616), Guillaume Rondelet (1507-1566), illustrent les sciences naturelles, tandis qu'un Français encore, Ambroise Paré (1517-1590), substitue à l'empirisme du barbier la science du chirurgien, et que Guillaume Du Bellay, l'auteur de la *Discipline militaire* (1548), de Bourdeilles (*Maximes et avis du maniement de la guerre*, 1552), Charles Estienne (*Prædium rusticum*, 1554), codifient sur des principes raisonnés la pratique du tacticien et de l'agriculteur. L'art de la gravure vient prêter aux savants un précieux concours. Merveilleux instrument de diffusion, l'imprimerie, enfin, multiplie ses presses du Nord au Sud de l'Europe et, facilitant les échanges de pensée, fait du monde savant une sorte de vaste cosmopolis intellectuelle.

Une ère nouvelle s'est ouverte pour l'humanité : les temps *modernes* succèdent aux siècles de « grosse ignorance ». Une idée se fait jour qui, entrevue par l'Antiquité, formulée par quelques rares esprits au Moyen âge, recevra des temps nouveaux son expression : l'humanité progresse. Son savoir et sa puissance vont s'accroissant au cours des siècles, et sa marche en avant s'accélérant au fur et à mesure qu'affranchie des inerties du début, enrichie par l'expérience des ancêtres, elle s'avance plus maîtresse de ses moyens, plus confiante dans les forces de son génie. Cette joie de l'homme renaissant, cette confiance du génie moderne en l'avenir, cet orgueil du progrès, nul ne les a dits avec plus d'enthousiasme que Rabelais (1), sinon Étienne Dolet, le « martyr de la Renaissance ». « Les lettres, s'écrie-t-il en un hymne où se confondent les désirs du patriote et les aspirations du républicain, s'épanouissent avec splendeur, heureuse et brillante floraison, dont je m'applaudis pour elles ! Les études littéraires sont cultivées avec des efforts si grands et si universels que, pour atteindre à la gloire des Anciens, une seule condition nous manque, je veux dire

(1) Voir le passage bien connu du *Pantagruel* (II, VIII).

l'antique liberté des esprits, et la perspective de la louange au début de la carrière des arts..... Néanmoins les vices de notre époque n'ont pas relégué si loin de l'Europe le progrès intellectuel qu'on ne rencontre sur tous les points des cœurs brûlants de ce noble amour. Ah ! sans doute, elle a été sans trêve et sans merci, la lutte qui depuis un siècle se livre à la barbarie, et souvent la victoire a chancelé, grâce aux forces prodigieuses dont disposaient les barbares. Mais, enfin, le succès a couronné la phalange du progrès (1). » Étienne Dolet montre la lutte se livrant sur tous les points ; il dénombre les bons soldats du progrès, tous impatients d'affranchir de la barbarie, qui l'art oratoire, qui la poétique, ceux-ci la science du droit, ceux-là enfin la médecine : Lefèvre d'Étaples, Longueil, Simon de Villeneuve, Oronce Finé, Pierre Gilles, Germain Brice. Pas une ville en Europe qui ne soit délivrée de l'horrible monstre. « Plus que jamais les lettres sont cultivées, la sève de l'étude circule dans toutes les branches de l'art, et le monde, sortant du chaos intellectuel, marche avec l'aide et sous l'impulsion de la littérature, à la conquête de la justice et de la vérité. Maintenant, les hommes ont appris à se connaître, maintenant leurs yeux s'ouvrent à la lumière universelle, tandis qu'auparavant, couverts de ténèbres, ils se fermaient dans une complète et déplorable cécité ; maintenant enfin, on peut dire qu'ils diffèrent véritablement des brutes, tant leur langage a conquis de splendeur et de correction. N'ai-je donc pas raison d'applaudir au triomphe des lettres, puisqu'elles ont recouvré leur gloire antique et que par elles la vie humaine se voit prodiguer les jouissances ? »

Dégageant la leçon du spectacle contemporain, les Français du XVIe siècle proclament que le génie moderne a dépassé le stade antique. Ils croient comme article de foi à la supériorité des Modernes sur les Anciens.

Tel est bien, en résumé, le double sentiment qui inspire la Renaissance française, lui dicte ses ambitions et ses espoirs. L'orgueil moderne renforçant le sentiment patriotique,

(1) Cité dans BOULMIER, 123 et suiv.

poètes, humanistes, philosophes, hommes de science, artistes prétendent renouer la grande tradition de gloire nationale, ressusciter ces siècles illustres du Moyen âge, où, foyer des lumières, la France éclairait l'Europe du rayonnement de son génie. Exubérante de vie joyeuse, toute au bonheur dont la remplit la « félicité du temps présent », et à l'ivresse des grandes découvertes, la France se prédit un triomphant avenir. Elle aspire à l'hégémonie spirituelle en Europe. Le génie moderne se met à l'école des Anciens, mais avec le sentiment très conscient de sa propre excellence, mais avec la volonté ferme de ne point se laisser absorber par l'Antiquité, mais avec la certitude de la dépasser tôt ou tard.

Considérée de ce point de vue, l'histoire de la Renaissance française, disons plus, l'histoire intellectuelle de la France moderne, présente ainsi le spectacle d'une lutte singulièrement vivante entre deux formes de « culture » d'origine et d'essence différentes, l'une parvenue à son point suprême de maturité, forte de la supériorité indiscutable de ses œuvres et de la consécration des siècles, naturellement qualifiée, partant, pour imposer son ascendant, la *culture antique*. L'autre, née d'hier et portée par les traditions sur lesquelles elle se greffe et les conditions historiques où elle s'élabore, à réaliser son originalité en des formes nouvelles inconnues des temps anciens, la *culture moderne*. Deux principes sont aux prises, principes antagonistes, mais non point inconciliables : le *principe d'autorité* défendu par les partisans des Anciens, parti vaste, aux nuances multiples allant de l'orthodoxie étroite des « Scolastiques » et du formalisme pédantesque des « Académistes » à l'antiquisme largement compris des grands Classiques, rigoristes et libéraux s'accordant à professer avec le poète que

Arts et guides, tout est dans les Champs Élysées,

et le *principe de progrès*, défendu par les novateurs, les libéraux et les avancés, les « hérétiques », tous ceux qui, conscients des progrès accomplis par les derniers siècles et des transformations des temps, réclament pour le génie

moderne le droit de suivre librement sa route en dehors des voies tracées par les Anciens, et prétendent l'émanciper de la tutelle des maîtres antiques. Lutte éternelle, sans doute, et de tous les pays comme les sentiments qu'elle met aux prises, mais en France plus particulièrement passionnée et toujours actuelle. « L'histoire de la littérature française, a-t-on dit, l'on eût pu ajouter, et c'est sous cet aspect plus général que nous prétendons envisager le débat, l'histoire de la culture française n'est, en un certain sens, que l'histoire même de cette interminable querelle des anciens et des modernes (1). »

Nous nous proposons d'en suivre le développement depuis les débuts de la Renaissance, qui pose dans toute son ampleur la question des anciens et des modernes jusqu'à la déclaration académique du 27 janvier 1687, qui la tranche avec éclat, en proclamant la supériorité du siècle de Louis XIV sur les siècles d'Auguste et de Périclès.

(1) Texte, *Études de littérature européenne*, 29.

CHAPITRE II

L'illustration de la France : La Renaissance littéraire, ses ambitions, son programme.

I. Attitude des novateurs à l'égard des Anciens. Parallèles entre la France et l'Antiquité. L'illustration du français : ses supériorités présentes, son avenir.
II. La *Défense et Illustration* de Du Bellay manifeste national et moderne. Affirmations du génie moderne. Décadence et progrès. L'avenir prédit aux Français par la Pléiade.

I.

Sous le règne de François Ier l'enthousiasme pour l'Antiquité bat son plein. La France découvre les livres anciens, et travaille avec amour à faire siens ces riches trésors. De 1523 à 1540 les travaux d'érudition s'accumulent. Les *Commentaires sur la Langue Grecque* de Budé (1523), le *Dictionnaire* de Chéradame (1523), le *Thesaurus linguæ latinæ* de R. Estienne I (1532-1536), les *Commentarii linguæ latinæ* de Dolet (1536), viennent fournir aux studieux la clef des œuvres antiques. Les textes anciens sont remis au jour (Homère, deux premiers chants de l'*Iliade*, 1523 ; Platon, 1528 ; Aristophane, 1528, etc.). L'œuvre de traduction commence. Belon, sous le patronage de François Ier, va retrouver sur les lieux la Grèce antique et rassemble vers 1540 ses *Observations de plusieurs singularitez trouvées en Grécie, Asie*, qui concrétisent la vision de l'Antiquité jusque-là entrevue à travers les reconstitutions des philologues. Malgré les partisans du *Græcum est non legitur*, le

grec est officiellement enseigné au Collège royal, où Ramus renouvelle l'enseignement du latin, en le dégageant des sèches végétations parasites, sous lesquelles l'avait étouffé la Scolastique.

L'Antiquité renaît de ses cendres. Reconstituées par le labeur des philologues, éditées, traduites, les œuvres antiques sollicitent l'imitation. Modèles décourageants, en vérité, tant leur grandeur apparaît écrasante et quasi-divine. Et pourtant, loin de s'humilier devant ces maîtres de toute perfection et d'abdiquer, dans la conscience de leur infériorité et l'ivresse de leurs premières admirations, cet enthousiasme généreux qui, en France, suscite les grandes entreprises, les Français s'éprennent d'une noble émulation. Aux malveillants ou aux pessimistes : Italiens contempteurs des « Barbares » français, Français louangeurs systématiques du temps passé et toujours prêts à proclamer que la nature humaine épuisée par les largesses des premiers temps ne saurait renouveler au profit des épigones les miracles anciens, Anciens apologistes de leur propre excellence, mais aussi convertis d'hier, ces prosélytes nombreux que suscite la vulgarisation de l'Antiquité, à tous les détracteurs du présent, ils démontrent que le génie moderne n'est point si pauvre, ni si abâtardi, qu'il ne puisse rivaliser avec les Anciens. Contre les apologistes de l'Antiquité ils se font les vengeurs du présent. A la théorie de la décadence ils opposent la croyance au progrès ; ils répondent à l'éloge du passé par l'affirmation des supériorités modernes.

Tel est bien, en effet, le sens de ces comparaisons à tout propos, de ces parallèles entre Anciens et Modernes qui reviennent comme un leitmotif dans les écrits du XVIe siècle. Que l'on compare Marot aux poètes anciens pour leur préférer sa douceur sans égale (1), ou Jean Lemaire « qui l'âme avoit d'Homère le Grégeois » (2) au prince des poètes, ou

(1) Charles FONTAINE, *Ruisseaux*, 82. Voir encore *Remontrance aux détracteurs de poësie française*, *Ibid.*, 98, et Ode V, *A la Flora* (éloge de la Muse française).

(2) MAROT, *Épistre LV*. Ed. Janet.

que, tel Geoffroy Tory, l'on oppose Estienne de la Roche qui a réduit en beau français tout l'art d'arithmétique (1), et Simon du Mans, « le second Vitruve » (2), aux savants les plus excellents des temps antiques, voire de l'Égypte, toujours la même intention dicte aux apologistes leur éloge du siècle : l'Antiquité est le terme naturel auquel ils rapportent le présent, soit pour démontrer que le génie national n'a rien à envier aux siècles les plus fortunés d'Athènes et de Rome, soit pour l'encourager à se dépasser lui-même et stimuler son émulation. Discutables trop souvent, et prématurées, les préférences qu'ils accordent, dès les premières années de la Renaissance, aux temps modernes sur les temps anciens, sont la traduction d'un sentiment profondément enraciné dans l'âme du temps : l'orgueil du présent, une confiance illimitée en l'avenir.

L'ambition des novateurs sur le terrain littéraire peut se définir d'un mot : ils veulent illustrer la langue nationale, substituer à des formes d'art étriquées et vides les genres anciens, rajeunir, régénérer l'inspiration épuisée, par la transfusion d'une sève généreuse. A l'imitation de l'Antiquité pratiquée sans étroitesse ils assignent un but très haut : non contents d'égaler leurs modèles, ils se piquent de renchérir sur les chefs-d'œuvre anciens. Or, pour ambitieuse que soit la tâche qu'ils se proposent, ils affirment qu'elle n'est point disproportionnée aux aptitudes du génie moderne. Si insuffisante, par exemple, que puisse, à tant d'égards, leur paraitre la langue nationale, ils n'hésitent point à soutenir qu'elle n'a rien à envier dès maintenant à « l'Ancienneté ». Aux supériorités de l'idiome savant attestées par un usage séculaire, ils opposent les avantages naturels du français. Ils invoquent le témoignage des Anciens eux-mêmes : Pompone Mela, Horace, qui reconnaissaient aux Gaulois une aptitude sans égale à l'art de la parole, et leur décernaient le titre flatteur de précepteurs d'éloquence des Anglais (3). Ils rapportent avec orgueil la légende de l'Hercule gaulois, le géant éloquent qui

(1) *Champfleury* (1529), fol. XII.
(2) *Ibid.*, XIV.
(3) Tory, *Champfleury*, fol. II, r°.

tient les foules attachées à ses lèvres par de petites chaînes d'or finement ciselées, et s'autorisent des attestations des Anciens pour prouver que « nostre langage est si gracieulx, que s'il est prononcé d'ung homme discret, sage et aagé, il a si grande efficace, qu'il persuade plustost et myeulx que le Latin, ne que le Grec. Les Latins et les Grecs le confessent quant ilz disent que cestuy Hercules estoit Gallicus, non pas Hercules Latinus, ne Hercules Graecus » (1).

A ses détracteurs, « Escumeurs de Latin, Plaisanteurs et Jargonneurs », comme les appelle dédaigneusement Tory, aux timides qui n'osent écrire en français « pensant que la langue françoise ne soit pas assez bonne ny élégante », ils répondent, sur la foi des plus « nobles » auteurs anciens, poètes et orateurs grecs et latins, qu'elle est une des « plus belles et gracieuses » de toutes les langues humaines (2). Ils démontrent « combien les narrations en toutes choses *s'y* voient claires et dilucides, les affections telles et si apparantes que... pourront ainsi bien que nulles autres, quand il leur plaira esmouvoir le rire et le pleurer » (3). Ils répliquent à ceux qui lui reprochent sa longueur et sa prolixité, et la défient d'égaler jamais en concision la langue des Digestes, que, si la brièveté, comme le veut l'opinion commune, était la marque de l'excellence d'une langue, l'esclavonne ou la tudesque seraient plus belles que l'italienne ou même la latine. « Mais quant à moy, ajoute Jacques de Beaune, me plaira la langue qui ha grâce à exprimer ce qu'elle veult dire encores qu'elle soit plus prolixe, pensant toute chose qui plaist au jugement naturel estre le plus beau et meilleur. Et en ce la nostre vulgaire me semble bien avoir autant de grâce en beaucoup de choses que la Latine ou Grecque et ne fusse qu'en ses parolles assemblées avec plus grand doulceur de voyelles et consonnantes que la mesme latine, dont suivant ce que dit Quintilian, quand il fait comparaison de la doulceur des deux dictes langues

(1) *Ibid.*, fol. III, r°. L'argument sera repris très souvent par la suite, et les modernes du XVIIe siècle ne manqueront pas d'en tirer parti.

(2) *Champfleury*, fol. XXIV, 1°.

(3) Lettre de Jacques de Beaune (1548), *R. H. L. F.*, 241.

Grecque et Latine, me seroit aisé en amener exemples auxquels justement ne se debvroit répugner (1). »

D'un mot, clarté, grâce, naturel. douceur, charme, virilité, probité qui inspire créance, toutes ces qualités naturelles du français, toutes ces supériorités innées qu'il possède sur les langues antiques ne sont rien encore en comparaison des avantages que lui assurera, tôt ou tard, une mise en valeur plus sage de ses ressources. Les Français ont mal administré leurs richesses. Qu'ils cessent enfin de mépriser une langue qui « s'escrit entièrement et en tout ce qu'elle dit, aussi bien que la grecque ou latine ». Qu'ils extraient l'or de la gangue : qu'ils étudient leur vieux auteurs.

Au contraire de Du Bellay trop enclin à déprécier le vieux passé français, les précurseurs de la Pléiade n'estiment point, en effet, à si bas prix les écrits des ancêtres qu'ils ne tirent argument de leurs œuvres pour prouver les aptitudes du français à la poésie. Ils citent avec éloge les auteurs de la *Vie d'Alexandre* qui ont en leur style « une si grande majesté de langage ancien que s'ilz eussent eu le temps en fleur de bonnes lectres, comme il est aujourdhuy, ilz eussent excédé tous Autheurs Grecs et Latins » (2), Chrestien de Troyes, Hugo de Mery, Arnould et Simon Greban et Georges Chastellain, les *Lunettes des Princes*, les *Chronicques de France* « que, ajoute Tory, mon seigneur Crétin naguères Chroniqueur du Roy a si bien faictes que Homère, ne Virgile, ne Dantes, n'eurent onques plus d'excellence en leur stile qu'il

(1) *Ibid.*, 243.

(2) *Champfleury*, fol. III, v°. « Donques j'escripray en François selon mon petit stile et langage maternel, et ne lairay, combien que je soye de petitz et humbles Parens et aussi que je soye pouvre de biens caduques, à faire plaisir aux dévots amateurs des bonnes lettres... Je sembleray cy par avanture estre nouvel homme, pource qu'on n'a point encores veu enseigner par escript en langage François la façon et qualité de Lettres, mais désirant enluminer aucunement nostre langue, je suis content estre le premier petit indice à exciter quelque noble esperit qui se évertura davantage comme firent les Grecs jadis et les Romains, mettre et ordonner la langue Françoise à certaine reigle de pronuncer et bien parler. Pleust à Dieu que quelque noble Seigneur volust proposer gages et beaux dons à ceulx qui ce porroient bien faire. » Fol. I, v°.

a au sien » (1). Ils ne contestent point les mérites des poètes anciens, mais ils ajoutent à l'adresse de ces dédaigneux qui font profession de les préférer aux français :

Regardez bien la très haulte matière
Dudict Chartier, si elle estoit entière,
Trouverez vous aucun grec ou latin,
Si vous veillez dessus tard et matin,
Qui ait de soy mieulx dit en rithme et prose
Ne despérance, ainsi qu'il le propose (2).
. . . .
Regardez bien le romant de la roze
Et vous verrez que c'est une grant chose.
. . . .
Si le françoys aussi beau que latin
Voulez savoir, allez devers Crétin
Semblablement devers l'abbé Dhanton
Qui tant a fait de livres (ce dit on) (3).
. . . .
Et des Françoys ung maistre Jehan de Mun
Qui fait ung oeuvre en langage commun
Que nous nommons le roman de la rose
Où le deduit des poëtes repose (4).

Ils nient que la nature ait institué des privilèges en faveur des langues anciennes et que des conjonctures particulières aient présidé à leur naissance, les préservant de l'oubli où tombe fatalement toute chose humaine, leur assurant la pérennité, le charme d'éternelle jeunesse, leur donnant « heur et fortune prospère » et réservant aux autres « disgrâce et malheur ». Les progrès réalisés dans les derniers temps, une foule d'écrits nouveaux où la langue apparaît « tant aornée, faconde et bien polie » et

Remise en art si trèsparfaict
Que le latin aucune foiz deffaict (5),

des œuvres comme celles de Jean Lemaire, la gloire du siècle, l'écrivain qui a rendu le langage français « plus poli et

(1) Fol. IV, r°.
(2) Bouchet, *Temple de bonne renommée*, fol. XXXIII, v°
(3) *Ibid.*, fol. XXXIII.
(4) *Ibid.*, fol. XLV.
(5) Bouchet, *Épitres familières*, CXX, 2, 80.

plus brillant que le ciel » et lui a donné tant de lustre qu'on peut dire justement qu'il a « rendu les lettres françaises plus françaises, dépassant même la *lactea ubertas* de T. Live » (1), c'en serait assez pour prouver que la langue moderne est capable de supplanter les langues anciennes, si tant de résultats brillants obtenus dans les derniers temps ne venaient attester suffisamment par ailleurs la forte vitalité du génie français et son aptitude à toutes les disciplines. « Mais puis que le cours des Astres a changé en cest endroit notre destinée, et telle ancienne fantaisie en plus saine opinion, si que depuis trente ou quarante ans, on ha trouvé mauvais entre les nostres de manier livres et armes ensemble, et les faictz mémorables réduire par escript, nous avons commencé à voir combien peult nostre langue en ce qu'elle voudra le subject de sa volunté bien dire et exprimer.... Que si telle félicité à nous donnée des cieulx, et envoyée pour don que ne pourrions assez estimer, est aussi dignement traictée comme elle a mérité, et continuée en la réputation qu'elle a commancé à estre jusques icy : je ne fay aucun doubte que comme les Romains et Grecz ont laissé de leurs œuvres par escript, que ny la ruine du temps, ny changements d'Empires n'ont heu puissance de blesser ou offencer : aussi que les nostres mettront en lumière en leur propre vulgaire chose qui à leur plus loingtaine postérité sera chère d'entendre, cognoistre, et imiter, et par advanture d'autres nations sera recherchée et requise come les faictz desdictz Romains et Grecz ont esté par infinis autres nations estimez, et qu'il ne nous adviendra comme il est advenu à aulcuns des nostres, qui pour avoir commencé à escripre en saison moins heureuse, comme pouvons dire de maistre Jean de Meun, Alain Chartier, Jean le Mere de Belges..... sont quasi aujourdhuy incogneus, et aussi peu veuz que s'ilz eussent passé tous leurs temps en silence et requoy (2). »

(1) *Annales d'Aquitaine, Quintinus Heduus candido lectori.* « Un historien digne d'être placé au premier rang des Anciens », l'appelle Quentin.

(2) Jacques DE BEAUNE, 241. Jacques COLIN dédiant sa traduction du *Courtisan* à Monseigneur du Peirat (*Le Courtisan*, 1538, Lyon), déclare n'obéir à d'autre désir « sinon que de son œuvre il puisse aider à bailler quelque beau aorne-

Ainsi raisonnent les prédécesseurs de Du Bellay, et, convaincus que l'effort amène le progrès, ils rappellent les humbles origines des langues anciennes. Ils montrent Virgile triant le fumier d'Ennius, Cicéron fixant et consacrant sa langue natale en la faisant servir à l'expression de sa philosophie. Ils disent les moyens de « magnifier », « d'amplifier », « d'enluminer » et de « décorer » leur vulgaire, et lui promettent l'expansion, l'universalité (1), l'éternité qu'un privilège providentiel semblait jusque-là réserver aux langues anciennes. Ils formulent les arguments dont se serviront les modernes du Grand Siècle pour démontrer la supériorité du français sur les langues anciennes. Leur optimisme est inépuisable, comme inlassable leur bonne volonté.

Enfin, adversaires du préjugé, et décidés à ne point se laisser imposer par l'autorité des noms consacrés, ils adjurent le génie moderne de ne point s'humilier devant les Anciens. Tel Quentin (2), tel Forcadel, l'auteur de l'*Épître à Jean Lucel*, ils réagissent contre la superstition de l'ancienneté :

> Si tu fais tant que ton œuvre se lise,
> Amy Lucel, je te pleige et advise,
> Que l'on dira qu'il y ha deux Ovides
> Dont tu es l'un, joint que les Piërides
> Te recevront pour leur maistre d'hostel.
> Tu acquerras un renom immortel.
> . . . .
>
> Ne doute point le sourcil des Antiques :
> Moins qu'eux priser tes labeurs poëtiques,
> Est postposer les Dauphins aux Alozes,
> Et preférer les passefleurs aux Roses.

ment à ceste nostre langue Françoise : laquelle pourtant que je la veoy quelle soubz le reigne du très chrestien et très magnanime Roy des François et par sa vertu seule quasi ores prent premièrement sa noblesse et purité, je ne me puis non resjouyr, et donner gloire et louenge à Dieu immortel de m'avoir faict naistre en cestuy temps, auquel desja la langue Françoise poeut seurement contendre avec les autres langues, qui entre elles méritera le preis de purité et résonance ».

(1) Voir Seyssel. Cf. Brunot : Un projet d'enrichir... la langue française, *R. H. L. F.*, t. I, 27.

(2) Voir sa préface latine en tête des *Annales d'Aquitaine*.

Prens le vin vieux, et le nouveau poëte,
Dy je souvent, qui ne feis onques feste
Que des escrits propres et bien suivis.
Il y en ha d'autres qui sont ravis
Pour la durté d'Ennius ou Cretin :
Et ne leur plaît le ruisseau argentin,
Qui va tout droit sur l'herbe glissant :
Mais sur les rochs tombe retentissant.

Je ne prétens diminuer le bruit,
De ceux qui ont quelque parler instruit,
Lors qu'il estoit au bers de son enfance :
Je veuil louer leur moyenne science :
Mais que faut-il aussi dissimuler,
Qu'on ne les peult à ces temps égaler ?
Louons les vieux, et usons de noz ans,
Puisque les vieux furent jadis enfans.
. . . .

Si nous lisons les polis vers d'Horace,
Il apperra qu'il s'est pleint de l'audace
D'un tas qui l'ont moins estimé vivant,
Et ont rengé les anciens devant :
J'eusse lors dit, peuple Romain, tu resves :
Je ne donrois les gosses de trois feves
De ton advis qui sent à l'envieux,
Car de cent piedz il ha passé les vieux.
Si le Phénix vit de jours tant et tant,
Plus que le Pan n'est il prisé pourtant. (1)

(1) Dans le *Chant des Seraines* (1548). Dans ses *Épigrammes* (*Stephani Forcatuli epigrammata*, Lyon, 1554), il déclare qu'Olivier de Magny surpasse Horace et Pindare. Il dira, parlant de Ronsard, dans son *Epistre au Seigneur Henri de Mesmes* (*Poësies*, 197) :

N'est ce pas luy qui escrivant
Ha les Poëtes surpassez
Qui sont veuz des Soleils passez ?

Il se moque dans l'*Epigramme à l'imitateur de Cicero* des Cicéroniens :

Toy, Orateur, Singe du Grand Romain,

Ibid., 152

II.

Manifeste national, la *Défense et Illustration de la langue françoise* résume ces ambitions et ces espoirs. Programme, elle expose les moyens d'enrichir et d'illustrer la langue et les lettres françaises. Le génie moderne le cède-t-il au génie antique ? Quels résultats doit-on espérer d'une imitation qui s'impose, de toute évidence, comme le seul moyen de travailler efficacement à la plus-value du génie français ? Autant de questions « d'économie » nationale qui se posent d'elles-mêmes au moment où entre en scène une génération pénétrée d'une mentalité toute moderne et imbue de fierté française, mais nourrie d'Antiquité, une génération de jeunes, ennemis du préjugé, et tout naturellement réfractaires aux vieilles routines d'École.

Rédigée par des indépendants que n'engagent ni la solidarité avec l'École, ni l'attachement au passé, œuvre de mondains convertis à l'érudition, la *Défense et Illustration* y répond dans un esprit franchement moderne. Loin de partager le dénigrement morose des louangeurs du temps passé, et de faire cause commune avec les zélateurs de l'antique, l'école nouvelle se rallie d'instinct aux tendances libérales qui, patronnées par la royauté (1), triomphent un instant autour de Budé et de Ramus.

Ne lui demandons ni la nouveauté des arguments, ni parfois même l'originalité de la lettre. Mot pour mot s'y retrouvent les affirmations, les théories qu'à l'état d'indication et semées au hasard avaient formulées les Budé, les Tory, les Dolet, les Le Roy, sans parler aussi des emprunts faits par Du Bellay à l'Italie (2). Si le talent, pour l'homme d'action,

(1) Rappelons, par exemple, l'édit de Villers-Cotterets (10 août 1539).

(2) Voir la brillante démonstration qu'en a faite M. Villey dans ses *Sources italiennes de la Deffence*. Les résultats de notre enquête, au point de vue par-

consiste à grouper et à vulgariser sous une forme frappante les idées ébauchées et formulées par les devanciers, ces ouvriers le plus souvent anonymes et sacrifiés de l'histoire, nul doute : à Du Bellay revient le mérite de metteur en scène que, le départ fait entre ce qu'il doit à Manzoni ou à G. Schlegel, et ce qu'il apporta de son cru, la critique la plus sévère ne saurait dénier à l'auteur de la Préface de *Cromwell*.

Idée de la permanence des forces de la nature. La nature, déclare Du Bellay, et sur ce point ses idées sont aussi celles de Ronsard (2), demeure toujours identique à elle-même. Elle n'a point déshérité la France. Elle n'est point devenue si « Brehaigne » qu'elle ne puisse encore enfanter des Platon et des Aristote. Laissons parler les faits, oublions le préjugé et nous reconnaîtrons, proclame Du Bellay après Le Roy (2), « qu'en civilité de meurs, équité de loi, magnanimité de

ticulier qui nous occupe, ne peuvent que confirmer ses conclusions. L'état d'exaltation patriotique et « moderne » où vivent les Français de la Renaissance explique suffisamment, nous espérons l'avoir démontré, l'orgueil de leurs déclarations et leur fière indépendance à l'égard des anciens. « Quand on examine les plaidoyers écrits dans les deux langues, on est frappé de retrouver de part et d'autre les mêmes arguments. La cause était la même des deux côtés ; et les circonstances étaient assez semblables pour suggérer aux avocats des défenses analogues » (*Villey*, 9). En fin de compte, ce qui appartient à Du Bellay ce sont ces déclarations « modernes » et nationales. Cet à propos, cette « ardeur patriotique », cet « élan » (*Villey*, 105), ce « modernisme » aussi, dont nous chercherions vainement la trace dans celui de tous les ouvrages italiens dont l'influence est le plus sensible dans la *Défense*, voilà ce qui donne au manifeste de Du Bellay son accent propre et le date dans l'histoire générale du XVIe siècle français.

(1) Voir *Œuvres*, VII, 336 et III, 39. Voir aussi un passage très curieux dans la *Préface sur la Musique*, VII 340. Ronsard n'estime pas, comme le feront trop souvent les modernes, qu'en matière de poésie et d'art, la perfection soit le produit nécessaire du temps. Il accorde une grande place à l'imprévu dans la production des artistes et des poètes. Ils surgissent soudain dans l'histoire, sans que rien les présage et les annonce.

(2) Rien de plus vraisemblable qu'un emprunt de Du Bellay à Loys Le Roy si l'on songe aux relations d'amitié qui de bonne heure unirent les deux hommes (Voir sur ces relations BECKER, *Le Roy*, 18 et suiv.). La ressemblance d'idées est frappante entre les déclarations de Du Bellay et celles de Ronsard, et le passage de la *Vita Budæi*, cité par Becker, 259 (la 1re édition est de 1540 et la deuxième, qui la suivit de près, preuve de l'intérêt que rencontra dans le public l'écrit de Le Roy, de 1542) et la lettre à Bunel (*Ibid.*, 260). Rien n'empêche d'admettre que ses conversations avec Le Roy aient pu suggérer à Du Bellay quelques-unes des idées qu'il formule.

couraiges, bref en toutes formes et manières de vivre non moins louables que profitables, nous ne sommes rien moins que les Anciens : mais bien plus veu qu'ilz sont telz maintenant, que nous les pouvons justement appeler par le nom qu'ilz ont donné aux autres » (1).

A l'appui de sa thèse, il invoque les progrès accomplis. Il cite avec orgueil les inventions merveilleuses des derniers temps. « Il ne fault point icy alléguer l'excellence de l'antiquité : et comme Homère se plaignoit que de son tens les cors estoient trop petiz, dire que les Esprits modernes ne sont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Navigaige, et autres Inventions antiques certainement sont admirables : non toutesfois, si on regarde à la nécessité mère des Ars, du tout si grandes, qu'on doyve estimer les Cieux et la Nature y avoir dépendu toute leur vertu, vigueur, et industrie. Je ne produiray pour témoings de ce que je dy l'Imprimerie, Seur des Muses, et dixième d'elles, et ceste non moins admirable que pernicieuse foudre d'Artillerie, avecques tant d'autres non antiques inventions qui montrent véritablement que par le long cours des Siècles les Espris des hommes ne sont point si abatardiz qu'on voudroit bien dire (2). »

En quelques formules définitives, Du Bellay réfute la théorie de la décadence. Il démontre que les Modernes ont, pour employer l'expression de Montaigne, les reins assez fermes pour entreprendre de marcher avec les Anciens et qu'il ne tient qu'à eux de les dépasser. « Quoy donques (dira quelqu'un) veux tu à l'exemple de ce Marsye, qui osa comparer sa Fluste rustique à la douce Lyre d'Apolon, égaler ta Langue à la Grecque et Latine ? Je confesse que les Aucteurs d'icelles nous ont surmontez en Scavoir et facunde : és queles choses leur a été bien facile de vaincre ceux qui ne répugnoint point. Mais que par longue et diligente Immitation de ceux qui ont occupé les premiers ce que Nature n'ha pourtant dénié aux autres, nous ne puissions leur succéder aussi bien en cela que nous avons déjà fait en la plus grand'part de leurs

(1) *Déf.*, 7.
(2) *Ibid.*, 19.

Ars Mécaniques, et quelquefois en leur Monarchie, je ne le diray pas : car telle Injure ne s'étendroit seulement contre les Espris des Hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour Loy inviolable à toute chose créée, de ne durer perpétuellement, mais passer sans fin d'un Etat en l'autre : étant la fin et Corruption de l'un, le commencement et génération de l'autre (1). »

Et donc, au rebours des dévots de l'Ancienneté qui veulent frustrer les jeunes de la gloire qu'ils méritent, « n'estimant rien, comme dit Horace, sinon ce que la mort a sacré, comme si le Tens, ainsi que les vins rendoit les Poësies meilleures » (2), il rend justice aux écrivains du temps présent. Il cite avec éloge Jean Lemaire des Belges, le continuateur de G. de Lorris et de J. de Meun, ces premiers illustrateurs de la langue nationale (3). Il dit la douceur naturelle du français, son aptitude à philosopher, et, tout ennemi qu'il soit de la morgue italienne, il appelle à son aide, dans ce concours de préséance entre Anciens et Modernes, les Italiens : il oppose Homère à Aristote « que j'oseroy, ajoute-t-il (n'estoit la sain-

(1) 20. Ce n'est raison, estime lui aussi Ronsard, « que la nature soit toujours si prodigue de ses biens à deux ou trois nations, qu'elle ne veuille conserver ses richesses aussi bien pour les derniers comme les premiers ». *Préface* de la *Franciade*, 33.

(2) *Déf.*, 34.

(3) Ronsard, lui aussi, n'estime pas que notre langue soit si inférieure, qu'elle doive être systématiquement dédaignée. Le poète moderne apprendra des Anciens la façon de disposer un poème, mais il s'inspirera aussi des auteurs français modernes. « Tu en pourras tirer les exemples des autheurs anciens, et de nos modernes qui ont illustré depuis quinze ans nostre langue, maintenant superbe par la diligence d'un si honorable labeur. Heureux et plus qu'heureux ceux qui cultivent leur propre terre, sans se travailler après une estrangère. » (VIII, *Art poétique*, 323). Ronsard, comme Du Bellay, est plein de mépris pour les poètes d'hier, acrobates de la rime et du vers, et sévère pour ce qu'il appelle leur « monstrueuse erreur » (*Odes*, Préface de la première édition, t. II, 11), mais il ne prétend point faire commencer la littérature moderne à Ronsard et à Du Bellay. Ces deux défenseurs d'une même cause reconnaissent volontiers que la besogne est déjà commencée, et que la France possède une langue et une poésie. Ronsard fait cas d'Héroet et de Saint-Gelais. Il les propose en modèles aux poètes à venir. Il n'en est, comme Du Bellay toujours, que plus énergiquement l'ennemi des Cicéroniens, des Latiniseurs en général. Ronsard se rend cette justice qu'il a perfectionné la langue française et mis la poésie en tel ordre qu'après lui « le Français fut égal aux Romains et aux Grecs ». Voir encore la *Réponse de Ronsard à une attaque.*

tenté des vieulx Poëmes) comparer à Homère et Virgile ». Il célèbre la grandeur de François I[er] qui a « en son noble royaume premièrement restitué tous les bons Ars, sciences en leur ancienne dignité », et adroitement s'autorise de ces acquisitions spécialement modernes : les inventions mécaniques, gloire de notre âge industriel et positiviste, pour prouver que les Français en rien ne sont moindres que les Grecs ou les Romains. Il y ajoute les « Métiers, Ars et Sciences qui florissent entre nous et autres non guères moins que jadis entre les Grecs et Romains ».

Après Jean Bouchet, après Longueil, il redit l'agrément du climat de France, la richesse de son sol, la beauté de ses contrées, ses hautes vertus morales, sa piété, sa religion, son courage Il évoque son passé le plus lointain, ces temps gaulois où florissaient en France les sciences et les « bonnes lettres » (1). Il veut arracher le sceptre aux Romains, qui sont présentement les maîtres souverains en toutes disciplines, et, augurant des félicités passées et présentes les plus brillantes destinées, entrevoit un avenir de gloire, où, instruite par le commerce des maîtres anciens, la France aura dépassé ses éducateurs. « Le tens viendra (peut-estre), et je l'espère moyennant la bonne destinée Françoyse, que ce noble et puyssant Royaume obtiendra à son tour les resnes de la monarchie et que nostre Langue (si avecques Françoys n'est du tout ensevelie la langue Françoyse) qui commence encor' à jeter ses racines, sortira de terre, et s'élèvera en telle hauteur et grosseur qu'elle se pourra égaler aux mesmes Grecz et Romains, produysant comme eux des Homères, Démosthènes, Virgiles et Cicérons, aussi bien que la France a quelquesfois produit des Périclès, Nicies, Alcibiades, Thémistocles, Césars et Scipions (2). »

D'un mot, Du Bellay trace à la France le programme que rempliront les Classiques du Grand Siècle. Ils doteront la France d'une littérature nourrie du suc et de la moelle des Anciens, mais profondément marquée à l'empreinte nationale et moderne. Le but atteint, grâce aux efforts de plus d'un

(1) *Déf.*, 49 et 59.
(2) *Ibid.*, 16.

siècle et au concours d'heureuses circonstances, les Français proclameront la grandeur de l'œuvre accomplie et, se comparant aux Anciens, ils se rendront cette justice qu'elle aussi, comme le prédisait Du Bellay, la France possède des Démosthènes et des Virgiles. Après la mise en tutelle, la déclaration de majorité. Un lien étroit rattache ainsi les champions des modernes : Perrault, Desmarets ou Fontenelle, aux fondateurs de l'École de 1550. Nous le pressentons, les conclusions qu'implicitement enferme leur théorie de l'imitation antique, stade intermédiaire, discipline nécessaire, mais provisoire, sont celles-là mêmes que dégageront, la France parvenue au terme de son effort, les contemporains d'une royauté glorieuse et admirée, les modernes du Grand Siècle. Tout en admirant la piété des anciens, Du Bellay n'eût point désavoué ces courageux qui, avec un zèle tapageur, un sens insuffisant de l'Antiquité, une ignorance parfois complète des nuances, proclameront cette excellence que lui-même promettait à la France studieuse des modèles antiques. Il eût applaudi ces iconoclastes qui, non sans rudesse, profaneront, dans les meilleures intentions, le Panthéon des gloires consacrées.

CHAPITRE III

La renaissance des études antiques. Esprit et tendances de l'Humanisme français.

I. L'Humanisme français au service de la cause nationale et moderne.
II. *La Querelle des Cicéroniens*. Idéal de régression et idéal de progrès.
III. La Scolastique littéraire : superstition homérique et superstition virgilienne. L'Aristotélisme poétique : J. C. Scaliger.

I.

Renouveler l'étude de l'Antiquité en substituant aux méthodes stériles d'une pédagogie purement formaliste et depuis longtemps figée dans des traditions immuables, un enseignement fondé sur la connaissance directe des textes anciens et adapté aux exigences d'une mentalité transformée, tel est, comme l'on sait, le but de l'Humanisme. En face de l'ignorante, « bien ignorante » Université, voici se constituer un parti de réforme et de progrès. A la vieille routine scolastique vient s'opposer en une lutte passionnée, tragique même, un Humanisme libéral et progressiste. Il se fonde autour de François Ier. Il se constitue en un corps officiel : le Collège royal. Il a son apôtre et son martyr, Petrus Ramus.

Étudions l'esprit dans lequel les fondateurs de l'Humanisme moderne, philologues, tels Budé, Dolet, ou Loys le Roy, maîtres ès arts, tel Ramus, pratiquent la diffusion des lumières antiques.

Patriote — employons sans crainte ce mot qui revient si souvent sous la plume des contemporains — l'humaniste assigne un but immédiat à l'étude des Anciens. Il met, en

quelque sorte, l'Antiquité au service de la cause nationale : restaurer les disciplines, c'est pour lui travailler à « illustrer », à « décorer » le nom français.

Vivre je veulx, non point comme ung pourceau,
. . . .
Vivre je veulx !... pour l'honneur de la France,
Que je prétends, si ma mort on n'advance,
Tant célébrer, tant orner par escripts,
Que l'estranger n'aura plus à mespris
Le nom françoys, et bien moins nostre langue
Laquelle on tient pauvre en toute harangue (1).

Cette fière déclaration de Dolet résume les ambitions des humanistes français. Sous quelque forme que s'exerce leur activité, traducteurs, exégètes ou pédagogues, leurs efforts convergent vers un même but : « augmenter le bien public », prouver que la France est capable de rivaliser avec les Anciens. Conseillers officieux ou collaborateurs officiels d'une royauté éclairée, qui favorise par sa bienfaisance la renaissance des disciplines, ils travaillent au rajeunissement des études avec la certitude que, pratiquées dans un esprit vraiment moderne, elles fleuriront en France avec plus d'éclat qu'elles ne firent jamais aux temps les plus heureux de l'Antiquité.

Qu'on ne leur objecte point l'état d'infériorité marquée où ont végété jusqu'ici l'éloquence et les arts libéraux. « La

(1) Dolet, *Second Enfer, Épistre I à François Ier*. Voir Boulmier, 232. Un peu plus loin, suppliant, depuis le Piémont où il s'était réfugié après son évasion (1544), le roi de lui accorder la vie sauve et de ne le point laisser succomber à la haine de ses ennemis, il lui promet

. . mieux poulser, que devant l'Éloquence
Tant en latin qu'en Françoys, que mieux j'ayme,
Et que je veulx mettre en degré extrême
Par mes labeurs : soit comme traducteur
Ou comme d'œuvre (à moy propre) inventeur.

Il a passé et passera sa vie, dit-il encore,

. . . . en l'augmentation
Du bien public et décoration
De nostre langue, encores mal ornee.

Il écrit dans la *Dédicace au roi* qui précède les *Gestes de Françoys de Valois* (1540), 3 : « La fin totale que me suis tousjours proposée au labeur de mon estude, a esté que si par dextérité d'esprit, et travail continuel pouvois acquérir quelque faculté de bien parler, je la consumerois à l'illustration de la France. »

faute, répond Budé, n'en doit être imputée ni au climat très clément de la France, ni au tempérament des Français, mais bien plutôt à la rudesse et à l'injustice de certains hommes qui ont tenu les premiers rôles dans la conduite de l'État et à l'ignorance de ces mauvais patriotes qui taxent le génie français d'impuissance. Ce que purent les Gaulois à demi sauvages, serait-il interdit à une nation qu'illustrent entre toutes la douceur et l'élégance des mœurs ? Car la nature n'a pas traité le génie français en marâtre. Car les hommes de cœur ne manquent point en France. Car la France est l'une de ces privilégiées à laquelle la nature a départi à pleines mains ses dons : corps souples, vaillants à la guerre, esprits malléables qui se prêtent à toutes les disciplines (1). »

Cette fois encore, le spectacle contemporain vient donc à propos encourager les ambitions des réformateurs. Aux détracteurs du génie français, aux champions du passé les humanistes répondent par l'éloge de la France, et, faisant honneur des progrès accomplis à la royauté qui a fondé la « très noble et trilingue Académie », ils montrent les arts plus « reluisants que du temps des Césars » et la France « tant bien instruicte en touts arts, que par iceulx elle peult faire guerre et à la Grèce, et à l'Italie : lesquelles Régions par le passé ont été tenues sièges propres des lettres » (2).

(1) *De Asse*, fol. XVIII. Voir encore Delaruelle : *Guillaume Budé*, 161, note 3 : « *Eant igitur illi quo vis gentium.. qui humanarum rerum intelligentiam, earumque dicendo explicationem, regno Franciæ explodunt, ultra Alpes et Pyrenen proterve summoventes, tanquam ferre cælum nostrum eximiæ illæ dotes humanæ mentis nequeant, sacrarum literarum tantum studio jurisque accommodatum. Utrumque enim studium nobis homines benigni religiosique largiuntur.* » Budé à Érasme (1527) : « Je ne puis pas te pardonner, chaque fois que tu en trouveras l'occasion, d'attaquer l'esprit français, de l'accuser de lenteur, de légèreté, de sottise et de stupidité. » (Cité par Amiel, 361.)

(2) Dolet, *Gestes de Françoys*, 18. « C'est elle, écrit encore à l'honneur de Paris, Dolet, « patriote ardent », comme il s'intitule lui-même, c'est elle que les Muses ont depuis longtemps élue pour demeure, elle qu'embellit la culture des arts, l'exacte observance de la justice... Que dire de plus ? La peindrai-je florissante en esprits polis.... que Pallas elle-même dans sa grotte Ionienne a doucement réchauffés sur son sein, comme de chers nourrissons ? Ah ! qu'Athènes lui céderait volontiers la palme en la voyant surgir, constellation nouvelle, au ciel de l'histoire ! Que volontiers Rome inclinerait devant elle son grand nom, sa vieille gloire, si elle entendait la terre et l'océan retentir de

Connaître et vulgariser l'Antiquité, c'est donc encore, pour l'humaniste, une façon d'agir et de servir le présent. L'humaniste est un moderne. Mêlé par les circonstances extérieures aux grands événements du siècle, homme d'action, non moins qu'homme de science — les biographies contemporaines sont à cet égard significatives — l'humaniste a vécu au contact de la vie du temps. Il en a partagé les agitations et les luttes. Il est cet érudit supérieur que rien d'humain ne laisse étranger. De là ce qu'a de vivant et d'actuel l'érudition telle qu'il la définit et la pratique. S'il consacre ses journées et ses veilles à l'étude des Anciens, il n'estime point pour cela que la tâche du savant se borne à « rechercher les vieilles superstitions et actions », non plus qu'à « éplucher les vieils exemplaires ». N'est-ce point abuser de l'étude des lettres que de négliger pour les livres anciens la connaissance du temps et du pays où l'on vit ? « Il y en a qui sçavent la généalogie des anciens dieux prétendus, leurs noms, cultures, oracles, pouvoirs, et ne leurent jamais en la saincte escriture, comment se gouvernoient entièrement, Athènes, Lacédémone, Carthage, Perse, Aegypte, Macédoine, Parthie : discourans de l'Aréopage, de l'Éphorie, des comices Romains : et n'entendent rien au conseil de France, maniement des finances, ordre des Parlemens. Ce n'est donc assez pour se rendre parfaictement sçavant et vrayement utile à son païs et gouvernement, que de s'arrester seulement aux langues anciennes, et ès curiositez en dépendantes, ains convient aussi travailler ès modernes, usitées aujourd'huy entre les hommes, et cognoistre les affaires du temps présent (1). »

De là, au rebours de la tradition et de la routine, la préférence qu'accordent les humanistes à la langue nationale et moderne dans l'exposé des disciplines. « Je n'ignore pas,

tant d'illustrations ! » *Carmina*, III. *Ad Aegidium Jordanum* (Cité par Boulmier, 77). La destinée a donné à François l'amour de la vertu. « Mais elle t'a donné, écrit Dolet, dans les *Gestes de Françoys de Valois*, (oultre cela) une chose plus grande. C'est que du temps que tu as heu le gouvernement des Françoys, les lettres ont commencé en France en telle sorte que la Grèce ne nous surmonte. » (18).

(1) Le Roy, *Deux oraisons*, fol. 4, v°. Cité dans Becker, 174.

écrivait Dolet, dédiant à Monseigneur de Langei son *Traité sur la manière de bien traduire* (1540), que plusieurs ne s'esbaissent grandement de veoir sortir de moy ce présent Oeuvre : attendu que par le passé j'ay faict, et fais encores maintenant profession totalle de langue Latine. Mais à cecy je donne deux raisons. L'une que mon affection est telle envers l'honneur de mon païs, que je veulx trouver tout moyen de l'illustrer. Et ne le puis myeulx faire, que de célébrer sa langue, comme ont faict Grecs et Romains la leur. L'autre raison est, que, non sans exemple de plusieurs, je m'addonne à ceste excercitation. Quant aux Antiques tant Grecs que Latins, ilz n'ont prins aultre instrument de leur éloquence, que la langue maternelle. De la Grèce seront pour tesmoings Démosthène, Aristote, Platon, Isocrate, Thucydide, Hérodote, Homère. Et des Latins je produis : Cicéron, César, Salluste, Virgile, Ovide. Lesquels n'ont délaissé leur langue pour estre renommés en une aultre et ont mesprisé toute aultre : sinon qu'auculns des Latins ont apprins la Grecque, affin de sçavoir les arts et disciplines traictées par les Autheurs d'ycelle. »

De là aussi l'indépendance avec laquelle ils abordent l'Antiquité. Conscients de la différence des temps, et convaincus que tout se transforme et progresse dans l'humanité, ils n'ont garde de considérer ses idées et ses conceptions comme le dernier mot du génie humain et d'accepter aveuglément la lettre des livres anciens. Ils critiquent là où les gardiens de la tradition se contentent d'applaudir et d'admirer, tels ces juristes qui, parlant des Accursiens, leurs idoles, ont toujours à la bouche le mot des disciples de Pythagore : le Maître l'a dit (1), et rien n'est, à cet égard, plus significatif que la façon très libre dont Budé, l'un des fondateurs du Collège royal, le « Père de la philologie » en Europe, apprécie et interprète ces Anciens dont l'étude remplit le meilleur de sa vie : disciple, lui aussi, mais disciple affranchi qui se refuse à jurer sur la parole des Maîtres. Emprunte-t-il à Pline des renseignements précieux sur les monnaies

(1) Delaruelle, *G. Budé*, 101.

antiques, il n'a garde d'accepter sans examen les données qu'il lui fournit. Pline fut homme comme nous et sujet à l'erreur. Consultons-le donc, mais avec prudence. Trop de confiance paraît à Budé indigne d'un homme de science et, condamnant à la fois idolâtres et idole, il écrit ces paroles courageuses : « En cela les hommes les plus savants me semblent avoir paralysé l'esprit de ceux de leur temps par une superstition plus qu'absurde... Mais moi, j'estime que les Anciens ont été hommes comme nous, et même ont écrit plus d'une chose à laquelle ils n'entendaient guère (1). » Énumère-t-il les richesses romaines, loin de s'incliner et d'envier, il ajoute : « Pour moi, quand je considérais les faits que j'ai recueillis dans cet ouvrage, Rome m'apparaissait comme le repaire des brigands qui ont mis à sac toute la terre et comme le trésor commun de toutes les nations (2). » Il n'est pas jusqu'au Prince des philosophes qui ne voie son autorité universelle mise en discussion par la libre critique de l'érudit moderne. Très grand philosophe, Aristote n'a pas tout connu : le moyen pour un seul esprit de découvrir à lui seul toute la vérité, alors qu'il n'est de science humaine possible que par l'effort accumulé des siècles (3) ? Aristote n'a pas su parler des choses éternelles. Comme tous les sages anciens, Aristote et Platon n'ont point possédé la vérité ; il leur manquait les lumières de la Foi, qui, seule, illumine l'esprit. « Si la vérité a quelquefois pénétré jusqu'à d'autres que des adorateurs du vrai Dieu, ce n'était pas en son état de pureté première ; elle fut d'abord altérée dans les temps de l'Égypte, à Athènes, elle fut ensuite diversement transformée dans la philosophie du Portique, dans celle de l'Académie, puis du Lycée. Elle reparut enfin aux lieux mêmes qui en avaient été le berceau, quand Notre-Seigneur l'eut répandue parmi les hommes et propagée dans le monde grec, latin, barbare en envoyant partout de ses disciples (4). »
« Pénétrons-nous bien des écrits chrétiens et nous dédai-

(1) Cité par Delaruelle, *G. Budé*, 140, note 4.
(2) *Ibid.*, 145.
(3) *Sic enim artes consummatæ sunt, alii super alios commentantibus. Ibid.*, 155.
(4) Delaruelle, *Correspondance de Budé*, 117.

gnerons comme folie pure les écrits des païens philosophes (1). »

Critique avisé d'Aristote et de Pline (2), médiocre admirateur de Tacite (3), aussi averti à l'égard de Cicéron (4) que de Platon, « novateur » avec courage et fierté (5), Budé se trouve ainsi avoir sa place marquée à l'avant-garde de ces esprits affranchis qui, au cours du siècle, protesteront contre la superstition de l'Antique et travailleront à libérer le génie moderne en l'attachant au respect aveugle de l'autorité, en faisant table rase des méthodes surannées enseignées par l'École.

Tel est bien aussi le double sentiment qui inspire la réforme de Ramus : sentiment d'orgueil national qui le porte à rivaliser avec les Anciens pour les dépasser, sentiment de fierté moderne qui l'encourage à rompre avec une Antiquité dépassée, à briser les servitudes traditionnelles imposées par l'École, à chercher librement sa voie, tel aussi le sens de l'entreprise qui, dans l'esprit de la royauté et des humanistes, devait assurer le triomphe d'un humanisme national et moderne : la fondation du Collège de France.

National, car les disciplines rajeunies et pratiquées dans un esprit nouveau y seraient enseignées dans la langue nationale. Le premier, Ramus, rompant, au prix de quelles luttes, l'histoire de sa vie ne nous l'enseigne que trop, avec la tradition séculaire, professait en français. Aux Français les sciences en français (6). Partant de ce principe que les sciences devaient être enseignées « non seulement en latin pour les doctes de toute nation, mais en françoys pour la France » et voulant démontrer par l'exemple « que notre

(1) *Quæ si satis animo comprehensa haberemus omnem antiquam philosophiam (quod ad mores attinet et institutionem animi) nugas meras esse judicaremus.* Delaruelle, *G. Budé*, 193, note 2.

(2) Voir encore *Ibid.*, 140.

(3) Voir sur ses sentiments à l'égard de Cicéron et du Cicéronianisme Delaruelle, *G. Budé*, 140, note 4, et le *Répertoire analytique*, 219.

(4) Delaruelle, *G. Budé*, 131.

(5) Voir sa lettre à Olivier de Lyon dans Delaruelle, *Répertoire*, 235.

(6) Voir la lettre à Zwinger, Mars 1571 (*Wadd.*, 232). Il fut l'un de ceux qui applaudirent avec le plus d'enthousiasme à l'édit de Villers-Cotterets.

langue estoit capable de tout embellissement et ornement que les aultres langues aient jamais eu », il s'attaquait à un labeur formidable dont son inlassable activité, par la faute des circonstances, ne devait point entièrement triompher. Il rééditait, en français cette fois, sa *Dialectique* (1555). Il refaisait en langue vulgaire et moderne sa *Grammaire* (1572), estimant, disait-il dans la Préface, « que maintenant de reprendre ces miennes arres anciennes, c'est recueillir tous nobles espritz adonnez aux lettres, et les provoquer à penser de leur patrie et la réputer digne de leurs veilles et estudes, et de luy communiquer libéralement le fruict de leurs labeurs » (1).

Moderne, la réforme de Ramus va, comme l'on sait, à libérer le génie français des méthodes vieillies et purement dialectiques qui encombrent l'esprit et étouffent ses forces vives. De là ses efforts systématiques contre la Scolastique philosophique ou littéraire, philologique ou théologique. De là sa lutte inlassable contre les représentants du passé, maîtres ou amis de l'antique Sorbonne toujours prêts à résister aux innovations, qu'il s'agisse de l'interprétation d'Aristote et des vieux auteurs, ou simplement de la prononciation latine, et à condamner toute initiative comme criminelle sous le nom d'hérésie : P. Danès, Jean de Salignac, Fr. de Vicomercato, J. Périon, P. Galland, Charpentier, pour ne citer que les plus connus ou les plus néfastes, « docteurs » écoutés et influents, qui, dérangés dans leur routine, ne trouveront pour se venger de cet ennemi d'Aristote, « le philosophe unique, le prince sans rival possible de tous les philosophes, le plus sage des hommes, si tant est qu'on le puisse appeler un homme » (2), de cet ami des nouveautés toujours dispos quand il s'agit de « porter le trouble dans ce qui est le mieux ordonné » (3), que de plats arguments ou des injures (4).

(1) *Waddington*, 420.

(2) *P. Gallandii pro schola Parisiensi oratio*, 75-76. P. Galland déclare aussi à plusieurs reprises « adorer » Aristote.

(3) *Théodore de Bèze*, (cité par Waddington, 246).

(4) Le reproche adressé le plus couramment à Ramus est qu'il ose attaquer les opinions reçues, et battre en brèche par sa seule autorité le consentement universel des siècles. Voir, par exemple : *Ant. Goveani pro Aristotele responsio :*

De là, encore qu'il l'admire au fond, même si, dans l'emportement de la jeunesse, il le juge avec injustice et dureté, son réquisitoire violent contre les erreurs et les bévues d'Aristote (*Quæcumque ab Aristotele dicta essent commentitia esse*, 1536). Il nous a conté lui-même, dans la préface de sa *Dialectique*, l'histoire de son « naufrage aristotélique », et comment, tel Budé refaisant en dehors de tout maître son éducation intellectuelle, tel, plus tard, Descartes, il désapprit par volonté ce qui lui avaient enseigné ses maîtres et trouva en Platon et Socrate ses libérateurs. A travers les végétations parasites sous lesquelles la manie dialectique étouffait les arts libéraux, il découvre d'abord la vraie philosophie antique, celle qui raisonne et qui doute. Ses yeux s'ouvrent à la lumière. Il comprend qu'il n'est de vérité que celle enseignée par notre raison éclairée de ses seules lumières et émancipée de toute autorité. « Ce que je goûtais surtout, ce que j'aimais chez Platon, c'était l'esprit dans lequel Socrate réfutait les opinions fausses, se proposant avant tout d'élever ses auditeurs au-dessus des sens, des préjugés et du témoignage des hommes, afin de les rendre à la justesse naturelle de leur esprit et à la liberté de leur jugement. Bref, je commençai à me dire moi-même... eh bien, qui m'empêche de socratiser un peu et d'examiner en dehors de l'autorité d'Aristote, si cet enseignement de la dia-

« *Tune sophistam appellare audes, quem Plato ipse, cujus te discipulum esse vis, philosophum veritatis nominabat, cujus ingenii tam excellens vis, tantaque in philosophis ubertas fuit, ut in Theologos, Medicos, Jureconsultos, in omnes, denique omnium artium et scientiarum scriptores, doctores, magistros redundarit ? Tu ne nomen illud Aristotelis sanctissimum non dico violare sceleratissime, sed appellando usurpare sine aliqua religione ausus es, quod omnes ætates, omnes literæ, omnes usque ad te homines summa veneratione coluerunt ? Quis tantus iste furor est ? Quæ ista tam detestanda impietas quam eum cui libertati omnes debeant plurimum, tu tantum quantum volueris, mortuum isto modo lacerare, discerpere, concidere ?* » Ou encore J. Périon : Ramus est un audacieux de s'attaquer aux grands Anciens illustres de par l'accord universel des jugements (9, v°). Il veut détrôner les gloires consacrées pour s'ériger en « *omnium disciplinarum parentem et principem* » (14, r°). Il est seul à ne pas approuver ce que tout le monde approuve (15, r°). L'autorité des Anciens ne vaut rien à ses yeux. « *Quid est alios contemnere, sibi minimum tribuere : alios præ se indoctos unum se eximium doctrinamque ducere, si hoc non est ?* » (49, v°). Qu'il écrive une rhétorique nouvelle, et qu'il déclare dans la préface qu'il a horreur de tous les préceptes que d'autres ont formulés avant lui (48, v°).

lectique est le plus vrai et le plus convenable ? Peut-être ce philosophe nous a-t-il abusés par son autorité, et alors je n'aurais plus lieu de m'étonner si je n'ai retiré de ses livres aucun fruit, puisqu'ils n'en contenaient aucun... Mais que serait-ce si toute cette doctrine était mensongère ! » (1).

Libéré de la Scolastique, libéré d'Aristote, Ramus ne remplacera point une servitude par un esclavage : il ne se donnera point à ses libérateurs Socrate et Platon, aux philosophes anciens de quelque nom qu'ils s'appellent. Fort « d'avoir ozé entreprendre contre tous philosophes qui furent onques pour leur oster le prix de dialectique, lequel ils avoyent par si grands esprits et si grande diligence conquesté, et s'estoient approprié par prescription et jugement de tant de siècles » (2), il travaillera, seul contre tous, à découvrir la vraie méthode, celle qui laisse à l'esprit le

(1) *Scholæ dialecticæ*, lib. IV. Cité par Waddington, 24-26. Ramus, dans la Préface de sa *Dialectique*, faisant l'historique de la dialectique, la montre portée au plus haut point par Aristote. Après Galien, le dernier des grands dialecticiens, commence sa décadence. « Car Adraste, Aspase, Aphrodisée, et presque tous autres péripatéticiens ont délaissé le vray amour de sapience et se sont adonnez servilement à l'amour d'un Aristote, non pas en examinant et en exerçant ses préceptes, comme luy-mesme avoit examiné et exercé les préceptes des anciens philosophes, mais en les défendant religieusement, et les interprétant ainsi comme quelqu'un pourroit interpréter les opinions d'autruy, desquelles n'auroit jamais expérimenté ny la vérité, ny l'utilité : et estantz maistres des escholes publiques et mesprisants des livres de tous autres philosophes, l'ont mis en possession de si grande authorité, qu'en fin finable quelquefois, par la bonté et religion de telz professeurs, s'est trouvé Aristote seul héritier de tous les anciens philosophes, mais voire a esté réputé (ce qu'il désiroit si ardamment) estre seul inventeur et perfecteur de cette doctrine. » (*Wadd.*, 404).

Ramus, dans les *Brutinæ quæstiones* (1547), reproche à Cicéron de s'être laissé mener par l'autorité : « *O te, M. Cicero, sapientem, si Apollinem verissime tibi consulentem audire voluisses : meministi enim quemadmodum tibi de tua laude sciscitanti responderit, ut naturam potius ducem, quam multorum opinionem sequere. Ingenio prorsus admirabili, acerrimo judicio natus eras : quibus bonis quoties libere uti voluisti, Cicerone præstantiorem virum neminem judicavi. At quo te simplex et credula de inertibus magistris opinio deduxerit, tam multa in primæ reprehensionis parte tertia peccata admonere possunt* » (15, v°. Voir encore 12, v°). *Unus est in hominis natura senatus, unum consilium, ratio est* (20, r°). Ailleurs (31, r°), il ajoute : « *An idcirco melior Aristotelis causa tibi videri debuit, quod non ipse solum falsus sit, sed discipulos quoque suos fefellerit ? Nimium illi homini in his artibus concedere et tribuere mihi videris.* »

(2) Cité par Waddington, 402.

libre exercice de lui-même et, le guidant sans le conduire, ne donne pour critérium à la vérité qu'une évidence parfaite et universelle (1).

Entreprise héroïque, certes, — que l'on songe à l'hostilité irréductible, aux haines féroces que rencontra la réforme de Ramus dans le clan des Aristotéliciens et des fanatiques de l'École — mais féconde, si tant est qu'à travers les efforts d'un esprit qui se trouve et s'affranchit, se prépare et s'ébauche le criticisme universel d'un Descartes. Nulle autorité n'est au-dessus de la raison, c'est elle, au contraire, qui fonde l'autorité et qui doit la régler (2), énonce Ramus, en vrai rationaliste, et, convaincu de l'efficacité souveraine de la raison bien conduite, il ajoute : « Si l'on pratiquait cette liberté, un siècle suffirait peut-être pour mener jusqu'au bout toutes les sciences. Si après tant de siècles écoulés, nous n'en possédons pas encore la millième partie, il n'en faut accuser que cette lâche et servile indolence qui règne dans nos écoles (3). »

Bien comprise, l'Antiquité est ainsi instrument de libération, stimulant de pensée, la collaboratrice la plus féconde de l'œuvre de progrès. N'est-ce point elle qui a enseigné aux Modernes à se défier de l'autorité, elle aussi, qui leur a rendu le courage de leur raison frappée d'interdit par l'âge scolastique ? Qu'elle s'impose, par contre, d'une façon tyrannique, qu'elle exige du disciple moderne le respect aveugle des Maîtres, Aristote ou Homère, Cicéron ou Virgile, voilà le génie moderne arrêté dans son élan, réduit au rôle subal-

(1) Méthode qu'auraient dû suivre les continuateurs d'Aristote, et qui consiste à « partir de principe qui est la raison universelle, partir d'expérience qui est l'induction particulière » (404), « ayant devant les yeux non poinct l'opinion ou l'authorité d'aucun philosophe ains seullement ces principes » (405).

(2) Cité par Waddington, 342.

(3) Waddington, 343. Voir dans la péroraison de son Discours de 1546 : *Petri Rami oratio de studiis Philosophiæ et Eloquentiæ conjungendis, Lutetiæ habita anno* 1546, publié à la suite des *Brutinæ questiones* (*Parisiis*, 1547), le tableau des magnifiques résultats qu'il se promet de l'union de la philosophie et de l'éloquence. Les résultats déjà atteints, si flatteurs pour l'orgueil français qu'ils puissent être, ne sont rien encore au prix de ce que l'on peut attendre de la nouvelle méthode. Les plus beaux temps de l'Antiquité renaîtront en France.

terne de simple suivant d'un passé autoritaire et oppressif. Le dévot du passé ferme volontiers le cercle autour de lui. Il limite son ambition à refaire les étapes parcourues, son effort à ressusciter les temps révolus. Renaissance des lettres, a-t-on dit (1), devient trop souvent synonyme de Renaissance des lettres antiques.

Une superstition hautaine des modèles, une imitation décourageante qui, ne visant qu'à reproduire les qualités extérieures des originaux, réduit l'effort intellectuel à l'acquisition d'une virtuosité toute formelle, et supplante la pratique des disciplines qui façonnent et émancipent l'esprit, ce ne sont point là les seules conséquences d'un humanisme dévoyé. Étroit, quand il impose à la mentalité moderne les moyens d'expression du passé, inactuel quand il prétend faire revivre artificiellement les langues défuntes, il n'est pas moins dangereux quand il enseigne qu'il n'est de vérité et de méthode en dehors de la philosophie d'Aristote et de la science des Anciens, bref, érige l'art et la pensée antiques en absolus valables pour tous les temps et tous les pays.

Imitation littérale des procédés anciens en matière de poésie et d'éloquence, proscription de l'idiome national, fanatisme aristotélicien et superstition de l'autorité des maîtres, telles sont d'un mot, les formes diverses sous lesquelles s'affirme une Scolastique continuée ou renouvelée du Moyen âge en pleine Renaissance moderne, en plein XVIe siècle. Ses défenseurs jaloux, ce sont ces gardiens-nés de toute tradition qui composent la Sorbonne et l'École. Ce sont les Aristotéliciens. Ce sont les Cicéroniens. D'une façon plus générale encore, et de quelque nom qu'ils s'appellent : Ovidiens, Virgiliens, Horatiens, ce sont les Latinisants (2).

(1) GAUFRÈS, *Cl. Baduel*, 82.
(2) Voir dans CHAMARD, *Du Bellay*, 42, la liste des principaux Latinisants.

II.

Après les ouvriers du progrès, admirateurs des Anciens, mais avec discernement et critique, les champions fanatiques et autoritaires du passé antique.

La Renaissance ne crée point le culte cicéronien, ni la superstition virgilienne : les temps anciens et le Moyen âge les avaient connus et pratiqués : d'une religion, elle fait un fanatisme. Elle érige des admirations en dogmes. L'École jurait sur le nom d'Aristote : les orateurs jurent sur le nom de Cicéron, prince de l'éloquence, grammairiens et critiques sur le nom du Poète, le « parangon » des poètes, l'absolu poétique, Virgile ou Homère. Cet obscurantisme littéraire étoufferait la spontanéité du génie national, n'étaient, cette fois encore, des esprits moins prévenus qui prendront à tâche de le dégager du formalisme étroit auquel voudraient l'assujettir les absolutistes : Cicéroniens timorés, et législateurs draconiens de la poésie à la façon de Jules-César Scaliger, l'auteur de la *Poétique*.

Ce qu'est le Cicéronianisme, ses ambitions, ses étroitesses, il serait superflu de le redire après tant d'autres. D'un mot, cette imitation servile, et d'un seul modèle, est sans but, puisque, de l'aveu même des Cicéroniens (1),

(1) « Je rirais de bon cœur de toutes tes inepties, écrit avant sa conversion au français, Dolet répondant au reproche de Cicéronianisme, si je n'avais à rire avant tout de la plus grosse, de la plus énorme, je veux parler de la stupidité incroyable avec laquelle, en voulant rabaisser mon mérite littéraire, tu n'as fait que l'exalter par delà toutes mes espérances ; tu as cru m'écraser sous une mortelle injure, en m'appelant un religieux imitateur de Cicéron. Dieux immortels ! c'est le plus beau jour de ma vie, que ce jour, où ton illustre témoignage me garantit enfin cette gloire, objet de ma plus fervente ambition, dès mon enfance, ce beau rêve, que ma pudeur d'écrivain, que la conscience de mon faible talent me défendaient encore de croire réalisé. Ah ! je suis au comble de la joie ! Tu m'as accordé le seul but de mes désirs, de mes études, de mes labeurs. De ton propre aveu, mon style parait calqué sur celui

espérer ravir à Cicéron quelque parcelle de sa perfection, à plus forte raison l'égaler, dépasse les ambitions permises aux mortels. Elle est indigne d'un esprit conscient de lui-même et critique, puisqu'elle implique la croyance en la perfection absolue et quasi-divine du modèle, décourageante, enfin, puisqu'elle condamne le disciple à un labeur inutile et disproportionné aux forces humaines. Mais surtout, et c'est là ce qu'il nous importe de constater, elle est inactuelle, car aux idées présentes, si elle consent ou se trouve contrainte à les aborder, elle applique des moyens d'expression inadéquats à la mentalité moderne enrichie des acquisitions des siècles, car à la mentalité chrétienne elle impose les moyens d'expression d'une humanité et d'une civilisation dépassées.

Tel est, en effet, le problème qui s'agite au fond de la *Querelle des Cicéroniens :* le latin cicéronien, d'une façon plus générale, le latin, peut-il suffire aux besoins de la pensée moderne ? Une langue morte, parvenue au terme de ses destinées, est-elle susceptible de s'adapter au devenir d'une civilisation, qui va s'enrichissant de jour en jour ? Querelle internationale comme l'est aussi la *Querelle des anciens et des modernes* dont elle n'est, en somme, qu'un épisode, et qui survivra au siècle qui l'a fait naître : dans des termes analogues, le débat sera repris au XVII[e] siècle, en France, par les partisans de la langue d'École contre les tenants de la langue nationale.

Une idée vitale est donc engagée dans cette controverse qui, partie d'Italie, met aux prises l'Europe savante de la Renaissance, provoque l'intervention d'Érasme, de Ramus, de Muret, pour ne citer que les plus notoires des protagonistes modernes, divise les esprits, passionnera jusqu'à la fin du siècle l'opinion savante : le génie moderne doit-il borner son ambition à suivre docilement la trace des Anciens, ou, n'écoutant que son inspiration, s'engager résolument dans

de Cicéron ; c'est-à-dire (je n'en demande pas davantage) que je reproduis une ombre de cette perfection souveraine, sans que je prétende pour cela rivaliser d'éloquence avec un homme qu'il est bien permis d'admirer, qu'il est tout à fait loisible d'imiter, mais à la taille duquel, il est impossible de jamais atteindre. » (*Oratio secunda in Tholosam*, 33, 36.) Cité par BOULMIER, 36.

les voies nouvelles, innover et créer ? La lutte est entre le principe d'imitation et le principe d'émulation (1), entre un idéal franchement rétrograde, l'idéal de recommencement, si l'on peut dire, et un idéal de création, l'idéal de progrès.

Avec Ramus, en effet, (*Ciceronianus*, 1557), le débat n'est plus seulement comme chez Érasme (*Ciceronianus*, 1528), entre les Cicéroniens de stricte observance qui « s'obstinent à rêver de Rome comme les Juifs du Temple de Jérusalem » et condamnent l'orateur moderne à l'emploi exclusif des moyens consacrés par l'exemple de Cicéron, quitte à commettre les pires impropriétés et les plus ridicules anachronismes, et les imitateurs libéraux de l'Antique, entendons par là ces esprits avisés qui, pour traduire des idées nouvelles, n'hésitent point à créer des mots nouveaux et, Chrétiens, fils de leur temps, s'adressant à des Modernes et à des Chrétiens, cherchent avant tout un langage approprié aux idées, aux mœurs, à la mentalité de leur temps et de leur pays. L'orateur pour lequel il écrit, n'est point celui qui voit en l'acquisition de la virtuosité cicéronienne le dernier terme de tout effort. Former un Cicéronien, tel est son but, mais à la façon moderne, c'est-à-dire un Cicéronien s'adressant aux hommes de son siècle et de sa langue. Le vrai Cicéronien est le Français, « capable de bien dire en français et pour les Français ». « C'est en français, en effet, qu'il plaidera sur les places publiques les causes de ses concitoyens, en français qu'il enseignera la religion et la morale sacrée au peuple, en français qu'il s'adressera à ses concitoyens partout et dans toutes les circonstances où il se trouvera. » Parler à la façon de Cicéron, c'est-à-dire bien parler, telle est la formule du Cicéronianisme de Ramus.

Le moyen pour l'orateur moderne d'égaler, de dépasser Cicéron, en sa propre langue, s'entend ? Pratiquer les Anciens et tout particulièrement Cicéron et Démosthène, en se disant

(1) Par opposition à la définition de Bembo : *Imitatio totam complectitur scriptionis formam, singulas ejus partes assequi postulat, in universa stili structura atque corpore versatur* (*Bembus ad Picum*), Pic de la Mirandole définit le véritable imitateur : *æmulator verius quam imitator.*

qu'ils furent hommes, eux aussi, donc sujets à faillir (1). Partant, les étudier d'un sens averti, sans s'interdire de relever leurs faiblesses et de critiquer leurs imperfections. Mais aussi, étudier les Français « tous ceux qui jusqu'à présent ont fait effort pour enrichir leur pays et l'illustrer par la gloire de l'éloquence » (2).

Ce ne sont point, en effet, les modèles qui manquent aux Français dans leur propre pays. « La France n'a produit que tard des poètes, je l'avoue, mais elle a racheté cette production tardive en enfantant avec fécondité une progéniture exquise et noble (3). » Mais surtout, la parole vivante sera l'école où le futur orateur apprendra l'art de bien dire. Et qu'on n'objecte point le manque d'hommes éloquents, les conditions défavorables faites à l'art oratoire moderne par la domination des rois. Nos tribunaux, nos parlements, répond Ramus, retentissent tous les jours des voix les plus éloquentes Gloire, honneurs sont promis à quiconque sait manier l'art de la parole. Toutes les langues et toutes les disciplines sont enseignées en France. Des professeurs ont été institués, les études encouragées par la bienveillance des rois. La libéralité de François Ier et d'Henri II a rendu la France aussi florissante qu'État le fut jamais. Sachons seulement profiter des conjonctures. Imitons les Grecs et les Latins en français. Imitons-les comme les Romains les Grecs, avec l'intention de les dépasser. « Car il ne faut jamais désespérer de pouvoir trouver mieux que ce qui a été dit déjà, et la nature n'a pas fait l'éloquence si pauvre et si indigente qu'on ne puisse bien parler d'un sujet qu'une fois (4). » A ceux enfin qui arguent de la pauvreté présente du français et lui dénient

(1) *Neque (ut ait idem Quintilianus) id statim legenti persuasum sit, omnia quæ magni authores dixerint, utique esse perfecta : Nam et labuntur aliquando et oneri cedunt, et indulgent ingeniorum suorum voluptati : nec semper intendunt animum, et nonnunquam fatigantur : cum Ciceroni interim dormitare Demosthenes, Horatio etiam Homerus videatur* (*P. Rami Ciceronianus*, 126).

(2) « Respectons les Anciens, mais avec discernement et critiquons les Modernes, mais avec droiture. N'est-il pas indigne d'un homme instruit de juger un auteur sur son siècle et non sur le fond ? » *Érasme*. Cité par Amiel, 359.

(3) *Cicer.*, 17.

(4) *Cicer.*, 42.

toute aptitude à l'éloquence, Ramus répond : « J'affirme une chose qui sera incroyable à la plupart, mais qui pourtant est vraie. Il est dans toutes les langues une enfance, une jeunesse, une apogée, une vieillesse, et rien de grand ne s'obtient en un moment Il n'est langue si pauvre et si barbare, qui, avec des soins, ne puisse s'enrichir et se cultiver. Aussi notre Cicéronien, qu'il soit Français, Italien, Espagnol ou à quelque nation qu'il appartienne, engagé sur les traces de Cicéron, ne désespérera jamais de l'éloquence de son pays », et, reprenant l'idée de Du Bellay il ajoute : « Il illustrera et enrichira sa patrie des dépouilles opimes de la Grèce et de l'Italie, il inventera lui-même de nouveaux ornements (1). »

Les faits, est-il besoin de le rappeler, donneront largement raison aux prévisions de Ramus. Investi dès 1539, par la volonté royale, des fonctions de langue officielle *(Édit de Villers-Cotterets)*, le français étendra sa domination dans tous les domaines et deviendra rapidement le porte-parole habituel du génie moderne. La langue vulgaire, à la fin du siècle, aura partie définitivement gagnée. Persuadés que le temps est passé de « brouiller tout en latinois », humanistes, philosophes, savants, poètes, tels Charles Fontaine (2) ou Scévole de Sainte-Marthe (3), se convertiront au français.

(1) *Ibid.*, 78.

(2) A Joachim Du Bellay, P. de Ronsard, Est. Jodelle, Baïf et Olivier de Maigni Poëtes :

Les vers latins j'ay délaissez
Pour escrire en nos vers François,
Où la muse vous ha poussez.
C'estoit, c'estoit aux temps passez,
Paravant le grand Roy François,
Qu'on brouilloit tout en Latinois.

(*Odes, Énigmes*, 66.)

Voir encore *Ruisseaux*, 116, et la poésie non moins caractéristique : *A la nation Françoise*, dans *Odes, Énigmes*, 63, et aussi *Ibid.*, *Que me font Latins anciens ?* 78.

(3) *Poësie françoise*, Avertissement aux lecteurs (1579).

III.

La courte préface qui précède la traduction des dix premiers livres de l'*Iliade* que publia en 1541 Hugues Salel, nous donnera la mesure de l'enthousiasme qu'inspira aux Français du XVIe siècle l'œuvre homérique (1). L'auteur traduit en idées l'allégorie suffisamment transparente du frontispice qui, au seuil de sa traduction, avertit le lecteur de l'esprit du lieu. D'une fontaine que surmonte une statue d'Homère, le poète couronné, découlent de nombreux jets, que captent avec un pieux empressement des hommes tenant un parchemin. C'est que, proclame Dame Poésie, en une dédicace rimée à François Ier, Homère fut le premier des enfants de génie, qu'allaita son sein vénérable. Par lui Nature communiqua libéralement ses secrets aux hommes. Par lui elle leur enseigna les grandes idées qui fécondèrent l'esprit humain : aux philosophes la notion de l'âme immortelle, aux mathématiciens les secrets

(1) Rapprochons de ce curieux petit livre l'*Apologème* de G. Paquelin (1557). Partagé entre son culte pour le « totalement divin » Platon, et Homère « plus divin encore », il justifie le prince des poètes des reproches que lui adresse le Dieu des philosophes. Homère est devenu tellement synonyme de perfection que l'on dit l'Homère des médecins, l'Homère des orateurs, quand on veut désigner le médecin ou l'orateur qui a réalisé le maximum de son art. L'on pourrait appeler Homère le Platon des Poètes, et Platon l'Homère des Philosophes. L'auteur a remarqué, entre autres, que Dieu a envoyé Homère du ciel pour instruire les hommes barbares et, par sa douce éloquence, les réduire à la mansuétude humaine. Il a trouvé, à relire ses œuvres, sa doctrine encore plus profonde que sa renommée n'est grande. « Et ne me suis plus estonné de ce qu'est dict de luy par le Prince Hyéron de Sicile, qu'il nourrit chaque jour infinité d'hommes de son érudition : car elle est si grande qu'il peut par elle facilement fournir ladicte nourriture. » Il a constaté que Platon fonde presque tous ses principes sur l'autorité d'Homère. Il démontre par une critique de détail que, non seulement il n'y a rien de subversif ni de pernicieux pour une république dans l'œuvre d'Homère, mais que les préceptes les plus utiles s'y trouvent consignés sous forme de fiction ou d'allégorie, qu'il ne prêche ni la paillardise, ni l'ivrognerie, mais enseigne les vérités scientifiques fondamentales, ou même une sagesse conforme à celle de l'Évangile. Il l'appelle « aussi grand philosophe que grand poète ».

d'arithmétique, aux grands capitaines les principes de l'art militaire, aux astronomes la notion du mouvement des cieux. Politique, agriculture, mépris des choses humaines, respect des Dieux, tout y est décrit et présent aux yeux « comme une vive paincture ». Phidias, modelant la statue de Jupiter, la forma, il s'en vante, d'après les vers d'Homère « qui lui servirent de pourtraict et d'outil » (1). La nature désirait se contempler elle-même en une image qui fût sa parfaite ressemblance : elle créa Homère.

Après l'éloge, la prière à la Divinité :

O noble esprit, o gente créature,
Bien heureux est qui tes œuvres contemple
Et qui s'en sert de miroir et d'exemple.

Ce sont là gentillesses d'enthousiasme qu'ignore la *Poétique* de Scaliger (1561). Salel est un amoureux qui se mire dans

(1) Cette façon de comprendre Homère et de le considérer comme une encyclopédie, un trésor de sagesse universelle, est courante au XVIe siècle. André THEVET (*Pourtraits et vie des hommes illustres*, 41, Art. Homère) écrit : « Et à dire la vérité l'excellence du sçavoir de ce personnage a esté telle que je puis bien dire : (comme au-paravant moy a faict l'Historiographe Strabon) que toutes bonnes lettres sont pour la plus part tirées de ses œuvres. Car il n'y a aucun personnage docte, soit Physicien, Politique, Mathematicien, Théologien, ny Jurisconsulte, qui ne ayt hébergé et logé en la tente Homérique. Les uns jusques à estre nourriz et entretenus toute leur vie avec luy et par luy : et les autres pour s'ayder de ses escrits, et en enrichir leurs œuvres. L'Orateur en tire de l'ornement pour sa langue, le Grammairien ne le pose jamais des mains, les Poëtes n'ont jamais faict et ne font autre chose que de s'estudier à l'imiter et ensuyvre. Les Géographes l'admirent d'avoir eu si parfaite cognoissance des pays et régions. Et finalement, il n'est pas jusques au Médecin qui ne trouve en sa Poësie de quoy apprendre de son art. » L'idée n'est pas nouvelle. Thevet eût pu citer encore, outre Strabon, Plutarque, Héraclide, Eustache, Phormite, Policien. Rappelons que l'interprétation allégorique d'Homere n'est pas davantage une invention du XVIe siècle. Elle lui vient du Moyen âge où elle fleurit. On la retrouverait, pour ne citer que ce nom, chez Jean Lemaire des Belges, qui ne voit dans l'histoire d'Achille qu'une allégorie. On connaît la protestation de Rabelais contre ce mode subtil d'interprétation : « Croyez-vous entre votre foy qu'onceques Homère escrivant l'Iliade et l'Odyssée, pensast ès allégories lesquelles de luy ont calfreté Plutarche, Héraclides Ponticq, Eustatie, Phornute, et ce que d'iceulx Politian a desrobé ? Si le croiez, vous n'approchez ne de pieds, ne de mains à mon opinion, qui décrète icelles aussi peu avoir été songées d'Homère que d'Ovide en ses Metamorphoses les sacremens de l'Évangile. » (I. Prol.). Notons que la personnalité de l'auteur de l'Iliade préoccupa vivement le XVIe siècle. On trouvera, entre autres, une hypothèse intéressante dans LANCELOT DE LA POPELINIÈRE, *Histoire des Histoires*, 92.

les beautés de son objet. Scaliger édicte ses admirations et ses critiques. Toujours et partout ce ton d'imperator qui n'admet point la réplique, s'impose par son autoritarisme, révoltera, à un siècle de distance encore, les mondains et les modernes. S'il ne fut point le Bonaparte d'un 18 Brumaire littéraire, l'auteur, a-t-on dit, d'une sorte de coup d'État, qui fonderait dès le XVIe siècle le classicisme de Boileau, du moins fut-il l'autocrate qui tenta d'inaugurer dans la république des lettres une sorte de gouvernement terroriste dont les armes sont la faveur et le bannissement. Virgile est un dieu, Homère ne fut qu'un vil chanteur de carrefour. Des autels à Virgile ! Et sur leurs degrés, le sacrificateur accumule les victimes. Il y traîne Homère, et de son sang auguste, il arrose les marches du dieu.

Sous une forme nouvelle (1), Scaliger restaure l'idolâtrie Virgilienne : religion toute scolastique, hérissée de divisions et de subdivisions aux articles minutieusement rubriqués (2). La poésie se compose de deux éléments : *res, verba* (3), l'invention, la forme. Homère inventa la poésie. Il fut doué du plus grand génie qui fut jamais. En son œuvre se trouve comme « l'idée de la nature ». Mais l'art lui échappa. Ce fut Virgile qui, à force de goût et d'étude, amena la poésie à sa perfection. Habileté qui ne fut donnée qu'à bien peu : il fit consister la grandeur, non point dans l'abondance des discours, mais dans la sobriété, la correction. Il sut faire un choix heureux dans les « choses ». Lui seul connut le secret de ne point « dire des sottises ». En un seul personnage il combine ces deux types de l'humanité : l'homme avisé et le guerrier : Ulysse et Achille. A ces deux traits d'Enée, il ajoute la piété (4).

Scaliger, il va sans dire, fait bon marché de l'invention et

(1) Scaliger déifiant Virgile continue la tradition du Moyen âge qui avait, comme l'on sait, prêté à Virgile tour à tour les attributions et les personnalités les plus sacrées. (Voir, parmi l'immense bibliographie du sujet citée par Betz-Baldensperger (*Litt. comp.*) : G. Boissier, *Virgile au Moyen âge*, *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1877.)

(2) Voir Lintilhac, *Nouvelle Revue*.

(3) Liber quintus, Caput II. *De imitatione et judicio*.

(4) *Ibid.*, 533. Scaliger appelle Virgile « *prudentissimus vir* ».

abandonne aux « vantards », comme il appelle dédaigneusement les partisans d'Homère, l'admiration pour le génie créateur. Est-il prouvé, au demeurant, qu'Homère « inventa » l'Iliade et l'Odyssée ? Il emprunta à la tradition orale de son pays. Il arrangea, combina. Rien ne prouve qu'il ne déforma point. Qui nous dit que si nous possédions les œuvres des poètes qui le précédèrent, un Musée, par exemple, nous n'en rencontrerions pas qui le dépassent en poli et en science du discours ?

Après les combats d'escarmouche, la charge à fond sur l'œuvre homérique. Les Dieux d'Homère sont « infâmes », leurs actes « innommables ». L'adultère, l'inceste, la haine sont leurs passe-temps coutumiers. Qu'est-ce que cette Leucothée, qui, malgré Neptune, son souverain, ose protéger Ulysse ? Les compagnons d'Ulysse tuent les bœufs du Soleil et les dévorent. Et quelles puérilités ! Le Soleil l'ignorerait encore et les pauvres bœufs erreraient dans les Champs Élysées, attendant un vengeur, si un messager n'était venu l'avertir de ce massacre. Vénus est blessée par une main mortelle. Mars gémit et pousse des cris de douleur. Quelle ignominie ! Mieux vaudrait recevoir des coups ! Les héros tiennent des discours si interminables dans les combats que les journées ne sont pas assez longues pour toutes leurs sornettes. Achille est un bavard. Achille supplie sa mère. Rien de plus « infect » que la mort d'Hector ou que les ineptes thrènes qui l'accompagnent. Priam qui, depuis 10 ans, assiste en spectateur à la mêlée, a besoin de chercher qui est celui-ci, qui est celui-là parmi les morts. Ulysse tue avec son arc des porcs, dont il n'est séparé que par un minime espace. Que ne se ruèrent-ils tous sur lui ? Les chevaux d'Achille parlent. Nous pouvons maintenant nous attendre à tout ! Le vaisseau d'Achille est changé en rocher par Neptune, qui rend immortel ce qu'il aurait dû haïr. Achille se plaint auprès de sa mère que les mouches dévorent les blessures de Patrocle. Que ne prend-il un esclave à gages pour les chasser ? Vulcain fabrique des trépieds qui se meuvent. Pourquoi pas des casseroles qui cuisent d'elles-mêmes les aliments ? Démodocus chante les turpitudes des dieux au banquet d'Alcinoüs. « Elles ne don-

neraient même pas envie de danser à mon cuisinier, ajoute Scaliger, à plus forte raison ne sauraient-elles entraîner Ulysse à courir les dangers ! Qu'on me dise encore où était cette ambroisie dont se nourrissent les oiseaux de Junon au cinquième chant de l'Iliade (1) ? » J'en passe et des meilleures...

Puérilités, invraisemblances, niaiseries, impossibilités, voilà la menue monnaie du mépris scaligérien. Il ne comprend ni le merveilleux, ni les naïvetés du poète primitif. On dirait un La Motte prosaïsant les vers d'Homère dans la langue de Monsieur Jourdain, ou un Fontenelle proclamant que le « naïf » est une des nuances du bas. Et, comme l'on en veut à son plat et prosaïque bon sens de raisonner si lourdement les images et les naïvetés d'Homère ! Scaliger compare la description d'une tempête chez Homère et chez Virgile (*Odyssée*, chant V). Le Zéphyr, fait-il observer, n'est pas assez violent, chez les Grecs surtout, pour être appelé du nom que lui donne Homère. En outre, les épithètes sont mal placées. Mais voici le comble, ajoute l'Hypercritique : Homère ne dit point comme Virgile : *intonuere poli, intonuit cœlum*. Et puis quelle plastique dans ces vers : *Crebris micat ignibus æther !* Les grêles consonnances en *i* donnent l'impression du souffle du vent... Et Scaliger continue sur ce ton, corrigeant Homère par Virgile, le chapitrant, notant ses fautes comme le pédagogue les bévues du disciple...

Ignorant et menteur, Homère a commis des erreurs géographiques enfantines. Ses épithètes sont souvent froides, ou puériles, ou malséantes (2). Que vient faire le « aux pieds légers » quand Achille supplie ? Comment peut-on dire d'un Dieu qu'il dort ? Il y a autant de différence entre le langage d'Homère, plébéien ou vulgaire, bas, impudique même, et le style de Virgile, qu'entre le repas d'un berger et les mets d'une table royale. Ici et là du cerf, de l'agneau, du chevreau, mais ici des condiments, de l'or, tout le luxe qui relève la nature grossière. Qu'on s'avise après cela de le comparer à notre « divin poète » ! Autant comparer une « femmelette » à

(1) *Ibid.*, 496-497.
(2) *Ibid.*, Chap. III.

une « matrone ». « Homère est une masse, mais, comme dit Ovide, une masse informe et grossière. Virgile un Dieu, la nature améliorée ». « Qu'ils aillent donc se promener avec leurs chers Grecs de rien, ces grammairiens grelottants de fièvre, qui estiment que le divin poète, que dis-je, l'unique de tous les poètes, n'a pas choisi à bon escient ses mots, mais a été empêché par l'étroitesse même de son génie, de dire ce qu'il n'a pas dit. Comme s'il n'avait pu ce qu'il voulait, alors que celui-là n'a pas voulu ce qu'il eût pu ! » Scaliger le prend de haut : c'est sa coutume. Il insulte, il invective, il ordonne l'admiration. On reproche à Virgile d'avoir représenté l'image de la Renommée cachant sa tête dans les nues du ciel, à l'instar d'Homère qui dépeint la Discorde portant sa tête dans les nuages. « Je vous réponds pour mon compte, fait-il dire à Virgile : je n'ai pas imité, je ne veux pas imiter Il ne me plait pas à moi. Il est faux de dire que la Discorde porte sa tête dans le ciel. C'est ridicule, c'est fat, c'est homérique, c'est d'un grécule, ce n'est pas virgilien, ce n'est pas romain (1). »

Et ce sont des attendrissements, des extases devant l'idole, « mon idole », prononce Scaliger. Tant de beautés lui « arrachent des larmes ». Virgile est toujours « auguste » (2). Son jugement est « divin ». L'ambroisie, elle-même, n'est pas plus douce que sa poésie. Là même où il emprunte à Homère, Virgile est incomparable. D'une chose sans grandeur, il fait une beauté divine. La description du bouclier est, chez Homère, frivole et puérile (3). On ne s'expliquerait point qu'il y représente des figures animées, si l'on ne se souvenait du proverbe : les ouvrages souffrent la bêtise. L'instrument et les matériaux de l'un sont d'or, et de plomb ceux de l'autre. « La matière d'Homère est fort au-dessous de celle de Virgile. » En vérité ces bavards de Grecs font de leur Phidias un homme bien inepte : n'avoue-t-il point qu'il s'inspira de la majesté homérique pour créer son Jupiter ?

(1) *Ibid.*, 533.
(2) *Divinus vir noster* l'appelle Scaliger, 533.
(3) *Ibid.*, 538.

Ils se moquent de Phidias, ou Phidias se moque de nous (1)....

Nous tenons la pensée du dictateur. Homère fut le maître, Virgile le disciple. Le dernier venu retravailla l'ébauche et en tira le chef-d'œuvre. « Silence aux lâches, qui ont voulu que le libre génie et le goût de cet homme divin aient été prisonniers des inventions d'Homère ! Non, il n'en va pas ainsi. Les arguments proposés par la nature à Homère ont été corrigés comme la copie d'un écolier par le maître. Il en est ainsi pour toutes les œuvres des Grecs, qu'ils ne s'y trompent pas ; s'ils n'avaient pas dit ces choses, c'est nous qui les aurions dites. Tout ce que nous avons reçu de vous, c'est toujours pour le rendre meilleur. Voilà ce qu'il vous faut entendre sans vous fâcher. Et pour conclure, Virgile a moins imité Homère que montré comment Homère aurait dû écrire son œuvre. Bref, rien n'a été omis par l'homme divin. Et il n'y a que les sots pour vouloir y ajouter, que les insolents pour prétendre y rien changer. Sentences, nombres, figures, simplicité, candeur, ornements, nature, art, érudition, tout y est incomparable, et pour tout dire...... virgilien (2). » Il n'est qu'un modèle, qu'une règle : Virgile. Admirons, vénérons, ne cherchons point à l'égaler.

Plaisante ironie ! Ce pédant arrogant et majestueux, l'ennemi déclaré de ceux qu'en vrai gentilhomme il appelle dédaigneusement « Barbares », « envieux », « lâches », et, pour

(1) *Ibid.*, 541.

(2) *Ibid.*, 541. Peletier dans son *Art poetique* (1555), encore qu'il devance les conclusions de Scaliger, rend mieux justice à Homère. « A Homère auquel reluit ce naturel... nous voyons une infinité d'ornemans qui santent une naïve félicité. » Pourtant Homère est inférieur à Virgile qui « l'a chastié an plusieurs androez » (25). Homère ennuie avec ses épithètes (25), ses divinités qui, oublieuses de leur qualité divine, entrent « an la mélée » (27). Il offre des comparaisons basses dont la plus choquante est celle du héros Ajax et d'un âne frappé par des enfants (43). Enfin, il manque de vraisemblance, puisque le chien d'Ulysse a plus de 20 ans, âge qui excède l'âge ordinaire des chiens. Virgile est un Dieu. Sa culture philosophique est immense. Elle exprime des sentiments profondément humains. Il est le poète des plus chastes affections : famille, amitié, hospitalité. Ses personnages sont braves et dignes. L'action est habilement conduite dans son poème, les termes toujours propres, la métrique souple. « Plus vous le lisez, plus vous l'admirez. » (Voir aussi Jugé, ouvrage cité, 164-169.)

tout dire. « grammairiens », restera aux yeux des modernes le type même de ces dévots inéclairés de l'Antiquité, de ces pédants, de ces « grammairiens », dont lui-même satirisa avec tant d'âpreté les ridicules présomptions !

Et, pourtant, ils eussent pu se réclamer de Scaliger, comme de leur maître, les indépendants du XVIIe siècle qui, au nom d'un goût épuré, se feront contre Homère les avocats de Virgile, et, contre Virgile, les défenseurs d'œuvres médiocres, mais correctes, conformes aux exigences d'un jugement poli, médiocres par leur correction même : les poèmes « héroïques et chrétiens ». Comme eux, il fait bon marché de l'invention et réduit les mérites d'une œuvre à l'excellence de la forme : le vrai poète est celui qui achève et perfectionne, non celui qui invente et qui crée. Scaliger est, avec Peletier, le premier en date de ces esprits raisonneurs qui, tels Perrault, Desmarets, Fontenelle, appliqueront aux choses de la poésie les catégories de la « petite raison », le premier aussi de ces admirateurs de la virtuosité qui seront légion à la fin du Grand Siècle et au début du XVIIIe, à une époque qui, de raffinement en raffinement, en arrivera à estimer surtout la correction et les charmes tout extérieurs d'une forme sans défauts. On songe à Voltaire reprochant à Shakespeare son manque de goût et ses sauvageries, sans égard pour ce qu'à d'autres instants de charité littéraire, il appelle de « sublimes beautés ».

Ajoutons : ce gentilhomme de lettres, l'Hypercritique, fut, en France, le premier législateur souverain du Parnasse. Dictateur, il emprisonna la poésie dans un réseau étroit de définitions et de préceptes. Il fonda dans la République des lettres renaissantes l'autoritarisme aristotélicien. Les modernes du XVIIe siècle ne le lui pardonneront pas. Sur l'Aristotélicien ils reporteront une bonne part de cette haine dont ils accableront son maître et son dieu, Aristote, l'auteur de la *Poétique*.

Son maître et son dieu....... La religion de Scaliger, en effet, est à double culte. Critique, il vénère Virgile, le prince des poètes, esthéticien, Aristote, le maître des philosophes. Nous étonnerons-nous que le plus impérieux des critiques se

fit l'homme-lige de celui dont une longue tradition avait fait le plus impérieux des philosophes ?

Avant lui, les Français, sans doute, connaissaient la *Poétique* du Stagyrite (publiée, en 1559, par Guillaume Morel). Mais à l'autoritarisme de Scaliger était réservé de l'imposer avec tout l'ascendant d'un dogmatisme impérieux. Aristote est notre empereur, le dictateur inamovible de tous les arts libéraux, prononce Scaliger. Il transpose en impératifs les constatations d'Aristote. Il renchérit. Il exagère. Il édicte, en dépit des précédents antiques, que la tragédie *doit* être exclusivement triste, qu'elle *doit* présenter un ton de gravité soutenue du premier au dernier vers.... Il découpe l'Antiquité en formules et en préceptes, cette fois encore divisant, subdivisant, étiquetant avec la gravité d'un pédant et la précision d'un légiste, la poésie, les genres, la métrique, le style, enseignant comme article de foi : la poésie a quatre âmes : les nerfs, le nombre, l'éclat, la grâce......

Codifiée dans cet esprit d'étroite orthodoxie, la *Poétique* d'Aristote allait devenir pour plus d'un siècle l'Évangile sur lequel devaient jurer les La Mesnardière et les d'Aubignac, comme aux plus beaux temps de l'Aristotélisme, les Scolastiques sur la parole du maître. Tant de fanatisme, tant d'étroitesse déconcertent. Les adeptes de la religion scaligérienne s'appelleront : J. Grévin, Jean de la Taille, Heinsius, ses adversaires, Ogier, Corneille, l'auteur du *Discours anonyme à Clitandre :* les partisans de la raison, les ennemis de l'autorité, les modernes du siècle de Descartes.

CHAPITRE IV

La renaissance de la Philosophie, des Sciences et des Arts, et l'idée moderne.

I. Le préjugé de « l'Ancienneté ».
II. Sa réfutation par les philosophes. La vérité n'a pas été « occupée » tout entière par l'Antiquité. Une carrière sans limites s'ouvre au génie humain. La raison préférée à l'autorité.
III. Les découvertes des temps modernes. Connaissances rudimentaires des savants anciens. L'avenir de la science moderne.
IV. La science moderne peut se passer des éducateurs anciens.
V. Les inventions modernes en art.

I.

Est-il vrai, comme le prétendent les partisans de « l'Ancienneté », comme le formulera l'avocat Ayrault, « qu'il n'y a rien en ce monde qui regarde ou le faict de la guerre, ou les loix et administrations politiques, les Arts et Sciences libérales, ou méchaniques, qui soit nouveau ; ny dont, à parler à la vérité, l'un soit plus tost inventeur que l'autre », que, partant, « il ne se peult rien faire ne dire qui n'ait esté faict et dit premièrement : ou *que* s'il y a de la différence de l'un à l'autre, elle n'y est non plus qu'entre le bled qu'un mesme champ a produict ceste année, et celui qu'on en recueillit mil et deux mil ans passez » (1) ? A cette thèse basée sur cette idée que Dieu a « tout à un coup... taillé et borné à l'esprit et entendement de l'homme, non pas de cestuy-ci ou de cestuy-là mais de l'homme en général, tout ce qu'il pouvoit jamais dire, faire, inventer et exécuter, et *que* estant

(1) Discours à M. le duc d'Anjou, publié en 1570 (84-85).

ainsi (comme il est), ceste puissance et faculté va et revient et se pourmène parmy les cerveaux des hommes doctes : et mesmes dictz, et mesmes faictz se rencontrent, ny plus ny moins comme les eaux qui fluent et reflüent perpétuellement », à cette théorie qui, en d'autres termes, enseigne que Dieu, au commencement des temps. a mis par une largesse unique, « à une fois », l'esprit humain en possession de la somme de savoir qu'il lui est permis de posséder, et, instituant un monopole en faveur des premiers-nés, limité la tâche des descendants à rééditer les idées formulées par les premiers hommes, les savants, les artistes même, opposent la plus probante des réfutations. Illustrant par l'exposé des inventions et des découvertes modernes la démonstration de principe des philosophes, ils n'ont pas de peine à établir que la vérité n'a pas été tout entière « occupée » par les Anciens et, appuyant sur de solides raisons les intuitions des poètes et des humanistes, ils proclament après eux, mais avec plus d'autorité, que l'humanité n'a pas dégénéré. Ils assignent au génie humain la tâche à remplir et lui indiquent les moyens de mener à bien l'œuvre d'émancipation et de progrès.

II.

Loys le Caron (*La Philosophie de Loys le Caron*, 1555) a lu les œuvres des philosophes anciens en vue de « parfaire, illustrer, enrichir, immortalizer l'heureuse France » et de lui communiquer leur savoir, mais, soumettant à une critique attentive leurs allégations, il s'est aperçu qu'ils avaient plus d'une fois péché par défaut de modestie et, qu'à tout prendre, ils s'étaient arrogé l'invention de la philosophie et de la science politique. Il est remonté à la source de tout savoir. Il a découvert dans les écrits de Moïse l'origine de leurs idées, cette vraie philosophie, auprès de laquelle toute la sagesse des Grecs, n'était que « vaine fantaisie » (1).

Le Caron fait table rase du préjugé traditionnel. Il enlève aux Anciens le mérite de l'invention, mais pour le reporter sur l'auteur sacré. Lui aussi, tout en dépossédant la philosophie antique de son prestige usurpé, attribue à un seul le monopole de la vérité.

Allons plus loin, et nous dirons avec Montaigne : « La vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont pas non plus à qui les a dites premierement qu'à qui les dict après. Les abeilles pillottent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur ; ce n'est plus thin ny marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autruy, il (le philosophe) les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir, son jugement (2). »

En d'autres termes, la vérité ne sort point définitive et complète du cerveau d'un seul, comme la Minerve de la Fable toute armée du cerveau divin. Elle n'est point le monopole d'un peuple ou d'un génie privilégiés. Elle se fait jour lentement. Elle s'accroît peu à peu. Elle est dans un inces-

(1) 41, v°.
(2) *Essais*, t. II, 1, 26, 31.

sant devenir. Elle est, conclut Montaigne, le produit de la collaboration des siècles. « Ayant essayé par expérience que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siècle, le siècle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et pollissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les léchant à loisir ; ce que ma force ne peut descouvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer ; et en retastant et pétrissant cette nouvelle matière, la remuant et l'eschauffant, j'ouvre à celuy qui me suit quelque facilité pour en jouyr plus à son ayse et la luy rends plus soupple et plus maniable.... Autant en fera le second au tiers : qui fait que la difficulté ne se doit pas désespérer, ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne (1). »

Si donc, il n'est effort, stérile en apparence, qui ne profite à l'œuvre des siècles, échec, même illustre, qui autorise à conclure de l'impuissance individuelle à l'incapacité du génie humain, aux derniers venus toute possibilité de réussir là où les premiers ont failli. Montaigne formule ce que l'on pourrait appeler la *loi de la solidarité des efforts humains*. Les arts, les sciences sont le produit d'une élaboration lente, ébauches frustes qui, passant de main en main, prennent forme, se perfectionnent, s'achèvent. Donc aux Modernes toute liberté de « retaster » la matière pétrie par les devanciers, de continuer, de parfaire l'œuvre des Anciens. Montaigne ouvre toute grande la carrière au génie humain : il énonce la *loi de la perfectibilité des arts et des sciences* (2).

A cette loi de lent devenir l'auteur des *Essais*, il est vrai, aperçoit une exception : Homère, fils de son seul génie, brûla les étapes et, d'un seul élan, par la force miraculeuse de sa personnalité, atteignit aux sommets de la poésie. Montaigne

(1) *Ibid.*, t. IV, II, 12, 86.

(2) « Nos opinions s'entent les unes sur les autres : la première sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce ; nous eschellons ainsi de degré en degré, et advient de là que le plus haut monté a souvent plus d'honneur que de mérite, car il n'est monté que d'un grain sur les espaules du penultime. » *Ibid.*, t. VII, III, 13, 9, note 1.

admire Virgile et donne à l'auteur des *Géorgiques* la préférence sur Homère : « Il m'a tousjours semblé, écrit-il, qu'en la poësie, Vergile, Lucrèce, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier rang (1). » A l'art plus simple du maître, il préfère l'art plus mûr du disciple. Mais il trouve dans le cas du devancier des « circonstances » qui le lui rendent plus admirable encore. Aveugle, indigent, vivant aux premiers temps de la poésie, avant que les arts et les sciences n'eussent été dotés de règles et enrichis d'observations précises, il a eu sur toutes choses des notions si certaines que tous ceux qui, depuis lors, ont écrit de la religion, de la philosophie ou des arts, ou se sont mêlés d'établir des « polices » ou de conduire des guerres, se sont servis de lui « comme d'un patron très-parfaict en la connoissance de toutes choses », et de ses livres « comme d'une pépinière de toute sorte de suffisance » (2). Homère dépasse l'humaine condition. « C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus noble production qui puisse estre : car la naissance ordinaire des choses, elle est foible et imparfaicte ; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie et de plusieurs autres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte et accomplie (3). »

Sur la « science » d'Homère, Montaigne fera, par ailleurs, d'importantes réserves (4). Généralisant le cas du poète, il eût pu conclure avec Ronsard que « les divines fureurs de Musique, de Poësie et de Paincture ne viennent pas par degrés en perfection, comme les autres sciences, mais par boutées et comme esclairs de feu, qui deçà, qui delà apparoissent en divers pays, puis tout en un coup s'esvanouissent » (5), bref, que les arts et les lettres échappent à la loi du perfectionnement continu.

Ainsi engagés dans la voie de la libre critique, les philo-

(1) *Ibid.*, t. III, II, 10, 124.
(2) *Ibid.*, t. V, II, 36, 101.
(3) *Ibid.*, t. V, II, 36, 102.
(4) « Homère est aussi grand qu'on voudra, mais il n'est pas possible qu'il ait pensé représenter tant de formes qu'on luy donne. » *Ibid*, t. IV, II, 12, 134.
(5) *Préface sur la musique*, VII, 340.

sophes modernes n'ont pas de peine à démontrer par l'examen des livres anciens que la philosophie antique, loin de représenter dans l'histoire de la pensée humaine le stade définitif, était entachée de tous les défauts qui caractérisent les sciences à leur période de début et d'enfance. Ils passent au crible les opinions des maîtres les plus autorisés et démontrent qu'ils se sont mépris grossièrement sur la nature. « Car proposans de parler choses naturelles, ilz ont tant abaissé leur entendement sous autre nature (qu'ilz ont nommée seconde) qu'ilz ne semblent avoir sceu, qui estoit la vraïe : ou certainement s'ilz ont parlé d'elle, ça esté sous telle couverture et obscurité qu'ilz ont laissé facile à la postérité de juger d'eux, qu'éperduz en leurs incertaines pensées ils ont en vain aspiré à si parfaicte cognoissance (1). »

Il n'est pas jusqu'au « Monarque de la doctrine moderne », le « Dieu de la science scolastique », Aristote lui-même, qui, étudié sans prévention, ne leur apparaisse coutumier d'erreur et de fausseté. Montaigne se raille de sa physique bâtie sur les trois principes de la matière, de la forme et de la « privation », « principes » dont l'inanité est évidente pour tout esprit impartial, mais « ne s'auseroit esbranler aux escholes que pour l'exercice de la logique. On n'y débat rien pour le mettre en doute, mais pour défendre Aristote des objections estrangères : son authorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquérir » (2). Et, partant de cette maxime qui lui est chère, que l'honnête homme « n'est obligé à aucune façon particulière », il se moque de cet honnête homme Pisan, si féru d'Aristote qu'il enseignait « que la touche et raigle de toutes imaginations solides et de toute vérité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote ; que hors de là ce ne sont que chimères et inanité ; qu'il a tout veu et tout dict » (3).

Avec Giordano Bruno (4), la philosophie moderne professe donc que ce n'est ni l'ancienneté, ni l'autorité d'un système,

(1) Le Caron, 37.
(2) *Essais*, t. IV, II, 12, 51.
(3) *Ibid.*, t. II, I, 26, 30.
(4) Voir Bartholméss, t. II, 229.

ni la réputation de son auteur, qui attestent sa vérité. De là ses attaques contre le savoir traditionnel, sorte de dogme consacré que l'on accepte sans plus en discuter la vérité, contre cette façon de recevoir toute chose par « authorité et ordonnance » et l'éducation « prescrite et bridée » qui impose la vérité toute faite à l'esprit prévenu. « La plus part des opinions des hommes sont receues à la suitte des créances anciennes, par authorité et à crédit, comme si c'estoit religion et loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communément tenu ; on reçoit cette vérité avec tout son bastiment et attelage d'argumens et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus (1). » Rompant avec la superstition d'Aristote qui, à lui seul, représente la tyrannie et l'autorité dans toute son intransigeance, elle rejette du même coup la « barbare philosophie » qui vit de la superstition du Maitre, « sophisterie ergotizée sur la confuse obscurité d'Aristote », la Scolastique. D'une façon plus générale encore, elle rejette toute autorité. A l'école de Platon, le moins dogmatique des sages, elle apprend la méthode qui permet de découvrir le vrai, sachant « la vérité n'estre fondée en authoritez, ains seulement en raison, et l'estude du philosophe ne proposer d'autre but que icelle tousjours certaine et constante » (2). Elle élargit son horizon, renouvelle ses perspectives, rajeunit son esprit et ses méthodes. Elle suit la vérité « en ce temps heureux descouverte » : elle suit les Modernes toutes les fois que leurs opinions lui paraissent fondées sur de solides raisons. Mais elle ne laisse pas pour cela d'emprunter aussi aux Philosophes les plus divers des temps anciens ce qui lui parait le plus philosophique, « c'est-à-dire convenable à la connaissance de la vraie sagesse ». « Je ne nomme la philosophie... Platonique, Stoïque, Aristotélique ou Epicuréanne. Mais ce qui est choisi de telles et autres sectes qui enseigne la vraie et non fardée science j'appelle la philosophie. Et jamais ne m'a pleu l'opinion obstinée de ceux qui se voüent et dédient entièrement à une secte, asservissans à elle leurs pensées. Car celui ne peut estre philosophe qui

(1) *Essais*, t. IV, 11, 12, 49.
(2) Le Caron, 33.

est serf : ains doit estre franc et libre pour noblement aspirer à la vérité, laquelle qui cognoistra pourra reposer son esprit en l'espoir de la souveraine et dernière félicité (1). »

D'un mot, à l'autorité de la tradition, la philosophie moderne, « franche et libre », substitue l'autorité de la raison souveraine. Et, telle est bien la signification historique du scepticisme qu'elle affiche volontiers à cette époque d'émancipation. Par esprit de réaction contre le dogmatisme de l'Ecole, elle érige en principe de connaissance le doute universel. Au *Que Sais-je ?* de Montaigne répond le *Quod nihil scitur* de François Sanchez.

Ici et là même point de départ et même aboutissant : pour le philosophe, il n'est de méthode de recherche que le doute, de sagesse que dans l'affirmation d'une docte ignorance. Sanchez, après avoir cru à l'autorité dans sa jeunesse, se convertit à la sagesse de Socrate et fait table rase de toutes les opinions acquises. Médecin, il rejette Galien, le Dieu de la médecine ; philosophe, il rejette Aristote. « J'aborde les docteurs et j'attends d'eux impatiemment la vérité. Or, que m'apprennent-ils ? Chaque philosophe construit la science à son point de vue d'après les rêveries d'autrui ou les siennes : de ces rêveries, ils en infèrent d'autres et de ces dernières de nouvelles. Loin de s'appuyer sur les faits dans leur examen, les voilà qui construisent un labyrinthe de mots sans fondement aucun... Ainsi furent inventés les Atomes de Démocrite, les Idées de Platon, les Nombres de Pythagore, les Universaux, l'Intellect actif et les Intelligences d'Aristote. C'est par ces grands mots que nos docteurs prennent les ignorants à leur hameçon. Ils leur disent qu'ils ont pénétré les mystères de la nature qu'ils sont les premiers à ignorer. Les ignorants trop crédules ont aussitôt recours à Aristote, le méditent, s'en pénètrent, le confient à leur mémoire. Le plus savant d'entre eux est à leurs yeux celui qui peut en réciter les plus longs passages........ Ce n'est pas pour eux que j'écris, et, ils n'ont pas aussi à me lire........ Je m'adresse à ceux qui n'étant pas voués à jurer par la parole du maitre, examinent les choses d'une façon

(1) Le Caron, 40. A rapprocher des opinions de Le Caron et de Montaigne celles de G. Postel (voir Weil, *G. Postel*, 106).

personnelle et prennent les sens et la raison pour guides (1). »

Les considérants dont il appuie sa condamnation des Anciens et son rejet des autorités traditionnelles ? « Vous me direz peut-être : Qu'avez-vous à nous apprendre de nouveau après tant de grands hommes ? La vérité nous attend-elle pour se montrer ? Nullement, répondrai-je, mais elle n'attendait pas davantage les autres. Il n'y a rien de nouveau. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi Aristote écrivait-il ? Pourquoi nous tairions-nous à notre tour ? Le philosophe grec aurait-il déterminé tous les pouvoirs de la nature et embrassé le cercle entier de nos connaissances ? Je ne puis le croire en dépit des prétentions de savants contemporains tels que Scaliger. Aristote serait le Dictateur de la vérité, le Tribunal de la vérité, la République de la vérité.... Que de faussetés n'y a-t-il pas chez Aristote (2) ! »

Laissant donc à la religion l'argument d'autorité, Sanchez s'attachera à suivre la nature, guidé par la raison qui prouve et démontre. Il fera sortir la philosophie de l'ornière des siècles. Seul contre tous les philosophes, il s'avancera dans la voie nouvelle. « Je demande donc pour moi et pour les autres, ou à la rigueur pour moi seul la permission de chercher la vérité. Peut-être l'atteindrai-je. Plusieurs chiens viennent à bout du gibier plus facilement qu'un seul. Ne vous étonnez donc pas, si, après tant de grands hommes, comme vous le dites, moi qui suis si petit je parviens à remuer cette pierre. N'arriva-t-il pas qu'un jour un rat délivra de ses liens un lion (3) ? »

Enfin, rompant avec les dernières survivances de la routine, la philosophie réclame pour l'idiome moderne, pour cette langue française qui « non seulement n'est pauvre : mais aussi plus riche que la Grecque, Latine ou autres estrangères, tant brave soit-elle » (4), le droit d'exprimer la pensée nou-

(1) *Preface*, traduction Senchet, 156.

(2) *Ibid.*, 158.

(3) *Ibid.*, 159.

(4) Le Caron, 48. Il défend avec chaleur le français contre ses contempteurs et contre les Latiniseurs. Il estime que le latin a fait son temps et que c'est un anachronisme de vouloir le faire revivre artificiellement comme le font les

velle. Confiant en l'heureuse étoile de la France, les philosophes travaillent à enlever aux « étrangers », Grecs, Romains, Italiens, la suprématie du savoir (1).

Cicéroniens. « Trop est s'amuser à je ne sçay quelle grammaire latine qui a passé son temps. » Sans le chant des églises, le latin eût complètement disparu « comme toutes choses humaines ont leurs cours ». Mieux vaut donc, à tant faire que parler latin, se contenter d'un « bon gros latin » afin d'être compris, plutôt que de raffiner sur Cicéron. Car on ne parle plus devant des empereurs ou des sénateurs romains. D'une langue morte l'autre prend vie, Dieu ne voulant pas qu'il y ait chose humaine éternelle comme lui. Voir encore Sanchez, *Quod nihil scitur, passim.*

(1) « Si les François ont esté renommez entre tous autres, en gloire de guerre, et vertueuse proüesse et que leur nom d'eage en eage florist plus excellent : doivent-ils donner place aux estrangers, en la renommée des sciences dignes d'un noble et vertueux esprit ? Sont-ilz plus malheureusement nez, que les Grecs, Romains, Italiens et autres, desquelz ils ont autre fois rapporté glorieuses dépouilles ? Il faut que les François, comme ils les ont domtez en chevalerie, noblesse et puissance : aussi les surmontent en tout autres dextéritez, richesses, et vertuz, donnans entre les troubles de guerre, quelque relâche à leurs esprits. Aussi en l'administration civile, le Roïaume de France est mieux gouverné par lois, exemples et mœurs, que nulle autre République qui ait jamais flori. Je ne comparerai la gravité, constance, grandeur d'esprit, gentillesse, et vertu de nos Rois et Magistrats, aux plus parfaictes bontez et vaillances des citoïens populaires, et gentilz capitaines de Grèce, de Rome, ou d'autre ville renommée, non seulement d'Europe, ains aussi de toute la terre. Je ne puis céler que si noz aïeux eussent honoré ceux, qui premiers mettoient les mains à orner la langue Françoise, comme les chevaliers et hommes de guerre, jamais les estrangers n'eussent gaigné le peu de gloire, qu'ilz veulent maintenant par nostre négligence. » Le Caron, 4.

III.

« Je voy désjà, écrivait, en 1557, De Mesmes, l'auteur des *Institutions astronomiques*, la poësie et l'histoire Françoise hors de page : les deux philosophies, morale et naturelle, sortans de nourrice : et les mathématiques en leurs naissances. O bon Dieu, faites moy la grâce de les voir une fois hors de tutelle et d'aage, (ce que plus je désire) vrayes et bonnes Françoises. Lors, comme j'espère, les bons esprits François ne consumeront plus la meilleure partie de leurs premiers ans à parler et escrire disertement en Grec et Latin, come ilz font aujourd'huy... Par ainsi les sciences spéculatives viendront à leur poinct parfaict et mesmement la céleste doctrine, qui gist totalement en longues et continuelles observations (1). »

Grâce aux efforts des « bons esprits français », les sciences, elles aussi, sont devenues « vraies françoises ». Non contentes de « quémander » des vocables chez les Grecs et les Latins, elles inventent des mots nouveaux. Esprit et forme, elles s'adaptent aux progrès du siècle. Mais surtout, remplissant le programme que lui traçait De Mesmes, la France, « princesse des nations », travaille à surmonter les étrangers. Aux avantages qu'elle possède par droit d'ancienne propriété, « et ce quant au faict des armes, de marchandise, de labeur et de manufacture et de procez », elle ajoute la réputation de science. Ses savants rivalisent d'émulation. D'un accord unanime, ils célèbrent les découvertes merveilleuses du siècle. Ils mesurent le chemin parcouru depuis les Anciens. Avant Bacon, ils proclament la dignité et l'augmentation du savoir humain.

« Finalement, écrivait De Mesmes (c'est-à-dire depuis cent cinquante ans) le grand gouverneur des corps célestes et des

(1) *Proème*, c.

cœurs humains, feit venir sur terre les rares et admirables esprits de Jean Blanchin, de Georges Purbace, de Jean de Montroyal, de Copernic, de Schouer, de Apian, de Stoffer, d'Érasme Rhinolt, de Janrit, de Cardan, de Cyprian, de nostre Oronce et de plusieurs autres, lesquelz ont de leur céleste sçavoir rendu la doctrine des astres plus aisée, facile et certaine, en adjoustant les choses plus requises, en ostant les superflues, et reformant les plus esgarées et confuses (1). » Les astronomes anciens ont manqué d'exactitude. Négligence, sans doute : ils se sont plus d'une fois montrés « endormis » : leurs données doivent être utilisées avec prudence, et ne peuvent être d'un grand secours aux Anciens. Mais aussi, insuffisance de moyens. Leurs ignorances s'excusent, « car ils avoyent faute de bons et fidèles instrumens, joinct que l'Astronomie sentoit encor sa première enfance ».

Soulignons cette formule qui résume l'opinion du temps : les siècles anciens marquent dans l'histoire des sciences l'enfance du savoir ; les temps modernes en représentent la glorieuse maturité. Dédiant à Jérôme Fracastor la description d'Afrique de Léon l'Africain, traduite par Jean Temporal avec l'intention expresse de « décorer et augmenter nostre République Françoise », Jean Baptiste Rhamusio rend hommage aux progrès accomplis par les derniers venus et salue en Fracastor l'un de ces nombreux ouvriers du progrès, qui ont renouvelé la face des sciences, et le loue d'avoir « renouvelé le divin moyen d'escrire des anciens touchant les sciences, sans imiter ou changer de livre à livre, et transcrire, ou interpréter comme plusieurs font maintenant les œuvres d'autruy : mais plus tôt avec la subtilité de votre esprit considérant diligemment, avez apporté au monde plusieurs choses de nouveau, non point auparavant entendues, ou imaginées par autruy, comme en l'Astronomie aucunes choses nouvelles, avec certains mouvements des cieus, et la subtile raison des Omocentrices : en Philosophie le secret moyen, par lequel l'intelligence est née en nous, et le chemin incogneu de chercher les raisons admirables, qui avoyent esté par cy

(1) *Ibid.*, 285.

devant cachées, comme du discord et accord naturel, que nous voyons estre en beaucoup de choses. En la médecine les causes des infirmitez contagieuses, avec les exquis et souverains remèdes d'icelles ». Il dit la raison qui l'a décidé à écrire : l'Afrique a été représentée comme inhabitable, mais maintenant le continent mystérieux n'a plus de secrets. « Considérant les tables de la Géographie de Ptolémée où il descrit l'Afrique et l'Indie estre assez imparfaites au regard de la grande cognoissance qu'on a aujourd'huy des régions, j'ay estimé qu'il sera assez agréable et profitable au monde de recueillir ce qui a esté escrit de nostre temps touchant ces parties-là du monde (1). »

Les géographes ont sur ce point la partie belle. Que représente l'univers connu des Anciens en comparaison des découvertes des temps modernes ! Leurs savants, le plus souvent, décrivent d'imagination et sur de simples récits. Ils ne disposent que d'une information de seconde main (2). « Au demeurant, écrit Thevet, l'un des principaux vulgarisateurs des découvertes modernes, je scay bien que quelques-uns pourront dire : Qui est ce nouveau Cosmographe qui reprend par ses escrits quelques auteurs tant anciens que modernes, et allègue choses nouvelles ? Mais je leur demande : nature s'est-elle tellement astrainte et assujettie aux dits des anciens qu'il ne fust loisible au temps advenir changer et donner alternative vicissitude aux choses dont ils auroient fait mention ? Seroit-il raisonnable que ceste nouveauté, que de jour en jour elle produit en diverses contrées et incognues desdits anciens pour n'estre advenue de leur temps, et aux modernes pour n'en avoir fait la recerche, fust mise en silence ?... Je diray davantage, que celuy qui se deffie de son esperit, et invention d'iceluy est par trop ingrat ; jugeant que nature, mère de toutes choses, ayt mis en un homme tous ses dons et grâces et que depuis ayt voulu estre à jamais oysive et stérile, n'ayant aucune force de plus produire chose de recommandation. Que si je reprens comme dit est en aucuns endroits quelques-uns, ce n'est que es lieux

(1) *Descr.*, *Dédicace.*
(2) Voir Thevet, *Cosmographie universelle*, t. I, Préface.

évidemment corrigeables, et où, par faulte d'expérience, ils auroient failly ou par trop grande mesgarde et ignorance (1). »

Mais, plus significatifs encore que cette protestation de Thevet en faveur des droits imprescriptibles de l'esprit créateur, sont les échos que nous apportent de ses publications les pièces nombreuses qui précèdent la *Cosmographie*. Daurat, en latin, Jodelle, sous forme d'ode — retenons ces noms précieux pour les ardentes sympathies antiques qu'ils évoquent — Fèvre de la Boderie déployant l'appareil savant et compliqué de l'ode pindarique, chantent la gloire du nouveau Jason qui découvrit des continents insoupçonnés des Anciens :

> .... si encor nous estimons
> De ceux là les superbes noms,
> Qui dans leur grand Argon ozèrent
> Asservir Neptune au fardeau,
> Et qui maugré l'ire de l'eau
> Jusques dans le Phase voguèrent :
> Si pour avoir veu tant de lieux,
> Ulysse est presque entre les Dieux,
> Combien plus ton voyage t'orne,
> Quand passant soubs la Capricorne
> As veu ce qui eust fait plorer
> Alexandre ? Si honorer
> L'on doit Ptolémée en ses œuvres,
> Qu'est-ce qui ne t'honoreroit
> Qui cela que l'autre ignoroit
> Tant heureusement nous descouvres ? (2)

Ou encore :

> Quoy que Tyr et Sydon
> Et Phénice se vante
> En l'art utile et bon
> De naviguer sçavante,
> Ses Nochers toutefois
> Ne nous auroient ouverte
> L'autre terre couverte,
> Ny l'Antarctique crois.
>
> Mais en ce Siècle retorné
> Le grand œil de la Providence
> A mis l'autre monde entorné
> Du tout en parfaite évidence

(1) *Ibid.*, Préface.
(2) JODELLE.

A fin que tous siècles bornez
En nostre siècle retornez
Feissent voir toutes choses belles,
Et à fin que retorne encor,
(Les vieilles devenans nouvelles)
L'heur nouveau du vieil siècle d'or. (1)

En résumé, aux Anciens l'honneur d'avoir montré le chemin et « rompu la glace » aux autres (2), mais aux Modernes le mérite de les avoir dépassés. Aux Modernes, enfin, le droit de chercher d'un effort jamais lassé des voies nouvelles (3). Braillier se rit de ces médecins « imperits » qui se feraient scrupule de déroger à l'exemple des Anciens et se croient obligés d'employer certaines plantes, parce que Galien, Hippocrate et Avicenne en ont parlé. « Tu me diras, Galien, Hippocrate et Avicenne l'ont escrit : je te respons qu'ils ont bien escrit d'autres choses qui ne servent de rien non plus que cela, et ont bien failly en plusieurs choses : tu ne te devois pas tant fier à eux que tu n'en fisses quelque expérience (4). »

A une conception dogmatique de la science, à la science d'École fondée sur l'autorité des livres anciens, voici donc se substituer la science moderne, fondée sur l'observation et l'expérience guidées par la raison. Ainsi définie, la science ne saurait s'immobiliser dans la tranquille possession de la vérité découverte, « car il n'y a science si parfaicte que chacun jour par nouvelles inventions, ne se puisse bien augmenter, et mettre à plus grande perfection (5) ».

Revenons à notre point de départ. A la thèse réactionnaire qui se fonde sur l'infaillibilité des Anciens et conclut à l'impossibilité de trouver la vérité hors des voies tracées

(1) La Boderie.

(2) Voir le *Théâtre d'Agriculture*, d'Olivier de Serres (1600), Préface.

(3) Voir Vallembert, *Manière de gouverner les enfans*, (1565), Préface.

(4) *Déclaration des abus*, etc., 61.

(5) *Prologue de l'autheur touchant l'invention de l'art de Géométrie*. De Bovelles constate dans le domaine des mathématiques les mêmes progrès que dans les autres branches de la science. Le passage se retrouve presque textuellement en tête de la *Practique de Géométrie descripte et démontrée* par Jean de Merlier, Paris, 1575. Voir sur les progrès de la médecine, le *Théâtre de la Nature* de Fr. de Fougerolles. (+ +, r° et v°). Sur l'idée de la perfectibilité indéfinie des sciences, voir encore Michel Dusseau, *Enchirid* (1581), Prologue, 8,

par ces détenteurs uniques de tout savoir, la philosophie et la science modernes opposent, nous l'avons vu, la meilleure des réfutations. Appuyant par des arguments de fait les arguments de droit, elles invoquent le spectacle des progrès accomplis dans les derniers temps pour démontrer la possibilité de « renchérir » sur les inventions de l'Antiquité. Le moyen d'imposer encore les Anciens comme les seuls maitres de vérité quand, de toute part, leur science battue en brèche, contredite ou dépassée, se voit supplantée, détrônée par l'avènement triomphant du génie moderne fort d'inventions et de découvertes sans nombre ? Et voici, en effet, que la science moderne affirme sa prétention de se passer des éducateurs anciens. Par la bouche de Bernard Palissy et d'Ambroise Paré, les autodidactes de génie, elle revendique le droit de chercher à elle seule sa voie, en dehors de toute connaissance des maitres anciens.

IV.

L'on a dit la manière dont se forma le génie de l'inventeur des « figulines », son éducation au contact vivant des choses, face à face avec la nature découverte non plus à travers l'Antiquité et l'amoncellement des livres, mais contemplée par des yeux neufs, perçue par le plus autodidacte et le plus naïf des penseurs. *Pratique* commande chez lui *Théorique*, la conditionne, la suggère. L'observation et l'expérience sont ses maitresses de vérité. Intelligence sans passé, si l'on peut dire, il voit ainsi, d'emblée, plus loin que les devanciers. Il possède cette génialité qui invente : il est, au sens le plus complet du mot, un esprit créateur.

De là ce qu'a d'exceptionnel, en ce siècle de savoir humaniste, son attitude à l'endroit des Anciens. Libre de toute attache avec ces maitres utiles mais dangereux, il se trouve placé dans les conditions mêmes où créèrent ces disciples directs, « immédiats » de la nature. Il la voit sans intermédiaire, sans interposition aucune de théories ou d'idées préconçues. «.... Je me suis efforcé de mettre en lumière les choses qu'il a pleu à Dieu me faire entendre.... à fin de proufiter à la postérité et parce que plusieurs, souz un beau latin ou aultre langage bien poli, ont laissé plusieurs talens pernicieux pour abuser et faire perdre le temps à la jeunesse.... Tels livres pernicieux m'ont causé gratter la terre l'espace de quarante ans et fouiller les entrailles d'icelle à fin de connoistre les choses qu'elle produit dans soy, et par tel moyen j'ay trouvé grâce devant Dieu, qui m'a fait connoistre des secrets qui ont esté jusques à présent inconnuz aux hommes, voire aux plus doctes, comme l'on pourra connoistre par mes escritz contenuz en ce livre. Je sçay bien qu'aucuns se moqueront, en disant qu'il est impossible qu'un homme destitué de la langue latine puisse avoir intelligence des

choses naturelles, et diront que c'est à moy une grande témérité d'escrire contre l'opinion de tant de philosophes fameux et anciens, lesquels ont escrit des effects naturels et rempli toute la terre de sagesse...... Nonobstant toutes ces considérations je n'ay laissé de poursuyvre mon entreprise, et pour couper broche à toutes calomnies et embusches, j'ay dressé un cabinet auquel j'ay mis plusieurs choses admirables et monstrueuses que j'ay tirées de la matrice de la Terre, lesquelles rendent tesmoignage certain de ce que je dis..... (1) » « Comment, lui demande une autre fois (2) Théorique, sçais-tu ces choses, et sur quoy te fondes-tu, pour entreprendre de parler à l'encontre de tant de sçavans philosophes, qui ont fait de si beaux livres d'alchimie, veu que tu n'es ny Grec, ny Latin, ny guères bon François ? » Et Praticque de lui répondre sans phrases, par le simple récit d'une expérience : « Il advint un jour que je fis bouillir et dissoudre une livre de salpestre dedans un chaudron plein d'eau..... », et de lui fournir la meilleure des preuves : la démonstration par l'évidence des faits. Voici mes livres, répondra Malebranche à son interlocuteur, en montrant un insecte. Voilà mes autorités, répond Palissy, en citant ses expériences et ses observations.

Ainsi, novateur en religion, novateur en science, Palissy, d'un geste simple et spontané, affranchit la science et, devançant les grands créateurs de méthodes, Bacon, Galilée, Descartes ou Newton, résume en ces quelques mots si énergiques et si éloquents de modestie son *credo* scientifique : « Je ne veux aucunement estre imitateur de mes prédécesseurs sinon en ce qu'ils auront fait selon l'ordonnance de Dieu. » « Peut-estre que tu diras qu'il faut croire les doctes et anciens, qui ont escrit ces choses il y a un bien long temps, et qu'il ne se faut arrester à mon dire, d'autant que je ne suis ne grec ne latin, et que je n'ay rien veu des livres des médecins. A ce je respons que les Anciens estoyent aussi bien hommes comme les Modernes, et qu'ils peuvent aussi bien avoir failli

(1) *Œuvres*, II, 3.
(2) *Ibid.*, II, 87.

comme nous. Et qu'ainsi ne soit, regarde un peu les œuvres d'Ysidore, et du Lapidaire et de Dioscorides, et plusieurs autres autheurs anciens. Quand ils parlent des pierres rares, ils disent que les unes ont vertu contre les diables et les autres contre les sorciers, et les autres pour rendre l'homme constant, plaisant, beau et victorieux en bataille, et plus d'un millier d'autres vertus qu'ils attribuent ausdites pierres. Je te demande : N'est-ce pas une fausse opinion, et directement contre les authoritez de l'Escriture Saincte ? Si ainsi est que ces docteurs anciens et tant excellens ayent erré en parlant des pierres, pourquoy est-ce que tu voudrois me nier qu'ils ne puissent avoir erré en parlant de l'or (1) ? »

D'un mot, par le seul élan de son génie, Palissy dépasse les Anciens, ouvre des voies nouvelles, inaugure. Ce n'est qu'après coup que, raisonnant son génie, il éprouve le besoin de rapporter ses inventions et ses idées à celles de ses maîtres, de contrôler, pour ainsi dire, la qualité de son œuvre, en la comparant à celle de ces grands artistes. « Par quoy ayant conneu telles choses à la vérité, et en estant bien asseuré, j'ay considéré que j'avois beaucoup employé de temps à la connoissance des terres, pierres, eaux des métaux et que la vieillesse me presse de multiplier les talens que Dieu m'a donnez, et partant qu'il seroit bon de mettre en lumière tous ces beaus secrets pour laisser à la postérité. Mais d'autant que ce sont matières hautes et connues de peu d'hommes, je n'ay osé me hazarder que premièrement je n'eusse senti si les Latins avoyent plus de cognoissance que moy, et j'estois en grand peine, par ce que je n'avois jamais veu l'opinion des philosophes pour sçavoir s'ils avoyent escrit des choses susdittes (2). »

Et c'est alors qu'il institue cette sorte de séance contradictoire où l'érudition des plus doctes ès sciences antiques ne trouve rien à objecter à la science prime-sautière de l'ignorant de génie qui, rendant hommage à son siècle plus qu'à ses propres dons, se croit assez récompensé de son patient

(1) *Ibid.*, I, 68.
(2) *Ibid.*, II, 158.

labeur et assez encouragé à pousser ses recherches indépendantes, quand il a constaté que les « Latins et les Grecs peuvent aussi faillir que les François (1) ».

Même indépendance à l'égard des Anciens, même coquetterie de ne relever que de son propre fonds chez cet autre initiateur scientifique, Ambroise Paré. Lui aussi, il ignore les langues. Lui aussi, libre de toute attache à l'égard de l'Antiquité qu'au demeurant il révère, tout naturellement il brisera la domination des maîtres de l'Ecole, Hippocrate, Galien, Paul d'Égine, frayant ainsi à la médecine une voie nouvelle qu'elle délaissera bientôt, sans doute, pour retomber dans la vieille ornière.

Parvenu au terme d'une laborieuse carrière, le savant chirurgien résume ses recherches de quarante-cinq années (2). Il se rend cette justice qu'il n'a rien épargné pour tirer la moelle de ses observations et éclairer ceux qui viendront après lui des choses qui n'ont pu être connues naguère, ou, si elles l'ont été, n'ont été aussi bien éclairées qu'il était requis. « Car les arts ne sont encore si accomplis qu'on n'y puisse faire addition : ils se parfont et polissent par succession de temps, ils s'esclaircissent par certaines définitions, divisions, démonstrations, préceptes et reigles universelles (3). » Donc, ne nous en tenons point à l'invention des Anciens. « Toujours plus oultre », telle pourrait être la devise des savants du XVI[e] siècle. « C'est lascheté trop reprochable de s'arrester à l'invention des premiers, en les imitant seulement, à la façon des paresseux, sans rien adjouster et accroistre à l'héritage qu'ils nous ont laissé, non pour le laisser devenir en friche ; mais pour le cultiver et embellir : leur demeurant, comme à pères et autheurs, l'honneur de la première invention, mais à nous quelque petite proportion de gloire, pour l'enrichissement et illustration : restant à la vérité plus de choses à chercher qu'il n'y en a de trouvées. Parquoy ne soyons si simples de nous reposer et endormir sur le labeur

(1) *Ibid.*, II, 191.
(2) *Œuvres*, I, *Au Lecteur*, 8.
(3) *Ibid.*, 8.

des anciens, comme s'ils avoient tout sceu, ou tout dit sans rien laisser à excogiter et à dire à ceux qui viendront après eux. Nous avons appris du bon père Guidon que nous sommes comme l'enfant, qui est sur le col du Géant : c'est-à-dire que par leurs escrits nous voyons ce qu'ils ont veu, et pouvons encore voir et entendre davantage. Autrement il faudroit que Nature eust fait seulement le devoir de vraye mère envers ses premiers enfans, et envers nous comme puisnés, se fust monstrée marastre, nous laissans desnués de tout esprit, et stériles en invention : ce qu'on ne luy peut impropérer sans luy faire grand tort et sans se rendre coupable de crime de parricide, accusant injustement une si juste mère. Il est bien plus raisonnable que chacun de nous s'efforce à employer les grâces et dons d'esprit receus d'elle au profit du public (1). »

Il a donc puisé à toutes les sources. Il a sondé les cœurs et les secrets des empiriques. Il s'est servi « avec raison » des devanciers et a réussi des œuvres admirables; et, conscient des obligations qui lient l'individu à la collectivité, et sûr de faire œuvre humaine en ajoutant de son fonds au savoir de l'humanité, il a mis la main à la plume, « soit pour suppléer au défaut des anciens, soit pour polir ce qu'ils sembloient avoir touché trop simplement, et sans deuë intelligence ». « Car pour ne mentir point, ajoute Paré, bien que les anciens ayent esté excellens hommes, en ce qu'ils ont escrit, si est-ce que n'ayant tout veu, ny traité, si d'autres après eux n'eussent continué d'escrire, nous serions à songer sur la pluspart des occurrences, comme si de nostre temps nous taisions la nouveauté des maladies survenantes, et dedans le corps et dehors. De mesme ceux qui viendroient après nous, auroient grande raison de nous blasmer ou d'ignorance, ou de paresse, ou d'envie, ou de tous les trois ensemble, veu que de jour à autre, comme la corruption des hommes va en croissant, les maladies aussi se diversifient et renouvellent; de sorte que les Médecins qui ne sauroient que ce que les anciens ont escrit, demeureroient auprès des patiens,

(1) *Ibid.*, 8.

sans leur donner autre remède que de patience. Et Dieu sait combien de maladies se sont descouvertes de nostre temps, l'ignorance desquelles, et de leur cause et altération de l'intérieur, a causé la mort d'un nombre infini de pauvres misérables langoureux. Ce que je veux dire est, que bien que les anciens nous servent d'eschauguettes pour voir de loin, et que par leur moyen le fondement de l'art, nous ait esté eslargy, et comme laissé en héritage, si est-ce que nostre bon naturel, poussé d'une vivacité d'esprit, a parfait et poly ce qui avoit je ne scay quoy de rudesse, et cecy non sans grande commodité, eu esgard à la diversité des temps, saisons, températures des corps, et des maladies : si bien qu'il semble que chaque siècle porte son renouvellement de malheurs, yssans sur nous comme de la boeste de Pandore (1). » Ainsi le mal est la condition du bien : la maladie suggère le remède, la science, luttant avec des obstacles sans cesse renouvelés, progresse. « Par ainsi, l'art se parfait en l'invention des remèdes appropriés aux qualités des corps, et selon les différences des maladies, et le tout avec le jugement qu'il a pleu à Dieu nous départir, et lequel ne nous est pas donné pour le laisser anéantir et seulement s'arrester sur les premiers traits de l'art que nous ont dressés et bastis nos ancestres. Estant chose toute asseurée, que le jugement du temps descouvre enfin les occultes fautes, et le défaut : et qui pour estre père de vérité et juge sans passion, a tousjours accoustumé de donner juste sentence de la vie ou de la mort des escritures : desquelles si en ce mien œuvre j'ay pris quelque chose (comme il est impossible qu'un si grand nombre de raisons et expériences, je ne me sois aydé infiniment du labeur des anciens) si est-ce que je ne prétens leur desrober, ny resembler les plagiaires, lesquels faisans parade du sçavoir d'autruy, le desguisant par eschange de paroles, se l'attribuent comme propre (2). »

Paré dressera donc un état exact de son doit et avoir. Il reconnaitra « hardiment » que les Anciens n'ont pas peu contribué à la perfection de la médecine, mais, ne voulant

(1) *Ibid.*, 8.
(2) *Ibid.*, 9.

se faire le tort de ravir à son travail ce qui lui est dû, il dira : « Tout cet œuvre est à moy et n'en puis estre fraudé, comme attentant nouvelleté, puisque j'ay basti en mon propre fond, et que l'édifice et les matériaux m'appartiennent. Et ce que j'ay d'ailleurs, sont seulement quelques accessoires, que pour suyvre la façon commune de traiter de toutes choses méthodiquement, j'ay pris comme reigles générales des escrits des anciens (1). » Et pour faire œuvre profitable à toute la nation française, ouvrir à tous le trésor de sapience, exposer au grand jour ses découvertes, il écrit en sa langue française « laquelle est autant noble que nulle autre estrangère » (2).

(1) *Ibid.*, 10.
(2) *Ibid.*, 13.

V.

Il n'est pas jusqu'à l'art qui procède le plus directement de l'Antiquité, l'architecture, qui, par la bouche de Philibert Delorme, ne réclame, lui aussi, ses franchises. L'auteur des *Nouvelles Inventions pour bien bastir* a découvert un système de voûtes qui apportera « choses incroiables ». Quelles merveilles n'eussent pas réalisées les Anciens, s'ils eussent connu pareille invention? « Je reviens, écrit Delorme à propos d'un projet de dôme qu'il a élaboré pour le Dortoir des Religieuses de Montmartre, à nostre nouvelle Invention, admonestant le lecteur que si les anciens en eussent eu aucune cognoissance, volontiers ilz en eussent usé en quelque lieu d'excessive grandeur. Ce qui n'est cogneu par aucuns vestiges d'antiquité : joinct aussi que noz livres d'Architecture n'en font aucune mention, que je sçache, et si les ay feuilletez tant que j'ay peu. Telle Invention doncques leur eust esté fort propre pour faire grands arcs et voultes longues.... Il me semble que l'Invention que nous donnons icy eust peu estre autant estimée que celle de C. Curio quand il fit construire deux fort grands Théâtres de bois, l'un auprès de l'autre, estant chacun d'iceux suspendus par un seul pivot (1). »

Cette invention si admirée des Anciens n'impose nullement à l'artiste moderne : « Telle chose est très aisée, ainsi que j'en ay faict l'espérience à Rome.... Mais faire de si grandes couvertures et autres œuvres incroiables par le moien de telle Invention comme nous descrivons icy, ou grandes voultes de maçonnerie, les Architectes anciens ne s'en sont advisez... Si les anciens eussent pensé à ceste

(1) I, 34.

Invention, de laquelle il a pleu à Dieu m'adviser et donner la cognoissance, n'eussent-ilz pas faict leurs voultes et couvertures tant grandes qu'ilz eussent voulu ou ilz les ont tenues estroictes ? Qui n'a leu les grandes despenses qu'ilz ont faictes, tant aux thermes de Dioclétien qu'autres vestiges, qui se peuvent encores voir ? Qui ne sçait leur grandeur de cueur, richesses et admirable sçavoir ? Il faut croire, s'ilz s'en fussent advisez qu'ils eussent faict de plus grandes Basiliques, et lieux plus spacieux qu'ils n'ont. »

Les Anciens n'ont pas connu les raffinements du trait géométrique. Tout ce que l'on peut citer d'eux en ce genre, se retrouve abondamment chez nous, et, qui plus est, nous avons renchéri sur eux. Delorme à lui seul en citerait plusieurs de son invention. Mais, trop longue serait la liste de toutes les nouveautés introduites dans l'architecture par nos Modernes : l'emploi des colonnes ioniques dont s'est avisé Delorme lui-même, au palais de la reine-mère, « qui est une invention que je n'avois encore veue ny aux édifices antiques ny aux modernes ny encore moins dans nos livres d'Architecture » (1), la colonne française, l'invention dont il est le plus fier et qu'il compare, sans fausse modestie, aux meilleures des Anciens.

Nulle nation n'a de plus beaux moyens de bâtir que la France : toutes les pierres, et les plus belles qui soient, son sol les lui fournit en abondance. Nulle nation n'a plus de ressources. Et un amour ridicule de tout ce qui est étranger, une déférence exagérée pour l'Antiquité lui interdiraient d'en tirer parti ! Delorme a étudié à sa source l'art antique. La vue des monuments de Rome, la fréquentation du « Père de l'architecture » lui en ont révélé tous les secrets, sans l'éblouir. Est-il rien de plus confus que les livres de Vitruve ? C'est à se demander si ses œuvres sont composées de briques et de morceaux, ou s'il a pris à droite et à gauche, au hasard, ses matériaux. « Quoi qu'il en soit, son œuvre est si enveloppé, confus, obscur et difficile, que plusieurs ne s'en peuvent guères bien ayder. Dieu donnera le moyen

(1) *Œuvres* (1626), 156.

à quelque gentil esprit de réduire tel désordre en bon ordre (1). »

Delorme nous dit ailleurs qu'il songe lui-même à clarifier, à commenter, à adapter le théoricien-type de l'Antique aux besoins modernes, « non que je veuille m'ingérer ny moins promettre d'y adjouster ne faire mieux, mais bien rendre l'Auteur plus intelligible, et le réduire à plus grande facilité pour s'en pouvoir mieux ayder, tant en la théorique que pratique moderne de nos bastimens, ainsi que nous avons coustume de nous loger en France et en autres divers lieux : comme aussi pour les Temples, Églises et autres édifices tant privez que communs et publiques (2) ».

Delorme place au-dessus de l'imitation des Anciens l'imitation de ce modèle éternel : la nature. Les Anciens ont imité la nature, quand ils ont inventé es colonnes et leur ornementation. Pourquoi ne nous serait-il loisible de faire comme eux, et, imitant la nature, d'inventer (3) ? « S'il a esté permis aux anciens Architectes, en diverses nations et pays, d'inventer nouvelles colonnes, ainsi que firent les Latins et Romains la Thuscane et composée : les Athéniens, l'Athénienne : et long temps devant les dicts Latins et Romains, ceux de Dorie, la Dorique : de Ionie, la Ionique ; et Corinthiens, la Corinthienne : qui empeschera que nous François n'en inventions quelques unes, et les appellons Françoises, comme pourroient estre celles que j'inventay et fis faire pour le portique de la chapelle qui est dans le parc de Villiers Coste-Rets (4) ? »

Donc, libre carrière à l'invention. Inventons, mais, ajoute Delorme, inventons dans l'esprit des Anciens. Ils ont longuement et minutieusement étudié la Nature et, comme tels, sont les plus précieux des éducateurs. Qu'ils restent

(1) *Ibid.*, 134.

(2) *Ibid.*, 179. Delorme à tout propos contredit, corrige ou réfute Vitruve (Voir *Œuvres*, (1626), 228 v°, 229, 288, etc...).

(3) *Ibid.*, Chap. XIII : *Qu'il est permis à l'exemple des Anciens, d'inventer et faire nouvelles colonnes : ainsi que nous en avons faict quelques unes appelées colonnes Françoises.*

(4) *Ibid.*, 219.

pour nous ces maîtres dont le génie conduit et règle l'inspiration sans l'asservir. Disciples soyons, mais disciples affranchis. « Après donc avoir bien retenu les mesures que vous avez veües par cy-devant, le présent discours servira d'aiguillon pour éveiller les bons esprits, et les induire à inventer d'aultres sortes de colonnes Françoises, comme nous avons faict la Dorique avec sa corniche et ornements... Si est-ce que quelque invention que le bon esprit puisse trouver, je conseille toujours d'y observer et garder les vrayes mesures que les Anciens et excellents Architectes nous ont donné, et trouvé suivant les vestiges de Nature, par grandes et infinies expériences, tant à l'ordre Dorique et Ionique, que Corinthien. Après lesquels... ont esté trouvez les ordres Thuscans, composez, Athéniens, et autres : de sorte qu'en observant les mesures, les Architectes qui entendront bien l'art, et en auront grande expérience, pourront par leurs bons esprits et divins entendements, trouver une infinité de belles inventions, en tous lieux et Royaume qu'ils soient : principalement quand ils voudront prendre leur subject après la nature des lieux, comme ont faict nos prédécesseurs, j'entens par imitation et exemplaire des choses naturelles que Dieu a faictes et créées : soit des arbres, plantes, oyseaux, animaux, et choses terrestres ou célestes ; comme aussi de leur effet, et progrez de la Nature et diférences d'une chacune. Sur quoy je vous proposeray par exemple nostre colomne Françoise, laquelle estant faite de pièces par certaine nécessité, on la peut orner et enrichir de la Nature, des choses envers lesquelles est plus enclin ce Royaume François et y sont pour le plus adonnez les habitants, pour décorer non seulement le lieu des pieds de stal, basses, chapiteaux, architraves, frises, corniches, et faire autres ornemens d'édifice : lesquels on peut changer et encores enrichir de diverses devises propres à ce royaume... Bref, le bon entendement ne demeurera à faire ses œuvres par faute d'invention d'ornements pour l'ordre des colomnes Françoises (1). »

(1) *Ibid.*, 219.

Est-il nécessaire de souligner ce qu'a de vivant l'imitation ainsi définie ? Hors de toute formule, de tout doctrinarisme, l'artiste créera en puisant autour de lui, dans la nature même, dans la nature de son pays, les éléments d'inspiration qui feront de son œuvre comme le produit naturel du sol national, mais aussi, en s'inspirant de toutes les acquisitions dont l'effort des siècles a enrichi l'art humain, disons le mot, en bénéficiant du progrès accompli. « Ce que je dy — il vient d'exposer le système de voûte qu'il a inventé et de constater que l'idée n'en est pas venue aux Anciens — non pour reprendre noz anciens, qui sont dignes de toute louange pour avoir faict choses incroyables et incompréhensibles aux hommes, voire plus grandes et trop plus admirables que nostre présente Invention : mais plus tost pour monstrer que le temps qui descouvre toutes choses, nous apporte de jour en jour nouvelles cognoissances et inventions, non seulement en Architecture, mais aussi en tous arts et sciences. Car comme le proverbe dict, *Postremi dies sapientissimi.* Les derniers jours sont les plus sages, c'est-à-dire, plus on vit plus on apprend. Ce que je cognois en moy, qui de jour en jour expérimente, trouve et excogite nouvelles inventions, m'estant emploié et addonné dès ma première jeunesse à tousjours chercher les plus doctes en Géométrie et autres sciences requises à l'Architecture, qui fussent en Europe : et visitant les excellentes antiquitez, et d'icelles prenant extraictz, mesures et proportions pour l'illustration de l'Architecture. En quoy par la grâce de Dieu j'ay tant bien procedé et prospéré, que j'ay ordonné et faict construire Temples, Chasteaux, Palais et maisons par vray art d'Architecture en divers lieux, tant pour Roys, Princes, Cardinaux, qu'autres, voire dès l'eage de quinze ans, auquel temps je commençay avoir charge et commander tous les jours à plus de trois cents hommes. Certes si Jule Cæsar Empereur si docte, si sage et si heureux en toutes ses entreprises, eust sceu telle Invention, il luy eust esté fort aisé et facile à faire les ponts qu'il descrit en ses Commentaires. Lesquelz plusieurs estiment estre fort grandes choses et les admirent, come n'aiants rien veu ou conceu plus grand et admirable. Ilz seroient beau-

coup plus esbahis s'ilz voyoient un pont qui fust faict de cent ou deux centz toises de large, atout une arche seulement, sur une grande et furieuse rivière (1). »

Foi au progrès — une invention en amène et fait trouver plusieurs autres, écrit P. Delorme (2) — confiance en la toute-efficacité de la raison et de l'expérience « grande et asseurée maistresse de toutes choses, toutes sciences et tous arts » (3), telles sont d'un mot les grandes inspiratrices de l'art, de la science et de la philosophie modernes.

(1) *Nouvelles Inventions*, 35. Voir encore la pièce liminaire.
(2) *Œuvres* (1626), 266.
(3) *Ibid.*, 259, v°.

CHAPITRE V

L'œuvre de la Renaissance jugée par les contemporains : la précellence littéraire de la France.

I. La « plantureuse saison de bons esprits ».
II. La France a son Homère, son Virgile et n'a plus rien à envier à l'Ancienneté.
III. Le devoir de la France.

I.

« Le tens viendra (peut-estre), écrivait Du Bellay, dans la *Défense*, et je l'espère moyennant la bonne destinée Françoyse, que ce noble et puyssant Royaume obtiendra à son tour les resnes de la monarchie, et que nostre Langue.... qui commence encore à jeter ses racines, sortira de terre, et s'élèvera en telle hauteur et grosseur qu'elle se pourra égaler aux mesmes Grecz et Romains, produysant comme eux des Homères, Demosthènes, Virgiles et Cicérons, aussi bien que la France a quelques fois produit des Périclès, Nicies, Alcibiades, Themistocles, Césars et Scipions. »

La prédiction de Du Bellay n'est pas restée lettre morte pour les contemporains. Dès 1555, Tahureau, l'auteur de l'*Oraison Au Roy : De la grandeur de son règne, et de l'excellence de la langue françoyse* (1555), formulant l'idée que reprendront avec un imposant ensemble les voix de l'opinion, déclarait : « Celuy.... sera bien peu voyant et aura l'esprit plombé d'une étrange sorte, qui ne connoistra bien fort aisément comme, la grâce aux Dieux favorables, nous sommes

en un siècle tant heureux qu'il est impossible de plus, et faut croyre s'il y devoyt arriver du changement que ce seroyt bien du pire, car d'estre meilleur ne plus excellant, il ne se pourroyt faire, tant la Nature et les Cieux se sont efforcez de montrer en sa grandeur le plus de leur puissance (1). »

Tahureau ne le prouve point seulement en exaltant le Roy « le plus grand et le plus heureux qui commanda onques sur la terre ». Il montre les Français s'employant industrieusement chacun en l'art qu'il pratique, et rivalisant en « divines inventions », le Ciel favorisant leurs efforts, et travaillant à « parfaire tout.... mesmement depuis les plus grans jusques aux plus petitz » (2). « Bref, Sire, vôtre Règne est monté à tel degré de perfection, qu'il ne peut estre plus accompli, et croy qu'il ne cède en rien à l'antiquité, soyt en armes ou en connoissance des lettres : Autrefoys la Grèce s'est glorifiée pour estre la mère des sciences et la première à bien dire, ayant toutes autres langues et nations en réputation de barbares et mal apprises au regard d'elle, exceptant néantmoins tousjours les Romains qui ne se contentoient pas moins d'eux en ce tems là que les Grecz mesmes : Mais comme cette grande Nature guydée de ce Souverain gouverneur ha tousjours accoutumé de conduyre toutes choses créées à quelque sommité de perfection, puys-après les y avoir entretenues par quelque espace de tems, peu à peu elle les rabaisse pour donner accroyssement aux autres, lesquelles suyvant son ordre inviolable, elle élève et entretient de mesme qu'elle ha fait les premières, chacune chose régnant à son tour, et selon la révolution qui prend son cours

(1) Fol. 3, r°. « S'il est donques ainsi que nous soyons au règne le plus heureux qui arriva jamais, qui seroit celuy tant brutal et dépourveu de tout jugement raisonnable, qui voudroit nier que pareillement la divine bonté ne nous ayt pourveu pour Soleil d'un tant heureux siècle, d'un Roy le plus grand, et le plus heureux qui commanda onques sur la terre ? » *Ibid.*, 3, r°. Et plus loin : « C'est vous, Sire, qui verrez, mais qui voyez desjà votre siècle fleurir en bonnes lettres, s'immortalizer en doctes écris, se façonner en vertueux exercices, se réveiller aux plus divines inventions, se polir en toutes civilités recommandables et bref en toutes louables vertus lever la teste et principalement en votre France, sus tous les autres siècles qui l'ont jamays devancé. »

(2) *Ibid.*, 5, r°.

sus tout ce qui est en ce monde : Ainsi le nous fait-elle maintenant bien connoître en la grandeur de vôtre Règne et en la beauté de vôtre langue Françoyse, qu'elle ha parfaite en son rang, de sorte que les mieux disans Grecz et Latins ne l'emporteroyent pas sus tant d'heureuses langues, sus tant de douces et sçavantes pleumes qui font aujourd'huy profession ou de bien parler, ou de bien écrire en leur naturel Françoys (1). »

A l'appui de son dire, Tahureau énumère les avantages du français. Aux « affectés latineurs », aux « dégorgeurs de latin », qui lui reprochent sa pauvreté, il démontre que jamais langue ne fut plus agréable, ni plus coulante et n'eut termes plus propres à traduire les conceptions de l'esprit. Mille et une inventions dont l'honneur revient au génie moderne appelaient des mots nouveaux : le vulgaire avec une merveilleuse élasticité de s'adapter à leurs exigences. Et qu'on n'objecte point le grand nombre des orateurs anciens, tous « plus habiles à écrire ou à parler » que les modernes. La France, répond Tahureau, possède des écrits aussi « ingénieux et bien discourus » que tous ceux qui sortirent de la plume des Grecs au temps de leur plus grande prospérité.

Qu'ils cessent donc enfin de « s'opiniastrer en leur excellence » légendaire, ces Anciens trop orgueilleux. « Nostre France est plaine d'une infinité d'Homères, de Virgiles, d'Euripides, de Sénecques, de Ménandres, de Térences, d'Anacréons, de Tibulles, de Pindares, d'Horaces, de Démosthènes, de Cicérons françoys, et bref en quelque manière d'écrire que ce soit, la France pour le jourd'huy ne doit rien à l'antiquité des Grecz, ni des Latins : O France heureuse ! nourrice des plus beaux et plus gentilz esprits qui furent jamais veus, combien ton renom se feroyt bien plus grand, et s'épandroit encores d'avantage, si tu vouloys rendre la louange que méritent ceux qui nous peuvent faire jouyr après la mort d'une double immortalité ! (2) »

Des nombreuses apologies de ce genre que l'on pourrait

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*, 6, v°.

citer — elles ne font, en somme, que rééditer des idées connues — détachons un argument, qui n'est pas sans éclairer d'un jour curieux la mégalomanie des Français du temps. Lassé d'entendre proclamer la France serve et débitrice de l'Antiquité, Guillaume des Autelz, l'auteur de la *Réplique aux furieuses Deffences de Louis Meigret* (1556), formule une théorie qui va tout simplement à faire du latin le dérivé du français.

Les scrupules philologiques n'embarrassent point son patriotisme. Remontant à l'origine des temps, Des Autelz imagine les langues se détachant de l'idiome primitif, se différenciant progressivement, le latin se façonnant finalement sur la langue française. La démonstration est curieuse, et mérite d'être citée textuellement, en dépit de sa longueur. « Je disois que nonobstant l'affinité de deux langues, la conclusion n'estoit pas certaine d'attribuer à l'une l'origine de l'autre et que paravanture, Dieu, Pain, Vin ne venoient pas de *Deus*, *Panis*, *Vinum*, ains pouvoient tousjours avoir esté telz. Je prenois plustôt ces termes, pource que la connoissance des choses par iceux signifiées, est nécessairement requise en la vie des hommes : et n'est pas vraysemblable, que les François ayent attendu d'en parler, jusques à ce que les Latins les ayent fournis de mots : et encores moins puis je croire, s'ilz en eussent eu d'autres, qu'ilz eussent changé le nom de Dieu vénérable et religieux à tous les peuples. Et quant aux voisinages de ces voix Latines et Françoises, *Deus* et *Dieu*, je l'attribue à quelque première confusion de langues, laquelle, comme je présume, divisa en espèces un seul idiome : comme si un mesme peuple s'escartant en diverses contrées eust en plusièurs sortes diversifié ces mots, pour à chacune bande donner une marque de différence, changeant les uns entièrement, des autres seulement les terminaisons ou autres choses : et ces espèces mesmes depuis ont de rechef esté divisées, comme la langue Grecque et la nostre mesme Gallique. Or n'est ceste mienne opinion répugnante aux saintes escritures, soit que l'on prenne ce qu'y en est dit historiquement selon la lettre, soit selon quelque

sens caché par allégorie (1). » « Ne soyons donc plus si faciles à nous confesser débiteurs en tout (car ce seroit impudence de mettre tout en ny) à ceux, desquelz paravanture nous sommes les créanciers : car... qui m'empeschera de dire que les Latins ont appris à parler des François, plustôt que les François d'eux (2). »

(1) *Réplique*, 15.
(2) *Ibid.*, 17.

II.

Dans ce procès entre Anciens et Modernes, qu'instruit avec tant de partialité le siècle de la Renaissance, deux témoignages nous seront particulièrement précieux. Henri Estienne et Robert Pasquier, le premier qualifié par sa compétence philologique pour prononcer un jugement écouté, le second fort de son autorité indiscutée d'historien, viennent attester à leur tour la grandeur du génie moderne et célébrer la « plantureuse saison de bons esprits ».

L'on a dit la position intermédiaire prise par l'auteur de l'*Apologie d'Hérodote* (1566) entre les partisans fanatiques du présent « à l'endroit desquels tant s'en faut que l'Antiquité tienne le lieu et le degré qu'elle mérite, qu'au contraire son honneur, en tant qu'en eux est, non seulement est abbaissé mais comme foulé aux pieds » et les défenseurs du passé qui ont l'honneur de l'Antiquité « en si grande recommandation et admiration, voire (s'il se peut dire) en sont tellement zélateurs, qu'ils semblent lui porter une révérence approchante fort de superstition » (1). A ceux-là, H. Estienne démontre les supériorités des temps lointains, à ceux-ci les avantages du présent. En juge impartial, il tient la balance égale entre autrefois et maintenant.

Est-ce bien là toute la pensée d'Henri Estienne ? Calviniste, il dresse un réquisitoire serré contre son siècle. Il ne nie pas que la méchanceté n'y soit pire qu'elle ne fut aux pires siècles du passé. Il démontre « de combien la paillardise est plus grande aujourd'huy qu'elle n'a esté » (2). Il

(1) *Apologie*, 42. Voir Rigault, 36 et suiv.

(2) A rapprocher de ce réquisitoire contre le présent, l'éloge du passé que Noel du Fail met dans la bouche d'Anselme qu'il définit « passablement sophiste » (*Propos rustiques*, II, 15, 1548). Il attaque les nouveautés et leur préfère la « façon de faire » de ses jeunes ans. Il vante la simplicité du cos-

dénombre les vices et les crimes de son temps : sodomie. blasphèmes, larcins des marchands et des gens de justice, homicides, cruautés, méchanceté des gens d'Église et conclut sur cette considération édifiante : « Ainsi qu'il y a en nostre temps des meschancetez plus estranges que jamais, aussi Dieu les chastie par façons plus estranges. » En d'autres termes, Henri Estienne, tout bien pesé, admet une décadence progressive de l'humanité morale : le Calviniste, en lui, nous le disions, est juge sévère d'une époque de simonie et de scandales romains. Mais l'humaniste, mais le moderne rendent au siècle ce que le Chrétien lui avait enlevé. Laissant aux esprits subtils le soin de décider où commence le moderne et où finit l'ancien, et combien il faut d'années à un poème pour mériter, comme le vin, la qualité de bon, il se range à l'opinion d'Ovide, qui préférait son siècle à tous les précédents, non point parce que sa méchanceté était moindre, mais parce que sa façon de vivre était plus polie. « Si j'avois à déduire le propos de ce poète, je monstrerois par le menu en combien de choses son siècle estoit plus poli que les précédents, et ceux principalement qui approchoient le plus près du siècle de ce vieil resveur Saturne, et puis, je pourrois, pour traiter encore plus généralement cest argument, monstrer comment de siècle en siècle les hommes ont eu l'esprit plus esveillé, et par ce moyen ont regardé le plus près à leurs affaires, et ont donné tousjours de plus en plus quelque polissement à leurs façons de faire : tellement

tume, des fêtes, le contentement du sort, la gaieté de bon aloi, le respect de Dieu de ce temps si excellent qu'il l'appelle le « temps de Dieu ». La réponse à cet éloge du passé c'est le discours d'Eutrapel : *Du temps présent et passé*. (*Contes d'Eutrapel*, XXII, 169, 1585) qui réfute ces « coquins de vieillards » toujours prêts à chanter les « triomphes et magnificences de leur temps passé ». Il démontre que le passé n'est en rien comparable au présent « de quel costé qu'on le veuille prendre ». Il vante la supériorité militaire, la supériorité de savoir des hommes d'aujourd'hui. Il voit dans le présent « plus de gens lettrez et doctes de la moitié, et qui savent au vray et sans sophisterie discourir et grater le fond de toutes disciplines, desquelles vous en vostre beau temps n'aviez descouvert que la crouste et superfice ». La justice est mieux représentée et mieux rendue. Le commerce, le confortable, le luxe sont plus développés que jamais, même chez les gens de peu. La noblesse est plus riche, etc....

que les anciennes estans rapportées à celles-ci se trouveroient fort lourdes et grossières (1). » Et, sans entrer dans la comparaison de l'Antiquité et des temps modernes qui serait matière infinie, ajoute-t-il, Henri Estienne prouve la supériorité des derniers siècles en comparant le siècle présent à ses devanciers. Cuisine, choix des mets, art de les préparer, vêtement, coiffure, façon de bâtir, ameublement, il n'oublie rien de ce qui peut prouver l'habileté consommée des hommes d'aujourd'hui en tout ce qui concerne le confortable et l'agrément de la vie.

Passant aux supériorités littéraires, l'auteur de la *Précellence* n'hésite point à donner l'avantage aux modernes dans la façon de prononcer les mots, dans l'art de rythmer et de faire rimer les vers. Les Français ont écrit des poésies « dont aucunes peuvent être parangonnées aux grecques et latines quant à ce qui constitue l'art poétique ». Leur perfection ne laisserait rien à désirer aux plus exigeants, n'étaient les exagérations dont se sont rendus coupables trop souvent leurs auteurs mal inspirés. Henri Estienne en veut à ces Pindarisants qui se croient obligés de substituer à *Dieu, les dieux*, à ces païens d'emprunt qui « latinizent et ethnicizent ou paganaizent » à plaisir, font œuvre diabolique aux dépens de la religion des Chrétiens. De là sa lutte contre les imitateurs serviles qui confondent les temps et les pays. De là son attitude si énergique à l'endroit des Cicéroniens. Reprenant les critiques formulées par les Latins eux-mêmes contre leur langue, il n'a pas de peine à démontrer l'inactualité d'un idiome réputé trop pauvre par ceux mêmes qui le pratiquèrent, inapte à rendre les finesses de Théocrite, d'Hérodote, ou les Épigrammes de l'Anthologie, incapable, à plus forte raison, de traduire les conceptions modernes, bref, définitivement dépassé, mais aussi l'ineptie, la suffisance du « Latin doctoral » des Cicéroniens. Il inventorie les richesses du français, démontre que nulle langue n'est plus propre aux affaires d'État, lui prédit un brillant avenir dans la diplomatie et la politique, vante l'abondance

(1) *Apologie*, II. Chap. XXVII, 118.

sans égale de ses termes de vénerie et de fauconnerie, sa brièveté, son harmonie. Enfin, non content de prouver « d'un cueur qui s'est tousjours monstré zélateur et comme jaloux de l'honneur de sa nation » la précellence du français sur le langage italien, tâche, estime-t-il, par trop facile, il le compare à la langue réputée « riche par dessus tous les riches ». En son français l'auteur du *Thesaurus græcæ linguæ* retrouve quelques-unes des qualités qui distinguent la « reine des langues » : l'abondance des synonymes, la puissance d'expression. Il démontre par le menu que les composés français sont plus « signifians » et ont plus « d'emphase » que les grecs. Sans préjudice pour les supériorités de détail qu'elle peut posséder sur la langue grecque, Estienne conclut que la langue française mérite la seconde place parmi toutes les langues qui ont jamais été, et la première entre celles qui sont aujourd'hui.

« Tant que cette main durera, écrivait dans le même esprit le chancelier Pasquier, en 1552, à M. de Tournebu (1), et que l'âme me battra au corps, je ne cesserai point de bien vouloir, particulièrement aux nostres. » Huit ans plus tard, commençait la publication des *Recherches de la France*, monument grandiose qui devait perpétuer la mémoire des « majeurs », mais aussi rendre un hommage solennel à la jeune littérature : l'œuvre de Ronsard recevait de l'historien du vieux passé français, sa première consécration.

Aux partisans de l'Antiquité à tout prix il démontrait donc que le temps était venu de rejeter la servitude romaine (2), et que, « francs et libres », les Français se devaient de préférer à une langue désuète un idiome plus souple, plus adapté aux besoins modernes (3) ; que ce serait être peu avisé et poursuivre la vaine réputation de docte, que de s'acharner à exposer en latin, ce qui ne fut jamais

(1) *Lettres*, L. I, II, 5, D.
(2) *Ibid.*, 3, C.
(3) « J'adjouste que les dignitez de nostre France, les instruments militaires, les termes de nostre practique, brief la moitié des choses dont nous usons aujourd'huy sont changées et n'ont aucune communauté avec le langage de Rome. » *Ibid.*, 3, C.

latin. Décidé qu'il était, comme il le déclarait fièrement, à suivre toujours « le grand chemin de la raison » (1), il refusait de s'incliner devant l'autorité des illustres personnages, Valla, Politien, De la Mirandole, Érasme, Budé, Alciat, qui avaient consacré par leur exemple l'emploi du latin. Les Latins s'étaient-ils donc contentés d'écrire en grec, si illustre que fût la Grèce et si écrasante sa supériorité sur Rome ?

Et pour mieux encourager les Français à s'affirmer eux-mêmes, il leur démontrait que leur langue, en dépit de Du Bellay, ne fut jamais pauvre ni nécessiteuse (2), que, de tout temps, la Gaule fut en réputation d'éloquence, témoin la légende de l'Hercule Gaulois, témoin le renom de Lyon et de Marseille, témoins les Romains eux-mêmes — est-il attestation plus précieuse ? — qui disaient que la Grande-Bretagne apprit des Gaulois l'art de s'exprimer (3). Il montrait en quelle recommandation furent autrefois les lettres parmi nos rois (4), la poésie française rayonnant à l'étranger, les Italiens, Bembo, Sperone, Acquicola, le plus grand des poètes d'Outre-Monts, Dante lui-même, confessant, si sobre admiratrice d'autrui que fût d'ordinaire l'Italie, leurs dettes à nos poètes. Il comparait Français et Romains, et, répondant à Sibilet qui soutenait « qu'au regard des bonnes lettres

(1) *Ibid.*, I, VIII, 12, C.

(2) *Ibid.*, Lettre à M. de Tournebu. Le français, démontre PASQUIER (*Ibid.*, 3, C), n'est pas trop court d'élégance pour exprimer ce que nous « couvons de beau dedans nos poitrines » ni trop pauvre en mots propres « pour bien et deüement exprimer les conceptions de nos âmes ». D'ailleurs, la variété de l'expression est moins nécessaire dans une monarchie où l'on cherche à satisfaire son roi par des actes, que dans un État populaire comme l'État romain ou l'État grec, où l'on s'ingénie à « imposer » au peuple « par amadouëment de paroles » (*Ibid.*, 4, C). Au rebours de Du Vair, qui prétendra que notre éloquence française « dégénère de l'ancienne Grégeoise ou Romaine », il soutient que sans doute, « pour estre nez sous une Monarchie, nous *n'avons* de si grands maistres et ouvriers de l'éloquence comme en Grèce ou Rome, où ils vivoient sous un Estat populaire ». Mais, ajoute-t-il, « si veux-je croire, que s'il y a quelque tare chez nous, elle provient de la disette de nos esprits, et non de nostre vulgaire que j'estime autant capable et susceptible de tous beaux subjects, comme la langue Grégeoise ou Latine ». (*Ibid.* 441, B.)

(3) *Ibid.*, I, II, 5, B.

(4) *Ibid.*, II, VII, 39, A.

nous n'entrions en nulle comparaison avec eux » (1), il réfutait l'opinion néfaste, en cours dans notre pays, « par laquelle nous autres Français estimons n'avoir rien de bon que ce que nous avons emprunté de la ville de Rome : et nous estans par ce moyen donnez en proye à l'estranger, depuis par succession de temps quelques sots et glorieux Italiens se sont voulus affubler de tel honneur par dessus nous, qu'ils semblent par leurs escrits nous réputer comme chiffres : et néantmoins... tant s'en faut que nous devions rien à ce superbe Romain que, soit pour le regard des armes, soit que nous tournions nostre esprit aux lettres, il nous en devra de retour » (2).

Puis, reportant ses regards vers le présent, hardiment il mettait en balance non pas seulement les poètes français et les poètes d'Italie pour donner à ceux-là la préséance sur ceux-ci (3), mais, audace plus courageuse, les illustrations de son temps et les gloires consacrées de la Grèce et de Rome. Il prouvait par des exemples que la langue française est aussi capable que la latine de suffire à l'expression poétique. « J'ay longuement marchandé avecques moy avant que passer le Rubicon, maintenant le veux-je franchir, et sans m'aheurter au vulgaire Italien, soustenir en plus forts termes, que nostre langue n'est moins capable que la Latine des traicts Poétics hardys. Car quant à moy je ne voy rien en quoy le Romain nous face passer la paille devant les yeux (4). »

La France, proclamait l'auteur des *Recherches de la France*, a son poète, comme la Grèce son Homère, et Rome son Virgile. « Ronsard est celuy que je mets devant tous les autres, sans aucune exception et réserve. Car ou jamais nostre Poésie n'arriva, et n'arrivera à sa perfection, ou si elle y est arrivée c'est en nostre Ronsard qu'il la faut telle

(1) *Ibid.*, I, xii, 19, B.
(2) *Ibid.*, I, xii, 19, B.
(3) *Rech.*, VI, ix, 755. *Si la Poésie Italienne a quelque advantage sur la Françoise.*
(4) *Ibid.*, VI, ix, 755.

recognoistre (1). » « Car pour bien dire, je ne pense point que Rome ait jamais produit un plus grand Poëte que Ronsard, lequel fut suivi de quelque autre fort à propos (2). » Pasquier est un esprit prudent. Il ne se dissimule point la puissance occulte des idées admises et que, hasarder des opinions nouvelles, c'est, en matière de littérature aussi bien qu'en matière de religion, s'exposer au reproche d'hérésie. Le voilà donc entourant de précautions oratoires ses affirmations trop osées, les avançant comme à la dérobée, apportant des correctifs à leur audace. « Je ne veux pas dire, écrit-il, après avoir comparé la scène des Cyclopes forgeant le tonnerre de Jupiter dans l'Énéide et celle des bûcherons ouvrant les navires de Francus dans la Franciade, que ceste pièce vienne au parangon de l'aultre, si n'est-elle point à rejetter, qui voudra balancer toutes les particularitez d'icelle. Mais si en contr'eschange j'ozois franchir le pas, et vous dire que nostre Poëte a eu quelquefois le dessus du Romain, m'estimeriez-vous hérétique (3). » Allant jusqu'au bout de sa pensée, l'historien ajoute : « Je vous prie, ne soyons vous et moy préoccupez, vous d'un respect que parfois avecq'trop de superstition nous portons à l'ancienneté : moy d'un amour extraordinaire que chacun porte naturellement à sa patrie : Que si vous me permettez d'en dire ce que j'en juge (il s'agit de trois descriptions de Ronsard).... je diray qu'en tant que touche le premier, Ronsard va de pair et compagnon avecques Virgile : par le second il luy cède : mais quant au troisième, il passe d'un grand vol, le vol de Virgile (4). » Ailleurs encore : « Ja Dieu ne plaise que je mette facilement nostre Ronsard au parangon du grand Virgile : Car ce seroit blasphémer.... contre l'ancienneté, toutefois, je vous prie ne trouver mauvais si je vous rapporte icy des pièces de l'un et de l'autre sur mesmes subjects, par lesquelles vous verrez que s'il emprunta quelques belles inventions de Virgile, il les luy paya sur le champ à si haut

(1) *Ibid.*, VI, VIII, 754, fin.
(2) *Ibid.*, VII, III, 815.
(3) *Ibid.*, VI, XI, 770.
(4) *Ibid.*, VI, XI, 772.

intérest, qu'il semble que Virgile luy doive quelque chose de retour (1)... » « Vous me direz que Virgile en a esté l'inventeur : et Ronsard l'imitateur, et qu'il est aisé en adjoustant aux inventions de les rehausser. J'en suis d'accord, mais si j'ay cette recognoissance de vous, je demeure satisfait et content, parce qu'en ce faisant il faut tout d'une suite recognoistre que nostre langage François ne manque de rien, non plus que le Latin pour exprimer les belles conceptions, quand il tombe en bonne plume. C'est une chose familière aux meilleurs Poëtes d'imiter ceux qui les ont devancez : Ainsi fit Virgile à l'endroit d'Homère, ainsi l'a fait Ronsard à l'endroit du mesme Virgile... (2) » En d'autres termes, Ronsard imite, mais il renchérit sur son modèle : « Il semble, conclut Pasquier, après avoir cité un trait de Virgile, n'y avoir rien de plus beau que les Métaphores icy raportées à l'usage des Nautoniers. Ronsard n'y est pas voulu demourer court, ains en imitant Virgile y a apporté je ne sçay quelle grâce merveilleusement agréable : voire il semble d'avoir voulu r'envier sur luy (3). » Ainsi fit-il aussi de Catulle : il le dépassa. Ainsi fit Du Bartas que Pasquier compare à Ovide. D'un mot, nos poètes français imitant les Latins les ont souvent égalés et quelquefois dépassés (4). Et si l'on objecte que ce sont là, malgré tout, des imitations, Ronsard répondra qu'il ne serait pas embarrassé pour citer des beautés qui ne doivent rien à un modèle. Il rapporte un Chant Pastoral de Ronsard et conclut : « Je deffie toute l'ancienneté de nous faire part d'une pièce mieux relevée et de plus belle estoffe que cette cy (5). » Il cite les poètes d'hier et d'aujourd'hui, assignant à chacun son rang, jugeant et comparant tout ensemble.

Et Pasquier de démontrer que notre langue est capable

(1) *Ibid.*, VI, XI, 772.

(2) *Ibid.*, VI, XI, 764. Ailleurs Pasquier est plus élogieux encore. Voir *Ibid.*, VII, III, 815.

(3) *Ibid.*, VI, XI, 766. Voir encore la suite des comparaisons.

(4) *Ibid.*, VI, XI, 763.

(5) *Rech.*, *Ibid.*, 773. Voir pour les différents jugements portés sur Ronsard par Pasquier, VOIGT, 19.

de vers mesurés comme le grec et le latin (1), et que, si le mode naturel à notre poésie est le vers rimé inconnu aux Anciens, il n'en est pas moins vrai qu'il y a « plus de contentement pour l'aureille en nostre Poésie qu'en celle des Grecs et Romains », leurs vers marchant avec leurs pieds, les nôtres glissant et coulant doucement sans pieds (2) ; qu'elle excelle aux jeux poétiques et n'a rien à envier sur ce point, en ingéniosité, aux poètes latins, non sans mentionner qu'il ne s'abuse point sur la valeur de pareilles jongleries. « Pour tout cela ne pensez pas que j'en estime nostre Poësie Françoise plus riche. Ce que je vous ay cy dessus déduit, est pour vous monstrer, que non seulement l'esprit du François, mais la langue, se peut transformer en autant d'objects, que l'ancienne de Rome, et encores souz meilleur titre comme je vous feray paroistre... (3). » « Mais à quel propos tout ce que dessus ? (il vient de comparer Ronsard et Virgile.) Pour vous dire que nostre langue, grâces à Dieu, n'est non plus souffreteuse que la Latine en tous les subjets qui se peuvent offrir : et au surplus que si nous avions beaucoup de Ronsards, nostre Poësie Françoise ne cedderoit en rien à l'ancienne des Romains : veu que luy seul s'est diversifié en autant de genres de Poésie qu'il luy a pleu par un privilège spécial non commun à tous les autres Poëtes : En tous lesquels il s'est rendu admirable et si je l'ose dire l'outrepasse de tous les autres (4). »

(1) *Ibid.*, VI, XII, 778.
(2) *Ibid.*, VI, VIII, 749.
(3) *Ibid.*, VI, XIV, 794. Il démontre un peu plus loin (796) que les Français surpassent les Anciens dans ce genre inférieur de poésie. Il conclut son exposé en ces termes : « Je vous ay servy de ce Chapitre et du précédant concernants quelques jeux Poëtiques Latins et François. Non que je trouve bon que nostre Poëte s'y amuse... Mais afin que chacun cognoisse que si en la langue Latine, les anciens ne furent despourveus de tels passetemps, aussi ne le sommes nous en la nostre. » (798)
(4) *Ibid.*, VI, XI, 774.

III.

En somme, comme il appert de ces quelques témoignages glanés parmi tant d'autres que nous pourrions citer, la question qui se pose à la fin du XVIe siècle n'est plus de savoir si, fonds et forme, la littérature nouvelle égale et surpasse les modèles antiques : l'exemple de Ronsard et de Du Bellay, voire, toutes réserves faites, l'œuvre d'un Baïf, leur paraissent démontrer suffisamment que les Français « peuvent » autant que les Grecs et les Latins (1), mais de préciser les moyens qui ai-

(1) « Notre poësie françoise, maintenant non pas accoustrée, mais comme il semble, faite tout à neuf par nostre Ronsard, nostre Baïf, nostre Du Bellay, qui en cela avancent en tant nostre langue, que j'ose espérer que bien tost les Grecs ni les Latins n'auront guères pour ce regard, devant nous, sinon, possible, le droit d'aisnesse. » (La Boëtie, *De la Servitude*, (1576), 43.) Les aptitudes étant les mêmes, les mêmes résultats ne sauraient manquer de se produire. « N'est pas la nature mère commune à tous humains, Grecz, Romains, François, Espagnols ou autres tels qu'ils soient ? N'avons pas la force et santé du corps ? La vaillance, l'esprit et la discrétion pour mesnager toutes les grâces communes ? Qui se voudroit donc dire inférieur aux plus excellens d'eux qu'en diversité de condition, et différente distribution des biens de ce monde ? Mais si pour un aveugle, et comme aucuns disent, trop indiscret répartement des moyens que la Fortune sème par l'Univers, les moindres de nous ne se peuvent esgaller aux grandeurs Payennes : nostre devoir ne passera l'obéissance. » (La Popelinière, *Avant-Discours*.) Voir encore la lettre au Chevalier de Montereau (1554) où, réfutant l'opinion qui attache à certains pays, à certains climats certains privilèges en quelque sorte intellectuels, Pasquier prouve que « toute nation est capable des disciplines, selon la diversité des occurences ». « Je vous puis dire, car il est vray, que tout ainsi que les Monarchies, aussi les sciences et disciplines changent de domicile et hébergement, selon la diversité des saisons. C'est pourquoy du commencement elles florirent aux Chaldéens, puis en Egypte, de là s'acheminèrent en la Grèce, puis à Rome. Et depuis s'estant plantée entre nous par plusieurs centaines d'an une longue barbarie par le moyen de ce ravage général que brassèrent plusieurs nations brusques à l'empire Romain, enfin elles se vindrent loger, partie en Italie, partie en Allemagne et en France, où elles font encore leur séjour. Le tout par une entre-suitte de toutes choses, laquelle faict que vous verrez en certains siècles les armes prospérer en un pays et les sciences après (Pasquier, *Lettres*, I, v, 9). Les règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste marquent, selon Pasquier, le commencement du réveil des bonnes lettres (*Rech.*, VI, III, 720).

deront le génie français à sauvegarder son originalité dans l'imitation, et la part à faire au génie ancien dans l'œuvre de régénération littéraire. Or, sur ce point encore, l'opinion des novateurs modernes se prononce avec une éloquente unanimité. Ils rejettent résolument toutes les formules qui, par leur étroitesse, leur semblent incompatibles avec les exigences du génie moderne : imitation littérale des modèles à la façon des Cicéroniens qui, tels Longueil, Sadolet, Bembo, « s'acquirent le bruit de sçavans parmy le peuple, pour dicter bien unes lettres en langue Latine, et toutesfois lettres dans lesquelles il n'y a qu'un amas de paroles bien choisies de Cicéron, et proprement rapportées à leur ouvrage en forme de marqueterie (1) », pédantisme antique, à la facon des doctes : poètes comme Baïf (2) ou avocats comme De Thou (3), qui émaillent leur francais de mots calqués sur les Anciens, ou de citations des auteurs latins, et, tout en s'amusant à alléguer les Anciens, ne font rien d'ancien ; d'une facon plus générale encore, emploi de la langue latine comme expression du génie moderne (4). Ils condamnent comme mauvais patriotes les Francais qui, loin de pratiquer les Anciens pour « enrichir et subtilier » leur propre langue, apprennent à leur école à la mépriser. Ils ravalent au rang d'exercice nécessaire, mais inférieur, la traduction qui asservit l'esprit à la tyrannie du texte, et, le faisant prisonnier d'une pensée étrangère, le rend incapable d'inventer lui-même. Qui donc se souvient encore des traductions de Nicolas d'Oresme, alors que le Roman de la Rose, et les œuvres d'Alain Chartier, si vieillie qu'en puisse être la langue, sont encore dans

(1) E. Pasquier, *Lettres*, II, II, 30. A. Tahureau se moque, lui aussi, de ces Cicéroniens « lesquels après avoyr tant soyt peu vogué en la langue latine, pensent à tous les motz qu'ils jergonnent parler tousjours par l'esprit de Cicéron ». *Oraison*, 6, r°.

(2) Pasquier se moque après Du Bellay, du « Docte Docteur et Doctime Baif et de la « sotte nouveauté » qu'il pratiquait ». (*Lettres*, II, 654, B.)

(3) « Or puisqu'il a pleu à Dieu l'appeler à soy, je désire aussi qu'avec luy soit ensevelie ceste nouvelle manière d'éloquence. » *Ibid.*, VII, XII, 193, A.

(4) « C'est un crime de lèze-majesté d'abandonner le langage de son pays vivant et fleurissant pour vouloir déterrer je ne scay quelle cendre des anciens. » Ronsard, *Œuv.*, III, 33, Préface de la *Franciade*.

toutes les mains (1) ? Autre temps, autre pays, autre poésie. Il serait aussi déplacé de faire revivre en France l'éloquence ou la poésie des Anciens qu'inhabile de la part des juristes de transporter dans les temps modernes la législation des Romains (2). Jamais circonstances ne s'accommodèrent mieux à l'illustration du francais. Que les Princes veuillent (3), et protègent les bonnes volontés, mais que les « bons Français » cessent d'être si superstitieusement admirateurs de l'ancienneté que, par estime exagérée des étrangers, ils abandonnent la culture de leur jardin, où fleurissent de si belles

(1) Voir *Lettres*, II, vi, 37. Comparaison du translateur et de l'inventeur, et *Ibid.*, XI, vi, 294.

(2) « Il est désormais temps qu'ostions ceste folle appréhension qui occupe nos esprits, par laquelle mettant sous pieds ce qui est du vray et naïf droit de la France, reduisons tous nos jugemens aux jugemens des Romains : ne nous advisans pas que tout ainsi que Dieu nous voulut séparer de l'Italie par un haut entrejet de montaignées, aussi nous sépara-t-il presque en toutes choses, de mœurs, de loix, de nature et complexions. » (PASQUIER, *Lettres*, IX, I, 223, A.) Voir le développement très intéressant qui suit sur ces différences. Pasquier adjure les juristes français de s'affranchir de ceste « superstitieuse servitude dont nous captivons nos esprits à la suite de droict ancien ». *Ibid.*, 225, C.

(3) C'est aussi l'avis du fameux avocat Simon MARION : Il a, raconte-t-il, employé sa première vieillesse à revoir les plaidoyers qu'il avait prononcés autrefois, et à les retravailler « à la façon des Anciens Advocats de Grèce et de Rome : en tant toutes fois que nostre usage se peut accorder avec le leur ». Celui qui les voudrait imiter en tout en notre barreau, se rendrait fort ridicule, « comme on voit, dit Marion, en semblable que nostre médecine se sert des préceptes d'Hyppocrate, Galien, plus que de leurs remèdes, sous un autre ciel ». Nos avocats ne veulent qu'exposer les faits ; l'éloquence ancienne, elle, etait toute pathétique. *Plaidoyers*, 1629 (197-198). La présente citation est de 1594. « Qui est le François si vil et abaissé de naturel, qui ne s'assure qu'avec discrétion nous pouvons autant que les Grecs et Latins ? Soit à l'embellissement de nostre langue, soit à l'avancement de l'Etat ?....... Pour ne parler toutesfois que de la langue : je me tiens asseuré que si nostre Prince veust, il verra devant son dernier jour, la langue Françoise conduite à son période, non moins louable que celuy de la Latine (LA POPELINIÈRE, *Avant-Discours*, dernière page). « Je ne doute point, écrit dans le même sens Claude DE BUTTET, que si les gentils esprits qui de ce tens se sont montrés au jour, eussent rencontré la faveur digne de leurs mérites, que nous n'eussions veu en France des Homères et Virgiles, et que l'Antiquité n'eût plus usurpé tant de gloire sur nous, mesme pour avoir si bien commencé, qu'au genre d'écrire que noz poëtes ont touché jusques ici, ils ne sont en rien redevables aux anciens Grecs, ni Latins.» (I, 152.)

fleurs pour vieillir à travailler chez les tiers, et faire fort ingratement fructifier le bien d'autrui (1).

D'un mot, les modernes en appellent de cette archéologie inutile, qui ne travaille, selon l'expression de Ronsard, qu'à « déterrer je ne sçay quelle cendre des Anciens » à l'imitation libre et généreuse qui innove et qui crée (2). « Je veux, écrit Pasquier (3), que celuy qui désire estre bon Poëte François, allambique (des Anciens), un bon suc, dont il façonnera ses escrits : je veux, que comme l'Abeille, il suçotte leurs fleurs pour en former son miel : non pas qu'il en soit quitte, pour habiller à la Françoise les inventions estrangères, comme j'en voy quelques uns l'avoir fait avec une honte effacée. (Cela ne peut procéder que d'un esprit cacochime.) Il faut qu'en lisant, il se fasse riche, aux dépens de celuy, qui en luy prestant, ne luy prestera rien, mesme empruntera de luy telle chose, à quoy l'Autheur n'avoit pensé, par une taisible suggestion et rencontre de leurs bons naturels : que ce soit une bonne digestion, dont il fera un corps solide, sans rendre les viandes indigestes, et ainsi qu'il les aura prises. S'il gagne cest advantage sur luy, et sur nous, qu'adonc il luy soit permis de mettre la main à la plume et nous communiquer des escrits (4). » De là l'insistance qu'apporte un esprit

(1) La Popelinière, *Ibid.*, C. i. j. r°. Défaut coutumier aux Français, ajoute La Popelinière. Il formule avec beaucoup d'énergie cette idée, que c'est un devoir patriotique de cultiver la langue nationale, laquelle permet de faire connaître aux autres peuples ce qu'il peut y avoir de beau et de bon dans son pays. « Comme font trop de bons esprits aujourd'huy, que vous diriez plus curieux de se montrer bourgeois d'Egypte, de Taprobane et des Indes : que d'estre veus François par les peuples voisins. Dont ils raportent peu d'honneur, mais beaucoup de blasme à se montrer forains et vivre comme estrangers au lieu de leur première naissance. »

(2) « Qui l'empeschera de faire sortir de la France, chose que ny l'arrogante Grèce, ny la curieuse Romme, ny la studieuse Italie n'avoient encores veu ? » Guillaume des Autelz, *Réplique*. Les Latins, ces imitateurs par excellence, ont eux-mêmes créé un genre de poème nouveau : la satyre. Les Italiens, jaloux de leur originalité, ont rejeté les inventions étrangères. Pétrarque a créé le Sonnet, le Chant, le Triomphe où il n'imite spécialement aucun auteur Grec ou Latin. *Ibid.*

(3) *Lettres*, XXII, ii, 653.

(4) Pour bien définir ce qu'il entend par imitation il emprunte ingénieusement une comparaison à l'architecture « suivant laquelle vous trouvez tous

averti comme Des Autelz à mettre le poète moderne en garde contre les exagérations, soit qu'il condamne comme trop peu fondée en raison « la superstition du nombre des Actes, des Scènes et des personnes parlantes », soit qu'en réaction contre les excès ronsardiens sans doute, il recommande un emploi plus sage et plus sobre de la métaphore, estimant « quelques figures Grecques et Latines, estre vices François et au contraire. Item aucunes inusitées, impropres et inconnues aux autres langues, qui nous sont familières et élégantes et au rebours ». De là aussi, la faveur que témoignent les modernes aux genres traditionnels, issus directement de l'inspiration nationale, la Moralité, genre mal cultivé peut-être, mais en soi digne de tout éloge pour sa gravité toute française, et d'autant plus éloigné de la « vanité grégeoise des commédies et des tragédies », la ballade française en tout comparable à la sextine italienne, sans parler des allégories françaises qui valent bien les allégories antiques. Et, s'ils se plaisent à rappeler les siècles les plus fameux de l'histoire nationale, à montrer la langue française connue, prisée et parlée d'Angleterre à Jérusalem, la très fameuse Université de Paris attirant un Dante et un Boccace, les cours d'Europe nourries du « lait français », les Italiens, les Espagnols, les Allemands, « contraints de forger leurs Romans et contes fabuleux sur les inventions des Trouvères, Chanteurs, Conteurs et Jongleurs » et imitant les plus beaux traits de Thibaut de Navarre, Brûlé, Coucy (1), c'est que, mieux que

les grands bastimens, beaux et riches qui furent faits depuis la venüe de nos Roys, comme vous pourriez dire dans Paris, une grande Église de Nostre Dame, une saincte Chappelle, le Palais, lesquels le commun peuple estime faicts à l'antique : et néantmoins au jugement des braves Architectes, il n'y a rien d'antique en eux, ains sont bastis à la moderne, pour n'avoir rien de tous ces rares traits, dont les anciens Grecs et Romains usoient en leurs architectures : ains peut-on dire vrayement, un Louvre avoir esté faict, par feu Monsieur de Claigny, à l'antique, encores qu'il soit nouveau, dans lequel il a exprimé tout ce qui estoit de beau et digne de l'ancienneté ». *Lettres*, VII, XII, 192, B.

(1) Claude Fauchet (*Recueil des Antiquités gauloises en France*, V. *Que la langue françoise a esté cogneue, prisée et parlée de plus de gens qu'elle n'est à présent*). Après avoir rappelé ces temps glorieux, Fauchet ajoute : « Il y avoit donc plus de gens qui faisoient compte de nostre langue qu'aujourd'huy. Toutes fois j'estime, que si les hommes doctes continuent à escrire leurs

les démonstrations abstraites, cette leçon des faits leur semble susceptible de prouver que les Français feront renaitre le siècle d'or, lorsque laissant, comme l'écrivait Pasquier, l'opinion bâtarde qui les fait affectionner les choses étrangères, ils useront de ce qui leur est naturel et croit parmi eux « sans main mettre » (1).

conceptions en nostre langue vulgaire, que cela pourra nous rendre l'honneur perdu ; l'enrichissant tous les jours, par tant de fidelles translations de Livres Grecs et Latins : mais plus (à mon advis) par tant de sçavans personnages, qui employent les forces de leur vif esprit à l'augmentation de la poésie Françoise. Laquelle ils vont tous les jours eslevant si haut qu'il y a espérance, puisque jà ils ont passé tous ceux qui depuis le temps d'Auguste ont escrit en vers (je n'excepte les Italiens et encore moins les Espagnols) que nostre langue sera recerchée par les autres nations, autant qu'elle fut jamais. » (*Ibid.*). Si les nations étrangères furent autrefois contraintes d'imiter la France, à plus forte raison « que feront ceux qui vivent maintenant, quand ils viendront à feuilleter les œuvres de tant d'excellens Poëtes, qui sont venus depuis le régne du roy premier de ce nom. Je croy qu'ils ne se feindront non plus de les piller, et qu'ils auront encore moins de hâte de cueillir les fleurs de si beaux jardins dressez par nos derniers Poëtes, que leurs prédécesseurs n'ont faict d'emporter les espines et ronces des landes et haliers fréquentez par nos anciens pères ». (*Ibid.*).

(1) *Lettre à M. de Tournebu*, I, II, 3, B. Voir aussi le second livre du ***Monophile***, 756, B. Ces idées se retrouvent chez son fils Nicolas Pasquier (Voir VI, I : IV, XIV, 1206, C. A la suite des *Œuvres* d'Estienne Pasquier.

CHAPITRE VI

La légende de l'Antiquité mère des Sciences et des Arts.

I. Nécessité de reviser la « légende antique ». Mauvaise foi des historiens anciens : la Grèce menteresse. Le Romain charlatan.
II. Origines incomparables de la nation française : la légende de Francus. Origines de la civilisation : la « légende gauloise ». Les Gaulois colonisateurs et civilisateurs universels. Les Anciens humbles disciples des maîtres gaulois.
III. La marche de l'histoire universelle, d'après les historiens français du XVIe siècle. Vicissitude et progrès. Temps anciens et temps modernes. L'avenir du génie moderne.

I.

Le seizième siècle, âge d'examen et de critique, a prétendu résoudre l'un des problèmes les plus ardus, qui puissent solliciter la sagacité de l'historien. Il s'est fait fort de démontrer à grand renfort d'arguments puisés aux sources les plus capables, estimait-il, d'inspirer créance, que les Anciens avaient intentionnellement abusé la postérité, en s'attribuant l'invention première de la civilisation, et qu'à tout prendre, la légende de l'Antiquité mère des arts et des sciences, n'était qu'une de ces fables mensongères auxquelles se complaisait un peuple fallacieux, naturellement porté à prendre pour des réalités les suggestions de sa mégalomanie ou les chimères de sa fantaisie.

Dès le début du siècle, l'idée d'une duperie habilement calculée dont les Grecs et les Romains seraient les artisans intéressés et les ancêtres gaulois la victime, s'affirme dans

les écrits des Français (1). Elle devient bien vite lieu commun, le cliché obligatoire qui accompagne tout exposé de l'histoire nationale. Les historiens de profession : Bodin, Vignier, La Popelinière, établissent par une critique en règle des ouvrages anciens que « les Princes de l'histoire (2) »,

(1) Les historiens romains, « anciens émulateurs et envieulx de la prospérité des Gaulois et Françoys les nobles faictz desquelz ilz s'efforcent tousjours calupnier et abastardir », ont su habilement tirer parti de leur histoire, secondés en cela par la crédulité des Français qui s'extasient devant tout ce qui est étranger, et admirent le moindre moucheron d'où qu'il vienne, pourvu que cela ne soit pas de leur pays. [Voir Bouchet, Dédicace des *Anciennes généalogies* (1527) et Quentin, Préface Latine des *Annales d'Aquitaine* de Bouchet (1531)]. L'idée fera le tour de la littérature (Voir Mart-Lav., Joachim Du Bellay, *Défense*, 7). Si nous eussions eu un Tite-Live, raisonne Guillaume Du Bellay (Prologue de l'*Epitome*, 1543-1556), il n'y aurait vertueux fait dans les histoires romaines auquel nous n'eussions un répondant. C'est donc bien à tort que les historiens français regrettent la condition fortunée des temps antiques. « Leur honneur sauve, il semble que s'ilz vouloient considérer et bien peser les choses qui seulement depuis cent ans sont advenües en ce Royaume, Ilz cognoistroient clairement que les escrivans ont plus deffailly à la matière que la matière à eulx : Et que jà eust peu un diligent et bon historien, sans rien toucher ne de superflu, ne d'inutile, plus mettre en lumière de livres, et décades que Tite-Live ou Troge Pompée ne firent en si long temps. »

(2) Leur prestige n'est que le résultat de la prévention avec laquelle les ont jugés les siècles. Si l'autorité ne les autorisait plus que la raison, démontre La Popelinière, si on les jugeait par de « vives et claires raisons », l'on s'apercevrait bien vite que leurs histoires sont au-dessous de toute critique. Aristote, au lieu de profiter de la libéralité d'Alexandre pour rassembler les documents du passé, supprime tous ceux qu'il peut, pour forger plus à son gré la légende de la Grèce, mère des Sciences et des Arts. « Rien de plus petit ès choses de mérite, mais si prolixe en choses petites » que le narré de Thucydide, de plus incertain que les allégations d'Hérodote, menteur par vanité, type achevé du servile flatteur. Polybe est le plus partial des sectaires. Denys est un orateur plutôt qu'un historien. Diodore accepte sans contrôle les mensonges des devanciers. Tite-Live ne connaît que les Romains et traite tous les autres peuples, les Gaulois en particulier, de barbares. Tacite est obscur par trop de brièveté. Ce sont en général les petites choses inutiles, les anecdotes, par exemple, ou encore les songes, les oracles, les prodiges qui intéressent le plus les historiens anciens. Au total, ils n'ont fait que « ravaler » le mérite de l'histoire (*Hist. acc.*, 80). Cette infériorité s'explique par les conditions climatériques et géographiques où étaient placés les Anciens. Les conditions sont plus favorables déjà aux Romains. De là la supériorité relative de leurs historiens sur ceux des Grecs. Vignier (Préface de la *Bibliothèque historiale,* 1588) démontre par l'examen des documents, que les Romains, écrivant leur histoire, ne pouvaient qu'inventer, « ce qui est cause qu'ils ne font que par trop souvent de vice vertu, ou au contraire, et de mouche un éléphant, et sembler noir ce qui est blanc ». L'histoire vraie, conclusion, est donc encore à écrire.

Hérodote, Thucydide, Tite-Live ou Tacite, incapables de se détacher d'eux-mêmes et trop prévenus pour s'élever au-dessus des menues insignifiances qui composent l'histoire locale ou nationale jusqu'à une vue d'ensemble de l'histoire universelle, ont systématiquement arrangé les faits au mieux de leur amour-propre de clocher et, « trompettes de louanges », « mythologues » plutôt qu'historiens, artistes plus qu'érudits, présenté en beauté les exploits médiocres de leurs héros, « enflé » habilement la réputation de leurs savants et de leurs poètes, bref, imposé à force d'artifice leurs gloires usurpées, à l'admiration universelle.

Renchérissant sur l'épithète irrévérencieuse de Du Bellay (1), Jodelle, en quelques formules définitives, fixe pour un siècle l'opinion courante :

. . . . la cauteleuse Grèce
La Grèce tousjours menteresse,
Et par beaux faits et par escrit
Voulut à tous ravir le pris
De ceste immortalité grande,
Que l'homme ainsi qu'un Dieu demande.

Que diray-je de mille songes,
Mille fables, mille mensonges
Dont ils pensoient orner leurs faits
Et leurs beaux escrits contrefaits ?
Quoy que le vulgaire m'en tance,
Je me permets sans arrogance
De dire que la grand faveur
Que nous faisons à leur labeur
Ne vient que de nostre ignorance,
Qui approuve, comme à crédit,
Tout ce que le commun nous dit.

Après que les destins bornèrent
L'heur des Grecs, les Romains régnèrent,
Ces plus fiers que vaillans Romains
Qui pensoient tenir en leurs mains
Fust en guerre, fust en doctrine,
Les gons de ceste grand machine,

Et combien que tant ils ne sceussent
Par grands morgues, par grands moyens,
Par la largesse de leurs biens,
Servoient d'espouvantail au monde :

(1) « Donnez en cette Grèce menteresse, etc.» (Fin de la *Défense*.)

Encore leur vivant renom
Nous espouventant de leur nom
Ne sentiroit la nuit profonde
Noyé dedans l'infernale onde,
Si les bons esprits et le temps
Ne découvroient que les plus braves,
Les mieux disans et les plus graves
Font bien souvent les Charlatans (1).

Un tissu d'inexactitudes, de mensonges et de fables, voilà, d'un mot, l'histoire ancienne. Aux Modernes de rétablir la vérité méconnue et de créer « l'histoire accomplie ». Rompant avec ces esprits sans critique, qui enseignent qu'on doit croire à l'Antiquité, « voire sans démonstration » (2), et acceptent sans contrôle ses allégations, les historiens modernes protestent contre le préjugé d'École qui attribue aux Anciens, sur la foi de leur dire, l'invention et le perfectionnement de toutes les disciplines, et opposent à la croyance aveugle les droits et les constatations du libre examen. Partant de cette idée suffisamment démontrée, estiment-ils, que l'incurie des « majeurs », plus soucieux de bien faire que de relater leurs exploits, contribua non moins que la jalousie intéressée de la Grèce et de Rome à laisser dans l'oubli le passé national (3), ils travaillent à refaire de toutes pièces

(1) Epître « *Au Peuple François* », en tête de l'édition française de l'*Histoire* de Paul-Émile.

(2) C'est là, démontre La Popelinière, préjugé indigne d'un siècle éclairé. « Somme le cours du temps, non plus que la vieillesse d'une commune opinion des hommes, ne doit préjudicier à la vérité. Pourquoy doncque donneroit-on ce passe-droit à l'antiquité ? Veu qu'elle n'est composée que d'hommes tels que nous, qui ne doyvent estre en rien plus auctorisez, s'ils ne nous monstrent avoir mieux dict et mieux faict ? Ce qui ne se peut juger que par preuve de la raison. Il faut donc que la raison accompagne l'antiquité, ou que ceste-cy cesse. » La Popelinière, 137.

(3) Dès 1501, Gaguin déplore la paresse des écrivains français, et demande que les historiens modernes s'emploient à réhabiliter Clovis, Lothaire, Pépin, qui valent bien Nicias et Alcibiade (Voir De Vayssière, 56). L'oubli où est tombée l'histoire gauloise s'explique par d'autres raisons encore, et de plus mystiques. Postel, le mage et le prophète de l'idée gauloise, par exemple, démontre que Dieu voulut que les Gaulois restassent longtemps oubliés, tout comme s'ils n'avaient jamais existé, afin de faire mieux éclater leur grandeur en la révélant tout à coup à la postérité emerveillée (*Histoire des Expéditions*, 291). La grandeur même de leur civilisation, la plus ancienne de toutes les civilisations connues, explique d'ailleurs, écrit Picard, l'oubli où elle s'est

l'histoire de la civilisation, au profit des Français, s'entend, et sûrs que, leur passé mieux connu,

> . . . . plus compte on ne tiendroit
> Ni des Romains, ni des Grecs orendroit
> Tant fust louable.... (1)

Leur démonstration intéresse directement notre sujet. A toutes les questions que nous avons vues jusqu'ici débattues par les protagonistes du génie moderne, philosophes ou hommes de science, humanistes ou poètes : questions de préséance ou questions d'origines, supériorité des Modernes sur les Anciens, valeur propre des auteurs antiques, origine et progrès des disciplines, droits respectifs de l'autorité et de la raison, de l'ancienneté et de la nouveauté, ils fournissent la réponse que réclament l'orgueil moderne et l'amour-propre national. Ils établissent sur le témoignage d'autorités soi-disant indiscutables, que, bien longtemps avant l'avènement des temps antiques, fleurissait en France une civilisation très avancée, à laquelle la Grèce emprunta le secret des arts et des disciplines. Ils ravalent les Anciens au rang de simples disciples, voire plagiaires des maîtres gaulois. Ils exhument les origines nationales avec l'intention bien arrêtée de montrer la suprématie de la France moderne s'annonçant, se préparant dès les temps les plus reculés de son histoire, des siècles de civilisation sans analogues dans l'histoire universelle, la prédestinant à exercer dans les temps modernes cette hégémonie intellectuelle, dont la crédulité et la prévention des siècles trop longtemps attribuèrent le privilège au « Grec menteur » et au Romain « charlatan » (2).

trouvée ensevelie depuis. Parvenus au maximum du savoir possible, les Gaulois décrurent, comme décroît toute chose humaine. Leur chute fut d'autant plus profonde que plus grande avait été leur splendeur.

(1) Dolet, *Cantique au Roy*, en tête des *Destinées*. C'est aussi la conviction de J. Bouchet : « Et si elles estoient justement et esgallement conférées aux choses des Gaulois, combien qu'elles soyent resplendissantes, perdroyent à ceste comparaison leur refulgence (Dédicace de *L'amoureux transy*).

(2) « *Quod enim ad Græcos attinet, eo usque progressam ipsorum famam, atque authoritatem videmus, ut hodie in ore fere sit omnium, primos eos literarum, omniumque scientiarum authores fuisse atque cultores : ex eoque uberri-*

Le prestige des Anciens déjà fortement entamé par la libre critique des philosophes, des érudits et des poètes, viennent les historiens, qui nient le miracle ancien et substituent à la « légende antique » la « légende gauloise et française » (1).

mo fonte et Gallos postea, et Germanos, ipsosque denique Romanos (quod tamen usu ubique fatetur Cicero, licet primo libro de Oratore, Athenas omnium artium inventrices faciat) ceu plena, quod aiunt, manu non modo mechanica pleraque, sed ipsam quoque rerum optimarum cognitionem, atque in iis exercitationem, et quæ philosophia nominatur, hausisse. (Picard, 77.)

(1) Joly montre, dans son *Benoit de Sainte-More*, la grande popularité de la légende troyenne à la fin du Moyen âge. Troie devient la ville par excellence, et le siège de Troie est assimilé au siège de Jérusalem. Paul-Émile, l'historien officiel de Louis XII, expose gravement la légende dans son *De rebus gestis*. Louis XII, après la victoire de Ravenne, prend pour devise : « *Ultus avos Trojæ* ».

II.

Significative, tout d'abord, est la faveur que rencontre auprès des Français la vieille légende de Francus sous la forme rajeunie que lui donne en 1510 Jean Lemaire de Belges dans ses *Illustrations des Gaules et Singularités de Troyes*. Le moyen de mettre en doute la vérité d'une tradition dont les documents les plus dignes de foi attestent l'authenticité ? Adoptée officiellement par la royauté, elle devient le préambule obligé de toute histoire nationale. L'on admet comme lettre d'Évangile la généalogie si flatteuse qui fait de François Ier le descendant à la soixante-quatrième génération du preux Hector dont sont issus tous les rois de France. L'on invoque avec orgueil le parentage illustre qui rattache à la race la plus ancienne et la plus insigne de l'histoire humaine, aux « nobles et premiers princes de l'univers », aux Troyens fils de Dardanus et de Jupiter, la nation française, « la première du monde ». Qu'ils démontrent avec Jean Lemaire que « non seulement par opinion vulgaire et commune renommée, mais par vives raisons et vrayes autoritez, la nation Gallicane et Françoise, tant comme Orientale, comme Occidentale, est d'extraction toute pure Herculienne et Troyenne », et que « les vertuz et prouesses du grand Hercules de Lybie et du très preux Hector, furent représentées en la personne de l'empereur Charles le Grand (1) », ou, qu'avec Gilles Corrozet, l'auteur des *Fleurs des antiquitez.... de la plus que noble et triomphante ville et cité de Paris* (1532), ils établissent de façon irréfutable (2) que la « nouvelle Athènes » fut fondée par Francus, fils d'Hector (3),

(1) *Illust.*, t. I, 468.
(2) Voir fol. LVI, v°.
(3) Cette question des origines de Paris, qui passionne la curiosité du XVIe siècle français, avait déjà préoccupé le Moyen âge. Un moine, Rigord, racontait que Philippe-Auguste travailla à ôter son nom de Lutèce, c'est-à-dire fan-

toujours la même tendance inspire les panégyristes : prouver que, descendants ou ancêtres, les Français sont en tout « préférables » aux Grecs et aux Romains. N'est-il point évident, en effet, que, sortis d'une souche plus illustre, les Français l'emportent en force, prudence, hardiesse, religion ou richesse, sur les Romains, autant que le vertueux Hector sur le « proditeur » Énée ou que Pharamond, le premier roi des Gaules, sur Romulus, le premier roi des Romains ? « Car, écrit, en 1527, Jean Bouchet, dans ses *Anciennes et Modernes Généalogies*, si les enfans tiennent des complexions et mœurs des pères, les François se trouveront fors, hardiz, véritables libéraux et de noble et hault coueur, à cause du preux Hector de Troye. Et les Romains proditeurs, dissimulateurs, déceptifs, ambicieux et usurpateurs d'estrange gloire a cause de Énée, qui par avarice vendit l'honneur de son pays et de son parantage à ses adversaires les Grecs (1). »

Donc, l'on compare systématiquement Gaulois et Anciens (2). L'on met en parallèle les histoires grecques et

geux, a Paris. Il est indiscutable, selon Rigord, que Pâris, fils de Priam, donna son nom à Paris. (Voir JOLY, ouvrage cité, II, 525 et suiv.) Au reste, rien de plus amusant que les étymologies fantaisistes dont s'avisent ces historiens-romanciers, sinon l'assurance avec laquelle ils les produisent.

(1) A, v°. Après avoir raconté la descendance de Francion, Bouchet, désireux d'opposer à la nation d'ambitieux et de déloyaux que furent les Romains, la loyale, courtoise, et chrétienne nation française, ajoute :

Et tout ainsi que la vertu de l'ambre,
Sans rien toucher, tire à soy le festu,
Semblablement Francion fut vestu
De si grant force, que sans faire grant guerre,
Par sa prouesse il conquist mainte terre,
Et de luy vindrent les nobles roys francoys
Doulx et begnins, gracieux et courtois,
Ausquelz depuis par faitz moult mirificques
Dieu envoya les armes délificques
Qui sont d'azur et trois fleurs de liz.

L'amoureux transy, Dii, v°.

(2) Voir, entre autres, un parallèle suivi dans les *Anciennes Généalogies* de BOUCHET (A iiii). L'idée s'annonce dès les débuts du siècle dans GAGUIN, dans le *Discours* de LONGUEIL et dans les *Annales* de Nicole GILLES. J. DU BELLAY, écho de l'opinion, n'a garde d'omettre la tirade obligatoire en l'honneur des Gaulois (*Déf.*, 71), sans parler de la significative *Conclusion* où sont rappelés tous

romaines, toutes remplies de crimes, d'incestes et de honte, et les annales françaises resplendissantes du plus pur héroïsme. Aux lentes et laborieuses conquêtes des rois de Rome qui, en 243 ans, réussirent tout juste à « adjouxter au tour de leur cité,... neuf lieues de pays », l'on oppose la belle vaillance des Gaulois intrépides, à la brutalité, à la rapacité du soudard romain le courage désintéressé des guerriers gaulois. L'on s'attaque aux héros-types de la vaillance antique (1). Aux médiocres exploits du colosse Alexandre l'on préfère l'héroïsme des conquérants gaulois. Leur bravoure réputée invincible intimide le vainqueur du monde. Il compose avec ses ennemis. Maîtres de la Macédoine, les Gaulois marchent sur l'Asie. Alexandre conquit la Perse et l'Inde sur un ennemi sans défense, les Gaulois soumettent à leurs armes l'Europe que n'osa affronter le héros legendaire (2). Ils conquièrent la Grèce. Apeurés et tremblants au seul nom des Gaulois, les Romains décrètent que l'immunité militaire accordée aux prêtres sera levée quand surgira l'ennemi gaulois. Rome, impuissante à le mater, envoie successivement ses meilleurs chefs. Vains efforts ! Plus de trois cents batailles livrées par César n'eussent point suffi à lui assurer la victoire. La persuasion, finalement, obtint ce que n'avait pu la force. César promet aux Gaulois de les traiter en frères. Il les élève à la dignité de citoyens romains. Il en fait ses égaux. Vaincus,

les souvenirs glorieux du passé gaulois à l'adresse de la « Grèce Menteresse ». Ronsard, dans l'*Équité des vieux Gaulois* (III, 293), présente en beauté Brennus, le triomphateur invaincu de l'Asie et de Delphes. Voir encore Seyssel, *Histoire de Louis XII*.

(1) « Je démontrerai, écrit Guillaume le Rouille, dans son *Recueil de l'antique préexcellence de Gaule et des Gaulois* (1546), que les Gauloys ont conquis et subjugué, non seulement Rome et Italie, mais aussi toute l'Europe et grande partie d'Asie. Comme et par quelle composition furent les Gauloys soubs les Romains, par quel temps que les Romains n'en eurent jamais possession vallable, mais estoit souvent entrerompue : et qu'ils s'en sont bien du depuys vengés. Que sans comparaison, ils ont eu de plus belles et claires victoires sur les Romains, que les Romains sur eulx. Que les lettres et sciences ont eu origine en Gaule, et comme les Gauloys, en leurs pais de Gaule, ont esté et sont encores, plus excellents que nuls autres. » (IV.)

(2) Car c'est bien une « légende » greffée artificiellement sur une matière médiocre que celle d'Alexandre. (Voir La Popelinière, *Hist. des Hist.*, 205.)

mais non soumis, les ennemis d'hier résistent vaillamment aux emprises de la domination romaine. Des soulèvements incessants attestent l'incoercible vitalité d'un peuple qui ne reconnut jamais de maître que Dieu. Finalement, le dernier mot reste aux Gaulois dans ce duel séculaire avec la puissance des Imperators. Le colosse romain se heurte à la résistance de la nation irréductible sans réussir à s'en assurer « possession valable ».

Essaimant en tous sens, les Gaulois se mêlent aux races autochtones et colonisent le monde. La civilisation conquiert la barbarie. Picard, l'historien du « Pangallisme », s'appuyant sur les calculs des historiens anciens et de Bérose, ses autorités, établit avec une précision toute mathématique que plus de 800 ans avant que la Grèce n'eût reçu les premières leçons de Cadmus, la Gaule possédait tous les secrets des sciences et des arts. Il montre les Gaulois cultivant la philosophie et la poésie, leurs sages professant en grec la croyance à l'immortalité et à la migration des âmes. D'un mot, prononce l'auteur de la *Celtopædia* (1556) (1), il est clair qu'avant que la Grèce ne commençât à fleurir, il régna en Gaule quatre générations de philosophes insignes : les Samothéens, les Saronides, les Druides et les Bardes, et que, dans le même temps, les disciplines de tout genre furent cultivées par les Gaulois, par les Bardes la rhétorique, la poésie, la musique, la divination ; par les Druides l'astrologie, la morale, la physique, la médecine, la théologie, la poétique, l'arithmétique et la magie. Les Saronides fondèrent des académies où l'on enseignait la plupart des arts libéraux. Quant aux Samothéens, ils cultivaient non pas seulement l'une ou l'autre discipline, mais la philosophie de toutes les disciplines. La preuve qu'ils philosophèrent en grec nous est fournie par César, au sixième livre de ses *Commentaires*. « Qu'on juge par là combien est grande l'antiquité des lettres gauloises, combien grande la splendeur de leur philosophie, et combien elle fut chez eux admirée et

(1) Voir à l'Appendice le sommaire de cet ouvrage, le plus caractéristique de tous ceux qui traitent la question gauloise.

honorée. J'ajoute que nos ancêtres eurent toujours l'éloquence en honneur souverain (1). »

Picard, nous le voyons, attribue aux Gaulois l'invention de toutes les disciplines. Il fait des Gaulois les ancêtres de la civilisation, les éducateurs de la Grèce et de Rome... L'idée, ajoutons-le, n'était pas nouvelle. S'appuyant sur le témoignage de Bérose et de Manéthon dont il avait retrouvé à Mantoue les œuvres longtemps oubliées (2), un Italien, Annius de Viterbe, dès 1498, accusait avec véhémence les Grecs d'avoir altéré sciemment la vérité en propageant sur les origines de la civilisation les fables les plus mensongères. Aux prétentions insolentes de la « Grèce menteresse », il opposait les assertions véridiques du babylonien Bérose qui, notaire et secrétaire public, professeur à Athènes, personnage considérable et d'une bonne foi avérée, avait écrit l'histoire du monde jusqu'à la fondation de Troie.

Voici donc qu'en face des traditions grecques venait se dresser une tradition incomparablement plus ancienne, qui avait non seulement pour elle l'indiscutable autorité des prêtres babyloniens, ses gardiens fidèles, mais l'autorité même de Moïse, dont le témoignage, plus indiscutable encore, confirmait de tout point leurs affirmations. Bien plus, empruntant, par un raffinement de cruauté, aux Anciens, un argument non moins décisif, Bérose citait à l'appui de ses allégations, les paroles de Diodore qui reprochait aux Grecs d'avoir, avec leur légèreté accoutumée, leur habituelle intempérance de langue, leur habileté sophistique, déformé la « doctrine des Anciens » et « abandonné la vérité des choses ».

Bref, avec Annius les historiens français remontaient jusqu'aux origines les plus lointaines de la civilisation. Repre-

(1) Picard réédite à ce propos les arguments déjà invoqués par Tory en faveur de l'éloquence gauloise : la fable de l'Hercule gaulois, l'école de Marseille, etc. Abstraction faite de tout ce qui, dans la *Celtopædia*, n'est que fantaisie historique, rien de plus intéressant que de relire après une lecture de J. Picard la *Gallia* de C. Jullian, et de constater combien, sur une foule de points essentiels, les deux ouvrages coïncident. Ce qui s'explique en partie par la communauté des sources auxquelles se réfèrent les deux historiens.

(2) Voir sur cette question l'ouvrage capital de Joly déjà cité, II, 542 et suiv.

nant son histoire... bien avant le Déluge ils montraient les hommes pratiquant, mille années avant la catastrophe providentielle, les lettres, l'industrie, la divination, que leur enseigna Adam, père de tout savoir. Samothès, fils de Japhet, le plus sage des descendants de Noé, le plus savant des hommes de son temps, communiquant aux Gaulois les trésors de sa vaste science. Avec Bérose, ils démontraient que la philosophie avait eu ses débuts chez ces « Barbares » tant honnis des Grecs arrogants, qu'en tout les « Barbares » précédèrent les Grecs, que les arts, les lettres, les sciences fleurirent en Syrie et en Phénicie 1500 ans avant les plus anciens théologiens et philosophes grecs, qu'aux Gaulois, enfin, les Grecs durent la connaissance de l'alphabet et des lettres grecques, des arts, de toute discipline...

Elle aussi, la légende de Bérose conquérait l'Europe (1). Diverses raisons qu'il ne nous appartient pas d'exposer ici, devaient lui assurer une fortune rapide. Est-il besoin de l'ajouter ? Elle ne pouvait manquer de faire en France une brillante carrière. Attaquée par les Italiens et les Allemands, elle se voyait défendue par les historiens de profession, Guillaume Du Bellay *(Epitome de l'antiquité des Gaules*,

(1) Jean Le Fèvre de Dreux (*Fleurs et Antiquitez des Gaules*, 1532) admet comme article de foi que le royaume de France fut fondé par Samothès, l'an 2094 av. J.-C., trente-sept ans après que Noé eût visité le pays, 107 ans avant le Déluge. La légende gauloise se voit élevée à la hauteur d'un dogme quasi-religieux par G. Postel. A ses yeux, les Gaulois jouent dans l'histoire universelle à peu près le rôle du peuple juif dans l'Ancien Testament. La nation gauloise est la nation prédestinée de la Providence, le facteur de l'histoire universelle élu par Dieu. Leur origine est divine. Les Gaulois descendent de Gomer, fils aîné de Japhet, le civilisateur universel choisi par la Providence, le descendant de Noé, sous qui fleurit le siècle d'or. Le nom GALLUS, surnom de Gomer, signifie « rescoux du déluge ». C'est un nom miraculeux (*Histoire des expéditions*, 12, 13). Au contraire du peuple juif, le peuple gaulois reste fidèle au vrai Dieu. Surviennent les Grecs qui fondent le règne de la superstition. C'est la fin du siècle d'or. Le règne de la « Grécité » succède au règne « Gallique », au règne de la « Gallicité ». Mais la connaissance des influences célestes qui préside à la destinée des peuples (Voir *Histoire des Indes*, 68) prouve que, la Gaule étant le premier point de l'influence céleste, il faut nécessairement que le peuple Gallique reprenne son rôle dans l'histoire universelle et reconquière la suprématie du monde. Voir encore sur l'état de la philosophie chez les Gaulois : Le Roy, Dédicace du *Timée*.

1556) (1), Robert Ceneau, l'auteur de la *Gallica historia* (1557) (2), patronnée, toutes réserves faites sur les exagérations des « Pangallistes », par l'historien consciencieux qu'était Étienne Pasquier (3).

Il n'était pas jusqu'à la poésie qui ne payât tribut à la légende gauloise. Parallélisme curieux : la légende de Francus, après avoir eu ses historiens, avait rencontré son poète. Sujet éminemment national, actuel et patriotique entre tous, elle avait inspiré celui des poètes français qui, désigné de

(1) Tout en émettant quelques doutes sur la valeur des autorités invoquées, il n'en tient pas moins pour parfaitement authentique la légende, à l'encontre de ceux qui seraient tentés de traiter les données de cette histoire de « bourdes et songes de féerie ». Si vraisemblance équivaut à vérité, en matière de faits aussi anciens, il n'hésitera pas : sauf restrictions sur la question des origines, il tiendra pour vraie l'histoire des Gaulois.

(2) Il se distingue entre tous par l'âpreté qu'il met à ruiner la légende. Il énumère les plagiats des Grecs. La Grèce emprunta aux Gaulois les principes des lettres (3a), aux Egyptiens les préceptes de la civilité (84 a). Les Grecs ne sont que des menteurs et des inventeurs de fables (6a, 8a). Les Grecs furent toujours traités d'enfants par les Egyptiens (84 a). Les Grecs ont eu l'insolence et la vanité de s'arroger l'invention de tous les arts (8a). Ceneau leur reproche d'avoir accaparé une bonne partie de la gloire gauloise (37b). Les écrivains romains sont des flatteurs (36b). Rome fut naguères réputée barbare (1 : b). Les Romains étaient pillards et voleurs, et incapables d'observer la foi jurée (22b). Jamais peuple ne fut plus efféminé (29b), ni ne dégénéra autant que les Romains (27 a, b).

(3) Voir encore l'important ouvrage de Ramus : *De Moribus veterum Gallorum* (1559), qui eut un grand succès, à en juger par le nombre des éditions du texte latin, sans parler de la traduction française de Michel de Castelneau, dont Waddington (*Ramus*, 457), cite deux éditions, 1559, 1581. Loys Le Roy projetait de retracer dans son *Dessein du Royaume de France*, les origines et les progrès du gouvernement de France (Becker, *L. Le Roy*, 213). Il l'a réalisé en partie dans l'*Exhortation aux Français* (1570), (Becker, 228). Bodin, sans se prononcer sur l'ancienneté des Celtes, constate qu'ils s'étaient illustrés par les armes bien avant les Romains. Ils colonisèrent la Grèce, l'Espagne, la Germanie (*Methodus*, Caput II). Citons encore Belleforest (*Grandes annales et histoire générale de France, dès la venue des Francs en Gaule, jusques au règne du roy très-chrestien Henry III*, 1579). Dans son *De Gallorum imperio et philosophia* (1595) Forcadel (voir la Dédicace) fait une critique sévère des historiens grecs, Thucydide excepté. Il loue, par contre, les historiens romains. L'origine des Gaulois, estime-t-il, si l'on veut à toute force la préciser, doit être rattachée aux Grecs plutôt qu'aux Troyens. Et il n'y a à cela rien que d'honorable pour les Français. Car les Grecs l'emportaient par toutes les supériorités pacifiques et militaires. Les Grecs fondent une colonie à Marseille d'où se répand la civilisation en Gaule (636). Forcadel se moque fort du siège de Troie et de toutes les fables qui ont été racontées sur ce sujet (630).

par l'ampleur et la hauteur de son inspiration pour devenir le poète national, rêvait de doter la France du « long poème » qui la ferait l'égale de Rome et d'Athènes. Nouveau Virgile, Ronsard avait chanté les origines troyennes de la nation française (1). Et voici qu'à son tour, la légende gauloise se faisait poème : La *Galliade ou de la révolution des arts et sciences* (1578) veut célébrer la gloire des Gaulois :

O Grecs, vous ne fussiez aujourd'huy moins en pris
D'avoir reconneu ceux dont vous aviez appris :
« C'est un œuvre bien fait et d'honneste vergongne,
« De confesser l'ouvrier maistre de la besongne.
Et moy qui suis amy de simple vérité,
Et veux rendre l'honneur à qui l'a mérité,
Je ne serois contraint de mendier voz fables,
Pour distinguer de Dieu les œuvres véritables. (2)
. . . .

De même qu'un larron cherche à déguiser son vol,

Ainsi ont fait les Gaiz, je voulois dire Grecs,
Qui d'un art et d'un fard ont pollu les secrets,
Les perles, les joyaux et riche mercerie
Qu'ils doivent à l'Egypte, ou bien à l'Assyrie
Et qu'ils doivent encore aux Druides Gaulois
Dont ils ont emprunté les lettres et les lois :
Car le fils d'Agénor, ny sa mère Carmente
N'en sont les inventeurs, quoy que le Grec en mente :
Les caractères vieux que Cadmus comme siens
En Grèce publia, n'estoient Pheniciens,
Mais ressembloient du tout aux lettres plus antiques
Des peuples Gaulois-Grecs, et s'appeloient Galliques :
Les Galates de nom, comme le nom encore,
Les maintenoient depuis le premier siècle d'or. (3)

Mais, par un juste retour, voici qu'en France renaissaient enfin les temps glorieux du passé gaulois :

En la Gaule un grand Roy feist ces Arts habiter,
Et en Gaule un grand Roy les feist ressusciter ;
C'est ce grand Roy François, dont la sainte poitrine
Fut un sacraire vray de science et doctrine :

(1) « Ayant donc une extresme envie d'honorer la maison de France et par sur tout le roy Charles neufiesme... je n'ay sceu trouver un plus excellent sujet que cestui-cy. » *Franciade, Au Lecteur*, 10 (1572).

(2) *Cercle*, 1, 7.

(3) *Ibid.*, 23.

Par lequel tous les Arts premier en Gaule nez
Après s'estre en tous lieux du monde pourmenez,
En Gaule retournez le vray lieu de leur source,
Y sont venus fermer la rondeur de leur course. (1)

La France reprenait son rôle historique parmi les nations. Pour employer l'expression de Picard, « tout l'Hellénisme se trouvait ramené de Grèce en France, comme si ce qui fut autrefois la propriété des Français leur fût revenu par droit de succession » (2).

Cependant, un jour devait arriver où, mieux informés, plus historiens, les Français soumettraient à la critique historique le merveilleux roman des origines, la dernière des grandes légendes épiques, ce que l'on pourrait appeler « la légende de la Renaissance » : la légende gauloise et troyenne.

En 1560, le sérieux érudit qu'était Pasquier préludait à ses *Recherches de la France* par une réfutation des origines troyennes de la France. Il ne niait point et la grandeur et la valeur hors pair du peuple gaulois (3), mais il se refusait à rechercher les origines de ce peuple illustre, estimant que

(1) *Ibid.*, 30. Suit l'éloge des grands savants français contemporains qui ont « en Gaule ramené l'Italie et la Grèce ». Les cercles suivants chantent la civilisation gauloise (*Cercle* II : Magus inventeur de l'architecture, *Cercle* III : les Druides, *Cercle* IV : les Bardes).

(2) *Celtopœdia*, 219. De là l'éloge détaillé et enthousiaste que fait Picard de la France moderne. Le parallèle qu'il établit entre Anciens et Modernes est la suite naturelle de l'éloge des ancêtres gaulois.

(3) Pasquier se défend de tout parti pris de louange. Il ne veut être qu'historien. Mais, historien, il n'en a pas moins à cœur de venger l'honneur gaulois du mépris où l'ont tenu les historiens anciens. Contre ceux-ci, il se fait donc le vengeur de la vérité. (Chap. III : *Combien le nom Gaulois s'amplifia anciennement : et contre les calomnies de quelques autheurs, qui, soulz leur faux donner à entendre, voulurent obscurcir nos victoires.*) Il montre les Gaulois conquérant l'Europe, inspirant terreur aux Romains. Il réfute l'épithète de légers appliquée aux Gaulois (I, IV) et de « barbares » (I, II : *Que Jules César n'eut les Gaulois en opinion de Barbares et que l'occasion de ce vint de leur ancienne police, ensemble de ce que quelques Autheurs Italiens nous veulent blasonner de ce tiltre*). Ce faisant, il démontre la mauvaise foi des vieux Romains qui eurent tout intérêt à rabaisser les Gaulois En réponse à leurs accusations, il fait une critique sévère et de la puissance, de la gloire et de l'héroïsme romains. Il prend leurs historiens en flagrant délit de contradiction Il est le premier, d'ailleurs, à reconnaître que les Gaulois eurent un grand tort : celui de ne point consigner par écrit leurs hauts faits.

c'était là question plus « curieuse que profitable ». Il raillait l'imperturbable dogmatisme de ceux qui se flattent de trancher sur des faits aussi lointains, aussi hors de notre portée. « Il me semble que de disputer de la vieille origine des nations, c'est chose fort chatoüilleuse : parce qu'elles ont esté de leur premier advènement si petites que les vieux Autheurs n'estoient soucieux d'employer le temps à la déduction d'icelles : tellement que petit à petit la mémoire s'en est du tout esvanouye, ou convertie en belles fables et frivoles (1). »

C'en était fait définitivement de l'histoire poétique des Gaules. Aux « jongleurs et compositeurs de Romans du temps passé », comme les appelait dédaigneusement Nicolas Vignier (2), allaient succéder les historiens, à l'étude fantai-

(1) *Rech.*, I, XIV : *De ce que nos autheurs rapportent l'origine des François aux Troyens.* PASQUIER se refuse à admettre avec les vieux « rapetasseurs » que Paris ait été fondé par Pâris, « ce qui est un vray fantosme d'histoire ». (*Lettres*, X, XI, 275, B.) Il y fait également justice de certaines légendes du même genre.

(2) *Dédicace du Traicté de l'estat et origine des Anciens François* (1582). Claude FAUCHET (Préface de la *Bibliothèque his oriale*, C. iiij, v°) rejette Eusèbe et les livres de Bérose et de Manéthon comme « incertains, mensongers et supposez », et déclare n'en faire pas plus de cas que des romans de la Table ronde. Il refuse d'admettre que tous les historiens grecs aient été des menteurs, non sans reconnaître avec ses contemporains qu'ils mentirent plus d'une fois et péchèrent par trop de suffisance : « Je l'ay osé nommer (son ouvrage) Bibliothèque historiale, à l'imitation de Diodore Sicilien, qui pour avoir choisi ce tiltre non point trop ambitieux, semble avoir esté loüé de Pline, le disant estre le dernier des Grecs qui a cessé de baliverner en histoire. » Ce qui ne l'empêche pas, ajoutait Fauchet, d'avoir baliverné comme les autres, ne daignant même pas s'occuper des Romains et n'ayant d'intérêt que pour les Troyens. Fable également que la légende de Francion, et que la fondation de Paris par Pâris. Pourquoi ne pas revendiquer plutôt les Grecs comme ancêtres ? Le bel honneur de descendre de ces Troyens lâches, efféminés, vaincus ! (Voir le livre second du *Dessein de l'histoire nouvelle des François portant la contre-fable de la sortie d'aucuns assiegez en la ville de Troye*, etc., dans l'*Histoire des Histoires*. Il y est démontré que le siège de Troie n'est qu'un récit fabuleux et qu'il est également faux que l'Europe ait été colonisée par des Troyens fugitifs.)

L'idée gauloise trouvera au XVII° siècle plus d'un défenseur. Fait significatif, l'orgueil français exaltera la gloire des aïeux pour rehausser d'autant la gloire du siècle. Un témoignage parmi beaucoup d'autres possibles : Jacques DE CHARRON dans son *Histoire universelle de toutes nations, et spécialement des Gaulois ou François* (Paris, 1621), écrite, de son propre aveu, pour servir la renommée de la nation française, démontrera que les ancêtres gaulois sont descendus des « fils Ainez et légitimes successeurs de Noé en l'entière sei-

siste du « possible », la recherche méthodique de la vérité (1). Vérité toute à l'honneur des Français, nous nous y attendons. A la thèse des modernes, Bodin (*Methodus*, 1566), Loys Le Roy (*Vicissitude*, 1577), Duret (*Causes et effects des Décadences*, 1595), La Popelinière (*Histoire des Histoires*, 1599), apportent un appoint décisif. Soumettant l'Antiquité à une étude attentive, ils démontrent, par des faits historiques, cette fois, la supériorité des Modernes sur les Anciens.

gneurie de l'empire terrestre », qu'ils ont peuplé l'Europe, l'Asie, l'Afrique et ont fourni d'empereurs l'Orient et l'Occident, que non seulement ils ont possédé la connaissance de la philosophie et des lettres avant les Grecs et les Romains, mais que le roi de France est le seul qui ait droit légitimement à l'empire.

(1) Préface sur la *Franciade* 23-24. HOTMAN (*Franco-Gallia*, 1574) compare la légende troyenne et la légende gauloise aux fables des Amadis et la traite de « simple fiction poétique ».

III.

Une première question : est-il vrai, comme l'affirment les esprits les plus dignes de foi, Luther, Mélanchton, Sleidan, Luccius, Funccius, Onuphre, comme le laisse entendre la prophétie de Daniel, que l'histoire de l'humanité ne soit qu'une longue décadence, décadence de plus en plus irrémédiable au fur et à mesure que, s'éloignant de l'âge d'or, elle se rapproche davantage des temps modernes (1) ?

Confrontons les écrits les plus véridiques avec les récits que nous ont laissés de l'âge d'or les poètes anciens. Mettons-nous en balance les descriptions fleuries d'Hésiode, de Virgile ou d'Ovide, évoquant le bonheur idyllique d'une humanité invraisemblable à force de pureté, avec les assertions de Thucydide ou de Tite-Live, de Tacite ou d'Athenæus, ou le témoignage indiscutable de Moïse ou de saint Mathieu, voire du Christ lui-même, tous unanimes à déplorer la méchanceté et la corruption des premiers temps ? Grec, latin ou hébreu, les langues anciennes possédaient une infinité de mots pour exprimer les plus exécrables vices (2), preuve nouvelle que jamais les hommes ne furent plus vicieux, paillards, ruffians, cruels, tyrans, impies et athées, qu'en ces siècles d'or et d'argent si vantés, qui eussent mieux mérité le nom d'âge de fer. Alors fleurissent Cham et Saturne, Jupiter Belus, Hercule, le plus illustre des brigands qui terrorisèrent l'humanité en ce temps de parfaite innocence. Tant d'iniquités, tant de crimes finissent par épouvanter Dieu lui-même. Il se repent d'avoir créé l'homme, et ce n'est point assez de tous les flots du Déluge pour purifier la terre de toutes ces souillures. « Tels furent donc ces siècles d'or et d'argent où les hommes, dispersés à la façon des bêtes

(1) Voir Bodin, *Methodus*, Liber septimus.

(2) Duret, 482

sauvages dans les forêts et dans les champs, ne possédaient ce qu'ils devaient qu'à la violence et au crime, jusqu'au moment où de cette sauvagerie ils s'élevèrent jusqu'à cette civilité où nous les voyons présentement (1). »

Examinant, à leur tour, la question des origines de la civilisation, les historiens modernes, d'accord avec tous les esprits indépendants du temps (2), démontrent que, « comme le monde n'a jamais manqué d'excellens personnages en toutes vacations (bien que rares selon les diverses qualitez des Régions) non plus que Dieu à faire continuellement paroistre la vertu et donner les moyens à la nature de produire les rares effects de sa puissance, aussi les grans Esprits et rares doctrines ne manquèrent à l'Asie n'y à l'Afrique, non plus qu'à l'Europe : voire devant que le nom de Grèce fut cogneu n'y donné au païs que l'on nommoit paravant Achaie », que, partant, « tant s'en faut que les Auteurs grecs, que nous lisons, ayent esté les premiers inventeurs des Arts et belles sciences dont ils se veulent pourtant avantager sur tous les autres Peuples qu'ils appellent Barbares » (3).

Cette prétention est de tous les temps, et il n'est peuple, en somme, Assyriens, Chaldéens, Babyloniens, Hébreux, Éthiopiens, Égyptiens, Phéniciens ou Thraces, qui n'ait, à son heure, revendiqué pour lui-même cette qualité si flatteuse d'inventeur des arts et des sciences. Or, tout compte fait des témoignages existants, il semble bien que les Grecs en reçurent la connaissance des étrangers et que ce furent les Égyptiens qui plutôt que les Asiatiques ou les Chaldéens, les Mages ou les Gymnosophites, contribuèrent à leur

(1) Bodin, *Methodus*, Liber septimus.

(2) Par exemple, Jacques Peletier (*Louange de la Sciance. Œuvres poétiques*, 43. v°). Les arts et les sciences sont le produit d'un lent devenir et d'un « long usage ». Les Grecs ont excellé à tous les arts, les arts libéraux et les « arts de la manufacture ». Ils ont connu les secrets les plus exquis de la nature. Mais ils ont été, voilà qui est non moins indiscutable, « de grands vanteurs », et ont « usurpé le nom de premiers Invanteurs ». Ils ont tout simplement escamoté la dette qu'ils avaient contractée à l'égard de l'Égypte, laquelle, à son tour, tenait son savoir d'une autre nation « plus ancienne ».

(3) La Popelinière, *Hist. acc.*, 268.

initiation. « Car, ajoute La Popelinière, les beaux escrits et grande doctrine des Peuples, qui ont devancé les Grecs de temps et de mérite, se voient encor en partie par les livres de Platon, Aristote, Téophraste, Galen et autres qui, bien que plus adonnez à les reprendre qu'à louer de leurs belles inventions, n'ont sieu pourtant si bien couvrir et desguiser la suffisance de ces Anciens, qu'on ne les y puisse juger plus escellens que les Grecs qui ont tout pris d'eux. Puis pour estouffer la mémoire de leurs larcins et desguisement ont tu leurs noms et supprimé le plus qu'ils ont peu de leurs œuvres (1). »

Instruits par leurs devanciers, les Grecs travaillent donc à perfectionner les arts et les sciences. En quelle mesure leur participation à l'œuvre collective du progrès contribua-t-elle à l'avancement des disciplines, c'est là, ajoutent les historiens, une question sur laquelle il est à peu près impossible de se prononcer. Rien de plus facile, certes, que de préciser le chemin parcouru depuis les Grecs. Mais, faute de savoir à quel degré de développement en étaient arrivés les arts et les sciences au moment où ils les reçurent de leurs devanciers, l'étape intermédiaire échappe à toute appréciation. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les Grecs se sont si subtilement employés à les conserver que la postérité leur en est merveilleusement obligée. Le grec, qui nous a transmis la tradition biblique, servit aussi de véhicule aux sciences. Encore la subtilité grecque, l'infinité des sectes que la Grèce a toujours nourries, sa manie sophistique, les ont-elles si profondément modifiées, qu'on peut se demander, malgré tout, s'il n'eût pas été préférable que ce patrimoine intellectuel échût à un peuple plus simple et moins savant, qui nous eût transmis dans leur état primitif, les inventions que les Grecs nous ont « brouillé plus qu'éclairci, par la quinte essence de leurs tant esveillez esprits ».

La Popelinière est un juge sévère des Anciens. Son opinion, intéressante à signaler, fait, en somme, exception à l'ensemble des jugements du siècle qui ne contestent point aux Grecs

(1) La Popelinière, *Hist. acc.*, 269.

le mérite d'avoir porté la civilisation à un degré supérieur de perfectionnement. Pour les maîtres de l'histoire moderne, Bodin ou Le Roy, il est indéniable, en effet, que l'antiquité grecque représente dans l'évolution de l'humanité l'une de ces réussites uniques, l'un de ces « âges héroïques », pour employer l'expression de Le Roy, qui se détachent en lumière sur le fond de l'histoire universelle. Des causes diverses favorisent ces réussites : opportunité des conjonctures, protection des puissants, émulation, coexistence à un même moment des génies les plus divers, la plus éternelle, enfin, de toutes les causes possibles : l'action de la Providence. « Quant à moy je croy que Dieu soigneux de toutes les parties de l'Univers octroye l'excellence des armes et des lettres ores en Asie, ores en Europe, ores en Afrique, establissant le souverain Empire du monde, l'une fois en Orient, l'autre en Occident, l'autre en Midy, l'autre en Septentrion, et permettant la vertu et le vice, vaillance et lascheté, sobriété et délices, sçavoir et ignorance aller de païs en païs, honorans et diffamans les nations en diverses raisons : à fin que chacune ayt en son tour part à l'heur et malheur, et que nulle enorgueillisse par trop longue prospérité (1). »

Préparée par un long passé qui, lui aussi, connut des périodes « héroïques » : le siècle de Sésostris, de Ninus, de Cyrus, voici donc s'épanouir, sous les règnes de Philippe et d'Alexandre, l'une des civilisations les plus brillantes qui fleurirent dans les temps anciens. Alexandre, le plus grand capitaine qui fut jamais, sorte de demi-dieu, demeure sans égal dans l'histoire universelle. Aristote porte à leur perfection toutes les sciences auxquelles s'attaque son génie. Démosthène reste à tout jamais le maître de l'éloquence. L'œuvre d'Homère, le premier en date des grands poètes connus, est si achevée qu'on pourrait douter qu'elle eût un mortel pour auteur, si tout ne faisait supposer qu'il eut des devanciers qui lui préparèrent la voie et lui facilitèrent l'achèvement de la tâche. « De sorte que le monde tient d'eux jusques à

(1) *Vicissit.*, 29, r°.

présent la pluspart de ce qu'il sçait, estant leurs livres qui restent, traduicts en toutes langues, et dispersez en toutes nations. Ils ont sceu tout ce qu'il estoit possible sçavoir en leur temps et à quoy l'entendement humain pouvoit lors parvenir. Il n'y a doctrine libérale, il n'y a art ou science quelle que soit, dont n'ayent parlé proprement. Il n'y a rien au ciel, en la mer et en la terre, qu'ils ayent omis (1). »

« Tout ce qu'il estoit possible sçavoir en leur temps et à quoy l'entendement humain pouvoit lors parvenir », c'est-à-dire que l'expérience de l'humanité s'enrichissant, les siècles augmentant son savoir et son pouvoir, force était que des formes nouvelles de civilisation surgissent au cours des temps qui, par rapport à l'Antiquité, représentent un degré de perfection incomparablement plus élevé. Les historiens modernes n'admettent point, en effet, que les mille années qui séparent l'Antiquité des temps actuels aient été de tout point perdues pour le génie humain. En dépit des apparences, il n'est pas de point mort dans la marche de l'humanité. « Car, estime Bodin, le plus philosophe de ces historiens, telle est la conversion certaine de toutes choses : personne ne doit douter qu'il n'en soit de l'esprit humain comme des champs, qui récompensent du repos qu'on leur accorde par une plus grande fécondité (2). »

Les grandes migrations des peuples, par exemple, loin d'être inutiles à la civilisation, servirent à leur façon la cause du progrès. « A cause de ses invasions qui feirent tant de nations diverses les unes sur les autres, advindrent au monde mutations admirables des langues, édifices, habits, coustumes, loix, magistrats, offices, manières de vivre publiques et privées, de la discipline militaire, des armes, machines et instruments avec leurs mots. Ce nonobstant, et combien que le sçavoir et éloquence diminuassent peu à peu, il y eut plusieurs doctes personnages Grecs et Latins, tels que la condition du temps calamiteux pouvoit élever (3). » Le Roy

(1) Le Roy, *Ibid.*, 54, v°.
(2) *Methodus*, Liber septimus.
(3) Le Roy, *Ibid.*, 73, v°.

cite les Pères de l'Église, les Grammairiens, mentionne les hérésies et les conciles. Vient Charlemagne qui pacifie l'Europe, fonde l'Université de Paris, rétablit l'empire en Occident.

Une ère nouvelle s'est ouverte dans l'histoire humaine. Avec le Christianisme voici s'épanouir un idéal d'humanité plus pur et plus noble. Les grossiers plaisirs du Paganisme font place aux délices toutes spirituelles de la vraie religion, les jeux sanguinaires du Cirque aux disputes pacifiques sur tous les sujets qui intéressent la destinée de l'âme. Au héros païen, soudard, sanguinaire et brutal : Scipion l'Africain, Gracchus, Marius, Pompée, succède le héros chrétien chevaleresque et pieux : Roland, Olivier, Godefroy de Bouillon, Baudouin de Flandre, Du Guesclin : les martyrs, les Preux, les Croisés ; aux rois tyranniques débauchés et brigands : Romulus ou Numa, les rois très chrétiens : Saint-Louis, qui laissa les délices de son pays pour s'en aller en Croisade, ou Philippe qui mena la vie édifiante d'un ascète et d'un saint (1).

Une civilisation brillante fleurit en France, dont précisément les historiens nationaux, les Frères Pithou, Hotman, Belleforest, Girard, Du Haillant, Du Tillet, Papyre Masson, Nicolas Vignier travaillent à exhumer l'histoire, avec l'intention avouée, il va sans dire, de faire pièce aux historiens anciens. Pasquier, désireux d'élever un monument impérissable à la gloire du Moyen âge dédaigné, entreprend ses *Recherches de la France* (1560) pour « revanger nostre France contre l'injure des ans » (2). Il recueille « comme fragmens du naufrage d'une longue ancienneté » ces vieux poèmes français que l'incurie et l'indifférence avaient laissés se perdre dans l'oubli (3). « En quoy, écrit-il, je me promets avoir la fortune, de tant plus favorable, que la plus part de

(1) Voir Jean Bouchet, *Anciennes généalogies* (1527) et Picard, 240. Dans le même esprit l'on oppose Charlemagne, le héros national, le monarque français, aux héros anciens. (Voir par exemple Nicole Gilles, Prologue des *Annales*.)

(2) « Je me suis mis à la recherche des anciennetez de la France et pour ceste raison j'ai appelé mon Œuvre « Recherches ». *Lettres*, II, vi, C.

(3) *Lettres*, II, vi, A.

ceux qui ont par le passé, employé leur entendement à escrire, n'ont eu d'autre suject de leur éloquence que l'histoire des Grecs ou Romains, ne jettans les yeux sur la nostre, combien que nous ne leur cédions rien en gloire de hautes entreprises (1). »

Traçant un tableau complet de l'ancienne France, il fait l'historique de sa littérature et de sa langue, démontre qu'en aucun temps notre langue ne fut nécessiteuse, rappelle aux Italiens qu'ils doivent leur poésie aux Français, compare les vieux poètes français et les poètes anciens : « Lisez celle (la description du Printemps, et du Temps de Guillaume de Lorry), je deffie tous les anciens... d'en faire plus à propos (2). »

Il fait école. Le goût du passé national sous sa forme la plus concrète se vulgarise : l'on publie des plans de Paris, ce qui « était au moins une contre-partie des plans si nombreux de la Rome antique (3) », Claude Fauchet, l'auteur des *Antiquitez Gauloises et Françoises* (1579-1599), des *Origines des dignitez et magistrats de France* (1600), écrit son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans plus les noms et sommaires des œuvres de CXXVII poëtes François vivans avant l'an MCCC* (1581) dans l'intention avouée de réparer une injustice, et d'opposer « l'Antiquité nationale » à l'Antiquité grecque et romaine trop exclusivement admirée.

Vient enfin l'âge moderne, où « soudain les sciences brillèrent d'un si vif éclat et naquirent de si nombreux génies qu'il n'y eut pareille abondance en aucun temps (4) ». Un âge héroïque a commencé pour la France, plus riche d'inventions et de découvertes, plus gros d'avenir que jamais siècle fortuné des temps anciens.

Avec enthousiasme les historiens saluent l'apparition de la « saison merveilleuse ». Ils ont le sentiment très net que

(1) *Ibid.*, II, 1, 28, A.
(2) *Recherches*, VI, III. *De l'ancienneté, e progrez de nostre Poésie Françoise.*
(3) Lavisse, *Histoire de France*, v 2, 317.
(4) Sommaire de la *Vicissitude*.

le génie humain est parvenu à un tournant décisif de son histoire et qu'à la France, la mieux douée de toutes les nations, il appartient de guider l'Europe dans la voie sans fin où, favorisé par des conjonctures exceptionnelles, s'engage le génie moderne. Comparant le siècle aux précédents « pour sçavoir en quoy sommes inférieurs ou égaux aux anciens », ils n'ont pas de peine à démontrer qu'en tout le génie moderne est à « préférer ». Les Anciens connaissaient à peine la moitié du ciel. Leurs savants les plus fameux professaient que des cinq zones qu'il comprend, deux seulement étaient habitées. Les anciens astronomes n'avaient observé, à grand peine encore, que dix mouvements dans le ciel. « Maintenant comme si la cognoissance de l'un et l'autre monde estoit par quelque destin réservée à nostre aage, ils ont esté observez en plus grand nombre et plus admirable, et deux autres principaux adjoutez pour servir à démonstrer certainement plusieurs choses apparoissantes ès estoilles, et découvrir les mystères occultes de la nature. Tant est illustrée l'entière Cosmographie avec l'Astrologie, que si Ptolémée père des deux retournoit en vie, il les mescognoistroit si augmentées par leurs observations et navigations récentes. Jean de Montroyal est réputé le meilleur mathématicien de ce temps, et jugé n'estre guères moindre qu'Anaximandre Milésien, ou Archimède Syracusain. Pubarche son précepteur, le Cardinal Cuse et Copernic tous Allemans ont excellé en ces disciplines. Item Jovien Pontan a fort travaillé en l'Astrologie non moins heureux en prose qu'en Carme et habille à toute manière d'escrire (1). » Pline, Lactance et saint Augustin niaient qu'il y eût des antipodes. Maintenant nous leur commandons et trafiquons journellement avec eux, et nous pouvons bien dire, après tant de découvertes qui nous ont révélé des contrées, des fleuves, des cours d'eau, des montagnes insoupçonnés des Anciens, que le monde nous est entièrement manifesté et tout le genre humain connu si bien, que tous les mortels peuvent se communiquer leurs commodités et secourir leur indigence mutuelle, comme si

(1) *Ibid.*, 112, r°.

l'univers entier ne formait qu'une vaste cité « mondiale ». Grâce à l'invention de la boussole et de la carte marine, il n'est pas de contrée si lointaine où ne pénètre l'audace humaine. Des mines d'or ont été mises au jour « vers le midy », le sucre, les épices, les herbes, arbres et fruits étrangers, les substances les plus rares amenés en France. Qui donc s'aviserait aujourd'hui de comparer les catapultes et les machines de guerre des Anciens à notre artillerie ? Leur science politique était si courte, si élémentaire, que nous serions tentés de la traiter d'enfantine, comparée aux vastes conceptions qui président au gouvernement de nos États modernes (1). Des sciences nouvelles ont surgi, des arts sans nombre ont pris naissance, qui rendent la vie plus facile et plus douce. A elle seule, l'imprimerie suffirait à donner aux Modernes l'avantage sur les Anciens (2). Et que l'on n'objecte point que les mœurs empirent de jour en jour et que, parallèlement au perfectionnement des sciences, les vices et la corruption vont se multipliant (3), eux aussi, et ramenant dans les derniers temps toute la barbarie des premiers âges. C'est là illusion commune à tous les siècles, l'illusion des vieillards qui, s'éloignant de la jeunesse, voient se reculer dans des lointains féeriques le temps de leur enfance, et, victimes d'un mirage, racontent à leurs neveux les félicités merveilleuses de leurs premiers ans (4).

Ainsi vont raisonnant les apologistes du progrès moderne. Et, si écrasante leur semble la supériorité des Modernes sur les Anciens, si impressionnant le spectacle du temps présent,

(1) Voir Bodin, préface de la *République* et Loys Le Roy, *Phédon*, 15 et *Prolegomena politica*, ch. II, 13, v°. Voir encore l'avant-propos des *Politiques* d'Aristote et l'Argument du second et du cinquième livres du même ouvrage.

(2) Voir encore Duret, 468.

(3) Par exemple, une maladie nouvelle a fait son apparition, châtiment envoyé par Dieu pour punir le libertinage. Mais il est à prévoir qu'après avoir découvert le moyen de l'adoucir, la science trouvera le moyen de la faire disparaître (*Vicissitude*, 110, v°). De même Le Roy, tout en s'applaudissant de l'invention de l'artillerie, ne peut s'empêcher de constater qu'elle sert plutôt à la ruine qu'au bonheur du genre humain et réduit le rôle de la vaillance individuelle. Le nombre des braves soldats et des vaillants capitaines, ajoute Le Roy, n'en est pas moins considérable qu'autrefois.

(4) Voir Bodin, *Methodus*, *Ibid.*

qu'ils se demandent, non sans un sentiment d'inquiétude, en présence de tant de félicités, si, parvenue à ce haut point de perfection, l'humanité ne commencera pas incontinent à décliner. Peut-être le temps n'est-il pas éloigné, écrit Le Roy, où des hommes « estranges en formes, couleurs, habits » accourus du fond des steppes lointaines, envahiront l'Europe, comme autrefois les Barbares, détruisant villes et châteaux, bouleversant les mœurs, les lois, les langues, les religions, où les factions et les hérésies diviseront les sociétés, où de formidables cataclysmes, prélude du « tohubohu » (1) général, mettront sens dessus dessous notre planète et ramèneront toutes choses à leur ancien chaos (2). Mais leur foi en la Providence distributrice souveraine des destinées de l'univers, les empêche de verser dans le découragement. Et puis, quelle que soit l'opinion qu'ils professent sur la façon dont évolue l'humanité, et même s'ils se représentent l'histoire universelle comme une succession de circuits fermés, de « vicissitudes », pour employer l'expression qui résume, en somme, la conception chère au XVIe siècle, il est bien évident qu'il ne saurait être question à leurs yeux d'une rechute de l'humanité dans la barbarie des premiers temps, pas plus que d'un arrêt définitif dans la voie où, toujours plus avertie, toujours plus puissante, toujours plus maîtresse d'elle-même, elle chemine depuis l'origine des temps. Républiques, royaumes, empires ont leurs « conversions » naturelles. Leur destinée est bornée, leur durée fixée par la Providence. Comme toute chose humaine, ils ne cessent de se « hausser » et de s'abaisser, « amendant » et empirant tout à tour. Mais, en dépit des arrêts et des retours momentanés, l'humanité n'en poursuit pas moins sa marche en avant. Il est donc également indiscutable aux yeux d'un philosophe de l'histoire comme Bodin ou Le Roy « qu'il ne faut estimer que ceux qui nous ont précédez d'ans, nous ayent aussi précédez de sapience. Laquelle estant également donnée à tous, ne

(1) L'expression est de DURET. Il discute longuement s'il est vrai que le monde ne durera que 6.000 ans.

(2) *Vicissitude*, 113, r°.

peut estre occupée par les précédens (1) », et que Sapience, si libérale qu'elle se soit montrée à l'égard des Modernes, n'a point encore accompli son œuvre, beaucoup restant à découvrir et toute possibilité demeurant ouverte aux descendants de renchérir sur les inventions des modernes.

Tel est bien le dernier mot des historiens de la Renaissance. A un siècle qui, sollicité par les admirateurs d'une Antiquité dépassée, serait tenté de douter de lui-même et de l'avenir de l'esprit humain, ils aiment à répéter que « Dieu a donné à tous sapience, affin que chacun, selon sa faculté et portée puisse chercher les choses non ouies », que la science est « inoccupable comme la lumière et clarté du soleil, et que ceux-là s'ostent sapience qui sans aucun jugement approuvent les inventions des majeurs et se laissent mener par les autres comme brebis » (2). N'allons pas nous imaginer que les Anciens ont tout su et tout dit, sans rien laisser à dire à ceux qui viendraient après eux, comme si la Providence leur avait octroyé toutes ses grâces. Faisons confiance à la nature et croyons que comme elle a dans le passé produit d'illustres personnages qui ont découvert beaucoup de ses secrets, elle peut encore en produire qui parviendront là où la longue expérience, l'observation attentive, la subtile raison n'ont encore pénétré jusqu'ici. La nature demeure toujours égale à elle-même, et rien n'est changé dans le cours de l'univers depuis le temps où vivaient ces bons vieux pères. Sachons seulement employer nos forces. N'imitons point ces attardés qui, oubliant que l'on ne bâtit plus aujourd'hui à la mode de Vitruve, que l'on ne plante et ne laboure plus à la façon de Varron ou de Columelle, et qu'il serait insensé de guerroyer selon la méthode que recommande Végèce, ou de gouverner l'Etat d'après les lois de Solon et de Lycurgue, se contentent de ressasser le savoir des Anciens. Ayons le cou-

(1) Argument du cinquième livre des *Politiques* ; *Ibid.*, II, 8. L'idée revient un peu partout dans l'œuvre de Le Roy : *Phédon*, 15 ; *Sympose*, Avis au lecteur ; fin de la *Vicissitude* ; *Vita Budæi*, 4 et lettre à Bunel (dans Becker, 260). La Popelinière lui consacre tout un long chapitre très curieux. (*Hist. acc.*, 282 et suiv.)

(2) Le Roy, *Politiques*, Livre II, 8.

rage de reconnaitre qu'il n'est auteur ancien si accompli où l'on ne puisse reprendre quelque chose, et souvenons nous que Pline lui-même se glorifiait d'avoir ajouté à l'histoire des animaux ce qu'Aristote avait ignoré. Cessons de prendre l'herbe pour le blé, et la fleur pour le fruit, ne faisant que traduire, corriger, commenter, annoter ou abréger les livres des Anciens, « lesquels s'ils en eussent ainsi usé, se proposant de n'escrire ou dire sinon ce qui avoit esté escrit ou dit autre-fois, nul art eust esté inventé ou tous fussent demeurez en leurs commencemens, sans recevoir accroissement. Les imitateurs perpétuels, et tousjours translateurs ou commentateurs cachez soubs l'ombre de l'autruy sont vrayement esclaves, n'ayant rien de généreux, et n'osans quelquefois faire ce qu'ils ont apprins longuement » (1).

A un siècle qui, dans tous les domaines de l'activité humaine, s'affirma novateur, mais, emporté par sa passion de l'étude, fut tenté parfois de s'immobiliser dans la contemplation des écrits anciens et d'oublier pour le culte du passé la tâche et les exigences du présent, les historiens modernes rappellent qu'il n'est d'activité féconde que celle qui *invente* et qui *crée*. Tel le Faust du poète qui, las des livres poudreux et des parchemins morts, auxquels se complaît l'intelligence scolastique du disciple pédant, aspire à se régénérer au contact de la Nature, ils prêchent le retour à l'étude vivante et directe des choses. Ils incitent à produire de nouvelles inventions appropriées aux mœurs et aux conditions présentes, se disant que ce serait abuser de l'étude des lettres « que de s'amuser seulement aux Anciens » et que, dans le domaine de l'esprit comme dans la nature, où toutes choses sont sujettes au changement et se renouvellent par une continuelle génération, il convient de chercher sans cesse de nouvelles

(1) *Vicissitude*, 114, v°. « Le moyen d'y aspirer (à surpasser les Anciens) n'est en traduisant seulement d'une langue en autre, ou en escrivant commentaires, ou en conférant et corrigeant exemplaires comme font la pluspart des sçavans : ains en cherchant ce qu'ont ignoré ou obmis les anciens, racoustrant ce qu'ilz ont mal ou confusément traitté, adjoustant ce que l'expérience de plusieurs aages, et longue observation ont depuis descouvert. Il n'est convenable de s'arrester seulement aux inventions des anciens. » (Avis au lecteur en tête du *Sympose*, Livre III, 182.)

inventions, pour remplacer les inventions perdues, améliorant, ajoutant, changeant, s'ingéniant à les faire progresser sans cesse, leur assurant, selon l'heureuse expression de Le Roy, « l'immortalité dans la mortalité ».

Jamais conditions plus favorables ne furent faites à l'humanité par la Nature (1), jamais conditions plus propices au génie de l'homme instruit par les livres et les exemples des Anciens, par les observations et les inventions accumulées des siècles, par une longue expérience de toutes choses. « Tellement qu'à bien considérer, il n'y eut jamais siècle plus heureux pour l'avancement des lettres que le présent : si considérans la briéveté de la vie humaine, nous délibérions employer l'estude et industrie entière au vray sçavoir : délaissées toutes curiositez et subtilitez inutiles qu'il est plus expédient ignorer qu'entendre. Sapience n'a accompli son œuvre, beaucoup en reste et restera, et jamais l'occasion ne se perdra d'y adjouter. Vérité se présente à tous ceux qui la veulent chercher, et sont capables de la recevoir : jaçoit que Démocrite se plaignist qu'elle est cachée en un lieu si profond come un puis, d'où à son advis n'est possible la tirer. Quiconque y vacquera à bon escient, il trouvera tousjours à besongner. Tous les mystères de Dieu et secrets de nature ne sont découverts à une fois. Les grandes choses sont difficiles, et tardives à venir. Combien en y a-t-il non encore redduites en art ? Combien en avons-nous premièrement cogneuës en ce temps ? Je dy nouvelles terres, nouvelles mers, nouvelles formes d'hommes, mœurs, loix, coustumes : nouvelles herbes, arbres, racines, gommes, liqueurs, fruicts : nouvelles maladies et nouveaux remèdes : nouveaux chemins du Ciel et de l'Océan non essayez paravant, nouvelles estoilles veües ? Combien en resteront d'autres à cognoistre à la postérité ? Ce qui est maintenant caché viendra avec le temps en évidence et s'esmerveilleront nos successeurs que l'ayons

(1) Non seulement la nature n'est pas abâtardie, mais elle est plus vigoureuse aujourd'hui que jamais, les siècles ayant ajouté à sa vigueur. Elle s'est « plus manifestée depuis la prise de Constantinople par les Turcs, qu'elle n'avoit faict de long temps, estans les langues et disciplines restituées ». (*Symrose*, Avis au Lecteur, Livre VII, 182.)

ignoré. Marc Varron atteste qu'en l'espace de mil ans les arts furent inventez et augmentez, qui jusques à présent n'ont esté accomplis. Mais si la perfection n'a esté encore trouvée, ce n'est pas à dire qu'elle ne se puisse trouver. Car les choses tenües aujourd'huy les plus grandes et plus admirables, ont commencé en quelque saison. Et ce qui est très bon n'estoit point paravant, mais est creu peu à peu, amendant de temps en temps (1). »

Ainsi, comme s'il voulait résumer l'enthousiasme, la robuste confiance, les espoirs qui soutinrent et enflammèrent son effort, voici que le siècle s'achève sur une éloquente et magnifique profession d'optimisme. Le traité de *La Vicissitude*, ou l'*Histoire accomplie*, sont au XVIe siècle ce qu'au XVIIIe siècle finissant, au siècle de la foi en la perfectibilité humaine, le *Tableau des Progrès de l'esprit humain* de Condorcet. Après les luttes émancipatrices, après les discussions passionnées ou sanglantes sur les questions qui intéressent la vie profonde de l'humanité, sur les plus hauts problèmes de la pensée, après les découvertes qui mettent le génie de l'homme en possession d'un plus grand univers et reculent indéfiniment les limites de son empire, ici et là, legs suprême d'un siècle d'assaut et de combat, une protestation de confiance en l'avenir et de foi au progrès indéfini de l'espèce humaine.

(1) *Vicissitude*, 113, v°.

CHAPITRE VIII

La fin de la Renaissance.

I. Resultats de la Renaissance : avènement de la conscience moderne. Ses affirmations.
II. Fin des grands enthousiasmes antiques et païens de la Renaissance. Le tempérament national se ressaisit. Le problème qui se pose au tournant du siècle. L'orientation nouvelle : la poétique de Vauquelin de la Fresnaye et de Laudun d'Aigaliers. Réaction contre l'École de 1550. L'inspiration nationale, moderne et chrétienne. La réforme de l'enseignement par la Compagnie de Jésus.
III. Malherbe.

I.

« L'investigation, a-t-on dit, en parlant du siècle de la Renaissance et de la Réforme, avait été rarement aussi indépendante et aussi hardie. Pas une des conceptions du XVIIIe siècle qui n'ait été saisie, retournée, caressée par les hommes du XVIe siècle (1). » Les droits de la raison individuelle déclarés supérieurs au consentement universel, aux décrets de l'autorité, à la force, à la tyrannie des idées admises, partant, la libre investigation se substituant à l'enseignement routinier de l'École, les méthodes scientifiques s'élaborant, l'horizon intellectuel s'élargissant, des points de vue nouveaux ouverts dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, les idées, les conceptions, les théories sur-

(1) HANOTAUX, *La France en 1614*, 394.

gissant de toute part comme à l'envi, le génie humain s'enrichissant à l'infini et, dans l'ivresse de sa force rajeunie, s'élançant à la conquête de l'avenir, tel est, en effet, le spectacle que nous offre le XVIe siècle, l'âge de la « Renaissance ».

Le besoin de se reconnaitre, d'établir son identité, de se définir, l'induit à se comparer aux devanciers. S'il juge sévèrement parfois le Moyen âge et, par une erreur d'optique facilement expliquable, incline trop souvent à rapetisser l'œuvre des « majeurs », opposant avec quelque hauteur civilisation à grossièreté et progrès à barbarie, les recherches patientes des érudits, la minutieuse investigation des historiens patriotes, n'en ont pas moins pour résultat de préciser la physionomie des siècles gothiques, de fixer avec sympathie et justice les caractères de la civilisation nationale et, ce faisant, d'accentuer en quelque sorte la coupure entre aujourd'hui et hier. La différenciation croissante des idées, des institutions, des mœurs, facilite cette identification. Mais surtout, convertie à l'Antiquité, la France a trouvé le meilleur des points de comparaison. Non sans audace, elle se mesure avec les temps les plus glorieux de l'histoire humaine, et, de même que de la confrontation des témoignages naît, grâce à l'imprimerie, la critique historique, de l'étude attentive des civilisations antiques, de la comparaison journalière du siècle nouveau avec les siècles anciens, se dégage l'aperception de plus en plus nette du « moment » présent. Le sentiment très intense que les temps ont changé, que dans cet intervalle de plusieurs siècles qui sépare l'âge antique des temps actuels, le génie universel s'est enrichi d'une expérience qui l'a transformé, fortifié, grandi, et qu'une ère nouvelle s'est ouverte pour l'humanité, conséquemment aussi la vision de jour en jour plus complète du rôle joué par l'Antiquité dans l'évolution totale de l'humanité et de la place que tient dans l'ensemble historique l'époque présente, telles sont, au point de vue qui nous occupe, les composantes de la mentalité du XVIe siècle : les temps *modernes,* mais aussi la conscience *moderne* font leur avènement.

Idée de la permanence des forces de la nature : la nature demeure toujours égale à elle-même à travers la durée et ne connaît ni décrépitude, ni vieillesse — *idée de progrès :* l'humanité, non seulement ne dégénère point, mais va développant, accroissant ses forces, renchérissant sur elle-même, en dépit des stagnations apparentes, en dépit des périodes d'arrêt, qui ne sont, en fin de compte, dans l'évolution historique, que des périodes de repos et de recueillement dont le génie humain sort plus dispos pour de nouvelles conquêtes — conséquemment, les derniers temps l'emportent sur les premiers, et l'Antiquité n'est que l'enfance de l'homme universel dont les temps modernes représentent l'épanouissement et comme la splendide et féconde maturité, d'un mot : *idée de la supériorité des Modernes sur les Anciens,* telles sont les affirmations par lesquelles la conscience moderne répond victorieusement aux partis pris de dénigrement des louangeurs du temps passé, se stimule et s'encourage. Le XVIe siècle formule les idées de progrès et d'avenir qui resteront les articles essentiels du *credo* moderne ; il constitue le capital d'idées que feront fructifier abondamment les siècles suivants.

L'étude détaillée des personnalités, des œuvres, des grands courants de pensée, nous a montré ces idées s'ébauchant, prenant consistance, se formulant triomphalement en France, au cours du XVIe siècle. Voici donc un fait bien établi : point n'est besoin de passer les Monts et d'aller chercher en Italie les initiateurs de la France aux idées de progrès et d'indépendance modernes, ni les premiers instigateurs du débat entre anciens et modernes (1) qui passionnera les Français au XVIIe siècle. Nous les avons rencontrées, en France même, à tous les moments de la Renaissance et, sans nier l'influence que pourra exercer un livre comme les *Pensées diverses* de Tassoni (1612-1620) dont il est sûr, au moins, qu'il fut présenté au public français par Baudoin sous forme française, nous croyons avoir suffisamment démontré, quitte à recher-

(1) Voir cette thèse dans RIGAULT, 73.

cher plus tard en quelle mesure les idées françaises ont pu influencer les esprits d'Italie ou inversement les idées italiennes les esprits français, que, français par ses origines, français par ses causes et par son opportunité, le débat qui se livre en France entre anciens et modernes est, avant tout, un phénomène national, une manifestation nationaliste du génie français moderne.

Que si, jetant un regard en arrière, nous voyons surgir à toutes les époques de l'histoire européenne, au Moyen âge, dans l'Antiquité, aux temps bibliques (1), des idées apparentées, et serions tentés de rabaisser au profit de leurs devanciers lointains le mérite et l'originalité des modernes, n'oublions ni l'insistance qu'ils apportent à les énoncer, ni leur complaisance à répéter que le monde ne va pas de mal en pis, que les siècles anciens n'ont point épuisé toute la somme du savoir permis à l'humanité, que le plus grandiose et le plus fécond de la tâche humaine reste à accomplir, et qu'à leur temps est échu le glorieux privilège de faire avancer l'œuvre de progrès ébauchée par les siècles anciens, ni l'unanimité des Français à proclamer la félicité des temps présents et leur inébranlable confiance en l'avenir. Ils ne *créent* point, sans doute, l'idée de progrès. Ils lui donnent une précision, une ampleur, une portée nouvelles. Elle cesse d'être en quelque sorte une conception isolée, et comme la propriété d'un grand esprit, elle se mêle à la vie du siècle en d'innombrables prolongements, elle s'incorpore à sa mentalité. Elle sort du domaine de la spéculation et se fait agissante. Elle devient une idée-mère, l'une des plus fécondes, les plus riches d'avenir des temps modernes.

Renouveler ainsi une idée, c'est la recréer. Disons plus : en ce siècle de fougue et d'enthousiasme qui ne saurait embrasser les idées sans s'en éprendre et se passionner, l'idée de progrès n'est point seulement pour les humanistes matière à discussion et théorie abstraite. Vivante et *vécue*, expression des ambitions et des espérances d'une humanité

(1) Voir Delvaille, ouvrage cité.

qui, au sortir du Moyen âge, a retrouvé l'allégresse et la foi en la vie, elle plonge par toutes ses racines dans la mentalité d'un temps qui professe une confiance illimitée en la puissance du génie humain. Postulat nécessaire des découvertes, des inventions, de l'épanouissement de la Renaissance, elle l'exprime et la résume toute. De là son étonnante vitalité : passée la vogue des écoles et des formules poétiques, refroidies les passions politiques et religieuses, l'idée de progrès toujours jeune, toujours actuelle, survivra au siècle.

II.

Les deux dernières décades du siècle, comme l'on sait. marquent, dans l'histoire de l'Humanisme français, la période critique. Vers 1560, Pasquier dénonçant l'imminence de la crise, écrivait : « Il me semble que ceste Poésie Françoise, qui depuis dix ou douze ans en çà s'insinua entre nous, commence de perdre son crédit (1). » On a répété à satiété les causes de cette défaveur. Œuvre d'une élite, la réforme poétique de 1550 n'a intéressé qu'un public restreint. A ne tenir compte que des bienveillances qui patronnent la jeune école : faveur de François Ier, faveur d'Henri II, exception faite pour Marguerite de Navarre, on a l'impression qu'elles se laissent entraîner par le bel enthousiasme des nouveaux poètes, plutôt qu'elles ne se portent spontanément vers une poésie qui dépasse, en somme, les goûts, les habitudes d'un public courtois, admirateur par inclination de Marot et de Saint-Gelais. Une fois refroidies les sympathies de commande et de bon ton que ralliaient à la poésie humaniste la mode ou l'exemple royal, le public mondain retrouve le courage de ses préférences. Sans doute, il n'ira point jusqu'à oublier entièrement ses admirations d'hier. Une connaissance, si légère soit-elle, de l'Antiquité, disons : d'une certaine Antiquité, fera, dès lors, partie intégrante du bagage littéraire de l'homme cultivé, mais on se déshabitue de considérer les maîtres anciens comme les seuls détenteurs de tout art et de toute excellence : les cultes dissidents deviennent plus pratiqués que l'orthodoxie antique. Sans doute aussi, la gloire de Ronsard restera vivace longtemps encore : à suivre la courbe que décrit sa légende, de 1585 aux premières années du XVIIe siècle, on ne constate, somme toute, que des fléchissements peu sensibles. Mais sa personnalité apparaît moins

(1) *Lettres*, II, 2.

dominante, au fur et à mesure que d'autres formules et d'autres poètes trouvent auprès du public succès et faveur. Nombreux sont, en effet, les poètes qui prennent à tâche de venger Saint-Gelais du discrédit dont le frappa la fortune de Ronsard : rimeurs de petits riens, foule médiocre dont se détachent deux talents estimables : Desportes et Bertaut. La vogue envahissante de l'Italianisme vient à point servir le goût du joli, du léger, du badin, du tortillé, qui fut et sera toujours le goût du public mondain. L'avènement au trône de France d'une Italienne inaugure officiellement le règne de la poésie d'Outre-Monts.

Puis, c'est la réaction religieuse qui, favorisant cette désaffection croissante du public à l'endroit de la poésie mythologique et paganisante, l'incline vers une poésie conforme à ses aspirations nouvelles, poésie inspirée du Christianisme, voire puisée aux sources sacrées. Enfin, le spectacle des luttes confessionnelles, désabusant les âmes délicates, les rattache fortement à la religion, les porte à la réflexion et au repliement intérieur, leur communique une habitude de gravité et de sérieux qui leur fait chercher dans l'art avant tout un enseignement ou un aliment spirituels. Bref, une fois tombés les grands enthousiasmes païens de la Renaissance, l'âme française se ressaisit. La poésie dépouille ses vêtements d'emprunt : tout l'effort des décades suivantes ira à la rapprocher de plus en plus complètement du tempérament national.

La voici rejetant successivement tout ce qui, du programme de la Pléiade, rappelle trop directement l'Antiquité : ode pindarique, épopée homérique ou virgilienne, réglementation dramatique trop rigoureuse. La stricte orthodoxie de Jacques Grévin ou de La Taille trouve un contradicteur en l'auteur de *Régulus*, Jean de Beaubreuil (1583) (1). D'un mot,

(1) « Au demeurant pour cause des longs intervalles des temps qui sont en l'Histoire de Régulus, tu ne trouveras estrange si, pour la mieux faire entendre j'ay voulu que les cinq actes.... ne fussent estroictement compassés à la forme de quelques tragiques trop superstitieux, qui ont pensé qu'il ne falloit représenter en la tragédie aultre chose, que ce qui se pouvoit faire en un jour, car j'ay recognu... qu'il ne se pouvoit aultrement faire. Joinct que plusieurs doctes personnages de nostre temps versants en pareil subject ont usé

le génie français élimine ce qui lui paraît trop local, trop particulier, trop lointain des mœurs, de la mentalité, des tendances modernes. Adapter l'art ancien aux exigences nouvelles, le rendre capable de satisfaire le goût d'un public français, moderne et chrétien, *moderniser* l'Antiquité, telle sera la préoccupation des Français au lendemain des tentatives de Ronsard et de Du Bellay.

Ainsi, l'histoire de la Pléiade se clôt sur un échec : échec des formules empruntées à la plus pure Antiquité ; insuccès des efforts qu'elle avait tentés pour canaliser l'inspiration française et la diriger exclusivement vers les sources antiques ; échec des grands genres : au mystère, à la tragédie bourgeoise, à la tragi-comédie, à la *comedia del' arte*, va la faveur du grand public ; faillite du grand art : l'on préfère l'ode à la façon d'Anacréon à l'ode sublime de Pindare. Symptomatique est, à cet égard, le renouveau d'intérêt que suscite dans le monde des humanistes la vieille littérature nationale : Pasquier compare hardiment les vieux poètes français aux poètes antiques et plus d'une fois déclare, en toute équité, les leur préférer. L'architecture, çà et là, revient aux traditions nationales : un style français, libéré de la sujétion antique, s'ébauche sous Henri IV. Bref, voici se poser, à nouveau, au tournant du siècle, la question qu'avait, avec un succès trop peu durable, travaillé à résoudre l'école de 1550 : quelle sera la formule de la littérature nouvelle ? Où trouver la source qui alimentera son inspiration ? Comment concilier le culte des modèles antiques avec les justes exigences du tempérament français et les *desiderata* du génie moderne ?

Les retouches que font subir les théoriciens à l'idéal de la Pléiade, ont, précisément, pour effet de la moderniser et de l'accommoder aux tendances nouvelles.

L'*Art poétique* de VAUQUELIN DE LA FRESNAYE dont la composition s'espace sur un quart de siècle (1574-1605), l'*Art poétique* de François LAUDUN D'AIGALIERS, qui voit le jour vers

de mesme licence. » (*Au Lecteur*.) L'auteur de *Régulus* a francisé les noms romains, vu qu'ils ont « plus de grâce en la Poësie françoise estantz francisiés ».

la fin du siècle (1597), nous permettent de saisir sur le vif ces transformations et nous montrent le chemin parcouru depuis la *Défense* de Du Bellay. Parti de la doctrine antique et de l'esprit de la Pléiade, Vauquelin ne craint point de s'en écarter sur un point essentiel : il insiste pour que dans les formes antiques le poète moderne verse un contenu moderne : païenne de forme, chrétienne de sujet et d'inspiration, c'est ainsi qu'il définit la tragédie chrétienne. Il exhorte le poète à cultiver l'inspiration chrétienne :

Si les Grecs, comme vous, Chrestiens, eussent escrit,
Ils eussent les hauts faits chanté de Jésus-Christ (1).
. . . .
Pleust au Ciel que tout bon, tout Chrestien et tout Saint
Le François ne prist plus de sujet qui fust faint !
Les Anges à miliers, les âmes éternelles,
Descendroient pour ouir ses chansons immortelles (2).
. . . .
Le sage et saint sçavoir est la fontaine claire,
Et le commencement d'escrire et de bien faire :
Chose que te pourront montrer les hauts escris
De Socrate et Platon où tous biens sont compris,
Et mieux nos livres saints, dont la sainte science
Allume un ray divin en notre conscience,
Qui nous fait voir le vray, qui du faux est caché ;
Et le bien qui du mal est souvent empesché (3).

L'on a dit l'hostilité grandissante que rencontre, au tournant du siècle, la poésie ronsardienne dans une des provinces de France les plus éloignées de la métropole littéraire (4), en Languedoc. Le paganisme de son inspiration, la « païenne insolence » de ses comparaisons, apparaissent comme une insulte à la sainteté divine. Éclos dans ce milieu, l'*Art poétique français* de Laudun d'Aigaliers, sans doute, donne pour substratum à ses théories la doctrine de la Pléiade. Pas plus que Vauquelin, pas plus que ses contemporains français et émules en poésie, Laudun ne songe à renier les éducateurs anciens. Mais il traite avec indulgence la vieille poésie française et, loin de lui dénier le droit d'exister modes-

(1) III, 845. Voir aussi III, 880.
(2) III, 33.
(3) III, 403.
(4) Dedieu, *Laudun d'Aigaliers*, 40.

tement à côté des genres antiques, il souhaiterait voir la poésie nationale revenir à ses sources primitives d'inspiration. Il admire les Anciens et les révère comme des modèles de haute perfection, mais il n'estime pas qu'ils aient tiré après eux l'échelle de la poésie. Si vénérables, si souverains que soient Homère et Virgile, il n'est ni impie d'espérer les égaler ou les dépasser, ni téméraire de prétendre y ajouter. Leur expérience, l'expérience des siècles postérieurs ne nous ont-elles pas donné sur eux d'immenses avantages ? « Et d'ailleurs, il ne les faut pas aussi tant imiter qu'après il ne soit besoin d'adjouster quelque chose de son esprit au surplus, et ne se contenter pas d'estre égal ou de faire aussi bien qu'ils ont faict, mais il faut tâcher, si l'on peut, à faire mieux, et considérer que toutes choses tendent à leur centre de perfection. Or il faut estimer que la poësie n'y est pas encore venüe, et qu'il n'y a point de Poëtes qui ayent esté parfaicts. Parquoy avec le travail, le naturel et le plaisir, l'on en peut espérer un parfaict. Il faut croire que d'estre pareil ce n'est guères, mais qu'il est aysé d'estre supérieur à un qui peut estre pareil, et que jamais l'estre ne tient les natures en pareil estre, comme disent les Philosophes. Mais il faut qu'il en ait toujours une supérieure et d'ailleurs que pour imiter seulement, on en peut rien parvenir : car celuy qui suit est toujours le dernier. Parquoy un Poëte qui a l'esprit bon, le courage vertueux, la hardiesse grande, et l'entreprise bonne, ne peut qu'il n'excelle et ne fasse dire de la France ce qu'on a dict de la Grèce (1). » Aussi se relâche-t-il sur plus d'un point de la stricte observance préconisée par les superstitieux de l'Antique. Convaincu, il nous le disait, que la poésie, comme toute chose humaine, est perfectible, il proclame hardiment que « nous ne sommes pas astraincts à la loy des anciens car, outre que ce seroit dénier à nature son pouvoir en luy ostant la puissance de rendre les choses en leur perfection, nous debvons suivre tousjours ce que nous voions estre plus apparent » (2). Pour « animer » l'émulation, il

(1) Livre IV, 1, *De l'Imitation*.
(2) *Ibid.*, III, *De la Forme, Nature et Définition de la tragédie*.

déclare « que le Poëte doit estre plus ardent dequoy il est né en une saison commode pour exceller et penser que le Ciel a attendu jusqu'à présent de donner un tiers ou supérieur à ces deux grands Poëtes, Homère et Virgile, et que si il leur demeure inférieur, enfin il ne sera rien du tout, et que le temps ny la priorité ne les favorise point : car c'est une plus grande faveur à luy de venir après eux, pour ce qu'il peut enrichir ses poëmes de ce qui est advenu et devant eux et depuis eux » (1).

Il réagit donc contre les excès du Ronsardisme et de ses trop zélés imitateurs, et, abandonnant à l'épopée de sujet antique la Mythologie, bannit dieux et déesses de la poésie moderne, relègue Paganisme et Mythologie dans leur empire primitif. Désireux d'alléger la poésie, de la faire sortir des cénacles et de la rapprocher du public moderne, il en proscrit les surcharges mythologiques. Il écrit des tragédies chrétiennes et des sonnets chrétiens. Il écrit une épopée française. Rien de plus significatif, à cet égard, que les modifications qu'il apporte aux données de la *Franciade*. Reprenant, non sans courage, un sujet qui avait été si néfaste au coryphée de la Pléiade, il le modernise (2) et le francise, en transportant la légende sur un terrain et dans un temps plus rapprochés de son pays et de son époque. Les contemporains ne s'y trompent point. Un de ses admirateurs justifie le titre de « second Homère » qu'il lui décerne en le louant d'avoir préféré aux « faits des Latins et des Grecs » un sujet emprunté aux archives nationales.

A l'Antiquité vient donc s'ajouter, comme élément d'art, l'inspiration nationale, moderne et chrétienne. Pour emprunter une formule heureuse (3), l'on tend à ressaisir le sentiment de soi-même, de son époque, de son pays. Ajoutons que ce recul de l'Antiquité ira s'accentuant au fur et à mesure que les méthodes et l'esprit de l'enseignement humaniste se verront abandonnés et feront place à une pédagogie superficielle et toute formaliste. De même, en effet, que la

(1) Livre IV, VII, *Des conditions que doit avoir le Poëte*.
(2) Voir sur tous ces points DEDIEU, ouvr. cité, 51 et suiv.
(3) LEMONNIER, *L'art français sous Richelieu*, 35.

vie profonde se retire peu à peu de l'imitation antique, la connaissance des langues et des littératures anciennes se fait d'année en année plus rare, plus extérieure, plus conventionnelle, et la familiarité du public avec les textes classiques plus médiocre. Le Roy, bien qualifié par ses fonctions professorales pour émettre un jugement compétent, proclame, en 1572, dans son *Discours* d'ouverture (1), la nécessité de travailler vigoureusement au progrès des études, dont il déplore l'abandon. « Elles ont besoin à cette heure critique du concours de tous, élèves et maîtres. La fin du siècle les voit péricliter. Nous sommes loin de l'enthousiasme d'autrefois : l'ardeur du bon temps s'éteint ; les écoles sont désertes, celle-ci surtout qui fut naguère la plus florissante du globe. »

A cette dépression qui, par une réaction naturelle, succède à l'exaltation des plus belles années de la Renaissance, il convient d'ajouter l'état de désorganisation où se trouve l'enseignement public, s'il est permis d'employer sans anachronisme cette expression trop moderne. L'absence de réglementation rigoureuse empêche une institution comme celle du Collège royal de produire les résultats que s'en promettait l'enthousiasme de ses fondateurs. L'on a signalé l'état fragmentaire des études, l'irrégularité des enseignements dans le plus moderne des instituts français de la Renaissance. La négligence, l'absence d'organisation trouvent un auxiliaire dans l'état de trouble et d'agitation où vit la France au temps des Guerres de religion et de la Ligue. Le calme revenu dans les esprits et, la France heureuse, confiante et orgueilleuse, associée à la fortune du Béarnais, le pouvoir s'occupe de donner à l'enseignement l'assiette et l'organisation qui lui manquaient hier. Efforts sans lendemain ! L'on sait le sort des statuts élaborés par le gouvernement royal : la réforme vient d'ailleurs : à défaut de l'État, l'Église assume la direction des intelligences. Prenant en main l'éducation de la France, les Jésuites travailleront à reconquérir les âmes au Catholicisme en assumant la formation et la direction des esprits.

(1) Becker, *Loys Le Roy*, 162.

On a dit ce que la connaissance des langues anciennes gagna à cette diffusion et comment, en un sens, l'organisation méthodique de l'enseignement, les facilités offertes par les Jésuites de s'instruire agréablement, servirent la cause de l'Antiquité, et continuèrent l'œuvre entreprise par les humanistes, en mettant à la portée d'un public plus vaste les connaissances jusqu'alors réservées à une élite. Habilement adapté aux fins que poursuivait la Compagnie, admirable moyen de vulgarisation des langues anciennes, l'enseignement des Jésuites se trouvait, par contre, de par ses méthodes et ses pratiques, moins propre à développer une connaissance approfondie de l'Antiquité elle-même. Soucieux, avant tout, de la virtuosité formelle, il accordait à l'étude du fond une importance secondaire. Assigner pour but à la lecture des livres anciens le développement des qualités oratoires, *præparare veluti solum eloquentiæ, perfectam eloquentiam informare*, attirer l'attention de l'élève, avant tout, sur les procédés littéraires et les particularités du style, réduire au minimum les auteurs anciens à pratiquer, en faisant une part presque équivalente aux auteurs chrétiens, émonder les textes ou les adapter à l'esprit religieux de l'enseignement par des mises au point opportunes, c'était en quelque sorte subtiliser le contenu des livres anciens, le neutraliser, leur enlever leur couleur et leur originalité, en extérioriser de plus en plus la connaissance. Maîtresse de pensée, éducatrice de la raison, instrument de culture intellectuelle et morale, hier, au temps de la Renaissance, l'Antiquité se trouvait maintenant réduite au rôle, quelque peu subalterne, de maîtresse de style et de beau langage. La part minime faite au grec, la médiocre importance accordée aux sciences et à l'étude des faits dans la *Ratio studiorum*, laissaient le premier rôle au latin dans les écoles. La Grèce le cédait à Rome. Mais, craignant qu'une intimité trop complète ne fût préjudiciable à la mentalité chrétienne, les gardiens de la Rome catholique limitaient à une familiarité superficielle leur commerce avec le Romain païen. Ils apprenaient sa langue, ils ne pénétraient ni sa pensée profonde, ni son génie.

Telle l'architecture jésuite, qui, dépouillant le style anti-

que de son caractère, n'en retenait que les ornements les plus extérieurs : colonnes ou frontons, les enguirlandait, les disposait en vue de produire une impression d'élégance un peu pompeuse et mondaine, la pédagogie de la Compagnie mondanisait et modernisait l'Antiquité à l'usage du « Courtisan ».

Une plus grande élégance, plus d'aisance et de maîtrise dans le maniement des langues, par contre, une minime connaissance du génie, des mœurs et de la littérature antiques, telles devaient être les conséquences d'un enseignement trop dédaigneux du savoir foncier, trop enclin par théorie et par politique à se contenter de ce minimum d'érudition, de cette *aliqua eruditione* qui suffit aux besoins de l'homme de société. L'enseignement de l'Antiquité gagnait en diffusion ce qu'il perdait en profondeur. Au lendemain de la Renaissance, qui avait substitué les études humanistes aux études scolastiques, l'enseignement mondain de l'Antiquité commençait sa longue et brillante carrière.

Enfin, avec les représentants de la génération héroïque de 1550, disparaissaient successivement les forces les plus capables de faire aboutir et fructifier la renaissance de l'Antiquité si brillamment préparée par le Collège Royal et la Pléiade. La mort de Philibert Delorme (1570), Ramus (1572), Ronsard (1585), Montaigne (1592), Henri Estienne (1598), découronne la Renaissance de ses chefs. Avec eux, ce ne sont point seulement des capacités individuelles qui disparaissent. Apparentés par leur génialité aux œuvres antiques, ils avaient excellé à en revivre l'inspiration. Ils en avaient, par instinct et intuition, retrouvé la grandeur et la signification profonde. C'en sera fait dès lors de cette imitation supérieure qui consiste pour l'artiste à nourrir et à fortifier son génie de la substance des maîtres, à dégager son originalité à leur école. imitation vivifiante, vivante et généreuse qui *crée* à l'image des plus grands. Aboutissant nécessaire de cette faillite croissante des formules humanistes et du culte de l'Antiquité, voici paraître Malherbe.

III.

Ce réformateur est un brutal. Sans atténuations, ni nuances, il rejette froidement l'Antiquité. Ou plutôt, procédé plus cavalier, il affecte de l'ignorer. Non seulement toute son œuvre est implicitement, de par ses tendances, une condamnation de la manière antique de 1550 ; il s'attaque directement aux dogmes fondamentaux de l'école humaniste, soit qu'il condamne son pédantisme et l'abus qu'elle pratique de l'érudition antique : noms propres antiques, mythologie, vocabulaire antiquisant, soit qu'il fasse profession de dédaigner ses maîtres et ses modèles, Virgile ou Pindare, et affiche un superbe mépris pour les Grecs et les Latins et toute l' « Antiquaille », les envoyant tous « paistre comme bestes » (1).

Et puis, et surtout, il porte un coup fatal à l'Antiquité en la traitant comme une matière morte, en la dégradant au rôle inférieur de pourvoyeuse d'ornements : dieux et déesses qu'il ravale aux fonctions de figurants dans l'œuvre poétique, fables antiques, qu'il abaisse au rang de simples et plats prétextes à développements oratoires, mythologie qu'il réduit à n'être plus qu'un artifice de style (2). Bref, vidant l'Antiquité de tout contenu, il n'en conserve que les apparences les plus extérieures. Ajoutons enfin : proscrivant les qualités de fougue, de spontanéité, qui rendaient si vivante l'Antiquité évoquée, revécue par les humanistes,

(1) « Il n'estimoit point du tout les Grecs, et particuliérement il s'étoit déclaré ennemi du galimatias de Pindare. Pour les Latins, celui qu'il estimoit le plus étoit Stace, qui a fait la Thébaïde, et après Sénéque le Tragique, Horace, Juvénal, Ovide, Martial .» Racan, *Vie de Malherbe* (dans *Œuvres de Malherbe*, I. LXX).

(2) Sur la façon dont il entend l'emploi de la mythologie et les conditions qu'il impose au poète qui en fait usage, voir Brunot, *Doctrine de Malherbe*, 168 et suiv.

condamnant la génialité, l'impulsivité, le tempérament, sources uniques de toute inspiration, ce sec et plat rationaliste réduit le poète à n'être plus que le metteur en scène froid et correct d'une Antiquité purement décorative et conventionnelle.

Délaissant le « chemin de Paros », la poésie et l'art français s'acheminent à travers l'œuvre de Malherbe vers l'Académisme.

DEUXIÈME PARTIE

DE RICHELIEU A LOUIS XIV

Obéissant à cet admirable instinct de conservation qui, toujours, au temps même des pires dissociations, la porta à reconstituer plus forte, plus entière que jamais sa personnalité, la France, au lendemain des guerres de religion et des dissensions de la Ligue, aspire à l'ordre. L'unité morale, un instant compromise, se refait. A la politique, à l'habileté des dirigeants, Henri IV, Richelieu, Mazarin, de lui donner cette forte cohésion politique à laquelle tend spontanément un pays étroitement groupé, de par sa conformation naturelle, autour de son centre et, pour ainsi dire centralisé géographiquement.

Guidée par l'heureuse étoile des Bourbons, la France, débarrassée d'une redoutable concurrence, et allégée des préoccupations espagnoles par le *Traité de Vervins*, reprend sa marche interrompue et s'avance à la conquête de l'hégémonie européenne. Richelieu travaille à réaliser le plan audacieux qui assurera pour un temps à la France le monopole de la puissance en Europe. De sa main de fer il brise les résistances, qui, au dedans, s'opposent à la centralisation étroite que réclament son esprit dominateur et son instinct d'autoritarisme, et, laissant à leur impuissance les pouvoirs de contre-poids, condamnant à l'effacement les rivaux et les favoris d'hier, éloignant les compétiteurs possibles, il assume à lui seul la charge de gouverner la France.

Cette centralisation du pouvoir ne s'accomplit pas sans d'énergiques résistances : résistance des Protestants, résistance des nobles, résistance des princes, résistance de la famille royale. Richelieu mort, les mécontents redressent la tête. Les volontés d'indépendance se font plus actives, plus entreprenantes que jamais. Cependant, à travers les révoltes

et les cabales, l'autorité va s'affermissant. Sur la défaite des partis, voici s'élever l'absolutisme de Louis XIV.

Parallélisme frappant, la littérature accuse les mêmes tendances, offre le même spectacle d'indépendance, d'insubordination et de révolte. Ici et là aussi, l'autorité travaille à absorber l'initiative individuelle, à ramener la diversité à l'unité. Ici et là, même progression à travers les résistances individuelles vers l'établissement d'une autorité souveraine. Après une période de libre expansion, de bouillonnement et de tumulte, une période de réglementation et d'étroite discipline: à travers le contrôle de l'Académie et le Protectorat de Richelieu, l'art et la littérature s'acheminent vers l'absolutisme d'un Boileau, d'un Le Brun ou d'un Lulli.

Une abondance de production, une variété d'inspiration et de tendances, qui rappellent les plus beaux temps de la Renaissance ; la tradition gauloise, l'influence de l'Italie et de l'Espagne le disputant à l'influence antique; les genres les plus divers fleurissant côte à côte, genres anciens et genres modernes, tragi-comédie et tragédie, inspiration chrétienne et poésie païenne, poésie grave et poésie burlesque, pastorale et roman galant, observation réaliste et satire, littérature de salon et littérature bourgeoise ; en peinture : inspiration religieuse et inspiration païenne, influence des Flandres, influence de l'Italie, influence antique, réalisme et style ; les tempéraments les plus divers s'épanouissant en dehors de toute règle, au hasard de l'éducation qu'ils se donnent eux-mêmes (1); l'art fleurissant dans les provinces et plongeant par de multiples racines dans le sol national, ces quelques traits dominants individualisent la physionomie de la France littéraire et artistique dans la première moitié du siècle et caractérisent ce que, sans artifice, et sans tomber dans les classifications arbitraires — une génération d'écrivains et d'artistes donne la mesure de son originalité, vit et meurt dans cet espace d'un demi-siècle qui sépare le règne

(1) Voir Lemonnier, *L'art sous Richelieu*, 200 et suiv.

d'Henri IV de l'avènement de Louis XIV — nous appellerons : l'art Richelieu et Mazarin (1).

Cette indépendance, cette variété, n'excluent point une certaine discipline, mais une discipline librement choisie. Un peu partout la tendance au libre groupement se fait sentir : compagnies littéraires, compagnies artistiques, salons ou corporations, rassemblent les tempéraments les plus divers. Ici et là, une sorte d'unité s'élabore au-dessus des individualités, sans les contraindre. Talents et personnalités se rapprochent et se côtoient, sans rien abdiquer d'eux-mêmes. Un minimum de conventions nécessaires : les quelques concessions extérieures, que commandent l'usage, le bon ton et la bienséance — voici pour les salons — et pour les corporations l'esprit de corps et les statuts d'organisation, d'un mot : unité et liberté. La France trouve d'elle-même la formule de sociabilité littéraire et artistique, pourrait-on dire, la plus adéquate à son tempérament.

L'habileté du pouvoir fut de deviner ce besoin de coordination et de groupement, de prendre en main le mouvement, de le diriger, et, sans violence, de l'asservir aux fins de sa politique absorbante et unitaire. Richelieu faisant officieusement des avances à Conrart, c'est l'autorité étendant la main vers l'initiative individuelle et cherchant, quoi qu'on ait dit, à l'embrigader dans une servitude dorée. L'idée n'était pas nouvelle, au demeurant. Assembler sous l'autorité royale les bonnes volontés, que rapprochait seule, jusqu'alors, la conformité de goûts et d'intérêts, transformer le groupement spontané en groupement administratif, tel avait été sous les derniers Valois le projet du pouvoir. Une compagnie littéraire comme l'*Académie de Poésie et de Musique* d'Antoine de Baïf (2), présente déjà tous les caractères des Académies royales du XVII[e] siècle : subordination respectueuse et consen-

(1) Descartes † 1650 ; Cyrano † 1655 ; Gassendi † 1655 ; Pascal † 1662 ; Corneille († 1694), donne ses chefs-d'œuvre de 1636 à 1650 environ (*Nicomède*, 1651) ; Racan † 1670 ; La Mothe Le Vayer † 1672 ; Chapelain † 1674 ; Vouet † 1649 ; Lesueur † 1655 ; Poussin † 1665 ; Mansart † 1666 ; Philippe de Champagne † 1674.

(2) Voir Frémy.

tie au pouvoir, désir d'illustrer la nation en travaillant au progrès des arts, et, plus immédiatement, de servir la gloire de la France en glorifiant son représentant, le roi ; intention nettement exprimée de rivaliser avec l'Antiquité, à laquelle l'institution moderne emprunte son nom, nous allions dire son étiquette et son enseigne.

L'idée de Richelieu fait école : à l'exemple de l'Académie royale, les « Académies » privées surgissent et se multiplient. Entre l'Académie de la vicomtesse d'Auchy et l'Académie de l'abbé d'Aubignac, s'étage toute une suite d'Académies au petit pied. Puis c'est la fondation de l'*Académie de Peinture et de Sculpture*, qui, étouffant le vieil esprit corporatif, établit, au détriment de l'art, le contrôle et la surveillance du pouvoir (1648). Tour à tour les différentes manifestations de l'activité artistique : danse (1661), architecture (1671), musique (1678), subiront cet accaparement du pouvoir.

De longues années de lutte et d'assaut précèdent cette main-mise de l'autorité sur la littérature et l'art. Le parti des modernes défend vaillamment la cause du génie et s'insurge contre l'imposition d'une religion d'État qui emprunte à une fausse Antiquité ses dogmes et ses articles. Au nom d'une Antiquité bien comprise et largement interprétée, il défend la doctrine de la libre imitation et revendique avec éloquence et décision les droits de la liberté dans l'art.

En face d'un pouvoir de plus en plus accaparant, les cabales et les révoltes de la *Fronde artistique et littéraire*.

CHAPITRE PREMIER

L'avènement de l'Académisme.

I. Le pouvoir et la promulgation de la doctrine.
II. L'Académisme littéraire.
III. L'Académisme artistique.
IV. Conclusion.

I

La France dotée par la bienveillance et la libéralité royales d'une institution littéraire et artistique, restait au pouvoir la tâche de rendre de plus en plus effective la subordination de l'artiste à l'autorité. Consécration officielle du mérite, la dignité académique ne pouvait manquer de tenter les ambitions. Telle la noblesse domestiquée par l'absolutisme du pouvoir, la littérature et l'art sollicitent comme le plus désirable des privilèges la faveur royale.

Le système administratif était créé. Aux théoriciens de constituer la doctrine. Les statuts de fondation de l'Académie ne portaient-ils pas que la Compagnie s'emploierait à donner à la France une grammaire, une poétique et une rhétorique ? L'établissement de « l'Académisme littéraire », s'il ne fut pas l'œuvre officielle et collective de l'Académie, en dépit de ses statuts, s'effectua grâce à l'initiative d'un de ses membres « commandé » par Richelieu, avec la collaboration officieuse du pouvoir, donc, et nous pouvons ajouter sans crainte de nous tromper, avec la collaboration morale d'une bonne partie de la Compagnie. Au lendemain de la

fondation de l'Académie, la *Poétique* du médecin-académicien La Mesnardière (1639), rédigée, de son propre aveu, sur l'ordre exprès de son protecteur, le Cardinal, suivie bientôt de la trop fameuse *Pratique du Théâtre* de l'Abbé d'Aubignac, également rédigée par ordre d'en haut (1657), venait fixer les principes de la pédagogie officielle que devaient appliquer avec plus de conscience que de bonheur les médiocres de la poésie et défendre comme un article de foi les routiniers de l'École. Tour à tour les différentes provinces de la poésie se voyaient réduites sous le joug du doctrinarisme. Après le théâtre, l'épopée [*Dissertatio peripatetica de epico carmine* du Jésuite Mambrun (1652), *Traité du Poème épique* du Père Le Bossu (1671)]. Il n'était pas jusqu'au plus léger des genres, à celle de toutes les manifestations artistiques qui semble relever le plus exclusivement du caprice et de la fantaisie ailée des poètes et, de par sa nature et son but, échapper aux emprises d'une discipline rigoureuse, le ballet, qui ne devînt lui aussi, matière à lourde réglementation et ne subît le pédantisme de l'École (*Traité des ballets anciens et modernes selon les règles du Théâtre* du Père Ménestrier, 1682). Voici se constituer en face du génie créateur une autorité rivale qui prétend lui imposer son contrôle et sa loi. En poésie comme en art, voici s'établir pour deux siècles la tyrannie de « l'Académisme ».

II.

Un dogmatisme impérieux fondé sur les préceptes d'Aristote et de ses commentateurs les plus orthodoxes, et la pratique des auteurs anciens, une réglementation étroite et minutieuse des procédés à employer pour le poète, ainsi pourrait se définir l'Académisme littéraire.

« Dogmatisme », disions-nous, ou plutôt « religion », une religion basée sur la foi en la divinité d'Aristote, l'élu de Dieu qui voulut montrer par l'exemple du Philosophe unique « jusques où va l'activité de l'Intelligence humaine » et lui révéla tous les secrets qui intéressent la poésie. Comme la religion révélée encore, la religion aristotélicienne se fonde sur cette idée que la raison individuelle est impuissante à découvrir la vérité par ses seuls moyens, qu'il est indispensable, partant, pour le poète, de recourir aux lumières quasi-surnaturelles de la raison illuminée du Philosophe. Livré à sa seule inspiration, le génie est sujet à se tromper. Tel Le Tasse et L'Arioste, il prend pour des règles les suggestions de sa fantaisie. Appuyé solidement sur l'autorité, au contraire, il s'avance d'une marche sûre dans la voie de la perfection, l'autorité d'Aristote s'entend, car il va sans dire que, si pour La Mesnardière, il n'est parole aussi sacrée que celle d'Aristote sinon celle de Scaliger, le « héros », « le plus merveilleux esprit » qui ait paru aux derniers siècles, l'auteur du livre le plus « savant » et le plus « prodigieux » qui ait jamais sollicité l'admiration des doctes, pour un homme d'École intransigeant, pour un « pur » comme le Père Mambrun, par contre, Horace ou Vida, les commentateurs Italiens ou Hollandais, ne sauraient prétendre de loin ou de près à l'infaillibilité réservée par privilège exclusif au Stagyrite.

D'un mot, les Doctrinaires enveloppent dans une même

condamnation les « irréguliers » qui prétendent se passer de toute tutelle et ne reconnaissent d'autre maître que leur génie, et les « princes des belles lettres » Heinsius, Grotius, Saumaise, Grutère, Pontan, les gardiens naturels de l'orthodoxie, qui, faute de vigilance, laissèrent pénétrer dans le domaine de la foi les fauteurs « d'hérésie ». Tel Castelvetro, que malmène si rudement La Mesnardière, le type de ces esprits suffisants, qui, dans l'espoir de s'élever par l'abaissement d'Aristote, se permettent de contredire le maître des maîtres, poussent l'audace jusqu'à le traiter de sophiste qui se mêle de discourir de choses qu'il n'entend pas, soutiennent effrontément qu'il a formulé des règles incohérentes, que certains de ses préceptes ne doivent point être admis, qu'il n'est pas exact dans l'établissement des autres, et ne se font pas scrupule de corriger ses « fautes » et d'ajouter à sa doctrine, comme si, par insuffisance de science, ou incapacité, il n'avait point tout dit (1). En d'autres termes, La Mesnardière reproche au commentateur trop critique d'avoir mis en doute l'infaillibilité d'Aristote, légiféré de son propre chef, prétendu corriger et compléter l'évangile de toute poésie. « Ce sont, ajoute-t-il, à peu près les douceurs dont l'interprète italien régalle ce divin Esprit, qu'il choque si fréquemment qu'à peine y a-t-il une page dans l'étendue de son volume, qui ne contienne des doutes ou des oppositions formelles contre le texte d'Aristote. Je ne suis pas si enchanté des anciennes opinions que de condamner les modernes, pourvu qu'elles soient de notre âge et n'aient pas deux mille ans. La raison est de tous les siècles, elle parle toutes les langues et peut vivre en tous les pays... mais à dire la vérité, nous avons de si belles marques des pénétrations merveilleuses de cet homme extraordinaire en toutes sortes de sciences, que si nous ne sommes aveugles jusques à la stupidité, nous ne balancerons jamais pour ce qui est des connaissances entre lui et Castelvetro. »

Nous tenons la pensée des Dogmatiques. Aristote a écrit si raisonnablement de la poétique qu'il faut être dépourvu de

(1) La Mesnardière, Q.Q.-R.R.

raison pour ne pas suivre ses oracles. Ronsard, Du Bellay, Pelletier, Baïf, les imitateurs libéraux, ont eu plutôt de bonnes intentions qu'ils ne les ont réalisées. C'est-à-dire que le poète de leur choix est celui qui, abdiquant tout jugement et toute initiative, estime assez faire pour la raison en suivant les « raisonnables propositions » d'Aristote et, tel le croyant de stricte orthodoxie, en cas de conflit entre sa raison et l'autorité, se décide, sans hésitation, pour l'autorité du maître. « Si les discours du Paraphraste (Castelvetro) appuyés de longues raisons, persuadent son intellect; l'autorité de cet esprit, qui mérite d'être appelé le Maître de Raisonnement troublera sa fantaisie. Elle lui viendra figurer que le génie de la Nature est un prodige de savoir qui n'a jamais eu de semblable dans l'intelligence des arts. Elle lui fera entendre que si ce puissant esprit dont on choque les opinions, avoit eu assez de loisir pour en faire voir la justesse par les arguments indivisibles, dont il foudroie les adversaires en tous ses autres ouvrages, les raisons de Castelvetro étant comparées aux siennes ne sembleroient qu'un jeu d'enfants, ou que les songes d'un malade (1). »

Accepter docilement la parole du Maître, tel le croyant la lettre des livres saints, appliquer sans discuter sa doctrine dont la Poétique est l'expression la plus parfaite, se disant que, servir ce génie adorable, c'est suivre la raison même (2), que ce serait être « fort téméraire que d'attribuer hardiment

(1) *Ibid.*

(2) C'est en ce sens que D'AUBIGNAC peut écrire que « les règles du théâtre ne sont pas fondées en autorité, mais en raison, qu'elles ne sont pas établies sur l'exemple, mais sur le jugement naturel ». (*Des règles des Anciens.*) La raison s'accorde ici avec l'autorité, de même que, pour suivre notre comparaison, dans le dogme catholique la raison naturelle s'accorde avec la révélation pour démontrer la vérité. Le bon Abbé, favori des Ruelles, s'en fait sans doute accroire quand il se range parmi ces « curieux », amateurs d'érudition agréable, qu'il oppose aux régents inélégants des Collèges. Il coquette, comme l'on sait, volontiers avec la « raison ». En admettant même qu'il soit sincère avec lui-même, quand il dénonce les partis pris réactionnaires des routiniers de Collège et leur attachement servile aux sentiments des Anciens (voir son projet d'Académie dans le *Discours au roi*, section XI et section XII, et *Pratique*, IV, début), il n'en reste pas moins que toute sa *Pratique* contredit ses professions de foi libérales et modernes.

des opinions chimériques au Maître de la Raison, et d'accuser d'ignorance l'esprit le plus illuminé qui fut jamais parmi les hommes, lors mesmes qu'on n'a pas la force de pénétrer ses sentimens (1) », tels sont, en résumé, les articles principaux de cette Scolastique littéraire qui, telle encore la religion révélée avec laquelle elle appelle naturellement la comparaison, conclut de l'insuffisance du génie individuel à la nécessité d'emprunter le secours de celui qui n'ignora aucun des secrets de la poésie, et se fonde, en dernière analyse, sur cette idée chère aux défenseurs de toute tradition, que les audaces du génie individuel ne sauraient prévaloir sur l'autorité d'une doctrine consacrée par le prestige d'un nom indiscuté et l'approbation des meilleurs esprits. « Ce merveilleux personnage est plus juste que l'arrogance de plusieurs écrivains modernes, qui font gloire de mépriser ce que les savants et les rois ont également adoré dans les siècles des disciplines. Mais quand je fais réflexion sur le peu de connaissances que j'ai acquises par l'étude, et que je vois luire sur moi les éclatantes lumières de ce miraculeux génie, qui me semble être dans le Ciel et conférer divinement avec ces Intelligences, qu'il nous a si bien figurées, alors, certes, je ressens une vénération profonde pour ce prodige de la science et je le crois illuminé au-dessus de tous les hommes (2). »

Telle, enfin, la vérité religieuse contresignée par le sang des martyrs et appuyée par le témoignage des Docteurs et des Conciles, la doctrine académique, fondée sur le plus pur aristotélisme, emprunte à l'exemple des poètes anciens sa confirmation suprême. Ils sont comme le « précédent » qui atteste l'excellence des préceptes formulés d'après leurs œuvres par les théoriciens, comme la démonstration par les faits de la parfaite justesse de leurs théories.

Si, en effet, comme l'expose le Père Le Bossu, les arts et les sciences ont ceci de commun qu'ils sont fondés sur la raison et que l'on doit s'y laisser conduire par les lumières que la nature nous a données, il n'en est pas moins vrai,

(1) La Mesnardière, 187.
(2) *Ibid.*, I. I. I.

qu'au contraire des sciences où les lumières naturelles sont les seules vraies, et les arrêts de la raison irrévocables, les arts dépendent sur bien des points du choix et du génie de leurs premiers inventeurs et de ceux qui les ont pratiqués avec l'approbation la plus générale. En l'espèce, quelque part qu'ait pu avoir la raison à l'invention de la Poétique, l'on ne peut nier que la pratique des poètes ne lui ait fourni et sa matière et son esprit. Les fondements doivent donc en être cherchés, non dans les suggestions de la raison, mais dans les meilleurs ouvrages des Anciens, et l'on doit s'arrêter à ceux dont il est établi par le consentement unanime des siècles qu'ils l'ont le plus heureusement pratiquée.

Infaillibilité d'Aristote, excellence et perfection absolues des modèles anciens, tels sont donc, en fin de compte, les deux axiomes sur lesquels repose le dogmatisme des Académistes. De là l'âpreté qu'ils apportent à défendre contre le mépris d'un Castelvetro, par exemple, l'œuvre d'Horace ou de Cicéron, d'Homère ou de Virgile, de Virgile surtout, « le merveilleux génie » à qui tous les plus excellents esprits qui ont jamais adoré les Muses ont érigé autant d'autels qu'au Dieu même de la poésie. « Je ne suis pas si attaché aux sentiments des Anciens, ajoute le Père Le Bossu, que j'adore aveuglément jusques à leurs moindres visions. Mais j'ai toujours estimé qu'un esprit judicieux doit se défier de ses forces, quand il les veut mesurer avec celles de ces grands hommes qui ont inventé les Sciences, ou qui les ont éclaircies. Avant que de les entreprendre, nous devons être assurés d'une certitude infaillible, que leurs notions ne sont pas justes, que leurs principes sont faux, et partant que leurs préceptes ne peuvent être bien fondés. Et nous devons le respect à cette grande autorité dont ils sont en possession chez tous les peuples raisonnables, de nous croire plutôt aveugles dans la connoissance des choses, que d'estimer légèrement qu'ils aient manqué de leurs lumières dans leurs diverses productions (1). »

De là aussi ces actes d'adoration coutumiers aux disciples prosternés des plus vénérés des maîtres ; « Sans mentir il

(1) *Traité*, 214.

faut reconnaître que les Grecs sont admirables dans la représentation de ces deux mouvements de l'âme (fureur et tendresse), les merveilles du théâtre et ses principaux ornements. » Ou encore : « Les premiers écrivains savoient mieux que les modernes l'art de toucher et d'attendrir. » « Eschyle et Sophocle sont de merveilleux écrivains. » « Ce qui nous en reste (des tragiques latins) doit être lu à genoux comme une relique adorable de cette éloquence nerveuse et triomphante. »

Miracle de la logique ! Ils mesurent la perfection des modèles anciens à leur conformité avec les règles qu'ils préconisent, et rien n'est plus plaisant que de voir ces Aristarques du bon goût en remontrer aux Anciens eux-mêmes, et, tels ces Cicéroniens timorés qui, non contents de mépriser la latinité trop médiocre à leur gré des classiques anciens, passaient au crible la langue même de l'orateur, exagérer le purisme jusqu'à condamner Euripide comme trop hétérodoxe, trop dangereux éducateur, trop peu capable d'enseigner au poète moderne les « vrais procédés » du théâtre antique (1). Mais fut-il jamais châtiment plus mémorable infligé à l'outrecuidance d'un pédant que la plaisante aventure de l'auteur de la *Pratique* entraîné par la rigueur de son système et l'effrayante étroitesse de sa réglementation à condamner, au nom même de ses principes, les œuvres les moins discutables de la scène antique ? Retournant contre les Anciens les armes qu'ils lui fournissaient, il rejette au rang des mauvais poètes Eschyle et Aristophane comme coupables de « dérèglement et de désordre » !

Voici donc, corollaire naturel, se formuler cette géométrie littéraire qui, deux siècles durant, restera, aux yeux des Scoliastes et des Grammariens de la poésie, le *nec plus ultra* de la sagesse poétique, se formuler la « bonne doctrine » qui, au temps le plus glorieux de l'absolutisme monarchique, prétendra régenter souverainement le génie et lui imposer ses impératifs.

De La Mesnardière au Père Le Bossu, la méthode reste la

(1) D'Aubignac, *Pratique*, 61, 68.

même. L'on additionne les événements de l'Odyssée et, par de minutieux calculs réunis en tableau, l'on prouve que, l'action en durant cinquante jours, l'action dans toute épopée ne *doit* pas, ne *peut* pas dépasser cette limite de temps (1). Au Philosophe l'on emprunte cette division des parties qui est l'essentiel de toute poésie. Après Scaliger, l'on distingue dans l'épopée deux causes intrinsèques : matière et forme, deux causes externes : la cause efficiente et la fin. L'on définit à la façon d'Aristote les « parties » : matière ou action et ses qualités : unité, intégrité, causes de l'action, nœud et dénouement, espèces d'action, achèvement, durée, importance de l'action ; forme du poème épique ou narration : parties de la narration, définition du vraisemblable, de l'admirable, des mœurs — les anciens repoussent sur ce point la thèse des modernes qui, à la suite de Paolo Beni, déclarent préférer le héros moderne comme plus chevaleresque aux héros grossiers, cruels, vicieux, ou imparfaits des Anciens (2) — machines, sentiments et expression : descriptions, comparaisons, sentences simples, sentences déguisées, etc., etc.

Partant de cet axiome que les préceptes du beau sont les mêmes pour tous les siècles et tous les pays, l'on enseigne que le premier devoir du poète est de se former le goût sur les préceptes des Anciens, de rendre son jugement régulier et de l'éprouver sur les ouvrages des meilleurs maîtres. Et, sur ce point encore, nul doute permis. S'ils ne lui plaisent pas, la faute en est à son jugement plutôt qu'à celui des maîtres. Trouvent-ils son approbation, il peut être assuré que son jugement est droit et régulier et que son génie, d'accord avec le raisonnement d'Aristote et la pratique des poètes, est à même de se hasarder sur leurs traces (3). Car, il va sans dire aussi que la tragédie ne saurait davantage se passer de règles que l'épopée d'une législation rigoureuse et, si, par exemple, l'on objecte aux Doctrinaires qu'il s'est fait des Ballets ingénieux et conduits avec jugement, avant qu'il

(1) Voir le Père Mambrun.
(2) Voir Le Bossu, Livre IV, Ch. iv et suiv.
(3) Le Bossu, VI, viii, fin.

y eût des règles, et qu'en vouloir établir contre la prescription de tant de siècles, c'est vouloir gêner ce qui a toujours été libre, substituer au caprice qui, à lui seul, suffisait jusque-là à remplir la tâche, une lourde contrainte, et imposer des lois fâcheuses à ce qui n'en eut jamais, ils répondent avec le P. Ménestrier que, « pour avoir de l'esprit, on ne laisse pas d'avoir besoin d'art et de préceptes et que, pour vingt ou trente de ces représentations qui ont peut-être été conduites avec quelque succès par des personnes éclairées et de bon sens, il s'en est fait de monstrueuses, particulièrement dans les Provinces où le fin et le régulier ne se trouvent pas aussi aisément qu'à la Cour » (1).

Et si, enfin, s'autorisant des progrès accomplis et des transformations du goût au cours des temps, l'on oppose aux règles anciennes les règles modernes comme mieux adaptées à ses exigences actuelles, cette fois encore, ils répondront qu'il se peut, sans doute, que les Modernes aient autant d'esprit qu'en eurent les Anciens et que, dans les choses qui dépendent du choix et de l'invention, ils soient capables d'imaginations justes et heureuses, mais que les règles nouvelles ne sauraient en rien infirmer celles des premiers maîtres, ni servir d'arguments pour condamner un temps qui diffère de tous points : religion, mœurs, génie et langue, des temps modernes. Il est bien évident, en effet, dans l'esprit des Académistes que toutes les critiques adressées aux Anciens au nom d'un goût plus épuré et des raffinements du siècle, ne sauraient entamer en rien la perfection des modèles, attestée par le consentement unanime des Anciens, par l'approbation des siècles.... par le Saint-Esprit lui-même, et que le génie ancien, pas plus que l'autorité de l'Église, n'est susceptible de faillir. « Nous voulons qu'Homère et Virgile aient formé les mœurs et les coûtumes de leurs Personnages sur les nôtres. Nous trouvons de la bizarrerie en des façons de parler, qui seroient ridicules en François, si on les traduisoit mot à mot. Nous trouvons de grandes bassesses dans les termes de chaudrons et de

(1) *Traité des Ballets*, 153.

marmites, dans le sang, dans les graisses, dans les intestins et autres parties des Animaux parce que tout cela n'est plus que dans nos cuisines et dans nos boucheries, et que ces choses nous font bondir le cœur. Et nous ne prenons pas garde que tout cela au temps d'Homère et de Virgile, étoit au goût du Saint-Esprit même, qui n'a jamais pu l'avoir mauvais ; Que Dieu avoit très soigneusement ordonné toutes ces choses à Moyse, comme les plus augustes et les plus vénérables qu'il vouloit que l'on emploiât dans la Religion et dans le culte, qu'il exigeoit des hommes : Et qu'enfin les Reines, les Princesses et les personnes les plus délicates les regardoient avec attention, avec respect et avec vénération (1). »

Faisons le dernier pas dans la voie qui ramène à l'antique et laissant aux « poètes courtisans » et au « sexe inférieur » les beaux écrits français, nous conclurons avec le P. Mambrun, le champion de l'Aristotélisme intégral, que le « vrai poème » non content d'appliquer religieusement les prescriptions du plus pur Aristote, doit, sous peine d'encourir le sort de Lancelot, de Gauvain, du Roman de la Rose et de Joinville, que personne ne comprend et ne lit plus aujourd'hui sans rire, emprunter aux Anciens leur langue qui, seule, lui assurera la majesté et l'ampleur, mais aussi la durée parmi l'écoulement des empires et des siècles : « Car aussi longtemps que fleurira la religion chrétienne, et elle fleurira jusqu'au dernier jour de l'Univers et jusqu'à la fin de toute chose, la langue latine restera vivante. C'est pourquoi mieux vaut écrire en latin qu'en français. »

Croyance en l'infaillibilité d'Aristote proclamé « divin » et en la nécessité pour le poète de subordonner en tout sa raison à l'autorité du « maître de la raison », la raison s'accordant avec le consentement des siècles à prouver la vérité de sa doctrine ; croyance en la perfection des modèles anciens, Virgile, Homère, Cicéron et Sophocle constituant des absolus valables pour tous les temps et tous les pays ; croyance en la nécessité et l'efficacité souveraine des règles, les règles

(1) Le Bossu, Livre VI, Chap. viii.

anciennes étant en quelque sorte les canons du beau et, comme telles, les seules capables de guider et de soutenir le génie. tels sont, en résumé, les fondements d'une doctrine qui, faisant abstraction des contingences et négligeant l'histoire, ne s'arrête point devant les extrêmes conséquences d'une logique rigoureuse et n'hésite point à préférer l'idiome ancien à la langue moderne, comme seul susceptible d'assurer à l'œuvre du poète cette éternité, cette universalité qui la rendent contemporaine de tous les siècles.

L'on comprend l'aveu de fierté qu'arrache au plus représentatif des Académistes le spectacle de l' « hérésie » moderne si doctoralement combattue et, apparemment du moins, étouffée sous l'amoncellement des gloses et le poids de la lourde réglementation scolastique : « C'est la gloire de la France d'avoir achevé de régler tous les Beaux-Arts. Nous avons depuis vingt ans des dissertations sçavantes de la Pratique du Théâtre, du Poëme épique, de l'Épigramme, de l'Églogue, de la Peinture, de la Musique, de l'Architecture. des Armoieries, Devises, Énigmes, Emblèmes, Histoire, Éloquence. Toutes les sciences s'expliquent en notre langue, les Grecs et les Romains la parlent, et quelque spirituels qu'ils aient été, ils n'ont jamais eu des Ballets ni si justes, ni si ingénieux, que le sont quelques uns des nostres (1). »

(1) Ménestrier, *Des Ballets...*, 5

III.

La doctrine artistique trouva son D'Aubignac en Fréart de Chambray, l'auteur du *Parallèle de l'Architecture antique et de la moderne* (1650) et de *l'Idée de la perfection de la Peinture* (1662).

Personnage officiel, chargé par M. des Noyers, secrétaire d'État et surintendant des bâtiments du Roy de diriger l'Académie nouvellement fondée par l'autorité royale, il avait séjourné à Rome (1) où il avait fréquenté Poussin, et en avait rapporté, témoignages concrets et tangibles de ses admirations, de nombreuses sculptures et moulages des plus fameux antiques : médaillons de l'Arc de triomphe de Constantin, chapiteaux de la Rotonde, bas-reliefs de la colonne Trajane. Modèles à imiter et moyen d'en imposer la stricte observance, il avait en mains tous les instruments d'une pédagogie officielle. Manquaient les préceptes, entendons par là les préceptes d'un enseignement autoritaire et rigoureux : une série de publications, nous avons nommé les principales, ajoutons-y : la traduction du *Traité de la Peinture* de Léonard de Vinci (1651), allaient, renchérissant sur l'enseignement d'un Vinci, ou d'un Junius, doter la France d'un enseignement d'État aussi absolutiste en son genre que devaient l'être, quelque dix ans plus tard, l'autoritarisme de Louis XIV, l'absolutisme religieux d'un Bossuet, ou la royauté littéraire d'un Boileau. Rapprochés de tel ou tel passage des lettres de Colbert au Directeur de l'Académie de Rome (2), les traités

(1) Dédicace du *Parallèle*.

(2) Colbert à Coypel (1673) : « Je doute fort qu'il fust avantageux pour l'avancement de leurs estudes (il est question des élèves de l'Académie de Rome), de leur permettre de faire des figures de leur dessin, et il vaut beaucoup mieux qu'ils continuent de travailler sur l'Antique. Je me remets néanmoins à vous d'en juger suivant leur capacité ; mais si vous jugez qu'ils puissent faire quelque chose de leur chef, il sera bon que vous m'envoyiez leurs des-

de Fréart de Chambray prennent toute leur signification. Ici et là l'ingérence de l'autorité dans les minuties et les détails, le contrôle administratif prévenant les velléités d'indépendance, une volonté impérieuse imposant la direction au goût, à l'intelligence, à la main de l'élève. Copier l'antique, étudier l'antique, s'en tenir scrupuleusement à l'antique et aux meilleurs maîtres qui l'ont imité, ce refrain habituel de la correspondance officielle est comme l'écho des prescriptions du théoricien. Ce qui est conseil ou constatation chez Durer ou Vinci, ces artistes de race, ces grands esprits libres, devient sous la plume des Académistes impératif catégorique et prescription sans réplique. Le peintre *doit*, l'architecte *doit*.... L'on songe à Scaliger catéchisant l'apprenti-poète, le disciple d'Aristote et de Virgile. Sans doute, Chambray emprunte à Junius, le compétiteur des Anciens, la substance de son enseignement, ses classifications, sa définition des cinq parties de la peinture, — rappelons-nous les classifications et les définitions de la poétique scaligérienne, de Mambrun ou du Père Le Bossu, — mais il rend plus étroits et plus tyranniques les principes du *De Pictura*.

L'imitateur vrai, raisonne Junius d'après les Anciens (1), est celui qui répugne à tout esclavage, recherche ce qu'il y a de bon en chacun, se disant que les modèles les plus parfaits ont aussi leurs tares, que les Anciens ont été hommes et sujets à se tromper, que les arts ont eu des débuts modestes et ont profité du temps et de l'expérience des siècles, qu'imiter c'est perfectionner, qu'à l'imitateur éclairé, enfin, il est permis de rivaliser avec ces maîtres et d'espérer les *surpasser*. Chambray, lui, est l'homme d'un seul maître et d'un seul modèle : le modèle antique. Comme pour bien marquer l'esprit et la tendance de sa doctrine, il a soin d'annoncer, dans l'*Avant-propos* de son *Parallèle*, qu'il est l'ennemi des libertaires, de tous ceux qui estiment qu'il est préférable de

sins, afin que je les puisse voir et vous en mander mes sentiments.»(*Corr.*, t. I. 48.) Voir également (tome I, 117 et 178) une lettre de Colbert et une lettre de La Teulière, parfaits échantillons de tutelle administrative.

(1) JUNIUS, Ch. I, § 8; Ch. II ; Ch. III, § 5, § 6 (la nature ne traite point les Modernes en marâtre) § 7, § 8, etc.

chercher à produire quelque chose qui n'ait point encore été vu, proclament que l'esprit est libre, que les Modernes ont autant de droit d'inventer et de suivre leur génie que les Anciens, sans se rendre leurs esclaves, « veu que l'art est une chose infinie, qui se va perfectionnant tous les jours, et s'accommodant à l'humeur des siècles et des nations, qui jugent diversement, et définissent le Beau chacune à sa mode ». Ces thèses essentiellement modernes : perfectibilité du goût, variabilité du concept du beau suivant les temps, Chambray s'appliquera à les réfuter. Il démontrera que l'art a dégénéré depuis les âges héroïques de l'Antiquité — qu'il n'est d'art possible, ni permis en dehors du canon fixé par les Anciens — qu'il n'est d'autre remède à la corruption présente de l'art que la proscription impitoyable de tout ce qui est moderne et nouveau, le retour pur et simple aux modèles, aux règles, aux canons anciens. La doctrine de Chambray, on le voit, est simple : son archaïsme savant n'admet ni moyens termes ni nuances.

Une prédisposition native de la race, le plus beau climat de la terre, un air pur, une lumière douce et subtile qui illuminait les esprits, et leur donnait une telle netteté qu'ils voyaient naturellement les choses que nous découvrons à peine après de longues et pénibles études, ces conditions essentiellement favorables expliquent cette merveille unique dans l'histoire des temps : l'existence d'un art si achevé que tout ce que nous en lisons dans les historiens anciens nous paraîtrait incroyable, si leur bonne foi ne nous était prouvée, s'il ne restait des traces visibles de ce qu'ils nous racontent. Avec l'invention du Corinthien, le « divin ordre », « l'ordre des ordres », la « fleur de l'architecture », l'architecture antique atteint son maximum. Les trois ordres grecs ne sont pas seulement le succédané de toute la beauté concevable, mais ils épuisent la définition de l'architecture, n'y ayant, axiome incontestable, que trois manières de bâtir : la solide, la moyenne et la délicate, qu'ils expriment parfaitement et complètement. C'est dire que le toscan et le composite, ces formes dérivées, ne sont qu'une altération regrettable, l'inven-

tion maladroite et condamnable d'un goût décadent. Ainsi va l'architecture, se corrompant, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de son archétype. S'affranchissant de la tutelle des Grecs, les « ouvriers » « gothisent » à leur caprice une infinité d'ordres, qu'ils font passer sous le nom de « composite ». L'amour de la nouveauté conduit au libertinage. Dernier terme de la décadence : nos petits maîtres à la mode n'estiment que l'accumulation des ornements de toutes sortes, sans choix, ni discrétion, sans rapport avec le sujet ni convenance. Ils réservent leurs suffrages à tout ce qui est irrégulier, tortillé et pompeux. L'on contrefait les colonnes : ce n'est pas assez d'en modifier le chapiteau et la base, l'on en transforme le fût, « car maintenant, c'est un trait de maistre de faire une tige de colonne torse ou entortillée d'anneaux, ou de quelques ligatures capricieuses, qui les font paroistre remastiquées et restaurées. Enfin on peut dire que la pauvre Architecture est mal traictée. Mais il ne faut pas en imputer le plus grand reproche à nos ouvriers François ; car les Italiens sont maintenant encore plus licentieux, et font bien voir que Rome a présentement ses modernes, aussi bien que ses antiques » (1).

Mêmes abus, même décadence dans le domaine de la peinture. Ignorance chez ceux qui jugent, ignorance chez ceux qui exécutent. Faut-il, après cela, s'étonner de l'état d'infériorité où végète la peinture de notre temps ? La peinture est tombée aux mains des manœuvres et des dilettantes. Le « libertinage » triomphe. Du grand art ancien il ne nous reste plus que l'ombre et le fantôme.

Et pourtant, jamais conditions ne furent plus propices à l'éclosion de grandes œuvres. Les lettres et les sciences ont progressé et sont plus perfectionnées qu'elles ne le furent en aucun temps. Les protecteurs, les amis des artistes sont légion. Avantage inappréciable : l'invention de la peinture à l'huile, la découverte de nouvelles couleurs et de nuances multiples, facilitent la pratique de cet art délicat. Que nous manque-t-il donc pour rendre à la peinture son éclat primitif et la remettre en sa perfection ? De revenir, l'exemple de l'his-

(1) Fin de l'Avant-Propos du *Parallèle*.

toire nous l'enseigne, aux préceptes et à l'étude des Anciens. Raphaël, le type du peintre parfait, Raphaël, le maître « judicieux », l'artiste « exact », qui a su le mieux disposer les parties suivant les lois de l'ordonnance et de la perspective, satisfaire aux cinq parties fondamentales de la peinture, réaliser d'une façon sensible et agréable aux yeux mille intentions profondes, mille et une pensées cachées (1), nous est la meilleure preuve qu'instruit à l'école des Anciens, le peintre moderne est capable de rivaliser avec la perfection de ces maîtres augustes. Et l'auteur de louer dans les œuvres du prince des peintres, non pas seulement la « gentillesse »; l'invention noble et poétique, la décence, la grâce souriante et délicate, mais la parfaite et sage imitation des règles antiques, la soumission respectueuse aux modèles, d'opposer à l'art savant et naturel de ce digne continuateur des Maîtres, le barbare, le « fanfaron » de la peinture, le « moderne » Michel-Ange, le « mauvais ange de la peinture » qui prit à tâche, semble-t-il, de paraître rude et mal plaisant, tant il exagère la musculature de ses personnages, tant il les déforme par d'extravagantes contorsions, par de sottes et ridicules grimaces. Bref, Raphaël, Vinci et Jules Romain — Fréart De Chambray salue également en Vinci, l'auteur du *Traité*, et en Romain, le disciple de Raphaël, les dignes continuateurs des Anciens — sont les Protogènes et les Appelles des temps modernes, et l'auteur de l'*Idée de la Perfection* les proclamerait volontiers les égaux des Anciens si le sentiment de la vénération qu'il doit à ces Maîtres ne venait à propos arrêter ses effusions et lui inspirer de subtiles restrictions. « Enfin il paroist visiblement que cela (un cèdre dans la *Descente de Croix*) est mis icy avec un raisonnement si judicieux et si transcendant, que d'un tel eschantillon, on peut conclure à l'avantage de nostre rare Peintre Moderne, qu'il est véritablement digne de la même gloire qu'on a donnée aux plus célèbres de l'Antiquité, puisque ces ouvrages

(1) Voir, soit dit entre parenthèses, l'analyse que fait De Chambray, du *Jugement de Pâris* et la profonde symbolique. les arrière-pensées quasi-mystiques qu'il prête à Raphaël. « Il a voulu faire voir que... » ; tel détail « veut dire » etc. *Idée de la Perfection de la Peinture*, 23-28.

monstrent le mesme Génie qu'on admiroit en ceux de Timanthe (1). » Comme certains pourraient croire cependant qu'il met Raphaël sur le même rang que Timanthe, « si, écrit De Chambray, prenant le sens de cette Proposition à la rigueur, ils s'imaginoient que ma pensée fust de mettre entre ces deux Peintres une telle égalité de mérite et de suffisance, que je leur donnasse le mesme rang », il a soin d'ajouter : « Il faut donc que je m'explique là-dessus, et qu'on sçache premièrement, que quelque estime que je tesmoigne pour Raphaël, mon sentiment est toujours de rendre une grande déférence à ces Illustres Anciens pareils de Timanthe, et de croire que les Peintres de nostre Siècle leur sont inférieurs ; et puis je veux inférer de là, pour la recommandation de Raphaël, qu'ayant sceu trouver mieux que les autres, le chemin que ces grands Maistres avoient tenu, et qu'estant né avec un génie pareil au leur, il est non seulement parvenu au premier rang des Modernes, mais encore il semble qu'il se soit comme incorporé dans la mesme secte de ces vieux originaux de la Peinture, qui nous ont laissé de si glorieuses Idées de leur excellence dans les mémoires des historiens (2). » Et, après avoir distingué les imitateurs intelligents, qui, tel Jules Romain, peuvent se comparer à l'original, des simples copistes, il conclut : « C'est par cette route que Raphaël et Jules Romain ont non seulement devancé tous les autres Peintres de leur Siècle, mais se sont rendus en quelque façon comparables aux plus fameux de l'Antiquité (3). »

Comme preuve de la toute-efficacité du retour à l'antique, l'auteur de l'*Idée de la Peinture* cite le plus « ancien » des peintres modernes : Poussin, l'auteur des *Sept Sacrements*, digne pendant du fameux chef-d'œuvre de Timanthe, le *Sacrifice d'Iphigénie*, que les Anciens nous dépeignent comme le plus ingénieux et le plus parfait tableau de l'Antiquité. Poussin, entre les peintres modernes, est un autre Timanthe, prononce De Chambray. Régularité des procédés

(1) *Ibid.*, 81.
(2) *Ibid.*, 83.
(3) *Ibid.*, 89.

et conformité de l'œuvre aux préceptes des théoriciens, nouveauté des inventions, noblesse des idées, savante et judicieuse observation du costume, force des expressions, Poussin rassemble toutes ces qualités des grands génies de l'Antiquité « entre lesquels il auroit tenu, à mon avis, un des premiers rangs, puisque nous voyons communément dans ses Ouvrages toutes les mesmes parties d'excellence que Pline et les autres ont remarquées dans leurs Appelles, Zeuxis, Timanthe, Protogenes » (1).

Chambray admire Poussin quoique moderne. Il l'admire pour les ressemblances qu'il présente avec les Anciens, et la conformité de son œuvre au canon du beau établi par les théoriciens d'après l'Antique, c'est-à-dire qu'il est, lui aussi, pour la règle contre le caprice, pour l'étude contre le talent superficiel, pour l'autorité contre l'initiative individuelle. Arrière les préférences de chacun ! Il n'est d'autorité souveraine en matière d'art que l'autorité reconnue des Maîtres anciens. « Je parle seulement à ceux lesquels n'ayans point encore l'imagination préoccupée, ont le jugement beaucoup plus libre et mieux disposé au discernement de ces beautez excellentes et originales de l'Architecture antique, qui ont esté reconnües durant tant de siècles, confirmées par tant d'exemples, et si universellement admirées (2). » Qu'il s'agisse d'architecture ou de peinture, le précepte donc reste le même : hors des Anciens, point de salut. « Parce qu'il est très important de donner cette première teinture aux jeunes esprits et les former de bonne heure à ces idées, je leur propose tousjours d'abord les mesmes modèles, que ces grands génies nous ont laissez comme les guides et boussole du chemin de l'art, pour les sauver du penchant qu'ils ont naturellement à la nouveauté, qui est l'écueil et le précipice de la première inclination des esprits François, lequel estant une fois passé, la raison commence à en prendre la conduite, et leur fait voir les choses de la bonne sorte, c'est à dire par leurs principes, sans quoy il n'est pas capable d'en acquérir

(1) *Ibid.*, 123.
(2) *Parallèle*, 97.

qu'une très médiocre et très imparfaite connoissance..... Or, pour peu qu'on ait idée de cette haute manière des antiques, et de la grandeur de leurs pensées, on remarquera incontinent la bassesse et l'ineptie des compositeurs modernes, lesquels parmy tant d'exemples de l'incomparable et unique Architecture des Grecs, qui fut l'ornement et la splendeur de l'ancienne Rome, dont les ruines et les seuls vestiges la rendent encore auguste par-dessus toutes les villes du monde, ces esprits mesquins, demeurans pauvres, au milieu d'une si riche abondance et quittans le droit chemin, que ces grands maistres leur ont ouvert, prennent une route détournée pour aller après un avorton de l'Architecture, ou plustôt le mauvais génie de l'art, qui s'est venu introduire entre les ordres, sous le nom de Composite, et à la faveur de l'ignorance, et de la folle présomption de je ne sçay quels petits nouveaux Architectes, qui en ont fait leur marotte, et l'ont habillé en tant de modes bizarres et capricieuses, qu'il est devenu une chimère, et comme un Prothée, qu'on ne sçauroit avoir arresté sous aucune forme (1). » Et Chambray de proscrire ornements, fantaisies, gentillesses, colifichets, tous les agréments dont l'imagination des architectes modernes a enrichi, varié (2), compliqué, enguirlandé les lignes sévères de l'architecture ancienne, de rejeter ce qu'il appelle l'architecture pour « petits maitres ». Tant de dogmatisme impose, tant de dureté déconcerte. On dirait un Inquisiteur condamnant au bûcher des livres factieux. « Il seroit donc, à mon avis, nécessaire pour le bien de l'art, et pour l'honneur de l'Architecture, d'estouffer ce monstre, et de redonner un autre nom plus sortable... à ces excellens profils qu'on trouve en quelques antiques de grande manière.... (3). » Proscrivons le nom, mais aussi bannissons la chose. Mettons fin « à la licence effrénée qui règne

(1) *Ibid.*, 97.

(2) « Maintenant c'est comme une mode, ou plustost une manie universelle, de n'estimer beau que ce qui est tout remply et surchargé d'ornemens de toutes sortes, sans choix, sans discrétion, et sans convenance ny à l'ouvrage, ny au sujet... » Voir les exemples qu'il donne (*Ibid.*, 80 et suiv.) Il pense manifestement à l'art surchargé des Jésuites. De Chambray a, du moins, le sentiment très vif de la beauté antique, disons plutôt romaine.

(3) *Ibid.*, 98.

aujourd'huy parmy nos compositeurs de Composites, laquelle ne change pas seulement le rang des ordres, mais va renversant tous les principes, et sappant les fondemens de la vraye Architecture pour en introduire une nouvelle Tramontane plus barbare et moins plaisante que la Gothique. A quoy il suffit de répliquer pour la confusion de ses inventeurs, qu'il n'est pas question à un Architecte d'employer son industrie et son estude à trouver de nouveaux ordres, pour donner du prix à ses ouvrages, ny pour se rendre habile homme, non plus qu'à un orateur, pour acquérir la réputation d'estre éloquent, d'inventer des mots, qui ayent encore jamais esté dits, ny à un poëte, de faire des vers d'une autre cadence, ou d'autre mesure que l'ordinaire ; cette affectation estant puérile et impertinente : — s'il arrivoit par occasion qu'on voulust prendre quelque liberté semblable, il faut que ce soit si à propos, qu'un chacun en voye incontinent la raison (1) ». Bref, faisons trève à l'invention et à la nouveauté, ces « manies » du temps. Bornons la licence à varier le chapiteau, et, pour le reste, forts de cet axiome que l'architecture, telle que l'entend l'auteur, « est si jalouse des libertins, qui ont la témérité d'oser corrompre la forme de ses profils par leurs capricieuses inventions, qu'elle ne permet aucune entrée à la nouveauté (2) », rétablissons purement et simplement l'architecture dans son état originel et dans ses vrais principes. Restaurons l'architecture régulière, et, pour ce, accordons aux théoriciens modernes Scamozzi, Serlio, Vignole, Alberti, le crédit qu'ils méritent, c'est-à-dire

(1) *Ibid.*, 98.

(2) « A peine mesme trouverait-on maintenant un Architecte qui ne dédaignast de suivre les meilleurs exemples de l'antiquité ; ils veulent tout composer à leur fantaisie et pensent que l'imitation est un travail d'apprentif ; que pour estre maistres il faut nécessairement produire quelque nouveauté : pauvres gens qu'ils sont, de croire qu'en fantastiquant une espèce de corniche particulière, ou telle autre chose, ils ayent fait un ordre nouveau et qu'en cela seulement consiste ce qu'on appelle inventer. » (*Avant propos.*) Un peu plus loin, Chambray écrit à l'adresse de ces « petits esprits » : « Leurs idées sont tellement basses et disgraciées, qu'elles ne produisent rien que des mascarons, de vilains cartouches et de semblables grotesques ridicules et impertinentes dont l'Architecture moderne est toute infectée. » L'amour de la nouveauté est inséparable, estime Chambray, du mépris des règles, du « Libertinage ».

consultons-les avec prudence. Palladio mis à part, les meilleurs, en effet, n'ont point su comprendre la vraie architecture antique (1). Il n'est pas jusqu'à Philibert Delorme, dont on eût attendu pourtant plus de régularité dans le dessin et un meilleur goût, qui n'ait mal interprété les Anciens. « Ce bon homme, quoy que studieux et amateur de l'Architecture antique, avoit néantmoins un génie moderne, qui luy a fait voir les plus belles choses de Rome, comme avec des yeux gothiques. » En d'autres termes, dépouillons notre goût, notre personnalité, nos habitudes, « purgeons » nos yeux, déshabituons-les des plaisirs qu'ils trouvent aux œuvres modernes, plaisirs faits de prévention, et bons pour les sots. Le règne de la fantaisie individuelle n'a que trop duré, chacun abondant en son sens et se faisant une beauté « à sa mode ». Effaçons de notre histoire les quelques siècles de barbarie, où nous ignorâmes les Anciens. Reprenons le droit chemin de l'Architecture (2). Ramenons sur notre sol l'art de Rome et d'Athènes et, revenant à la lettre de Vitruve, le maître des maitres, nous ferons refleurir et renaître, pour ainsi dire, de nouveaux antiques.

(1) Chambray appelle les écrits modernes « une terre remuée de frais et un mauvais fond, sur quoy, on ne peut bastir rien de solide ».

(2) « Ce n'est pas ma pensée d'aller à la nouveauté, au contraire je voudrois, s'il estoit possible, remonter jusqu'à la source des ordres, et y puiser les images et les idées toutes pures de ces admirables maistres, qui les avoient inventez et en apprendre l'usage de leur propre bouche. » « Voulons-nous bien faire, ne quittons point le chemin que ces grands maistres nous ont ouvert, et suivons leurs traces, avoüant de bonne foy que le peu de ces belles choses qui à passé jusques à nous est encore de leur propre bien. » (*Avant-propos.*)

IV.

Une imitation scrupuleuse de l'Antique, non point cette imitation qui consiste à retrouver l'âme de l'Antiquité, mais une imitation superficielle et pédantesque qui borne ses efforts à reproduire les procédés des maîtres, non point l'imitation qui recrée, mais l'imitation qui copie, partant, l'abus de la règle et la manie du précepte : en art, les attitudes, les expressions, les gestes mathématiquement rubriqués, en littérature, les parties distinguées avec un soin méticuleux, les différents éléments du discours, du poème, de la tragédie, définis avec la plus minutieuse précision, ici et là une étroite réglementation étouffant toute liberté, paralysant l'originalité, excluant l'imprévu, condamnant l'essor, le caprice, la fantaisie, l'inspiration confondue avec la connaissance des règles, le savoir antique tenant lieu du génie créateur, les exigences, les aspirations du goût moderne systématiquement ignorées ou condamnées, tel est, en raccourci, ce que nous avons appelé l'*Académisme littéraire et artistique*. « L'on devient poète par l'étude des règles », écrit Chapelain. La création poétique et artistique ainsi comprise n'est plus que l'application des bonnes recettes, l'art ainsi pratiqué, le triomphe du métier et du tour de main. L'artiste, suivant la bonne formule, ce n'est pas Phidias faisant saillir d'un coup de pouce génial les contours de sa Minerve, mais le laborieux praticien repérant au compas l'ébauche du maître, et reproduisant servilement l'œuvre du génie.

Imitation de l'Antiquité, disions-nous. Est-il besoin de l'ajouter ? L'Antiquité pour l'Académiste n'est plus ce monde jeune et vivant qui éblouissait l'imagination d'un Ronsard, hantera de ses visions passionnées et plastiques l'imagination de Chénier, inspirera à Gœthe cette nostalgie irrésistible qui le poussera vers les rives de la Sicile « cherchant avec son

âme la terre des Grecs », réconfortera au milieu de leurs rancœurs Leconte de Lisle et Flaubert, leur fera oublier les laideurs du siècle bourgeois, et les cupides agitations de l'industrialisme moderne. Vénus ne sort plus de l'onde, éblouissante et radieuse. Une sorte d'archéologie de musée, pratiquée par des studieux dépourvus de tout sens de l'art, a pris la place de la contemplation vivante du modèle ancien.

L'étude littéraire de l'Antiquité livresque, non pas même de toute l'Antiquité, mais de quelques auteurs, les poètes et les orateurs, sans doute, mais surtout les auteurs de *Poétiques*, l'étude toute scolastique et machinale, elle aussi, d'un art de seconde main : l'Antiquité romaine représentée par quelques œuvres honnêtes de plastique et d'architecture, bref l'apprentissage machinal imposé au poète et à l'artiste en dehors de toute étude personnelle et directe de la réalité, en dehors de tout contact immédiat avec la vie, en voilà assez pour expliquer la désespérante impersonnalité, le vide, la froideur compassée d'un art et d'une poésie qui, sur des motifs connus, ne font que répéter d'éternelles et monotones variations, l'art de pastiche des *poetæ minores* et des manœuvres de la peinture et de la sculpture du XVII[e] siècle. Rappelons-nous, enfin, l'étroitesse d'une esthétique qui, méprisant les droits de l'esprit créateur, lui interdit toute échappée vers des horizons nouveaux, rogne les ailes au poète, emprisonne l'artiste dans le cercle étroit des idées admises et des formules consacrées, et les astreint à la pratique stérile d'une géométrie pédantesque, et nous comprendrons l'étrange aberration d'une école qui, assignant au génie français moderne comme tâche suprême de recommencer l'œuvre d'une époque lointaine et d'une civilisation disparue, fonde sa doctrine sur un anachronisme (1), abaisse jalousement ses ambitions au niveau d'un idéal inactuel et rétrograde. La collaboration du pouvoir à l'élaboration et à l'avènement de l'Académisme, achève d'en préciser la signification et l'importance dans l'histoire du

(1) Voir l'énergique et brillant réquisitoire de COURAJOD contre cet abâtardissement du génie français sous l'influence de l'Académisme et les méfaits de l'anachronisme académique, et ce qu'il appelle l'avènement de la fausse Antiquité dans l'art. (*Leçons du Louvre*, III.)

génie français. Si, vue de loin, la civilisation française du Grand Siècle nous impose par sa majestueuse unité, si aucune époque de l'histoire européenne ne donne plus complètement l'impression d'un tout harmonieux et magnifiquement équilibré, n'oublions pas ce qu'a de factice cet ensemble grandiose réalisé par le bon plaisir du pouvoir, ni les servitudes, les contraintes, les sacrifices au prix desquels fut achetée — l'exemple de Corneille nous l'apprendra — la subordination de l'individu à l'autorité. L'obéissance n'est facile qu'aux faibles, et la subordination aux médiocres.

L'Académisme reste devant l'histoire la formule des incapables et des impuissants, et le pédantisme inconscient de La Mesnardière et de d'Aubignac honni par un Corneille ou un Racine, ou l'étroitesse d'un Chambray, le châtiment infligé par l'art à l'autoritarisme d'un pouvoir qui, administrant souverainement les finances et la guerre, les affaires religieuses ou la diplomatie, ne s'avisait point qu'il y eût lieu de faire exception à son plan « d'étatisation » en faveur de l'art.

CHAPITRE II

La lutte contre l'Académisme : le génie et les règles.

I. L'imitation moderne en poésie. Théorie de l'adaptation au pays, au siècle et au progrès.
II. Modernes contre anciens. La *Querelle du Cid.*
III. Le génie aux prises avec les règles : P. Corneille
IV. Le libertinage littéraire.
V. La réaction contre le Dogmatisme artistique.

I.

La savante orthodoxie inaugurée par Scaliger et promue par les surenchères des continuateurs au rôle de doctrine quasi-officielle, appelait tout naturellement les schismes. A l'encontre des axiomes sur lesquels se fondent le dogmatisme de l'École et le doctrinarisme académique : efficacité souveraine des préceptes, valeur canonique des règles, perfection absolue des modèles, supériorité de la langue ancienne sur la langue moderne, ce dernier formulé par l'extrême droite du parti ancien, par les puristes, et le « Pays latin », les champions du génie moderne défendent les droits de l'invention et de la nouveauté. A l'idéal des anciens qui mesurent la perfection d'une œuvre à sa conformité aux règles et à sa ressemblance avec les modèles antiques, ils opposent la formule libérale illustrée et défendue par le génie cornélien et réclament pour le poète le droit de s'adapter aux exigences du goût national et moderne. Ils protestent contre l'asservissement de l'inspiration à des formules trop étroites, et prétendent substituer au dogme du beau absolu la notion du beau relatif ; forte des arguments fournis au débat par la

philosophie qui, en ces mêmes années, lutte, elle aussi, pour ses franchises et défend les droits de la raison moderne contre l'autorité du maître et la routine de l'École, la littérature oppose à l'idéal réactionnaire des anciens un idéal d'émancipation et de progrès.

Dans les trente premières années du siècle, en deçà comme au delà des Pyrénées, souffle un vent d'indépendance et de révolte. Devançant Ogier et Corneille et suivi bientôt de Tirso de Molina, l'auteur des *Cigarrales de Toledo* (1624), Lope de Vega (*Arte nuevo de hazer comedias*, 1609), mène campagne contre Cervantès et le parti des Classiques (1). La tradition nationale le dispute aux prétentions des antiquisants, le « drame romantique » à la tragédie orthodoxe. Les irréguliers ont pour eux l'appoint d'un long passé et le meilleur des arguments : la belle assurance que donnent le succès et la faveur du grand public. Mais, par delà la question spéciale qui divise l'opinion : la question des unités dramatiques, une autre s'agite plus générale et plus haute Est-ce à dire, demande Tirso de Molina, parce que le premier musicien étudia les lois de l'harmonie en écoutant les battements du marteau sur l'enclume du forgeron, que nous soyons à blâmer d'avoir remplacé les outils de Vulcain par nos instruments à cordes? D'un mot, est-il défendu aux derniers venus de perfectionner les inventions des Anciens, et la parole d'Aristote a-t-elle une autorité si sacrée qu'elle puisse arrêter les élans du génie, imposer silence aux novateurs, immobiliser dans l'imitation des modèles antiques l'art et la poésie, ces Protées aux transformations incessantes?

C'est aussi la thèse qu'opposent en France les modernes, Deimier (*Art poétique*, 1610), H. d'Urfé (Préface de *Sylvanire*, 1627), Ogier (Préface de *Tyr et Sidon*, 1628) pour ne

(1) Voir Breitinger, (16 et suiv.), et Wurzbach (82 et suiv.). Le sang espagnol, expose Lope de Vega, n'est pas satisfait si l'auteur dramatique ne fait pas défiler pendant les deux heures de la représentation tous les événements possibles, de la Genèse au Jugement dernier. Comment, fait-il dire à l'un de ses personnages, peut-il y avoir des gens qui n'écrivent pas même à leur grand'mère sans suivre les règles que Platon leur commande et Aristote leur enseigne?

citer que les chefs de file, à ces « fous mélancoliques » comme les appelle Billard (1), à ces manœuvres esclaves « plus ambitieux du nom de simples grammairiens et de rimeurs que de la sacrée fureur du Poète », qui, « comme enchaînés de négligence ne peuvent escrire que par manière d'emprunt et ne veillent jamais que pour s'approprier tout au long les ouvrages d'autrui ». Chaque esprit a ses humeurs, son destin et ses fantaisies particulières. « Le Poëte, écrit Deimier, doit estre en ses Poëmes comme la Nature en la production des fleurs : car elle forme les roses et les œillets avec toute la perfection que le Créateur leur a donné pour estre roses et œillets (2). » En d'autres termes, au poète de réaliser dans toute sa perfection le genre de beauté dont la nature l'a créé capable, d'adapter son art à sa nature et à son génie : au génie d'être pleinement lui-même.

Et, de même aussi, pour développer la comparaison de Deimier, que le bon fleuriste s'accommode au lieu et au climat, le poète moderne, loin de se déraciner et de s'égarer sur des traces étrangères, adaptera son œuvre au goût et aux habitudes, au « climat intellectuel » de son pays, pourrait-on dire. De même, en effet, que chaque nation est gouvernée par des lois et des coutumes qui lui sont propres et nécessaires, et qu'une « sorte d'humeur » particulière est affectée aux différents peuples (3), il est indiscutable aussi que les esprits

(1) *Tragédies*. Au Lecteur.

(2) *Art poétique*, 252.

(3) N'oublions pas, écrit Ogier, que le goût des Nations est différent « aussi bien aux objets de l'esprit qu'en ceux du corps, et que, tout ainsi que les Mores, et sans aller si loing, les Espagnols, se figurent et se plaisent à une espèce de beauté toute différente de celle que nous estimons en France, et qu'ils désirent en leurs maistresses une autre proportion de membres et d'autres traits de visage que ceux que nous y recherchons, jusques-là qu'il se trouvera des hommes qui formeront l'idée de leur beauté des mesmes linéaments dont nous voudrions composer la laideur ; de même il ne faut point douter que les esprits des peuples n'ayent des inclinations bien différentes les uns des autres, et des sentiments tout dissemblables pour la beauté des choses spirituelles, telle qu'est la poésie » (18). Démontrant son idée par une comparaison, il ajoute : « Certes, comme nostre estomac se rebute de quelques viandes et de quelques fruicts qui sont en délices aux payz estrangers, aussi nostre esprit ne gouste pas tel traict ou telle invention d'un Grec ou d'un Latin qui

des nations sont différents les uns des autres et se forment de la beauté des choses spirituelles des idées si dissemblables que ce qui passe pour beau chez les uns peut se trouver chez les autres synonyme de laideur. Si donc les Grecs ont travaillé pour la Grèce et ont réussi au jugement des esprits compétents d'alors, « nous les imiterons bien mieux, déclare Ogier, si nous donnons quelque chose au génie de nostre pays et au goust de nostre langue, que non pas en nous obligeant de suivre pas à pas et leur intention et leur élocution, comme ont faict quelques-uns des nostres. C'est en cet endroit qu'il faut que le jugement opère comme partout ailleurs, choisissant des anciens ce qu'il se peut accommoder à nostre temps et à l'humeur de nostre nation sans toutesfois blasmer des ouvrages sur lesquels tant de siècles ont passé avec une approbation publique. On les regardoit en leur temps d'un autre biais que nous ne faisons à cette heure, et y observoit-on certaines grâces qui nous sont cachées et pour la découverte desquelles il faudroit avoir respiré l'air de l'Attique en naissant, et avoir esté nourri avec ces excellens hommes de l'ancienne Grèce (1) ».

Un exemple parmi tant d'autres : la tragédie grecque était un acte religieux. Les détails s'en trouvaient réglés par un rituel d'autant plus immuable et sacré qu'il était établi par la religion. Pourquoi, par exemple, évitait-on les meurtres, les effusions de sang sur la scène, même dans les tragédies les plus atroces, sinon pour ne point profaner la solennité religieuse par le spectacle sanglant d'une tuerie ? Et puis, les poètes écrivaient leurs tragédies au concours. Force leur était donc, s'ils voulaient emporter les suffrages de leurs juges, de se conformer à la tradition et d'écrire suivant les formes consacrées. De plus, la matière était toujours la même, et empruntée à l'histoire nationale, c'est-à-dire connue

autresfois a esté en grande admiration. Il falloit bien que les Athéniens trouvassent d'autres beautez dans les vers de Pindare que celles que nos esprits d'à présent y remarquent, puisqu'ils ont récompensé plus libéralement un seul mot dont ce poëte a favorisé leur ville que les Princes d'aujourd'hui ne feroient une Iliade composée à leur louange. » *Ibid.*, 19.

(1) *Préface*, 18.

du peuple, ajoutons : imposée une fois pour toutes par l'exemple d'Eschyle, dont l'art singulièrement cher aux Grecs était entouré d'une vénération quasi-religieuse. Or, contresens historique flagrant, voici que les Latins héritiers et continuateurs des Grecs se croyaient engagés au même respect et adoptaient le schéma tragique établi par la Grèce. Et la Renaissance et les doctes Français du siècle de les suivre dans cette voie de l'obéissance aveugle.

Confondant les temps, l'on érige en loi universelle ce qui n'était qu'une coutume particulière et purement locale. L'on prétend introduire dans la versification française les pieds et les mesures des vers grecs et latins, comme si la raison, la nature et l'usage de notre langue ne nous faisaient une loi de nous en tenir au principe des syllabes et de la rime (1). L'on veut acclimater en France les licences poétiques (2) et le procédé des couplets entrelacés (3) dont les Anciens eux-mêmes firent un reproche à Pindare, sans réfléchir que c'est le propre des ignorants d'imiter les défauts des Anciens. L'on voudrait que le théâtre français fût semé de sentences parce que les Anciens en émaillèrent leurs pièces (4). L'on reproche à Malherbe de n'avoir point introduit dans ses Stances ou ses Odes la strophe, l'antistrophe ou l'épode des Anciens, si contraires qu'elles puissent être à notre usage, etc. Si donc tout se transforme dans l'univers, arts, lois, nature (5) même, bien plus, s'il n'est rien que le temps et

(1) Deimier, Ch. XI. *Des vers alexandrins.*

(2) *Ibid.*, VI.

(3) *Ibid.*, XV.

(4) Godeau, *Disc. sur Malh.*, 382.

(5) « Nous voyons que non seulement les arts sont changés, mais les lois, voire la nature même. N'est-il pas vray que la Musique de nostre temps est toute autre que celle des Anciens, que l'architecture et l'art de bâtir est différente, que la façon que nous avons de faire la guerre n'est point celle dont ils usoient; n'avons-nous point changé sur la mer les Trirèmes et sur la terre les Catapultes, les Tortues, les Balistes et semblables? Mais les lois en Sparte ne permettoient-elles pas le larcin et les nostres ne les châtient-elles pas, et la nature des hommes n'est-elle pas changée puisque nous lisons que quelques romains étant venus dans la Gaule « escrivoient à Rome comme par merveille qu'ils avoient trouvé des hommes qui mangeoient deux fois le jour », et maintenant nous voyons que la plus grande part ne sauroit se contenter à moins de quatre repas? » (D'Urfé, *Sylvanire.*)

l'usage n'aient perfectionné, il est trop évident que le génie moderne ne saurait, sans se condamner à reprendre en quelque sorte la poésie à pied d'œuvre, s'en tenir aux préceptes d'un âge qui représente dans l'histoire humaine la période de la première invention et de l'enfance.

Autre temps, autre goût, autre conception du beau. Adaptons la poésie au progrès du temps, nous disant qu'elle ne saurait, par un privilège singulier, échapper à cette loi qui veut que toute chose humaine reçoive du temps « sa polisserie » et que, possédant les inventions des grands Anciens et nous trouvant en quelque sorte sur leurs épaules, nous voyons, tel le nain juché sur la tête d'un géant, plus avant qu'ils n'ont vu et pouvons, à bon droit, changer ce qu'ils ont inventé. Aristote n'en eût-il pas usé de même, et, les traitant aussi librement, ne sommes-nous pas plus près du véritable esprit de l'Antiquité que les Grammairiens et les Scoliastes qui, croyant l'interpréter fidèlement, ne font que substituer à sa doctrine leurs étroitesses et les suggestions de leur pédantisme ? « Il ne faut donc pas tellement s'attacher aux méthodes que les anciens ont tenues, ou à l'art qu'ils ont dressé, nous laissant mener comme des aveugles ; mais il faut examiner et considérer ces méthodes mesmes par les circonstances du temps, du lieu et des personnes pour qui elles ont esté composées, y adjoustant et diminuant pour les accommoder à nostre usage, ce qu'Aristote eust avoué : car ce philosophe... veut que la supresme raison soit obéie par tout (1). »

« Ajoutons et diminuons », c'est-à-dire, évitons les défauts des Anciens et ne les suivons qu'en ce qu'ils ont de parfait et de divin. Pindare, le divin Pindare lui-même ne fut-il pas blâmé des Grecs pour avoir abusé des épithètes, des allégories et de l'emphase ? C'est-à-dire encore, entreprenons de faire mieux que les Anciens avec la certitude que s'il n'y a pas encore eu de Poète parfait en toute chose, il n'est pas impossible que la nature et l'art n'en puissent produire un accompli quelque jour et que ce serait limiter par trop ses

(1) Préface de *Tyr et Sidon*, 19.

ambitions que de viser seulement à être pareil ou égal aux plus grands. Empruntons les inventions de l'Antiquité, et, tel Ronsard, grand poète toutes les fois qu'il consentit à ne point copier la manière des Anciens (1), donnons-leur, en les accommodant à la façon de notre langage, une vie et une splendeur nouvelles. Ajoutons-y « du nôtre en temps et lieu », au risque d'encourir le reproche d'irrégularité. Défrichons des chemins « non encore reconnus ». Inventons (2). « Je ne ferais non plus de difficultés, écrit Godeau, de reconnoître que les Anciens ont poli mon style, enrichi ma mémoire et formé mon jugement, que de confesser qu'un

(1) Deimier, VIII, 172. César et Pompée, dit Deimier, ne pouvaient être souverains au même degré. L'un grandissait aux dépens de l'autre à mesure que de nouvelles victoires venaient ajouter à la gloire du plus heureux. Pour Billard aussi, la poésie de Ronsard marque une apogée. Après lui l'art tombe aux mains de ces manœuvres dont il espère, écrit-il pittoresquement, « qu'il ne se trouvera habile Commissaire qui les laisse jamais passer à la montre des Princesses du saint mont de Parnasse ». « Sortez moy ces petits cajoleurs de Cour à simple tonsure de Minerve, qui sont les sçavans, et les Aristarques ès compagnies où l'on n'y entent pas finesse : qui pensent surhausser leur vaine gloire par les mespris des plus honorables Mânes des Champs-Élisées, ce grand Ronsard, le Phœnix, l'Apollon et l'unique Prince des meilleurs Poëtes de la France, devant lequel ils n'oseroient paroistre s'il vivoit encores, qu'en simple qualité de petits secrétaires de Saint-Innocent : sortez-moy ces preneurs de taupes à la pipée, hors de leurs pointes toutes émoussées, et de leurs rimes aussi froides de rencontre qu'un pauvre cadet passant le Mont-Senis au cœur du plus rigoureux hyver, n'ayant que la simple cape Espagnole sur le dos. » (Préface de *Polyxène.*)

(2) Godeau (*Disc. sur Malh.*). « Puisque la Nature est toujours très féconde et admirable en la diversité des esprits et que chaque esprit à ses humeurs, son destin et ses fantaisies en particulier, ce n'est pas une chose qui répugne au naturel des hommes, d'avoir et de trouver parfois quelque nouvelle imagination pour exprimer l'image de ses désirs. A cette occasion, j'ai voulu engraver les raisons de ce sujet d'inventions parmi les traités de ce livre afin qu'au moyen d'icelles je fortifie le courage à ceux qui ont le cœur d'attenter à concevoir quelques belles inventions. » (Deimier, IX, 213.) Partant du même principe, Billard, lui aussi, n'éprouve aucun besoin de s'excuser d'avoir fait de longs monologues et rimé à sa fantaisie dans ses *Tragédies.* Aussi les contemporains, abondant dans son sens, lui donnent-ils la préférence sur les Anciens. Très curieuses sont, à cet égard, les pièces liminaires qui lui sont dédiées. Habert, par exemple, le proclame le « vainqueur des Poëtes Tragiques ».

A Sophocle, Euripide et Sénèque il fait honte,
Jodele, la Péruse et Garnier il surmonte,
Déplorant les malheurs des Princes et des Rois.

prince m'auroit fait du bien. Mais toutes les bonnes choses ont deux extrémités vicieuses, et comme je blâme ceux qui les méprisent, je ne saurois souffrir ceux qui les adorent partout, et qui ne consultent en les imitant, ni leurs oreilles, ni le goût des hommes qui les doivent lire. Les peintres qui veulent faire un excellent portrait doivent s'étudier à exprimer sur la toile tous les traits du visage sur lequel ils travaillent ; et il n'y a si petite observation de taches ou de rides, qui ne fasse beaucoup à la ressemblance, en laquelle consiste la perfection de leur art. Il n'en doit pas être ainsi de ceux qui prennent les anciens auteurs pour leurs patrons ; car ils doivent se contenter de prendre leur ordre et leur artifice, sans dépendre servilement de leur esprit, n'osant écrire que lorsqu'ils leur tiennent la main, et imitant leurs vices aussi bien que leurs vertus. Il faut quelquefois enrichir sur leurs pensées et regarder ce que chaque nation goûte, pour ne heurter pas les oreilles, qui sont les premiers juges de l'éloquence, et ne pécher jamais contre la bienséance, sans laquelle toutes sortes d'ouvrages sont indubitablement ridicules (1). »

Ainsi fit Malherbe. Il aima les Grecs et les Romains, mais il n'en fut pas idolâtre. Il s'enrichit de leurs dépouilles, mais il les ajusta si habilement à son usage, que nous ne distinguons plus ce qu'il leur prit et ce qu'il y ajouta. Si parfaits qu'ils soient, n'allons pas croire qu'il nous soit défendu d'enchérir sur nos devanciers. « Il me semble, ajoute Godeau, que c'est douter de la puissance de la nature, que de s'imaginer qu'elle ne puisse plus faire de miracles, et d'une bonne mère que nous devons la croire, en faire une cruelle marâtre, de se persuader qu'elle n'a donné qu'aux Anciens les dispositions nécessaires pour arriver à la perfection des sciences (2). »

(1) *Disc. sur Malh.*, 382.
(2) *Ibid.*, 383.

II.

Le succès brillant et discuté du *Cid* fournit aux partisans de la « docte Antiquité » et aux champions de l'imitation moderne l'occasion d'une première rencontre. La fameuse « Querelle du Cid » est, sur le terrain dramatique, l'analogue de ces combats d'avant-garde, qui, telle la *Querelle pour ou contre la Mythologie*, telle la *Querelle pour ou contre le français*, précèdent la lutte en règle menée par Desmarets, Charpentier et Perrault contre les savants et les pédants.

A la première question que soulève le débat : savoir à qui appartient de décider en matière de littérature, aux « maistres de l'art » qui ne consentent à se laisser toucher qu'après s'être mis en règle avec Aristote et s'être assurés qu'il leur permet leur plaisir (1), ou à ceux qui, n'ayant d'autres lumières que celles de leur bon sens, jugent de toute chose selon le goût naturel à l'homme du monde, les modernes répondent avec l'auteur de la *Deffense du Cid* et le *Bourgeois de Paris, marguiller de sa Paroisse*, qu'il n'est besoin d'avoir lu Aristote (2) et de connaître les règles pour savoir si une pièce est bonne ou mauvaise, n'y ayant qu'une règle au monde, en matière de poésie, celle de plaire à ceux qui ne sont « ni sça-

(1) Ces faux savants n'imposent en rien aux « honnestes gens ». L'auteur du *Souhait du Cid* les considère à peu près comme des charlatans qui, ou bien enseignent sous une forme prétentieuse des « choses communes », évidentes par elles-mêmes ou, pour paraître « habiles », s'efforcent d'être inintelligibles et emploient des mots étrangers. « Ainsi, parler des règles Dramatiques en France c'est faire venir la Grèce dans Paris. N'eust-il pas mieux dit en termes de mesme pays, mais plus naturalisez, les loix de la Scène et du Théâtre ? » (Gasté, 162.) « N'est-ce pas rechercher à paroistre sçavant de loüer le théâtre dans son institution, de bannir les Poëtes avec Platon, de les remettre en crédit avec Aristote, pour dire que cette pièce est de mauvais exemple ? » (*Ibid.*, 166.)

(2) Le *Bourgeois de Paris* se distingue tout particulièrement par son mépris d'Aristote (Voir Gasté, 233, 239, 240).

vans ni Auteurs » et « ne se soucient en rien des règles d'Aristote ». « Nostre traducteur (Corneille), écrit l'auteur de la *Deffense du Cid*, en a usé de la sorte pour s'accommoder au temps et pour faire des ouvrages à la mode où l'on produit ce qu'il plaist, et non pas ce qui est le mieux. Nos tailleurs et nos cordonniers habillent et chaussent d'une façon et répugnante à la raison et incommode mesme au corps, mais ils ont leur excuse prompte que c'est le courant de la mode qui les oblige à cette forme (1). » Les modernes réfutent par un argument simpliste, mais dangereux, puisqu'il fait du succès le critère de la valeur d'une œuvre, et assigne pour fin souveraine à la poésie de s'accommoder à la mode du jour, par un argument tout profane et mondain la thèse des « grammairiens » et des « savants ».

Cette thèse ? La pièce de Corneille, démontre Scudéry (2), est une tragi-comédie, genre à peine pratiqué des Anciens, mais, outre le défaut qu'elle a de ne point réaliser les conditions qu'elle *devrait* (3), elle contrevient à la distinction établie par les « Grands Maistres anciens » (4) entre le Poète et l'Historien, contredit l'exemple des tragiques anciens (76) et la définition que donne de la fable (76), de l'unité de temps (78), de la fin du théâtre (79), des mœurs (81), de l'épisode (87), Aristote, dont, déclare Scudéry au nom des doctes, « nous suivons autant le jugement que nous nous moquons de ceux qui ne le suivent pas ». D'un mot, elle choque les « principales règles du Poëme Dramatique », telles que les ont pratiquées les tragiques anciens [Scudéry emprunte ses arguments d'expérience à l'*Ajax* de Sophocle (86)], et les « grands hommes », les commentateurs du Maître, Heinsius, par exemple (5).

(1) *Deffense du Cid* (*Ibid.*, 122).

(2) Voir Gasté, 73 et suiv.

(3) « Il *faut* que le premier acte..... etc. » (*Ibid.*, 74.)

(4) « Je ne pense pas qu'on puisse choquer une Maxime que ces grands hommes ont establie et qui satisfait si bien le jugement. » (*Ibid.*, 76.)

(5) Voir surtout *La Preuve des passages alléguez dans les Observations sur le Cid*, 1637 (Gasté, 220) où Scudéry cite ses autorités, Aristote et Heinsius, à l'appui de ses affirmations. On comprend, en voyant cet étalage d'Aristotélisme, le « tout blanc Aristote » du génie.

Porte-parole des « honnestes gens qui ne font ni vers ni poëmes », l'auteur du *Discours à Cliton sur les Observations du Cid* répond aux « habiles du mestier » que, les arts et les sciences se perfectionnant avec le temps, « la mode des pays » et le « différend usage de toutes choses », il serait faux de copier les modes des Anciens « jusqu'à prendre leurs médailles pour du bon argent et leurs exemples pour raisons valables et de se croire obligé de régler tout poème sur leurs modèles, même quand il nous vient quelques lumières qu'ils n'ont pas eues ». « Aussi, ajoute-t-il, quand nos modernes prennent l'essor et qu'ils s'esgarent en des extravagances, je commence à les quitter, mais quand ils me descouvrent un nouveau fonds de Poësie et des élégances de leur invention, je laisse les anciens derrière, sans perdre de veüe les uns ny les autres (1). »

Pour employer la comparaison de l'auteur du *Discours*, le fonds de la poésie dramatique est un patrimoine qu'ont successivement détenu différents possesseurs. Le fonds antique nous a été cédé, en toute propriété, par les Grecs et les Latins. A nous de l'administrer comme il nous plaît, et de le faire fructifier ainsi qu'il sied aux héritiers d'une noble famille. « Ainsi je ne croy pas faire tort aux Muses Grecques ny aux Latines.... ou plus tost je n'offense point les Poëtes de leur temps, d'accroistre le territoire qu'ils ont cultivé, puisque je ne gaste point comme je prétends monstrer, ce qu'ils nous ont laissé, et que sans destruire ce qu'ils ont faict, je l'accommode seulement à nostre usage, enseignant aux autres d'en augmenter le profit par leur industrie. » Les Anciens empruntèrent la matière de leurs tragédies aux fables de leur pays ; les Modernes limitant volontairement leur horizon décrètent que les fables païennes sont la vraie, la seule matière de la poésie, « erreur, ajoute l'auteur du *Discours*, et l'argument ne laisse pas d'être curieux, autant condemnable qu'il déroge à la dignité de ceste Monarchie, laquelle comme elle ne tient sa couronne que du Ciel nous apprend que les François de quelque science qu'ils se meslent ne

(1) Gasté, 251.

cèdent point aux autres nations et ne relèvent que de celuy qui départ ses dons, et ses grâces à qui bon luy semble. Toutefois comme on ne laisse pas d'alléguer le droit Romain dans nos Parlements en tant qu'il y est conforme à la droicte raison... je défère tant aux anciens Auteurs que je trouve bon de les imiter ès choses qui s'accommodent aux loix de nostre Poésie ; sans préjudice des droits de souveraineté que sa naissance luy donne entre lesquels pour se distinguer de la Poésie ancienne ou externe, il luy est permis de feindre et de composer des fables à sa mode, tout autres que celles qui ont esté faictes au temps passé, ou hors l'estendue de son pays » (1). Ce privilège, parce que fondé sur la liberté de l'esprit, doit être accordé à tous les hommes, mais principalement aux poètes français qui ne sont pas nés pour recevoir des lois étrangères, mais pour en faire de nouvelles ou pour ajuster aux leurs celles qui leur plaisent Et puis, la nouveauté qui pourrait être vicieuse ailleurs est tellement agréable dans leur poésie qu'ils trouveraient ennuyeux d'approuver toujours les œuvres de l'Antiquité pour bonnes qu'elles soient, ce qui d'ailleurs, ajoute l'anonyme, n'est pas le signe d'une infériorité nationale, mais au contraire une marque de prééminence, et comme une prérogative des beaux Esprits, « car c'est une plus forte action d'entendement de produire quelque chose de soy, que d'admirer les inventions d'autruy, ou de les imiter. On n'estime pas entre nous un homme sçavant pour escrire beaucoup de choses, mais pour en dire de nouvelles. Quand il arrive à nos ports quelque grande flotte, on n'est pas curieux de sçavoir combien portent les vaisseaux, mais ce qu'ils portent de rare et de précieux : en un mot les honnestes gens font les livres, et les crocheteurs s'en chargent. De là vient que ce qui a passé dans le commerce rabbaisse de prix, au contraire, ce qui est faict de nouveau est recherché d'un chacun et gardé chèrement. Pour ceste rai-

(1) Il est bien évident, en effet, qu'il faut toute la prévention des anciens pour préférer à « l'impudique Chimène », comme ils l'appellent, des héros aussi peu recommandables que César le tyran, Brutus l'ingrat, l'assassin de son bienfaiteur, ou la débauchée Cléopâtre (*Bourgeois de Paris*, 240 ; voir encore le *Souhait du Cid*, 161).

son, il est permis à nos Poëtes d'inventer, et par conséquent ils sont exempts d'imiter les autres. Voilà, ce me semble, une différence notable touchant l'invention entre nos œuvres Poétiques et celles des Anciens » (1).

Autre différence entre le théâtre ancien et le théâtre moderne : le schéma et la disposition des parties. Notre public est-il si grossier qu'il faille lui expliquer comme aux ignorants ce qui va se passer dans la pièce ? A quoi bon un prologue sur la scène moderne ? A quoi bon cet étalage de renseignements et de remontrances que le poète ancien met dans la bouche du chœur ? Le théâtre moderne s'en passe, et avec profit, preuve nouvelle « qu'on a quelque fois raison de ne pas suivre les vieilles modes et qu'il est toujours bon d'en inventer de nouvelles (2) ».

Enfin, comment légitimer la règle des 24 heures qui n'a pour elle, en somme, que l'exemple et la théorie des Anciens et de leurs exégètes modernes, fait courir, comme le dit joliment le *Souhait du Cid*, la mémoire à travers l'histoire « avec grande vitesse de peur de s'ennuyer », et contrarie l'humeur française « qui voudroit déjà voir ce qui se fera d'ici à dix ans, à qui le délay donne de l'inquiétude et les occasions de bien faire sont trop lentes, ne luy permettant pas d'exécuter maintenant ce qui s'accomplira dans un siècle », bref, ne se légitime par aucune raison profonde et valable auprès des esprits non prévenus (3) ?

(1) GASTÉ, 259.

(2) *Ibid.*, 165.

(3) Les partisans des trois unités, les « réguliers », comme les appelle l'anonyme du *Discours*, fondent leur opinion sur l'exemple des Anciens, les commentateurs modernes et le texte d'Aristote. Qu'ils y regardent de plus près, et ils comprendront « que ce grand Philosophe n'ayant veu sur le rapport des Poëtes de son temps qu'une partie de ce que nous cherchons, n'a pas jugé du tout : et conséquemment qu'il ne faut pas prendre ce qu'il a dit pour un axiome infaillible et universel » (252). « Pour fonder sa distinction entre les Poëmes simples et les poëmes composez », il invoquera l'autorité d'Aristote, mais il se passerait parfaitement, affirme-t-il, le cas échéant, de son témoignage, si la raison et l'expérience lui prouvaient suffisamment sa légitimité (254). Voir aussi 266 (fin de IV) L'auteur de *Coriolan* (1639), CHAPOTON, s'est éloigné des règles nécessaires à la perfection du Poëme dramatique. Mais il ne lui parait pas qu'il ait en cela commis forfait inexcusable. Il n'a cure de « l'austérité » des timorés. « Je respondray contre ce que l'on me pourroit

Le parti des « habiles et honnestes gens auxquels il suffit de plaire », comme les appelle l'auteur du *Discours*, est, on le voit, le parti des audacieux. Pour trouver hardiesses qui se comparent à ses prétentions, il faudrait enjamber un siècle et chercher dans les écrits d'un La Motte ou d'un Sébastien Mercier négations aussi radicales de tous les principes chers aux doctrinaires « anciens » et aux Classiques. Liberté d'inventer des fables à la mode française et de traiter d'autres sujets que les histoires antiques ; liberté de s'affranchir des unités et, pour tout dire, liberté entière aux poètes de suivre leur génie et leur raison, « n'y ayant point de loy (sauf la religion) qui leur ordonne de ne faire que cecy ou cela, point de coutume qui leur prescrive une seule façon de vivre, point de livres qui leur apprennent à ne parler qu'en une manière, point d'exemples qu'ils soient tenus d'imiter à perpétuité », telles sont les revendications singulièrement osées — mais, pareilles audaces ne sont point pour étonner à cette époque de cabale et de révolte — au nom desquelles s'accomplit cette « révolution de palais » qui, à la dictature des savants en *us* prétend substituer la souveraineté des « honnestes gens d'entre le peuple » et n'aboutit qu'à consolider l'autorité d'Aristote et de ses défenseurs.

L'on sait l'issue du débat : les Sentiments de l'Académie tranchent la lutte entre le génie et les règles au profit de l'autorité : autorité d'un corps officiel, mais aussi autorité d'une doctrine : l'Aristotélisme devenu, de par la déclaration de principes de Chapelain, dogme officiel, nous allions dire : doctrine d'État. Au *Cid* succèdent des œuvres grandes et

objecter que la vie de Coriolan est telle qu'à moins que d'en avoir pris les plus beaux incidens, l'on n'en sçauroit faire un sujet agréable au Théâtre : Si bien que pour les mettre en ce Poëme, je ne pouvois observer en aucune façon ses règles, puis que des principales actions de mon Héros une partie s'emporte chez les Volsques, et l'autre chez le peuple Romain. Par là tu peux juger si j'ay tort, et si je pourrois m'attacher à ses foibles obstacles, qui font perdre à un Autheur sévère les plus beaux endroits d'un sujet. En tout cas, je suis asseuré que si j'ay péché, j'ay l'honneur de faillir avec quantité d'illustres personnes qui dans leurs plus beaux ouvrages en ont modéré l'austérité par le mépris qu'ils en ont fait. » Il ne rougit pas de son ouvrage, tout « enfant illégitime » qu'il soit.

fortes, sans doute, et dignes du génie cornélien. Mais c'en est fait de cette spontanéité d'inspiration, de cette fougue géniale, auxquelles le *Cid* doit son charme d'éternelle fraîcheur, son ardeur entraînante, son immortelle jeunesse.

La génialité « s'accommode », pour employer l'expression chère au poète. Elle se complique de réflexion, elle se discipline. Et il n'est spectacle plus dramatique que de voir le génie cornélien se débattant avec les règles, rusant et biaisant et sophistiquant pour se plier aux mesquines contraintes qui répugnent à son tempérament et contredisent son instinct. Tels les vaincus de la Fronde, il se soumet la protestation au cœur et l'obéissance sur les lèvres : sa paix avec Aristote et l'École n'est, elle aussi, qu'une paix plâtrée.

Les *Observations sur le Cid*, reflet de l'opinion indépendante, sont, à cet égard, significatives. Corneille en fut-il l'inspirateur ? Plus d'une coïncidence d'expression, plus d'une rencontre d'idées (Voir Gasté, 447 et 451 : « Si l'on vouloit pointiller l'on pourroit trouver aussi des taches et des imperfections chez les anciens, mais ce qui est défaut chez un moderne est taxé de perfection chez un Ancien » et l'*Epistre* dédicace de la *Suivante*) témoigneraient en faveur de cette conjecture. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, retenons les protestations qu'elles formulent contre le droit « d'inquisition » que s'arroge « sans autorité » l'Académie sur les Lettres, contre sa « rigueur », contre les règles sévères et « rigides, étroites et tyranniques » qu'elle applique (419-450), et sa façon mesquine de chicaner et pointiller (448-451). Notons les réclamations qu'elles font entendre au nom de la raison, la liberté avec laquelle elles critiquent les modèles anciens, relèvent les « passe-droits licencieux de Virgile » (445), réclamant en faveur du poète moderne des « passe-droicts particuliers et au-dessus du commun » (451) et cette même bienveillante indulgence que l'on témoigne, par un traitement de faveur, à tout ce qui est ancien (451), et arrivons aux revendications que formule Corneille lui-même dans ses *Épîtres*, ses *Examens* et ses *Discours*.

III.

L'auteur du Cid est un génie essentiellement novateur. Depuis *Mélite*, « comédie d'un genre nouveau (1) », jusqu'à *Agésilas*, « tragédie sans exemple parmi nos François et les Anciens (2) », l'effort incessant du poète va à innover, à varier ses procédés dramatiques, à rajeunir, fond et forme, la matière antique, l'effort du théoricien à démontrer la légitimité des audaces du poète, à fonder sur des principes le droit à la nouveauté. Pour employer son expression, chacune de ses œuvres est un « coup d'essai » (3).

Libre aux interprètes d'Aristote de lui reprocher la sainteté de Polyeucte et son trop de vertu. Libre aux zélateurs des Anciens de l'accuser d'avoir modifié les données d'Ovide, et mêlé stances et alexandrins dans son *Andromède*, ou d'avoir, audace plus coupable, tenté dans *Don Sanche* un poème « d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les Anciens (4) », ou imaginé dans *Nicomède* un art de purger les passions dont Aristote ne s'avisa point. Corneille rougit si peu de ses hardiesses qu'il ne prend même pas la peine de dissimuler la prédilection qu'il éprouve pour celles de ses œuvres qui s'écartent le plus franchement du schéma antique (5).

Les raisons qu'il invoque pour se justifier? L'exemple des Anciens qui ne craignaient point d'oser, en dépit de la coutume et de l'usage, et se permettaient, sans ombre de scrupule, des licences qui effraieraient nos Aristarques timorés (6), si la prévention ne troublait leurs regards et leur

(1) *Examen*, I, 138.
(2) *Nicomède*, Au lecteur, VII, 5.
(3) *Mélite*, Examen, I, 137.
(4) *Don Sanche*, Épître, I, 404.
(5) *Nicomède*, Examen, V, 507.
(6) Examen de la *Suivante*. Examen de *Médée*. Argument de *Rodogune*, d'*Andromède*, etc.

laissait encore la liberté de voir les Anciens tels qu'ils sont vraiment; l'amour de la vérité inné aux hommes ; le goût de la nouveauté, auquel, de leur propre aveu, sacrifièrent si volontiers Grecs et Romains (1); les exigences modernes, enfin. les habitudes de notre public, les convenances, les bienséances de notre temps. Que diraient les dames de nos théâtres, si on leur présentait Œdipe le visage ensanglanté, les yeux crevés ? Ce que pouvaient se permettre ces « incomparables originaux » n'inspirerait que dégoût à notre public (2). « Je reconnus que ce qui avoit passé pour miraculeux dans ces siècles éloignés pourroit sembler horrible au nôtre, et que cette éloquente et curieuse description de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, et le spectacle de ces mêmes yeux crevés, dont le sang lui distille sur le visage, qui occupe tout le cinquième acte chez les incomparables originaux feroit soulever la délicatesse de nos dames, qui composent la plus belle partie de notre auditoire (3). »

Et Corneille d'accommoder l'Antiquité à son temps, d'éclairer la sombre légende, en mêlant le sourire et les tendresses d'un épisode d'amour à toutes ses horreurs, de supprimer les chœurs en raison des « importunités » qui en eussent résulté sur la scène moderne (4). La morale des Anciens n'exigeait point que le mal fût puni et la vertu récompensée. Ou bien, elle vengeait le crime par des crimes plus horribles encore. Leur imagination et leurs croyances leur faisaient trouver naturelle l'intervention de la divinité dans l'action tragique (5). Vérité chez les Grecs, erreur chez les Français. « Il y a grande apparence, écrit Corneille, que ce qu'a dit Aristote de ces divers degrés de perfection pour la tragédie avoit une entière justesse de son temps, et en la présence de ses compatriotes; je n'en veux point douter; mais aussi je ne puis empêcher de dire que le goût de notre

(1) *Don Sanche*, Épitre, V, 404.
(2) *Œdipe*, Au lecteur, VI, 126.
(3) *Ibid.*, 127, 129.
(4) *Ibid.*, Examen, 132.
(5) *Discours de la tragédie*, I, 63, et *Discours du Poème dramatique*, *Ibid.*, 21.

siècle n'est point celui du sien, sur cette préférence d'une espèce à l'autre, ou du moins que ce qui plaisoit au dernier point à ses Athéniens ne plaît pas également à nos François (1). »

Corneille, d'un mot, réclame le droit de modifier la manière ancienne et de l'adapter à notre goût. Estimant, pour employer sa jolie expression, que l'on « épouse malaisément des beautés si vieilles », il la rajeunit. LesAnciens n'ont traité qu'un certain nombre de sujets, les sujets que leur fournissait l'histoire de leur temps et de leur pays. Les siècles suivants nous en ont assez fourni pour que nous osions franchir ces bornes et ne marcher plus sur les pas des Grecs (2). Corneille, donc, élargit le champ de la tragédie ; il adjoint aux sujets antiques les sujets de l'histoire chrétienne et de l'histoire moderne.

Il fait plus encore. D'une Antiquité de convention et de formule, simple construction abstraite échafaudée par l'ignorance, le manque de clairvoyance historique, l'étroitesse des puristes modernes, il en appelle à l'Antiquité vraie. Contre l'Antiquité des Pédants, il invoque l'Antiquité des Anciens. A ces « spéculatifs » qui interprètent les écrits anciens « en grammairiens et en philosophes (3) » il oppose l'interprétation large et vivante, les intuitions du génie.

Corneille, en effet, n'est rien moins qu'un esprit livresque. Il devine les Anciens par instinct de poète, beaucoup plus qu'il ne les pénètre par l'effort de l'étude abstraite et la réflexion patiente. L'érudition minutieuse (4) répugne à son tempérament d'action, à son génie essentiellement créateur. Il s'ensuit qu'il aborde les Anciens sans préjugé, avec un esprit neuf, en quelque sorte, et que, revivant leurs œuvres avec cette spontanéité, les pénétrant avec cette sympathie large et franche qui sont le fait des poètes de race, il redé-

(1) *Discours de la tragédie*, I, 72.

(2) *La Veuve*, Au lecteur, I, 377.

(3) *Ibid.*, 16.

(4) *Discours des Trois unités.* « Ma paresse dont j'ai déjà parlé me fera contenter de cet exemple. » (I, 115.) Il vient de dire qu'on pourrait en trouver de nombreux chez les Anciens.

couvre les secrets de leur art. Par delà cette fausse Antiquité des commentateurs, qui voudraient asservir les Modernes à l'observance stricte de règles uniquement formelles, purement restrictives, dont leur imagination pédantesque et leur absolutisme tyrannique font le plus souvent les frais (1), il retrouve l'Antiquité d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, qui ne reculaient devant aucune liberté dont pût profiter leur art (2). Il devine des raisons profondes là où les pédants n'aperçoivent que des procédés.

Si donc les Anciens se préoccupaient avant tout d'adapter la forme et la technique de l'art à leurs sujets et à leurs fins, montrons-nous les dignes successeurs de maîtres aussi libéraux (3). Imitons-les, mais à notre façon. « Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la règle des anciens, j'ai renversé leur ordre.... Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant plus qu'ils ne sont plus en état de me répondre.... Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout su, et que de leurs instructions on peut tirer des lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin et qui après avoir défriché un pays fort rude nous ont laissé à le cultiver (4). » Les « pédants » eux-mêmes ont relevé des défauts dans les écrits des meilleurs anciens, et nous nous obstinerions à trouver parfaites les œuvres de ces débutants de la poésie ! « Nous pardonnons beaucoup de choses aux Anciens, nous admirons quelquefois dans leurs écrits ce que nous ne souffririons pas dans les nôtres : nous faisons des mystères de leurs imperfections, et couvrons leurs fautes du nom de licences poétiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les Latins, et de moins savants que lui en remarquaient bien dans les Grecs, et dans

(1) Voir Epître de *Don Sanche* (405), et *Discours du Poème Dramatique,* I, 17. CORNEILLE ne trouve ni chez Horace, ni chez Aristote, trace de l'unité de lieu (*Discours des Trois unités*, I, 117).

(2) *Galerie du Palais*, Examen, II, 13.

(3) *Médée*, Examen, II, 333.

(4) Préface de *Clitandre*, I, 262.

son Virgile même, à qui il dresse des autels, sur le mépris des autres (1). »

Parti de la manière « libre et irrégulière » de Hardy, Corneille en prend donc à son aise avec ces règles qu'il déclare d'ailleurs ne point avoir connues à ses débuts, et avouera plus tard, dans la Préface de *Sophonisbe*, n'avoir jamais bien sues. Il fait violence à sa nature, il s'accommode aux exigences des « sévères critiques », mais il ne se fait point scrupule « d'apprivoiser » leurs farouches préceptes. Il imagine des moyens termes, des « tempéramens ». La spéculation est facile, mais la pratique est difficile Ils seraient les premiers, ces tyrans des règles, ajoute spirituellement Corneille, à s'affranchir de leurs préceptes, s'ils écrivaient pour le théâtre (2) et, laissant, à travers les ingénieuses concessions qu'arrache à l'impulsif génie la prudence du Normand, percer toujours et partout sa vraie pensée, il ne se lasse pas de proclamer qu'il n'est de règles absolues que les lois du sens commun, d'autorité absolue que la raison, de guide infaillible que le « sentiment particulier » (3). Un minimum de contrainte donc — Corneille, en vrai Classique, estime que les règles sagement appliquées ne peuvent que profiter à la tragédie — et un maximum de liberté. Distinguons entre les règles éternelles de l'art et les règles particulières à chaque temps et à chaque peuple. Accordons « les règles anciennes avec les agrémens modernes (4) ». « Nous ne devons nous attacher si servilement à leur imitation que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes quand cela ne ren-

(1) *La Suivante*, Epître, II, 117.

(2) Corneille déclare envier peu ces Modernes qui font des pièces régulières par « science » et non par le « hasard » de l'inspiration. *Clitandre*, I, Préface.

(3) « J'aime à suivre les règles ; mais loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet, et je romps même sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautés des événements que je décris. Savoir les règles et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes ; et peut-être que pour faire maintenant réussir une pièce ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. » (*Suivante*, Epître.)

(4) *Discours des Trois unités*, I, 22.

verse point les règles de l'art ; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnait Horace aux poètes de son temps, d'avoir osé abandonner les traces de ses devanciers et vérifier la parole de Tacite : « Ce qui nous sert maintenant d'exemple, a été autrefois sans exemple et ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour (1). »

D'un mot, et cet argument est d'un praticien à qui les moyens importent peu, pourvu que ses fins : plaire au public et conquérir ses suffrages, soient réalisées, « puisque nous faisons des poèmes pour être représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple et d'attirer un grand monde à leurs représentations. *Il faut, s'il se peut, y ajouter les règles*, afin de ne déplaire pas aux savants, et recevoir un applaudissement universel ; mais surtout gagnons la voix publique, autrement notre pièce aura beau être régulière, si elle est sifflée au théâtre, les savants n'oseront se déclarer en notre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles, que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voient la comédie que pour se divertir (2) ».

D' « hérésie » en « hérésie » (3), Corneille se trouve ainsi conduit, non plus seulement à tourner les préceptes d'Aristote qu'il fait, au demeurant, profession de respecter en toute circonstance, mais à leur substituer des définitions plus conformes aux exigences de la scène moderne, assuré en cela que le « grand Docteur » lui-même eût approuvé son initiative (4). Ne nous donne-t-il point en toute chose l'exemple d'une parfaite tolérance (5) ? Aristote raisonnait d'après le théâtre de son temps. Il n'a pu prévoir tous les procédés pos-

(1) *Discours du Poème dramatique*, I, 25.

(2) Fin de l'Epître de la *Suivante*. Corneille s'enorgueillit d'avoir donné à ses spectateurs « plus de satisfaction bien qu'avec moins de régularité » (*Nicomède*, Examen, IV, 509). C'est une idée chère à Corneille qu'il est bien difficile de trouver du nouveau « sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hasard de s'égarer », sans s'écarter des Anciens, s'entend. (*Ibid.* Examen, 505.)

(3) Fin du *Discours des Trois unités*.

(4) *Discours sur la tragédie*, I, 69.

(5) *Sertorius*, Au Lecteur, VI, 363.

sibles de la scène (1). Et puis, comment prendre à la lettre et déclarer intangibles des préceptes trop souvent obscurs ? L'obscurité même de son texte nous invite à les discuter et nous autorise à les interpréter selon notre jugement, à « tourner sans scrupule les sens du bon Aristote du côté de la politique », entendons, au gré de nos désirs, comme le font les faux disciples quand il s'agit de condamner les nouveautés (2).

Et puis encore, son œuvre ne nous est point parvenue sans lacunes. Nous pouvons supposer qu'il n'a pas tout dit, partant, suppléer à ses silences, partant — voici qui laisse la marge libre à l'invention et à l'initiative — compléter ses définitions, en y ajoutant de notre cru, partant, car il n'est point de définitions absolues et éternelles, les élargir et les adapter. Si donc nous ne voulons point nous trouver dans le pénible devoir de condamner beaucoup de poèmes que nous avons vus réussir sur nos théâtres, apportons quelque tempérament à la rigueur de sa *Poétique*. Trouvons un accommodement avec le Docteur, et si ses préceptes paralysent notre marche en avant, émancipons-nous. « Les premiers qui ont travaillé pour le théâtre, ont travaillé sans exemple, et ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilège. Leurs règles sont bonnes, mais leur méthode n'est pas de notre siècle, et qui s'attacheroit à ne marcher que sur leurs pas, feroit, sans doute, peu de progrès, et divertiroit mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, et même on s'égare assez souvent quand on s'écarte du chemin battu ; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte ; quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent, et chacun peut hasarder à ses périls (3). »

(1) *Discours sur la tragédie*, I, 63. Aristote, par exemple, nous autorise lui-même à inventer des sujets. *Discours sur la tragédie*, 73.

(2) Avertissement du *Cid*. Voir aussi *Discours du Poème dramatique* : « Dans cette diversité d'interprétations, chacun est en liberté de choisir, puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaît davantage et que les opinions des plus savants ne sont pas des lois pour nous. » (35.)

(3) *Agésilas*, Au Lecteur, VII, 5.

Tels les restaurateurs du péripatétisme au XVI[e] siècle, Corneille revient au véritable Aristote. Devançant les reconstitutions des philologues et des érudits, il en appelle de la lettre à l'esprit de sa *Poétique*, plus voisin en cela du véritable aristotélisme que ces aristotéliciens plus Anciens que les Anciens qui, voulant l'interpréter trop fidèlement, le trahissent. A prendre les choses de plus haut encore, l'on pourrait ajouter que, dépassant l'Antiquité étriquée de l'École et l'imitation purement formelle et toute mécanique que préconise l'Académisme, Corneille s'élève, tels Ogier et d'Urfé, à une intelligence plus exacte et plus profonde des œuvres antiques. « Corneille qui presque seul a eu le bon goût de l'Antiquité, écrira Saint-Evremond, a eu le malheur de ne pas plaire à notre siècle pour être entré dans le génie de ces nations et avoir conservé à la fille d'Asdrubal son véritable caractère. » Derrière l'Antiquité momifiée des menus préceptes et des Poétiques, il retrouve l'Antiquité toujours vivante, éternellement actuelle, qu'avait aimée et pratiquée la Renaissance. Ainsi conçue, l'Antiquité cesse d'être une tyrannie. Maîtresse de tout savoir, elle devient l'inspiratrice féconde et nécessaire du génie moderne. Par-delà l'antiquisme étriqué des Commentateurs « tout blancs d'Aristote », pour lesquels sa génialité professe un mépris souverain, mais, malgré tout, mêlé de crainte, Corneille revient à la grande tradition inaugurée par Du Bellay : il engage le classicisme dans la voie de l'imitation libérale et raisonnée du génie antique.

IV.

Ne reconnaitre d'autres lois que sa nature, d'autre doctrine que son opinion, d'autre règle que sa fantaisie, ou son instinct, telle est, en deux mots, la formule du libertinage philosophique, tel que le pratiquent les cinquante mille athées que comptait Paris, au dire du Père Mersenne, en 1623. Ajoutons une nuance d'irrévérence à l'indépendance des « irréguliers », nous aurons le « libertin littéraire » : Théophile de Viau.

Ce bohême de la vie et de la pensée transporte dans la littérature cet amour de l'indépendance qui, au cours de son aventureuse et presque tragique odyssée, l'empêchera toujours de « s'assujettir à personne » (1). « J'approuve, aimait-il à dire, qu'un chacun suive en tout la Nature. » Il disait encore : « Je trouve que mon naturel est une plus douce philosophie que celle que les livres enseignent et que les sectes ont prêchée. Après la crainte de Dieu et le service du Roi qui suit immédiatement après, il n'y a rien, si me semble, qui ne puisse légitimement céder à nos fantaisies et à nos opinions (2). » Et, logique avec lui-même, rigoureusement conséquent dans ses « fantaisies », il érigeait en loi suprême de toute poésie et sa nature et son caprice. Il formulait la poétique de sa nature, pourrait-on dire.

Il disait, et cette profession de foi rappelle par son tour cavalier, sa décision, son allure, la crâne déclaration de la *Dédicace* de *La Coupe et les Lèvres :*

> Je ne veux réclamer ni Muses, ni Phébus...
> Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
> Malherbe a très bien fait, mais il l'a fait pour lui (3).

Et plaçant ainsi, au tréfond du poète, la source de toute

(1) II, 362.
(2) II, 348.
(3) I, 217.

inspiration, il rejetait comme superflue, mais aussi comme tyrannique, cette Anquitité qui, de toute part, venait empiéter sur les droits du poète, lui imposant et ses sujets, et ses héros et ses règles :

La sotte Antiquité nous a laissé des fables
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables...
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouve du sens caché dans la confusion ;
Même des plus sçavants, mais non des plus sages,
Expliquent aujourd'hui ces fabuleux ombrages.
Ces contes sont fascheux à des esprits hardis
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis (1).

Voilà qui légitime l'indépendance des Modernes à l'endroit d'une Antiquité périmée ; voici qui ne légitime que l'indépendante humeur de Théophile :

Je ne veux point unir le fil de mon subjet :
Diversement je laisse et reprens mon objet,
Mon âme, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La règle me desplaît, j'escris confusément :
Jamais un bon esprit n'a rien eu qu'aisément (2).

Que si, au fond de toutes ces protestations, nous trouvons, avant tout, l'aversion instinctive d'un esprit naturellement rétif à toute discipline, il n'en est pas moins vrai que cette poétique toute « personnelle » se fonde sur des principes généraux. A ce titre, elle n'intéresse point seulement la biographie intellectuelle de Théophile de Viau, mais l'histoire de son temps et de son milieu. Aux considérants tout « subjectifs » que formule son

«......Quant à moi je l'abjure (l'Antiquité)
Et ne recognois rien pour tout que ma nature »,

il convient donc d'ajouter comme complément et correctif la

(1) Voir encore ses railleries à l'endroit des fables troyennes :
Au rapport de mes vers n'espère pas qu'on croie
Que tu sois descendu du fugitif de Troie....
Il fut un vagabond, et quoi qu'on le renomme,
Je ne sçay s'il posa les fondemens de Rome ;
Le conte de sa vie est vieux et fort divers,
Virgile par lui-mesme a desmenti ses vers.
(I, 233.)

(2) I, 219.

remarquable et très catégorique profession de foi, qui ouvre sa *Première journée* (1) : « Ces larcins qu'on appelle imitation des Autheurs anciens, se doivent dire des ornements qui ne sont point à notre mode. Il faut escrire à la moderne : Démosthènes et Virgile n'ont point écrit en notre temps, et nous ne saurions écrire en leurs siècles : Leurs livres, quand ils les firent étoient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux. L'invocation des Muses (à l'exemple de ces Paiens) est profane pour nous et ridicule.... Il faut comme Homère faire bien une description ; mais non point par ses termes, ny par ses épithètes : il faut écrire comme il a écrit ; mais non pas ce qu'il a écrit. C'est une dévotion louable et digne d'une belle âme que d'invoquer au commencement d'une œuvre des puissances souveraines ; mais les Chrétiens n'ont que faire d'Apollon, ny des Muses. Et nos vers d'aujourd'hui qui ne se chantent point sur la Lyre, ne se doivent point nommer Lyriques ; non plus que les autres héroïques, puisque nous ne sommes plus au temps des Héros ; et toutes ces singeries ne sont ny du plaisir, ny du profit d'un bon entendement (2). »

(1) II, 12, 17. A rapprocher de ces déclarations modernistes les protestations de Faret en faveur de la liberté dramatique.

(2) Cette critique de l'imitation trop littérale est, on l'a démontré, dirigée contre Cl. Garnier (Voir l'article de Lachèvre dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1911-12). Le présent chapitre était déjà rédigé, quand est parue cette étude. L'auteur, après avoir mentionné la réponse de Garnier publiée par lui au t. II du *Procès de Théophile*, 139) ajoute : « Cette fois il esquissait une réfutation des raisons de Théophile... Il a ainsi porté le premier la parole dans cette querelle des anciens et des modernes qui ne périra qu'avec le XVIIe siècle, et c'est là un mérite que personne ne lui a encore reconnu, le seul peut-être dont il lui sera un jour tenu compte. »

V.

Ajoutons, enfin : le même libéralisme qui inspire à la littérature ses protestations contre le dogmatisme intransigeant et anachronique des « Anciens », se fait jour aussi sur le terrain de l'art. Sans doute, l'avènement de l'Académisme artistique ne sera qu'un peu plus tard, au temps de Colbert et de Lebrun, un fait accompli, mais l'indépendance dont font preuve les théoriciens de l'art à l'endroit de l'Antiquité, dès la première moitié du siècle, annonce suffisamment que, sur ce point aussi, la lutte sera vive entre les anciens et les modernes.

Ces théoriciens ne sont point des philosophes. Pour eux, comme pour Bernard Palissy, Pratique commande Théorique. Ils s'embarrassent peu de principes : ils se bornent à dégager de l'observation et de l'expérience les quelques leçons qu'elles comportent. Ni tendance, ni parti pris, mais l'enseignement direct et vécu des faits. Quelle est l'origine de l'architecture, se demande, par exemple, Le Muet, l'auteur de la *Manière de bastir pour toutes sortes de personnes* (1647) ? La dure nécessité, le besoin de se protéger contre les intempéries, donnèrent aux hommes sujet de bâtir. Trop rudes étaient alors les esprits pour qu'il fût question de construire des bâtiments magnifiques. Mais leurs successeurs développant peu à peu ces inventions rudimentaires, l'art d'édifier, « comme il arrive à toute autre chose de se polir avec le temps », se perfectionna. Ils en laissèrent des préceptes, que leur postérité enrichit encore, et ainsi de suite jusqu'à perfection. L'histoire atteste que les Assyriens et les Mèdes furent grands bâtisseurs et construisaient des villes et des maisons d'une incroyable grandeur. De même les Perses et les

Egyptiens, dont les Pyramides prouvent encore aujourd'hui le goût pour les bâtiments grandioses. Et de même les Hébreux : le seul temple de Salomon témoigne, à n'en pas douter, qu'ils possédaient une parfaite intelligence de l'architecture. Vinrent les Occidentaux, qui, perfectionnant l'architecture, comme ils avaient coutume de faire toutes les sciences qu'ils reçurent des Orientaux, surpassèrent en la connaissance de l'art de bâtir toutes les nations qui les précédèrent. Les Grecs, les premiers, s'y rendirent excellents. Puis les Italiens construisirent des ouvrages merveilleux « et les François maintenant peuvent pratiquer tout ce que les uns et les autres en ont sceu ; ayans mesme fait esclore sur ce sujet plusieurs singulières et très rares inventions. De sorte qu'il faut admirer que si l'art a jamais contribué avec la Nature pour rendre quelque chose de parfait ; son dessein a plus heureusement réussy au fait des bastimens de nostre France, qu'en aucun autre sujet où il se soit voulu occuper par tout ailleurs. Car comme la Nature favorisée de la situation tempérée de ce Royaume, y fait voir presque en tous lieux en abondance ce qu'elle a espars et semé en divers quartiers de la terre : ainsi l'Art par l'ornement des somptueux édifices, a eu soin de l'embellir, donnant par ce moyen un contentement indicible aux yeux des hommes et les logeant commodément et magnifiquement (1) ». Continuité du progrès entraînant, comme corollaire nécessaire, la supériorité des derniers venus sur les inventeurs, telle est, selon Le Muet, la loi supérieure qui commande le développement de l'Architecture.

Abraham Bosse, théoricien et pratiquant, part du même principe que Le Muet. L'adaptation aux besoins conditionnant l'architecture, il estime, au rebours des orthodoxes stricts, qu'il n'est aucune règle qui puisse enjoindre à l'architecte de se conformer scrupuleusement, dans tous les cas donnés, à l'exemple et à la pratique des Anciens. Théorie et pratique, comme le démontre le frontispice du *Traité sur*

(1) Au Lecteur.

la Pratique des Ordres de colomnes de l'architecture nommée antique (1664), doivent reconnaître au-dessus d'elles Raison. Pratique confirmant raison, l'étude des Anciens prouve, par exemple, que leurs architectes ne se faisaient point scrupule de varier les mesures des trois ordres, si les conditions données l'exigeaient. De même en tout ce qui intéresse les divers éléments de l'architecture. « L'on ne bastit pas tout d'une mesme sorte les dehors et les dedans des Édifices, soit Temples, Hostelz et logis particuliers, tant à cause du Climat, que de la nécessité et usage des habitans ; ce qui fait souvent prendre la Licence à plusieurs de changer plus ou moins ce qui nous reste de beau de l'Antiquité, qui doit à mon advis estre tousjours avec modération, crainte de tomber comme plusieurs dans des compositions ridicules et surtout au changement de ces Ordres, lorsqu'ils sont bien choisis et mesurez, car il seroit dangereux de suivre indifféremment tout ce qui s'en voit, quoy que fort Antique, puisqu'il y avoit en ce temps là d'aussy mauvais Architectes, Peintres et Sculpteurs qu'à présent ; et mesme s'il faut croire Vitruve, il s'introduisoit de son temps dans la pratique d'Architecture, des choses contraires à l'Ordre de la Nature (1). »

Rapprochons cette façon large d'interpréter les modèles et d'entendre l'imitation, de la manière très libérale dont, historien et critique, A. Bosse apprécie les peintres et définit la création artistique dans ses *Sentimens sur la distinction des diverses manières de Peinture, Dessin et Gravure, et des Originaux d'avec leurs Copies* (1649).

Faut-il préférer les peintres qui ne se sont inspirés que de la Nature à ceux qui se sont attachés à imiter l'antique, ou à corriger la nature par l'étude des Anciens ? Toutes les manières sont légitimes, répond le critique. Ne nous embarrassons point de préjugés, si nous voulons leur rendre justice. Il y a grand nombre de peintres, qui ont atteint la perfection de leur art et procurent toute satisfaction et agrément à ceux qui ne connaissent point les principes et les mystères de la

(1) Préface, II.

peinture. Et pourtant, qui donc pourrait se flatter de retrouver dans Titien « et autres de son temps », par exemple, les proportions, l'air, la forme, l'agencement des draperies, les attitudes des belles figures des sculpteurs anciens, ou de Raphaël d'Urbin, ou de Jules Romain, ces Maîtres du goût antique ? Les mépriserons-nous pour cela, tout en reconnaissant leur génie ? Disons plutôt que les lumières antiques leur ont manqué et confessons qu'ils se sont efforcés loyalement vers la perfection, et que, « hors ou fors ce grand goût de l'antique, ils ont fait des œuvres merveilleuses ». Ils ne seraient coupables, que si, connaissant les Anciens, ils les eussent rejetés sans raisonner, comme le font d'ordinaire ceux qui abondent trop en leur sens, et ne trouvent beau et bon que ce qui vient d'eux.

Disons plus : d'excellents peintres, tout en ayant une faible connaissance de ce qu'on nomme forte ou grande manière, et en ignorant l'air et les proportions des beaux antiques, le *grand goût*, comme on l'appelle, ont fait des ouvrages qui dépassent les meilleurs d'entre les anciens et les modernes, surtout quand ils ont choisi dans la nature et dans leur imagination les plus belles figures humaines et les mieux proportionnées qu'ils pussent : les Carrache, par exemple. Que si, enfin, Raphaël a excellé dans l'imitation des sculptures antiques, retrouvant leur goût, et y joignant sa grâce, l'exemple d'une si parfaite réussite ne doit ni humilier, ni décourager les Français. Tant de bons esprits que produit la France, nous donnent raison d'espérer qu'elle produira, elle aussi, des Raphaëls, pour peu que le Roi veuille regarder d'un œil favorable les arts, et donner l'exemple de la bienveillance aux nobles amateurs. N'a-t-elle pas, en des temps très calamiteux, et peu propices aux Arts, produit un maître digne de se comparer à Raphaël et aux Anciens, le Poussin, qui, sans faire tort à aucun, tient aujourd'hui le plus haut degré d'excellence en cet Art, et prouvé que, dans les grands genres aussi, la France est capable d'égaler, voire de surpasser les plus grands ?

On le voit, une large tolérance dans l'admiration, et un

goût aussi compréhensif qu'éclairé, n'excluent point chez notre critique le sentiment très juste du « grand art » et du « grand goût ». Il y a plusieurs manières de faire une bonne gravure, et tel graveur obtiendra par une seule hachure simple le même effet que tel autre, à l'aide de plusieurs conduites en différents sens et compliquées de petits traits et de points. Laissons donc à chacun le libre choix des moyens. Il n'y a point de règles uniformes pour faire un bon tableau, une belle statue ou une parfaite gravure. Qu'importe la manière, pourvu que l'artiste réalise l'effet voulu ? Et, de même, il n'est ni estime de commande qui tienne en matière d'appréciation, ni manière unique de concevoir le beau. Toute œuvre d'art, à quelque école qu'elle appartienne, et de quelque formule qu'elle relève, porte en elle-même son critérium. Ancienne ou moderne, elle ne mérite estime qu'en raison de sa valeur propre, et toute l'autorité des soi-disant connaisseurs ne saurait prévaloir contre le témoignage de deux yeux clairvoyants, aidés par une raison libre de tout préjugé et d'un jugement impartial. « Afin qu'on ne m'impute rien de contraire à ce que j'ai en intention de dire, je déclare que je n'entends blasmer aucun de ceux qui ont curiosité ou affection à quelque manière de peindre quelle qu'elle soit, ains au contraire je les estime tous, comme les supports et protecteurs de ce bel art, ni mesme les praticiens, mais bien crois-je qu'ils sont obligés d'estimer chacune desdites choses, selon la perfection qui se trouve en elles, car qu'un tableau ait été composé de quelques parties que ce soit des choses visibles de la nature, et d'un tel ou tel pays ou climat, pourvu qu'elles soient bien inventées ou qu'elles représentent bien leur original, ledit Tableau doit estre estimé. Et si les mesmes choses sont faites par divers peintres, et les unes meilleures que les autres, chacun doit, sans contredit, avoir son degré d'estime. Et à cause que plusieurs font distinction, et ont plus de goust à la proportion, forme et coloris de toutes les choses visibles des unes que des autres, comme des figures humaines, ayant l'air qu'on appelle du bel *Antique*, à celle du *Moderne*; et pour les

paysages et autres telles choses d'un pays aride, montagneux, et rempli de vestiges de l'Antiquité, et d'un coloris comme brûlé des rayons du soleil, à celui d'un pays plat et rempli d'arbres verts et de plusieurs vestiges modernes : Je dis aussi, que tous ces divers ouvrages estant bien exécutés selon leur original ou naturel, doivent estre pareillement estimés, et que les divers gousts qu'on a d'iceux, sont une chose à part, et qui n'a rien de commun (1). »

(1) *Sentimens*, 36.

CHAPITRE III

La lutte contre l'Académisme : la critique des modèles. La poésie chrétienne opposée à la poésie païenne.

I. Une critique en règle des modèles anciens en 1627 : attaques de Ch. SOREL (*Berger extravagant*).
II. L' « Antiquité moderne » opposée à l'Antiquité classique.
III. Le poème héroïque chrétien.

« Tout ce qui paroist beau dans les livres, écrivait Balzac, ne l'est pas. Dans les meilleurs mesme, il y a de l'or d'Achimie et des diamans de verre.... Il y a de la fausse monnoie en grec et en latin, comme en Quercy et en Périgord. La sainte, la vénérable Antiquité nous en a débité plus d'une fois et quantité de mauvaises choses du temps passé trompent encore aujourd'hui sous l'apparence du bien (1). » Dans le même esprit de méfiance à l'endroit des beautés consacrées, la « nouvelle raison » passe au crible les chefs-d'œuvre des poètes et fait le tri des perles et des faux diamants. Des deux articles qui composent le *credo* académique : infaillibilité d'Aristote et nécessité des règles, perfection absolue des modèles antiques, le second, à son tour, se voit mis en discussion et fortement entamé par les ennemis du préjugé. L'on démasque les sophismes des « grammairiens » qui, pour sauver l'honneur des poètes anciens, s'acharnent à prouver que ces grands hommes « n'ont point fait de fautes, ou

(1) *Entretiens*, XXLII.

que leurs fautes ont été telles plutôt des vertus imparfaites que des vices (1) », et poussent l'ingéniosité jusqu'à décorer du beau nom de « figures » leurs bévues les plus grossières (2). L'on prétend user de la raison là où jusqu'ici l'on n'acquiesçait qu'à la seule autorité, juger « souverainement » Virgile et Homère. Au suffrage des connaisseurs et à la vénération des siècles l'on oppose les affirmations du « jugement particulier ». Efforts stériles ! Le dénigrement systématique de Sorel ou d'Ogier ne prévaudra point contre la superstition de l'École. Et pourtant, cette *Journée des Dupes* ne sera pas sans un lendemain de revanche. Les applaudissements des mondains et des beaux esprits feront écho aux critiques du *Berger extravagant*. Sorel aiguise les traits dont Perrault, Desmarets et La Motte cribleront les images divines d'Homère et de Virgile.

(1) Balzac, *Entretiens*, XI, 11, 376. Voir aussi la Préface de *Saint-Louis* du P. Lemoyne.

(2) *Dissertation*, 356.

———

I.

Divines... les admirations de Du SOUHAIT, le traducteur d'Homère (1) (*Iliade*, 1620), l'ennemi juré des esprits « revêches et barbares » qui osent censurer « le prince des Poètes » et « convertissent toutes ses fleurs en venin comme la vipère », ne seront que tiédeurs au prix des ferveurs dévotes de l'auteur du *Discours en forme de comparaison sur les vies de Moïse et d'Homère* (1604). Pour Du Souhait Homère ne sera que le Prince des Poètes à qui personne ne se peut comparer que lui-même. Pour l'auteur du *Discours* il est un surhumain ; il est un dieu. Il est l'égal, l'*alter ego* de Moïse. Il est le Moïse de l'Antiquité. Gardons-nous de voir dans ces hyperboles une simple outrance de langage. Ce serait méconnaître l'intention de l'auteur et dénaturer étrangement la portée de son petit livre touffu de digressions, subtil et naïf, et qui témoigne de plus de bonnes intentions que de bon sens. « Voicy les plus grands hommes que nous puissions représenter tant ès monumens anciens que modernes, sacrés que profanes. Voici la plus belle couple d'âmes qui ait jamais pris être, voici les chefs-d'œuvre et les deux yeux de nature qu'elle nous a donné en divers temps. Bref voici les démons qui avoient non seulement l'encyclopédie des sciences, mais qui voyoient clairement le plus occulte et difficile à connoitre des secrets merveilleux de nature, guindant leurs esprits jusqu'aux causes surnaturelles. Voicy donc des Dieux mortels seuls pareils à eux-mêmes et qui amoindrissent par quelque éloge tant relevé que l'on leur puisse attribuer (2). »

(1) « Au lecteur je dirai volontiers qu'il y a plus à reprendre à leurs mères qu'à Homere, parce qu'elles ont fait de sots enfants, et il nous a laissez de doctes enseignemens. »

(2) 14.

Laissons l'auteur, « ébloui et extasié en admiration » devant un tel prodige, comparer le « Poète unique moins que Dieu et plus qu'homme » au prophète sacré, rapporter les présages envoyés par le ciel pour annoncer la venue de ce génie surnaturel, détailler les signes de sa mission quasi-divine. Homère est un miracle de la nature qu'il faut vénérer à genoux comme le vénérait Platon, comme le vénérait Dion Chrysostome. Homère, le plus grand sage que connut l'Antiquité, réalisa par un acte de génie la poésie en sa perfection souveraine. « Homère vint avec une âme servante et enthousiazée ainsi qu'un gros de cavalerie françoise, rafler tout ce que les Muses avoient en leur cabinet, tarir à force de boire la fontaine Castalie, dompter le cheval emplumé Pégase, enchérissant puis après sur cet art, et l'enchérissant d'un lustre et énergie que l'art mesme n'avoit su trouver de soi (1). » Tous les poèmes qui, depuis lors, furent composés ne sont que « rapiécements et échantillons » de la guerre troyenne, comme le démontrait le peintre Galaton, qui représentait Homère vomissant comme pour décharger son estomac et tous les autres poètes ramassant avidement ce qu'il rejetait de superflu, témoin encore Virgile, qui, d'un seul passage de l'Iliade, tira sa divine Énéide.

Virgile, l'imitateur perpétuel d'Homère, tâche de se hausser au niveau de son modèle, mais sans réussir à s'approprier sa naïveté, ni sa gravité. Et, quant au commun des poètes, on trouvera bien çà et là quelques perles dans leurs œuvres, mais rien qui se compare au divin inspiré. Ovide saisit son lecteur, ses œuvres sont « animées et levant la paille et tant plus on le lit, plus on s'y trouve engagé » ; les lyriques anciens ont leurs grâces, et les satiriques « entre lesquels Juvénal et Perse emportent le prix qui rient et grinçent des dents avec leur trogne renfrognée » (2). Nos poètes français ont eu naguère je ne sais quel air qui les rendait comparables aux anciens. « Mais maintenant la mère en est morte ou ne

(1) 106.
(2) 179.

fait rien qui les seconde (1). » Après Homère la décadence...

L'auteur du *Discours* décourage l'effort poétique, comme le Janséniste la volonté humaine, et lui ôte tout espoir d'atteindre jamais jusqu'à l'entière perfection des premiers temps. Et qu'on ne lui objecte point que l'esprit va s'épurant et s'affinant au cours des temps. Il s'hébète et s'alourdit de jour en jour, répond l'auteur du *Discours*. Le temps et le monde sont vieux, la nature est corrompue et « pourrie », « l'aiguillon de notre esprit est mousse, notre jugement branle dans le manche et à chaque illusion tourne sa jaquette, notre mémoire est faussaire et nos sentiments pervertis... Enfin de plus sublimes et clair-voyans que nous estions, nous sommes les plus stupides et abastardis, cédans en tout aux brutes, sinon que nous parlons distinctement. Car pour la raison elle fait son gîte ailleurs que chez les hommes. Nostre Homère, selon Pline, ne cessoit de crier que les hommes estoient abrutis, n'estans plus que des Pigmées, eu esgard aux anciens qui avoient et l'esprit affiné et le corps colossal » (2).

Pourquoi tant de génie à l'aube des siècles, et tant d'impuissance au déclin des temps ? Serait-ce que, plus voisins de la naissance des dieux, les hommes étaient alors plus vigoureux et plus riches de moyens ? C'était là, on le sait, la théorie de Machiavel. D'autres, comme Platon, rendent responsable de cet abâtardissement la loi chrétienne. Les naturalistes, eux, tiennent que les climats du monde déterminent les aptitudes des peuples et que les Égyptiens ont beaucoup plus d'entendement et d'industrie que les peuples des autres contrées « à cause qu'ils ont le cerveau tout brûlé et la colère aduste, qui est l'instrument de toute subtilité et artifice » (3). Et voilà, en effet, de quoi expliquer déjà pourquoi Moïse et Homère, tous deux Égyptiens, « avoient l'esprit d'une mesme trempe ». Mais il y a plus encore. « J'oserai, ajoute l'auteur, tirer la divinité de l'Esprit de ces

(1) 184.
(2) 112, 113.
(3) 115.

deux-ci, de la Manne de laquelle le Seigneur nourrit son peuple par l'espace de quarante ans, qui estoit une viande délicate et d'une gratieuse faveur. Car depuis que les Israélites en eurent gousté, ils ne furent plus si grossiers et les enfans qu'ils engendroient avoient bien les sentimens mieux assaisonnés et le cerveau mieux timbré que devant (1). »

Bref, les Hébreux, par la suite des temps, retournèrent en Égypte. L'un d'eux « eut affaire » à quelque Égyptienne, et de cette union naquit Homère... Issu des deux peuples les plus privilégiés des temps anciens et tout voisin de l'origine des siècles, Homère rassemble en lui la sagesse de l'Antiquité et les pures lumières du peuple de Dieu.

L'on voudrait, en fermant cet aimable discours trop persuasif, en sa naïveté, pour ne point convaincre les plus réfractaires qu'il faudrait avoir « le sang autour du cœur tout caillé et les sentiments encornés de létargie et de stupidité pour ne pas admirer Homère par-dessus tout ce que l'humanité a produit de plus admirable », pouvoir évoquer les commentaires de ces doctes maîtres ès arts, de ces « Pédants » dont le Clarimond du *Berger extravagant* (1627) s'amuse à réfuter les laudatives baguenauderies. Rassemblés en une sorte de Jugement de Pâris (2), Clarimond, Lysis, Philiris, Amarylle, disputent pour ou contre la beauté d'Homère. Sorel, l'adversaire des extravagances romanesques, s'insurge contre la malencontreuse popularité dont jouissent les fables antiques, mais, surtout, l'admiration irraisonnée des louangeurs d'Homère et de Virgile, irrite son bon sens raisonneur, ennemi des opinions conventionnelles et des préjugés vulgaires. Il veut réviser une légende, mais aussi faire justice d'un danger public : le danger de l'admiration contagieuse. Passe encore que les siècles antiques aient vécu de ces imaginations fabuleuses ! Mais les plus absurdes rêveries qu'ait produites l'esprit humain se sont perpétuées à travers les siècles. On tient des impertinences pour des oracles. Il se trouve toujours des fous pour imiter ces folies.

(1) 116.
(2) Livre XIII.

Il soumet donc à une critique minutieuse la « perfection » des modèles. Comparaisons, sentences, langue, fond ou forme, il n'est rien dans l'œuvre homérique qui trouve grâce aux yeux de Clarimond. Et qu'on n'allègue point, comme le fait Philiris, les intentions profondes, l'ingénieux symbolisme qui se cachent sous ses inventions pour excuser les « grandes bassesses » et les « gueuseries » dont elle fourmille. Qu'on n'objecte point que les saisons et les lieux peuvent avoir rendu des choses louables, lesquelles sont maintenant ridicules. Toutes les subtilités du monde, répond Clarimond à Philiris ne nous feront jamais trouver « bienséant » ce qui choque notre bon sens et notre goût, ni approuver des héros et des dieux qui contredisent l'idée que nous nous faisons d'un héros et d'un dieu.

Et Sorel, après Scaliger, de dresser un réquisitoire serré contre les « absurdités » d'Homère. Ses dieux n'ont d'attention et d'ntérêt que pour la seule guerre de Troie, exclusivisme blâmable parce que dangereux : on peut craindre que, pendant ce temps, le reste du monde n'aille à la dérive. Quant aux « impertinences » qu'ils commettent, elles sont trop ridicules pour mériter quelque excuse. Les « similitudes » d'Homère grossières et triviales, ses licences poétiques sans mesure, ne sauraient se justifier, non pas même par cette raison que la poésie, langage divin, peut se permettre ce que ne tolère point la prose plus sévère. Homère était homme comme tous les mortels et l'expression *langage des dieux* ne s'explique que par une raison : les oracles des dieux se rendaient en vers, ce qui ne veut point dire que la poésie ait le droit d'user de « mauvais mots ». Inexcusable aussi la platitude de ses sentences. Leur prestige démesuré ne s'explique que par le respect dont bénéficient les choses anciennes : comme toutes les sentences, elles sont devenues d'autant plus vénérables que leur style était plus dur. Point ne sert d'alléguer ici l'autorité dont elles ont joui auprès des philosophes. Les systèmes les plus contradictoires se sont réclamés de la doctrine du poète, preuve nouvelle de son imprécision et de sa banalité. Et puis, pourquoi parler toujours

d'enseignement et de doctrine? La « science » et la « doctrine » d'Homère n'existent que dans l'imagination de ses admirateurs. Une maxime s'y trouve suivie de son contraire. Homère n'est point un philosophe, Homère n'est point un savant. S'il avait appris, comme l'on prétend, aux charpentiers, à faire des navires, parce qu'il en fait bâtir un à son Ulysse, il aurait donc aussi appris aux cuisiniers à apprêter la viande, puisqu'il fait tourner la broche et préparer la sauce à ses héros. Le moyen, pour un poète qui raconte des aventures, d'éviter les détails de l'existence la plus matérielle? A ce compte, il n'est auteur de romans qui ne pût prétendre au brevet de science universelle! Maxime de Tyr, lui même, ne dissimulait point que la science militaire d'Homère eût donné à rire aux capitaines de son temps. L'anecdote qui fait d'Alexandre l'admirateur passionné du poète n'impose qu'aux esprits grossiers. La science d'Homère est une science pour ignorants et bonne, tout au plus, à éblouir Alcibiade, qui n'était encore qu'un jeune fat sans compétence le jour où il souffleta un maître d'école trop peu épris d'Homère. Pourquoi le dandy qui n'épargnait pas même les statues des dieux et leur coupait le nez, eût-il traité avec plus d'égard un vulgaire pédagogue? En vérité, les auteurs de tout le mal sont les maîtres d'école qui, fanatiques d'Homère, ont fondé et propagé son culte. « Qu'il y a de personnes qui se rendent ridicules en voulant empêcher que les auteurs ne le soient! »

Sorel, on le voit, le prend de haut avec le « Prince des Poètes ». Ni ménagements, ni égards. Témoin encore le dédain avec lequel il traite l'épisode de Polyphème, ce sot « conte » auquel il compare, pour la lui préférer, une histoire racontée par les servantes de son pays. Rien ne marque mieux l'incapacité du rationaliste à comprendre les inventions naïves des poètes primitifs que ce rapprochement de deux anecdotes semblables dans leur données, mais si différentes d'esprit et d'intention, l'une peignant l'ingéniosité de l'homme primitif instruit par la nécessité, l'autre cousue de malice, hérissée d'intentions gauloises, vrai conte à la façon de Rabe-

lais ou de La Fontaine. Passons également condamnation sur les discussions du genre de celle que soutient tout au long Sorel avec les calomniateurs de la vertu de Pénélope, sur les arguments qu'il invoque pour démontrer que Pan ne naquit point du commerce de l'épouse d'Ulysse et d'un magicien, et arrivons à l'hypothèse qu'il formule, à son tour, sur la personnalité d'Homère et les mérites poétiques du « doux Virgile ».

Homère n'était pas un gueux qui allait mendier aux portes. Les mendiants ne sont point pour l'ordinaire des génies, et un homme aussi misérable n'eût point été capable d'inventer des beautés si sublimes. Car, avoue malgré tout Sorel, si entachée de défauts que soit l'œuvre d'Homère, elle n'en possède pas moins des qualités souveraines qui justifient sa réputation. Mais Homère n'a rien de commun non plus avec ce Mélégines (1), cet aveugle qu'on appelait Homère, nom que donnent les Ioniens aux gens aveugles et qui ont besoin d'être conduits. Homère était quelque aveugle doué de mémoire qui avait retenu l'Iliade et l'Odyssée par cœur et s'en allait récitant autour des tables bien servies. Pourquoi ne pas admettre qu'on les ait involontairement confondus ? L'hypothèse est aussi plausible que celle de certains pédants pour qui l'Iliade serait l'œuvre du diable, les forces humaines étant impuissantes à créer un pareil chef-d'œuvre.

A peine sortis de ce chaos d'extravagances, nous voici retombant dans les pires platitudes. Virgile, prononce Sorel, manque de tout génie. Les vers de l'Enéide sont, il est vrai, graves et coulants, mais leur douceur ne saurait suppléer à la faiblesse de l'invention. Virgile n'est point subtil. Tout au plus a-t-il corrigé Homère, et, reprenant son ébauche, traité la description du bouclier avec moins d'impertinence. Mais Vulcain, forgeron de l'humide ! Mais le rameau d'or qui ouvre la porte des Enfers ! Sur ce point, l'impertinence de Virgile n'a été dépassée que par celle des pédants qui discutent encore si cette « sottise » de rameau était l'or des philo-

(1) C'est le nom que lui donne l'anonyme du *Discours*.

sophes, ou leurs formules. ou leur poudre de projection. Virgile, comme tous les poètes anciens, n'a rien qui satisfasse la raison. Et. quant à Ovide, il n'a fait lui aussi que « fagotter » toutes les fables qu'avaient traitées ses devanciers, en y ajoutant des contes que les fileuses de Rome lui avaient appris. Ses métamorphoses sont bien ridicules. L'on est digne de tout mépris, quand on fait changer un homme en arbre, sans apparence de vraisemblance. Or, le livre est cousu de pareilles sottises. Pythagore raconte qu'il fut autrefois Euphorbe. Passe encore ! Et nous pardonnerions au poète païen cette croyance à la métempsychose, toute choquante qu'elle soit pour notre sens chrétien, si, au moins, il observait quelque logique dans l'absurdité. Or, il fait dire à Pythagore-Euphorbe qu'il reconnut au temple de Jupiter le bouclier dont il s'était servi à la guerre de Troie, alors que, suivant la tradition, Mercure exigeait de toute âme en voie de migration qu'elle bût au Léthé l'oubli de sa condition première. Laissons les pédants louer Ovide d'avoir si adroitement soudé bout à bout les divers récits qui composent ses métamorphoses. N'en déplaise à ces régents de Collège qui assourdissent les oreilles enfantines de l'éloge de leurs idoles, la gloire d'Ovide n'a rien à gagner à ce tour de force. Ovide manque de suite. Il n'a point l'esprit de suite, dirait volontiers de lui Sorel. « Quiconque, prononce l'auteur du *Berger*, veut remplir un livre de divers contes doit s'établir un ordre qu'il suive toujours comme, par exemple, il doit suivre la chronologie ou bien traiter de chaque chose suivant les sujets qu'il distribue à chaque livre. Mais Ovide n'a rien fait de semblable. Ses contes ne naissent point insensiblement dans ses métamorphoses : ils y sont cloués par force et l'on voit bien qu'il s'égare plutôt que d'aller de droit fil, si bien qu'il n'y a mémoire si heureuse qui en lisant son livre ne perde aussitôt le souvenir du sujet qui a fait naître le discours où il sera occupé. Quelque métamorphose étant arrivée, il se trouve quelque homme qui raconte une chose aussi merveilleuse et après sa narration l'auteur en met une autre de son mouvement propre et puis il lui semble à pro-

pos de parler de ce qui s'est passé en tout le pays sur lequel il est tombé, enfin sa suite est si mauvaise que je ne saurais lire son ouvrage, sans avoir pitié de lui et de tant d'aveugles qui l'estiment (1). » Pégase, tel que le conçoit Sorel, n'est point le coursier fougueux des inspirés. Il lui rogne les ailes. Il lui met des entraves aux pieds. Ainsi domestiqué, qu'il chemine sagement sur les routes du Parnasse... un Parnasse raisonnable, s'entend, aux sentiers corrects et bien alignés, un Parnasse sans écueils, ni abîmes, où se promèneraient des poètes qui seraient passés par l'école des Descartes et le salon bleu de quelque mondaine.

« Religion de grammairiens et de pédants », telle est la religion homérique et, quant aux tragiques anciens, il va sans dire qu'ils ne rencontrent pas auprès des protagonistes de la « nouvelle raison » plus d'indulgence que la poésie d'Ovide et de Virgile.

L'on sait les critiques formulées par les « irréguliers » contre la tragédie. Aux actes d'adoration des grammairiens qui vénèrent en Sophocle le poète tragique par excellence, ils répondent par une critique serrée de l'œuvre qui, entre toutes, incarne à leurs yeux la perfection du genre, l'Œdipe-roi, l'œuvre canonique, la « somme » de l'art dramatique, la tragédie-type. Invraisemblances, manque de naturel, ainsi s'appellent ses moindres défauts. L'on fait paraître des personnages à point nommé avec une admirable, savante et mathématique précision. S'agit-il, par exemple, de la reconnaissance d'un enfant autrefois exposé ? Voici défiler celui qui l'a exposé, le berger qui l'a recueilli, la femme qui l'a nourri. Ou bien encore, voici, au moment où Créon arrive de l'oracle de Delphes et où l'on se préoccupe de retrouver l'assassin de Laïus, arriver de Corinthe le vieillard qui a reçu l'enfant des mains du serviteur de Créon, comme si cette rencontre fortuite était bien naturelle, comme si le convenu d'un procédé destiné à accumuler les péripéties nécessaires dans une moindre durée, n'éclatait point à tous

(1) Troisième partie, 38.

les yeux. Ou bien, les actions se suivent sans intervalle, avec une rapidité, un coup-sur-coup inconcevables dans la réalité. Agamemnon vient à peine d'être tué qu'Eschyle nous montre déjà le cortège funèbre, pleureurs et porteurs de libations, s'avançant solennel et minutieusement réglé, alors qu'on aimerait à se représenter la ville révolutionnée par ce grand événement, le corps caché par les meurtriers, la foule ameutée pour ou contre les assassins (1).

Ou bien ce sont les récits interminables des messagers qui exposent les antécédents de l'action présente, dégagent les causes qui l'ont préparée et l'expliquent. L'auditeur perd patience, à entendre ces discoureurs ennuyeux qui racontent les aventures d'autrui et occupent toujours la scène, sans compter qu'il serait « plus commode à une bonne hostellerie qu'il n'est convenable à une excellente tragédie, d'y voir arriver incessamment des messagers ». Et puis, est-il récits plus plats et plus maigres ? Qu'on nous dise en quoi un récit de tragédie ainsi conçu diffère de la narration du simple historien, et les Perses d'Eschyle d'une sèche relation historique de la guerre contre Xerxès et les Grecs ! Exception, dira-t-on, parmi un grand nombre de chefs-d'œuvre parfaits ! Non point, répond Ogier, toutes les tragédies et les comédies des Anciens sont pleines de ces exemples.

(1) Préface de *Tyr et Sidon*, 12.

II.

A l'œuvre si décriée et si louangée d'Homère et de Virgile, à ces épopées antiques qui devaient faire couler autant d'encre que la lance d'Achille de sang troyen dans les plaines d'Ilion, une voix courageuse osa comparer, en plein XVIIe siècle, les vieux romans français honnis des anciens, méprisés des modernes, voués d'un consentement unanime au plus dédaigneux oubli. Opposer « l'Antiquité moderne » à l'Antiquité grecque et latine, faire pièce aux dévots de l'Antiquité en revendiquant pour la France des titres de gloire oubliés, tel est le but du dialogue *De la lecture des vieux romans* (1647) (1).

L'entretien met aux prises Chapelain, l'auteur du *Dialogue*, et Sarrazin, le disciple de Cl. Fauchet, tous deux lecteurs assidus des vieux romans, et Ménage, le contempteur des Modernes. Ce dernier, qui est « tout dans les anciens Grecs et Latins et l'érudition duquel ne lui permet qu'à peine d'avouer qu'il y ait rien de louable en quoi que fassent les Modernes », s'indigne fort qu'on puisse lire Lancelot ou Perceforest, œuvres « barbares » où se remarque beaucoup de « gothisme » dans les choses et dans les caractères, et où règnent une certaine simplicité qui approche fort de la sottise et une galanterie qui choque « l'homme de goût ». Le moyen de s'intéresser à une action dépourvue de tout ce qui surprend, de tout ce qui pique, « de toutes ces gentillesses » qui flattent l'esprit et font les délices des honnêtes gens ? « La manière de converser entre ces chevaliers et ces dames, c'est-à-dire selon ma supposition, celle du temps où ce livre

(1) Voir sur le *Dialogue*, l'étude de COLLAS (184 et suiv.) parue depuis la rédaction de ce chapitre. Nous le publions sans en modifier en rien la lettre ni le contenu.

fut écrit, est simple et naïve, sans gentillesse et sans agrément, mais de bon sens, claire et laconique, à ne rien dire que de nécessaire, et à dire tout ce qu'il fallait, *morata* plutôt qu'*urbana*, telle à peu près que celle des Romains du temps de Numa ; en un mot peu galante et fort solide. Par là vous voyez que ce n'est pas un livre fort piquant et où l'on puisse apprendre à être de fort bonne compagnie. »

Ménage, on le voit, prise fort peu cette naïveté que vante avec tant d'à propos l'auteur du *Dialogue*. Il s'indigne qu'on puisse comparer ces « misérables carcasses » aux œuvres antiques et soutenir que, pour ce qui est des choses et des caractères, les vieux romans français sont les fables des Français et des Anglais comme les poésies d'Homère les fables des Grecs et des Romains. « Ne me voudrez-vous point faire trouver en ce barbare quelque Homère ou quelque Tite-Live ? Cela ne va à guère moins, selon que vous le proposez. » « Tout doucement, répond Chapelain, nous n'avons pas perdu le sens et nous ne faisons point de comparaisons si odieuses. Nous connaissons la dignité de ces grands hommes et la bassesse de l'écrivain, quel qu'il puisse être, qui a composé ce roman. Mais la principale différence que nous mettons entre lui et Homère n'est guère que dans le style et dans les expressions des sentiments. Nous voyons le premier tout noble et tout sublime en cette partie et le second tout rustique et tout rampant : pour les choses, elles ne sont guère plus vraies les unes que les autres et, fables pour fables, je ne sais, à les considérer de près, lesquelles sont les plus ingénieusement inventées ou du moins auxquelles des deux la vraisemblance est le mieux observée. » Ménage s'indigne : le moyen d'entendre, sans colère, vanter la naïveté de Perceforest, louer la belle invention du sujet, l'art avec lequel elle est imaginée et conduite, applaudir au jugement de Vigenere qui décerne à son auteur le nom d'Homère des Français ?

En vain l'on objecte à Chapelain la régularité de l'œuvre homérique, sa perfection achevée, sa conformité aux meilleurs préceptes.... Aristote qui a fait un mystère d'Homère

et l'a proclamé le modèle de toute poésie, ne lui aurait-il pas prêté des qualités auxquelles, fort vraisemblablement, il ne songeait guère ? « Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Si Aristote revenait, et qu'il se mît en tête de trouver une matière d'art poétique en Lancelot, je ne doute point qu'il n'y réussît aussi bien qu'en l'Iliade et qu'en l'Odyssée et que son esprit ou son autorité ne suppléât facilement aux inconvénients qui pourraient s'y rencontrer. Je vous puis assurer au moins, que la magie qui règne en ce dernier, ne lui serait pas plus mal aisée à accommoder à ces règles que les divinités de l'autre l'ont été de la manière qu'il les a employées, quelque sens allégorique que ces creux scoliastes lui aient prétendu donner. »

Et Chapelain, après Sorel, de se faire le porte-parole du lecteur « raisonnable » qui n'approuve ni les dieux qui se laissent blesser par les humains, comme de simples mortels, ni Vulcain qui brûle le Scamandre, ni Neptune qui sert de manœuvre à l'atelier des murs de Troie. Qu'on cherche dans tout Lancelot ou dans Perceforest aucune extravagance à laquelle un « spéculatif » ne pût donner d'aussi favorables interprétations que les scoliastes à celles d'Homère. Et quant à l'interdit dont on les frappe, sous prétexte qu'ils ne sont pas conformes à notre goût d'aujourd'hui, n'est-il pas évident que, s'il était permis de tourner en ridicule tout ce qui n'est pas en usage au siècle et au lieu où nous vivons, il n'est œuvre sérieuse et parfaite dans l'Antiquité, ou chez les étrangers, où une belle humeur ne pût trouver à se divertir ? « Pour moi, conclut Chapelain, donnant à son siècle une leçon de sagesse dont il ne profitera point, je tiens qu'il faut en user équitablement et regarder les choses dans toutes leurs circonstances pour en faire un sain jugement. Notre manière de plaire aux dames et de leur persuader que nous les aimons est toute contraire à celle des vieux âges. Estimerai-je pour cela la nôtre seule bonne ? »

III.

Justice faite de la légende du « divin Homère » et du « divin Virgile », restait à tracer au génie moderne un programme d'action en rapport avec ses exigences et ses moyens.

Les attaques des « irréguliers » et des « indépendants » ne devaient point avoir pour effet seulement d'entamer le *credo* académique en ruinant le dogme de la perfection des modèles sur lequel il se base et de substituer un « amour raisonnable » et une « estime fondée sur la connaissance » à l'admiration aveugle des Doctrinaires, en établissant que les Anciens « sans doute valent beaucoup, mais que sans doute aussi ce beaucoup a plus de relief et plus de saillie de loin qu'il n'en aurait de près ». Dira-t-on avec les puristes, demande Marolles, que Stace, Valerius Flaccus, Lucrèce ou Silius Italicus n'ont pas écrit de véritables poèmes épiques parce que leurs œuvres échappent aux classifications admises et ne rappellent en rien le schéma connu ? Tous les poèmes épiques que l'on écrira ne seront-ils jamais que l'Enéide ou l'Iliade variées en mille manières différentes ? Car tel est bien le défaut de tous les poèmes composés à leur instar sous des noms empruntés et sous d'autres habits : ce sont toujours les mêmes comparaisons et les mêmes inventions et les mêmes pensées. Partout des dieux assemblés en conseil, voire jusque dans le poème des Couches de la Vierge de Sannazar, partout des Sibylles agitées, des Prophéties qui annoncent une longue et illustre postérité, des Cerbères, des Furies et des Champs Elysées. Neptune y est toujours également inconstant et Junon dépitée. Apollon et les muses sont sans cesse invoqués. Quel mal y aurait-il donc à changer un peu et à chercher de nouvelles inventions (1) ?

(1) *Traité du Poëme épique*, 54.

Bref, c'est une idée définitivement admise qu'il est possible de faire « mieux » et « autre chose » que n'ont fait les Anciens. L'on proclame que l'on peut « penser heureusement et exprimer ses pensées avec succez, sans l'aide du grec et du latin ». Bien plus, l'on se fait une coquetterie de les ignorer. L'on tire argument d'Homère qui, sans entendre d'autre langue que celle qu'il avait apprise de sa nourrice, ne laissa pas d'emporter le prix sur tous les poètes qui vinrent après lui. L'on prouve par son exemple qu'un poète n'est pas moins estimable parce qu'il ignore les langues anciennes et qu'un esprit bien doué peut faire œuvre admirable sans les étudier. Aux savants la connaissance des langues et l'archéologie, aux poètes l'imagination qui invente et qui crée. « Il est vray, déclare Saint-Amand, l'auteur malheureux et ridicule du *Moïse sauvé* (1653), que la conversation familière des honnestes gens et la diversité des choses merveilleuses que j'ay veues dans mes voyages tant en Europe qu'en Afrique et en Amérique, jointes à la puissante inclination que j'ay eue dès ma jeunesse à la poésie, m'ont bien valu une estude. Au reste, une langue n'est pas une science ; les parties dont l'âme est composée se trouvent aussi bien aux François qu'aux Romains. L'imagination, l'entendement et la mémoire n'ont point de nation affectée, et pourveu qu'on les veuille cultiver avec quelque soin, elles portent du fruict indifféremment en toutes sortes de climats. J'avoue qu'il faut qu'un advocat sçache le latin pour alléguer les lois de Justinian, qu'un grammairien soit consommé dans les langues pour enseigner l'étymologie des mots, et qu'un docteur de Sorbonne ait appris le grec et l'hébreu, pour puiser dans leur propre source les textes formels de l'Écriture saincte. Mais pour ce qui est d'un poëte, d'un philosophe moral ou d'un historien, je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire. Je dy cecy pour certaines gens à la vieille mode, qui lors que la vérité les contraint d'approuver ce que je fay, n'ont rien à dire sinon : C'est dommage qu'il n'ait point estudié ! Je le dy encore pour ceux qui, au lieu d'essayer de faire quelque chose d'eux-mesmes, s'amusent non seulement à imiter, mais à prendre laschement tout ce que l'on voit dans les autres autheurs....

Outre tout cela, je ne sçay quel honneur on espère recevoir de ces serviles imitations : car, comme entre les peintres le moindre original d'un Fréminet est beaucoup plus prisé que n'est la meilleure copie d'un Michel Ange, tout de mesme entre les bons esprits l'invention estant accompagnée de toutes les choses requises à la vraye poësie, est tousjours préférée à toutes les autres parties d'un ouvrage (1). »

Dédaignant la poésie d'imitation, l'on veut donc « essayer à faire quelque chose de soi-même ». L'on invente des genres nouveaux. L'on « manie » les Anciens selon sa fantaisie. L'on prend son bien où on le trouve. L'on se fait des règles toutes nouvelles à soi-même, estimant que la raison est une autorité suffisante pour les soutenir. Partant de cette idée que, pour estimer Homère, Virgile et Le Tasse comme ils le méritent, il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait d'autres poèmes héroïques possibles que ceux qu'ils nous ont laissés. et que le poète parfait est encore à naitre, l'on s'en va demander à l'histoire des temps chrétiens et à la « Chrétienne profane » des sujets d'inspiration. Mais aussi, l'on emprunte à l'histoire sacrée la matière, le merveilleux et le vraisemblable qu'appelle la grande poésie. L'on travaille à rendre les Muses « bonnes chrétiennes ». Sous l'influence de la renaissance catholique qui, grâce à l'action des Jésuites, au rayonnement doux et lénifiant de la personnalité d'un François de Sales, ou d'un saint Vincent de Paul, à l'énergie d'organisation d'un Bérulle, s'accomplit dans le premier tiers du XVIIe siècle, la poésie revient aux sources chrétiennes. La réaction contre le paganisme et les débauches mythologiques aidant, une littérature d'inspiration religieuse fleurit en France. En face de l'épopée païenne voici se dresser l'épopée chrétienne.

A siècle chrétien poésie chrétienne. Dénonçant l'anachronisme des Antiquisants, les défenseurs de la poésie chrétienne, Godeau, Balzac, Lemoyne, Marolles, démontrent qu'à une humanité enrichie par des siècles de spiritualisme conviennent seuls une poésie. un art, une philosophie, ins-

(1) Advertissement, 11.

pirés du Christianisme. Raisons de convenance religieuse d'abord : « J'honore, écrit Godeau, les Autheurs Grecs et Latins qui n'ont rien escrit qui puisse blesser l'honnesteté, j'y cherche de l'instruction et j'avoüe que j'y trouve tousjours mes délices. Mais il est raisonnable qu'Athènes et Rome idolâtres, cèdent à Hiérusalem la Sainte. On peut passer par celles-là, mais il faut establir sa demeure en celle-cy. Il luy faut consacrer les despouilles de ses ennemis et la bastir de leurs ruïnes. Nos Pères ont renversé les Autels des Démons, qui n'estoient que de pierre, et nous leur en esléverons d'or et de diamans dans nos ouvrages ? Nous aurons tous les jours dans la bouche des faussetez que nostre cœur désavoüe ? Nous invoquerons pour Dieux ceux à qui nous ne voudrions pas ressembler. Nous trouverons le nom de Jupiter plus Auguste que celuy de Jésus, et les adultères de l'un nous fourniront de plus belles pensées que la Sainteté et les miracles de l'autre ? Nous admirerons les exploits fabuleux des Héros, et nous négligerons les actions merveilleuses de nos Martyrs, qui ont si généreusement triomfé, non pas de quelques Peuples, ni de quelques monstres, mais du Prince du Monde, de la chair, du péché, et de la mort (1). »

Raisons d'ordre littéraire aussi. Est-il dans toute l'Antiquité païenne un livre aussi puissant et aussi magnifique que le Livre de Job, les Psaumes, ou les écrits d'Isaïe, ou écrit ancien qui surpasse les livres sacrés ? Est-il dans toute l'Antiquité personnage de femme qui soit comparable aux héroïnes modernes, aux Romaines mises en scène par Corneille, le poète chrétien (2) ? En quoi Abraham, Moïse, David, Salomon, Joseph, les Macchabées et tant d'autres, sont-ils inférieurs aux héros de la Grèce ? Le Christ n'est-il pas la gloire et la couronne de tous les héros ? N'avons-nous pas des Constantin, des Clovis, des Charles, des Louis et des Henri, capables de supplanter les Agammemnon et les Achille ? « Les admirateurs de l'antiquité, soit de la Fabuleuse, soit de l'Historique, nous battent perpétuellement les

(1) *Poësies chrestiennes*, Discours, 13.
(2) Balzac à Corneille, 17 Janvier 1643.

oreilles de la conquête de la Toison d'Or et de la guerre entreprise pour ravoir Hélène. Ce seroit un blasphème au premier chef de comparer la couronne de J.-C. soit avec une toison fabuleuse, soit avec une femme impudique et si la pensée m'en estoit venue, j'aurois sujet d'appréhender un châtiment plus rigoureux que celui de ce profane, qui voulut mettre dans son cabinet la Peinture de Nostre-Seigneur, auprès de celle d'Orphée. Je dirai seulement qu'à n'opposer qu'entreprise à entreprise, la guerre faite pour la sainte Couronne a quelque chose de plus grand et de plus beau, de plus noble et de plus héroïque dans la religion sous laquelle nous vivons que n'avoient dans la fausse religion des Grecs les guerres entreprises pour la Toison d'Or et pour Hélène (1). »

Si donc c'est hausser l'inspiration du poète au niveau de l'humanité moderne, régénérée et grandie par le Christianisme, et perfectionner la poésie que de l'employer à décrire des mœurs, un genre d'héroïsme, une humanité incomparablement plus nobles que tout ce que l'Antiquité païenne est susceptible de lui fournir de plus sublime, quelle n'est pas l'erreur des poètes modernes qui, tels Heinsius, l'auteur de l'*Herodes infanticida*, ou Le Tasse, mêlent les eaux de l'Hippocrène et les lauriers du Parnasse aux eaux du Jourdain et aux oliviers du Golgotha, semblent donner créance à des fables à peine crues des petits enfants, parlent sans rire des grenouilles noires du marais Stygien et de la barque qui sert à tant de millions d'âmes pour traverser la rivière fatale, bref, mélangent de façon impie le Paganisme et le Christianisme dans leurs poèmes (2)! « La matière dont il s'agit, écrit Balzac à propos de l'*Herodes* d'Heinsius, est toute nostre et toute chrestienne. Il me semble que les fausses Divinitez n'y ont point de part et n'y peuvent entrer que par violence. Le grand Pan est mort par la naissance du Fils de Dieu, ou plus tost par celle de sa doctrine : Il ne faut pas le ressusciter. Au lever de cette lumière tous les Fantosmes du Paganisme s'en sont enfuis, il ne les faut pas faire revenir. Il est

(1) P. Lemoyne, Préface de *Saint-Louis*.
(2) Balzac, *Œuvres diverses*, 140.

juste que le changement du style accompagne le renouvellement de l'Esprit, que le poison qu'a vomy nostre cœur ne demeure pas dans nostre bouche ; que le dehors rende tesmoignage du dedans (1). »

Par delà le cas particulier qui l'occupe, c'est donc, bel et bien la condamnation très nette de tout Paganisme littéraire que prononce Balzac. Plus de compromis : séparation absolue des deux domaines quant au fond. Des tours de style, des expressions, de menus ornements extérieurs, c'est tout ce que la littérature chrétienne empruntera sans déchoir à la littérature païenne. « Un Poëte Chrestien doit à mon advis, considérer que par la Conversion de l'Empire Romain, la langue Latine s'est convertie : Il doit se contenter de retenir les Mots et la Phrase, sans s'obliger aux Dogmes et aux Opinions du premier temps. Mais quelque Poëte que ce soit, il doit tousjours avoir esgard à la Religion en laquelle il escrit, et s'y attacher de telle sorte, que non seulement pour la suivre il s'esloigne de la Grammaire et de l'Élégance, mais aussi qu'il ne fasse pas difficulté d'abandonner la Morale et la commune vertu. L'Autheur de la divine Enéïde l'a pratiqué en quelques endroits, il n'a jamais invoqué ny Hesus, ny Mithra, ny Anubis. Comme à son exemple nous ne devons pas faire entrer témérairement dans nos Compositions des Divinitez estrangères, ny appeler Hymen et Junon aux nopces de Jacob et de Rachel, ny donner Mercure pour guide à Tobie, ny dire que Jupiter Tonnant apparut à Moyse sur la montagne (2). »

Et Balzac de conclure : « Si j'osois tirer une conséquence de tout ce Discours, je dirois que premièrement nous devons nous souvenir qui nous sommes, et en second lieu quel est le sujet sur lequel nous travaillons, afin de ne faillir pas deux fois, et de ne pas pécher en mesme temps contre nostre Devoir et contre la Bienséance. Tous les Ornemens estrangers ne nous sont pas absolument défendus : Il n'y a, il me semble, que les marques des Religions estrangeres qui ne nous sont pas permises. Il est loisible de prendre des estoffes

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*

au Levant, mais non pas de s'y faire circoncire. Nous pouvons user du Styx comme Prudence, mais non pas comme Arioste; et si nos Compositions sont Chrestiennes, elles le doivent estre aussi bien en la forme qu'en la matière. »

Renchérissant sur les Anciens, les « poètes chrétiens » se piquent donc aussi, nous le voyons, de « renchérir » sur ceux d'entre les poètes modernes qui, théorie ou pratique, se rapprochent le plus de l'idéal poétique qu'ils préconisent: Arioste et le Tasse. Mais, tout en qualifiant prétentieusement de poèmes « sans modèles avant ce temps » leurs épopées nationales ou chrétiennes, ils ne s'en inspirent pas moins, largement, des théories du Tasse et des arguments de Paolo Beni. Au contraire du P. Mambrun et du P. Le Bossu qui s'appuient sur la poétique aristotélicienne, les poètes héroïques « modernes » se rattachent à la tradition inaugurée par l'auteur des *Discorsi del poëma eroico* (1587), et admettent avec l'auteur de la *Comparatione di Homero, Virgilio e Torquato* (1607) comme un fait suffisamment démontré par l'exemple du Tasse et de l'Arioste, la supériorité indiscutable du héros chrétien sur le héros païen et de la *Jérusalem* ou du *Roland furieux* sur l'Iliade et l'Énéide (1).

(1) Godefroy est plus noble et plus courageux qu'Achille, plus vertueux qu'Énée, lequel cependant incarne déjà un idéal supérieur à l'héroïsme brutal d'Achille ou d'Ulysse, et nous touche par sa piété, mais une piété imparfaite, ajoute P. Beni, la piété des Gentils. Chétien, le Tasse donne aux héros toute la beauté des vertus chrétiennes. Ses protagonistes demeurent toujours égaux à eux-mêmes, c'est-à-dire pieux, religieux, forts, magnanimes et augustes (25). Leur héroïsme ignore les défaillances et leur vertu les imperfections. Quant à l'épopée moderne et chrétienne, démontre P. Beni, elle surpasse l'épopée ancienne en tant que répondant mieux aux exigences morales des temps modernes et reflétant dans ses descriptions de mœurs et de caractères, un état de civilisation plus avancé. Ses qualités proprement poétiques : perfection plus achevée, emploi plus heureux des moyens, lui assignent une valeur incontestablement plus élevée et la classent, sans comparaison possible, très haut au-dessus des œuvres antiques. La plus grande partie de la *Comparatione* est consacrée à la démonstration de ces supériorités. L'unité d'affabulation est mieux observée chez le Tasse, et l'invention de la *Jérusalem* préférable à celle de l'*Iliade* et de l'*Énéide*. La grandeur de la fable est mieux exprimée, les épisodes mieux agencés et plus finement rattachés à l'action, la structure plus savante dans l'œuvre italienne que dans les poèmes antiques. Le *Roland furieux* l'emporte sur l'*Iliade* et l'*Énéide*, en ce qui touche la proposition, le sujet et la matière.

Si émancipés qu'ils puissent être par ailleurs, ils n'ont garde, remarquons-le bien, de mettre en doute la légitimité d'une réglementation poétique, et, confondant correction et beauté, tirent argument de la parfaite régularité de leurs œuvres pour établir leur supériorité sur l'art trop spontané, trop libre, trop « inachevé » à leur gré, des maîtres antiques. Mais, à l'encontre des orthodoxes, qui se piquent, tel le P. Mambrun, de ne légiférer que pour les savants, et creusent aussi profond que possible le fossé entre l'École et le monde, ils mettent leur coquetterie à « purifier la doctrine de la teinture du collège » et à la débarrasser de tout ce qui « pèse et dégoûte », pour la rendre supportable aux plus délicats, « à ceux-là même qui ont le plus d'aversion à la sécheresse des dogmes et aux duretés de l'École (1) ». Et puis, réfractaires à toute imitation antique, en ce qui concerne la matière du poème épique, et orgueilleusement convaincus de la supériorité des sujets et des ressorts poétiques modernes, ils refusent avec non moins de hauteur de s'astreindre à l'observation scrupuleuse et exclusive des règles *antiques*, et contestent que la technique ancienne soit la seule capable de satisfaire aux exigences du poète moderne qui s'adresse à un autre public, travaille sur d'autres sujets que les contemporains d'Auguste et de Périclès. S'ils consentent à profiter de l'enseignement antique, ils distinguent soigneusement entre l'obéissance aveugle, qu'ils repoussent, et le libre choix, la docilité raisonnée. Les auteurs d'épopées « modernes » se prouvent leur indépendance en se conformant *librement* au rituel antique. La discipline, telle qu'ils la conçoivent, est la discipline librement consentie.

Les brillantes destinées promises par Godeau et Balzac à la poésie chrétienne ne devaient point se réaliser, comme l'on sait. A part les succès de Corneille et de Racine, les génies, qui, engagés dans le chemin de la grâce, y trouvaient la gloire du triomphe, l'histoire de la poésie religieuse, au XVIIe siècle, n'a guère à enregistrer que des échecs. Pour

(1) P. Lemoyne, préface de *Saint-Louis*.

quelques chefs-d'œuvre comme Polyeucte, Esther ou Athalie, combien d'œuvres mal venues, oubliées, sans avoir jamais connu la notoriété! Nombreuses sont les bonnes volontés, mais l'inspiration est trop faible pour se mesurer avec les sujets chrétiens, sans être écrasée par leur majesté. De 1639 à 1646, les tragédies chrétiennes ou bibliques sont légion. Baro, Du Ryer, Desfontaines, La Calprenède, d'Aubignac, Puget de la Serre (1), — exception faite en faveur de Rotrou, — nombreux sont les vaincus qui jalonnent la route du Parnasse chrétien. Puis, voici les poètes épiques s'attaquant aux grands sujets de l'histoire religieuse ou sacrée. Dès 1648, Desmarets prend position en face des fables païennes : il dénonce, dans la *Vérité des Fables*, la fausseté mensongère et l'absurdité de la Mythologie antique : il veut faire œuvre de bon chrétien, en travaillant à tirer le siècle de son aveuglement. Moraliste religieux, il publie le lourd et touffu traité *Les Délices de l'Esprit* (1658). Poète, il écrit *Clovis* (1657), *Marie-Madeleine* (1669), le poème du repentir, qui ne démontre que le mauvais goût et l'impuissance de son auteur. Après le *Saint-Louis* du P. Lemoyne (1651-53), l'*Alaric* de Scudéry (1654); après l'insuccès ridicule du *Moyse sauvé* (1653), l'échec solennel de la *Pucelle* de Chapelain (1656).

(1) On en trouvera la liste dans Delaporte, *Du merveilleux*, 355.

CHAPITRE IV

Le « Pays latin » contre le « Pays français ».

I. Français contre latin.
II. Les aptitudes naturelles de la France et du français à l'éloquence.

I.

En dépit des bons arguments invoqués par la Renaissance, la langue moderne, à l'époque où nous sommes, n'a point encore cause gagnée dans l'opinion « savante ». Le moyen pour les hommes spéciaux d'échapper au reproche d'obscurantisme et de vanité dont le public des profanes accable si volontiers les savants qui refusent de lui communiquer leur science en français, sans encourir, par ailleurs, la réprobation des gens d'École qui les accusent de profaner leurs découvertes en les exposant dans la langue de tous ? Le « Pays latin » a pour lui la force de la tradition, le prestige qui s'attache à une institution séculaire, l'autorité de ses Maîtres, personnages écoutés et influents : le latin est la langue de l'Université, de l'École et de l'Église. Mais, si assurées que paraissent ses positions, sa cause n'en est pas moins, au fond, définitivement perdue. Le parti du français a pour lui la jeunesse, la majorité de l'Académie, et le monde. Il est le parti du progrès et de l'avenir. En dépit des retours offensifs du parti du passé, sa victoire ne saurait tarder.

La langue nationale est-elle si dépourvue qu'elle ne puisse lutter avantageusement avec la latine ? A cette question l'auteur des *Sources de l'Élégance Françoise* (1612), Jean Cha-

banel, reprenant à sa façon le plaidoyer ébauché en 1603 par Scipion-Dupleix dans la préface de sa *Logique*, répond en démontrant par une minutieuse analyse de détail que le français possède tous les avantages du latin dont il procède et y ajoute ses commodités propres.

Le, *La* viennent de *ille, illa*. « Aussi ont-ils quasi semblable pouvoir à démonstrer la chose signifiée, laquelle ils désignent avec pareille force et grâce que les articles des Grecs (1). » « *A* retient la force de la proposition *Ad*, et autres propositions Latines qui gouvernent après elles un accusatif. Mais son efficace et propriété passe encor plus outre : car elle nous représente la grâce du cas datif des Grecs et Latins, après tous verbes d'acquisition (2). » Du Bellay, Ronsard, Amyot ont enrichi la langue d'une foule d'expressions merveilleusement belles et naïves (3). Rien de plus « efficace » que leur langage. Rien de plus heureux, d'une façon générale, que les tours français. Qu'on cherche dans les auteurs latins des tournures comparables à toutes celles où entre dans des emplois divers, la préposition *à* : *à* attributif : *Geoffroy à la grande dent*. « La grâce de telles manières de parler ne peut estre suffisamment représentée par aucun cas des Latins, quoy qu'ils s'efforcent de l'exprimer par leur ablatif (4) » ; *à* explicatif : *cette Déesse à bouche bien ouverte*. « Les Latins représentent, en quelque sorte, telles façons de parler par leur ablatif, mais non avec tant d'élégance que nous (5). » *Par* semble emprunté au latin *per*, mais il a « trop plus de grâce et de force » (6). *Si* a toutes les propriétés du latin, mais aussi d'autres nouvelles (7).

Le français est-il capable d'exprimer la « vérité », de devenir, à son tour, le mode d'expression habituel de la philosophie et des sciences ? « J'avoue, déclare Marin Cureau

(1) 2.
(2) 58.
(3) 57.
(4) 62.
(5) 69.
(6) 121.
(7) 125.

de La Chambre, « l'homme de France qui a le mieux écrit des sciences en Français », disait de lui Costar, que s'il me falloit escrire des fables ou lire l'histoire du temps passé, il me seroit à pardonner si j'employais des langues mortes pour dire des choses qui ne sont plus ou qui n'ont jamais esté. Mais de s'en servir pour parler de la nature qui nous est si présente et dont la science est éternelle et immuable, c'est une erreur qui combat la raison et l'exemple de l'antiquité que l'on veut imiter (1). » Que si, en effet, les Grecs empruntant leur savoir aux Egyptiens ne furent point assez lâches pour laisser à une langue étrangère l'honneur des belles choses qu'ils voulaient consigner par écrit, ce serait le pire des anachronismes d'appeler à traiter des sciences modernes une langue qui, au temps même de son plus grand éclat, servait humblement d'instrument à la vanité et à la tyrannie des orateurs, méprisait les sciences et les tint pour esclaves jusqu'au jour où elle trouva enfin en Varron un savant qui daignât l'employer à les traiter, sans d'ailleurs, ajoute l'auteur des *Nouvelles conjectures sur la Digestion* (1636), réussir à donner de grandes preuves de sa suffisance. « Certainement à la voir estrangère et vagabonde comme elle est partout et toute morte qu'elle est, usurper l'empire des Sciences et des Lettres, je me suis souvent imaginé que ce devoit estre l'ombre et le fantosme de ces vieux tyrans qui sortoient de leurs tombeaux pour triompher de la liberté de nos paroles et de nos pensées (2). » Enfin, dernier avatar, la voici accaparée par la philosophie et s'encombrant de termes rudes et barbares, dissimulant sous les ronces et les épines les attraits de la plus agréable des sciences, et, à force de la rendre « rustique et farouche », l'éloignant de la cour et de l'entretien des honnêtes gens, en faisant le triste monopole des pédants et des ergoteurs : les Scolastiques.

Au siècle présent de rendre à la Philosophie son charme et son éclat primitifs en lui faisant parler la langue qui possède les plus beaux termes et les plus nobles expressions. A

(1) Préface.
(2) *Ibid.*

la bonne volonté de tous de travailler à faire de la France une seule Académie « où afflueront, comme autrefois, tous les Peuples de l'Europe, pour apprendre les lettres et se dédommager ainsi de la liberté qu'ils auront perdue par la force des armes ». A ceux qui lui objectent la pauvreté du français, La Chambre répond qu'il n'a point, sans doute, la richesse du grec ou de l'arabe, que les arts et les sciences connaissent plus de choses qu'il n'a de mots pour les exprimer, mais que rien ne lui défend d'user du procédé commun à toutes les langues qui veulent s'accroître et s'enrichir. Qu'il emprunte aux langues voisines. Qu'il se risque à inventer des mots nouveaux : l'usage se chargera de limiter ses audaces et de le préserver des exagérations. Qu'il abandonne à l'oubli les termes latins dont usent malencontreusement les savants, dignes pendants de ces qualités occultes, de ces vertus secrètes et spécifiques que la même ignorance arriérée, le même anachronisme leur font invoquer, pour expliquer les causes des phénomènes. « En quelque façon que l'on puisse écrire, ce qu'on ne doit point, c'est s'asservir aux opinions admises dans la recherche de la vérité, mais abandonner les sentimens du Maistre. Ce qu'ils ont connu de la vérité n'en est qu'une foible partie. Il faut donc résolument laisser Aristote et Galien.... Quoi que l'on en veuille dire, nous sommes dans la vieillesse du monde et de la Philosophie et ce que l'on appelle Antiquité en a été l'enfance et la Jeunesse. Et après qu'elle a vieilli par tant de Siècles et tant d'expériences, il ne seroit pas raisonnable de la faire parler, comme elle a fait dans ses premières années et de lui laisser les foiblesses qui se trouvent aux opinions qu'elle a eues en cest age-là et que l'on veut encore faire passer pour des oracles (1). »

Le « Pays latin » atteint dans ses croyances les plus chères, s'agitait, défendant avec une égale âpreté les opinions anciennes et les langues anciennes. Et, comme toujours en France, la note plaisante venait égayer le sérieux des débats d'École. Ménage, l'avocat des Dictionnaires, enfourchait Pégase en l'honneur de La Chambre et, raillant à la fois défen-

(1) *Ibid.*

seur et ennemi du Latin, écrivait non sans quelque lourdeur :

Un de vos plus grands partisans
Afin de vous faire injustice
Et par belle et pure malice
Auroit de son autorité
Dans l'avant-propos d'un traicté
Qu'il a faict suivant son caprice,
De la faculté concoctrice
(Mais qui par ses obscurités
Cause au lecteur des crudités)
Banni de votre royaume
Du latin le docte idiome,
Comme langage de pédant ;
Et par cet estrange accident
La pauvre langue latiale alloit estre
Troussée en malle,
Si le bel avocat Belot
Du barreau l'illustre fallot,
N'en eust pris en main la défense
Et protégé son innocence ;
En quoy certes sa bonté
Et son zèle et sa charité
Le firent d'autant plus paroistre
Qu'il n'a l'honneur de la connoistre,
Semblable à ces preux chevaliers,
Ces paladins aventuriers
Qui défendant les inconnus
Ont porté leur nom jusqu'aux nues.

Laissons le défenseur du « Pays Latin » opposer à la thèse des modernes ses arguties d'avocat ingénieux et bafoué, et ne retenons de son plaidoyer que les arguments d'ordre général qu'il formule. Plaçant sous le patronage du Chancelier de France son discours, comme tantôt La Chambre sa Préface sous l'égide du Cardinal de Richelieu, protecteur officiel de la langue, Belot, l'auteur de l'*Apologie de la Langue Latine contre la Préface de Monsieur de La Chambre*, invoque l'argument le plus capable d'agréer aux partisans de la langue de la théologie et de l'Église. Il soutient que, seule, la langue latine est de la nature de ces choses qui ne doivent périr qu'avec le monde et qu'elle peut être comparée à ces beaux astres, qui, dès le jour de leur naissance, ont promis un cours éternel et des lumières pour éclairer à jamais les yeux de tous ceux qui les pourront connaître. « Sa vieillesse

ne connoist point de taches ni de rides, et paroit avec autant de charmes en ce siècle qu'elle a fait dans celui des plus grands orateurs romains. Elle est comme ces grands fleuves que la suite des années n'a pu tarir. Et comme ils coulent encore dans leur lit aussi purs qu'ils ont fait depuis leur naissance, nous la voyons ainsi dans la bouche de ceux qui la parlent avec autant de pureté, qu'en celle de ces premiers pères. » Avocat et défenseur des pouvoirs établis, Belot montre la monarchie intéressée à la conservation d'une langue qui, dérobant au grand nombre la connaissance de la vérité, lui permet d'entretenir le peuple dans une saine ignorance et de sauvegarder la vraie religion en empêchant la divulgation des fausses doctrines. Une connaissance trop vulgarisée des lois romaines n'a-t-elle pas eu pour effet de multiplier le nombre des fourbes et des criminels ? Parler crimes et méfaits en français dans les prétoires, n'est-ce pas le meilleur moyen d'en donner l'idée aux esprits faibles ? Et quant aux Sciences, est-il pire danger que celui du savoir incomplet ? De la présomption insupportable des demi-savants voici naître le mépris de tous les anciens auteurs, la manie critique qui s'attaque à tout et à tous, n'abdique pas même devant les puissants, censure effrontément les plus grands ministres, et leur impute à faute les moindres désordres auxquels les États sont sujets. Belot montre les peuples, ébranlés dans leur obéissance par tous ces mauvais critiques, se soulevant contre leurs princes, les révolutions bouleversant les plus superbes monarchies, les Romains grisés d'un vain savoir précipitant la décadence de leur florissant empire, l'hérésie, l'athéisme, l'hypocrisie, l'homicide, la sophistique suivant la diffusion de la philosophie, de la religion, de la morale, de la médecine dans la langue de tous. Il fait appel aux bons sentiments de l'Académie, il adjure les gardiens de l'autorité d'abandonner leurs entreprises contre cette langue latine qu'il leur appartient de protéger, et les supplie de réduire à l'impuissance les malveillants qui travaillent à démolir « ce superbe édifice que les Romains ont élevé à la face des Nations ».

II.

La théorie des anciens en matière d'éloquence se réclame des mêmes arguments que nous voyions formulés par les défenseurs de la stricte orthodoxie aristotélicienne en matière de poésie : il n'est de salut pour l'orateur en dehors des règles édictées par les théoriciens anciens de l'éloquence, modèles capables de former l'orateur moderne que les œuvres très parfaites des orateurs anciens, les seuls détenteurs de la vraie éloquence. Cette fois encore, les Dogmatiques font énergiquement front contre les « petits esprits » du siècle, les cerveaux jaloux, les vaniteux qui semblent prendre à tâche de rabaisser les Princes de l'éloquence, condamnent comme « stupides et idolâtres » les siècles passés qui les ont reconnus pour leurs maîtres et traitent d'obscures et de déraisonnables les règles qui dépassent leur médiocre génie. Les uns de « farder » l'éloquence, les autres de la « charger de chaînes », tous d'adorer leurs propres fantaisies et de s'ingénier à démontrer qu'il n'est si petite œuvre sortie de leur plume qui ne soit supérieure infiniment aux chefs-d'œuvre anciens. tels ces Juifs qui se réjouissaient de voir les fondements du temple nouveau, tandis que les vieillards, témoins de la gloire du premier auquel il n'avait rien de comparable, fondaient en larmes (1). A ces « désordres » il n'est de remède que dans le retour aux fortes traditions des Anciens et à l'étude minutieuse de la somme de toute éloquence, l'œuvre canonique, qu'on dirait émanée du dieu de l'éloquence même et composée comme exprès pour un siècle dont l'éloquence n'est pas moins corrompue que les mœurs : le *Dialogue des Orateurs*.

L'éloquence française malmenée par les partisans des An-

(1) Giry, *Préface*.

ciens trouvait ses défenseurs naturels en la personne des Académiciens (1), gardiens officiels de la langue nationale. S'il ne nous est point donné, malheureusement, de pouvoir reconstituer le réquisitoire prononcé dans la séance du 26 février 1635 par le « plaisant abbé de Boisrobert » contre les auteurs anciens « inspirés par le génie mais toujours abandonnés par le goût et par les grâces », du moins sommes-nous en état de préciser la part active prise par l'Académie dans cette controverse nationale et de fixer l'attitude de ses porte-parole : Marin Cureau de La Chambre (Discours du 19 mars 1635), Racan (9 juillet 1635), Colletet (3 janvier 1636), dans le débat qui s'agite entre anciens et modernes touchant la suprématie de l'éloquence moderne sur l'éloquence des Anciens.

Définissant l'éloquence « un don naturel plutôt qu'une science (2) », les modernes n'ont pas de peine à démontrer que les Français sont, de tous les peuples qui existèrent jamais, les plus capables de la perfection du discours. Forts des avantages naturels de la France, de sa situation incomparable entre la moitié du sixième et du septième climat où se trouvent cette parfaite température propice aux arts et aux sciences et cette juste température où « le Froid et le Chaud, le Corps et l'Esprit sont en une égale proportion ». ils établissent qu'en aucun lieu d'Europe les conditions physiologiques ne sont plus favorables au développement de la grande éloquence que chez un peuple qui réunit, par ailleurs, en son génie, toutes les aptitudes accordées isolément aux autres

(1) Le législateur officiel du français, son représentant le plus qualifié à l'Académie, Vaugelas, ne met point en doute, comme l'on sait, les hautes qualités de la langue nationale. Il est fier de ses progrès accomplis et s'applaudit de la voir enfin sortie de son « chaos » et parvenue « à ce comble de perfection, où nous la voyons aujourd'hui ». Il tire argument des traductions de l'Antiquité où les Français égalent souvent les originaux et quelquefois les surpassent. Il déclare qu'il n'y eut jamais langue où l'on ait écrit plus purement, plus clairement, jamais langue plus douce et plus grave tout ensemble, plus apte à tous les styles, plus chaste, plus judicieuse, plus élégante et plus ornée, mais aussi plus ennemie de l'affectation, nulle, enfin, qui observe plus le nombre et la cadence, « en quoy consiste la véritable marque de la perfection des langues ». (Préface des *Remarques sur la Langue françoise*, 1647.)

(2) Voir le *Discours* de Racan et le *Discours* de De La Chambre.

nations et trouve en chacun des siens ce que la Grèce n'a rencontré qu'avec peine en le seul Alcibiade. Toutes les nations septentrionales ont la voix forte et la prononciation rude à cause des nombreuses consonnes qui chargent leurs syllabes, et la chaleur qu'elles ont véhémente et fumeuse, laquelle ouvre les passages et ébranle quantité d'organes en sa sortie. Les Méridionales, au contraire, ont la voix délicate et la prononciation plus facile. Leur chaleur étant plus subtile et moins vaporeuse, les Français, nation intermédiaire, ont dans leur langage les mêmes qualités tempérées qu'ils possèdent en toute autre chose. Tout y est si juste et si égal que les accents mêmes qui se trouvent dans toutes les langues du monde, ne se rencontrent point en français. Avantage unique, il va sans dire, car « l'élévation qu'ils donnent aux Paroles, imprime je ne sçay quelle force au Langage qui ne se peut accommoder à toutes sortes de sujets et qui feroit perdre cette conformité que le nostre doit avoir avec toute sorte de Passions » (1).

Que s'il suffit à l'orateur de posséder cette « bouche harmonieuse » et ce beau naturel qui distinguent l'orateur de race du simple rhéteur, il va de soi que l'étude des maîtres et la connaissance approfondie de la technique oratoire enseignée par les maîtres anciens, loin de constituer, à elles seules, l'orateur, ne sont qu'un surrogat superflu, voire le plus dangereux des *impedimenta*. Elles étouffent le beau feu sous l'amoncellement des gloses et le fatras des préceptes. Elles rendent plus ardue la tâche de l'orateur, en compliquant de difficultés les choses les plus naturelles. Science inutile, l'art oratoire ne profite qu'aux pédants en leur fournissant l'occasion d'étaler leur savoir et grandit leur personnage en rendant indispensable leur secours. « Pour moi, déclare Racan, je ne puis souffrir l'insolence de ces docteurs qui, pour avoir inventé trois ou quatre mots barbares, se vantent d'avoir trouvé autant de sciences et ont fait une Grammaire, une Logique, et une Rhétorique des choses les plus communes, que nous avons pratiquées dès le berceau dix ans auparavant

(1) *Discours* de De La Chambre.

que d'en savoir le nom : si l'on ne s'oppose à cette tyrannie, ils réduiront en art le pleurer et le rire, ils le diviseront en plusieurs parties, comme ils ont fait notre langage et l'on ne pourra plus rire à propos et à leur gré, que par règle et par figures (1). »

Il y a plus, et la science prétentieuse des maîtres ès art oratoire ne recouvre le plus souvent qu'une inintelligence complète des œuvres sur lesquelles elle s'exerce. Combien s'extasient sur un passage défectueux de Cicéron ou de Démosthène qui passent à côté des beautés les plus achevées sans se douter de leur perfection ! Tel est bien, en effet, l'écueil de l'imitation machinale comme la pratiquaient et la pratiquent encore les Cicéroniens, ces copistes serviles, ces plagiaires aux visages pâles et mélancoliques, que Colletet dépeint ennemis de tous les plaisirs de la vie, fuyant la compagnie des vivants, comme s'ils étaient déjà morts, s'ensevelissant dans leur étude comme dans un cercueil et s'abstenant de la lecture de tout autre livre que ceux de Cicéron avec autant de soin que Pythagore s'abstenait de l'usage des viandes, trop heureux, enfin, de mourir victimes de leurs veilles et plus désireux, en quittant ce monde, de contempler face à face le Démon de l'éloquence que de posséder la gloire céleste et la vision du Dieu éternel.

Et Colletet de définir la vraie imitation : cette émulation généreuse qui nous porte à rivaliser avec ce que la nature et l'art ont répandu de plus rare et de plus beau dans les ouvrages du génie, et nous fait délaisser les vestiges d'autrui, « esmailler nostre fonds de leurs agréables diversitez, eschauffer nostre sang de leur feu, régler nostre économie sur la leur, et nous approprier si bien ce qu'ils ont de plus rare que leur bel Art ne soit plus en nous que l'effet d'une excellente nature » (2). A l'imitation livresque qui n'aboutit qu'à augmenter le nombre des « Perroquets et des Pies », en ce sens qu'à leur exemple le disciple paresseux ne fait que ré-

(1) *Œuvres*, II, 237.
(2) *Discours*, 43.

péter des choses qu'il n'entend pas lui-même, il oppose l'imitation vivante des modèles qu'il définit en ces termes : « Il faut les imiter de telle façon que l'on ne soit pas le simple Écho de leurs paroles ; il faut concevoir les choses du mesme air qu'ils les eussent conceües ; et rechercher dans sa langue, comme ils faisoient dans la leur, des termes capables d'une haute et magnifique expression. Ce qui arrivera sans doute, si à leur exemple on vient à se former dans l'esprit ces rares et sublimes idées qui ne tombent point sous les sens, puisqu'il n'y a que le seul Esprit qui en soit capable, et qui sont comme les naturels et vivants portraits de toutes les choses du monde (1). »

Il est bien évident, en effet, et, sur ce point encore les défenseurs de l'éloquence moderne se séparent nettement des Doctrinaires, que, l'éloquence parfaite résultant de la parfaite connaissance des choses, l'orateur moderne ne saurait se contenter des lumières que peuvent lui fournir les livres anciens, sans renoncer, de gaieté de cœur, à tous les avantages qu'assurent à l'art oratoire les progrès des siècles et le savoir incomparablement plus riche et plus varié des temps modernes ni sans s'interdire volontairement de les surpasser. « Et en effet comme une longue expérience ne s'acquiert qu'avec un long usage, il est bien croyable que ces derniers siècles, qui sont comme la vieillesse du temps, peuvent donner aux hommes des connaissances et des lumières que l'enfance du monde ne pouvoit pas donner encore. Aussi est-ce peut-estre pour cela que les Fables ont feint qu'Hercule estoit plus vieil que Mercure, d'autant que l'Éloquence est ordinairement bien plus noble, et plus parfaite en la personne des vieux, que des jeunes. Et c'est de la seule bouche du vieux Nestor que le sçavant Homère fait couler des fleuves de lait et de miel. Il n'y a rien de beau, disoit un Ancien, qui ne puisse estre effacé par quelque chose de plus rare. Polictète devança de beaucoup dans son Art son Maistre Agélas. Quelque perfection qu'ayent eu les antiques pein-

(1) *Ibid.*, 42.

tures, Fréminet et Rubens en ont peut-estre conceu de plus parfaites. L'imagination de l'homme est infinie. Les siècles produisent tous les jours de nouveaux miracles ; et il semble que Dieu ait voulu récompenser la courte durée de nostre vie par une plus prompte et plus vive appréhension des choses. Il n'y a rien de difficile à celuy qui aime ; et le travail assidu luy peut faire obtenir ce que la Nature luy dénie. L'industrie des hommes fait dissoudre les pierres en eau, convertir le plomb en argent, l'airain en or, et sçait le secret d'adoucir l'amertume d'une plante sauvage. On a trouvé l'Art de l'Imprimerie et l'usage du Canon ; on a veu luire de nouvelles étoiles, on a découvert de nouvelles mers et de nouveaux peuples, depuis que le Sage a dit qu'il n'y avoit plus rien de nouveau sous le soleil. Qui eut jamais creu que la langue latine n'eut esté au comble de la perfection, lorsque Plaute et Térence, Ennius et Lucrèce et tous les Orateurs de leur temps prirent soin de la cultiver ? et que nostre langue françoise n'eut eu toute son estendue, toutes ses fleurs et toutes ses richesses quand Amiot et Ronsard prirent la peine de la défricher et de couper les ronces et les épines qui lui faisoient ombre. Et toutes fois, on a vu depuis éclater des Virgiles et des Cicérons, des Du Perrons et des Malherbes, lesquels le r'enviant de beaucoup sur les premiers, ont rendu leur langue si pompeuse et si florissante qu'il ne s'y peut presque plus rien ajouter (1). »

La conclusion des modernes est donc, qu'à tout prendre, le génie moderne ne saurait que gagner à s'affranchir des modèles anciens et à puiser dans son propre fonds des lumières inconnues de l'Antiquité. Le temps qui a transformé les nations et les sciences a transformé aussi l'idée que l'on se faisait de l'éloquence. Le style d'un sermon n'a rien de commun avec celui d'une oraison de Démosthène ou de Cicéron. Le style ingénieux et magistral des Grecs et des Romains n'a point de rapport avec la douceur et la modestie du style

(1) *Ibid.*, 47-49. Dans un genre d'idées différent, Colletet, un peu plus tard, (*Traité de l'épigramme*, 1658), se plaira à constater que les esprits de son temps sont parvenus à un si haut point d'excellence que toute l'Antiquité grecque et latine « n'a peut-estre jamais rien vu, ni rien fait de mieux » (31).

français. « Quelle différence n'y a-t-il point entre l'Aréopage d'Athènes et le Parlement de Paris; entre les Philippiques des uns et les remonstrances des autres, entre les Demosthènes qui haranguent et les Bignons qui requièrent ? Quelle différence n'y a-t-il point entre la Mystagogie Orphique et la Théologie chrestienne, entre les rapsodies d'Homère et les Homilies de saint Chrysostome ? Entre une Annonciation de l'Ange Gabriel et un mandement de Mercure, entre les supplices des diables et les peines des Euménides? L'Ame de notre Rhétorique n'est pas seulement différente de l'ancienne, mais les parties du corps de l'oraison des Anciens n'ont point de ressemblance avec les membres de la nostre. Le tour ny cheute de leur période n'ont point de rapport avec le nombre et la justesse de nos discours. Et peut-on dire que nous ayons besoin d'Anapestes, de Paones, d'Épitrites et de Trochées pour donner le lustre et l'ornement au langage, comme enseigne Hermogènes en sa Rhétorique grecque ou qu'il soit nécessaire de nous servir de Molosses, de Choriambes et d'Antispastes, et de Dichorées pour donner le poids et la mesure à l'oraison comme le montre Quintillien en ses institutions latines ! Que sert-il donc à un Orateur François de lire la critique de Denis d'Halicarnasse, et son Livre de la composition des mots ; ou de lire son autre Livre de la manière de haranguer les Athlètes, et de bien escrire des Épithalames ? Que nous sert-il d'apprendre ce grand Traitté qu'a composé Démétrius Phalereus sur l'élocution Grecque ; serons-nous plus éloquens en nostre langue si nous sçavons que Thucidides a blessé l'oreille quand il a dit Μὴ ἄπειρος εἶναι ? Et si Ἠέλιος est plus doux en certaines rencontres que leur ἥλιος : Serons-nous plus habiles en nostre langue quand nous aurons appris les Ellipses, les Apophases et les Ménomères de Curius Fortunatianus ; et quand nous aurons appris toutes les figures des Sentences et des Locutions de Julius Rufinianus ? Que voyons-nous dans Macrobe, dans Cicéron et dans Aristote, que des exemples tirez des vieux Poëtes et des Anciens Orateurs d'Athènes et de Rome (1) ? »

(1) Bary, *Rhétorique*, Discours par M. le Grand. Oij.

D'un mot, l'éloquence moderne n'a plus rien à apprendre des orateurs anciens, modèles vénérables sans doute, mais dépassés. Encore, n'est-il point sûr, ajoutent les modernes, que cette perfection tant vantée des orateurs anciens ne soit pas une de ces légendes analogues à celle qui fait naître l'éloquence en Grèce et en attribue le monopole à un peuple privilégié. L'un ne jette que du feu et du souffre dans ses discours, l'autre ne verse que de l'eau et de la glace dans ses harangues. L'un est tout hérissé de pointes et l'autre tout bigarré d'antithèses. L'un ne marche qu'avec des tambours et des trompettes, comme Thucydide, l'autre ne se promène qu'avec des luths et des guitares, comme Hérodote. L'un n'a que des fleurs comme Isocrate et l'autre des écorces comme Libanius. Les railleurs attiques appelaient Démosthène le mangeur d'orge, parce qu'il se servait d'un style trop enflé et trop licencieux et que son éloquence se noyait dans la bile et dans l'écume. Les plaisants de Rome se moquaient de Cicéron et trouvaient que son éloquence était armée et séditieuse, qu'elle blessait les oreilles et qu'elle alarmait les esprits. Et, quant à l'origine de l'éloquence, l'heure est venue de détromper les esprits, de montrer que, sur ce point encore, nous avons été dupés par les Anciens « menteurs ». Il est, en effet, hors de doute que l'éloquence fut le « miracle » de la Chaldée et la « merveille » de la Palestine longtemps avant les siècles antiques et que, bien avant qu'il n'y eût des Platon et des Démosthène, des Plotin et des Cicéron dans Athènes et dans Rome, il y avait eu à Jérusalem des Salomon qui avaient prononcé trois mille paraboles et composé cinq mille cantiques, que Babylone avait eu ses Daniel qui confondaient les magiciens et les enchanteurs, c'est-à-dire les sophistes et les déclamateurs de l'Assyrie, et qu'il y avait beau temps que l'éloquence du Sinaï avait persuadé les peuples avec plus de majesté et d'efficacité que celle du Parnasse, que Moïse, pour tout dire, possédait la « véritable, l'ancienne et la primitive Éloquence », comme il possédait le secret de la poésie douce, modeste et magnifique, bref, le secret de la plus parfaite poésie. « Qu'on ne

vante donc plus les Homères ny les Pindares, les Virgiles ny les Horaces, puisque nous avons un Job et un Moïse, un David et un Salomon. Leur Rhétorique sera tousjours l'objet des sages, l'entretien des sçavans et l'admiration de tout le monde. Les Poëtes et les Sophistes, les Philosophes et les Orateurs de l'Italie et de la Grèce n'ont esté en quelque façon que les singes et les imitateurs des Patriarches et des Prophètes de la Palestine (1). »

Viennent les Gaulois qui continuent glorieusement sur le sol de France la tradition de la grande éloquence et l'enseignent aux Romains. Sans doute, après ces temps glorieux, l'éloquence française connaît la déchéance et la barbarie. Surviennent les monstres du Septentrion qui ravagent l'Europe, étouffent les arts et les lettres sous la grossièreté et la rudesse. Mais, une fois chassés les Almarics et les Visigoths, la France se remet à l'œuvre de civilisation. Les anciens Français forment leur langage de la même façon que les premiers Grecs et les premiers Romains. Et pour éterniser les gestes de leurs chevaliers, et de leurs braves, ils composent une espèce de vers informe et demi-rimé. Ils imitent le style romain qu'ils appellent le style roman, du mot latin *romanus*, et intitulent leurs ouvrages *romans*, parce qu'ils approchaient de l'élocution romaine. Les quelques fragments qui en subsistent dans les bibliothèques et le vieux *Roman de la Rose* qui imite en quelque façon ce genre de *Romans*, nous permettent de nous faire une idée de cette mauvaise antiquité qui sent « la corruption des siècles gothiques ».

Puis, ce sont les gens d'affaires et de pratique, qui travaillent à multiplier les locutions pour empêcher les équivoques, s'ingénient à trouver des locutions expressives pour énoncer plus clairement leur pensée et éviter les contestations et les procès. Mais les Grâces leur échappent et, comme à Rome ou en Grèce, ce sont les poètes qui donnent à l'art de bien dire son élégance et son fini. Daurat communique à ses disciples : Baïf, Ronsard et Du Bellay, « ces esprits extraordi-

(1) *Ibid.*, i iiij.

naires », sa profonde connaissance de l'Antiquité, et leur enseigne ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent dans les ouvrages des Anciens. Il leur révèle la dignité de notre langue, et qu'elle est susceptible d'aussi beaux ornements que la Grecque et la Romaine. Malheureusement, trop d'enthousiasme pour l'Antiquité compromet chez les disciples la féconde influence du Maître. Baïf, Ronsard, Du Bellay et Du Bartas n'imitèrent pas seulement les Anciens, ils voulurent qu'un chrétien orthodoxe parlât comme un Païen et que l'on invoquât Phœbus pour bien parler des choses saintes. N'allèrent-ils point, dans leur zèle païen, jusqu'à sacrifier avec Jodelle un bouc à Bacchus? « Cette nouvelle Poësie n'étoit composée que de visions instruites et d'amusemens disciplinés ; que de sons mesurez, que de parties rimées. Ce qu'ils disoient de nouveau estoit tousjours vieux et encore qu'ils ayent inventé quelques mots et quelques phrases, nous pouvons dire que ces Poëtes ont enrichy nostre langue, mais qu'ils ne l'ont pas embellie ; qu'ils ont trouvé les dessins et les couleurs, mais qu'ils n'ont pas trouvé les traits ny les linéaments de la peinture parlante. Il estoit nécessaire que le judicieux Malherbe et le poly Racan vinssent au monde pour achever leurs projets, et pour donner des règles qui ont esté depuis très exactement observées. »

Vinrent les Du Perron, les Coeffeteau et les Balzac qui, achevant l'œuvre des Pibrac, des Amyot et des Du Vair, donnèrent à la langue sa perfection. Les premiers étaient allés trop loin dans l'imitation des Anciens, les derniers prirent le recul nécessaire et trouvèrent le véritable caractère de la langue française. Avant eux, la France ne possédait pas encore les grâces de l'éloquence, et tous ses grands Docteurs ne pouvaient faire que des ouvrages irréguliers et difformes. Si leur mémoire était suffisamment remplie d'ouvrages et d'idées, leur intelligence était entièrement ignorante de l'art et de la méthode. Ils savaient instruire et non plaire. Ils avaient moins d'ordre que d'abondance. La faiblesse de la forme, un style défiguré et corrompu par des locutions vicieuses, faisaient oublier la force de la matière. L'on

remarquait dans leurs ouvrages qu'ils affectionnaient l'idiome d'Athènes et de Rome avec autant de passion qu'ils négligeaient le langage de Paris. Ils parlaient grec et latin en français et, certainement, à les entendre parler, il semblait qu'ils vécussent sous l'empire d'Alexandre ou de César et non sous le règne d'Henri IV et de Louis XIII. Ils oubliaient que s'il nous est permis d'étudier les Anciens, de faire un discours ou un poème à leur manière, nous ne devons ni les copier, ni transcrire leurs discours ou leurs poèmes.

En d'autres termes, les Modernes ramenant aux procédés des Anciens l'éloquence « perfectionnée » par des siècles de labeur et d'expérience, la fourvoyèrent. Les défauts et les ridicules qui gâtent les écrits du XVI[e] siècle demeurent dans l'histoire la démonstration par les faits des dangers de l'imitation antique et prouvent à tout jamais que le génie moderne ne saurait que se compromettre à suivre la trace d'une Antiquité discutable et définitivement dépassée.

Tel est bien, en effet, le dernier mot des modernes. Laissant à leur prévention ces « nouveaux Latins », ces « Attiques modernes », qui s'en vont répétant que, sans le secours de leur Aristote et de leur Cicéron, on ne peut acquérir la connaissance et la pratique de l'éloquence, et voudraient faire croire qu'ils détiennent le secret du discours, ils prisent avant tout le talent éclos en dehors de toute culture livresque, l'art qui ne doit rien aux Rhétoriques anciennes, et n'a point subi l'empreinte des « sophistes antiques », l'éloquence qui « subsiste souverainement d'elle-même », l'éloquence originale et purement française. « Encores que vous n'ayez pas cueilly de ces fruits qui croissent il y a plus de seize ans sur les bords du Tibre et dans les jardins d'Athènes, écrivait Le Grand des Herminières, justifiant à l'avance par ces raisons toutes françaises, le grand succès du petit livre qu'il préfaçait (1), le corps si majestueux de vostre Rhétorique semble avoir esté nourry du mesme suc, et de la mesme substance des Plotius et des Antoine, des Platon et des

(1) La *Rhétorique* de Bary connut de nombreuses éditions : 1653, 1658, 659, 1665, 1673, etc.

Aristote. Vous avez cet advantage que vous prenez tout dans vostre fonds, que vous avez la gloire d'enseigner une doctrine qui ne vous a jamais esté enseignée : et qu'estant le seul précepteur de vous-mesme, on peut dire de vous ce que Philon disoit de Moïse : que vostre sçavoir paroist estre une réminiscence, et que vous semblez seulement vous estre ressouvenu des choses, et les avoir naturellement apprises (1). »

(1) Début.

CHAPITRE V

La Philosophie moderne contre l'autorité.

I. Retour offensif de l'autorité au début du xviie siècle.
II. La théorie de l'autorité. La lutte contre le dogmatisme d'École.
III. Le statut de la philosophie moderne. La réforme cartésienne.
IV. La philosophie moderne appliquée à « l'utilité du genre humain ». L'avènement de l'âge d'or.

I.

C'est un fait connu que la doctrine d'Aristote, battue en brèche par la Renaissance, dès la fin du xvie siècle se ressaisit, recrute de nouveaux adhérents, se voit confirmée dans ses pouvoirs et plus que jamais affermie dans son prestige de philosophie d'État. L'Université qui avait si âprement combattu Dolet et Ramus et gagné un instant à sa cause le souverain libéral par excellence, François Ier, n'a point de peine, la réaction religieuse aidant, à fortifier solidement sa puissance contre les retours offensifs de « l'hérésie » moderne. Régents, Docteurs, Maîtres ès arts et Professeurs de l'Université, ceux-là mêmes qui professent et patronnent le culte de l'Antiquité littéraire, tels sont, au témoignage des contemporains, les suppôts du Péripatétisme en Philosophie. Parlant d'Aristote et de son crédit dans les Universités, La Mothe Le Vayer écrit, attestation précieuse : « Il semble qu'Aristote se pourroit glorifier d'avoir aujourd'huy ses Sectateurs, et de régner presque aussi puissamment dans toutes les Écoles,

qu'il fit jamais dans le lycée (1). » Pareils témoignages abondent dans les écrits du XVIIe siècle. Amis ou ennemis sont unanimes à constater la tenace vitalité d'une philosophie qui, harcelée pendant un siècle, renaît de ses cendres plus jeune que jamais, et retrouve, au siècle même de Descartes, la fortune et les triomphes. « Les livres d'Aristote, écrit De Launoy (2), qui autrefois étaient lus, maintenant ne sont pas lus, ou s'ils sont lus, sont savourés plutôt que lus. Mais ceux qui n'étaient pas lus naguère, maintenant sont lus avec intensité à la grande admiration des Écoles, aux applaudissements des Académies. » La Scolastique s'est survécue. Modernisée, adaptée aux temps, elle demeure, au fond, en dépit des accommodements, identique à elle-même. Rapin, caractérisant la Scolastique d'autrefois, ne trouvera rien de mieux que de la comparer à celle de son temps, disant qu'elle est « presque la mesme que celle qui règne encore aujourd'hui dans les Universités (3) ».

Avec une égale vigilance, l'Église enseignante et l'Église militante, elles aussi, surveillent les empiétements de la pensée libre sur l'autorité. Toujours au premier rang des combattants, les Jésuites défendent la cause du Péripatétisme, soit en enseignant la philosophie du Maître, et en se prononçant, aussi énergiquement, a-t-on dit, qu'on aurait pu le faire au Moyen âge, en faveur de ses idées, soit en combattant la philosophie nouvelle, soit en empêchant les résultats les plus modernes des sciences de pénétrer dans l'enceinte sacrée. Le duel entre l'Église et le Cartésianisme ou le Gassendisme n'est qu'un épisode de cette lutte séculaire entre le Péripatétisme allié de la Théologie et la pensée libre.

La philosophie ancienne, enfin, a pour elle l'appui du pouvoir. Les puissances de conservation se coalisent pour maintenir son autorité traditionnelle. Le Parlement édicte les sanctions que sollicitent l'Église et l'École. L'on sait

(1) *De la vertu des Payens*, 2e partie, *D'Aristote*. Dans une de ses lettres (lettre CXLIII, *De la Poësie*) il signale également l'appui que trouvent dans les « Professeurs » les superstitions homériques.

(2) *De varia Aristotelis fortuna*, 140.

(3) Préface, en tête des *Réflexions sur la Philosophie*.

l'arrêt de 1624 rendu par le Parlement de Paris contre certaines opinions en opposition avec Aristote, professées à l'Université de Paris, avec défense à peine de vie de « tenir ni enseigner aucunes maximes contre les anciens Autheurs et approuvez, ny faire aucunes disputes que celles qui seront approuvées par les Docteurs de ladite Faculté de Théologie ». Bitaud, Villon, De Claves, Vanini se voient condamner par la Faculté de théologie de Paris pour leurs opinions trop novatrices (1624). On retire à Gassendi le droit d'enseigner. La neuvième Assemblée générale des Jésuites (1643) incrimine les professeurs de philosophie qui discutent avec leurs élèves les théories les plus récentes des savants et des philosophes : Bacon, Galilée, Descartes, Spinoza, Pascal. Un peu plus tard, nouveau *tolle*. Cette fois, c'est l'Université qui se lève pour protester contre l'envahissement des Collèges par la philosophie moderne, provoquant la prise de parti de Boileau, et le fameux *Arrêt burlesque* (1671), dont les considérants bien connus nous intéressent pour les renseignements qu'ils fournissent sur la clientèle aristotélicienne : professeurs de l'Université et médecins, et sur les tendances incriminées : gassendisme, cartésianisme, philosophie de Malebranche, opinions scientifiques de Pourchot et de Rohault, en d'autres termes, philosophie de la raison, philosophie de la nature, méthode expérimentale, science et recherche des nouveautés.

La lutte, est-il besoin de l'ajouter, sera sans trêve. Les dernières années du siècle seront remplies par des conflits journaliers entre philosophie ancienne et philosophie moderne. Le XVIII[e] siècle en prolongera, en amplifiera l'écho : après la lutte en champ clos, la lutte ouverte.

II.

La religion de l'autorité pratiquée avec tant de zèle par l'Église et l'École trouvait son théoricien en Pierre Camus, évêque de Bellay, l'inépuisable polygraphe, l'auteur des *Diversitez* (1609).

Partant de cette idée, qu'il n'est rien que ne puisse démontrer la raison humaine, l'ennemi des « raisonneurs » a pris le bon parti. Qu'il écrive ou qu'il juge, toujours il s'interdit le plus qu'il peut les « ratiocinations particulières ». Par crainte des « escapades d'esprit » où elle entraine quand on lui lâche la bride, il met des entraves à la raison. Il se réfugie dans le « hâvre tranquille de l'autorité ». Il se « tapit sous l'aile et l'authorité des plus grands Maistres et signalez autheurs ». « Ce que je peux concevoir de moi-mesme, confesse, aveu précieux pour son futur biographe, le docile esprit, je le sens si plat, eu esgard aux belles et relevées conceptions des anciens, que j'ay honte de ma pauvreté et bassesse, proportionnée et accarrée à leur richesse et beauté; c'est pourquoy je me pare le plus que je peux de leurs plumes empruntées, et cache là dessoubs les vieux haillons de mes fantaisies : qui osteroit de ces miens ouvrages les authoritez des escrivains passez, je ressemblerois ceste corneille d'Horace, et resterois nud (1). » L'autorité, en effet, a un fondement sûr. Dans chaque science, les Maîtres ont déterminé d'un commun accord qu'on jugerait sur les paroles de quelques livres dont l'autorité serait indiscutable. En matière de Grammaire et de Rhétorique, c'est un crime de contredire Cicéron. En Philosophie, Aristote décide souverainement. En Droit, ce sont les lois civiles et canoniques. Qu'on songe, par exemple, aux gouffres, aux abîmes de procès où entraine

(1) T. II, livre XII, 437.

la chicane, quand elle se perd dans le maquis des coutumes, des ordonnances, des arrêts, éternisant, « immortalisant » les querelles, au lieu de s'en rapporter aux belles décisions de la Jurisprudence latine. En Médecine, les deux piliers principaux sont Hippocrate et Galien. Les contredire est un forfait impardonnable et les jeunes Professeurs qui l'enseignent aimeraient sans doute mieux avoir enterré beaucoup de gens que se rétracter de l'opinion de ces deux grands maîtres. En Mathématique, Euclide et Ptolémée tiennent les premiers rangs, et, quant à la Religion, est-il besoin de rappeler les erreurs où la folle raison entraîne les Protestants et autres suppôts de l'esprit malin, qui vous tranchent du *Pour moi*, *Quant à moi je l'entends ainsi*, *j'estime, je crois*, etc...

Et puis, discourir et ratiociner de soi-même est chose commune aux doctes et aux ignorants : parler par autorité, c'est le fait d'un homme savant, et bien versé en la lecture des bons livres. C'est là proprement où s'affirme l'étude et où éclate l'érudition rare. Si un philosophe n'a son Aristote en mains, un médecin son Hippocrate ou son Galien, s'ils n'ont pas toujours une citation prête pour imposer à leur public, qui donc aura confiance en leurs paroles? Les juristes sont encore plus sévères. Ils ne permettent point à un jurisconsulte de parler sans citer la loi ; les avocats étouffent leurs consultants à force de leur « cracher » des paragraphes, des ordonnances, des coutumes et des arrêts. Bref, estime l'homme d'Église, les citations sont comme les supports qui étançonnent les pensées. « L'Authorité est donc en un discours, ce que le fondement en un édifice, la racine en un arbre : sans cela il ne peut guère subsister : et pour persister en ceste comparaison, je confère ces passages aux pierres de taille, tuf et moëlon, dont on se sert pour bastir, et la Raison au plastre, à la chaux, au sable. A l'industrie des ouvriers de faire un bastiment tout de ces accessoires. Sans des pierres solides et fortes, il ne dureroit rien, mais avec, il dure longues années : d'où vient que tant de petits livrets ne durent qu'un instant, et qu'ils sont estouffez dès le berceau, c'est parce que leurs Autheurs ne se fondans que

sur leurs conceptions, n'idolâtrans que leurs inventions propres, n'ont point voulu ny peu se servir de l'ayde des siècles passez, ils ont basty de simple plastre : le discours et l'agencement ne font que l'accessoire, les Authoritez doivent faire le corps et le principal.... On ne dit rien maintenant qui n'aye esté dit autre-fois... l'industrie est de le dire autrement et d'un biais le plus industrieux que l'on peut (1). »

« L'invention », frappée d'interdit, s'insurgeait contre le dogme de l'autorité et l'intransigeance de l'École, sa gardienne jalouse. Épicuriens comme Gassendi, sceptiques à la façon de Le Vayer, libertins, tels Naudé ou Cyrano de Bergerac, philosophes expérimentaux comme Marin Cureau de La Chambre, travaillent à déblayer la voie, à « rendre à la philosophie la liberté » en faisant justice de la tyrannie aristotélicienne. Cette fois encore, le rôle des modernes est celui de libérateurs : contre les puissances de conservation qui voudraient immobiliser la philosophie et les sciences dans un *statu quo* immuable, ils se font les avocats du progrès. A la philosophie qui n'enseigne qu'à « bien disputer », ils substituent la philosophie qui enseigne à « bien penser ».

Dès 1624, Gassendi, continuant la tradition inaugurée par Ramus en France, fait front ouvertement contre la philosophie officielle. Il dénonce les dangers de la « préoccupation ». Il montre la philosophie et les sciences absorbées par la philosophie du Péripatéticien, Cicéron et Platon chassés des Universités, les mathématiques et les sciences naturelles délaissées, Aristote déifié sur les ruines de tous les systèmes et élevé au rang de génie des Écoles, la pensée baillonnée et réduite à une servitude indigne du philosophe. *Ipse dixit.* Aux disciples de se taire quand le Maître a parlé. Ils diraient volontiers, ajoute l'auteur des *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem*, comme un certain professeur de Théologie, qu'on ne saurait mieux témoigner de son obéissance envers Dieu, qu'en contresignant de son propre sang chacune des propositions d'Aristote. Ils diraient avec un de ses fidèles que quinze cents années n'ont encore pu convaincre Aristote

(1) *Ibid.*, 438.

d'une erreur, et si l'on prend le philosophe en flagrant délit d'erreur, ils répondront que, mieux vaut errer avec Aristote que de bien penser avec d'autres Philosophes.

Passons sur les tares de l'homme, traître à sa patrie, meurtrier d'Alexandre, avare, intempérant, obscène, impie, encore que pareilles faiblesses trop humaines s'accordent mal avec l'idée qu'on se fait du « dieu de la Nature ». Les erreurs, les contradictions de tout genre que, dès la première heure, les esprits impartiaux relevèrent dans ses écrits, suffiraient à démentir l'idée d'infaillibilité qu'on attache à ses moindres paroles, si les conditions où l'avait placé la naissance ne prouvaient suffisamment, par ailleurs, que son génie, si merveilleusement doué qu'il fût, ne pouvait découvrir toute la vérité. La source première de tout savoir lui manquait. Il ignorait la vraie religion, sans laquelle il n'est point de lumières. Il se mit à philosopher sur l'ordre de la Pythie, rapporte Philoponus, de la Pythie, c'est-à-dire du démon. Sa philosophie était idolâtre, elle soumettait l'homme à la loi de la fatalité. Elle ne croyait ni à l'éternité du ciel, ni à la création. Et puis, né à l'origine des sciences, il manquait des moyens d'investigation qui, seuls, permettent une connaissance étendue de l'univers. La géographie était alors rudimentaire (1). L'astronomie n'avait exploré qu'un petit coin du ciel (2). L'anatomie n'était pas cultivée comme elle le fut depuis (3) et la science des animaux ne s'était pas encore enrichie de toutes les observations dont devaient la doter Gessner et Aldrovandus, et les voyageurs qui, depuis les temps anciens, ont sillonné en tous sens le globe (4).

Bref, la science d'Aristote marque dans l'histoire de la pensée humaine une étape depuis longtemps dépassée. Suivre en tout ses sentiments, ce serait rendre captifs les esprits qui doivent être libres, faire tort, non seulement à Platon, mais

(1) Le Vayer, *Opuscules*, V, *Des voyages et de la découverte de nouveaux pays*, t. II, 79.

(2) *Id.*, *Doute sceptique*. Voir encore un important passage dans l'*Astrologie judiciaire* (*Instruction de M. le Dauphin*, t. I, 264, 290).

(3) *Id.*, *Héxameron. Première journée.*

(4) *Id.*, *Physique du Prince*, Ch. XXII, *Des animaux*, t. II, 108.

encore à une infinité d'autres Philosophes, qui ont fondé leurs opinions sur des raisons vraisemblables et cependant contraires aux siennes. Il était homme, donc sujet à se méprendre, n'y ayant que les Anges qui puissent discourir sûrement et lumineusement des vérités qui nous sont inconnues.

Dans une même condamnation les modernes enveloppent la philosophie d'Aristote comme entachée d'ignorance et la philosophie barbare qui se fonde sur la lettre du Philosophe. Dénonçant les dangers de la Scolastique, ils montrent les esprits stérilisés par une méthode qui enlève toute initiative à l'esprit. On ne philosophe plus, on dispute. On ne cherche plus la vérité, on se contente de remâcher la vérité enseignée à travers mille obscurités par l'auteur de l'*Organon* et de la *Métaphysique*. L'on ne se soucie point d'avancer dans la voie de la recherche : l'on s'invente des obstacles et, là où un enfant passerait outre, on imagine quelque nœud gordien, qu'à grand renfort de dialectique, d'argutie, de subtilité, l'on dénoue lentement, complaisamment, s'admirant d'être si habile, regrettant que la difficulté entortillée et compliquée à plaisir, se débrouille d'elle-même. Car, l'important ce n'est point l'idée à découvrir, mais les mots, les arguments dont on habille des idées cent fois connues. Labeur de Pygmées qui croient faire œuvre de géants, et entassent des montagnes pour en faire sortir une souris ! Philosophie inutile, capital mort sur lequel on végète, sans jamais enrichir d'une idée nouvelle le trésor de l'esprit humain !

A cette philosophie idolâtre et surannée les modernes opposent la seule méthode qui puisse servir efficacement la cause de la raison et de la science : la libre recherche fondée sur le principe du progrès. « Ce qu'on ne doit point, c'est s'asservir aux opinions admises dans la recherche de la vérité, mais abandonner les sentiments du maître. Ce qu'ils ont connu de la vérité, n'en est qu'une faible partie. Il faut donc résolument laisser Aristote et Galien... Aussi, quoique l'on en veuille dire, nous sommes dans la vieillesse du monde et de la Philosophie, et ce que l'on appelle Antiquité, en a été l'enfance et la jeunesse. Et après qu'elle a vieilli par tant

de siècles, et tant d'expériences, il ne seroit pas raisonnable de la faire parler, comme elle a fait dans ses premières années et de lui laisser les faiblesses qui se trouvent aux opinions qu'elle a eues en cet âge là, et que l'on veut encore faire passer pour des oracles (1). »

De là, par réaction contre la science intolérante et l'idolâtrie aveugle des « Pédants dogmatiques », leur apologie de « l'ignorance louable » et leur méfiance à l'égard de l'admiration, « le vray signe de notre faiblesse ». De là leur mépris des « Antiquaires », de tous ceux qui poussent l'amour de l'Ancienneté jusqu'à ne pas vouloir regarder, même de loin, le livre le plus excellent, « si son Autheur n'est beaucoup plus vieil que la mère d'Évandre, ou que les ayeuls de Carpentra, ny croire que le temps puisse estre bien employé à la lecture des modernes, parce que suivant leur dire ils ne sont que des Rapsodeurs, Copistes ou Plagiaires, et n'approchent en rien de l'esloquence, de la doctrine et des belles conceptions des anciens, ausquels pour cette cause ils se tiennent aussi fermement attachez comme la poulpe fait à la roche, sans se partir en aucune façon de leurs livres ou de leur doctrine, qu'ils n'estiment jamais comprendre qu'après l'avoir remaschée tout le temps de leur vie (2) ».

De là encore, par aversion pour les superstitieux du passé, le culte qu'ils rendent à tous ceux qui se sont « opposez avec plus de doctrine et d'animosité..... aux Livres de quelques Autheurs des plus célèbres renommez » : les réfractaires à l'autorité, les indépendants, mais aussi tous ceux qui « ont innové ou changé quelque chose ès Sciences » : les modernes : Copernic, Galilée, Kepler, Paracelse, Séverin, Ramus, Montaigne, auxquels Naudé accorde une place d'honneur dans sa Bibliothèque, sur le même rang que les Anciens les plus vénérés. De là, enfin, la popularité que rencontre dans le public des esprits « capables de réflexion » le « Libertinage ».

(1) La Chambre, *Nouvelles Conjectures sur la digestion*, Préface. Voir encore Cyrano, *Lettre XIII, Contre les Sorciers.*

(2) Naudé, *Advis*, 46.

Lui aussi, comme Camus, l'apologiste de l'autorité, Le Vayer argue des contradictions de la raison, « ce glaive tranchant de toutes parts », cette « Girouette à toutes postures », ce « Mercure qui fait visage de tous côtés », mais, au rebours du Dogmatique, il induit de son aptitude à tout démontrer, l'impossibilité d'affirmer et de conclure. Aux « certitudes infaillibles » des autoritaires, au présomptueux savoir des gens d'École, il oppose « l'inestimable antidote » de la Sceptique, à leur prévention la « sûre et agréable retraite d'esprit » que permet le doute pratiqué par un vrai philosophe. Il a si peur qu'on ne le prenne pour un de ces « asserteurs » trop fréquents parmi les demi-savants et si nombreux parmi les hommes de lettres, qu'il se garderait d'affirmer trop énergiquement jusqu'à ses doutes. « Je vous exhorte encore, écrit-il, dans une de ses *Lettres*, à n'abandonner jamais les doutes paisibles et respectueux de l'Époque, pour toutes les affirmations hardies des dogmatiques. Continuez à douter avec cette retenue et cette grâce, dont je vous ai ouï dire autrefois que pour ne rien assurer, vous ne vouliez pas même donner assurance de vos doutes (1). »

(1) Lettre CV. *Des Hommes de lettres*, t. VII, 153.

III.

Replacée dans cette ambiance de lutte et de protestation contre la philosophie du passé, la réforme de Descartes prend toute sa signification. Au parti de l'Antiquité l'auteur du *Discours de la Méthode* porte le coup décisif en substituant à l'autorité du consentement universel, de la tradition et des Maîtres, l'autorité de la raison individuelle, l'autorité du *moi* absolu. Il rompt nettement avec l'Ancienneté, et, établissant sur les ruines de l'autorité le statut de la philosophie moderne, donne pour base à la recherche de la vérité un fondement inébranlable : le critère de l'évidence parfaite et universelle.

L'attitude de Descartes à l'égard de l'Antiquité rappelle celle de Malherbe. Tous deux, de parti pris, affectent de l'ignorer. Cette attitude décidée, nous allions dire : brutale, s'explique par de bonnes raisons. Tous deux réagissent contre un abus : Malherbe contre l'imitation intempérante de l'Antique, Descartes contre la superstition aristotélicienne pratiquée par ces Scolastiques auxquels il ne s'attaquera pas ouvertement, soit prudence, soit sentimentalité, mais dont il ruinera l'édifice dogmatique en supprimant par une sorte de « coup d'État » son soutien, l'autorité. Voici s'ouvrir le règne de la raison et se fonder l'individualisme qui, timidement, d'abord, à la fin du Grand Règne, ouvertement au cours du XVIIIe siècle, s'insurgera contre l'autorité royale, s'attaquera à l'institution religieuse, inspirera, fera la Révolution de 1789.

« Si j'escris en François, qui est la langue de mon païs plutost qu'en Latin qui est celle de mes Précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure, jugeront mieux de mes opinions, que ceux qui ne croyent qu'aux livres anciens. » Cette phrase

du *Discours* résume ce que l'on pourrait appeler l'esprit moderne de la philosophie cartésienne. La philosophie, telle que la définit Descartes, n'est point une philosophie d'École. Elle s'adresse à tous ceux qui, dans la recherche de la vérité, ne prennent conseil que de leur raison et font bon marché des livres anciens, de l'autorité antique, de l'Antiquité. Rationalisme, individualisme, indifférence à l'égard des Anciens, chacun de ces éléments constitutifs du Cartésianisme présuppose et conditionne l'autre. Jaloux d'indépendance, désireux de s'affranchir de tous les liens qui, de loin ou de près, pourraient entraver le libre exercice de son jugement, bien résolu à quitter le « chemin de l'Antiquité », l'auteur des *Principes de la connaissance* se trouvait logiquement conduit à user vis-à-vis des Anciens de cette même indépendance qu'il conseillait aux partisans de sa doctrine à l'égard de lui-même, quand il demandait qu'on n'ajoutât point du tout foi à ce qu'il écrivait et qu'on n'en reçût que ce que la force et l'évidence de la raison pouvaient contraindre d'en croire.

Cette tactique « brutale » n'implique point nécessairement ignorance ou mépris réels des Anciens. L'esprit de l'homme a des raisons que la raison du philosophe ignore, et ce serait méconnaître singulièrement les nuances que de faire de Descartes une sorte de Béotien brûlant ce qu'il ne saurait adorer, un contempteur d'Antiquité à la façon rude et un peu simpliste de Malherbe. Le « Je m'étonne que Sa Majesté s'amuse à ces bagatelles » prononcé en présence d'Isaac Vossius qui donnait une leçon de grec à la reine de Suède (1) trouve, doit trouver un correctif dans les nombreux témoignages de Baillet (2), tous unanimes à démontrer que le Descartes privé estimait et aimait ce que, publiquement, il faisait profession d'ignorer. La part ainsi faite à ce qui pouvait se mêler de coquetterie et de pose — l'affectation d'igno-

(1) Voir Baillet, II, 396, ou encore : « Il n'est pas plus du devoir d'un honnête homme de savoir le grec et le latin, que le suisse ou le bas-breton, ni l'histoire de l'empire germano-romanique, que celle du plus petit estat qui se trouve en Europe. » « Savoir le latin, est-ce donc en savoir plus que la fille de Cicéron au sortir de nourrice ? » (Cité par Bouillier, I, 38.)

(2) Par exemple, I, 19 et 26.

rance était, à en croire Baillet (1), pose coutumière au philosophe — mais aussi aux exagérations commandées par les besoins du système et la tendance, il reste que ce dédain de façade n'était qu'une des formes de la défiance que professait le « critique » à l'endroit de toute lecture (2), l'auteur devenant, estimait-il, pour le lecteur une sorte d'autorité qui embarrasse son jugement.

Sur ses opinions foncières en matière d'Antiquité les témoignages de Baillet, cette fois encore, viennent à propos nous renseigner, et suppléer au peu d'information que le philosophe nous fournit sur ses préférences. En vrai moderne, Descartes estimait que tout n'a point été découvert par l'Ancienneté. En mathématique, par exemple, les Grecs n'avaient fait qu'entrevoir le principe, sur lequel restait à faire beaucoup de découvertes nouvelles. Euclide ne lui imposait pas. Il ajoutait que si la découverte de la XLVII[e] proposition de son premier livre avait coûté une hécatombe aux Grecs, tous les animaux de la terre n'auraient pas suffi pour remercier les dieux des belles inventions qui depuis lors ont été faites sur de meilleurs principes. Ces réjouissances démesurées à l'occasion des moindres trouvailles n'étaient, à ses yeux, que le témoignage du peu de progrès qu'ils avaient encore fait dans les mathématiques et de la grossièreté de leur siècle, dont les meilleurs esprits n'étaient pas exempts (3). Tout en se défendant, par ailleurs, d'instituer une comparaison entre la science ancienne et la science moderne, si différentes d'esprit et de méthode, tout en ajoutant, avec une remarquable sagesse, qu'il préférait, au lieu de les accabler,

(1) *Ibid.*, II, 468.

(2) Descartes à Gassendi : « Vous devriez vous souvenir que vous parlez à un esprit tellement détaché des choses corporelles qu'il ne sait pas même si jamais il n'y a eu aucuns hommes avant lui et qui, partant, ne s'émeut pas beaucoup de leur autorité. » (Cité par BOUILLIER, I, 38.)

(3) BAILLET, II, 482 et aussi I, 113 : « Le préjugé où il pouvoit être en faveur des Anciens, n'alloit pourtant pas jusqu'à lui persuader qu'ils eussent une connaissance parfaite des Mathématiques. » Sur ses sentiments avoués à l'égard d'Aristote et la courtoisie chevaleresque avec laquelle il traite son ennemi vaincu, en opposition avec ses sentiments réels, voir BAILLET, II, 532, 533 et la lettre à Voëtius dans BOUILLIER, I, 38.

croire que les Anciens avaient une science des mathématiques toute différente de celle qui s'enseignait de son temps, tout « prévenu » qu'il fût, dit Baillet, en faveur des Anciens, il n'en persistait pas moins à croire que l'Antiquité représentait l'enfance des sciences. L'invention de certaines machines que quelques historiens ont relevées avec tant d'éloges et d'ostentation, ajoute le biographe, contribuait encore à le confirmer dans cette idée, car leur enthousiasme laisse supposer qu'il suffisait qu'elles fussent nouvelles et inconnues du vulgaire pour attirer l'admiration publique.

Les sciences ne se perfectionnent qu'avec le temps et si les Anciens en eurent quelque lumière, c'est que les semences de vérité déposées par la nature dans l'esprit de l'homme, purent germer sur un sol vierge encore et bien préparé. Pappus et Diophante, par exemple, en surent tout ce qu'en pouvait connaître l'esprit humain à ce stade d'enfance robuste (1). Mais aux Modernes était réservé de les amener à ce haut point de développement, où présentement elles se trouvent. Et Descartes de déplorer l'aveuglement de ces médecins qui se croiraient deshonorés s'ils s'écartaient le moins du monde d'Aristote et de Galien et de comparer les écrits anciens qui traitent des mœurs à ces palais superbes qui ne sont bâtis que sur du sable et de la boue. Ils élèvent bien haut les vertus, en en exaltant le prix, mais ils n'en approfondissent point la notion. Ils ne pénètrent pas jusqu'à la vraie vertu. Ils confondent la vertu avec ses apparences ou ses dehors. Ils décorent de ce beau nom l'orgueil, le désespoir ou l'insensibilité.

Bref, à l'encontre du préjugé, Descartes estimait, rapporte Baillet, que les derniers venus dans l'histoire du monde en sont vraiment les Anciens. Il disait : « Nous n'avons aucune raison pour tenir si grand compte aux Anciens de leur Antiquité. C'est nous, bien plutôt, qui sommes les Anciens, car le monde est plus vieux aujourd'hui que de leur temps et nous avons une plus grande expérience. » Et, pour bien marquer que les découvertes des ancêtres ne doivent en rien

(1) BAILLET, I, 114.

engager la liberté du philosophe, pour mieux affirmer sa volonté de ne point se laisser arrêter dans sa recherche par la force des idées admises et le crédit de l'Antiquité, il rompait net avec le passé. Il affectait d'ignorer qu'il y ait eu des hommes avant lui et qui pensent. Donnant pour base à son système les seules affirmations de sa propre raison, et faisant table rase de toutes les acquisitions des devanciers, il effaçait, si l'on peut dire, de l'histoire humaine par un acte souverain de son intelligence, les siècles de pensée qui ont précédé l'affirmation du *Cogito* : il se proclamait lui-même un commencement. Il transportait en quelque sorte le critère du vrai de l'extérieur à l'intérieur de l'esprit humain; il donnait à la raison les moyens de se contrôler elle-même. Aux droits toujours prescriptibles de l'autorité il substituait les droits imprescriptibles de la raison universelle. A l'autorité *historique*, il substituait l'autorité du *raisonnement*.

Restait à délimiter les deux domaines rivaux, à tracer les frontières respectives de l'autorité et du raisonnement. C'est à cette tâche que se consacre Pascal dans son *Fragment d'un Traité du Vide* (1647-1651), publié en 1779 par Bossut avec ce titre qui en résume l'esprit : *De l'autorité en matière de philosophie.* A l'aide d'un raisonnement irréfutable, mathématiquement, en quelque sorte, se trouvent établis, cette fois, les droits respectifs des deux adversaires. Le débat achève de se préciser. Pascal lui fournit l'appoint d'une démonstration définitive.

S'agit-il, par exemple, raisonne le mathématicien-philosophe, de préciser à quelle date exacte, dans quelles circonstances eut lieu tel événement mémorable, quel fut le premier roi des Français, en quel lieu les géographes placent le méridien, quels mots se trouvent usités dans telle langue morte, alors référons-nous à ce que nous apprennent historiens, géographes et grammairiens. Il est, en d'autres termes, des sciences qui relèvent purement de la mémoire et ne se proposent que de rechercher ce que les Auteurs ont écrit sur un sujet donné : ce sont les sciences historiques : histoire, jurisprudence, géographie, philosophie, théologie, ajoute, en bon chrétien, Pascal. D'autres, par contre, s'appliquent à des

sujets qui tombent sous le sens et le raisonnement. Peu importe, cette fois, ce qu'a dit ou pensé un auteur de marque. Le savant veut chercher et découvrir des vérités cachées. La raison seule a droit d'en connaître. Sa liberté est sans bornes. Elle n'a de limites que la portée même de l'esprit humain. Une carrière immense s'ouvre à son activité.

Tel est, en effet, le propre des sciences de raisonnement ou d'expérience, géométrie, arithmétique, musique, physique, médecine, architecture : elles s'accroissent, elles se perfectionnent avec le temps. Leur devenir est éternel. Les Anciens les ont reçues ébauchées de leurs devanciers. Nous les léguerons enrichies à nos descendants. La tâche des savants est une tâche collective, les ancêtres préparant et facilitant la besogne à leurs successeurs, la solidarité et le nombre constituant précisément la puissance. « Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier (1). »

S'en tenir aux opinions une fois émises et leur donner force de vérité définitive et immuable, c'est donc immobiliser la marche de l'esprit humain, imposer silence à cette curiosité infinie qui fait le fond de sa nature, assimiler la raison humaine à l'instinct des animaux qui, lui, ne change point, demeure et se perpétue immuable à travers les siècles. Les ruches des abeilles étaient aussi régulières, aussi parfaites il y a mille ans qu'aujourd'hui. La nature prête en usufruit à l'animal un capital qu'il n'accroît point, qui s'amortit avec lui. Ainsi l'effort de l'animalité est un éternel recommencement, une sorte de mouvement perpétuel, qui la ramène sans cesse à son point de départ. « La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur

(1) *Traité du vide*, 106.

est nouvelle, puisque la... nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire... toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites (1). »

Que si l'homme est une créature perfectible, née « pour l'infinité » et si, instruit par l'expérience des siècles, éclairé par sa propre expérience, secondé par la mémoire qui garde et tient en réserve ses connaissances, il augmente nécessairement le trésor de son savoir, l'on peut dire, en somme, que l'homme actuel se trouve dans le même état où se trouveraient les philosophes anciens s'ils avaient vieilli jusqu'à présent, que, partant, l'humanité peut être considérée comme une collectivité d'efforts individuels, chacun travaillant à développer son maximum de puissance, à réaliser toute l'intelligence dont la nature l'a créé capable, ces progrès isolés, à leur tour, s'additionnant, s'ajoutant, formant une somme totale : le progrès de l'espèce, le progrès universel. « Par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais... tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement (2). »

Soulignons cette formule célèbre qui énonce sous une forme saisissante la loi de perfectibilité continue et indéfinie des sciences et du savoir humain, quitte à se nuancer de restrictions, plus tard, le jour où, revenu de ses grands enthousiasmes scientifiques, désabusé du siècle, converti, Pascal, abandonnant la poursuite de la vérité profane, s'adonnera tout entier, passionnément, fiévreusement, de toutes les

(1) *Ibid.*, 109.
(2) *Ibid.*, 110.

forces de son âme ardente et angoissée, à la découverte de la vérité divine, et se détournera de la science pour chercher Dieu. Sans nier que l'évolution de l'humanité ne soit une marche en avant, une progression certaine et fatale, il insistera davantage, Janséniste convaincu de la faiblesse et des infirmités de notre nature, sur les défaillances, les achoppements, les reculs de cet être prétentieux et téméraire, puissant mais faillible et toujours progressant : *l'humanité*. Vue de près, étudiée fragmentairement, l'histoire de l'humanité laisse apercevoir des faux pas, des ralentissements et des reculs. L'œuvre d'hier semble compromise par les erreurs d'aujourd'hui, sans pourtant que ces démentis infligés à son optimisme autorisent le philosophe qui contemple l'évolution de l'humanité sous l'apparence d'éternité, à conclure contre l'éternel progrès et la perfectibilité indéfinie de l'homme universel. « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours. Elle a ses allées et venues. Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même (1). » « La nature agit par progrès : *itus et reditus*. Elle passe et revient ; puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais (2). » L'humanité est semblable au coureur qui, rencontrant un obstacle, revient en arrière, repart avec des forces décuplées, progresse de saut en saut, de recul en recul, jusqu'à son but.

Liberté illimitée à l'esprit en tout ce qui intéresse les sciences et la philosophie, conclut Pascal, liberté restreinte en matière de foi, ajoute, par ailleurs, l'auteur des *Pensées*, et, cette restriction essentielle formulée, rien ne l'empêche plus d'ajouter que la vérité « doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on a eues, et que ce seroit en ignorer la nature de s'imaginer qu'elle ait commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue (3) ». Le dernier mot de Pascal sur l'Antiquité est à peu près celui de Bacon et de Descartes : « Comme la vieillesse est l'âge le

(1) *Pensées*, I, 227, LXXIII.
(2) *Ibid.*, LXXII.
(3) *Traité du vide*, 114.

plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étoient véritablement nouveaux en toutes choses, et formoient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres (1). »

(1) *Ibid.*, 111.

IV.

Affranchie définitivement du passé et dotée d'une méthode sûre, la philosophie moderne se tournait avec enthousiasme et confiance vers l'avenir. Fidèle à l'esprit de Descartes qui fixait comme but à la science de travailler à « l'utilité du genre humain » et ne croyait point trop préjuger de sa puissance en lui prédisant des lendemains de triomphe (1) où, mise au service du bonheur des hommes, elle les rendrait maîtres et possesseurs de la Nature (2), un vulgarisateur, Charles Sorel, appliquait les méthodes nouvelles à la solution du problème de la félicité universelle. Disciple de Bacon qui aurait appris de Descartes le culte et la pratique de la raison, il assignait à la raison pour champ d'expérience la nature, et dans cet empire sans limites il faisait trôner, maître souverain et tout-puissant, l'homme.

Il n'est, proclamait l'auteur de la *Science Universelle* (1647) et de la *Perfection de l'homme* (1655), de science que celle qui sert à notre bonheur. La « science universelle » triomphant des sciences particulières, permettra à l'homme d'améliorer sa volonté, de réformer ses mœurs. Une fois réalisée la perfection absolue de son être, il sera devenu du même coup capable de la plus haute félicité. Il renouvellera la face du monde. Il embellira la terre. « La félicité des premiers siècles auprès de celle-ci ne sera que médiocre. » Avec l'avènement de la science universelle s'ouvrira l'âge d'or pour l'humanité.

(1) « Je m'assure, écrivait-il dans son *Discours de la Méthode* (62), qu'il n'y a personne qui n'avouë que tout ce qu'on y sçait (en médecine) n'est presque rien, à comparaison de ce qui reste à y sçavoir, et qu'on se pourroit exemter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-estre de l'affoiblissement de la vieillesse, si on avoit assez de connoissance de leurs causes, et de tous les remèdes dont la Nature nous a pourvus. »

(2) *Disc. Méth.*, VI, 62.

Tout en enseignant la méfiance à l'endroit de l'imagination et, si empressé qu'il se montre, à la façon des Positivistes modernes, à mettre en garde contre la « chimère », Sorel s'aventure volontiers dans le domaine de l'utopie. L'univers de Newton paraîtrait trop étroit à ce disciple de la raison et de l'expérience. Sa course ne s'arrête qu'au seuil du royaume de la fantaisie. Il aborde en pleine féerie, dans les espaces merveilleux de la Nouvelle Atlantide (1).

Quelques années encore et la philosophie s'engageant à sa suite dans la voie de l'avenir, rêvera de réformer et d'améliorer l'humanité. C'en est fait définitivement de la théorie qui, se basant sur le mouvement des astres, enseignait hier que l'humanité se meut en cercle et revient à son point de départ après avoir traversé les vicissitudes qui lui sont prescrites par la Providence. Théorie maussade, ajoute Sorel, et, laissant à leur erreur ces timides qui s'imaginent que ce sont toujours les mêmes hommes, les mêmes affaires et les mêmes événements qui s'agitent sur la scène du monde, alors que les derniers siècles ont des maximes fort éloignées de celles d'autrefois, et que les vices, si mêmes vices il y a, se présentent sous des figures fort différentes, alors que tout dans l'histoire humaine accuse le changement (2), il se range avec enthousiasme à l'opinion des modernes, et professe avec eux qu'il s'opère dans les idées et les connaissances humaines un renouvellement incessant et comme un rajeunissement perpétuel de leur vieillesse et que ce serait être fort simple que de ne pas vouloir s'améliorer avec l'univers et faire son profit du présent aussi bien que du passé (3). Et, toujours préoccupé de préparer l'avènement de l'avenir, il préconise une réforme de l'enseignement qui, bannissant des classes tous ces cours de Philosophie en latin ou en français où s'étalent les pires erreurs du passé et ces vaines imaginations « qui, en somme, composent toute la science du Philosophe (4) », substituera aux « erreurs » et aux « impiétés »

(1) *Proposition de la Science universelle*, 26.
(2) *Perfection*, 47.
(3) *Ibid.*, 92.
(4) *Ibid.*, 263. Voir encore p. 266 une critique serrée d'Aristote.

enseignées par les « mauvais pédagogues » de l'École, à l'étude de langues qui n'ont plus cours et ne servent qu'à faire connaître « quelques antiquités inutiles et des fables ridicules », les livres des novateurs, la vérité nouvelle, et, sans dédaigner systématiquement les philosophes de l'Antiquité (1) qui ont cherché loyalement la vérité, les « accommodera à notre usage (2) ».

L'idée de progrès, en passant par le cerveau des philosophes cartésiens, s'est modifiée et précisée : elle s'est dégagée de la conception ancienne qui présente le progrès comme une marche en avant à travers une série de retours et de vicissitudes. Comparant le développement de l'humanité à celui de l'individu qui naît, grandit, passe de l'enfance ignorante à la vieillesse chargée de savoir et d'expérience, la philosophie moderne, philosophie de la nature ou philosophie de la raison, la rapproche de la conception du progrès continu et indéfini que formuleront Turgot et Condorcet. Et voici, corollaire naturel, se vulgariser l'idée qui, dès lors, fera partie du domaine commun : l'âge d'or de l'humanité ne doit pas être cherché dans l'antiquité des temps, mais dans l'avenir qui se prépare et s'annonce dans le présent.

Embrassons d'un large coup d'œil l'ensemble de l'histoire humaine (3). Voyons si les premiers temps correspondent au tableau enchanteur que les poètes nous tracent de son idyllique félicité. « La Terre, écrit Rampalle, l'auteur de l'*Erreur combattue* (1641), portoit alors gratuitement tous les fruits nécessaires à la vie (4). L'Avarice des hommes n'y avoit point encore mis des bornes, le soc ne l'avoit pas encore entamée, et tout ce que produisoit son sein libéral estoit commun à tous, les mortels ne s'estoient non plus advisez de

(1) Voir sa critique des philosophes et savants anciens, *Sc. univ.* I, 35, 114, 210 ; II, 415, etc.

(2) Sur ce projet de réforme voir *Science universelle*, fin du tome I, *Remonstrance sur les erreurs et les vices*, 14.

(3) Erreur dangereuse que la théorie de la décadence, démontre Rampalle, car, décourageant l'effort, elle menace l'avenir même de l'espèce humaine, en lui enlevant la foi au progres, ce stimulant de toute activité (Préface).

(4) Toute cette description fait penser au début du *Discours sur l'Inégalité*.

tirer le fer de ses entrailles pour s'offenser mutuellement ; la guerre n'y troubloit jamais le repos des peuples ; la Tyrannie, et mesme la Royauté leurs estoient des noms inconnus, ils pratiquoient la Vertu par une équité naturelle, leur innocence se maintenoit dans une procédure loyale, et sans qu'il y eût ny des Loix, ny des Juges, chacun gardoit sa foy, et s'empeschoit du mal par la honte du Vice, et par l'horreur de la meschanceté, plutost que par l'appréhension de la vengeance, ou par la crainte du chastiment. L'envie, la haine, et la convoitise des biens, leur estoient des passions inconnües ; ils ne sçavoient pas si la mer avoit d'autres confins que ceux de leur propre rivage, et le désir des richesses estrangères n'avoit encore abandonné personne à la mercy de ce dangereux Élément. Le Ciel estoillé leur servoit de lambris, et sans avoir besoin d'opposer des murs et des rempars à la violence de leurs semblables, le frais ombrage des arbres verdoyants, et touffus, leur fournissoit une demeure exempte de faste, et de toutes sortes d'embusches. Le Soleil ravy de la probité des humains, conservoit dans le monde un printemps esternel, et la féconde chaleur de ses rayons, s'accordant avec les Zéphyrs, maintenoit sans cesse les campagnes fleuries. En fin le miel couloit abondamment de l'escorce des chaisnes, il y avoit des rivières de laict, et des fontaines de nectar (1). »

Tableau séduisant, temps enviable qui, malheureusement, n'exista que dans l'imagination du premier « visionnaire » qui le décrivit. Raison, science, découvertes des archéologues, tout s'accorde à prouver que les hommes des premiers temps n'étaient ni plus grands, ni mieux constitués, ni protégés par une peau plus résistante que ceux d'aujourd'hui. Légende cette longévité fabuleuse, ces vies plusieurs fois centenaires, dont on leur réserve le privilège. Si, comme l'on prétend, la vie humaine allait s'écourtant de siècle en siècle, bien brève devrait être, de nos jours, l'existence de l'homme. C'est à peine s'il vivrait encore autant qu'une rose ! Extravagance aussi cet éternel printemps, ce climat toujours propice, ce

(1) 202.

soleil sans tache des premiers jours, comme si l'astre du monde, suivant depuis son premier branle un cours régulier, n'avait pas toujours ramené d'une façon uniforme les quatre saisons ! Impertinence, ces demeures sans murs et sans cloisons, où s'abrite la nudité des premiers humains ! Les Sauvages des Indes et du Canada dont on invoque l'exemple, ne se couvrent-ils pas de plumes ou de peaux de castor ? N'ont-ils pas des retraites solides et bien protégées pour se préserver de l'orage et du mauvais temps ? Autant dire qu'en ce temps heureux il y eut aussi un siècle d'or pour les bêtes sauvages et venimeuses, et qu'au lieu de nuire, elles avaient oublié leur naturel malfaisant pour imiter la probité des hommes. Ignore-t-on que Caïn bâtit une ville pour se mettre en sûreté dans une habitation commode et qu'alors s'ébauchèrent des constitutions civiles, et se développa le goût du foyer bien ordonné ? Qui prouvera jamais que les champs furent possédés en commun, et que, mère libérale, la terre prodigua ses fruits sans culture ? Si fertile qu'elle pût être, n'ayant pas encore été dégraissée et appauvrie par les eaux du déluge, toujours sa fécondité eut besoin de l'humaine industrie. Caïn labourait le sol. Il faisait usage du fer dont Adam, instruit par Dieu, lui avait enseigné l'emploi....

Rampalle successivement fait justice des légendes. Il demande à l'Écriture son témoignage et n'y trouve que les assertions de Moïse déplorant l'iniquité et les vices de son temps. Il consulte l'histoire et, redite éternelle, il entend chaque siècle se lamenter à son tour sur la décadence croissante et vanter la probité des ancêtres, et, à voir se répéter, avec une impitoyable régularité, ces plaintes, il s'étonne que cette marée montante de la méchanceté et du vice n'ait pas depuis longtemps submergé le dernier juste.

Avec brio le *Discours* réédite, sous une forme imagée, l'argument de la perpétuité des forces de la nature et montre l'univers poursuivant d'un « branle » toujours égal, son existence millénaire. Les parties changent, les choses particulières traversent des vicissitudes et des révolutions continuelles, mais l'univers demeure immuable. « Tout ainsi qu'une République est tousjours la mesme, encore que la maladie, la

trahison, la fortune ou la mort renouvellent continuellement ses parties, on ne doit pas croire aussi que le monde défaille, ny la nature des espèces qui le composent, par le changement, ou l'altération des individus (1). » La mort sort de la vie, le printemps renaît sur les ruines. L'on dirait que, quand, par malheur, ou par l'effet du temps, il est arrivé du dégât et de la diminution en certaines parties de la terre, la nature s'efforce par ailleurs d'en tirer revanche. La *loi de compensation* gouverne le monde.

Ce qui est vrai de l'univers est vrai de l'humanité. Les révolutions des empires amènent alternativement le bien et le mal. Ils se côtoient, s'entrecroisent, se succèdent dans l'humanité. Disons plus : jamais les hommes vertueux ne furent plus considérés qu'en ce siècle, le mérite mieux récompensé, les lettres et les arts mieux protégés. Jamais les guerres ne furent plus rares ni moins sanguinaires. Qu'on songe aux fureurs de destruction des Romains sacrifiant l'univers à leurs ambitions, aux hécatombes que commandaient la vengeance ou la soif du sang aux triumvirs, aux raffinements de cruauté d'un Caracalla. Que l'on compare les exactions des Verrès, des Brutus ou des Jules César pressurant les provinces ou l'avarice insatiable des « anciennes Harpies » aux justes contributions que, contrainte par les besoins de sa politique et la grandeur de sa cause, la royauté d'aujourd'hui impose à ses sujets. Que dire de la superbe impie des empereurs romains exigeant qu'on les adorât comme des Dieux, des débauches, du luxe effréné d'un Néron ou d'un Héliogabale, de ces repas où César dépensait les revenus de plusieurs provinces, ou des gloutonneries follement dispensieuses de Vitellius ? L'ivrognerie était une mode admise jusque parmi les femmes. La recherche et le luxe des bijoux, les raffinements de la coiffure dépassaient les plus absurdes extravagances modernes.

Les Anciens nous surpassaient en toutes les qualités vi-

(1) 322. Voir sur la permanence des forces de la nature les belles démonstrations de GASSENDI (*Exercitationes*, 24) et de LA MOTHE (*Dialogues d'Oratius Tubero : Des Anes de ce temps*, fin, et *De la Lecture de Platon*.

cieuses, conclut Rampalle, et, opposant les temps modernes aux temps antiques, il trace un tableau séduisant des progrès réalisés par l'humanité dans les derniers siècles. Il montre l'industrie des tissus se perfectionnant avec le temps et renchérissant sur les procédés de l'Antiquité. Il compare les restes du palais d'Adrien avec ses chambres ordonnées à la façon d'un cloître, ou ces édifices irréguliers qui avancent sur la rue leurs façades percées de petites fenêtres sans ordre et d'ouvertures minuscules, à nos bâtiments symétriques, percés avec tant de régularité et de proportion que tout y est riant, superbe et confortable. Le seul château de Fontainebleau contient plus de logement que le palais de Néron ou de Dioclétien, et, mis à part les Thermes dont le raffinement n'a plus rien que puissent envier les Modernes, depuis que l'usage du linge leur rend inutile le bain journalier, l'Antiquité n'a point d'édifice qui ne dût céder aujourd'hui à la magnificence de l'Escurial. Qu'avaient de si précieux le temple d'Ephèse, le Panthéon ou le Capitole, qui ne se retrouve avec plus de pompe et d'éclat dans Saint-Pierre de Rome ?

Nos artistes les plus médiocres font en se jouant ce qui passait pour des tours de force et des merveilles de génie au temps d'Apelle. Du Moustier croque en trois coups de crayon la ressemblance des visages les plus difficiles. Quelle main égala jamais celle d'Albert Durer en l'art de la miniature ? Qu'était le coloris d'Apelle, comparé à celui du Corrège ou de Raphaël et qu'eût dit le Peintre des Peintres, s'il eût vu les raccourcis de la voûte et les trompe-l'œil de la salle Clémentine ? Les raisins peints par Le Gobe ou La Moilon tromperaient aussi bien les oiseaux que ceux de Zeuxis. Le Titien, le Parmesan, Michel-Ange auraient pu servir de modèles aux peintres antiques. Égala-t-on jamais l'expression d'effroi et d'horreur qu'exprime si naturellement l'auteur du *Jugement dernier ?* La sculpture n'est point de nos jours en si haute estime qu'elle était chez les Grecs. Mais les statues de Michel-Ange, de Bandinelli, de Germain Pilon ou de Bernier, soutiennent la comparaison avec celles

de Phidias, de Polyclète, de Myron et de Léocares, tant les Modernes ont su réaliser la perfection plastique.

L'agriculture n'était qu'en enfance au temps des Pisons et de Cicéron, et passait chez les Grecs pour une occupation servile que l'on abandonnait aux esclaves. L'on s'enorgueillissait de savoir semer les légumes, chose que font en se jouant, de nos jours, les plus rustiques. Nous connaissons des graines qu'ignoraient les Anciens, ne fût-ce que le maïs et la canne à sucre. Mais, que dire de l'agriculture de plaisir, de la « Délectable »? Les jardins anciens, ornés de plantes apportées d'Asie et d'Afrique, n'étaient rien auprès des Parcs qu'on peut voir aujourd'hui peuplés d'arbres disposés en droite ligne, émaillés de parterres aux compartiments remplis de fleurs différentes d'odeurs et de couleurs, bordés de buis, de lierre, de myrthe ingénieusement combinés et figurant des devises, des armes et des trophées. La fraîcheur des grottes, la beauté des perspectives, l'exact alignement des allées à perte de vue, les labyrinthes, les tertres fleuris, les bosquets, les théâtres de verdure, les fontaines artificielles, les jets d'eau qui retombent en pluie fine, les mille et une subtilités hydrauliques, toutes les voluptés inventées par l'ingéniosité moderne, eussent émerveillé les Anciens.

Passons sur les supériorités indiscutables des temps modernes en tout ce qui intéresse l'art militaire, la géographie, l'algèbre, l'art du calcul et de la comptabilité, la musique, les « habitudes intellectuelles », la philosophie (1), la morale, la religion, l'éloquence et la poésie. Est-il dans l'Antiquité chefs-d'œuvre comparables à ceux que l'industrie humaine a multipliés au cours des temps? Non point seulement les coups de maîtrise des artisans communs, mais ces inventions rares et merveilleuses imaginées par la subtilité de l'esprit, et réalisées par l'habileté de la main : mouche merveilleuse de Regiomontanus, aigle de Nuremberg, ou tête de métal parlante d'Albert le Grand. A l'art de scier le marbre décou-

(1) Rampalle vante l'indépendance de la philosophie moderne qui, par la bouche de Ramus, s'est affranchie d'Aristote et a convaincu les Anciens d'ignorance et d'erreur.

vert par les Romains, les Modernes ont ajouté celui de scier le jaspe et le porphyre, et, asservissant les éléments, le génie humain a trouvé le moyen d'utiliser l'eau à ses fins. L'invention des orgues est arrivée à sa perfection. Rien n'égale l'ingéniosité de l'horloge de Pavie, sinon ces merveilles en miniature : le *Salve Regina* qu'écrivit Scalini sur une lentille, ou les puces enchaînées par un collier d'argent fabriquées en Allemagne. Nous savons le moyen de faire avec le cristal des vases de mille formes, de le subtiliser et de le filer de mille manières. Il n'est qu'une invention qui tarde à se renouveler : le secret de faire fondre les pierres et de rendre le verre infrangible n'a pas été retrouvé depuis Tibère...

TROISIÈME PARTIE

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

CHAPITRE PREMIER

Le moment : l'apothéose de Louis le Grand.

Couronnant l'édifice patiemment échafaudé par la ténacité de Richelieu et la souple habileté de Mazarin, la volonté ferme et claire de Louis XIV a porté la monarchie française au comble de la majesté et de la grandeur. De *crescendo* en *crescendo*, la France s'est élevée à cette suprématie incontestée que préparent, depuis plus d'un siècle, l'ambition des gouvernants, la bonne volonté des sujets, le concours quasi-providentiel des circonstances, la fatalité toute-puissante de l'évolution. Unifiée au dedans, elle mène avec brio une politique d'expansion et de conquête. Des triomphes et des victoires jalonnent les étapes de sa marche à l'impérialisme. *Affaire de la préséance* (1661), *Affaire du Pavillon* (1662), *Affaire de la Garde corse* (1662), intervention dans les *Affaires turques* (1664), *Expéditions contre les Barbaresques* (1664-65), *Expédition de Franche-Comté* (1668), *Affaires de Hollande* (1672-1678), toutes les occasions, petites ou grandes, fortuites ou préparées, sont propices à l'étoile du roi et concourent à asseoir sa fortune et son crédit. Un quant-à-soi altier, une diplomatie cavalière aidant, son prestige s'impose à tous : la France gouverne en maîtresse absolue l'Europe.

La royauté française a trouvé son cadre : la majesté grandiose, la splendeur sobre, la beauté régulière de Versailles rehaussent brillamment la majesté du maître (1). La prospérité royale connaît tous les bonheurs. Par une grâce particulière de la Fortune, Mars et Minerve, pour emprunter le langage du temps, rivalisent à qui donnera au règne auguste le plus d'éclat. Réussite unique dans les temps modernes, en

(1) A partir de 1671 se crée le Versailles « colossal ».

ces mêmes années (1660-1678) où la diplomatie et les armes françaises réduisent l'Europe au rôle de satellite du Grand Roi, poètes, artistes, philosophes font succéder chefs-d'œuvre à chefs-d'œuvre et conquièrent à la France l'hégémonie spirituelle parmi les peuples. Tel le palais grandiose, dont la majesté bien assise commande souverainement les perspectives de Versailles, la royauté française est devenue le centre et le point de mire de l'Europe. Le soleil de Versailles rayonne à travers le monde. Les siècles les plus glorieux de l'histoire ressuscitent. Les splendeurs d'Athènes et de Rome refleurissent en France, sous le règne de Louis le Grand.

Rien n'égale la gloire de la France, sinon l'orgueil des Français qui la contemplent. La littérature se fait l'interprète de l'enthousiasme public et célèbre la grandeur du plus illustre des rois. Les Académies, les institutions officielles de tout genre, rendent hommage aux félicités du règne. Les théoriciens compulsent les documents et leur font attester par le témoignage irréfutable de l'histoire, la grandeur incomparable de la royauté française. Art et poésie, industrie et science, se font les humbles sujets du plus bienfaisant des Princes : ils se mettent au service du roi.

Significative est, à elle seule, l'ingéniosité que déploient les théoriciens politiques pour servir « l'accroissement et la réputation » de la monarchie française. Ils croiraient faire trop peu pour la gloire de Louis XIV en le comparant à Charlemagne : ils subordonnent toute l'histoire française à l'avènement du monarque sans égal. Telle l'histoire du peuple hébreux ménagée par Dieu en vue de préparer la venue du Christ, un enchaînement providentiel de conjonctures prédestina la monarchie privilégiée entre toutes à produire cette merveille unique : la personnalité du roi « très grand ». « Cet exemple fort considérable pour les autres Princes (l'exemple de Charlemagne), écrit le sieur Aubery, l'auteur des *Justes Prétentions du Roy sur l'empire* (1667) est un modelle trop foible pour le Nostre, dont les actions héroïques feront avouër à la postérité, qu'il aura heureusement effacé la gloire qui se donne à Charlemagne, et surpassé de bien loin en valeur et en sagesse tous les Roys ses prédé-

cesseurs. La réputation extraordinaire qu'il s'est déjà universellement acquise, doit avoir persuadé un chacun de cette vérité, et tenir lieu de ces anciens Oracles, mandiez autrefois par quelques Princes, pour faire croire au monde qu'ils ne devoient borner leur Empire que par l'Océan, et leur réputation que par les Astres. Ce qu'il n'est pas mal-aisé de conclure par le raisonnement même de ceux qui étendent jusques à la rivière de Raab les plus éloignées conquêtes de Charlemagne, puisqu'il est sans comparaison plus glorieux au Roy d'avoir déjà, dans la fleur de son âge, poussé jusques-là la terreur de ses armes victorieuses, et teint cette même rivière de sang d'une si puissante et si formidable nation que celle des Turcs. Non, il ne faut point douter que Louis Dieu donné, le souhait et l'Amour des peuples, ne soit un présent et une faveur extraordinaire du Ciel et que la naissance de ce grand Prince ne promette à la France le renouvellement du premier âge et une plus longue et plus heureuse suite de siècles (1). »

Louis XIV est le « miracle » de l'histoire française. Quoi d'étonnant, si, humiliant au pied du trône royal tous les souverains et toutes les monarchies d'Europe, Aubery subordonne la puissance des empereurs d'Allemagne au pouvoir du roi de France, oppose à la dignité qu'ils ne tiennent que de la bienveillance et du choix d'autrui, l'autorité royale conférée par Dieu aux rois de France, transmise par droit de naissance, signalée à la vénération des peuples par des prodiges, des faveurs, des privilèges aussi insignes qu'inoubliables ? L'auteur des *Justes Prétentions* brode sur le thème traditionnel d'enthousiastes variations. Éloge suprême, enfin, il compare Louis XIV au monarque le plus glorieux dont puisse s'enorgueillir l'histoire ancienne : il lui décerne le titre de *Très Grand*, « lequel n'ayant esté jusqu'icy donné

(1) Louis XIV était, il va sans dire, le premier à professer cette idée, méprisant, par exemple, dans ses *Mémoires*, l'autorité précaire d'un Léopold et se tenant pour le véritable héritier de Charlemagne. Très significatif est le regain d'intérêt qu'excite le tableau du Vatican représentant le soi-disant couronnement de François I[er] par Léon X. (*Corresp. des Directeurs de l'Académie de France à Rome*, I, 210, 223, 225.)

à aucun de ses prédécesseurs, semble luy avoir esté réservé, ou luy devoir estre réservé, ou au moins luy devoir estre commun avec cet ancien Romain, dont la sage et vigoureuse conduite rétablit autrefois la réputation et les affaires publiques (1) ».

Ce n'est point là, certes, le couplet le moins significatif du dithyrambe. Aubery compare Louis XIV à Auguste, bien plus, il établit un rapport étroit entre la monarchie des Romains et la monarchie française. Telle l'Ancienne Loi préparant et annonçant la venue de la Loi Nouvelle, Rome prépare et annonce l'avènement des Français. « Les Historiens, tant sacrez que prophanes, conviennent tous de quatre principalles Monarchies, qui se sont le plus signalées, et s'en servent ordinairement comme d'époque ou de datte. La première est des Assyriens, la seconde des Perses et des Mèdes, la troisième des Grecs, et la quatrième des Romains. Cette dernière ayant pris fin, je ne crois pas faire tort aux Romains, que de leur marquer pour successeurs, ceux-mesmes qu'ils semblent avoir désignez par les marques singulières d'estime et d'honneur, qu'ils leur ont perpétuellement rendües. L'on allègue mesme un de leurs décrets qui deffendoit à tous autres Princes qu'aux François, d'aspirer à leur alliance (2). » Aubery ajoute : « Il y en a qui ont attribué cette estime singulière et ces honneurs extraordinaires, à une opinion certaine qu'avoient les Romains, de la grandeur à venir de la nation Françoise. En effet, Tacite dans son histoire fait mention de quelque ancien oracle, ou au moins d'une vieille tradition, qui promettoit infailliblement à l'une des nations transalpines la domination ou l'Empire absolu de l'Univers. Et Nazarius dans le panégyrique de Constantin décrit dès lors les François, comme un peuple très-puissant, et qui ne cédant en grandeur qu'aux Romains seuls, estoit communément considéré pour le second de tous les Estats du monde (3). »

(1) 31.
(2) 126.
(3) 128.

Cette seconde place assignée par Nazarius aux Français n'est point, il va sans dire, pour agréer aux ambitions de l'apologiste. Il rappelle avec une satisfaction visible le jugement du Pape Paul proclamant que la réputation des Français surpasse de bien loin celle qu'ont jamais eue la plupart des autres nations du monde. Il convient que l'empire des Romains a été fort célèbre, mais il ajoute que le Règne des Français ne l'est pas moins, et se fait fort de prouver qu'il le surpasse même en illustration. « En effet, l'insigne valeur et les grandes conquestes, les deux avantages particuliers qui ont le plus puissamment estably la réputation Romaine, ne surpasseront, et peut-estre mesme n'esgaleront pas nostre valeur et nos conquestes, s'il nous est permis de nous prévaloir de la gloire et des exploits communs des Gaulois, des Germains et des François, comme je ne vois pas qu'on le puisse raisonnablement empêcher. D'ailleurs il ne se trouvera point de si passionné partisan des anciens Romains, qui n'avoüe que leur Monarchie n'ayt esté beaucoup inférieure à la nostre pour la durée, mais principalement pour la Religion, dont nos Princes ont esté et seront toûjours les vrais défenseurs. Sur quoy nous ne sçaurions alléguer de témoignage plus illustre que celuy de Cicéron mesme où il semble prévariquer en sa propre cause, et prouver tout le contraire de ce qu'il prétend. Flattons-nous, dit-il, tant qu'il nous plaira, si est-ce qu'il faut avoüer que nous n'avons point vaincu les Espagnols en nombre, les Gaulois en force, les Afriquains en finesse, les Grecs en subtilité, ny les Italiens en sens commun ; mais nous avons surpassé tous les autres peuples en piété, en religion et en cette science, qui est la seule sagesse de reconnoistre que toutes choses se gouvernent par la disposition et la volonté des Dieux Immortels (1). »

Et voici reparaître, plus actuels que jamais, les thèmes si complaisamment traités par le patriotisme du XVIe siècle : aucun pays n'a une situation plus heureuse que la France (2) et n'est mieux fourni des choses nécessaires à la vie.

(1) 159.
(2) Sorel, *Traitez*, 5.

Les hommes nés dans cette région tempérée sont pourvus de tous les dons de l'esprit et du corps. Jamais réputation d'un peuple ne fut comparable à celle des ancêtres gaulois ou celtes : réputation militaire, réputation de colonisateurs universels, réputation de maîtres du monde. Victorieux, les Français triomphent avec justice et grandeur : ils font la guerre pour civiliser, pour affranchir les peuples. Les vaincus de la France profitent plus de leurs défaites que les Français vainqueurs de leurs victoires. Il n'est héros antique, eût-il nom Alexandre, eût-il pour panégyriste Plutarque, qui puisse se mesurer avec les rois et les princes français pour la valeur désintéressée et bienfaisante. Il n'est aucune nation qui puisse citer des rois aussi illustres que ne furent Clovis, Pépin, Charlemagne ou Saint Louis « et, ajoute Sorel, l'auteur des *Traitez sur les droits et les prérogatives des rois de France* (1667), ce n'est point une parole prononcée en vain, ny avec exagération de dire, qu'il ne se trouve point de Monarchie égalle à celle de la France ; il n'y en a aucune aujourd'huy qui éclate davantage et les Livres et les traditions nous témoignent qu'il en a esté de mesme du passé. Il ne s'est jamais veu un Royaume plus exalté que celuy-ci, pour la multitude et pour les bonnes qualitez de ses Habitans. Si dans quelques conjonctures il semble qu'on ayt pû douter de ses forces, c'est qu'elles se sont cachées pendant quelques jours plûtost que d'estre diminuées, et c'est comme ces corps, qui estant bien composez ne sont jamais privez absolument de leur vigueur naturelle (1) ».

La France est un « Abrégé du Monde », un « Portrait du Monde entier » (2). Tout prédestine le roi de France au titre de « vrai et unique roy », de premier roi de la Terre. Les signes les plus évidents lui promettent infailliblement dans les siècles à venir l'empire de la mer et de la terre, et la Monarchie universelle...

Traduisant en acte les souhaits des apologistes et consa-

(1) *Ibid.*, 29.
(2) *Ibid.*, 21

crant les brillants débuts du jeune roi, l'Hôtel de Ville de Paris, au lendemain de la *Paix de Nimègue* qui fermait si glorieusement l'ère des victoires royales, décernait à Louis XIV le titre de *Louis le Grand* (1680).

Et, comme si ce n'était point assez encore, que l'hommage de la France eût consacré au regard de la postérité la grandeur du plus privilégié des monarques, un panégyriste ingénieux, Du Vertron, historiographe du roi, démontrait, à grand renfort d'arguments, que « de tous les Princes que l'Histoire nous vante, il n'y en a point eu qui ayent porté le surnom de Grand avec tant de justice que Louis XIV (1) ». (*Parallèle de Louis le Grand avec les Princes, qui ont esté surnommez Grands*, 1685.) « Louis le Grand a toutes les qualitez qui font un Héros charmant ; Il a la taille noble, grande et belle ; son air est meslé de majesté et de douceur ; ses yeux sont vifs, et ses regards fiers, mais de cette fierté raisonnable qui convient aux âmes Royales. En un mot tout est grand, tout est parfait dans sa personne (2). » Prodige de grandeur, Louis ressemble à tous les grands. Mais aucun de ces grands ne lui ressemble, parce qu'il est seul semblable à lui-même et le Grand par excellence. Louis le Grand est incomparable. Le Sage des Stoïciens, le Magnanime d'Aristote, l'Homme Divin des Lacédémoniens, qu'est-ce que tous ces héros en comparaison du monarque juste, heureux et glorieux ? Des idées, des fantômes de mérite que les Sages proposaient aux hommes ! Mais Louis le Grand nous en fournit un véritable modèle. Il montre en sa seule personne plus de sagesse et de grandeur que les hommes les plus favorisés de la nature n'en durent jamais avoir dans l'opinion des Anciens, puisque leur imagination ne put jamais inventer en faveur de leurs héros autant de perfection que Louis le Grand en possède effectivement. Pour tout dire, Louis le Grand est ici-bas l'image la plus parfaite de Dieu. Les sectes confondues, le duel aboli,

(1) 7.
(2) 50.

des palais, des obélisques, des statues, des arcs de triomphe élevés partout, les Arts mis dans leur perfection, les sciences dans leur éclat, il n'est gloire qui manque au plus grand des Rois. « Nous aurions peine à croire tant de miracles, si nous n'en estions les témoins : pour quoy donc chercher dans la fable les travaux d'un Hercule, et dans l'histoire ceux d'un Alexandre, si Louis le Grand donne des exemples de toutes les vertus ? En effet, personne ne doute que ses actions ne surpassent celles des Césars : elles font l'admiration de nôtre âge, la honte du passé, et elles feront l'étonnement pour ne pas dire le désespoir des Héros des siècles à venir (1). »

Les ambitions et les louanges des profanes sont à l'unisson de ces pompeux dithyrambes. Un règne plein de merveilles, le plus beau royaume du monde, un roi obéi des rois ses voisins comme des gouverneurs de ses Provinces, c'est trop peu encore, répètent à l'envi les contemporains, que toutes ces gloires pour la fortune d'un si grand roi. Sa gloire doit durer autant que l'univers, son empire absorber tous les royaumes, l'éclat des arts et des sciences sous son règne, éclipser à tout jamais l'Antiquité et l'Italie (2).

N'est-ce point là, en effet, la pensée qui inspire toutes les

(1) 52.

(2) Voir les dithyrambes, intéressés, sans doute, de Bussy-Rabutin, 17 sept. 1667 ; 16 févr., 5 mars 68, 16 sept., 7 oct. 79 ; 1er janv., 1er févr. 80. Mêmes éloges, mêmes superlatifs dans les écrits contemporains, sans parler des « Préfaces » et des « Dédicaces » qui vivent de ce genre de louanges.

Mme de Sévigné, par exemple, écrit : « Voilà une lettre de mon fils qui vous divertira : ce sont des détails qui font plaisir. Vous verrez que le roi est si parfaitement heureux, que désormais il n'aura qu'à dire ce qu'il désire dans l'Europe, sans prendre la peine d'aller lui-même à la tête de son armée : on se trouvera heureux de le lui donner. » (13 juin 1672.) Bussy-Rabutin ne reste pas en dette d'enthousiasme et, digne correspondant d'une admiratrice aussi élogieuse, écrit : « La Fortune qui depuis la naissance du monde avoit toujours été indifférente a pris enfin parti pour sa Majesté : jamais prince n'a été si longtemps heureux ; il y a 35 ans que ses prospérités durent. Je voudrois bien savoir ce que lui diroit Voiture, qui était, disoit-il à Monsieur le Prince, épuisé sur les louanges pour quatre ou cinq campagnes heureuses. Il faut ou redire les mêmes choses, ou se taire sur les belles actions du roi. Il en fait plus de nouvelles tous les jours qu'il n'y a de tours différents dans notre langue pour le louer dignement. » (20 août 1677, *Corr. Sévigné*, t. V, 286.)

entreprises littéraires, artistiques ou scientifiques (1) du règne, le leitmotif de tous les discours, l'ambition que proclament tous ceux qui, de loin ou de près, sont mêlés à la grandeur de Versailles et collaborent à la gloire du maître? Organisées

(1) Rappelons, par exemple, l'édit de 1686, qui remanie le régime de la librairie en vue de favoriser l'accroissement des sciences et des beaux-arts. (JOURDAIN, II, 21.)

Extrayons des nombreux témoignages possibles les deux curieux documents que voici : l'éditeur des *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*, le Duc du Maine, dédiant à Mme de Montespan ces précieuses primeurs, écrit : « Il (le Duc) trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des Auteurs qui nous disent des choses si fort au-dessous de ce que nous voyons. Comment pourroit-il estre frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin luy racontent. Ses nourrices dès le berceau ont accoûtumé ses oreilles à de plus grandes choses. On luy parle comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans. Il n'a que sept ans, et il a déjà vû chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'Antiquité. »

MÉZERAY fait précéder son *Abrégé chronologique de l'histoire de France* de ce titre pompeux, qui répond au luxe vraiment royal de l'édition :

A la postérité.
Pour la gloire perpétuelle
Du Règne triomphant
De Louis le Grand
Et le valeureux.
Roy très-chrestien,
Toujours victorieux,
Toujours Auguste,
Qui a commencé de vaincre aussi-tost
Que de régner
Qui, par sa clémence a rendu la
Tranquilité à son estat
. . . .
Et qui par sa munificence a mis les
Sciences et les beaux-arts
Dans leur perfection
Oraison,
Face le Ciel
Que ses conquestes aillent aussi
Loing que sa renommée
Et que, le bonheur de son empire
Soit la félicité de tous
Les peuples de la terre.

C'est ainsi que les contemporains du Grand Roi entendaient cette modestie dont ils faisaient honneur à Louis XIV par la bouche de René BARY (*Parallèles*, 1680), opposant la modestie des rois français à l'étalage de vanité des rois espagnols et les nombreux titres de Charles-Quint au simple « Roy de France et de Navarre » arboré par François Ier !

par le mécénat royal pour rendre les Muses plus florissantes qu'elles ne furent jamais, instituées d'en haut pour « donner de l'esprit, de la majesté et de la grandeur à tous les ouvrages qui s'entreprendroient », investies par le roi lui-même du soin de sa gloire, les Académies (*Petite Académie* créée en 1663 dans l'unique but de composer des inscriptions et des devises pour les arcs de triomphe, les monuments, les médailles dédiés à la gloire de Louis XIV ; *Académie des Sciences*, 1666 ; *Manufacture royale des meubles de la Couronne*, 1667 ; *Académie d'architecture*, 1671) s'emploient officiellement, avec l'encouragement du pouvoir, à réaliser la pensée du règne : porter les sciences et les arts à leur perfection, enlever le sceptre à l'Italie, égaler le siècle de Louis XIV au siècle d'Auguste, doter, comme le disait Colbert, la France de « choses aussi étonnantes » que toutes les merveilles antiques. Porte-parole de l'orgueil de tous, elles proclament que la France dépasse de tout l'éclat de son génie la Grèce et Rome, qu'elle surpasse l'Antiquité, qu'elle n'a d'égale qu'elle-même.

Le parti des modernes, dans sa lutte contre l'Antiquité, a pour alliée la royauté, et, interprètes dociles, échos fidèles, les représentants officiels des Académies se font les hérauts de la France moderne « C'est dans cet hôtel (la Manufacture royale), écrit le *Mercure galant*, que se sont instruits et perfectionnés tant d'habiles ouvriers qui, depuis son établissement, se sont répandus dans le royaume et surtout dans la capitale, où ils ont poussé les beaux-arts, au point de ne plus guère faire envier ni regretter par les Français les admirables ouvrages des Grecs et des Romains. »

Ainsi de toutes pièces se crée, en pleine gloire de Versailles, la légende du « Siècle de miracles et de prodiges ». Courtisans, favoris, académies, tous ceux qui, directement ou indirectement, touchent à la personne du roi et approchent sa gloire, mêlent leurs voix en un concert majestueux et brodent sur les merveilles sans égales du « Siècle de Louis le Grand » de dithyrambiques variations (1). Colbert, parlant

(1) M. Jauglon, sorte d'ingénieur à tout faire, « n'a point de plus forte passion que celle de travailler pour la gloire de son Prince. Il imagine depuis sept ou

à l'Académie, le 13 juin 1677, n'exhortait-il point la compagnie à « travailler pour la gloire d'un grand prince qui donnoit un si beau champ à l'Académie pour célébrer les victoires qu'il remporteroit sur mer et sur terre » ?

Donc l'Académie, pour témoigner sa reconnaissance et s'acquitter loyalement à l'égard du roi qui lui avait « confié » sa gloire, s'employait, comme le dira l'évêque de Noyon (1698), à « consacrer le nom de l'incomparable Louis à l'immortalité ». Le parallèle entre Auguste et Louis XIV, entre la gloire d'Athènes et de Rome et la gloire du siècle de Louis le Grand devient, à l'Académie, le cliché obligatoire de tous les discours (1). Tour à tour, les voix les plus éloquentes

huit mois une espèce de monument le plus beau et le plus auguste qui se soit veu dans toute l'Antiquité. Il renfermera d'une manière admirable toutes les Victoires, les Combats et les prises de Villes, qui font appeler le règne de Louis le Grand, un Règne de Miracles et de Prodiges ». *Mercure galant*, octobre 1678, 131.

(1) « Il se fait entre ce Prince et vous (Louis XIV et l'Académie) un commerce de gloire; et si sa Protection vous fait tant d'honneur, vous pouvez vous flatter de n'être pas inutiles à sa gloire. » (*Discours* de l'Abbé de Choisy à l'Académie, 1677.) « Vous n'avez bravé les périls... que pour porter la félicité de nostre siècle au dessus de tout ce qu'on dit de celle du siècle d'Auguste. » (*Compliment* fait au roy au nom de l'Académie française par M. Rose. *Mercure galant*, juin 1679, 127.) Rose l'appelle un peu plus loin (130) : « le roy donné de Dieu par miracle, pour estre l'honneur, les délices, et (si sa modestie peut souffrir ce terme), le maistre du genre humain. » Rose, ce disant, ne fait, déclare-t-il lui-même, que remplir le devoir professionnel de l'Académie, les veilles de l'Académie étant consacrées, ajoute-t-il, à l'immortalité du nom de son auguste protecteur (118).

La Monnoye, dans une pièce de vers présentée à l'Académie (1671), compare Louis XIV à une divinité. Voir de curieux exemples d'adulation académique dans Mesnard (30 et suiv.). Dans une piece : *Sur l'amour qu'a le Roy pour les Lettres et les Sciences, comme il paroist entre autres choses par le bastiment de l'Observatoire, l'établissement de l'Académie royale des Sciences, l'hostel des Invalides, et le rétablissement de la Discipline militaire*, nous relevons les comparaisons suivantes :

Qu'importe qu'aujourd'huy la Grèce ne retienne
Que les superbes noms de la Grèce ancienne,
Que des restes douteux, et de tristes débris
De ces murs où les arts étaloient tout leur prix ?
D'un grand Roy pour Paris les bontez souveraines
Consolent l'Univers de la perte d'Athènes
. . . .

entonnent l'hosanna en l'honneur du « Très grand », soit qu'elles célèbrent, tel Huet (13 août 1674) « toutes ces grandes et merveilleuses qualitez qui partagées autrefois, ont fait plusieurs Héros, et qui, réünies aujourd'huy, ne font que celui à qui nous avons l'honneur d'obéir », ou que, tel Tallemant le Jeune (27 mai 1675), elles comprennent dans un seul éloge Alexandre, Auguste et Louis le Grand, et célèbrent en son siècle « l'une de ces périodes merveilleuses de l'histoire » décrétées par le Ciel, préparées par un « amas brillant de génies admirables dans tous les Arts et par de nouvelles lumières qui *semblent* venir par avance esclairer ces lieux où ces grands hommes devoient paroistre pour rendre ces lieux plus dignes d'estre le théâtre fameux de leurs grandes actions », comblées enfin par la main prodigue de la Providence de « tout ce que la terre (peut) produire de plus merveilleux et.... accompagnées de tout ce qu'il (peut) y avoir de plus esclatant dans le monde ». Grâce à l'invincible Héros, les arts ont pris un accroissement incroyable, et la France s'est placée « au-dessus de tous les autres royaumes du

Après l'illustre accord des Muses et de Mars,
Que pourroient à ta gloire opposer les Césars ?
Que la Postérité, grand Roy, seroit injuste,
Si tu n'estois qu'égal chez elle au grand Auguste,
Et si de tes hauts faits l'éternel souvenir
Ne tenoit que le rang qu'il y pourroit tenir !
Sous luy du Monde entier les forces succombèrent.
Sous ses loix à l'envy les Muses triomphèrent,
On a droit jusque là de vous traiter d'égaux,
L'avantage est pareil, et vous estes rivaux :
Mais Auguste, ou l'amour, ou l'effroy de la terre,
Se borna dans les soins, ou de paix ou de guerre ;
Il sceut les partager, et toy seul à la fois,
De ces soins réunis tu soûtiens tout le poids.
(Dans *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence*, 359, et suiv.)

Voir encore dans Romain ROLLAND, *Histoire de l'Opéra* (255) les fades vers où le librettiste de l'opéra *Pomone* (joué le 19 mars 1671) compare Louis XIV à Mars et Paris à Rome :

Dans l'auguste Louis, je trouve un nouveau Mars,
Dans sa ville superbe, une nouvelle Rome,
Jamais, jamais, un si grand homme
Ne fut assis au trône des Césars.

monde » (1). C'est de lui que vient le bonheur de la France et grâce à lui que « la gloire est toute chez les François, la valeur au suprême degré, et tous les Arts dans leur dernière perfection. Siècle de grandeur et de gloire pour la France, qui répandra sur tout l'avenir, la mémoire immortelle du plus vaillant, du plus sage, du plus juste et du plus magnifique de tous les Rois » (2). La paix, fruit de la victoire, promet aux arts ces loisirs qui les rendent glorieux. Les progrès que firent les Romains dans les lettres au temps d'Auguste furent le fruit de la paix qu'il donna à l'Europe. « Quand la vertu Romaine n'eut plus d'occasion de se signaler dans les combats, elle ne demeura pas oisive mais changeant seulement d'objet, elle ne se fit pas moins admirer dans les exercices de la paix qu'elle avait fait dans ceux de la guerre. A présent, toutes choses ne sont pas moins heureusement disposées à la perfection des beaux arts. Nous avons la paix, nous avons un Auguste, nous avons un Mécénas, et cette heureuse disposition doit faire espérer que nous ne manquerons pas d'Horaces ny de Virgiles (3). »

Les plus grands, un Racine lui-même, un Boileau ou un La Bruyère, n'échappent point à cette obligation de flatterie : ils paient avec dignité leur tribut d'hommages au Monarque, courtisans discrets, flagorneurs non point. Les médiocres s'en acquittent avec ivresse, et, grisés par cette atmosphère d'encens, enveloppent dans une même adoration et le roi qui fait la France glorieuse et les serviteurs de sa gloire. Démentant la prédiction de Patru qui déclarait, en 1640, à la face de la Compagnie : « N'espérez pas de trouver à l'avenir des hommes qui vous ressemblent, c'est bien assez à nostre siècle de s'être vu une fois quarante personnes d'une vertu si éminente : un si grand effort n'a pu se faire sans épuiser la Nature », ils se prodiguent généreusement l'admiration et, à la grande colère de Boileau, irrité de voir des hommes comme La Fontaine ou Bossuet perdus dans une compagnie composée de « gens du plus vulgaire mérite et

(1) *Disc. Tallemant*, 27 mai 1675.
(2) *Panégyrique du roi par l'Abbé Tallemant le Jeune*, 25 août 1671.
(3) *Discours de l'Abbé Gallois*, 1679, 560.

grands seulement dans leur propre imagination », se prédisent la destinée glorieuse des Démosthène et des Virgile. « La langue françoise par vos soins est parvenuë à sa dernière perfection... Considérez le juste rapport qu'il y a entre les trois siècles Académiques (les siècles de Platon et de Cicéron et le siècle présent) dont je vous ai parlé, et adjoutez y que les langues Grecque et Latine avoient aussi dans ce mesme temps atteint leur dernière pureté. Puisque le Siècle de Louis a le mesme avantage, je croy qu'avec vous, Messieurs, il ne manquera point de Demosthènes, d'Homères, d'Horaces, ni de Virgiles et il y a apparence que notre grand Monarque plus vaillant qu'Alexandre, et plus aimable qu'Auguste, trouvera aussi des Orateurs et des Poëtes qui surpasseront ceux de l'antiquité (1). »

Les déclarations de Perrault flottaient dans l'atmosphère de l'Académie. Bon serviteur du plus glorieux des rois et du plus généreux des maîtres, il acquittait publiquement la dette de l'Académie à l'égard du pouvoir. Répondant à l'invite de Colbert, il s'employait docilement à publier la « gloire » du Mécène. Porte-parole de ce public délicat et superficiel dont nous allons étudier la mentalité et les goûts, il affirmait à la face de l'Europe la supériorité des temps présents sur les temps antiques : il ramassait les thèmes épars et les groupant en un finale grandiose, il écrivait son *Poème du Siècle de Louis le Grand* (2).

(1) *Discours de Tallemant le Jeune: De l'utilité des Académies*, 27 mai 1675. Voir encore le *Discours Verjus*, 24 juillet 1679. « Où vit-on jamais une Assemblée plus complette et mieux assortie de maistres les plus parfaits en toutes sortes de belles et utiles connoissances ? Y a-t-il rien de sublime, de solide et d'agréable dans les Sciences qui ne se trouve parmi vous ? » Le cliché est de vieille tradition à l'Académie : « C'est par vous, disait Scudéry, que les Muses Grecques et Latines sont véritablement devenues Françoises, qu'Athènes et Rome n'ont rien eu que n'ait Paris et que le Lycée cède à l'Académie. » Ou encore Patru : « Véritablement quand je considère qu'on trouve en cette docte assemblée tout ce que Rome et Athènes ont pu produire de plus merveilleux... »

(2) Non moins éloquent est le frontispice qui précède la première édition de ses *Éloges* (1696). Autour de Louis XIV sont groupés tous les personnages illustres qui ont ennobli la France depuis la mort de Henri IV. Ce *Poème du Siècle de Louis le Grand* en image est accompagné de la devise : Le Ciel en sa faveur forma tant de grands hommes.

CHAPITRE II

Le milieu : le public des honnêtes gens. Sa culture.

I. La littérature et les salons.
II. Ce qu'apprennent de l'Antiquité les mondains. L'éducation de l'honnête homme.
III. Son aversion innée de l'érudition. La science ennuyeuse. Le Pédant. La science mondaine. L'idéal du mondain. Les qualités du bel esprit. Tout, dans sa mentalité, l'éloigne de la véritable Antiquité.
IV. La littérature qui lui agrée. L'Antiquité des honnêtes gens.
V. L'Antiquité jugée par un aréopage de mondains.
VI. Ce que lisent de l'Antiquité les honnêtes gens. Les « belles infidèles ». Comment ils lisent l'Antiquité. Leur sentiment de supériorité, leur dédain à son endroit. Le goût délicat des mondains. Ce qu'imitent de l'Antiquité la littérature et l'art qui s'adressent à lui.
VII. Le « goût de la vieille cour » et le grand goût classique. Leur antagonisme irréductible. Les Classiques sont les vrais fauteurs de nouveauté et les révolutionnaires du siècle.

I.

La culture intellectuelle, naguère privilège d'une élite ou monopole des spécialistes, s'est vulgarisée, depuis que la vie de cour, rassemblant la noblesse et la groupant autour du trône, a mis à la mode les plaisirs de l'esprit. De François Ier à Louis XIV, les centres de culture : salons, ruelles, académies au petit pied, vont se multipliant partout en France. A l'instar du salon royal, voici s'ouvrir les salons nobles, à l'exemple des salons armoriés se créer les salons bourgeois. Le groupement spontané, constitué au gré des affinités intellectuelles, devient le mode naturel de sociabilité, le salon où l'on cause le milieu habituel où se rassemblent en une élégante familiarité la littérature et le monde.

A cette société aristocratique et mondaine convient une littérature qui reflète sa culture, prolonge sa mentalité, satisfait ses goûts : littérature peu chargée de science, hostile à l'érudition, médiocrement curieuse d'Antiquité, soucieuse, avant tout, d'élégance et respectueuse des bienséances : genres nouveaux créés de toutes pièces à son usage, genres antiques rajeunis, adaptés à ses *desiderata*, modernisés. A l'Humanisme savant voici succéder, sous l'action de ce facteur nouveau et tout-puissant, le monde, une littérature *moderne* et mondaine : la littérature de salon.

Le goût mondain a ses écrivains. Il a ses apologistes et ses théoriciens. Nous les connaissons : ce sont ces esprits indépendants et affranchis du préjugé à qui leur tempérament tient lieu de principes, la mode et les suggestions de l'actualité de conviction et d'esthétique : les modernes. Il a ses courtisans. N'est-il pas, ce public mondain, le seul qui fasse loi, le seul qui distribue faveurs et honneurs, le seul qui rende désirable la notoriété ? Il a ses flatteurs : des habiles ou des médiocres, esprits faciles, doués de verve plus que riches de fond, toujours prêts à ériger leurs ignorances en sagesse et leurs répulsions en doctrine, ceux-là mêmes que combattra Boileau et qu'exaltera Perrault. Dans cette lutte de tous les jours que livrent au grand goût inspiré de l'Antique le bel esprit et le goût du joli et du fin, le « monde » trouve naturellement un allié dans le parti des modernes. Honnêtes gens et modernes font cause commune contre l'Antiquité, l'Antiquité vraie, pratiquée et défendue par les grands Classiques.

II.

Que savent de l'Antiquité les honnêtes gens ? A ne tenir compte, d'abord, que de leurs antipathies, l'on pourrait répondre : ils n'éprouvent que dégoût et mépris pour une certaine Antiquité, l'Antiquité des professionnels, l'Antiquité des Régents de Collèges, l'Antiquité de l'École.

L'on a dit la routine désespérante de l'Université (1), et comment, délaissant très vite les méthodes préconisées par les humanistes, réfractaire aux impulsions vivifiantes, à l'enthousiasme qui, aux plus belles années de la Renaissance, avaient régénéré l'enseignement de l'Antiquité, elle retombe, dès la fin du XVIe siècle, dans la vieille ornière scolastique. En dépit de la réforme de 1600 qui, sur plus d'un point, porte très nettement l'empreinte de l'esprit nouveau et fait siennes les méthodes pratiquées par la Renaissance, le mal, comme l'on sait, ne fera qu'aller croissant jusqu'à l'intervention décisive et efficace de Rollin. Faute de prendre en main la direction du mouvement, faute de s'adapter aux temps, l'Université, de plus en plus, s'isole. Elle se voit bientôt devancée et délaissée.

Que si, comparée aux méthodes de Donat et de Priscien et au *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu, la *Grammaire* de Despautère marque un progrès indéniable vers la simplification et la clarté, n'oublions ni la forme barbare sous laquelle s'exprime une érudition touffue et broussailleuse à plaisir, ni l'abus des règles et des formules qui y sévit. Et les conséquences immédiates ou lointaines de cette scolastique, aussi aride, aussi moyenâgeuse que l'ancienne ? L'ennui, le terrible ennui, que déplorent avec une significative unanimité, tous les témoignages du temps. Mais aussi, une aversion croissante pour cette latinité qui apparaît à l'élève tout

(1) Voir Rigault, 58 et suiv.

d'abord comme matière à devoirs purement grammaticaux, et plus tard, après des années d'ingrat labeur, sollicite son attention sous forme de textes le plus souvent tronqués,— les explications interminables de textes faites par le maître sont, nous le savons, l'un des exercices particulièrement en honneur à l'*Alma mater*, — expliqués d'une façon toute mécanique, en vue d'un profit surtout formel. Au bout de tout cela, enfin, le mépris pour une Antiquité abordée par ses plus petits côtés, machinalement étudiée, lettre fastidieuse à travers laquelle ne transparaît point l'esprit, pour une Antiquité devenue synonyme de sécheresse et de barbarie, mépris pour le maître qui l'inculque et les Collèges où elle s'enseigne.

D'une part, donc, c'est la connaissance même des langues antiques compromise et réduite à une déplorable insuffisance, par la faute des méthodes employées. Mal enseignés, mal connus, plus vite oubliés qu'appris, le latin et le grec, tristes compagnons d'années moroses, font partie de ce bagage incommode que rejette l'adolescent, sitôt délivré de la servitude des Collèges. Les langues anciennes deviennent la spécialité d'une minorité de plus en plus restreinte, de plus en plus dédaignée. « Il n'y a presque plus que les docteurs qui sachent bien le latin », constate, non sans mépris, le chevalier de Méré.

Que dire, enfin, de ces régents des Collèges, anachronismes vivants, dont le pédantisme proverbial s'accompagne de l'obscurantisme le plus étroit ? Enseigner le latin en latin, c'est là le fait d'une pédagogie discutable, mais, que penser d'un corps officiel qui, au temps même de la plus grande gloire de Corneille et de Descartes, proscrit systématiquement le français des préaux et des classes, affecte d'ignorer l'idiome vulgaire dans les programmes d'enseignement *flagitiumque putat nativo idiomate fari*, le condamne en tout au plus outrageant ilotisme ? L'interdit dont se voient frappés les auteurs modernes dans les classes, n'est qu'une conséquence parmi d'autres de cet ostracisme impitoyable dont l'Université frappe tout ce qui est actuel, et nous assistons à ce spectacle paradoxal d'un corps d'Etat ignorant de parti

pris son temps, témoin indifférent ou hostile d'une époque de gloire nationale, condamnant toutes les conquêtes et les enrichissements du génie contemporain comme nouveautés dangereuses. La haine du moderne fait, pourrait-on dire, partie des statuts académiques et des vertus professorales : s'isolant du milieu contemporain, l'Université se cantonne jalousement dans l'admiration d'une littérature lointaine et dépassée.

Nous comprenons les critiques des spécialistes, le P. Lamy, ou Lancelot, ou Fleury, et les railleries des profanes, Perrault ou Molière, et que tant de barbarie, tant d'inélégance, tant d'ignorantisme aidant, le fossé aille se creusant de plus en plus profond entre l'École et le monde et l'Antiquité qu'elle patronne. « On ne lit plus les auteurs, et on ne les sait plus lire, écrit T. Lefèvre ; ce n'est pas ainsi qu'enseignaient les Turnèbe et les Passerat. Il est grand temps de se remettre à suivre leurs traces ; c'est en les prenant pour modèles qu'on fera tomber cette rouille qui couvre les belles-lettres ; et grâce à ce réveil, la noblesse mettra autant d'empressement à les cultiver, qu'elle met aujourd'hui d'ardeur à les fuir. Et ce n'est pas à tort, car pour les lettres qu'on enseigne aujourd'hui, y a-t-il rien de plus barbare, de moins utile, rien qu'il faille plus s'empresser de désapprendre si l'on veut avoir commerce avec de vrais honnêtes gens (1) ? »

Et voici, grâce à l'enseignement rival, s'accentuer davantage encore l'antagonisme entre le monde et l'École. Le temps est passé où l'érudition, où l'Antiquité, franchissant l'enceinte des Écoles, excitaient l'enthousiasme de tous, où l'ardeur du savoir gagnait à son tour le public courtois. A un âge curieux de tout savoir au prix des plus durs labeurs, succède un siècle qui veut acquérir le minimum de science nécessaire à la réussite de la vie et au commerce du monde,

(1) Cité dans Lantoine, 62. Tel Bussy-Rabutin qui, brillant élève du collège de Clermont, devait, plus tard, juger sévèrement l'enseignement qu'il avait reçu chez les Jésuites, le trouvant suranné, leur reprochant d'enseigner les langues à l'aide de procédés mal avisés, et d'immobiliser l'élève dans l'étude du formalisme antique. (Gérard-Gailly, *Bussy-Rabutin*, 233.)

avec un minimum de travail et d'efforts. « Les excès que j'ai remarqués dans Vossius, écrivait le savant Gibert, sont moins un effet de son goût particulier, que celui du siècle où il a commencé à vivre.... Ce siècle était le règne de la philosophie et de la critique. Un autre goût s'est introduit, qui ne va plus à cette vaste et profonde littérature, mais à un esprit plus fin, et à un discernement plus exquis qui rend les gens moins savants, mais plus utiles aux bonnes choses (1). »

D'une part, un enseignement qui s'isole du siècle, de l'autre, un organisme souple, qui se modèle avec une plasticité merveilleuse sur les besoins du temps, fait son bien de tous les progrès, s'adapte étroitement à l'évolution. La lutte entre les Jésuites et l'Université est plus que la rivalité de deux corps enseignants ou de deux méthodes. L'enseignement de la Compagnie, s'inspirant des goûts du public de choix qui fréquente ses écoles, les flattant, les développant opportunément, ne fera qu'accentuer le divorce entre la société mondaine et le monde des spécialistes, en rendant plus complet, plus irréductible, le contraste entre la mentalité du « savant » et la tournure d'esprit, la culture de l'honnête homme.

Là-bas, dans l'Université, une Antiquité hérissée de gloses, lourde d'ennui, rébarbative. Ici, chez les Jésuites, une vulgarisation agréable et toute extérieure de l'Antiquité, une Antiquité aimable, agrémentée de fioritures et attrayante, aussi différente de la véritable Antiquité, que l'est d'une statue antique une statue de Girardon : l'Antiquité des tapisseries de haute lice, ou des décorations mythologiques qui ornent les salons du temps ; nulle part, cette connaissance forte des littératures anciennes qui fait le fondement solide de la personnalité d'un Racine, ou d'un La Fontaine : des grands Classiques. Un peu d'érudition, mais une érudition variée, élégante, discrète, un peu de science, mais une science amusante qui parle aux yeux et n'éveille point les curiosités indiscrètes de l'esprit, de tout un peu : l'enseignement des

(1) Cité dans Lantoine, 21.

Jésuites dose avec adresse les connaissances indispensables au public nombreux qui fréquente ses écoles : aristocratie, noblesse de tout ordre, bourgeoisie : l'élite de la France.

Et voici surgir, en face de l'École, des concurrents plus redoutables encore : les Ordres enseignants, Oratoriens, Maîtres de Port-Royal. L'esprit moderne, cette fois, se substitue résolument à l'esprit archaïque du « Pays latin ».

Un sage éclectisme, une habile entente des besoins profonds du temps, un sens très averti du « moment », un juste souci d'équilibre, tels sont, d'un mot, les caractères essentiels de cet enseignement. Accordant au français la place qui lui revient logiquement dans un plan d'éducation destiné à des Français, Port-Royal ou l'Oratoire donnent à l'instruction de la jeunesse cette base nationale sur laquelle vient s'échafauder tout naturellement leur harmonieux système. Latin et français cessent de s'exclure et de se combattre. Suivant le mot fameux d'Arnauld, lire les Anciens, n'est-ce point en même temps pour l'élève se préparer à bien écrire en sa langue ? Les langues antiques apprises en français, n'est-ce point le maniement délicat du mécanisme antique développant cette maîtrise de la langue, cette souple virtuosité, ce sens des nuances et du mot propre, qui distinguent l'homme cultivé du simple pratiquant ? L'une fortifiant l'autre, l'étude de la langue nationale et l'étude des langues savantes, dès lors, iront de pair, pour le plus grand profit de chacune. Il n'est pas jusqu'aux langues étrangères : italien ou espagnol qui, dans ce programme compréhensif, ne trouvent, elles aussi, leur place. Enfin, soucieux de former l'esprit autant que de l'enrichir, ces éducateurs éclairés font la part raisonnable aux sciences : géographie, mathématiques, sciences de la nature. Au lieu de déraciner intellectuellement l'élève, en l'isolant de son temps, en le claquemurant dans l'étude d'un passé qui lui est étranger, en le condamnant à la fréquentation exclusive du « Pays latin », ils se préoccupent de le rattacher à ses origines et à son pays : ils font de l'histoire française matière d'enseignement. Et comme, à leurs yeux, la façon de savoir vaut mieux que ce qu'on sait, ils ne croiront pas forfaire à leur conscience

religieuse en lui donnant pour maître à penser le plus moderne des philosophes : ils empruntent à la méthode cartésienne son esprit et ses règles. Grâce à eux, le Cartésianisme, un Cartésianisme prudent, se vulgarisera, se répandra par la voie de l'école dans le milieu des honnêtes gens.

D'un mot, une éducation sagement comprise qui fait la part également belle à l'Antique et au Moderne, une pédagogie ennemie du pédantisme, de l'érudition vaine et des surcharges, et qui transporte dans l'enseignement des langues anciennes ce même souci de clarté, ce goût des termes simples et bien définis, cette haine du jargon et des mots techniques que professe, par système, le Cartésianisme, vise à la connaissance des choses, non moins qu'à la maîtrise de la forme, substitue à la superstition de l'autorité l'usage mesuré de la raison, telle est la méthode en honneur à Juilly ou aux Petites Écoles, tel est l'enseignement progressiste de l'Oratoire et de Port-Royal. Cette fois, enfin, l'Antiquité trouve des maîtres dignes d'elle, connaisseurs éclairés, prudents, sans doute (1), mais exempts de partis pris, et ennemis de tout fanatisme. La connaissance des meilleurs auteurs, la science approfondie des langues antiques, un Humanisme de bon ton, voilà le bagage intellectuel qu'emportent dans le monde les élèves de ces maîtres choisis. Le culte sagement pratiqué du progrès, le goût du moderne n'excluent point, chez les rivaux des Collèges et des Jésuites, la pratique des solides disciplines antiques. Nous voici, en vérité, bien loin de l'enseignement archaïque de l'Université.

(1) Voir sur les réserves qu'inspire aux Jansénistes l'antiquité païenne : RIGAULT, 68.

III.

Trop pédantesquement enseignée dans l'Université, trop superficiellement cultivée dans les écoles de la Compagnie, l'Antiquité, disions-nous, échappe au plus grand nombre des honnêtes gens. La connaissance vraie des auteurs anciens est le privilège d'une minorité : cette portion relativement restreinte de la jeunesse qui fréquente les Petites Écoles ou les Collèges de l'Oratoire. Ajoutons maintenant : les partis pris du goût mondain, sa direction exclusive, son aversion innée de l'érudition, à leur tour, ne font que renforcer son indifférence à l'égard de l'Antiquité, et rendre plus irréductible le contraste entre l'École et le monde.

Demandons aux esprits les plus divers ce qu'ils pensent de la science et de l'érudition, feuilletons les écrits et les correspondances du siècle, reconstituons le portrait du savant dont ils nous fournissent les traits épars.

« Pour estre estimé savant aujourd'huy, écrit Joseph Scaliger, il ne fault prendre aultre juge qu'un courtisan ou une femme.... Le mespris des lettres croist de jour à aultre, la présomption et ignorance accompagnée d'orgueil intolérable et aultres telles traverses, seront cause que les hommes de bien ne se rompront plus la teste après des choses qui demandent aultre siècle que celui-ci. Nostre France en a bien sa part et en monstre le chemin aux aultres (1). »

Ce témoignage émanant d'un spectateur bien renseigné, l'un des Princes de la critique, nous est précieux. Il atteste que, de très bonne heure, dès la fin du XVIe siècle, au lendemain de la Renaissance et de la mode de l'érudition, l'approbation mondaine est la mesure à laquelle s'évalue le mérite du savant, l'orgueil et la présomption de l'ignorant mondain l'une des causes de la défaveur et de la faillite rapide de

(1) Lettres du 12 mai 1587 et du 9 sept. 1598. Cité par Uri.

l'érudition. Pour quelques érudits philosophes ou spécialistes comme Saumaise ou Du Cange, pour quelques dévots mondains de la science comme les habitués du Cabinet du Puy (1), combien d'indifférents, de railleurs ou d'hostiles ! Une société aristocratique et mondaine ne daigne s'intéresser à la science que si elle réunit les qualités qui lui agréent, n'accorde sa faveur au savant que s'il est de son monde, s'il est homme de bonne compagnie, s'il ne fait point étalage de son savoir et n'est « obligé à aucune façon particulière ». L'expression est de Montaigne et de Montaigne aussi cette définition de la science qui rend « la teste bien faite » plutôt que « bien pleine », et cette théorie de l'éducation qui attache plus de prix à la formation du jugement qu'à l'acquisition d'un savoir encyclopédique à la facon de Ponocrates. Tel il le définit au hasard de ses *Essais*, tel sera, avec d'insignifiantes variantes, l'honnête homme après Montaigne (2) : dédaigneux de la science et fier d'en afficher le mépris, insouciant des règles, des normes, qui guident l'appréciation du savant, indifférent aux qualités techniques et à l'habileté professionnelle qui font la joie des spécialistes : en somme, un esprit droit, jugeant de tout suivant les lumières naturelles de sa raison, et mesurant la valeur d'un ouvrage au plaisir qu'il y trouve et aux impressions qu'il lui procure, et, par-dessus tout, dédaigneux souverainement du spécialiste, de celui qui « met enseigne », plein de morgue et grand seigneur à l'endroit du « savant » et du « docteur ».

« Qui ne voit, écrit Faret, parlant de la connaissance du grec et du latin, qu'elle perd tout son prix entre des mains communes et qu'estant comme elle est d'une essence noble et relevée.... c'est un exercice honteux pour elle de traisner comme elle fait aujourd'hui dans les Écoles de l'Université, entre les procès et les rumeurs du palais, et parmi les contestations où les médecins s'exercent sur la vie des hommes (3) ? » Avec Faret l'honnête homme professe, en effet,

(1) Voir Uri.

(2) Voir Villey, *Sources des Essais*, 3e Partie, Livre III, Chapitre iv.

(3) Très caractéristique est ce reproche *d'ennuyeux* que la société adresse communément au savant. « Rarement on trouve des personnes de bon goût :

qu'il est deux espèces de science : la science aimable, élégante, mondaine, et la science inutile et ennuyeuse, la science du spécialiste. De ce nombre est, par exemple, la Philologie, science sans éclat, constate avec mélancolie le savant Huet, « métier bas et presque dégradant d'assembleur de notes minutieuses et de pêcheur de variantes », de « sarcleur du champ de la littérature ». Celle-ci a son foyer dans les Collèges. Elle est le triste apanage des érudits de cabinet, des savants renfrognés, ratatinés, parcheminés comme les livres sur lesquels ils consument obscurément leur vie, des Grammairiens, des Commentateurs. Fuyons cette insupportable engeance : ce sont les savants « farouches ». « Nous nommons *farouche*, écrit Bouhours (1), un sçavant qui est toûjours sur ses livres, et qui a moins de commerce avec les vivans qu'avec les morts. » Son érudition n'est qu'une science de mots et de syllabes, qu'un fatras qui encombre l'esprit, l'empoussière, l'obscurcit. Elle ne sert qu'à fatiguer et à ennuyer le lecteur.

Savants farouches encore, nous dit Bouhours, ces esprits peu doués, qui ne doivent leur savoir qu'aux veilles et au labeur, peinent et font effort pour se farcir la tête de lectures, mais de lectures mal digérées. Le docteur « tout cru » est l'homme du savoir indigeste, celui, pour employer une expression heureuse, dont l'esprit « est plus chargé de science qu'il n'en est éclairé ». L'étude immodérée « engendre une crasse dans l'esprit (2) ». Elle le ferme au lieu de l'ouvrir largement, elle produit ces savants bornés qui savent bien une chose et en ignorent mille. L'étude, sans doute, est nécessaire. « Il est certain que la nature ne fait pas toute seule un bel esprit. La plus heureuse naissance a besoin d'une bonne éducation, et de cet usage du monde qui raffine l'intelligence, et qui subtilise le bon sens. De là vient que les savants de profession ne sont pas d'ordinaire de beaux esprits : comme ils sont toujours ensevelis dans l'étude, et

ce qui fait que la connoissance des belles Lettres, devient en plusieurs Sçavans, une érudition fort ennuyeuse. » SAINT-EVREMOND, III, 27.

(1) *Rem. nouv*, 439.

(2) SAINT-EVREMOND, VI, 132.

qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes gens, ils n'ont pas dans l'esprit une certaine politesse, et je ne sais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'est pas que la science soit contraire d'elle-même à la beauté de l'esprit ; mais c'est que les grands Docteurs et ceux qui savent le plus de Grec et de Latin, ne savent pas le plus souvent bien user de leur science (1). »

Voici le spécialiste, le savant de profession, celui qui fait des livres, métier sordide et déshonorant, indigne d'un mondain. « Une femme de condition faire des livres, dira Fontenelle, comment soutenir cette infamie (2) ! » Et voici le pédant « gâté » par le Collège, crasseux, balourd, malhonnête, orgueilleux parce qu'il sait quelque chose d'extraordinaire, et « faisant le Docteur » à tout propos, tranchant du *je*, dogmatisant, étalant à tout propos ce mauvais goût qui appartient par privilège au faux savant. « Je suis un docteur, écrit Corbinelli à Bussy-Rabutin (16 juin 1669), en s'excusant de n'avoir pas été faire visite à l'exilé. J'ai traduit tout Horace, tout Perse et tout Juvénal. Je suis farci de sentences, de préceptes et de maximes, et il ne tient qu'à moi d'en estre gâté ; je ne sais pas même si je ne le suis point, et par précaution ou par remède, j'eussé esté affermir ma santé auprès de vous, ou des préservatifs contre la Science. Il est vrai qu'elle rouille le génie, en polissant le jugement. »

La fausse science, enfin, rend le pédant étranger à son temps. A force de s'en abstraire, il ne le connaît plus. Trop exclusivement claquemuré dans l'étude des Anciens, trop jalousement attentif à pénétrer les arcanes de leurs livres, il ne comprend plus les Modernes. Le pédant égaré dans le monde moderne, c'est Furetière, dont Mme de Sévigné écrit à Bussy-Rabutin : « Je trouve que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde, ni de la Cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de

(1) Bouhours, *IVe Entretien*, 241.

(2) Fontenelle, *Éloge de Mme de Lambert*. Voir encore *Pluralité des Mondes* : « Voulez-vous que je fasse ici une figure sur le sable ? — Marquise : Non, je m'en passerai bien, et puis cela donnerait à mon parc un air savant que je ne veux pas qu'il ait. »

corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et la facilité des Ballets de Benserade et des Fables de La Fontaine ; cette porte leur est fermée, et la mienne aussi ; ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés au malheur de les improuver et d'être improuvés aussi des gens d'esprits. Nous avons trouvé beaucoup de ces gens-là. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire ; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudrait reprendre par le pied ; il y aurait trop d'affaires à le réparer, et enfin, nous trouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour eux. Car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer. C'est le sentiment que j'aurai toujours pour un homme qui combat le beau feu et les vers de Benserade, dont le Roi et toute la Cour a fait ses délices, et qui ne connoît pas les charmes des Fables de La Fontaine. Je ne m'en dédis point, il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme, et qu'à souhaiter de n'avoir point de commerce avec lui (1). » Le type du pédant c'est encore Vossius. « Il entendoit presque toutes les langues de l'Europe, et n'en parloit bien aucune. Il avoit une littérature immense. Il connoissoit à fond le génie et les coutumes des anciens peuples, mais il ignoroit entièrement les manières de son siècle. Son impolitesse se répandoit jusques sur ses expressions. Il s'exprimoit dans la conversation, comme il auroit fait dans un commentaire sur Juvénal, ou sur Pétrone (2). »

Et le monde, comme l'écrivait Mme de Sévigné, de fuir soigneusement le commerce des docteurs ennuyeux (3), les réduits de fermer jalousement leurs portes à quiconque « porte la livrée de pédanterie ». Il n'est pas jusqu'à la pro-

(1) 14 Mai 1686. *Corresp. Bussy*, V, 548.
(2) SAINT-ÉVREMOND, VI, cxliij.
(3) Parlant des guerres des Précieuses, SOMAIZE (I, 102) écrit qu'elles font une guerre continuelle aux esprits pédants. Après 1660, c'est-à-dire, au moment de la réaction contre la préciosité ridicule, se constituent des salons où ne pénètrent pas les pédants. Le divorce entre savants et mondains, ainsi, se fait de plus en plus complet.

vince, moins gâtée cependant, et prédisposée, semble-t-il, de par la rareté des ressources intellectuelles, à se montrer moins exclusive, qui n'oppose aux spécialistes la même fin de non-recevoir (1).

Ainsi, comme le disait joliment Corbinelli, l'antidote au mal du pédantisme, c'est le commerce et la fréquentation des honnêtes gens. Savant, n'est point forcément pédant. « Encore un mot de Latin, écrit le même Corbinelli (2), car nous autres savans en voulons dire *in ogni modo*, quand l'occasion s'en présente ; en quoi nous prétendons différer des pédans, qui en disent sans choix à tous propos. » Le savoir, en principe, n'est donc point incompatible avec la qualité d'honnête homme. Tout dépend de la façon dont on sait, de la façon discrète dont on produit son savoir. Le « vrai docteur », comme l'appelle Saint-Evremond, peut posséder toutes les sciences, mais il n'en fait point étalage. Le bon usage de la science, c'est là ce qui distingue le savant du monde, du savant des Collèges (3). Et voici, à mi-chemin entre le Collège et le monde, entre le Docteur « tout cru » et l'honnête homme, le bel esprit littérateur, le savant de bonne compagnie, le savant délicat que le Collège n'a point gâté, et que le monde a poli (4), le Docteur qui sacrifie aux grâces, « l'habile homme » (5). Vaugelas, le grammairien à l'usage des gens du monde, ne remplit point son livre de fatras et de je ne sais quelle érudition qui ne sert à rien, ou

(1) Voir BALDENSPERGER, *Revue d'Histoire de Lyon*, t. V, 1906, fasc. IV.

(2) A Bussy. (11 Février 1678) *Corresp. Bussy*, IV, 36.

(3) « Il (Camber, le compositeur d'opéras) avoit un des plus beaux génies du monde pour la Musique ; le plus entendu et le plus naturel : il lui falloit quelqu'un plus intelligent que lui, pour la direction de son génie. J'ajoûterai une instruction, qui pourra servir à tous les Sçavans en quelque matière que ce puisse être, c'est de rechercher le commerce des honnêtes gens de la Cour, autant que Camber l'a évité. Le bon-goût se forme avec eux : la science peut s'acquérir avec les Sçavans de profession ; le bon usage de la science ne s'acquiert que dans le monde. » SAINT-EVREMOND, III, 225.

(4) C'est ainsi que BOUHOURS définit les interlocuteurs de ses *Entretiens*.

(5) « *Sçavant homme* marque seulement une mémoire remplie de beaucoup de choses apprises par le moyen de l'étude et du travail ; au lieu que le mot d'*habile homme* enchérit sur cela : il suppose toute cette science et ajoute un génie élevé, un esprit solide, un jugement profond, un discernement étendu.» (BOUHOURS, *Suite des Remarques nouvelles*, 270.)

qui ne sert qu'à fatiguer les lecteurs, écrit Bouhours. « S'il cite quelquefois du Latin, c'est avec réserve, et quand il ne peut se faire entendre autrement. Quelque sombre que soit sa matière, il trouve le secret de l'égayer par des réflexions, subtiles mais sensées, et par des traits de louange ou de satire fort délicats. De sorte que les Remarques de M. de Vaugelas ont un agrément et une fleur que n'ont pas beaucoup de livres, dont la matière n'est ni sèche, ni épineuse. Mais ce que j'estime infiniment, il parle toujours en honneste homme ; il ne dit rien qui blesse la pudeur ou la bienséance : il ne se loüe point ; il ne fait point le docteur ; il ne dit jamais *selon moy ce mot est bon*, *selon moy ce mot ne vaut rien*, *dites sur ma parole*, etc. Enfin il ne se propose, point pour modèle (1). » Ou encore, Godeau dont Tallemant vante les qualités aimables et l'esprit exempt de toute pédanterie, Pellisson, l'esprit « le plus délicat de France, le modèle d'un génie bien doué », l'homme « capable de tout », et qui « feroit l'histoire du monde aussi bien qu'il fait une chanson », et tout cela de l'air le plus naturel du monde (2), Voiture, enfin, l'idéal des ruelles, la réalisation parfaite de ce type accompli que les Italiens désignaient avec Castiglione, sous le nom de « courtisan » et les Grecs de « galant homme » (3). « Ce sexe, écrit le Préfacier des *Œuvres* de Voiture (1660), a le goust très exquis pour la délicatesse de l'esprit, et il faut prendre ses mesures bien justes, pour estre toujours lu, ou écouté favorablement au Cercle et au Cabinet. C'est en quoi, celuy dont je t'entretiens, a esté un grand maistre. Il a très bien pratiqué cet oracle d'un Ancien, que c'est bien souvent un tour d'adresse que d'éviter de plaire aux Docteurs. » Il dit ailleurs, d'une façon non moins significa-

(1) Bouhours, *Rem. nouv.*, 537.

(2) *Clélie*, Cité par Cousin, *Société française*, II, 221. « Je sais le meilleur gré du monde au roi des grâces qu'il fait à Pellisson ; car il est encore plus honnête homme que bel esprit et personne en France ne l'a plus délicat que lui. » (Bussy à Mlle Dupré, 5 mars 1670, t. I, 247.) Le même à Dom Côme (26 février 1670, t. I, 245) : « Vous parlez toutes sortes de langues ; et quoique la vôtre naturelle soit sur le chapitre des grandes choses, vous entendez tout, et vous parlez quand il le faut à vos amis sur le sujet des bagatelles. »

(3) Somaize, I, 241.

tive : « Encore qu'il ait passé la meilleure partie de sa vie dans les divertissemens de la Cour, il ne laissoit pas d'avoir beaucoup d'estude et de connoissance des bons auteurs, il possédoit bien ce qu'on appelle les belles lettres : et ce qui l'a fait valoir davantage, est qu'il en sçavoit, autant que personne, le droit usage, et avoit une grande adresse à s'en servir. Quand il traitoit de quelque poinct de science, ou qu'il donnoit son jugement de quelque opinion, il le faisoit avec beaucoup de plaisir de ceux qui l'écoutoient, d'autant plus qu'il s'y prenoit toujours d'une façon galante, enjoüée, et qui ne sentoit point le chagrin et la contention de l'Escole. »

Ainsi, loin de considérer le commerce des bons auteurs comme le seul moyen de former l'esprit et de polir le jugement, le siècle du bel esprit fait un mérite suprême aux familiers des meilleurs livres d'avoir su préserver leur personnalité des dangers d'un pareil contact. Homme d'esprit, quoique nourri des bonnes lectures, tel est Voiture ! Fortune appréciable, il se voyait défendu contre les railleries du chevalier de Méré par le grand seigneur qu'était Bussy-Rabutin. « S'il n'est pas toujours juste, écrivait l'illustre disgracié (4 février 1673), sa négligence plaît mieux que la justesse de la plupart des autres, et le secret est de plaire. »

Traduire en conversation agréable ses études et son savoir, parler science ou littérature avec la même simplicité, le même naturel, la même clarté que si l'on parlait mode, voilà le secret que possède cet autre favori du public mondain : Chapelain. « Je ne pense pas qu'on puisse *trouver un esprit* plus éclairé, plus grand ni plus élevé, ni dont le savoir ne soit plus universel que le sien ; car enfin je ne vois rien qu'Aristhée ne sache pas. Si vous lui parlez des sciences les plus sublimes, les plus épineuses et les plus éloignées de la société ordinaire, il en parle comme s'il ne parloit jamais d'autre chose ; s'il s'agit d'un discours de philosophie, il le rend intelligible à ceux qui n'y savent rien.... Mais ce qu'il a de plus merveilleux, c'est qu'il sait aussi bien le monde que les sciences, et qu'on ne trouve ni en sa conversation ni en son esprit je ne sais quoi d'insupportable que presque tous les

savants ont. Au contraire Aristhée parle tellement comme un homme de la cour doit parler, qu'on ne peut pas parler mieux ; car il parle juste, il parle éloquemment, il parle sans affectation, et il parle cependant avec force.... Aristhée n'a pas une vertu sévère ni un savoir audacieux qui lui fasse mépriser la conversation des femmes ; au contraire, il s'y plaît extrêmement, et passe aussi agréablement les après-dinées toutes entières à parler de bagatelles que s'il ne savoit parler d'autre chose, il dit même des douceurs et des galanteries d'aussi bonne grâce et peut estre de meilleure que ceux qui sont galans de profession (1). » L'on reproche à Ménage son goût de la grammaire et son amour des langues, son trop de science. Mais on les lui pardonne en raison de sa galanterie. On l'aime, quoique savant. Ménandre, l'un des plus grands ministres des Précieuses, nous apprend Somaize, est considéré pour sa galanterie, malgré sa doctrine (2). Ménage est un pédant décrotté.

Ce fut, on le sait, le rôle de ces savants agréables, de ménager la transition entre la science et le monde et de familiariser un certain public mondain avec les questions qui intéressaient ou divisaient le monde littéraire. Civiliser la doctrine, en la dépaysant des Collèges, et la délivrant de la main des Pédants, telle était, de son propre aveu, la tâche que, le premier, se proposait Balzac (3). L'acceptation par le public profane des conventions aristotéliciennes au théâtre, fut l'œuvre de Chapelain (4). Les questions de grammaire, grâce à Ménage, franchissaient les portes des salons. La diplomatie cauteleuse et les artifices dialectiques de l'Abbé d'Aubignac aidant, le public des ruelles s'intéressait au mécanisme de la poésie Aristotélicienne. Bary travaillait, nous savons dans quel esprit indépendant et moderne, « pour l'endoctrinement des prétieuses qui ne sçavent point de latin ». Il écrivait en français une *Philosophie* et une *Rhétorique*

(1) Voir Cousin, *Soc. franç.*, II, 104-107.
(2) I, 171.
(3) *Lettres*, I, VII, 149, éd. 1665.
(4) Sur l'intérêt des ruelles pour les règles, et le succès de la *Préface de l'Adone* dans les salons, voir Kerviler, *Conrart*, 94.

pour rendre agréable et facile la connaissance de ces sciences au public des ruelles (1). Intérêt superficiel, sans doute, mode d'érudition éphémère, simple exception à cette règle générale du savoir-vivre mondain, qui exclut les questions de métier de la conversation des honnêtes gens. La manie de la science dégénérant en pédantisme, au déclin de l'Hôtel de Rambouillet, au lendemain de la mort de Voiture (1648), la préciosité se faisant savante dans les salons de Mme de Bonchavannes, ou de Mme de Brégis, de Mme André, de Mlle Bocquet, de MMes Arragonnais et d'Haligre, voyait, aux environs de 1660, se dresser contre elle le parti des mondains, les esprits de bon sens : Cotin, De Pure, Somaize, Saint-Evremond et, alliés d'un moment, les représentants du grand goût : les *Classiques*. Molière et Boileau flagellaient la préciosité ridicule des femmes savantes comme une dangereuse altération de l'idéal honnête formulé par Balthazar Castiglione dans son fameux *Courtisan* (traduit et édité en 1537, en 1538, en 1580, en 1585, en 1592, en 1630, etc.), et caractérisé en ces termes par l'auteur non moins lu de l'*Homme de Cour*, l'Espagnol Balthazar Gracian (*Homme de Cour*, 1633, 1684, 1693, 1702) dans sa définition de l'*Homme de mise :* « L'érudition galante est la provision des honnêtes gens. La connoissance de toutes les affaires du temps, les bons mots dits à propos, les façons de faire agréables font l'Homme à la mode, et plus il a de tout cela, moins il tient du vulgaire. Quelquefois un signe ou un geste fait plus d'impression que toutes les leçons d'un Maître sévère. L'art de converser a plus servi à quelques-uns que les sept Arts libéraux ensemble (2). »

(1) Somaize, *Dict.*, I, 47.

(2) Maxime XXII. Ailleurs (*Discret*, 25.) : « Il y a des hommes doués d'une certaine science de Cour, et de je ne sais quelle érudition savoureuse et familière qui fait qu'ils sont bien reçus partout et même recherchés avec empressement. Cette science est toute particulière, car elle ne s'apprend ni dans les Livres, ni dans les Ecoles, mais bien dans les théâtres du Bon Goût. La première et la plus délicieuse partie de cette érudition plausible est la connaissance universelle de tout ce qui est usage, une observation des plus belles actions des princes, des événements rares, des merveilles de la Nature, et des extravagances de la Fortune. Elle tient registre de ce qu'il y a de bien pensé dans les Livres, de curieux dans les Nouvelles, de judicieux dans les raison-

Tels sont donc, en somme, les éléments dont l'heureux mélange constitue le bel esprit : d'abord un « beau naturel », un « beau génie », appoint de la nature, sorte de privilège qu'elle réserve aux gens bien nés — la naissance ne confère-t-elle point à l'élite aristocratique l'esprit, comme elle lui confère l'élégance et la distinction souveraine des manières ? — cette facilité (1) qui dispense de demander tout à l'étude et à l'application (2), et, suppléant au savoir des livres, distingue le bel esprit du commun. Vient ensuite cette culture discrète et sommaire (3) qui enrichit la nature, la développe, pare l'esprit sans le surcharger. Savoir les langues : italien ou espagnol (4), savoir faire des vers — est-il possible, se demande Fontenelle, dans son historique de la vieille poésie française, qu'il y ait eû un temps où princes et nobles faisaient des vers ? Sans doute, mais, excuse suprême, « ces vers là se faisoient sans étude et sans science et par consé-

nements et de piquant au vif dans les satires. Le plus grand ornement de l'homme plausible consiste dans une parfaite intelligence des matières, dans une connaissance à fond des principaux personnages de cette actuelle tragi-comédie de l'Univers. »

(1) La facilité, voilà l'une des qualités que relèvent le plus complaisamment les biographes du temps. « Il y a (dans ce que Bussy écrit) un certain caractère de finesse et de facilité qui fait toujours crier : es de Lope. » (Mme de Sévigné à Bussy, 29 juin 1686, *Corr. Bussy*, t. V, 566.) Parlant du P. Bourdaloue, la même correspondante vante « son esprit charmant » et « sa facilité fort aimable » (28 octobre 1685, t. V, 470).

(2) Segrais, *Nouv. fr.*, I. « On voit bien par là, comme il est dit dans la comédie du *Bourgeois gentilhomme*, que les gens de qualité savent tout, sans avoir rien appris. On ne vous eût pas soupçonné d'être Théologien. Mais en vérité, quand on a bien de l'esprit, on parle bien de tout. » (Marquise de Montataire à Bussy, 25 février 1686, *Corresp. Bussy*, t. V, 517.)

(3) « Je pense qu'on vous a dit vrai quand on vous a dit que je savois plus que la plupart des gens de qualité. Il y a parmi eux tant d'ignorance des belles-lettres, et dans la cour particulièrement, qu'on peut les surpasser sur cette matière et ne savoir pas grand'chose. » (Bussy à Rapin, 2 sept. 1671, II, 25.)

(4) Le latin n'est pas exclu de l'éducation des femmes les plus distinguées. Mme de Sévigné, Mme de Lafayette l'avaient appris, comme l'on sait, l'une de Ménage et l'autre de Segrais. La grande Dauphine, la Marquise de la Sablière, Mme de Fontevrault savaient le latin. (Cf. l'anecdote de la Duchesse de Bouillon répondant en latin aux compliments en latin de François de Harlay, archevêque de Paris. Emond, 122.) Somaize ne manque point de mentionner que les Précieuses les plus notoires connaissent l'italien et l'espagnol. *Dict.*, I, 42, 54, etc.

quent.... ne déshonoroient pas la noblesse (1) » — « une médiocre teinture des plus agréables questions qui s'agitent dans les bonnes compagnies ». c'est là, selon Faret, ce qui répond le mieux aux besoins de l'honnête homme. Un peu de mathématiques, car elles servent à un capitaine, la connaissance des choses principales qui se sont passées en France au temps présent, car il n'est point permis de les ignorer : l'honnête homme saura la chronologie des rois de France, la politique, la morale, l'histoire, qui sont l'étude des rois. Que lui importent Aristote et ses livres? Que lui importe le parfait enchainement des sciences, cette science encyclopédique que certains esprits « malades de trop de curiosité » — Faret pense à Sorel, l'auteur, le prophète de la *Science universelle* — voudraient mettre en cours. « Je l'aime mieux passablement imbu de plusieurs sciences, que solidement plongé en une seule.... et qui ne peut parler que d'une chose, est obligé de se taire trop souvent. »

Tout pour la société et tout par la société, telle est donc la formule de l'éducation de l'honnête homme. Ce minimum de science livresque resterait, en effet, sans valeur, s'il n'acquérait au contact du monde ce charme qui ne s'enseigne point par les livres. La « routine du monde » vient développer ce sens naturel qui fait pénétrer toutes choses, et rend attrayantes les qualités qui, si excellentes qu'elles fussent, seraient sans cela insupportables, et ne plairaient pas (2). « L'étude est la plus solide nourriture de l'esprit ; c'est la source de ses plus belles lumières ; c'est l'étude qui augmente les talens de la Nature, mais c'est la conversation qui les met en œuvre et qui les polit : c'est le grand Livre du monde, qui apprend le bon usage des autres Livres, et qui peut faire d'un homme savant un fort Honnête-homme. L'étude enfin met une plus grande différence entre le Savant et l'Ignorant qu'il n'y en a entre l'homme ignorant et la Bête, mais l'air du monde distingue encore plus l'Homme poli d'avec le Savant. La Science

(1) *Histoire du théâtre français*, 148. Aplanire écrit spirituellement, aime les vers « et en sait faire » et tout cela bien plus par son naturel que par étude ou application. Segrais, *Nouv. fr.*, 3.

(2) Saint-Evremond, VI, 132.

commence un Honnête-homme, et le commerce du monde l'achève. Quand un homme enivré de sa Lecture fait un premier pas dans le Monde, c'est presque toûjours un faux pas. S'il ne prend avis que de ses Livres, il court fortune de n'être jamais qu'un Malhonnête homme. L'étude immodérée engendre une crasse dans l'esprit, et la conversation de nos amis l'épure et le redresse.... Il en est d'autres qui ont travaillé toute leur vie pour se rendre habiles, et qui n'ont pu se rendre agréables : nous estimons leur savoir, mais leur façon nous rebute ; nous serions bien aises de profiter de leurs connoissances, mais nous ne voulons pas essuyer leur mauvaise humeur. Un peu de dégoût nous empêche de tirer de leur conversation tout le fruit qu'on en peut tirer ; nous préférons l'entretien d'un Flatteur ignorant, à la conversation d'un savant homme, quand il est chagrin et sévère (1). »

Ainsi, de même que, dans la société du Grand Siècle, tout converge et tout aboutit à ce centre unique : la Cour et le monde, et que l'édifice social a pour couronnement cette élite qui s'appelle le petit nombre des honnêtes gens, de même encore que, dans l'hôtel du temps, la disposition des parties est calculée en vue de ménager cette pièce centrale, qui en est l'âme : le salon, de même aussi, dans la formation de l'honnête homme, tout est subordonné à cette discipline suprême qui lui donne son pli définitif, « la discipline du monde », laquelle lui enseigne ce je ne sais quoi qui fait l'homme de qualité et le bel esprit : le *ton galant*. « L'air galant ne consiste pas précisément à avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et beaucoup de savoir : c'est quelque chose de si particulier et de si difficile à acquérir quand on ne l'a pas, qu'on ne sait où le prendre ni où le chercher.... C'est je ne sais quoi qui naît de cent choses différentes. Je suis persuadée qu'il faut que la nature mette du moins dans l'esprit et dans la personne de ceux qui doivent avoir l'air galant, une certaine disposition à le recevoir ; il faut de plus que le grand commerce du monde, et du monde de la cour, aide encore à le donner ; et il faut aussi que la conversation

(1) *Ibid.*, 131-135.

des femmes le donne aux hommes ; car je soutiens qu'il n'y en a jamais eu qui aient eu l'air galant, qui aient fui l'entretien des personnes de mon sexe.... Il y a un biais de dire les choses qui leur donne un nouveau prix, et il est constamment vrai que ceux qui ont un tour galant dans l'esprit peuvent souvent dire ce que les autres n'oseroient seulement penser. Mais, selon moi, l'air galant de la conversation consiste principalement à penser les choses d'une manière aisée et naturelle, à pencher plutôt vers la douceur et vers l'enjouement que vers le sérieux et le brusque, et à parler enfin facilement et en termes propres sans affectation (1). »

Quant à la forme : tour de la conversation, façon dont les choses sont dites, expression de la pensée, un goût raffiné qui exige impérieusement la délicatesse, la bienséance, complique, exagère de plus en plus ses exigences ; quant au fond, un mépris non déguisé de l'érudition, une désinvolture cavalière à l'égard de l'érudit, l'aversion de tout ce qui sent la spécialité et l'École, tels sont, sans parler des exagérations où, entraîné par son penchant, s'égare trop souvent le goût honnête, et des variations que déterminent au cours du siècle les caprices de la mode, les caractères essentiels, et, en quelque sorte, permanents de la culture mondaine. La revanche de ces qualités infiniment précieuses que le travail à lui seul et le commerce des livres ne sauraient fournir : jugement averti et spontané, discernement sûr, aptitude à formuler sur tout une opinion personnelle, sens naturel qui fait pénétrer toutes choses (2), sentiment inné de la beauté littéraire, sens des finesses et des nuances, curiosité des choses de l'esprit, vaste culture, toutes qualités qui distinguent *l'homme cultivé* du simple érudit travailleur et consciencieux et du simple manœuvre, la contre-partie de ces supériorités mondaines, c'est cette crainte de l'effort, cette aversion marquée

(1) *Grand Cyrus*. Cité dans Cousin, II, 252-255.

(2) « On s'y fait (à la cour) une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants. » Molière, *Crit. Éc. fem.*, VII. « Un Homme qui avoit l'esprit juste, le goût exquis, le discernement délicat », dit en parlant de Saint-Evremond son biographe Des Maizeaux (*Œuvres*, VI, v i. j.).

pour tout ce qui exige quelque tension de l'esprit, et leurs conséquences en littérature ou en art : goût du brillant plutôt que du profond, indifférence à l'endroit des grandes questions, ce je ne sais quoi de trop limpide, de trop peu chargé de pensée, semble-t-il, qui donne le change aux étrangers et leur fait taxer nos œuvres classiques de superficielles et d'uniquement virtuoses, inspirera à Madame de Staël son parallèle si partial entre les littératures du Midi et les littératures philosophiques et individualistes du Nord, limpidité qui est, en somme, la qualité souveraine d'une pensée parvenue à l'entière maîtrise d'elle-même, raffinement d'un génie qui excelle à ramener les idées les plus complexes à leur expression la plus simple, résout en clarté les questions les plus abstruses, ne retient de toute chose que la fine fleur et la quintessence.

De raffinement en dédain, la méfiance de la science aboutit à la proscription systématique de tout savoir qui dépasse l'ignorance cultivée du mondain et le cercle habituel de la conversation de salon (1). Qu'une femme soit ignorante, passe encore : mieux vaut ignorante que savante, déclarent les familiers de Sapho. Vouloir plaire aux pédants, n'est-ce pas, en effet, mériter la haine de celui qu'on aime (2) ? Qu'une femme sache avec bienséance et qu'entre l'ignorance et la science, elle choisisse la voie moyenne qui l'empêche d'être « incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse », rien de mieux, et Molière approuvera cette éducation de bon sens qui donne à la femme plus de clarté que d'érudition. Mais la culture superficielle de la femme s'érigeant en mesure de toute culture, le désir de

(1) « Un honnête homme ne s'embarrasse pas de ce qui n'a pas d'agrément et ne sert pas à la conversation. Être soupçonné de savoir certaines choses, donne un ridicule. La peur du pédantisme mène au dédain de la science. » (LANSON, *Nivelle de La Chaussée*, 128.)

(2) *Grand Cyrus*. Cité dans COUSIN, *Soc. fr.*, II, 161. De là l'insistance qu'apportent tous les auteurs de portraits à bien établir que les mondaines qu'ils représentent n'ont rien de commun avec les femmes savantes et les bas-bleus. Voir le joli portrait que trace l'auteur du *Grand Cyrus* de la fausse Précieuse. (Cité dans COUSIN, *Soc. fr.*, II, 141.) Ce portrait fait pendant à celui de la vraie Précieuse.

plaire à cet aréopage délicat devenant l'inspirateur et comme le régulateur de la production littéraire, voilà qui apparait comme une exagération dangereuse aux yeux les plus éclairés, et provoque les protestations des meilleurs esprits. « Peut-être, écrit, en 1655, Segrais à Huet, est-ce une *ignorance* de notre siècle et un de ses défauts.... du peu de goût qu'il a pour les choses qui faisoient les délices des siècles anciens, mais ceux qui escrivent aujourd'hui feroient-ils bien de le mépriser, et ne doivent-ils point s'y accommoder, c'est-à-dire, autant qu'il se peut, sans avilir notre poésie, et sans la dépouiller de ses plus superbes habits : car je ne puis approuver cette complaisance efféminée de ceux, qui pour descendre à la bassesse des plus ignorants, en sont venus à ce point de ne rimer que de la Prose ; qui semblent réputer pour Pédantisme tout ce qui peut marquer quelque érudition, l'application ingénieuse de la Fable, les riches descriptions, et les plus agréables ornements de ce divin langage, pour peu qu'ils se trouvent au-dessus de la portée des dames les plus ignorantes. » Et l'hôte de la virile Angleterre, Saint-Evremond, songeant à la tyrannie doucereuse du goût féminin qui sévit en France, de constater, lui aussi, sans envie : « Si je revenois à Paris avec une science de pareilles coyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, si les Dames ne me chassoient des ruelles et les Courtisans des Cabinets. C'est un païs délicat que le nôtre ; on n'y sauroit estre sçavant en quoi que ce soit, sans passer pour un Pédant, je dis parmi les honnêtes gens (1). »

Il n'est pas jusqu'à la langue qui, subissant les exigences sévères du goût mondain, ne se voie réduite au contrôle et assujettie à la tyrannie de la délicatesse mondaine.

L'art de bien parler, estime Bouhours, dont le jugement fait autorité en la matière, étant, comme la distinction de l'esprit, une grâce de naissance, qu'importent les règles et les préceptes, qu'importe la science qui prétend nous en enseigner le bon usage ? Un honnête homme sait plus la langue par l'usage que par les règles. Il n'est rien que le beau

(1) Saint-Evremond, II, 119, *Sir Politick*, III, 1.

naturel ne puisse lui fournir et le commerce du monde lui enseigner. Il n'est meilleure forme du beau langage que le goût des honnêtes gens. « D'où vient, demande Eugène à Ariste, que les femmes en France parlent si bien ? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement et sans nulle étude (1) ? » « On veut, ajoute-t il, aujourd'hui dans le langage des qualités qu'il est assez difficile de lier ensemble : une grande facilité et une grande exactitude ; des paroles harmonieuses, mais pleines de sens ; de la brièveté et de la clarté ; une expression très-simple et en même-temps très noble ; une extrême pureté, une naïveté admirable, et avec cela, je ne sais quoi de fin et de piquant. Il n'appartient pas à toutes sortes de gens de parvenir jusques-là. On a beau lire les bons livres, et voir le grand monde : on ne sait rien, si la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture et de la conversation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement, et même beaucoup d'honnêteté : je prends ce mot dans un sens qu'on lui a donné depuis peu ; et j'entends par honnêteté une certaine politesse naturelle, qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienséance dans ce qu'ils disent, que dans ce qu'ils font Ceux qui ont ces avantages n'ont pas besoin, comme les autres, d'une longue étude, pour avoir une connoissance parfaite de notre langue : leur génie tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le suivre pour bien parler. Il se voit à la Cour plusieurs personnes de ce caractère, qui sans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maîtres, et peut-être mieux que les maîtres ; avec le seul secours de la nature, ils gardent exactement toutes les règles de l'art (2) » Donc, arrière le mot spécial, le mot technique, le « jargon », l'archaïsme, tout ce qui, dans le vocabulaire, sent la philologie ou l'archéologie, tout ce qui, par sa bizarrerie ou sa rareté, rappelle l'érudition du spécialiste ou la science d'École, dépayse l'auteur, exige de sa part quelque effort. « Rien à la lecture ne doit faire de la peine, la pensée

(1) Bouhours, *IIe Entretien*, 70.
(2) *Ibid.*, 174.

se doit voir comme la lumière du soleil, sans qu'on y fasse effort. » Mototaxe, astrolabe, parallaxe, termes chinois et qui sentent l'École d'une lieue, reproche Bussy-Rabutin à Boileau, l'auteur de la *Dixième satire* (1). « Les mots techniques, dira Lamartine, sont des médailles qu'il faut laisser au cabinet des érudits. »

Pour revenir à notre point de départ et appliquer ces définitions à notre sujet, nous dirons : trop ancré dans sa routine ou ses préjugés, l'honnête homme condamne l'Antiquité « tout crue » qui choque sa délicatesse et son sentiment des bienséances, contredit son idéal d'élégance et de galanterie. Il s'y sent dépaysé, ne la connaissant guère au demeurant, par la faute de l'enseignement qui, sauf les rares exceptions que nous savons, ne lui en révèle point l'esprit. Il ne la comprend point. Et, dans une même condamnation il enveloppe et l'École qui la patronne et la science qui fait profession de l'étudier. Il y a entre elles et lui incompatibilité de tempérament et de goût.

(1) Costar à Mme de Sablé : « Depuis que je suis ici, j'ai beaucoup lu, et n'ai rien écrit qui mérite que vous le lisiez. Je n'ai songé à devenir que ce qui s'appelle bien savant, et n'ai guère fait autre chose que de me rendre capable de disputer quelque jour en votre présence avec M.** sur quelques points de philosophie ... Nous dirons des mots étranges, et nous aurons bien de la peine à nous empêcher de parler latin, ou à expliquer le français que nous aurons fait.... M. de Voiture sera là, qui se moquera de notre jargon, et qui dira là-dessus de plaisantes choses. » Cousin, *Mme de Sablé*, 374.

IV.

Nous connaissons le gout mondain. Voyons la littérature qui lui agrée.

« C'est une chose qui ne reçoit point de doute, écrit Somaize, que c'est aux femmes que les autheurs veulent plaire, et que c'est pour acquérir la gloire, dont les Prétieuses sont maistresses, qu'ils travaillent ; et c'est cette sorte de gloire que Valère (Voiture) s'estoit acquise au plus haut point qu'elle puisse monter, puisqu'il n'estoit pas moins l'agrément des ruelles, que les plus belles d'entre les dames qu'il fréquentoit (1). » Tel public, telle littérature : délicate, élégante, facilement intelligible, spirituelle, enjouée. « Il y a d'excellents esprits, qui n'ont point de délicatesse, et qui font même gloire de n'en point avoir, comme si la délicatesse était incompatible avec la force. Leur manière de penser et de dire les choses, n'a nulle douceur, ni nul agrément. Avec toute leur lumière et toute leur subtilité, ils ont quelque chose de sombre et de grossier dans l'imagination, comme ce Peintre espagnol, qui ne pouvoit faire que de gros traits, et qui répondit un jour fièrement à des gens qui y trouvoient à redire : qu'il aimoit mieux être *primero en aquella grosseria, que secundo en la delicadeza*. Mais ces esprits, quelque bons qu'ils soient, ne sont pas si heureux dans leurs ouvrages, que ce Peintre le fut dans les siens. Les pièces les plus savantes et même les plus ingénieuses ne sont point estimées dans notre siècle, si elles ne sont touchées délicatement. Outre ce qu'elles ont de solide et de fort, il faut qu'elles aient je ne sais quoi d'agréable et de fleuri pour plaire aux gens de bon goût et c'est ce qui fait le caractère des belles choses (2). »

(1) *Dict.*, I, 242.
(2) Bouhours, *IVe Entretien* 224.

De l'esprit partout, et je ne sais quel air de qualité qui marque la main d'où il vient, une ingénieuse raillerie qui ne s'apprend point dans les livres (1), voici donc, ce qui, pour le ton, distingue l'œuvre à la mode, éclose dans l'atmosphère du monde. Et pour les genres : des rondeaux, des sonnets, des madrigaux, des bouquets, fleurs menues cueillies sur les bords du Tendre et assorties par une main délicate, mièvreries tortillées, jolies et fragiles comme un bibelot de Sèvres, ou un bouquet de Saxe, compliments adroitement tournés, portraits qu'enguirlandent les ingénieuses fioritures d'un esprit subtil, devises, tout l'arsenal galant des petits vers, les « pièces galantes », les « petits genres », les « bagatelles », ces bagatelles qui tiennent une si grande place dans la vie des salons, et font l'admiration de Célimène et de Madelon, subtiles trouvailles, qui se colportent, se racontent, s'écrivent, font, pour un instant, oublier à l'illustre exilé, la solitude trop romantique du majestueux Bussy, bouts-rimés, que récompense un sourire, tonrelon tonton à la Benserade (2), les mille et une inventions d'un esprit désœuvré et charmant où l'essentiel est ce « tour fin », cet « air du monde », dont aucun livre n'enseigne le secret, dont l'art s'apprend au contact des beaux esprits. Puis, au-dessus des « genres légers », les grands genres mondains. « En général les ouvrages qu'ont voit ordinairement entre les mains de la jeunesse et des personnes de la cour sont les poésies, les romans, les lettres, les harangues et quelques discours galants, que ceux qu'on met au rang des beaux esprits ont faits pour acquérir l'estime des grands, ou l'approbation des dames (3). » Ajoutons à cette liste des genres

(1) « Vous parlez toutes sortes de langues ; et quoique la vôtre naturelle soit sur le chapitre des grandes choses, vous entendez tout, et vous parlez quand il le faut à vos amis sur le sujet des bagatelles. Ainsi, vous êtes utile et vous plaisez. Jugez si votre commerce est agréable. » Bussy à Dom Cosme, 26 fév. 1670, I, 245.

(2) Voir sur la vogue des bouts-rimés, au plus beau temps du Classicisme, la *Correspondance* de Bussy-Rabutin : « Tout le monde en veut faire, et si ce temps dure, je crois qu'on ne parlera plus qu'en bout-rimés. » (15 juillet 1667, I, 43). Voir encore 15 sept. 1667, 1er janv. et 8 sept. 1669.

(3) Sorel, *De la connoissance*..., 54.

« bien portés », l'opéra, la tragi-comédie pastorale, et soulignons sur le catalogue dressé par Sorel, le roman, le plus complaisant des genres, le roman qui, depuis l'*Astrée*, jouit de toutes les faveurs, le genre le plus couru, nous dit Somaize (1661), le genre le plus à la mode, écrit Sorel (1671). « Les ouvrages qui paraissent plus beaux, plus ils sont à la mode sont les Romans et les autres livres de plaisir. Ils emportent souvent le prix pour le langage, à cause qu'ils ont la liberté d'avoir un langage doux et tendre qu'ils accommodent à l'humeur du temps présent (1). » La tendresse à la Racine, le goût galant, la lettre galante, voilà qui, à toutes les heures du siècle, et bien avant la faveur mondaine qui accueillera les *Lettres* de Fontenelle, emporte les suffrages du beau public. Et puis encore, que de plaisir à la nouveauté ! « Ce n'est pas que ce ne soit beaucoup, que la grâce de la nouveauté », écrit sentencieusement Benserade, et comme l'on aime ces inventions nées de la veille, ces beautés inédites, ces saillies originales qui surprennent, étonnent, enchantent une curiosité toujours aux aguets ! A d'autres de regretter cet engouement instinctif, qui va aux écrits du jour, de déplorer ce goût des Français pour les nouveautés ! Les novateurs leur déplaisent presque toujours, mais les nouveautés leur agréent, observe, avec esprit, un contemporain, Le Laboureur. N'ont-elles point ce charme de l'imprévu, du spontané, qui distingue l'improvisation de l'homme bien doué des élucubrations laborieuses du savant de cabinet ? Et voici, en effet, le fin du fin, et qui caractérise son gentilhomme : « l'air de la cour naturel et galant », sans doute, et l'aimable politesse « qui séduit d'emblée, et épargne au lecteur la peine de découvrir les mérites de l'auteur », mais aussi cette « facilité fort aimable », ce « tour naturel et d'honnête homme, sans lesquels les meilleures choses ne sont point belles (2) », cet air de qualité qui n'est qu'à l'honnête homme, « cet air de dire les choses d'une manière aisée, mais noble et élevée (3) », l'air qui distingue une

(1) *Ibid.*
(2) Mme de Scudéry à Bussy, 26 juin 1671 (*Corr. Bussy*, I, 419).
(3) Rapin à Bussy, 5 oct. 1671, *Ibid.*, II, 38.

Sévigné, ou un Bussy, et fait le charme de ces favoris des salons et des ruelles : Voiture, Balzac, Conrart, Pellisson (1), Benserade, Chapelain, Boisrobert, Malleville, Sarrazin, Godeau ou Saint-Amand.

« C'estoit, disait Charpentier de Benserade (2), un esprit original, et qui ne devoit qu'à lui seul toute sa réputation. Sans rien emprunter des Anciens, ni même les avoir trop bien connus, il les a égalés et si l'on aperçoit dans ses écrits quelques-unes de leurs pensées, c'est un effet du hazard, plutôt que de l'imitation. Il a montré qu'il se pouvoit faire encore quelque chose de nouveau sous le soleil, et ce caractère de nouveauté lui a été si naturel que sitôt qu'il l'a voulu abandonner, il n'a plus été le même. »

Ainsi, l'éloge suprême que l'on puisse faire de l'écrivain honnête, c'est de lui reconnaître cette originalité franche, ce génie abondant, qui tire tout de son propre fonds, ne doit rien aux Anciens, les égale sans les avoir pratiqués. Est-il dans leurs livres pensée juste que ses propres lumières ne puissent lui révéler plus ingénieuse, expression heureuse que son génie ne lui suggère plus appropriée encore? Le « beau naturel » se passe du secours de l'Antiquité : le bel esprit vraiment digne de ce nom, est celui qui ne doit rien aux Anciens. « Un bel esprit est riche de son fonds ; il trouve dans ses propres lumières ce que les esprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie et s'instruit lui-même.... surtout il ne s'approprie point les pensées des autres. Il ne dérobe point aux Anciens, ni aux Estrangers les ouvrages qu'il donne au Public (3). »

Interdire au bel esprit la lecture des meilleurs auteurs, proteste Eugène, l'interlocuteur, lui défendre l'accès des Anciens, n'est-ce pas un peu raffiner sur la délicatesse et

(1) « Herminius.... est capable de tant de choses différentes que je lui ai vu faire en un même jour des harangues, des lettres d'affaires, des billets galants, des chansons, des vers héroïques et des vers d'amour.... Il a l'avantage... d'écrire avec une certaine politesse, qui, n'ayant rien que de juste, a pourtant un caractère naturel, galant et facile, qui met un charme secret à tous ses ouvrages. » *Grand Cyrus* (cité dans Cousin, *Soc. fr.*, II, 217).

(2) *Discours*, en réponse à Pavillon, à l'Académie.

(3) Bouhours, *IVe Entretien*, 228.

pousser trop loin les scrupules ? — « Je veux bien, répond Ariste, qu'il imite les grands modèles de l'Antiquité, pourvu qu'il tâche de les surpasser en les imitant : mais je ne puis souffrir qu'il ne fasse comme les petits Peintres qui se bornent à copier des originaux, et ne feroient rien de beau, si les Maîtres de l'Art n'avoient rien fait avant eux. » Et Ariste de formuler la théorie de l'imitation antique à l'usage des beaux esprits : « Je veux bien.... qu'il (le bel esprit) se serve dans les rencontres des pensées des bons Auteurs, pourvu qu'il y ajoute des beautés nouvelles. et qu'à l'exemple des abeilles, qui changent en miel ce qu'elles prennent sur les fleurs, non-seulement il choisisse ce qu'il y a de bon dans les livres, mais encore qu'il se fasse propre ce qu'il choisit, et qu'il le rende meilleur par l'usage qu'il en fait. C'est un des grands talents de Voiture · en imitant les autres, il s'est rendu inimitable ; il savoit admirablement l'art de mettre en œuvre, et de faire valoir les pensées des Auteurs ; les traits qu'il emprunte quelquefois de Térence et d'Horace. semblent faits pour son sujet, et sont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux où il les a pris. de même que les pierres précieuses sont plus belles dans les bagues où on les enchâsse que dans les rochers d'où on les tire (1). »

Une Antiquité retouchée par la main adroite de l'écrivain mondain, l'Antiquité enjolivée, mise au point, polie par le goût moderne : l'Antiquité *mondanisée* et *modernisée*, voilà d'un mot l'Antiquité des honnêtes gens.

(1) *Ibid.*, 229. « Nous aurions fort mauvaise grâce... de trouver mauvais qu'un bel Esprit dérobe adroitement le feu du Ciel, je veux dire le génie et les inventions des bons Auteurs, pour les rendre meilleures et plus agréables... Nobles brigandages, qui ne ruinent et n'appauvrissent personne. » (Lettre de M. Ogier à M. Lenquestz sur la *Première églogue*, Segrais, II, 69.) Un Académicien très illustre loue les académiciens de la façon dont ils font fructifier leurs lectures : « Si vous vous servez de quelques pensées des Anciens pour mettre les vôtres dans un beau jour, ces pensées tiennent toujours plus de vous que de ceux qui vous les prêtent ; vous trouvez moyen de les embellir par le tour. »

V.

Quels jugements porte sur les auteurs anciens l'opinion du monde ? Les dissertations abondantes de la *Clélie* (1), échos des conversations qui défrayaient les Samedis de Sapho, nous fournissent sur ce point d'intéressantes vraisemblances.

Homère, grand et merveilleux génie, possède le naturel, la facilité, l'agrément. Le premier, il s'avise de commencer la narration par le milieu, afin de suspendre l'esprit (2). Il introduit dans l'œuvre cette merveilleuse diversité des caractères, qui restera sans égale à travers les siècles.

La poésie, morte en Grèce, ressuscite à Rome. Les Romains « prennent » la poésie des Grecs, et leurs critiques les plus délicats croient faire beaucoup d'éloge aux poètes de leur Nation quand ils les égalent à ceux des Grecs. Il arrive même, qu'ils les mettent bien au-dessous, car c'est la coutume de tous les hommes d'être préoccupés contre leur siècle. Quant à trancher lequel l'emporte sur l'autre des Grecs ou des Romains, l'on peut dire que les Grecs ont la gloire de l'invention, mais aussi je ne sais quoi de plus égayé, de plus plaisant, de plus propre à divertir. Moins exacts par ailleurs, plus diffus, plus prolixes, plus sujets à dire des choses inutiles, ils donnent moins à l'art qu'à la nature. Les Romains rendent la poésie plus solide, plus judicieuse, leurs ouvrages ont plus de règle et d'art, quelque chose de moins licencieux.

Térence est plus noble et plus pur que Plaute. Ses comédies sont pleines d'esprit, de traits plaisants, mais peu pudiques. Il représente mieux les esclaves, les courtisanes, les gens du peuple, que les honnêtes personnes. Il emploie des

(1) T. VIII, 804-868.

(2) Même idée dans le *Discours sur Homère* des *Manuscrits Conrart*, t. XIX.

mots extraordinaires ou populaires ; sa langue n'est pas exempte d'obscurité.

Virgile excelle à tout ce qui intéresse la médecine, la physique, les mathématiques. Il reçut de la nature la pudeur en partage : Virgile est un véritable honnête homme, aussi aimable par sa vertu et ses mœurs qu'admirable par son esprit. Ses Églogues sont d'un charme infini. Mais, rien dans son œuvre ne se compare à ses Géorgiques, « estant certain que pour l'art et la versification, il sera au-dessus de toutes choses quoy que beaucoup de gents et de gents habiles aimassent mieux avoir fait ses Églogues ou quelque livre de l'Énéide, car c'est véritablement une grande gloire que d'estre exact et achevé par tout, mais c'en est une plus grande en poésie de toucher, de charmer et de ravir ». Il imite Homère et le surpasse de bien loin, au sentiment de tous, tout comme il surpasse Théocrite dans ses Églogues. Mais, quoique Homère soit moins régulier que Virgile, il ne laisse pas d'avoir ses grâces. Il est plus divertissant et moins sévère. Son génie a cette fécondité qui manque entièrement à Virgile, mais, enfin, on peut dire à la louange de Virgile que jamais homme doué d'un très beau naturel et d'un très grand feu n'eut autant de jugement, et ne connut aussi parfaitement jusqu'où il faut aller en poésie, et où il faut s'arrêter. Voici, enfin, Ovide, l'auteur par excellence des *Métamorphoses*. Son caractère est d'avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de facilité, beaucoup d'abondance, mais plus de naturel que d'art. D'ordinaire, il s'abandonne à son génie, et ne se donne pas toujours le loisir de choisir ses pensées et ses expressions. Mais il est si plein d'amour, si passionné, si plein d'esprit que tous les siècles s'accordent à le trouver admirable. Son livre de l'art d'aimer et des remèdes de l'amour lui a acquis une grande réputation.

Les Modernes sont-ils demeurés en retard sur leurs devanciers ? L'œuvre du Tasse est admirable. Le grand poète, le brillant poète, cet esprit ingénieux, qui sut, le premier, introduire des bergers sur le théâtre ! Sapho ne lui marchande pas l'éloge. Elle estime non moins grandement Ronsard, noble poète, beau, bien fait et de bonne mine, de naissance

insigne, de très grand génie, qui paya cher le tort d'être né trop tôt en France. Il ne put, malgré toute sa science, donner à ses ouvrages la perfection nécessaire pour être loué longtemps. Quelques-uns de ses hymnes, malgré tout, rendent témoignage des dons que la Nature lui avait départis.

Enfin, grâce à Richelieu, le nouveau Mécène, les Muses retrouvent le siècle d'Auguste dans la cour de France. Jamais ne se virent tant de grands et magnifiques poèmes héroïques, de belles comédies, de charmantes églogues, d'ingénieuses stances, de beaux sonnets, d'agréables épigrammes, d'aimables madrigaux, et d'amoureuses élégies. Il est telle élégie, si belle, si passionnée, si conforme à l'idéal du genre, qu'elle laisse bien loin derrière elle tout ce qui fut jamais écrit d'analogue. La France chante mille chansons qui contiennent toute la morale de l'amour. Gracieux privilège du siècle, notre temps voit fleurir une espèce particulière de poésie galante et enjouée, où se mêlent l'amour, les louanges et la raillerie, la raillerie la plus délicate, s'entend, car il y a bien de la différence entre divertir et faire rire. Pour la poésie galante et enjouée, elle tient plus de la poésie grecque, que de la latine. Elle est noble, naturelle, aisée, agréable. Elle raille sans malice. Elle loue sans exagération, elle blâme sans aigreur; elle est ingénieusement badine et divertissante. Elle a tantôt de la tendresse et tantôt de l'enjouement. Elle souffre même de petits traits de morale délicatement touchés. Elle est pleine d'inventions agréables et d'ingénieuses feintes, elle combine l'amour et l'esprit tout ensemble. Elle est l'épanouissement suprême de l'esprit.

N'est-il pas significatif à plaisir cet historique élégant de la poésie ancienne et moderne qui, débutant par l'éloge du naturel et de la facilité homériques, ne retient des auteurs anciens que les qualités qui agréent à des mondains : tour égayé et plaisant chez les poètes grecs ; exactitude, régularité, choix judicieux chez les Latins ; chez ceux-là, le spontané d'un génie naïf, chez ceux-ci les supériorités dont s'accompagne nécessairement un art plus consommé : l'art affiné par les progrès du temps et les leçons de l'expérience, a perfection plus achevée, la correction un peu sèche de

Rome, disciple d'Athènes, et se clôt sur un dithyrambe en l'honneur du plus moderne des genres mondains? L'évolution du génie poétique préparant l'avènement de la littérature galante pour le plus grand plaisir des contemporains du Roi-Soleil, vingt siècles de poésie, l'œuvre des nations anciennes et modernes aboutissant à cet épanouissement suprême : le petit vers galant, fine fleur de l'esprit et de la poésie, tel est le tableau, qu'en un raccourci simpliste, déroule aux yeux émerveillés des Précieuses l'éloquence de Sapho.

VI.

Le même goût raffiné qui ne prise les Anciens qu'en fonction du plaisir qu'ils procurent et rapporte toute littérature à l'étalon d'un jugement délicat, commande aussi les lectures antiques de l'honnête homme, inspire les efforts des traducteurs, dicte aux imitateurs le choix des modèles et leurs procédés d'imitation.

Ses lectures ? Les indications de titres éparses dans les écrits du temps complétant les renseignements que fournit la bibliographie des traductions de l'Antique (1), l'on peut assez exactement dresser le catalogue des auteurs anciens les plus pratiqués. Parmi les Grecs, et pour procéder par ordre de faveur : Homère, Anacréon, Théocrite, Plutarque, Lucien dont Perrot d'Ablancourt fera la fortune en France. Parmi les Latins : Ovide, le grand favori des ruelles, Ovide, le poète galant dont les *Métamorphoses*, grâce à Benserade et à l'abbé Cotin, font école dans le monde précieux, Ovide, que l'on imite, que l'on pastiche, que l'on préface, que l'on traduit à l'envi pour le plus grand plaisir de la société polie : Précieuses à la façon de Sapho, dames de naissance, à la façon de ces deux princesses, qui poursuivent, supplient, sollicitent Delingendes, l'heureux traducteur, ne lui laissent de repos qu'il n'ait mis en français à leur intention les *Épîtres* du poète de l'amour ; Virgile, dont les traductions, prose ou vers, sans égaler en nombre les versions d'Ovide, n'en composent pas moins une liste fort respectable ; Horace, Lucrèce, Perse, Juvénal.

Traductions, disions-nous, adaptations, fallait-il dire. Le scrupule, comme l'on sait, n'est point le fait des « belles infidèles » (2). A quoi bon une version trop exacte, qui ne

(1) Voir Goujet, t. IV, V, VI et Lanson, *Man. bibl.*, 431 et suiv.

(2) Voir dans Rigault, 63, la théorie typique que formule de la traduction Perrot d'Ablancourt.

contente point le goût délicat. Donc, l'on supprime, l'on ajoute, l'on atténue, l'on donne de l'esprit à l'original. Tels les contemporains de Voltaire, tel le bon Ducis civilisant, édulcorant le sombre Will, l'on enjolive, l'on mondanise. Comme avec plus de charme, ces choses-là sont dites!

Une Antiquité maquillée et truquée, une Antiquité « honnête » ainsi va se substituant à l'Antiquité authentique. Gardez-vous de vanter le Virgile latin à qui lit l'Énéide de M. de Segrais ! L'Antiquité toute simple n'intéresse plus. Au pédant, au « grammairien » de s'extasier sur les beautés du texte original, le grammairien, esprit borné, qui n'a souci que de l'extérieur, et dont les yeux myopes, obscurcis par la poussière des livres, ne vont pas au-delà des syllabes, des mots, des phrases, s'arrêtent au style, sans pénétrer la pensée! Au mondain, la connaissance des choses! Une connaissance bien peu désintéressée sans doute, bien peu « objective », bien peu historique. Qu'importe le costume et le nom antiques de l'*Andromaque* de Racine, si les sentiments qu'elle exprime, les passions qu'elle traduit, sont de tous les temps et de tous les peuples! L'honnête spectateur s'en désintéresse tout comme le metteur en scène du Marais de la couleur locale et de l'exactitude du décor. Ce qui, sous des apparences étrangères, se cache de général, d'éternellement humain, voilà qui agrée à un curieux d'humanité, à un observateur du cœur humain, à un rationaliste cartésien.

Donc, insouciant du costume antique, le traducteur, lui aussi, habille son auteur à la moderne. Il le dépayse, il le transpose, il le met à la mode du jour. Une application de moderne sur ancien, une Antiquité de bonne compagnie, telle est la fausse Antiquité des traductions. Il y a plus d'un air de famille entre l'Achille galant de Racine et l'Achille des « belles infidèles », entre l'Agamemnon de Mme Dacier, et le Darius de Le Brun, ou le Cyrus de Mlle de Scudéry.

Mais alors, qu'importe la connaissance des langues à qui possède de si bonnes traductions? « Nous croyons, la belle comtesse et moi, écrit Mme de Sévigné à Bussy (1), que vous

(1) 18 avril 1687, *Corresp. Bussy*, t. VI, 62.

avez tout au moins donné de l'esprit à Héloïse, tant elle en a. Notre ami Corbinelli, qui connoît l'original, dit que non, mais que votre françois a des délicatesses et des tours que le latin n'a pas : et sur sa parole, nous n'avons pas cru le devoir apprendre pour avoir plus de plaisir à cette lecture : car nous sommes persuadés, comme lui, que rien n'est au-dessus de ce que vous écrivez. »

Et les modernes de traiter avec la hauteur du parvenu, cette pauvre Antiquité maladroite et fruste, la véritable Antiquité s'entend, œuvre de débutants inexpérimentés qui, après de longs siècles d'oubli, reçoit enfin de la main des maitres modernes, ce tour galant, cette élégance, ce poli, qui font l'œuvre achevée, ébauche incomplète qu'il était réservé aux contemporains du grand Roi de mener à sa perfection. Ironie plaisante, les modernes de proclamer l'Antiquité remaniée et traduite, supérieure à l'Antiquité des originaux ! « Les traductions françoises qu'on a faites en notre langue depuis quelques années, déclare Bouhours, nous rendent presque toutes les richesses des Grecs et des Latins. Les grands maitres, à qui nous devons ces traductions, ont été si heureux de copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne le cèdent point aux originaux ; et pour moi, si je ne craignois de scandaliser les doctes, je ne ferois nulle difficulté de préférer l'Alexandre de Vaugelas à celui de Q. Curce. »

Dussent les spécialistes, dussent les esprits timorés gémir sur la décadence des temps, le goût mondain, le goût moderne s'imposait donc, avec ses exigences impérieuses, à tous, traducteurs ou imitateurs de l'Antique. On modernisait l'Antiquité, on l'habillait au goût du jour, pour lui permettre l'accès des salons. On la parodiait pour égayer le public des honnêtes gens [*Virgile travesti* (1648-1652), *Jugement de Pâris en vers burlesques* (1648), *Ovide en belle humeur* (1650), *Le Ravissement de Proserpine* (1653)]. Indifférent à l'Antiquité sérieuse des grands auteurs et au charme de saine et forte beauté qui se dégage de leurs œuvres, on riait d'une Antiquité travestie et tournée au plaisant.

« Les dieux s'en vont », gémissait Huet. « Je puis dire que j'ai vu fleurir et mourir les lettres et que je leur ai sur-

vécu. » Ménage faisait chorus à ces plaintes, et déplorait l'abandon des grands exemples du passé, et, partant d'un autre camp, la voix de Charpentier, le champion du français, faisait écho à ces constatations pessimistes. « Pour dix hommes qui l'entendent (le latin), écrivait-il dans la *Défense* (1676), il y en a dix autres qui ne l'entendent point, et tant parmy eux que parmy nous il n'y a que ceux qui s'adonnent aux sciences qui le sachent. Tout le reste l'ignore, et dans ce reste, il y a de très-honnètes gens (1)..... Bien loin qu'elle soit aujourd'hui (universelle), on peut dire avec beaucoup plus de raison que c'est une langue très particulière, puisqu'elle n'est cultivée que d'un très petit nombre de personnes choisies, qui s'en font une étude et qui ne sont presque rien à comparaison du grand nombre qui l'ignore (2). » « Les choses qui sont dans les règles ne sont pas celles qui plaisent le plus », constatait de son côté Somaize. Il n'était pas jusqu'à Perrault, juge partial, faut-il le dire, qui ne remarquât : « L'abondance des livres (due à l'imprimerie) a apporté encore un autre changement dans la République des lettres, qui est qu'autrefois il n'y avoit que les Sçavans de profession qui osassent porter leur jugement sur les ouvrages des Auteurs, à qui ils donnoient ordinairement beaucoup de loüanges, à la charge d'autant, et qu'aujourd'huy tout le monde s'en mesle. On a vû par le moyen des traductions ce que c'estoit que les Grecs et les Romains et que d'être sçavant n'estoit pas une chose qui rendist un homme d'une autre espèce que les autres. De-là il en est arrivé qu'il n'y a presque plus de Dames ny de Courtisans, qui ne jugent des ouvrages d'esprit, et qui n'en jugent plus cruellement que les Sçavans, ne craignant point que l'on leur rende la pareille : et de là vient qu'on admire très peu de choses, et que l'approbation publique est si difficile à obtenir (3). »

Ainsi, la « laïcisation » de la science, la diffusion de la cul-

(1) 172.
(2) 174.
(3) *Parallèles*, I, 44.

ture, accoutumant chacun à formuler un avis, et à trancher des questions d'Antiquité, même quand son défaut de compétence eût dû le lui interdire, avait compromis la cause de l'Antiquité, bien loin d'en développer le prestige et la faveur. S'éloignant de la bonne imitation, la production se conformait de plus en plus au goût courtois et mondain, multipliait les concessions. « C'est la moindre chose que de plaire aux savants. Il faut plaire à la Cour. Il faut être du goût des Dames pour réussir (1). »

Une littérature fondée sur le respect de l'opinion et du goût public le disputait à la grande littérature fondée sur l'imitation intelligente et libre des modèles antiques. Si, par un art infiniment souple, les grands maîtres de la poésie, les Classiques, un Racine, par exemple, réussissaient à concilier harmonieusement les exigences du goût mondain, et les grandes traditions de l'imitation antique, le commun des auteurs, le grand nombre, en somme, sacrifiait bon gré, mal gré, à l'idole du jour. « On est tombé depuis (la tentative de Théophile) dans une autre extrémité par un soin trop scrupuleux de la pureté du langage, écrit Rapin (2) : car on commença d'ôter à la Poësie sa force et son élévation, par une retenuë trop timide, par une fausse pudeur, dont on s'avisa de faire le caractère de nôtre langue, pour lui ôter toutes ces hardiesses sages et judicieuses que demande la vraye Poësie : on en retrancha sans raison l'usage des métaphores et de toutes ces figures qui donnent de la force et de l'éclat aux paroles : et l'on s'étudia à renfermer toute la finesse de cet art admirable dans les bornes d'un discours pur et châtié, sans l'exposer jamais au péril d'aucune expression forte ou hardie. Le goût du siècle qui aimoit la pureté, les femmes qui sont naturellement modestes, la Cour qui n'avoit alors presque aucun commerce avec les Sçavans de l'antiquité, par son antipatie ordinaire pour la doctrine et l'ignorance universelle des gens de qualité, donnèrent de la réputation à cette manière. Mais rien ne l'autorisa davantage, que les

(1) De Villiers, *Entretiens*, 59.
(2) *Réflexions sur la Poétique*, XXXI, 125.

Poësies de Voiture et de Sarazin, la Métamorphose des yeux de Phyllis en astres, le Temple de la mort, les Églogues de la Lane, et quelques autres ouvrages de ce caractère, qui parurent en ce tems-là avec un succès qui les distingua du commun. Cette manière avoit du bon sens et de la politesse. elle étoit selon le goût du siècle, on s'y attacha : et ceux qui y réüssirent, en voulurent faire une espèce de rafinement en Poësie, comme si cet art ne consistoit que dans la pureté et l'exactitude de langage. Cela même accommodoit fort les femmes qui se piquoient d'écrire en Vers ; elles trouvoient leur compte à donner vogue à cette manière, dont elles étoient aussi capables que la plûpart des hommes : car tout le secret consistoit à faire de petits Vers aisez, où l'on se contentoit de renfermer quelque sorte de délicatesse de sentimens doux et passionnez, dont on faisoit l'essenciel de nôtre Poësie. Par malheur, Horace n'est pas de cet avis. Ce n'est pas assez, dit-il, d'écrire purement pour être Poëte : il faut bien d'autres qualitez. Mais nous avons présentement des auteurs d'un génie plus fort que ceux dont je viens de parler : lesquels font voir aujourd'hui dans leurs ouvrages, que la pureté du langage peut être jointe à la grandeur des sentimens, et à toute l'élévation dont la grande Poësie est capable. »

Soucieux des bonnes traditions, mais emporté par son public hors de la voie où il eût voulu cheminer (1), Segrais, lui aussi, soulageait ses scrupules, en dénonçant, non sans y sacrifier, les compromis que tant d'autres pratiquaient sans murmurer. « Je supplie seulement les Savans de considérer, que, s'il y a quelques traits dans la cinquième Eglogue, où je me suis un peu élevé au-dessus du style propre à ce genre d'écrire, si la sixième en est beaucoup plus éloignée, et si la plûpart des pensées qui la composent sont plus amoureuses que champêtres, je ne l'ai fait qu'après avoir remarqué que

(1) « Je m'en rapporte pourtant bien plutôt au sentiment des personnes savantes, comme M. Ogier et vous, qu'à ce qui en seroit décidé dans le cabinet de la Reine et dans les superbes ruelles où l'on juge si souverainement de tant de belles choses que l'on n'y entend guères » *Lettre à Huet* (1655).

le goût de mon Siècle s'y portoit et qu'elles plaisoient davantage de cette sorte aux Dames et aux Gens de la Cour. En cela, je leur ai fait un sacrifice volontaire de mes propres sentimens; et j'avou : que de moi-même je me porterois bien plus volontiers à une entière imitation des choses antiques, comme à la règle la plus juste que l'on puisse choisir. Mais d'ailleurs, c'est un assez grand déplaisir d'être asseuré qu'on fait bien, et d'avoir le malheur de ne pas plaire ; c'est néanmoins celui où l'on s'expose bien souvent, quand on s'attache au jugement du petit nombre qui dédaigne la multitude. Il semble qu'il soit incompatible d'écrire pour ce Siècle-ci et pour ceux qui sont à venir. Mais quoi, c'est une folie de s'amuser à avoir raison, quand on dispute devant des Juges qui ne l'entendent pas. S'exposer en Public c'est apprêter quantité de jugemens, peu de bons, beaucoup de mauvais. Si une chose est écrite avec conduite, avec grâce et avec naïveté, tous les demi-beaux Esprits qui n'y voient point le brillant des fausses pointes, ou qui ne se sentent point picquez par quelque figure fausse (comme les sens) ne font pas grand cas de l'Ouvrage, ni de l'Auteur (1). »

Héros chevaleresques et soumis des romans et des tragédies, Catons galants ou Brutus damerets, bergers pomponnés, langoureux et poètes à la Deshoulières ou à la Fontenelle, pâtres bien élevés des Églogues et des Idylles, princes et princesses costumés en Dieux de l'Olympe comme pour un ballet de Versailles, Théocrite transcrit en style de boudoir, Nymphes de l'Eurotas et du Tibre métamorphosées en Philis, une Antiquité de cour et de salon, voilà d'un mot l'Antiquité de la mode et du « bon goût », l'Antiquité de Ronsard ou de Jean Goujon non plus, mais l'Antiquité « délicate », l'Antiquité tendre ou héroïque d'un Gobelin, ou d'un plafond de Le Brun, les mythologies féériques d'un opéra de Quinault ou de Lulli, les divinités badines, spirituelles du *Bain des Nymphes*, de la *Grotte de Neptune* ou des *Bains d'Apollon*.

(1) SEGRAIS, *Avis au Lecteur*, 62. (A la suite des *Églogues*.)

VII.

Ainsi va le siècle, tantôt plus près, tantôt plus loin du grand goût et de l'art des Maîtres classiques, toujours identique à lui-même, en somme, à travers les fluctuations de la mode, et fidèle à ses origines : le goût Louis XIII, italien et précieux, amoureux du léger et du clinquant, du badin et du spirituel, complaisant au maniérisme, le petit goût à la Voiture domine le Grand Siècle (1). Tantôt plus affiché, tantôt plus effacé, selon les conjonctures et les exigences de l'heure, prudent et souple, tel le libertinage philosophique, il affirme à tous les moments du siècle sa tenace vitalité. Il est partout, à l'Académie, dans les coteries, dans les salons les plus en vogue. Il a pour pratiquants le grand nombre des écrivains. Il envahit jusqu'à l'art des maîtres : il leur arrache des concessions. Il est presque, à lui seul, la littérature (2). On l'a dit (3), le grand favori du public, au temps même de Racine et de Boileau, ce n'est pas Malherbe,

(1) « Il y a eu, écrivait SAINTE-BEUVE (*Portraits de femmes, Une ruelle sous Louis XIV*, 358) toute une école poétique au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, pour laquelle, à certains égards essentiels, le siècle de Louis XIV, n'a pas existé. »

(2) « Les classiques sont de l'école de la nature et de l'antiquité ; les précieux sont de l'école du monde et de la mode : les deux écoles sont très diverses, et l'on admire communément dans l'une ce que l'on proscrit et condamne dans l'autre. Les ennemis de Racine lui reprochaient de ne pas avoir fait de son Pyrrhus un galant selon la formule du *Cyrus* et de la *Clélie* ; mais Boileau lui reprochait, au contraire, d'en avoir fait ce qu'il appelait « un héros à la Scudéry ». Pareillement, ce que les admirateurs de Fléchier ne se lassaient pas de louer en lui, c'étaient ces faux brillants que Bossuet faisait profession de mépriser, et ce qu'ils ne pouvaient pas parvenir à goûter de Bossuet, c'était au contraire la rude familiarité de son éloquence. La rhétorique soutenue de Fléchier ravissait d'aise Mlle de Scudéry, mais elle eût certainement ennuyé Pascal. » BRUNETIÈRE, *Nouv. ét. crit.*, 23.

(3) Voir LACHÈVRE, *Sec. rév. des œuvres de Théophile*, 5 et suiv. Les chiffres cités (10) sont suffisamment éloquents.

l'adversaire de Ronsard, mais le « libertin » Théophile de Viau.

Telles les coteries politiques d'à côté du trône : parti du grand Dauphin ou parti du duc de Bourgogne, cabalant dans les coulisses de Versailles et guettant la défaillance du monarque pour instaurer à sa place une politique dissidente, le petit goût, le parti du monde et de la mode, cabalent sous le manteau, s'agitent dans les coulisses de la littérature et de l'art, suscitant des obstacles et des rivalités aux grands maitres, se vengeant des concessions et des égards que leur impose l'exemple d'en haut en leur préparant savamment des échecs (1). Il survit au triumvirat de Racine, de Molière et de Boileau. Il rentre en scène ouvertement, au lendemain de leurs efforts. Il reprend crédit officiel à la mort du Grand Roi. Il devient avec la Régence le goût régnant.

Ainsi, nouveau parallélisme, en littérature ou en art, comme en politique, derrière l'imposante unité d'apparat, les dissensions et les schismes. Jamais vaincus, Protestants ou Jansénistes, Parlementaires ou factieux, Précieux ou modernes, victimes de Boileau ou de Molière, de Bossuet ou de M[me] de Maintenon, les dissidents, les mécontents, les vaincus, ménagent leur revanche et préparent patiemment leur triomphe.

Est-il besoin de rappeler les épisodes les plus retentissants de cette lutte entre l'ancien goût et le goût nouveau, entre le parti du monde et le parti des Classiques? Décimés par les années, voici les familiers de la *Chambre bleue* serrant plus étroitement les rangs, au fur et à mesure que les succès de Racine, de Molière ou de Boileau viennent attester l'avènement d'une génération nouvelle soutenue par la faveur du Roi, et la bienveillance de son entourage. La lutte est entre la « vieille cour » et la cour nouvelle. Partisans de Corneille et contemporains ou amis de Mazarin, les grands représentants de la génération turbulente qui avait fait la Fronde et applaudi aux raffinements de l'Italianisme, défendent contre l'offensive des nouveaux venus leurs positions

(1) Voir Deltour auquel nous empruntons plus d'un détail de ce chapitre.

avec la même âpreté qu'ils avaient apportée à préserver leur indépendance contre l'empiétement du pouvoir. Autour de ces chefs naturels : la grande Mademoiselle, les De Longueville, Montausier, le Duc de Nevers, Mme de Nemours, la Duchesse de Rohan, s'abritant sous leur protection et forts de leur faveur, se groupe la foule des mécontents et des médiocres, littérateurs de rien ou *poetæ minores*, « esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations et dans les cercles (1) » : Cotin, Segrais, Ménage, Colletet, Furetière, Boyer, les deux Tallemant, Charpentier, Subligny, Loret, Saint-Amand, Desmarets, Benserade. L'Hôtel de Bouillon, le salon Deshoulières ou le salon Pélissari, le salon de Mme de Scudéry, le salon Ménage, ou l'Académie d'Aubignac, à Londres le salon de Mme de Mazarin, pour nous en tenir aux plus connus, sont les chapelles où se canonisent les gloires, les foyers où s'alimentent les vengeances et les haines. Voisinant avec le culte de Corneille, et sur le même plan, y trône la gloire de Chapelain, « le premier poète du monde pour l'héroïque ». La Calprenède et Sapho s'y disputent la faveur des gens délicats, et. orgueil des salons où naquit leur gloire, les Boyer, les Le Clerc et les Coras, soutiennent dignement par devers le parterre des théâtres, la gloire qu'ourdirent de leurs mains ingénieuses leurs admiratrices de choix.

Voici s'achever le règne de Corneille (échec de *Pertharite*, 1652) et se lever l'astre de Quinault. Le goût mondain a son organe. le *Mercure galant*, ses publicistes Donneau de Visé et Fontenelle, son satirique, Boursault ; menacé dans son existence, il délègue pour le défendre le vaniteux et ridicule Pradon.

Et voici s'engager, âpre et tenace, la lutte entre les partisans d'un passé qui s'obstine à se survivre, attardés qui refusent de brûler aujourd'hui ce qu'ils adoraient hier, et le petit groupe des quatre amis. Flagellés par les épigrammes cinglantes de Boileau, et les railleries de Molière, ils ne tombent que pour se relever plus agressifs. Chassés de leurs

(1) Comme les appelait La Bruyère dans son *Discours à l'Académie*.

positions par le succès de leurs jeunes rivaux, ils se retranchent derrière cette citadelle qu'ils détiennent à eux seuls, par droit de premiers occupants : l'Académie, où ils trônent, où ils officient, l'Académie, dont ils sont et seront longtemps encore la parure et l'orgueil. Les plus éphémères des gloires sont déjà entrées dans l'immortalité, que les grands Classiques attendent encore la consécration officielle. La cabale fait bonne garde et défend jalousement le seuil du sanctuaire. Après d'énergiques oppositions, Bossuet (1671), Racine (1673), suivis plus tard, bien plus tard, de Boileau (1683), La Fontaine (1684), Fénelon, La Bruyère (1693), forcent enfin les portes de l'asile sacré. Défaits, en ces trop rares occurrences, à l'Académie où ils n'en détiennent pas moins la majorité, les mondains, les médiocres, prennent leur revanche au théâtre. Racine bat en retraite devant la coalition des mécontents et des médiocres, et cède le terrain à Pradon. Arborant l'étendard de la rébellion, les mécontents deviennent des révoltés : les modernes se soulèvent contre les anciens.

Une petite minorité de grands esprits, créant au-dessus du public des salons et des coteries littéraires ou mondaines un art noble, simple, profond, nourri de la moelle des Anciens, luttant pour lui conquérir le droit de cité dans la faveur publique, et ne réussissant, que grâce à la protection royale et à l'appui d'une élite, à en imposer pour un temps bref, et avec combien de restrictions et d'hostilité mal déguisée, l'acceptation au grand public, tel est, en somme, le parti des Classiques. « Pour la critique de Despréaux (1) écrivait l'abbesse de Fontevrault à Segrais (14 mai 1684), je l'avois apprise d'abord sans m'en émouvoir, parce que c'est une chose inévitable et dont par conséquent on ne doit être ni fâché ni surpris. Je savois aussi que M. l'abbé Testu l'avoit condamnée, et que tous les honnêtes gens avoient suivi son exemple. Si on ne vouloit être content de soi que lorsqu'on seroit approuvé de ces deux messieurs (Racine et Boileau), il faudroit renoncer à ce bonheur, et il me semble

(1) A propos, sans doute, de Segrais, cité dans Cousin, *Sablé*, 416.

qu'il n'y a rien qui condamne à une si rude soumission. » Dédain ou hostilité, telle est donc l'attitude qu'opposent à la minorité révolutionnaire des « grands Classiques », à l' « École de la Nature et de l'antiquité », la majorité mondaine, le public des salons et des ruelles, le personnel des Académies, tous ennemis de l'Antiquité que patronne et de l'idéal que préconise le Classicisme, retardataires qui se défendent d'apprendre et refusent d'oublier. Ils sont le passé, ils sont la routine. « Dès qu'au lieu de répéter les leçons apprises, écrivait Brunetière (1), et pour se faire une opinion personnelle, on essaye d'y regarder plus attentivement, on est tout étonné de s'apercevoir que ce sont les hommes qui passent pour avoir représenté dans ce grand siècle toute l'inflexible autorité de la règle, qui sont les *irréguliers*, mais les prétendus *irréguliers*, au contraire, et, comme on les a nommés, les victimes de Boileau, qui sont les vrais timides, les vrais serviteurs de l'opinion, les vrais esclaves de la mode. Ce n'est pas du tout ce *fiacre* de Scarron, qui est en lutte avec l'esprit de son temps, c'est Molière ; et ce n'est pas du tout Racine qui est le favori du beau monde, c'est le *tendre* Quinault. Mais entre Charles Perrault, le spirituel auteur des *Contes de Fées*, ou du *Parallèle entre les Anciens et les Modernes*, et l'exact auteur des *Satires* ou de *l'Art Poétique*, sachons-le bien, le vrai fauteur de nouveautés, c'est Boileau. »

Ils sont le nombre, enfin. De leurs rangs, sortira précisément celui qui dénoncera la prévention en faveur de l'Antique, et, ralliant, pour un suprême et victorieux retour offensif, les mécontents, les victimes, les méconnus, les dédaignés, tous les tenants du goût d'hier et des traditions de « la vieille Cour », se fera, contre les dédains des vainqueurs, le porte-parole et l'avocat des vaincus, et, identifiant leur cause avec la cause de Louis le Grand, frappera à travers l'Antiquité les représentants du goût *classique* : nous avons nommé Charles Perrault.

(1) *Nouv. Ét. Crit.*, 4.

CHAPITRE III

La Vulgarisation cartésienne.

I. Le Cartésianisme et le monde.
II. Le « préjugé de l'Antiquité ».
III. Le « préjugé des nations ».
IV. Le rationalisme cartésien et les Anciens.
V. Les savants cartésiens et l'Antiquité.

I.

Un trait manque à la physionomie de l'honnête homme, telle que, sur la foi des contemporains, nous l'évoquions dans le cadre des salons et des cercles mondains : façonné par la discipline mondaine, l'honnête homme a subi plus ou moins la discipline de la philosophie cartésienne.

On a dit les progrès rapides du Cartésianisme, sa diffusion dans la société polie, son succès de snobisme parmi les honnêtes gens, sa faveur dans le monde savant, et comment, tout dangereux qu'il fût implicitement pour la religion, il se voit adopté par certains ordres religieux enseignants (1) ou savants, gagne, au sein même de l'Église, des amis et des partisans, quitte à conclure des compromis avec la foi, et à s'interdire tout empiétement sur le terrain sacré de la vérité révélée.

Vulgarisant l'esprit de critique et de libre examen, la dif-

(1) L'on sait le grand succès de la *Logique* d'Arnauld et de Nicole (elle connut 10 éditions, de 1661 à 1736). La doctrine qu'ils professaient inclinait naturellement les Jansénistes à une certaine défiance à l'endroit de la raison humaine et de son aptitude à la connaissance universelle. Voir Nicole, *De la faiblesse de l'homme*, Ch. VII.

fusion du Cartésianisme vient fournir à la cause des modernes un puissant appoint : la philosophie de la raison envahissant les salons contribue à rendre plus complet le divorce entre l'Antiquité et le monde. Pédant devient de plus en plus synonyme d'esprit moutonnier à la remorque d'un maître et inféodé à un auteur, Aristote, Cicéron, Virgile, d'admirateur béat, incapable de critique. « Ne pas recevoir la doctrine toute simple », ne point se former une opinion sur l'opinion d'autrui, car ce n'est qu'en matière de Foi, qu'il faut jurer sur les paroles du Maître, se méfier, ne pas être dupe, telles sont les maximes courantes de ce Cartésianisme à l'usage du monde. L'autorité que prend sur nous un savant homme, quoi de plus funeste à la vérité ? Le moyen de lui savoir gré de ce qu'il nous enseigne, sans témoigner une soumission apparente à ses sentiments ? Répondons-lui donc avec déférence, soumettons-nous en apparence, mais en nous réservant la liberté de raisonner sur ce qu'il dit. « Pour connoître sainement les choses, il faut être toûjours en garde contre la réputation de celui qui les dit : l'air du visage, la façon de parler, la qualité, le tems, le lieu, tout impose.... L'admiration est la marque d'un petit esprit, et les grands admirateurs sont la plûpart des sottes gens. Ils ont besoin qu'on les avertisse quand il faut rire; le Parterre qui n'a d'autres lumières que celles de la Nature, juge mieux de la Comédie, que ceux qui embarrassent le théâtre. Le plus grand secret pour réussir dans la conversation est donc d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de se défier toûjours de sa raison et quelquefois de celle de nos amis (1). » Un sourire mêlé d'ironie, qui révèle l'homme blasé, trahit ce scepticisme léger qui rehausse la supériorité du mondain, voilà qui complète la physionomie de l'honnête homme, de celui qui « veut savoir tout et ne se pique point de rien savoir ».

« Assurément, écrivait Madame de Labrosse à Madame de Sablé, parlant des services que pourrait rendre la *Logique* de Port-Royal (2), ce seroit pour rendre très commune cette

(1) Saint-Evremond, *Mélange curieux*, VI, 137.

(2) Elle se réjouit de cette vulgarisation et souhaite qu'on écrive aussi une physique sur ces principes. (Cité dans Cousin, *Mme de Sablé*.)

sorte de philosophie qui, pour être la plus subtile, aussi bien que la plus raisonnable, a besoin d'être expliquée d'une façon toute particulière, afin de détacher imperceptiblement les esprits des vieilles préoccupations de l'école. Que si jusques à présent elle n'a pas eu autant de sectateurs qu'elle devroit, ou plutôt, si tous ceux qui se mêlent de philosophie, ne l'ont pas embrassée, je crois que cela vient en partie de ce que celui qui l'a inventée ou plutôt renouvelée dans ces derniers temps, l'a proposée d'une manière qui n'est pas propre pour s'insinuer dans l'esprit de toutes sortes de personnes. » Ce sera précisément le rôle des vulgarisateurs cartésiens : philosophes, comme Malebranche, publicistes-philosophes, tels Baillet et Bayle, savants : Régis, Bary ou Rohault, de « détacher les esprits des vieilles préoccupations de l'école », en proposant, d'une manière « propre pour s'insinuer dans l'esprit de toutes sortes de personnes », la méthode et les principes cartésiens. Un rationalisme superficiel et élégant, un rationalisme mondain va se vulgarisant. Là chez les philosophes et les savants, ici dans les cercles et les salons, l'admiration de l'Antiquité se voit ravalée au rang de ces « préjugés » dont il est nécessaire de se défaire pour pratiquer la recherche de la vérité.

II.

L'on sait les railleries dont Malebranche poursuit les admirateurs professionnels de l'Antiquité, ces dévots superstitieux qui recherchent les médailles anciennes, quoique rongées de rouille, et gardent avec grand soin la lanterne et les pantoufles de quelque ancien, quoique mangées de vers, parce qu'il y a longtemps que ces choses ont été faites. S'il combat avec tant d'acharnement leur aveuglement, c'est que le « faux et lâche respect » qu'ils témoignent aux Anciens lui semble plus qu'une ridicule et innocente manie : un danger, une menace pour la cause de la vérité. Pratiquée dans un esprit de servilité qui exclut toute critique, la lecture des Anciens non seulement déshabitue les hommes d'user de leur esprit et les rend peu à peu incapables d'en faire usage, mais elle entraîne une étrange confusion dans les idées de ceux qui s'y appliquent. L'on s'intéresse plus à connaître les opinions des auteurs qu'à savoir ce qu'il en faut tenir. L'on ne raisonne plus, l'on charge sa mémoire d'un savoir mal digéré. L'esprit devient faible et confus. Les traces du cerveau s'embrouillent parce qu'elles sont trop nombreuses et que la raison ne les a pas rangées par ordre. Beaucoup de mémoire, donc peu de jugement.

Et Malebranche de s'en donner à cœur-joie, tel Nietzsche satirisant la manie d'érudition de ses compatriotes, aux dépens de ces faux savants qui, possédés par « l'esprit de polymathie », s'imaginent mériter d'autant plus d'admiration qu'ils pratiquent une science plus creuse et plus inutile. « Les histoires les plus rares et les plus anciennes sont celles qu'ils font gloire de sçavoir. Ils ne sçavent pas la généalogie des Princes qui règnent présentement ; et ils recherchent avec soin celle des hommes qui sont morts il y a quatre mille ans. Ils négligent d'apprendre les histoires de leur temps les

plus communes, et ils tâchent de sçavoir exactement les fables et les fictions des Poëtes. Ils ne connoissent pas même leurs propres parens; mais si vous le souhaitez, ils vous apporteront plusieurs autoritez pour vous prouver qu'un Citoyen Romain étoit l'allié d'un Empereur, et d'autres choses semblables (1). »

Voici le *Pédant* qui fait parade de sa fausse science, a toujours la bouche pleine de citations les plus diverses, cite pêle-mêle toutes sortes d'auteurs, des traits d'histoire, des apophtegmes, bavarde et disserte au lieu de prouver. « Pédant est opposé à raisonnable; et ce qui rend les pédans odieux aux personnes d'esprit, c'est que les pédans ne sont pas raisonnables : car les personnes d'esprit, aimant naturellement à raisonner, ils ne peuvent souffrir la conversation de ceux qui ne raisonnent point. Les pédans ne peuvent pas raisonner, parce qu'ils ont l'esprit petit ou d'ailleurs rempli d'une fausse érudition : et ils ne veulent pas raisonner, parce qu'ils voyent que certaines gens les respectent et les admirent davantage, lorsqu'ils citent quelque Auteur inconnu et quelque Sentence d'un Ancien, que lorsqu'ils prétendent raisonner. Ainsi leur vanité se satisfaisant dans la vûë du respect qu'on leur porte, les attache à l'étude de toutes les choses extraordinaires, c'est-à-dire toutes les choses qui attirent l'admiration du commun des hommes. Les pédans sont donc vains et fiers, de grande mémoire et de peu de jugement, heureux et forts en citations, malheureux et foibles en raisons, d'une imagination vigoureuse et spacieuse, mais volage et déréglée ; et qui ne peut se contenir dans quelque justesse (2). »

Il n'est pire sot que le *Pédant*, sinon le *Commentateur*. Celui-ci s'est fait une spécialité d'un auteur, à force de l'étudier, et en est arrivé à se regarder comme ne formant avec lui qu'une seule et même personne. Loue-t-il son auteur, c'est lui-même qu'il encense. Il a beau n'avoir pas beaucoup d'estime pour lui, au fond, il ne laisse pas de le louer, parce

(1) *Recherche*, IV, VII, 283.
(2) *Ibib.*, III, 3e Part., V, 522.

qu'engagé, hasard ou caprice, à cette étude, il se croit obligé d'employer l'hyperbole pour légitimer le culte qu'il lui a voué. Conçoit-on qu'adonné à l'étude d'un auteur impertinent, il pût avoir la franchise de sa conviction, sans se donner le ridicule d'écrire sur une matière qu'il estime inutile ? Il répare donc une faute par une autre faute. Non content d'approfondir de méchants ouvrages, il y ajoute de sots commentaires. Tant de prévention explique que la plupart des préfaces ne soient conformes ni à la vérité ni au bon sens. On ne commente guère les ouvrages des hommes tout court. Ce sont les ouvrages d'hommes « tout divins », d'hommes qui ont été l'admiration de leur siècle et qui ont reçu de Dieu des lumières toutes particulières. Il en est de même de la matière que l'on traite. C'est toujours la plus belle, la plus relevée, celle qu'il est le plus nécessaire de savoir. A l'appui de son dire, Malebranche cite l'exemple d'un savant géomètre d'Oxford qui commençait un Commentaire qu'il avait écrit sur les propositions d'Euclide par l'exposé des fatigues, des veilles, des travaux surhumains que lui avait coûtés l'examen d'une si abstruse doctrine. Il ne faut pas une heure à un esprit médiocre pour apprendre les huit premières propositions d'Euclide et pourtant le commentateur parlait de son entreprise comme s'il s'agissait de renouveler quelque travail d'Hercule. Eût-il fait usage de sa raison et ressenti autant d'amour pour la vérité qu'il en témoignait pour l'auteur qu'il commente, il n'eût pas manqué de découvrir que cette fameuse théorie d'Euclide n'est pas sans défauts et il les eût montrés. C'est que la prévention laisse dans les fibres du cerveau des traces si profondes qu'elles restent toujours entr'ouvertes, et que les esprits animaux y circulant perpétuellement les empêchent de se refermer. Les pensées s'y trouvent ainsi contraintes de suivre l'ornière une fois creusée. Il n'est plus de raisonnement possible hors du cercle de ces préventions.

Mais où éclatent surtout la vanité et les dangers du commentaire, c'est dans l'examen des questions sur lesquelles Aristote, par malheur, s'est exprimé. Quelle satisfaction pour la vanité du savant que de pouvoir dire qu'il est le seul à péné-

trer les arcanes d'une pensée si obscure ! Examine-t-on, par exemple, la question de l'immortalité de l'âme ? On s'attache beaucoup moins à établir la vérité toute nue qu'à accumuler sur ce sujet tout ce qui a été plus ou moins clairement dit par le Philosophe. Puis, vient un moment, où, délaissant un sujet d'une si haute gravité, l'on ne se préoccupe plus que de discuter les commentaires qu'ont pu faire d'une illustre pensée les savants petits ou grands. L'on est moins curieux de savoir que penser d'une pareille question, que ce qui en a été pensé par le maître. On fait le Commentaire des Commentaires. Les gloses deviennent plus importantes que le texte. Malebranche compare ces faux savants gavés de la « science qui enfle », à ces « outres rebondies d'où il ne sort que du vent ». « On peut dire que la plûpart de ceux que l'on appelle sçavans dans le monde, n'ont acquis cette réputation, que parce qu'ils sçavent par mémoire les opinions d'Aristote, de Platon, d'Épicure et de quelques autres Philosophes; qu'ils se rendent aveuglément à leurs sentimens et qu'ils les défendent avec opiniâtreté. Pour avoir quelques degrez et quelques marques extérieures de doctrine dans les Universitez, il suffit de sçavoir les sentimens de quelques Philosophes. Pourvû que l'on veüille jurer : *in verba magistri,* avec un peu de mémoire on devient bientôt un Docteur (1). »

Ainsi, parti de la méthode cartésienne, Malebranche rejoint les mondains et communie avec eux dans la haine de la « science qui enfle », du pédant et du savant. Psychologue et physiologue du préjugé, il devance La Bruyère et annonce par son art du trait, sa façon leste et précise de croquer en silhouette les grotesques de l'École, les portraits d'Hermagoras et de Diognète. Définissant d'après Descartes la recherche de la vérité, il ruine par la base l'Aristotélisme et démontre à la fois l'inanité de la doctrine et l'erreur de ses partisans. A la fausse science qui jongle avec les termes obscurs et les idées confuses que l'on reçoit par les sens, avec les idées vagues, générales et indéterminées qui ne représentent rien de particulier à l'esprit, il oppose la méthode cartésienne

(1) *Ibid.*, IV, III, 238.

qui raisonne sur des idées claires et des termes bien définis et commence par les choses les plus simples avant d'aborder les plus composées. Il voue au ridicule la physique d'Aristote, science verbeuse qui parle pour ne rien dire, prétend résoudre en deux mots une infinité de questions notoirement insolubles par des propositions insoutenables parce que trop composées, vit « d'impertinence », accumule les arguments superficiels et les preuves badines, entasse Pélion sur Ossa sans s'élever d'un pas vers la vérité, au total, logique inféconde, philosophie « misérable » qui n'a rien découvert ni rien inventé. A ceux qui s'imaginent que, depuis deux mille ans qu'Aristote a écrit, on n'a pas encore découvert qu'il soit tombé en quelque erreur, et s'autorisent de son infaillibilité pour le suivre aveuglément, il demande s'ils savent qu'Aristote ou ses disciples aient jamais déduit une vérité des principes de physique qu'il professe. Sans prétendre pour cela substituer l'autorité de Descartes à l'autorité d'Aristote, il oppose à cette philosophie néfaste qui diminue la capacité de l'esprit au lieu de l'augmenter, la méthode cartésienne qui a découvert en trente ans plus de vérités que les autres philosophies en plusieurs siècles, et ajoute que ceux qui liront avec application la philosophie moderne « sentiront une secrette joie d'être nez dans un siècle ou dans un païs assez heureux pour nous délivrer de la peine d'aller chercher dans les siècles passez parmi les païens et dans les extrémitez de la terre, parmy les barbares ou les étrangers un docteur pour nous instruire de la vérité ».

III.

Autre préjugé dont il est nécessaire que l'esprit soit purgé s'il veut être « éclairé » : le « préjugé des Nations ». Aux Anciens qui affirmaient que les Grecs faisaient exception à la définition des peuples de l'Asie, qui attribue aux Orientaux la mollesse et la lâcheté, et que, prédisposés à la science et à l'éloquence par la situation privilégiée de leur pays également éloigné du froid et du chaud et la subtilité de son atmosphère, ils réunissaient les qualités les plus précieuses de l'Européen, Baillet, l'auteur des *Jugements des Savans* (1685), répond qu'autant vaudrait dire que le climat du pays doit changer avant que ne changent les esprits. Rien de plus lamentable, en effet, que l'état de décadence intellectuelle où sont tombés les Grecs d'aujourd'hui. Et puis, Pindare, Hésiode, Plutarque, étaient Béotiens et, comme tels, auraient usurpé l'estime de tant de siècles, puisque Cicéron déclarait que la Béotie ne produisait que des esprits grossiers et stupides. L'Arcadie passait chez les Grecs pour un pays rustique et fruste. Or les Arcadiens ne laissaient pas d'être bons musiciens et Polybe qui était d'Arcadie, ajoute Baillet, n'était certainement pas une bête.

A tout prendre, il semble bien que le trait distinctif du génie grec ait été l'aptitude à imaginer et à mentir. Grands amateurs de fictions, les poètes grecs sont superstitieux. Ils inventèrent à eux seuls la plupart des fausses divinités et presque toute la théologie païenne. Ils étaient si notoirement coutumiers de mensonge que les Romains eux-mêmes ne faisaient pas de différence entre la licence des poètes et la fausseté des historiens grecs. Le Christianisme passe sur le caractère de la nation sans l'amender. A part quelques Pères et auteurs ecclésiastiques, on ne peut dire que les Grecs se

soient garantis de cette habitude de mensonge qui paraît avoir été universelle dans tous les temps et dans tous les lieux où cette nation a répandu son esprit. Le Grec est bavard, il enferme peu de sens dans de grandes périodes, le Grec d'Asie surtout. Preuve de son ostentation coutumière, il affecte de mettre à la tête de ses ouvrages des titres magnifiques qui promettent plus qu'ils ne donnent, titres de la vanité naturelle de cette nation, ajoute Baillet, plutôt que de la matière de ses livres

Avec tous ses défauts, le Grec n'en est pas moins supérieur au Romain pour la délicatesse de l'esprit, la politesse et les agréments de la langue. La Providence, semble-t-il, avait formé les Chaldéens et les Egyptiens pour l'astronomie et les sciences mathématiques, les Grecs pour la peinture, la sculpture, l'éloquence, la poésie et les arts. Aux Romains elle avait destiné l'empire du monde et réservé les arts de l'activité pratique et du commandement. Mais la gloire des armes ne leur suffit point. Ils rapportent de Grèce plus que des trophées militaires : la philosophie, les belles-lettres, les sciences et les arts, toutes les connaissances qui servent d'ornement à l'homme et font sa perfection. Une littérature moins délicate, peut-être, moins efféminée que celle des Grecs, mais solide, mâle et convenable à la majesté de l'Empire, fleurit dans le dernier siècle de la monarchie et au premier de la république. Rome connaît deux siècles de « classicisme », c'est-à-dire de littérature où la pureté de la langue s'unit au bon goût des choses. Des poètes, des philosophes : Cicéron et Senèque, des historiens, négligents, sans doute, et peu sincères, mais de bonne foi, quoi qu'on ait dit. pas de mathématiciens, les mathématiques passant pour des exercices propres à efféminer les esprits et plus dignes des peuples esclaves que du peuple-roi, tel est le bilan de la culture romaine.

En fin de compte, si l'on veut trouver une nation rassemblant toutes les qualités qui constituent ce que l'on appelle une nation privilégiée, c'est sur le sol français qu'on la verra s'épanouir et, dès cette époque lointaine où l'Académie de Marseille enseignait aux peuples les sciences et les langues.

Civilisatrice des nations au temps des Gaulois (1), la France, aux siècles de barbarie, demeure la gardienne des grandes traditions de l'esprit. Au lendemain des invasions, Charlemagne tente de restaurer les disciplines. Parmi les ténèbres qui couvrent l'Europe, seule l'Université de Paris demeure le foyer de lumière qui éclaire l'humanité.

Aux Anciens, en somme, la supériorité dans les ouvrages où l'important est le style, l'art d'exprimer les passions. « Ce n'est pas, ajoute Baillet, qu'il ne se soit peut-être trouvé depuis ces Anciens, des Génies aussi propres qu'eux à faire valoir l'Art Poëtique et l'Art Oratoire (2) ; mais comme la Religion Chrétienne a mis des bornes étroites à l'art de feindre et de mentir, en rétablissant la simplicité ancienne que le péché avoit ôtée à la Vérité, il n'est pas incroyable que le scrupule ait empêché ces grands Génies de porter aussi loin qu'ils auroient pû ces deux Arts ingénieux dont les beautés consistent principalement dans le déguisement et dans le mouvement des passions (3). » D'un mot, aptitudes naturelles égales chez ceux-ci et chez ceux-là, mais infériorité chez les Modernes de par les conditions spéciales où les place leur religion.

Communs sont aux Anciens et aux Modernes les avantages qui résultent des qualités naturelles de l'esprit humain : le jugement, le bon sens, le goût de l'esprit, la délicatesse et la pénétration. Ces qualités étant de tous les siècles, et la nature les accordant avec la même libéralité qu'autrefois, les Anciens n'ont, sans doute, en ceci, d'autre avantage sur les Modernes que d'en avoir été gratifiés avant eux : avantage de priorité dans le temps, en d'autres termes.

Par contre, il est un domaine où les supériorités du génie moderne s'affirment avec éclat : les sciences ont reçu du temps et de l'expérience de grands accroissements. La physique, la médecine, l'astronomie, la chronologie, la géographie, les mathématiques mixtes, pratiquées imparfaitement par l'Antiquité, ont réalisé de considérables progrès, et c'en

(1) I, 158.
(2) Sur ces supériorités des Français modernes, voir I, 173.
(3) I, 71.

serait assez pour réfuter l'opinion des Anciens qui soutiennent que, par la faute de leur climat, les peuples de l'Occident et du Septentrion n'ont ni génie, ni disposition pour les arts et les sciences, et prouver que la France n'est dépourvue d'aucune des excellentes qualités qui ont recommandé à la postérité les Grecs et les Romains et les plus réputées des nations modernes, et qu'elle mérite ces flatteuses appellations de *Mère et Princesse des Arts*, *peuple né dans la délicatesse de l'esprit*, *naturellement poli*, *vif et subtil*, de *nation habile à tout*, *lettres ou armes*, *généreuse*, *sincère et attachée à la foi*, *pays généralement savant jusqu'au miracle et au delà de ce qu'on pourrait s'en imaginer* (1).

(1) I, 187.

IV.

Avec l'auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* (1684-1687) et du *Dictionnaire historique et critique* (1697), la propagande cartésienne arbore un ton nouveau. En dépit de la correction de la forme, elle se fait condescendante et dédaigneuse. L'ironie froide qui perce à travers l'objectivité des formules dit suffisamment que la cause des Anciens est, dans l'esprit du rationaliste, définitivement jugée. Elle est de celles qui ne se discutent plus. Bayle comme Fontenelle, comme Voltaire, comme les Encyclopédistes, professe l'orgueil du parvenu à l'égard des devanciers. Il traite les Anciens en enfants étourdis et ignorants.

Homère ? Peu s'en faut que les gens de goût n'accusent toute la vénérable Antiquité de n'avoir pas eu le sens commun, quand ils lisent les poésies d'Homère, si fidèlement qu'elles soient traduites. Ses idées manquent de force et de sublimité ; l'on ne pardonnerait pas au moindre de nos versificateurs d'aujourd'hui certaines de ces pauvretés. Même expurgé des bassesses qui choquent si fort nos manières, Homère ne se défend pas contre le « mépris » des connaisseurs (1). L'on nous montre Achille, après la perte de sa concubine Briséis, courant en larmes faire ses plaintes à sa mère qui le console tout comme s'il était un petit garçon. La majesté de l'épopée souffrait peut-être de ces naïvetés en ce temps-là. Aujourd'hui, l'on rirait à moins. Mais Homère est un Ancien : admirons donc. Achille traîne Hector autour des murs de Troie et se comporte avec un raffinement de cruauté indigne d'un héros : louons le beau génie d'Homère, sans nous demander si les actions qu'il prête à ses héros ne sont pas des choses si éloignées, non pas même de la vertu

(1) *Dict.*, I, 57, Note C.

héroïque, mais de la générosité la plus commune, qu'il faut nécessairement juger qu'Homère n'avait aucune idée de l'héroïsme ou qu'il n'a voulu dépeindre qu'un brutal (1). Homère prête à Andromaque déplorant la mort d'Hector cette réflexion que le petit Astyanax ne mangera plus sur les genoux de son père la graisse et la moelle des moutons. « C'est peindre d'après nature, je l'avoue (2) ; mais aujourd'hui on ne souffre point ces naïvetez dans l'Épopée : nous trouverions cela trop bourgeois, et bon seulement pour la Comédie. Je pense que nos Comtesses et nos Marquises craindroient de parler bourgeoisement, si elles disoient comme la Reine de Carthage dans Virgile :

. . . . . . si quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas. . . . . . »

Virgile, on le devine, n'est pas mieux traité. Toute l'ingéniosité du monde ne justifiera jamais la prodigieuse antidate qu'il a faite pour précipiter son héros dans la plus vilaine action qui se puisse commettre dans un roman, et déshonorer tout à la fois l'amant et l'amante (3). Catulle, le poète galant par excellence, Horace qui faisait les délices de la cour d'Auguste, Ovide, choquent par leur impudicité et leur obscénité les délicats d'aujourd'hui. On croirait en les lisant avoir affaire aux Théophiles, aux Sigognes, aux Motins, aux Berthelots qui sont l'horreur des honnêtes gens et ne plaisent qu'aux soldats et aux laquais. Preuve évidente que notre siècle, s'il n'est pas plus chaste que les autres, est, du moins plus poli et plus honnête pour l'extérieur. Les lois de la bienséance y sont plus sévères qu'elles n'ont jamais été, et jamais les auteurs qui ont voulu plaire au beau monde n'ont été obligés d'écrire si honnêtement. Les satires mêmes, qui avaient toujours été un égout de saletés, sont devenues sous la plume de Despréaux aussi pudiques que spirituelles. Juvénal, Horace, Martial surtout, sont bien éloignés de cette perfection. En vérité, ces temps anciens pour lesquels on té-

(1) I, 58, H.
(2) I, 234, H.
(3) *Nouvelles*, Mars-Mai, 1684, 494.

moigne une si grande vénération, n'avaient aucune teinte de la véritable urbanité. Martial et Catulle étaient des esprits grossiers et rustiques, et plus propres pour les conversations d'un corps de garde que pour celles d'une ruelle.

Il n'est pas jusqu'à nos historiens burlesques d'aventures galantes qui ne donnent l'exemple de la bonne éducation. L'on voile, l'on atténue l'effet nuisible des peintures par la modestie de l'expression. Les choses peuvent être « effrontées » et sales : le langage est toujours chaste (1). Qu'on cherche dans toute l'Antiquité une œuvre analogue aux Contes de La Fontaine. Messieurs les humanistes ne sauraient comment modérer leurs transports et leurs extases s'ils avaient à commenter un auteur ancien qui eût déployé autant de finesse d'esprit, autant de beautés naturelles, autant de charmes vifs et piquants. Nos farces, nos comédies, sont épurées des expressions libres et malhonnêtes dont elles étaient autrefois si remplies que les dames n'osaient y assister, et, comme l'on a dit que les courtisanes de Térence parlent avec plus de retenue que les honnêtes femmes de Plaute, l'on peut affirmer que la Comédie moderne est plus sobre dans la bouche des coquettes, qu'elle ne l'était autrefois dans celle des prudes.

Tout mesuré qu'il soit dans ses expressions, Bayle n'en juge pas moins sévèrement le grand maître de la Philosophie ancienne. Aristote dévoya la Philosophie en rejetant les dogmes que professaient ses devanciers, en admettant la génération proprement dite, en niant que les changements qui surviennent dans la nature soient un nouvel arrangement des particules de la matière. Il inventa des êtres nouveaux. Il affirma des choses dont il n'avait aucune idée distincte. Or, il est aussi impossible de bien philosopher sans l'évidence des idées que de bien naviguer sans voir l'étoile polaire ou sans avoir une boussole. C'est perdre la tramontane que d'abandonner cette évidence. C'est vouloir rôder de nuit sans chandelle dans une maison dont on ignore les

(1) *Nouvelles*, Mars-Mai, 1684, 365. Voir, sur la comédie moderne : *Dict.*, III, 787, B.

aitres. Aristote est responsable du nombre infini de formes et de facultés distinctes de la substance que ses sectateurs ont introduit. Il leur avait ouvert le chemin d'égarement, et si, au XVII[e] siècle, la physique a reparu avec quelque lustre, ce n'a été qu'en restaurant les principes qu'il avait quittés, en revenant à la culture de l'évidence, en délaissant les entités inconcevables à l'esprit pour s'attacher à ce qui se conçoit clairement : la figure, le mouvement, la situation des particules de la matière (1).

Mais, à supposer même que l'Antiquité eût connu toutes les vérités scientifiques dont se targue notre orgueil moderne, serait-ce une raison pour ôter aux derniers venus le mérite de l'invention ? S'il est prouvé que les inventeurs d'aujourd'hui ont ignoré les livres des Anciens, pourquoi ne serait-il pas aussi glorieux de découvrir une chose qui a été autrefois connue, mais dont on n'a jamais entendu parler, que d'en découvrir qui n'avaient jamais été trouvées ? Est-il bien sûr que l'invention fasse tout le mérite du savant ? Même si Descartes avait emprunté les idées de son système aux Anciens, il n'en serait pas moins Descartes. A comparer par pensées détachées les Anciens et les Modernes, l'on trouvera, comme beaucoup l'ont fait, que les premiers méritent en tout la préférence, car il n'a rien été écrit de délicat ni de grand qui n'ait été pensé dans leur temps. Mais, comparons ouvrage à ouvrage. Qui peut douter qu'un ouvrage qui, par ses beautés, ne le cède pas à d'autres ouvrages également beaux, ne leur soit inférieur, si les endroits faibles y sont et plus nombreux et plus grossiers que les endroits faibles de ceux-ci. Ainsi, Descartes, tout en prenant aux Anciens les parties de son système, n'en mérite pas moins plus d'admiration, puisqu'il a su ajuster ensemble les membres épars et former un système méthodique d'une matière qui était sans liaison (2).

D'une façon générale, la tendance de Bayle va à expliquer les supériorités des Modernes par les conditions tout particulièrement favorables où se trouve placé leur génie. Bien

(1) *Dict.*, I, 327, M.
(2) *Dict.*, II, 215, D.

loin de contester le génie d'Homère ou de Virgile, ou la valeur individuelle des maîtres anciens, il n'hésite point à reconnaître que, placés dans des conditions plus favorables, dans les conditions modernes, ils eussent réalisé une perfection plus achevée encore. Grand génie, et fécond en belles idées, Homère, s'il vivait de nos jours, ferait un poème épique où il ne manquerait rien. Les défauts des œuvres antiques ne sont pas les défauts des Anciens, ce sont ceux de leur temps. « Proprement il n'est pas question si les esprits sont meilleurs dans notre siècle qu'anciennement; mais si notre siècle possède mieux les idées de perfection, et si nous pouvons appliquer au grand Homère ce qu'Horace a dit d'un autre :

Sed ille,
Si foret hoc nostrum fato dilatus in ævum
Detereret sibi multa, recideret omne quod ultra
Perfectum traheretur (1).

Molière, par exemple, reprend le sujet traité par Plaute. Il lui fait de nombreux emprunts. Mais il leur donne un autre tour. Il corrige les vulgarités. Il efface les grossièretés. Ne parlons pas de tout ce qu'il y ajoute de lui-même, renchérissant ainsi sur son modèle. Molière, né dans un siècle plus délicat, s'adressant à un public plus raffiné, naturellement se trouve conduit à une perfection plus consommée. La perfection est le fait de son siècle autant que de son génie. Inversement, Martial est assez excusable d'avoir abaissé son talent à de pareilles ordures puisque l'Empereur Auguste qui devait être l'homme le plus poli de sa cour, composait les plus infâmes et les plus horribles vers qui se puissent lire.

Bayle, donc, de relever sur un ton de supériorité ironique l'infériorité et la bassesse des temps anciens. La belle constitution que cette fameuse réglementation de Lycurgue qui tolérait ce qui de nos jours ferait crier à l'infamie et au

(1) *Dict.*, I. 234, H.

scandale! Le moyen pour un poète, même bien doué, comme Homère, de rester dans les limites du bon sens et de la bienséance, étant donné la matière que lui fournissait son temps? Des Dieux immoraux et grotesques : c'est à croire que les fables antiques étaient faites pour corrompre les oreilles des auditeurs! Ceux qui entendent raconter les amours infâmes, les incestes, les violences et les crimes des habitants de l'Olympe, rapportés par les poètes comme des faits véritables, y apprennent à croire qu'ils ne pèchent point en satisfaisant leurs désirs les plus déréglés, puisqu'ils ne font qu'imiter les dieux. Tolérerait-on sur nos théâtres des dieux qui, ne pouvant achever de tuer Ajax, prêtent finalement tous leurs moyens d'extermination à Minerve pour qu'elle les débarrasse de ce furieux?

Mais, où le rationaliste triomphe, c'est quand il en vient à parler des fables antiques. De quelles inventions ridicules l'imagination des Anciens n'a-t-elle pas entouré la personne d'Achille! Les fictions des Anciens seraient un peu plus « supportables » qu'elles ne le sont, s'ils s'étaient donné la peine de ne pas tant se contredire les uns les autres. Et Bayle de s'amuser avec un malin plaisir à noter les contradictions où sont tombés, les uns par rapport aux autres, les biographes anciens du héros. Mais, est-il meilleure preuve du mépris souverain qu'inspirent à Bayle les fables antiques, que la façon doctorale dont il disserte, à coup d'autorités et de documents, sur les menus détails de l'enfance d'Achille? Ici le rationaliste, l'ennemi des superstitions et des fausses imaginations, s'en donne à cœur joie aux dépens des malheureux Anciens. Il passe au crible les fables d'Hélène (1). Il détaille les fables des Grecs et montre les poètes accumulant en la personne d'Hercule toutes les fables en cours sur le héros de ce nom, au mépris de tout bon sens et de toute logique. Euripide, rapportant les fiançailles d'Hermione, contredit nettement Sophocle. Sophocle se contredit lui-même. « Voilà bien des sentiments différents : mais où n'en trouve-t-on pas, et qu'y a-t-il là qui doive surprendre? Il faut plutôt

(1) *Dict.*, II, 706.

s'étonner que les Auteurs aient mis parmi les faits les intrigues d'une Tragédie, et qu'ils nous rapportent comme l'Histoire d'Hermione et d'Oreste, ce qu'il a plu d'imaginer à un Poëte, pour remplir de merveilleux et d'incidens une Pièce de Théâtre. Ne seroit-on pas bien de loisir d'ici à mille ans, si l'on se faisoit un devoir de ne pas omettre dans l'Histoire de César et de Pompée ce que les Tragédies de M. de Scudéri et de M. Corneille débitent sur les circonstances de la mort de ces deux illustres Romains (1) ? »

Mais est-il meilleure preuve de la crédulité où végétait le public d'alors que le degré de superstition où vivaient les plus éclairés ? Si l'on n'eût pas pris César par l'endroit le plus sensible, un songe qu'il avait eu, sa femme et les avis des devins l'eussent empêché d'aller au Sénat le jour du complot, et ce ne fut pas trop de l'insistance de ses amis pour le dissuader d'écouter la superstition !

Bayle, il va sans dire, est donc nettement avec Perrault contre les Anciens. Seulement, plus critique et plus nuancé, il se refuse à admettre qu'un progrès continu et, en quelque sorte, rigide à force de conséquence, entraîne toutes choses vers leur perfection. « Je suis, écrit-il à l'abbé Dubos, entièrement de votre Avis sur le *Progrès* de la *Corruption des mœurs*... c'est une *Fièvre continüe*, avec des *Redoublemens* ; mais ces *Redoublemens* ne sont pas réglez ; ils cessent pendant quelques Années ; et puis ils reviennent. Il en va des *Mœurs* comme des *Sciences*. Celles-ci ne vont pas en augmentant. Parvenües à un *haut Degré*, elles font place peu à peu à l'Ignorance ; et, à leur tour, les *Siècles Barbares* parvenus au Comble, font place à une nouvelle Naissance de l'*Érudition*. C'est ce que l'*Histoire* nous apprend (2). »

(1) *Ibid.*, III, *Pyrrhus*, 737, E. Voir sur les défauts des historiens anciens *Ibid.*, IV, 10.

(2) *Lettres choisies*, Rotterdam, 3 janvier 1697.

V.

Quelques idées directrices reviennent couramment dans les écrits scientifiques les plus notoires de la période cartésienne : *Cursus Philosophicus* de MAIGNAN (1653) ; *De Meteoris et Fossilibus* de DU HAMEL (1660) ; *Traité de Physique* (1671) et *Entretiens sur la Philosophie* (1675) de Jacques ROHAULT ; *Physique* de René BARY (1671) ; *Parallèle des principes de la Physique d'Aristote et de celle de René Des Cartes* (1674) ; *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Animaux* de Cl. PERRAULT (1676) ; *Système de Philosophie* de RÉGIS (1690) ; *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de Sa Majesté pour perfectionner l'Astronomie et la Géographie* (1693). Elles peuvent se résumer ainsi :

Le plus grand adversaire de la vérité, en matière de science, est la prévention. Pardonnons aux esprits mous de négliger la vérité et aux esprits faibles de suivre le torrent de la multitude. Nous avons plus et mieux à faire que de remâcher les idées du passé. La philosophie asservie pendant plus de vingt siècles à l'autorité, n'a-t-elle pas suffisamment prouvé sa stérilité ? Et plus stériles encore ont été la physique et les sciences de la nature. Serait-ce que la découverte de nouvelles vérités dépasse la portée de l'esprit humain ? Mais considérons les surprenantes productions de quelques philosophes de notre siècle qu'on jugeait impossibles à découvrir jamais (1). Est-il « fautes grossières » que l'on ne puisse relever dans Ptolémée (2) ? Et trouverait-on dans l'Antiquité des découvertes comparables à celles de notre siècle en astronomie ?

(1) ROHAULT, *Physique*, Préface. Voir encore MAIGNAN, *Amantissimo lectori salutem*.

(2) *Recueil d'observations*, 9.

Douterons-nous encore de l'esprit humain ? N'accuserons-nous pas plutôt les mauvais procédés de ceux qui nous précédèrent ? Quatre défauts, estime Rohault, entachent d'impuissance la méthode dont se sont servies les sciences depuis les écoles d'Athènes.

Le premier est le grand crédit qu'on a toujours donné aux Anciens dans les Écoles. Car, outre que cette prodigieuse différence qu'on met entre eux et nous, entre Anciens et Modernes, n'a aucun fondement — la raison n'est-elle point de tous les pays et de tous les âges ? — il est certain qu'une soumission si aveugle à tous les sentiments de l'Antiquité, est cause que les meilleurs esprits reçoivent souvent, sans y penser, comme vraies des opinions qui peuvent être fausses. Le seconde, la vénération dont bénéficie Aristote (1). L'on s'est plus occupé d'étudier Aristote que la Nature, qui, peut-être, n'est pas à beaucoup près si mystérieuse que lui. Il y a même mille choses qu'elle dit nettement à qui veut l'entendre. Mais quoi ! on aime mieux écouter Aristote, et c'est ce qui fait qu'on avance si peu. Le troisième défaut est que l'on a voulu trop raisonner. Enfin, négligeant les mathématiques, l'on se contente d'une science purement verbale, où l'essentiel est de disputer et de distinguer. A s'égarer dans le maquis de la dialectique, l'on a manqué la grande voie qui conduit à la vérité (2).

(1) Voir, par exemple, la thèse aristotélicienne exposée par Le Bossu dans son *Parallèle des principes de la Physique d'Aristote et de celle de René Des Cartes*, (1674). Il veut prouver que la méthode d'Aristote est plus propre à instruire que celle de Descartes. « J'ai donc raison de considérer M. Des Cartes seulement comme un Savant, qui ne parle que pour soi ou pour des personnes déjà instruites : et Aristote comme un Maistre, c'est-à-dire comme un Savant qui non seulement a reconnu le fond de la Philosophie et les secrets de la Nature ; mais qui de plus a trouvé le moïen de les faire connaître aux autres. » (40) « Je suppose (qu'Aristote) a connu le fond des choses et leur Nature en général autant que Monsieur Des Cartes : mais que les traitant plus en Maître, d'une manière plus méthodique et avec plus d'Art, il a eu soin de distinguer leurs effets et leurs propriétez les unes d'avec les autres.... » (229). La philosophie nouvelle est moins exacte que l'ancienne. Les définitions d'Aristote sont plus exactes et plus « physiques » que celles de Descartes, définition du corps mathématique, du corps physique, de la matière, du mouvement, des qualités, etc...) (244).

(2) Rohault, *Physique*, Préface. Voir aussi Maignan, Liber II, Præfatio.

Bref, ce sont les maximes de l'Université qui ont perdu la science et ces maximes sont autorisées par la pratique de tous les siècles. On a toujours suivi les opinions les plus communes, parce qu'il a toujours été plus aisé de croire que d'examiner (1).

En somme, et quelles que soient les atténuations et les protestations d'estime dont ils entourent leurs jugements, les savants cartésiens considèrent l'Antiquité comme l'enfance des temps. Les Anciens ont fait d'heureuses trouvailles, mais par intuition et fortune beaucoup plus que par une recherche méthodiquement conduite. S'il en était des familles de Philosophes, démontre Bary, comme des familles ordinaires, il serait naturel que les aînés eussent plus de suivants que les cadets, mais, dans l'empire de l'esprit, le droit d'aînesse ne doit être reconnu qu'au mérite. Ce n'est pas aux rides qu'il faut s'attacher, mais à la sagesse. Les derniers siècles peuvent être plus illustres que les premiers, et il y a beaucoup à parier qu'en matière de Physique les nouveaux Philosophes en savent plus que leurs Pères (2). Les découvertes qui se font dans la Philosophie dépendent d'une longue suite d'expériences sur lesquelles les savants rectifient de jour en jour leurs méditations (3). En d'autres termes, les sciences sont les filles du temps. Un si grand nombre d'esprits cultivant dans la suite de tant de siècles une même science, et ajoutant leur propre industrie et leurs nouvelles lumières aux anciennes découvertes, les sciences reçoivent de grands accroissements et approchent de plus en plus de leur perfection (4).

Le moyen, pour le savant moderne, d'avancer leur progrès et de faire tous les jours de nouvelles découvertes dans les sciences naturelles ?

Faire table rase de toutes les idées acquises, recommencer en quelque sorte l'étude de la nature pour son propre compte, en n'admettant les idées anciennes que si elles lui apparais-

(1) Rohault, *Entretiens*, 3.
(2) *Avant-propos*.
(3) Régis, t. I, *Dédicace*.
(4) Rohault, *Physique*, t. I, Préface et *Ibid.*, II, 371-422.

sent parfaitement conformes à la raison. Ne croire en tout que la parfaite évidence, quitte à opposer le jugement particulier au consentement des plus grands philosophes (1).

En second lieu, suivre « la nouvelle manière de philosopher ». Les quatre préceptes de la philosophie cartésienne peuvent aisément suppléer aux défauts de tous ceux qu'Aristote a compris dans la *Logique*. On peut même assurer qu'ils sont plus utiles, car ils servent à découvrir la vérité, à quoi ceux de ce philosophe ne peuvent en rien contribuer (2). Mais, tout en reconnaissant en Descartes l'égal des plus grands philosophes anciens, gardons-nous de suivre trop docilement le parti d'un si grand maître. Après avoir secoué le joug des Anciens, ne nous laissons point préoccuper par l'autorité des Modernes. Prenons notre bien dans toutes les sectes et dans tous les livres (3). Le préjugé de la nouveauté est double : les uns la proscrivent, parce qu'elle choque les idées anciennes, les autres la recherchent parce qu'elle les contredit : la nouveauté bien entendue domine le temps et exclut toute exagération. Si une chose est vraie, dit Rohault, elle ne saurait être nouvelle, car il n'y a rien de si ancien que la vérité, et c'est la seule découverte de l'erreur qui lui est opposée qu'on peut dire être nouvelle.

Délaissons les livres : les « vieux bouquins » (4) ne nous donnent que de fausses lumières. Étudions à même la nature, si nous désirons la connaître à fond. Ce n'est point tout, en effet, que de rôder autour de la montagne de Séir (5), il faut entrer en la terre de Promission. Que si l'intelligence humaine est trop peu étendue et la Nature trop vaste pour que nous puissions espérer porter le jour dans tous ses replis, cherchons du moins à pénétrer dans la plupart de ses phénomènes. Pour ce, pratiquons l'expérience : les faits sont les seules forces dont nous devons nous prévaloir contre

(1) Rohault, *Ibid.*, t. I., Préface.
(2) Régis, *Système*, I, 91.
(3) Du Hamel, *De Meteoris*, Præfatio, et t. I, II, 183, *Astronomia physica*, Prœfatio, et 66, 77.
(4) Bary, *Avant-Propos*.
(5) Bary, *Avant-Propos*.

l'autorité des grands personnages de l'Antiquité (1). Pratiquons les mathématiques et joignons-y le concours de notre raison. Les Anciens doivent aux mathématiques les quelques découvertes de leurs philosophes ; faute d'avoir pratiqué l'expérience, ils n'ont point progressé dans la connaissance de la Nature. La terre de Promission, au regard du savant, c'est le fond de la Nature. Or, à moins d'avoir recours aux « épreuves » et aux « analyses », l'on ne peut pénétrer dans ses riches entrailles (2).

(1) Cl. Perrault, *Mémoires*, Préface. Voir encore Maignan (Livre II, 416 et suiv.) Il exhorte d'une façon pressante les savants à faire usage de leurs sens et à en croire l'expérience et l'observation plus que les affirmations de l'autorité.

(2) Bary, *Avant-Propos*.

CHAPITRE IV

De Pradon à Racine : quelques figures d'anciens et de modernes.

Nous connaissons les influences essentielles qui commandent l'esprit du temps. Etudions-en maintenant les manifestations diverses dans les personnalités les plus caractéristiques du moment et du milieu.

I.

Parcourons l'*Empire de la Poésie*. Arrêtons-nous un instant dans les bas-fonds, traversons la forêt des galimatias, la province des pensées fausses. Laissons Pradon, l'un des maitres de ces basses provinces, nous dire son mépris des Anciens et ses vanités d'auteur médiocre.

Le Triomphe de Pradon (1684) est une apologie du « *génie* », du génie à la Pradon, s'entend, contre les mauvaises attaques des méchants et des curieux, les représentants du grand goût, les Classiques.... Boileau. L'auteur prend le

parti... de *Cloris* et des poètes chrétiens à la Desmarets, « dont la Poésie est si noble », contre Virgile et l'Antiquité, et donne hardiment la supériorité aux Modernes... aux Modernes de son école sur les Anciens. La belle prouesse d'invoquer sans cesse l'art de Virgile ! Le moyen de défendre avec bon sens la supériorité des dieux païens, et de la mythologie, sur les divinités chrétiennes et les héros chrétiens ! « Mais nous qui n'avons pas envie d'abandonner la Religion du bon sens et de la raison, pour nous jeter dans l'Idolatrie de l'Antiquité : nous lui laisserons admirer les belles harangues de Mézence à son Cheval, et de Turnus à sa Pique. Nous souffrirons volontiers que Despréaux soit extasié des sublimes comparaisons d'Ajax, et de la mère de Lavinie en sabot foüetté par les petits enfans (1). »

(1) 85.

II.

Arrivons à la ville de la Comédie « dont la situation est beaucoup plus agréable », encore qu'elle soit « trop voisine du burlesque » et que le commerce qu'elle a avec cette ville lui fasse tort. Arrêtons-nous à Boursault.

Boursault ignore le latin. Il ignore le grec. Supériorité louable, qui n'eût pu que lui inspirer vanité, cette ignorance trop complète des humanités ne l'eût-elle empêché d'accepter la charge flatteuse et profitable de sous-précepteur de Monseigneur le Dauphin, qui exigeait, sans doute, un peu plus que les dons agréables du bel esprit tout court. « C'étoit, nous dit l'éditeur de ses *Lettres*, un de ces esprits ouverts, agréables et faciles, qui sans avoir jamais rien appris, n'ignorent presque de rien ; et à qui la pure nature semble donner tout ce que l'étude et l'art ont bien de la peine à produire dans les autres... Il est surprenant qu'il ait possédé la langue Françoise dans sa perfection, sans avoir jamais eu la moindre connoissance de la langue Latine. Ce qui auroit été un défaut dans un autre, étoit ce qu'il y avoit en lui de plus rare et de plus heureux. Il travailloit tout de son fonds ; et l'on ne pouvoit lui reprocher (comme on a fait à bien d'autres), que son esprit fût celui des Latins ou des Grecs. » Boursault, d'un mot, a toutes les qualités qui font l'homme de société agréable et l'écrivain à la mode. Boursault est le poète bel esprit.

Son crédit est très grand dans les salons et les ruelles. Il est le secrétaire, le poète à tout faire, le gazetier, le correspondant des mondains, des personnages les plus notoires : Duchesse d'Angoulême, Montausier, Fouquet, Créqui. Turenne. Il est l'ami des beaux esprits de salon, et des Académiciens mondains : Tallemant, Pellisson, Charpentier,

Scudéry. Libre de toute attache avec le passé antique, et nanti d'un minimum de connaissances anciennes puisé dans les traductions, il est l'homme de toutes les modes et de toutes les actualités. L'abbé de Cérisy, Mlle de Scudéry, voilà ses maîtres, les *Yeux de Philis changés en astres*, le *Grand Cyrus*, la littérature burlesque, ses initiateurs et ses modèles. Il suit, il développe, il renchérit. Cet esprit sans racines est un fervent apôtre du moderne. Rompant avec les sujets antiques, il est de ceux qui estiment, en plein âge classique, nécessaire de renouveler la matière poétique, en introduisant dans le roman et la tragédie des héros français aux noms doux à l'oreille et faciles à mettre en vers. Donc, il transpose sous le nom de la *Princesse de Clèves* et de *Germanicus* (1672-1678) le roman de Mme de La Fayette en tragédie. Il emprunte à l'histoire de *Marie Stuart* (1683) la matière d'une pièce de théâtre. Aux sujets que « l'Antiquité a consacrés », il préfère ceux que l'histoire moderne rapproche de notre goût. Il écrit une pièce d'un caractère tout nouveau, il modernise le sujet d'*Ésope* (1690) et lui fait dire « sous les apparences des fables, la vérité à tout le monde ». Devinant les besoins du temps, il raccourcit le roman à la Scudéry : il écrit le *Marquis de Charigny* (1666). Il demande à la pseudo-histoire contemporaine, les données du *Prince de Condé* (1675). Qu'est-il dans l'histoire ancienne, qui ne se retrouve plus beau, plus voisin de nous, plus capable de nous intéresser dans l'histoire moderne ? A Melpomène, qui se plaint de ne plus savoir où trouver des héros, ayant traité tant de fois « ce que Rome et la Grèce ont eu de plus fameux », il fait répondre par la Renommée :

> Pour t'occuper n'est-il point de grand homme,
> Si tu ne le choisis dans Athène ou dans Rome ?
> Et depuis si long-temps que la France a des Rois,
> Ne s'en trouve-t-il point, qui méritent ton choix ?
> Est-il de la vertu de plus fameux modelles ?
> Trouves-tu chez les Grecs des actions plus belles ?
> . . . .
> Y voit-on une fille, en proye à sa colère,
> Faire passer son char sur le corps de son père ;
> . . . .

A-t-on vû dans la France, au fort de sa misère,
Par un excès de rage une barbare mère,
Après mille baisers et donnés et rendus,
Égorger son enfant pour vivre un jour de plus ?
Ces crimes, dont jadis a frémi la nature,
Ne soüillèrent jamais une terre si pure :
Si quelque passion y règne tour à tour,
C'est celle de la gloire et celle de l'amour.
Quitte la ruse Grecque et la fierté Romaine.
Choisis quelque grand nom sur les bords de la Seine.
. . . .
C'est là que tu verras un Héros véritable,
Surpasser en valeur ceux qu'inventa la fable (1).

Toujours à l'affût des nouveautés, il emprunte à l'Antiquité ses dieux et ses fables, mais pour s'en égayer. Il la travestit en burlesque : il écrit sa comédie de *Phaëton* (1691).

Ainsi, parti du goût de « la vieille cour », Boursault tourne l'école de 1660 contre laquelle il guerroye, et cherche à frayer des voies nouvelles hors de l'Antiquité, hors du Classicisme. Cet attardé est un précurseur. Son goût, ses amitiés, ses ignorances le prédestinant à prendre le parti de Perrault contre Boileau, il se range tout naturellement du côté des modernes. Le culte des Anciens n'est pour cet infidèle qu'une fausse religion. Et, n'en comprenant point la nécessité, il en condamne l'admiration, comme synonyme de prévention. Langue ou littérature — « il m'appartient bien, avoue-t-il lui-même, de parler d'Homère et de Virgile, et c'est bien à moi de me mêler d'affaires d'érudition ! » — l'Antiquité lui semble indigne d'entrer en comparaison avec la littérature moderne. « Notre Langue, écrit-il à l'évêque de Langres, a cet avantage sur les autres, qu'elle est beaucoup plus sage et plus retenuë. La Langue Latine sur-tout, dit presque toutes choses par leur nom : au lieu que la Françoise se contente de faire entrevoir celles qui peuvent blesser la pudeur. Soit dans les ouvrages médités, soit dans l'entretien familier, elle veut qu'on évite les façons de parler vicieuses... Dans le Comique même, on veut que les obscé-

(1) *Lettres nouvelles*, I, 299. A Madame la Marquise de B. *Sur l'indigence du Théâtre.*

nités soient enveloppées (1). » Faisant l'éloge du français, il remarque qu'il a un certain *vous*, *votre*, *vos*, en parlant à une seule personne, qui est bien plus doux que le *toi*, *ton*, *tes*, ou plutôt le *tu*, *tuus*, *tui* des Latins, que les termes de civilité et de déférence y sont bien plus agréables à l'oreille et qu'une manière si honnête manquait à l'urbanité romaine (2). Boileau, dont le suffrage est d'un si grand poids, n'avoue-t-il point, lui-même, que jamais il ne vit rien de plus beau dans le genre lyrique, ni chez les Grecs, ni chez les Latins, que certains vers français ? Donc, l'on peut faire aussi bien de notre temps que dans le temps passé, et les Anciens n'ont d'autre avantage sur nous que celui d'être venus les premiers, « avantage dont je ne suis point jaloux, ajoute Boursault, tant le plaisir d'être, me paraît préférable à celui d'avoir été ». « Vous ne pouvez disconvenir, Monseigneur, dit-il, s'adressant une autre fois à l'évêque de Langres, que l'on n'ait pardonné ; que dis-je, pardonné ? trouvé parfaitement beau dans Martial et dans Juvénal force jeux de mots qui y sont, qui ne valent pas mieux que ceux dont je parle : mais on respecte jusques aux sottises de la vénérable Antiquité. On trouve cent raisons pour colorer une absurdité Gréque ou Latine, que le tems, qui souvent ne sçait ce qu'il fait, a voulu transmettre jusqu'à nous ; et l'on ne veut pas accorder la moindre grâce ni à son siècle, ni à sa patrie. Si de nos jours quelqu'un avoit trouvé la fade invention du Cheval de bois, où suivant toutes les apparences, il ne pouvoit y avoir plus de quarante hommes, pour surprendre une Ville aguérie, qui depuis dix ans se défendoit contre l'armée formidable de tant de Rois ligués pour la détruire : de bonne foi lui pardonneroit-on cette liberté ? Qu'Henri Second au tournoi où il fut malheureusement tué par Montgommeri, n'avoit-il une mère Déesse, pour lui faire présent d'un bouclier semblable à celui que Vénus apporta à son fils Enée ! Ce Monarque n'auroit pas été blessé (3). »

(1) *Lettres*, I, 114.
(2) *Ibid.*, 117.
(3) *Lettres*, II, 205.

Boursault réédite les railleries dont Sorel et Desmarets avaient accablé le trop fameux bouclier. Il concède qu'Homère, dont la réputation est consacrée par les siècles, est un grand modèle à imiter dans ce qu'il a fait de beau, mais il se refuse à prendre ses vices pour des vertus, et à encenser les passages où il nous dépeint Junon aux yeux de bœuf et fait parler le cheval d'Achille. « Je ne dis point cela, Monseigneur, pour prendre le parti des Modernes contre les Anciens : Le côté dont je me rangerois n'en seroit guères plus fort ; et d'ailleurs l'ignorance où je suis me dérobe le plaisir de voir les beautés de l'Antiquité, jusques dans leur source : mais à en juger par les traductions qu'on en a faites, il me semble que les beautés de notre tems les valent bien ; et que Racine et Despréaux qui soûtiennent le parti des Anciens jusqu'à effusion d'encre, ont fait de plus belles choses qu'eux. Un de mes amis, aussi sçavant et aussi poli qu'on le puisse être, et qui sait les beautés du Grec comme celles du François, préfère Quinault à tous les Poëtes Lyriques de la Grèce, et me soutenoit encore hier qu'Anacréon, dont les vers sembloient être dictés par l'Amour, n'a rien fait de si galant que le couplet de Chanson.... (1) »

Le parallélisme, tout imprévu qu'il soit, ne nous surprendra point. Le *Grand Cyrus* ne donnait-il point la préférence à la *Pucelle* de Chapelain sur l'œuvre d'Homère, alléguant d'accord avec « ceux qui s'y connoissent bien, qu'il y a plus d'ordre que dans Homère, plus de jugement, et plus de véritables beautés » (2) ?

(1) *Ibid.*, 206.
(2) Cité dans Cousin, *Soc. franç.*, II, 106.

III.

Homme de cour par instinct et prédilection, homme de lettres par désœuvrement, Bussy-Rabutin est un écrivain grand seigneur. La littérature l'intéresse, mais à condition qu'elle soit de bonne compagnie, et la qualité d'honnête homme recommande à ses yeux l'écrivain plus encore que ses mérites proprement littéraires. Corbinelli qui sait si à propos effacer le philologue et l'érudit, Rapin qui dissimule un savoir solide sous des dehors enjoués, Don Cosme qui, tout Bénédictin qu'il soit, ne dédaigne point les « bagatelles », voilà ses correspondants ou ses familiers. Il estime Boileau, mais pour « l'air d'honnête homme » qu'il trouve à ses ouvrages, plus encore que pour « tout le reste », et il voudrait faire la connaissance de La Bruyère, quoique écrivain, parce que son allure d'esprit lui agrée (1).

Les disputes où s'agitent les questions de supériorités modernes, trouvent en lui un spectateur prévenu et partial. Il est pour Charpentier contre les défenseurs du latin (2), et professe qu'après sa brillante réfutation des pédants, la cause est définitivement entendue : « Pour moi, qui suis naturellement idolâtre de ma langue, vous m'avez fourni des raisons pour soutenir ce que je sentois. Vous m'avez fait un plaisir extrême d'exagérer en quelques endroits les beautés de notre langue et les défauts de la latine, et de vous moquer des tons affirmatifs dont les pédants louent leur langue et dénigrent la nôtre. Vous n'avez pas seulement répondu à tout ce qu'on a dit sur ce sujet, mais encore tout ce qu'on pourroit dire ; ainsi je crois cette question vidée (3). » Il n'attend pas d'avoir lu les *Parallèles* de Perrault pour être convaincu de la justesse de sa thèse. « Je ne suis

(1) « Quoique tous ceux qui écrivent bien ne soient pas toujours de fort honnêtes gens, celui-ci me paraît avoir dans l'esprit un tour qui m'en donne bonne opinion et qui me fait souhaiter de le connaître. » (10 mars 1688, t. VI, 122).

(2) 17 juin et 27 novembre 1688. A Charpentier, t. VI, 136, 184.

(3 A Charpentier, 27 novembre 1688, t. VI, 184.

pas un tiède missionnaire pour prêcher cet évangile, mais l'opinion contraire est aussi difficile à déraciner qu'une religion. Cependant à tout bon compte revenir, il n'y a point de prescription en matière d'opinions. Je crois qu'il y a eu des siècles où les anciens ont été jusque-là incomparables; il y en a eu d'autres où l'on les a surpassés, mais où l'on n'a pas eu la hardiesse de l'examiner ni de le dire. Aujourd'hui qu'on peut soutenir cette proposition avec plus de raison qu'on n'a jamais fait, je ne doute pas qu'on ne la fasse recevoir, et qu'on détruise bientôt en France l'entêtement qu'on a pour les anciens, comme on a fait celui qu'on a eu pour Calvin (1). »

A Corbinelli qui lui écrit (15 juin 1688) qu'ayant traduit deux discours, l'un d'Isocrate, l'autre de Démosthène, pour juger par comparaison l'éloquence des Anciens et celle des Modernes, il trouve « qu'il y a partout des perfections et des défauts selon le goût des siècles », il répond (5 juillet 1688): « J'ai bien envie de voir votre version d'Isocrate et de Démosthènes. Vous croyez que les anciens et les modernes ont bien et mal pensé ; je le crois comme vous, mais je crois les modernes au-dessus des anciens. »

Bussy n'est point sans avoir lu et pratiqué les Anciens. Mais il les traite de haut. Peut-il échoir meilleure fortune à un auteur ancien que de se voir traduit, remanié, s'entend, que dis-je, redressé et chapitré par le comte de Bussy-Rabutin ? Vous lui fites, seigneur, en le traduisant, beaucoup d'honneur (2) ! « Voilà, écrit-il à Bouhours, comment je traduis : je rends le plus fidèlement que je puis ce que je trouve que le poëte a bien pensé, mais quand il me semble qu'il s'éloigne de l'usage, je le redresse. Je vous envoie.... la traduction d'une épigramme de Catulle que vous citez, sur laquelle vous voulez bien que je vous dise que je ne suis pas de votre avis. Je maintiens que si Catulle par *bene velle minus* a voulu dire comme vous le traduisez, *vouloir moins de bien*, ce sen-

(1) A Charpentier, 17 juin 1688, t. VI, 137.

(2) « Sans vous flatter, vous lui faites beaucoup d'honneur (à Martial) de l'avoir choisi pour lui prêter votre style qu'Horace et Pétrone mériteroient mieux que lui et qu'ils préféreroient assurément à celui de tout autre traducteur. » Corbinelli à Bussy, 15 avril 1689, t. VI, 233.

timent est faux : quand on aime une femme, malgré la jalousie qu'elle donne, on ne laisse pas de lui vouloir du bien. Mais on ne l'estime pas. » Et, citant l'épigramme de Catulle, telle qu'il l'a traduite, il ajoute : « Ce dernier vers redresse le sens de Catulle qui est faux par *bene velle*. Je vous envoie encore une autre épigramme du même Catulle que j'ai traduite à mon avis, plus finement qu'il ne l'a faite (1). »

Le franc-parler si fatal, naguère, au courtisan Bussy-Rabutin, fait partie du personnage grand seigneur de l'exilé-écrivain. Courtisan en quête de grâce, et comparse effacé, malgré lui, d'un grand règne, il loue Bouhours d'avoir montré que les panégyriques des empereurs et des grands hommes de l'Antiquité étaient au-dessous de ceux du roi, aussi bien que leurs actions, mais, gentilhomme qui sait sa valeur et ne se pique point de modestie, il loue les Anciens.... de servir de repoussoir à son beau génie. « Ce que vous citez de moi (à Bouhours, 22 octobre 1689) m'a paru plus beau que dans les endroits où vous l'avez pris, et quand j'en ai voulu chercher la cause, il m'a semblé que ceux auprès desquels vous m'avez mis n'étoient pas toujours si naturels ni si serrés que moi ; qu'Ovide, tout joli qu'il est ne croyoit jamais en avoir assez dit, qu'ainsi mes voisins me donnoient du relief... (2) »

Bussy admire largement les Modernes. Il ne se perd point en subtilités d'éclectisme. La *Zaïde* de Segrais, ou une lettre de Madame Deshoulières écrite sous le nom de son chien, lui agréent tout autant qu'une fable de La Fontaine ou une comédie de Molière ou une lettre de sa cousine. Fontenelle est l'homme de son choix, et Benserade l'un de ses favoris. Petits et grands, joli et beau, rencontrent auprès de lui la même faveur. Il ne fait de réserves que sur les Anciens. Théophraste traduit l'intéresse, mais continué par l'auteur des *Caractères*, il lui semble légèrement obscurci par ce voisinage. La Bruyère est entré plus avant que Théophraste dans le cœur de l'homme. Il y est même entré plus délicatement et par des expressions plus fines. Ses portraits

(1) 18 mars 1689, t. VI, 220. A Corbinelli, 27 mars 1689 : « Vous savez bien ma manière, quand je traduis les anciens ; je suis à la lettre ce qu'ils ont de bon, et je redresse ce qui me paroît forcé ou faux. »

(2) A propos des *Pensées ingénieuses*.

ont le mérite d'être tracés d'après nature : ce ne sont point seulement des portraits de fantaisie. Martial manque parfois de bon sens et plus d'une fois dit des choses ridicules. Sa morale gagnerait à ce qu'on lui donne « un tour de christianisme ». « On doit avoir du respect pour les ouvrages des grands hommes de l'antiquité, j'en demeure d'accord, mais seulement jusqu'aux sentiments qui choquent le bon sens. Pour moi, qui estime infiniment Martial, Ovide, Catulle, Tibulle et Properce, je les redresse, quand je les traduis, aux endroits où je les trouve faux ; et c'est pour cela qu'après avoir pris la pensée des premiers vers de Martial, et m'être servi du premier vers de Pellisson (le traducteur de la poésie en question) que je trouve admirable, j'y mets de mon cru une suite naturelle (1). »

Est-il Ancien qui puisse en remontrer sur l'amour à l'auteur des *Histoires amoureuses des Gaules*, au héros de tant de bonnes fortunes galantes ? Sans vanité, est-il chose que ne puisse dire et mieux encore, un gentilhomme, sans l'avoir lue dans les Anciens (2) ? Est-il esprit chez Horace ou chez Ovide qui vaille une Rabutinade ?

(1) 10 octobre 1686, t. IV, 597.

(2) Voir, parmi d'autres exemples de suffisance grand-seigneur, la lettre du 11 juillet 1669 : « Pour moi, qui n'ai jamais lu Pline, Horace, ni Juvénal, je pense là-dessus (sur l'exil) tout ce qu'ils ont pensé ; et par ce qu'ils n'en ont pas parlé avec tant d'expérience que moi, peut-être que si j'y songeois un peu, je dirois des choses qu'ils n'ont pas dites. » Ou encore, après avoir cité Horace : « Sans vanité, j'ai dit cela en français, avant que je l'eusse lu dans Horace. » (10 octobre 1669) : et ailleurs (23 mai 1672) : « Vous me réjouissez fort, de me dire que j'ai de l'air d'Horace. Si cela est, c'est à la nature à qui j'en ai l'obligation, car je ne l'ai jamais lu. » Corbinelli, l'auteur des *Extraits de tous les beaux Endroits des Ouvrages des plus célèbres Auteurs de ce tems* (1681), partage l'avis de son noble ami sur les Anciens et les Modernes. « Je dinai hier chez M. de Lamoignon avec Despréaux, Racine et deux fameux jésuites. On y parla des ouvrages anciens et modernes ; on opposa le seul Pascal à Cicéron, à Sénèque et au divin Platon. La conversation eût été digne de vous. Pour moi, j'opposai Fra Paolo à tous ces gens-là, et je n'en veux rien rabattre ; bien des connoisseurs sont de mon sentiment. » (A Bussy, 6 janvier 1690.) Il ne professe pas une opinion moins haute de ses propres œuvres que l'illustre exilé, et n'éprouve aucun scrupule à se rendre cette justice, qu'il renchérit sur ses modèles : « Je vous montrerai aussi mes traités de rhétorique, de poétique et de l'art historique : je les ai faits sur les préceptes des meilleurs maitres, mais je crois plus intelligiblement et plus succinctement qu'eux. » Corbinelli, 23 août 1673 (*Correspondance Sévigné*, III, 223).

IV.

Non loin de Bussy Rabutin, à mi-chemin entre les mondains auxquels le rattachent ses relations et ses fonctions et les Classiques dont le rapprochent son goût de l'Antiquité et son sérieux littéraire, il convient de placer Segrais, l'auteur des *Remarques sur l'Énéide* (1668) (1). Que dirait Montaigne, se demande le Commentateur, s'il voyait ce que Malherbe a ajouté de beautés à la poésie qu'il déclarait mise en sa perfection par Ronsard et Du Bellay ? Il ne le jugerait pas, sans doute, beaucoup inférieur aux anciens lyriques. Nous égalons toutes les autres nations dans l'art de la grande poésie et les Anciens sont contraints d'avouer qu'ils n'ont jamais mis en musique des paroles aussi polies, aussi tendres, aussi naïves que toutes les chansons chantées par nos Dames depuis que les Astrées ont appris à la France la belle et fine galanterie, et que M. Voiture, Sarrazin, Pelisson, Benserade, M[lle] de Scudéry l'ont mise au degré de perfection où nous la voyons. L'exemple d'un Corneille prouve qu'au point où les Modernes ont porté la tragédie, les Grecs et les Latins pourraient étudier leurs ouvrages, comme l'auteur du Cid a étudié les leurs. *L'École des Maris*, les autres comédies naïves et spirituelles de Molière, attestent que la France a son Ménandre comme la Grèce. Desmarets a prouvé par sa comédie des *Visionnaires*, que la Comédie peut fleurir en France avec toutes ses grâces, en dépit des juges difficiles qui n'en croyaient pas capable le génie de notre langue. Les plus belles satires des Anciens ont plus de force et d'agrément que celles de Boileau, et sa versification l'emporte de beau-

(1) *Remarques sur le cinquième Livre.*

coup sur la leur. Qui sait ce qu'il adviendra encore des autres parties de la Poésie ? « Le règne des Grands Héros a souvent esté rendu illustre par la vie des plus grands hommes en toute sorte d'Arts, et par cette raison seule on peut tout espérer du siècle de nostre grand Monarque qui veut honorer les lettres de sa faveur et de sa protection. »

V.

Rapprochons-nous de la haute poésie. A mi-chemin entre l'*Archipel des Bagatelles* où la nature semble se jouer, « comme elle fait dans la mer Egée », parmi les îles des madrigaux, des chansons et des impromptus, et les sommets, voici le plus classique des modernes : le chevalier de Saint-Evremond.

« Ce n'est point, dit de lui son biographe (1), un Docteur qui écrit pour instruire et pour dogmatiser... C'est un Homme du Monde, qui, dans une grande oisiveté, cherche à passer agréablement le tems ; qui écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, uniquement pour s'amuser : c'est un Bel-Esprit, qui pense à se divertir, et à divertir un certain nombre d'Honnêtes-gens avec qui il est en commerce. » Le sourire malin, les réparties vives et piquantes, la conversation enjouée et facile, les manières honnêtes et polies (2), tout, en lui, annonce un homme de qualité. Saint-Evremond est un de ces esprits qui ne « mettent point enseigne », l'un de ces honnêtes gens, qui, suivant sa définition, ne disent jamais rien qui ne soit agréable, juste et raisonnable, veulent savoir tout, et se piquent de ne rien savoir, et, tout en faisant cas de l'esprit, font encore plus de cas de la raison (3).

Bel esprit, disciple de Montaigne, cartésien (4), mondain,

(1) T. I, Préface de *Silvestre*, xxvij.
(2) *Ibid.*, xlix.
(3) T. VII, 157.
(4) Voir ses principes de *Logique* dans *Mélange curieux. De ce qui est nécessaire à un jeune Homme pour entrer avec avantage dans le monde.* T. VII, 108.

voilà Saint-Evremond. Mais ce milieu élégant et superficiel auquel l'apparentent sa naissance, son éducation, ses fréquentations mondaines par deçà ou par delà le Canal, il le domine de toute la hauteur de sa personnalité et la largeur de son goût. Il se rattache par sa jeunesse et ses premières impressions au goût de la « bonne Régence » : il débute par le culte de Voiture, de Sarrazin et de Malherbe, mais, tôt ou tard, il les dépassera (1). Fervent de Corneille, à qui toujours iront ses préférences naturelles, il saura se dégager à temps des « préventions les plus délicates » et sympathiser, sauf restrictions, avec Racine. Les aventures de son odyssée le préservant de cet enlisement où s'immobilisent les natures les mieux douées, il suivra, sorte de déraciné intellectuel, le siècle, de ses débuts à son tournant, en s'y adaptant. Parti de Balzac et du goût précieux, il se rapprochera ainsi, peu à peu, du grand goût et, finalement, se trouvera assez voisin de l'École de 1660, pour préférer aux « gentillesses » de Voiture et à la « hauteur » guindée de Balzac l' « admirable simplicité » des Classiques, et donner raison à Despréaux contre ses favoris d'hier (2). Et puis, s'il partage le dédain des mondains à l'endroit des « savants » et des « grammairiens », il n'a garde de verser dans leur exclusivisme outrancier. Un juste souci d'hygiène intellectuelle lui fait, avoue-t-il joliment, écrire aux gens de guerre et de cour, comme un savant, et vivre avec les savants « comme un homme, qui a vû la Guerre et le Monde (3) ». Il n'aime point ces critiques bornés qui sont les pires des juges, ces gens doctes, qui emploient toute leur étude à rétablir un passage dont la restitution ne nous plaît en rien, font un mystère de savoir ce qu'on pourrait ignorer et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu, sortes de manœuvres intellectuels qui ne connaissent ni les hommes, ni les affaires, rapportent tout, dans un auteur, à la chronologie, et ne peu-

(1) Sur ses relations littéraires, voir DANIELS, 10 et suiv.
(2) *Mélange curieux. De la vraie et de la fausse beauté*, t. VI, chap. I, 160.
(3) II, 271. « Insensiblement, écrit-il au comte de Lionne, me voilà Sçavant avec vous ; je vais recevoir une visite de M. Vossius, à qui je parlerai de la Guerre de Flandre » *Ibid.*, 273.

vent entrer ni dans la délicatesse du sentiment, ni dans la finesse de la pensée (1) :

Je voudrois que la Science
Se montrât discrètement,
Avec moins de suffisance

Et plus de discernement.
Vieillir crasseux sur un Livre,
C'est être mort en vivant ;
Pour le tems où tu dois vivre,
Sois plus Sage que Savant.
Peut-on passer tout son âge
Dans une Profession,
Qui met son ambition
A rétablir un Passage :
Et souvent gâte l'Ouvrage
Par la restitution ?
. . . .
Un Esprit sec, stérile,
Sans fond et sans agrément
Sous Homère et sous Virgile,
Se cache fort prudemment ;
Mais en quittant leur génie,
Lorsqu'au sien il est rendu,
Quand il perd leur compagnie :
Tout son mérite est perdu (2).

L'auteur des *Vaines occupations des savans* n'a aucune connaissance du Grec (3), mais il n'en aime pas moins les Anciens d'amour sincère. Le commerce de l'Antiquité, tel qu'il le pratique, n'exige point, en effet, la connaissance des langues. Connaître un auteur ancien, ce n'est point s'extasier sur les mérites de son style et de sa forme, mais le juger « avec le bon goût d'un honnête homme ancien », c'est-à-dire, chercher derrière les mots les choses, et derrière les œuvres le génie de l'homme, le peuple, le siècle qu'elles expriment, pénétrer jusqu'aux « choses essentielles » qu'on y traite (4).

(1) T. III, *Des Belles-Lettres et de la Jurisprudence*, 28.
(2) Voir toute la poésie *Sur les vaines occupations des savans et des controversistes*, t. IV, 269.
(3) T. II, 5 et t. V, 63.
(4) T. VI, *Biographie*, Des Maizeaux, xvij.

De là son attitude dans la *Querelle des anciens et des modernes*. En juge compétent, qu'un goût éclairé préserve de verser dans le snobisme de la nouveauté ou de l'ancienneté, il excelle à trouver les formules qui clarifient le litige, et précisent la discussion, à dégager des thèses opposées la vérité moyenne, la seule juste et la seule durable. Son attitude est éminemment celle d'un homme de bon sens. Aux partisans de la nouveauté à tout prix, le voici recommandant cette nouveauté de bon sens, cet « ajustement » difficile du sensé et du nouveau, qui est, à ses yeux, le résultat de l'imitation bien comprise. Ce qu'on appelle nouveauté n'est trop souvent qu'extravagance. La mode, le goût de l'heure, y ont plus de part que les inspirations d'un jugement éclairé. Le succès du jour est leur récompense, l'oubli prématuré, la rançon de leur fortune imméritée. « Il est aisé de prévoir que (le ridicule) sera la Destinée de certain Auteur qui ne compose ses Ouvrages, que sur des Mémoires des Ruelles, et des Conversations galantes ; qui croit que toute la beauté d'un Livre, quand le sujet en seroit la Vie d'un Saint, consiste à y amener quelque terme nouveau, quelque jolie manière ; et qui est très-content de lui lorsque la Période, qui n'a ni profondeur, ni solidité, roule agréablement jusqu'au point (1). »

Qu'est-ce donc que ce bon sens, qui corrige si heureusement les imprudences et les témérités du génie ? C'est le bon sens de l'Antiquité. Il faut que l'esprit des Anciens nous en inspire, n'étant de beauté durable que celle qui se fonde sur l'étude de leurs œuvres, raisonne Saint-Evremond, à la façon des vrais Classiques. Mais, prévoyant les excès, il ajoute aussitôt : « Je veux que l'Esprit des Anciens nous en inspire ; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser ; mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées (2). »

Le pendant de la nouveauté extravagante, c'est donc l'imi-

(1) *Mélange curieux. De la vraye et de la fausse beauté des ouvrages d'esprit*, t. VI, 161.

(2) T. IV, 2. A Mme de Mazarin.

tation maladroite de l'antique. Faire du vieux-neuf, si l'on peut dire, c'est, pour le poète, se servir des pensées des Anciens, en les donnant pour siennes, copier en tout leurs inventions, imiter servilement leurs procédés, mettre au jour de « vieilles productions », en croyant faire œuvre nouvelle. On nous apporte une infinité de règles qui ont été formulées, il y a trois mille ans, et l'on voudrait qu'elles règlent tout ce qui se fait aujourd'hui. L'on oublie que ce ne sont pas les mêmes sujets qu'il faut traiter ni le même génie qu'il faut diriger. « La Poétique d'Aristote est un excellent Ouvrage : cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les Nations et tous les Siècles. Descartes et Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connoissoit pas : Corneille a trouvé des beautés pour le Théâtre qui ne leur étoient pas connuës : nos Philosophes ont remarqué des erreurs dans sa Physique : nos Poëtes ont vû des défauts dans sa Poétique, pour le moins à nôtre égard ; toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont (1). »

Qui dit reconstitution trop fidèle, dit anachronisme. Si nous chantions l'amour comme Sapho, il n'y aurait rien de plus ridicule ; comme Térence, rien de plus bourgeois ; comme Lucien, rien de plus grossier. Tous les temps, écrit Saint-Evremond à Madame de Mazarin, ont un caractère qui leur est propre. Ils ont leur politique, leurs affaires, leur morale. C'est toujours l'homme, mais la nature varie dans l'homme, et l'art n'étant qu'une imitation de la nature, doit varier comme elle. Nos ridicules et nos vices ne sont point ceux qu'Horace et Juvénal ont satirisés ; notre satire, partant, sera différente. Si donc l'audace, le bon sens, l'heureuse fortune, sont capables, à eux seuls, de produire des beautés originales, renonçons aux règles de l'art. Pour donner au français de nouvelles parures, abandonnons-nous tout simplement à notre génie.

A génie nouveau, nouvel art, telle est en une formule, l'esthétique de Saint-Evremond. « Il n'y a personne, déclare-

(1) *De la Tragédie Ancienne et Moderne*, t. III, 71.

t-il, qui aye plus d'admiration que j'en ai pour les Ouvrages des Anciens. J'admire le Dessein, l'Economie, l'élévation de l'Esprit, l'étenduë de la Connoissance; mais le changement de la Religion, du Gouvernement, des Mœurs, des Manières, en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel Art pour entrer dans le Goût et dans le Génie du Siècle où nous sommes (1). Otons ses dieux à l'Antiquité, nous lui ôtons tous ses poèmes. C'est la fable réduite à néant et l'économie de l'œuvre bouleversée. Sans la prière de Thétis à Jupiter, et le songe qu'il envoie à Agamemnon, pas d'Iliade; sans Minerve, pas d'Odyssée. L'histoire de l'humanité antique ne se conçoit point sans l'intervention de divinités qui la dirigent. Les dieux sont les comparses naturels du drame humain. Notre Divinité, elle, laisse plus de marge à notre liberté, nous sommes entre ses mains, comme le reste de l'univers, mais nous sommes entre les nôtres pour délibérer et pour agir. Inspirons-nous donc des Anciens, mais avec discrétion et mesure. Les poèmes d'Homère et de Virgile seront toujours des *chefs-d'œuvre,* mais non pas en tout des *modèles*. Ils formeront notre jugement, ils nous apprendront les secrets du grand Art ; éduqués à si bonne école, nous saurons, pour exprimer les choses de notre temps, trouver la forme qui convient à notre goût et à notre génie.

Sans rien sacrifier des droits du génie moderne, Saint-Evremond, par une habile répartition des rôles, fait la part aussi large que raison à l'Antiquité, mais, soucieux de ne point être dupe, il se demande si l'admiration exagérée que professent certains pour l'Ancienneté ne mêle point quelque parti pris à l'idéal qu'ils se font de ces temps fortunés. Il n'est point de ces esprits aveugles à la Vossius, qui font Rome quarante fois plus grande que Paris, et dépeignent la Chine plus que céleste. Il voit les Anciens tels qu'ils sont : génies féconds, initiateurs des peuples à la politesse, mais il ne se

(1) *Sur les poëmes des Anciens*, t. IV, 235 et 244 : « Tout est changé : les Dieux, la Nature, la Politique, les Mœurs, le Goût, les Manières. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos Ouvrages ? »

dissimule point leurs défauts ou leurs infériorités. Il mêle quelques ombres au tableau trop radieux que l'imagination prévenue se complaît à évoquer du siècle d'Auguste (1) et, examinant par le menu les auteurs les plus insignes de la Grèce et de Rome, ne trouve aucune raison de les préférer systématiquement aux écrivains des siècles modernes. Les meilleurs ont failli à la bienséance, à la décence et à l'honnêteté (2). Sauf Pétrone qui semble admirable en tout et incomparable soit pour la façon de traiter le sujet et de conter une histoire agréable, soit pour l'art de penser avec délicatesse et de s'exprimer avec netteté (3), les Anciens lui paraissent des écoliers maladroits et grossiers en comparaison de Molière ou de Quinault, de Malherbe ou Sarrazin, de La Fontaine ou Despréaux, et, tout en regrettant que Racine ait efféminé parfois les personnages antiques, faute d'entrer aussi avant dans leur génie que Corneille, le maître du théâtre moderne (4), et de posséder comme lui le « bon goût de l'Antiquité », il n'en proclame pas moins que les Modernes ont « passé l'art et les grâces des Grecs ». Aux tragiques modernes il était réservé de débarrasser le théâtre de « l'esprit de superstition et de terreur » qui s'y était introduit à la suite des dieux et des déesses dont abusaient les Poètes Anciens (5) et d'épurer la pitié tragique en substituant à la crainte et à la pitié qui faisaient du théâtre une école de frayeur et de pitié, « l'agréable inquiétude qui subsiste dans la suspension des esprits ». Nous consentons à plaindre l'infortune d'un grand homme malheureux à condition qu'il s'y mêle de l'admiration pour ses vertus. Plus avancés, les Modernes excellent dans la peinture de sentiments plus délicats et plus nobles.

(1) T. III, *De la lecture... De la Poésie*, 11.

(2) Voir t. III, *Réflexions sur nos traducteurs*, 142, et t. IV, *Du merveilleux*, 253 ; t. V, *Dispute touchant les Anciens et les Modernes*, 60 ; t. VI, *Melange curieux*, 178, 181.

(3) T. II, *Sur Pétrone*, 25.

(4) *De la Tragédie Ancienne et Moderne*, t. III. Voir encore t. II, *Dissertation sur la tragédie de Racine*, 291 et t. III, *Sur les Opéras*, 171, 174.

(5) T. III, *De la Tragédie Ancienne et Moderne*, 76.

Perrault, nous le devinons, n'aura pas de partisan plus enthousiaste que Saint-Evremond (1).

(1) Voir Rigault, 295 et Daniels, *Saint-Evremond*, 107. Tout en souhaitant que le Chevalier ait fait moins de contes, que le Président eût développé davantage ses raisons et l'Abbé resserré les siennes, il trouve les *Parallèles* très bons, très curieux, très capables de guérir de beaucoup d'erreurs (*Jugement sur quelques auteurs françois à Madame la Duchesse de Mazarin, Œuvres*, V, 57). Quant au fond, il est tout à fait de l'avis de Charles Perrault. Les mythologies anciennes, ces « pompeuses inutilités », ont fait leur temps. Nous avons aussi bien et souvent mieux que les œuvres antiques. Perrault n'a qu'un tort, c'est de mieux mettre en lumière les défauts des Anciens qu'il ne prouve les supériorités modernes. Que les modernes reprennent courage. Ils remporteront l'avantage. (*Sur la Dispute touchant les Anciens et Modernes. Stances irrégulières, Œuvres*, V, 58). Voir encore *Ibid.*, 134, 214, 227, 274, 279.

VI.

Pénétrons enfin dans le royaume de la haute poésie. « La haute poësie est habitée par des gens graves, mélancoliques, refrognés et qui parlent un langage qui est, à l'égard des autres provinces de la poësie ce qu'est le bas breton pour le reste de la France. Tous les arbres de la haute poësie portent leurs têtes jusques dans les nues.... »

Le P. Rapin, l'auteur d'un poème latin sur les *Jardins* (1665) et d'inlassables comparaisons : *Comparaison de Virgile et d'Homère* (1668), *Comparaison d'Horace et Virgile* (1669), *Observations sur les Poëmes d'Homère et de Virgile* (1669), *Comparaison de Démosthène et de Cicéron* (1670), *Comparaison de Platon et d'Aristote* (1671), *Réflexions sur la Poétique d'Aristote et sur les ouvrages des Poètes anciens et modernes* (1674-75), *Réflexions sur la Philosophie ancienne et moderne* (1676), *Comparaison de Thucydide et Tite-Live* (1681), incarne admirablement le type de l'ancien égaré dans le monde moderne, irréductible au présent, et seul contre tous, serein et confiant, tenant tête au siècle.

Gardons-nous, toutefois, de l'assimiler à ces pédants hirsutes, à ces Grammairiens, à ces Commentateurs de mots et de syllabes, qu'il traite avec tant de mépris. Le P. Rapin, sans contredit, est un esprit fin, agréablement savant (1). Son dogmatisme est courtois, bien renseigné sur le moderne et sur l'ancien. Il n'ignore ni l'Italie, ni l'Espagne, encore qu'il les juge avec une sévérité outrancière. Il connaît à fond son Antiquité... Mais il est homme de parti. Son érudition fait bloc et volontairement méconnaît les nuances. Rendons-lui, du moins, cet hommage : il n'est point de ces esprits superficiels, qui raisonnent de tout, sans avoir approfondi leurs

(1) De là l'estime qu'il rencontre parmi les Mondains. Bussy-Rabutin, nous le savons, prise fort les charmes et l'élégance de son esprit.

lectures. Il défend une cause trop souvent insoutenable, mais ses arguments, çà et là, ne sont pas sans poids.

L'Antiquité créa la science et la philosophie, les arts et la poésie, et les porta à leur perfection suprême. Ses savants, ses philosophes et ses poètes n'ont point d'égaux, et défient les rivalités. Vainement le nain s'attaque au géant. Il est de ces réussites qui ne se reproduisent qu'une fois au cours des siècles. Admirons. Avouons notre humilité, confessons notre impuissance. Aristote, « ce génie si plein de Raison et d'intelligence, approfondit tellement l'abyme de l'esprit humain, qu'il en pénétra tous les ressors, par la distinction exacte qu'il fit de ses opérations. On n'avoit point encore sondé ce vaste fond des pensées de l'homme pour en connoître la profondeur. Aristote fut le premier, qui découvrit cette nouvelle voye, pour parvenir à la Science, par l'évidence de la démonstration, et pour aller géométriquement à la démonstration, par l'infaillibilité du Syllogisme, l'ouvrage le plus accomply, et l'effort le plus grand de l'esprit humain. Voilà en abrégé l'art et la méthode de la Logique d'Aristote qui est si seure, qu'on ne peut avoir de parfaite certitude dans le raisonnement que par cette méthode... Quand on a le sens droit, on ne peut souffrir d'autre manière de raisonner, ni d'autres principes du raisonnement, que ceux d'Aristote... Les siècles sensez ne se sont distinguez des autres que par l'estime qu'ils ont faite de la Logique d'Aristote (1). »

Méthode ou observation, tout donc est admirable chez Aristote, et son obscurité même n'est que la revanche de sa profondeur. « Aristote est un esprit, tellement au dessus des autres esprits, que peu de gens le connoissent. Car par une étenduë de lumière qui n'a point d'exemple, il prend l'essor au dessus de tout. C'est un aigle, qui vole toûjours si haut, qu'on le perd aisément de veuë : et il y a tant de force dans ses pensées, tant d'élévation dans ses sentimens, qu'on ne peut le suivre.... Personne n'a donné plus de poids à la raison humaine, et ne l'a portée plus loin qu'Aristote (2). »

(1) *Réflexions sur la Logique,* IV.
(2) *Réflexions sur la Philosophie,* VII.

Reconnaissons la divinité au mystère dont s'enveloppent ses oracles. La doctrine d'Aristote est si vaste qu'il semble que Dieu ne l'ait envoyé au monde que pour servir de modèle aux savants, et pour donner des instructions à toute la terre. Le consentement unanime des esprits les meilleurs atteste qu'il ne s'est rien découvert de raisonnable dans les sciences, qu'Aristote n'ait formulé ou pressenti. La Nature voulut se servir de son esprit et de son organe pour s'expliquer. Comme le disait Platon, Aristote est le génie de la Nature. Le seul livre des Météores explique plus de secrets de la Physique que tous les livres modernes ensemble. Aristote ne s'est point mépris sur la vitesse des corps pesants comme Galilée et Gassendi. Il découvrit, à lui seul, tout ce que les Modernes prétendent connaître de l'acoustique. Il n'est rien, dans Galilée et Descartes, touchant les vibrations de l'air, qui n'ait déjà été observé par lui. Son admirable *Traité des couleurs* résume tout ce qu'il est permis de savoir sur ce sujet. Il entrevit la circulation du sang. Les Modernes, en vérité, ne firent que lui emprunter ses idées, et développer ses découvertes. Au Philosophe le génie créateur et le mérite de l'invention.

Que si, parfois, il passa à côté de la vérité, et versa dans l'erreur, la faute en est à l'humanité, faillible par nature, bien plus qu'à son génie. Les fautes du génie dans les petites choses prouvent sa grandeur dans les grandes. Ne le chicanons point sur ces vétilles. Aristote a connu tout ce qu'il est donné à l'esprit humain de pénétrer. Vaine présomption d'imaginer que la Nature, œuvre de Dieu, livrera jamais tout son secret aux hommes. Est-ce de l'homme que Dieu prit conseil, quand il créa le monde ?

Rapin, homme d'Église, n'a que pitié pour ces misérables savants humains, qui osent présomptueusement s'attaquer à l'arbre de Science. Copernic s'enferme dans son cabinet pour dresser un nouveau système du Monde, et se rompt la tête à construire une nouvelle opinion à sa fantaisie. Et rien n'est mieux imaginé que cette hypothèse. Mais, quelle folie de vouloir faire passer l'opinion de ce grand homme pour

une démonstration ! « Et sans consulter le consentement universel de tant de siècles qui nous ont précédés, et qui sont d'un sentiment contraire, seroit-il juste d'obliger toute la terre à croire que le monde se gouverne selon l'imagination de Copernic, et faire de l'opinion d'un particulier une loi à tous les autres hommes (1) ? » Laissons donc ces opinions pour ce qu'elles sont. Aux imaginations individuelles préférons le consentement de tous les siècles, à la raison et à la démonstration l'autorité et la tradition. Concédons que Galilée, le plus péripatéticien des Modernes, reprenant les principes de Leucippe, raisonne sur la nature du mouvement mieux que ses prédécesseurs ou ses successeurs, qu'il formule la loi des vibrations, des poids suspendus et de l'accélération du mouvement des corps pesants par la chute esquissée dans Aristote. Mais regrettons que, s'étant formé sur les Anciens, il ait pris un « air si moderne », que, renchérissant sur le système de Copernic, il ait découvert, à l'aide du télescope, de nouvelles étoiles, des taches dans le Soleil, des montagnes et des vallées dans la Lune. Avouons que la Logique de Descartes est un bel ouvrage, mais que les quelques traits de dialectique qu'elle contient, ne nous aveuglent point sur sa frivolité et les vices fondamentaux de son raisonnement. Descartes est, de tous les Modernes, celui qui a le mieux rêvé. Ce qu'il dit, tout nouveau qu'il soit, n'est pas mal imaginé. On y trouve une profondeur de méditation qui lui est particulière, mais son système, comme il le disait lui-même, est une chimère, et sa philosophie est un roman. Il n'y a rien de moins méthodique que son *Discours de la méthode*. C'est un pêle-mêle de morale, de physique et de métaphysique, qui n'établit presque rien... On peut dire, que l'ouvrage des Modernes le plus achevé sur la Logique, est celui qu'en a donné Pierre Monnyer, Médecin à Grenoble, sur les écrits du Père Fabri, Jésuite.... (2).

(1) *Réflexions sur la Philosophie*, XXIII.

(2) Galilée est « le plus bel esprit » de tous les Modernes, le « Père de la Philosophie moderne ». Sa méthode a bien du rapport avec celle des Platoniciens. Il copie souvent ses devanciers, mais il sait donner par sa manière d'écrire l'impression d'originalité. Bacon est un « esprit vague qui n'approfon-

Tout bien pesé, Rapin se range à l'opinion du philosophe de bon goût qui était d'avis de s'attacher aux Anciens en laissant là les Modernes, et, balançant le pour et le contre en un de ces ingénieux parallèles où il excelle, il conclut : « La Philosophie ancienne est plus fondée en autorité, et la moderne plus fondée en expérience ; l'ancienne est simple, naturelle ; la moderne est artificieuse et recherchée ; la première est plus modeste et plus grave ; la seconde a un air plus impérieux, et plus pédant. ....La constance, la fidélité, le bon sens, la fermeté étoit ce qu'on appeloit Philosophie, du tems de Platon. Et le dégoût des affaires, le chagrin, le renoncement aux plaisirs, quand l'usage s'en est perdu par l'amortissement des passions, je ne sçay quelle autorité qui vient de la barbe grise, la fausse fierté, le phlegme, la modération, et toute cette sagesse qui naît de la foiblesse de l'âge et du tempérament, est la Philosophie de bien des gens d'aujourd'huy. L'ancienne est universellement plus sçavante : elle va à tout ; et la moderne se borne à la seule considération de la nature, se contentant d'être Physicienne.... Elle prononce hardiment sur des doutes et sur des incertitudes pour satisfaire en quelque façon à l'avidité qu'elle a quelquefois de débiter ses imaginations, et donner vogue à ses nouveautez (1). »

Définissant la poésie, Rapin rejette hors du domaine de l'art ces mille et une bagatelles poétiques, auxquelles se complaît l'esprit léger et badin des Mondains. Tel cet abbé de Saint-Geniez qui, en 1654, dans une dissertation *De Parnasso et finitimis locis libri duo*, divisait le Parnasse latin en deux régions d'inégale renommée : le Haut et le Bas Latium, l'auteur des *Réflexions* délimite les frontières du Parnasse

dit rien » et manque d'exactitude. La plupart de ses sentiments sont plutôt des ouvertures à méditer, que des maximes à suivre : ses opinions ont quelque chose de subtil et de brillant, et, à les bien prendre, elles sont plus semblables à des étincelles de feu qu'à une lumière unie et naturelle (*Réflexions sur la Philosophie*, *XVIII*). Ailleurs (*Réflexions sur la Logique*, *VIII*) : « L'organe de Bacon n'est pas méthodique. Ce sont des imaginations curieuses... Tout y est métaphorique. » Voir sa critique des règles cartésiennes (*Ibid.*).

(1) *Réflexions sur la Philosophie*, XIX.

français et exclut des régions nobles de la poésie, les genres « secondaires » dont Perrault exaltera les beautés, dont Boileau établira la formule dans son *Art poétique :* sonnet, ode, élégie, rondeau, petits vers. Incapables d'exécuter un dessein vaste et grand, les Modernes réussissent dans les talents de l'esprit. Ils confondent imagination et génie, futilité et poésie, ignorant que le génie implique une grandeur d'âme et quelque chose de divin qui n'est donné qu'à un petit nombre et que la vraie poésie comporte des qualités qui ne sont pas à la portée des faiseurs de petits vers.

Il n'est ignorant qui ne s'érige en poète dans le monde pour avoir réussi un madrigal. De là, les défauts coutumiers aux poètes selon le siècle. La plupart des Modernes expriment leurs pensées les unes après les autres, sans liaison et sans suite. Ils ne savent pas s'arrêter à temps, ils ignorent l'art de finir les choses où elles doivent finir. Ils n'ont point pénétré les profonds abîmes du cœur humain. Leur connaissance de l'homme est insuffisante, leurs idées sont courtes, et leurs pensées sans grandeur. Les Français ont beau être fiers du génie de leur nation, ils n'ont souvent pas assez d'élévation d'âme pour se faire une haute idée des choses. Ils ne s'occupent qu'à de petits sujets, ce qui fait qu'ils sont si froids dans les grands, et incapables de cette poésie sublime, où excellent les Anciens. Les grands sentiments qui animent et soutiennent la grande poésie leur manquent d'ordinaire, soit que leur génie soit trop borné, soit qu'ils se soucient trop peu de s'exercer dans les grands sujets. Ils ignorent le grand style simple et noble. Aspirent-ils au sublime, ils s'écartent du naturel, et tombent dans l'exagération, faute, toujours, d'être soutenus par de grandes pensées. Leurs vers, où la logique est trop négligée ne sont le plus souvent que du Phébus ou du galimatias. Et ces mauvais vers sont légion. « Je n'en cite pas d'exemple, ajoute Rapin, car ce ne seroit jamais fait. » Ou bien, par un souci exagéré de la pureté du langage, on ôte à la Poésie toute force et toute élévation. On l'émonde, on l'affadit. Une pudeur mal placée enlève à la langue la hardiesse, les métaphores, tout ce qui donne à un style de la couleur et du relief.... Les poésies de Voiture et de Sarrazin

implantèrent la mode du discours pur et châtié. L'ignorance de la cour, des gens de qualité et des femmes, qui n'ont point pratiqué les Anciens, le mirent en crédit, comme si, en dépit d'Horace, écrire purement pouvait suffire à faire un poète. Heureusement, nous avons présentement des Anciens d'un génie plus fort, qui unissent la pureté du style à la grandeur des sentiments. « Après tout, nous n'avons aucun ouvrage en notre langue où il y ait tant de Poësie que le Poëme du Père Le Moine, jésuite, en son *Saint-Louis* (1). »

« Le Président, dit Perrault (2), est un de ces sçavans hommes qui semblent avoir vécu dans tous les siècles, tant il est bien instruit de tout ce qui s'y est fait, et de tout ce qui s'y est dit. L'amour extrême qu'il a eu dès sa jeunesse pour toutes les belles connoissances, lui a fait concevoir une telle estime pour les Ouvrages des Anciens où il les a puisées, qu'il ne croit pas que les Modernes ayent jamais rien fait, ni puissent rien faire qui en approche. La science n'est pas la seule chose qui le rende recommandable, il a aussi beaucoup de génie contre l'ordinaire des grands amateurs de l'Antiquité, qui, faute de sçavoir inventer, travaillent continuellement à remplir par la lecture le vuide de leur imagination stérile, qui n'ayant point reçû de la nature l'idée du beau qu'elle imprime au fonds de l'âme de ceux qu'elle aime, s'en sont fait une sur les premières choses qu'on leur a assuré être belles, et qui, de peur de se tromper, sont résolus de ne rien trouver digne de leur estime, que ce qui sera conforme aux modèles qu'on leur a proposez. »

Ce portrait, où se retrouvent les traits essentiels de la physionomie du P. Rapin (3), fait ressortir à la fois les faiblesses et

(1) Voir encore *Réflexions sur la Poétique*, XX, Rapin y dresse un réquisitoire serré contre la tragédie qui affadit les grands sujets antiques par un mélange de tendresse et de galanterie, et, trop superficielle, néglige le but élevé que la définition d'Aristote assigne au théâtre. Il n'est pas plus tendre pour la comédie qui, au lieu d'imiter la nature, la grossit, la caricature ou l'affadit.

(2) *Parallèle, Premier dialogue*, 2.

(3) C'est bien à Rapin, l'ancien irréductible, que s'adresse à plus d'un endroit la polémique des *Parallèles*. Point par point, par exemple, Perrault réfute au *Troisième Dialogue* les *Réflexions sur l'Éloquence* où Rapin expose les causes

les supériorités du bon ancien. Séparé des Classiques par tout l'intervalle que mettent entre lui et eux ses partis pris rétrogrades, Rapin les rejoint sur le terrain des admirations partagées, et communie avec eux dans le culte du grand art, de l'art simple, noble de style, profond et sérieux d'inspiration, que seule enseigne la fréquentation des maitres antiques. Réserve faite sur l'indulgence étrange qu'il témoigne à un médiocre comme l'auteur de *Saint-Louis*, il est du petit nombre de ces nobles esprits qui, en un temps de frivolité littéraire, font énergiquement barre vers la grande tradition de l'Antiquité et de l'Humanisme. Persuadé qu'on ne trouve rien de sain ni rien de solide que dans le commerce de l'Antiquité, qu'il n'y a rien de faux dans leur esprit, que « tout y va au bon sens, pour lequel ils avoient un goût si sûr, que ces expressions brillantes, qui éblouïssent les gens du commun, et tout cet attirail de beaux sentimens, et de belles pensées leur étoient entièrement inconnëus » (1), il veut ramener l'art à la source unique de toute beauté (2) et, allié de l'École de 1660, de l'école du simple et du vrai (3), il met au service de la bonne cause ses partis pris, ses préventions et ses haines. Il lutte pour un art qui, tel l'art romain, défie les siècles, et traverse, inaltérable et majestueux, les vicissitudes de la mode et du goût, pour une philosophie et une science qui, tels l'édifice éternel du dogme catholique et l'Église, sa gardienne, survivent aux audaces, aux entreprises des philosophes et des écoles. Homme d'Église, Rapin est un esprit épris d'éternité.

Pareil sectarisme, un dogmatisme aussi inébranlable ne sont point sans grandeur. L'auteur des *Réflexions* impose

de l'infériorité moderne, en matière d'éloquence. Cf. Perrault, dans la *Préface* manuscrite du *Traité sur la musique des Anciens*, qualifie ses *Réflexions* d'ouvrage « qui contient, s'il faut ainsi parler, la confession de foi de ceux qui décidèrent avec tant de religion les mystères de l'Antiquité ».

(1) T. I, *Dessein de cet ouvrage*. Voir toute cette préface.

(2) C'est là, expose-t-il lui-même dans sa *Préface*, le but de ses *Comparaisons*.

(3) « Ainsi dès qu'on s'écarte de ces sources si pures, on est sujet à prendre des détours, et à ne pas marcher seurement dans la voye des Belles Lettres : qu'on ne peut apprendre que par eux. » *Dessein*.

par la solidité de sa doctrine et l'ardeur de ses partis pris irréductibles. Trop de savoir est impie, et trop de curiosité dangereuse. Réagissons contre les audaces du génie émancipé, prononce le disciple de Loyola. Au besoin, appelons-en à la sentence du pouvoir, qui peut faire des lois contre les empiétements de l'esprit.... Effaçons de l'histoire humaine les siècles modernes. Revenons purement et simplement aux maîtres antiques. Rapin fonde son *credo* philosophique et artistique sur l'enseignement des Maîtres (1), comme l'Église le dogme sur la tradition des Apôtres.

Telle la théorie janséniste, qui accable la créature sous le sentiment de son impuissance radicale, la religion du P. Rapin humilie le génie moderne dans la conscience de son néant, et le prosterne, désarmé et vaincu, au pied des divinités antiques. Semblable à ce Scaliger qu'il traite d'une façon si hautaine, Rapin immole sur les degrés de leurs autels la foule profane des Modernes. On comprend mieux la révolte de Perrault, connaissant l'absolutisme de Rapin. Il est de ces dogmes intransigeants qui appellent les schismes.

(1) Voir ses jugements sur Démosthène et Cicéron, les génies incomparables. Ils sont comme ces miracles qu'on ne voit dans le monde qu'une fois. Tite-Live est « l'un des plus grands efforts de l'esprit humain ». Jamais le génie humain n'a produit d'historien plus parfait que Thucydide, et il n'est historien grec ou moderne qui se puisse comparer à lui. L'œuvre d'Homère et de Virgile est le « miracle » de la poésie. Homère est le premier fondateur de tous les arts et de toutes les sciences, l'encyclopédie par excellence. Il n'est poésie possible en dehors des règles d'Aristote, etc.. .

VII.

Écoutons plutôt un admirateur des Anciens faire la critique de ces exagérations et démontrer par un cas particulier l'infécondité de ce doctrinarisme outrancier. L'auteur des *Observations sur l'Histoire d'Hérodote* (1690), Cordemoy, professe une grande admiration pour la « merveilleuse façon d'écrire l'histoire » des Anciens. Mais, frappé de la stérilité de l'histoire française, il en a recherché les causes et la première pensée qui lui est venue est « qu'on n'a jamais si bien réussi en toute sorte d'Ouvrages et principalement en ceux de l'esprit que dans le temps où l'on ne s'étoit pas encore avisé d'en donner des règles ». Homère, Pindare, Eschyle, Sophocle, tous auteurs mille fois plus agréables et plus « forts » que tous ceux qui sont venus depuis, écrivaient en un temps où l'on n'avait pas encore fait de règles pour les poèmes, et de même Hérodote et Thucydide.

Deux causes ont arrêté le progrès de l'histoire et empêché le génie français de donner sa mesure en ce genre. « Les uns se persuadent qu'il faut servilement imiter ceux qui ont eu grande réputation dans les temps passés, sans prendre garde que ces anciens Auteurs n'ont mérité toute la gloire qu'ils ont eue de leur vivant, et qu'ils ont conservée jusques à présent, que par ce qu'ils n'ont imité personne, et n'ont suivi que leur génie. Je sçay bien qu'il faut lire les Anciens, mais il faut les lire comme on fréquente les Sages, pour apprendre à discerner ce qui est bien d'avec ce qui est mal, sans s'amuser à les copier : car il est certain que chacun étant propre à quelque chose, fera toujours bien cette chose, pourvu qu'il ne contraigne pas son génie en la faisant. »

Cordemoy accorde donc la priorité au génie et le déclare supérieur aux règles. Dénonçant la seconde erreur, il montre

les législateurs extrayant de Cicéron les règles de la vraie histoire, comme s'il ne s'était pas contenté d'exposer les procédés des différents historiens, et n'eût approuvé même les œuvres les plus contraires à ces soi-disant préceptes. « Pour moi, comme je ne sçaurois me persuader qu'il y eut parmi les Grecs ou les Romains de plus grands esprits que parmi nous, je croy qu'ils ne nous ont surpassez que par ce qu'ils se sont moins embarrassez que nous de choses inutiles. Ils suivoient en chaque chose la droite raison, c'est à dire ce que le sens commun y fait connoître à tout le monde, et du reste leur génie. Aussi ne contraignant point leur naturel, ils faisoient tout avec plus de grâce et d'une façon plus originale : au lieu que nos Auteurs se contraignent par de fausses règles ou veulent copier trop servilement (1). » Cordemoy ne conteste point la nécessité d'un modèle : il professe avec les plus indépendants et les plus éclairés de son siècle la croyance en la nécessité de soumettre l'individu à la règle, mais, corrigeant ce que cette théorie pourrait avoir de trop oppressif, il ajoute : « Encore qu'ils savoient discerner entre les différentes observations que des grands hommes ont faites sur les Poètes ou sur les historiens, celles qui leur peuvent convenir, pour ne suivre que les maximes, et n'imiter que les Auteurs qui approchent le plus de leur génie... cela seroit supportable, car enfin si nous n'avions point d'originaux, nous aurions au moins de bonnes copies. Mais chacun veut indiscrètement imiter l'Historien ou le Poète qu'il croit le meilleur sans examiner s'il a des talents qui répondent à ceux de l'auteur qu'il se propose pour modèle... Il est évident que si Hérodote eût contraint son beau génie, en se faisant une loi de la manière dont ceux qui l'ont précédé ont écrit, il n'auroit été tout au plus qu'un bon gazetier. »

(1) 25. Les seules histoires qui se soient conservées jusqu'à ce jour sont celles qui n'imitaient personne. « Il ne faut prétendre écrire pour la postérité si l'on contraint son génie ou si l'on s'amuse à copier les autres » (27).

VIII.

Au contraire du P. Rapin, le P. Bouhours, lui, est un ancien accommodant. Avisé, ingénieux, prudent, judicieusement il rend aux Modernes ce qui appartient aux Modernes et aux dieux ce qui est aux dieux. Fidèle à l'esprit de son ordre, il s'adapte au « siècle ». Entre l'intransigeance de l'École et l'irrévérence provoquante des modernes il représente bien l'esprit de conciliation et la modération éclairée. Complaisant aux « folies ingénieuses », il pratique cette politesse qui « ne condamne personne et cherche à excuser tout le monde ». De là le peu de relief de son personnage : entre les nuances extrêmes, les demi-teintes, les nuances de transition disparaissent. Ce serait forcer la note que d'en faire un émule de Desmarets et un précurseur de Perrault.

Homme du monde et homme de lettres, ecclésiastique de bonne compagnie, Bouhours a puisé dans les livres le goût de la meilleure Antiquité et dans le monde l'art du beau langage et des pensées ingénieuses. Avec une charité également souriante, ses admirations se partagent entre Voiture et Vaugelas, Virgile et Cicéron, Molière et Boileau. Le pays de la haute poésie, pas plus que les régions basses de la littérature, n'ont de secret pour ses bienveillantes curiosités. Tels Eudoxe et Philanthe, ces deux truchements du plus élégant des beaux esprits, Bouhours est le type de ces savants que la science n'a point « gâtés » et qui n'ont « guère moins de politesse que d'érudition ».

Ses idées ne se recommandent point par leur originalité et n'ont rien de nouveau pour nous. Mais, sa qualité d'arbitre reconnu de la langue et du bon goût, donne à son personnage une valeur représentative, et quelque intérêt aux sentiments d'Ariste et d'Eugène. Et puis, bon juge de son temps, il a eu le sentiment net du « moment », et nul n'a su, avec

plus de perspicacité ni d'objectivité, démontrer que la langue de Racine et de Bossuet, contemporaine d'une période d'épanouissement intellectuel et de grandeur politique avait, comme la France de Louis XIV, réalisé en toute leur plénitude les aptitudes du génie national.

La langue française est arrivée à l'apogée de la perfection (1). Le génie français traverse un siècle de grandeur comparable aux seuls siècles d'Auguste et de Périclès. « Si la langue Françoise est sous le *règne de Louis XIV* ce qu'étoit la langue Latine sous celui d'Auguste, il est lui-même dans son siècle ce qu'Auguste étoit dans le sien (2). »

Bouhours voit autour de lui toutes les sciences florissantes. Aux traductions sont venus s'ajouter, complétant l'héritage des Anciens, les ouvrages composés par les meilleures plumes sur la Philosophie ou les sciences les plus épineuses. Les questions les plus abstruses se sont parées de fleurs et ont dépouillé toute barbarie. Nous avons découvert les secrets que Platon et Aristote n'avaient pu pénétrer. Nous avons des Journaux qui résument toutes les sciences et sont comme des bibliothèques en petit et contiennent l'essence et la fleur des livres. Des conférences, des assemblées savantes vulgarisent toutes les connaissances. Ne serait-ce point le pire des affronts que la France ne valût pas mieux que la Grèce et que l'Italie ?

Le bel esprit, sans doute, est de tous les pays et de toutes les nations. Mais c'est « l'étoile » de la nation française, d'avoir présentement ce beau tour d'esprit. L'Attique fut le plus spirituel de tous les pays. La France vaut en cela l'Attique. Ce qui revient à dire que le bel esprit n'est point de tous les siècles. Il y a des siècles « ingénieux » et des siècles « stupides ». Le dixième siècle fut l'âge de la barbarie et de la grossièreté. Le siècle d'Alexandre voit fleurir Anacréon, Socrate, Pindare, Euripide, Aristophane, Platon. Le siècle d'Auguste fut le siècle du bon sens, des bons auteurs et des Belles-Lettres.

(1) Voir notre chapitre sur la *Querelle du français et du latin*.
(2) *Entretiens*, II, 176.

D'où viennent ces inégalités ? De l'influence des astres, comme le soutiennent les astrologues ? De l'ascendant de quelques personnalités qui éduquent les autres ? De l'émulation entre les États ou les individus ? De l'intérêt et de l'ambition ? De la prétention des grands ? Des condition intérieures, état de paix ou de guerre, bouleversements, hérésies ? Ou bien, dira-t-on que la nature fait de temps en temps des efforts pour produire des génies extraordinaires et, comme lassée et épuisée, demeure ensuite stérile pendant des siècles ? Ariste ne conteste aucune de ces vraisemblances, mais il n'oublie point de faire intervenir la Providence, dont les dispositions, pour être inexplicables, n'en sont pas moins toutes-puissantes. Mystère que ces vissicitudes ! En un temps une nation est grossière et en un autre elle est ingénieuse. Du temps d'Alexandre, les Grecs avaient plus d'esprit que les Romains : du temps de César, les Romains avaient plus d'esprit que les Grecs. « Le siècle présent est pour la France ce que le siècle passé étoit pour l'Italie : on diroit que tout l'esprit et toute la science du monde soit maintenant parmi nous, et que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des François ». (1)

(1) *Entretiens*, IV, 260.

IX.

Franchissons la dernière étape. Dépassons le classicisme un peu mièvre du P. Bouhours et l'Antiquisme scolastique du P. Rapin. Élevons-nous vers les sommets. Abordons les Classiques.

Cette fois, nous respirons librement. L'horizon s'élargit à nos yeux. La raison moderne rejetant toute superstition : superstition du présent ou superstition du passé, a conclu avec les Anciens un compromis qui sauvegarde son indépendance par devers les modèles. Telles la foi et la raison dans le système de Descartes, de Pascal ou de Malebranche, la raison, dans la poétique d'un Boileau ou d'un Racine, fait bon ménage avec l'Antiquité. La religion antique des maîtres de 1660 est assez large pour laisser au génie moderne toutes ses franchises. Sans rien abandonner des conquêtes modernes, et conscients, comme le dira Molière, que « les Anciens sont les Anciens et que nous sommes les gens de maintenant », ils trouvent la formule qui concilie harmonieusement les exigences du siècle et le respect des modèles anciens.

Faut-il rappeler les attaques de Molière contre les faux savants, les pédants en latin et en grec, ses railleries contre la fausse science des formules rébarbatives et l'aristotélisme pesant des Collèges, son dédain des règles de l'art et de ceux qui « possèdent Aristote et Horace » ? Le beau mystère, que ces préceptes dont on embarrasse les ignorants, simples observations aisées que le bon sens a faites et qui doivent guider le poète, mais non point le contraindre et l'étouffer (1). Donc il innovera, il créera suivant son génie, fort de ce critérium dont se réclamait Corneille : le succès et l'approbation du public.

(1) *Critique de l'École des Femmes*, sc. VII, et Avertissement des *Fâcheux*.

Et. tel est bien aussi le sentiment de Racine. Il révère les Anciens dont les œuvres ont nourri, pénétré son génie. Il dit très haut son admiration pour ces maîtres vénérés (1), et professe qu'on ne saurait se départir à leur endroit de cette attitude déférente que recommandait Quintilien à l'égard des modèles, sans manquer aux devoirs les plus élémentaires qu'imposent et leur ancienneté et leur prestige. Mais il ne confond point l'imitation généreuse, ce privilège du génie, qui, nourri de la moelle des Anciens, formé à leur goût, et pénétré de leur esprit, crée dans la pleine indépendance de l'inspiration souveraine, et cette imitation servile qui s'en tient à l'extérieur des modèles, et reproduit mécaniquement leurs procédés. Il n'a que mépris pour ces manœuvres dramatiques, qui, laborieusement, manient le lourd appareil de la *Poétique* et ne réussissent à produire que des œuvres sans chaleur et sans vie. Il connaît les règles d'Aristote (2). Il s'en réclame à l'occasion, mais il les interprète largement : il les domine.

Sur les Modernes il professe apparemment l'opinion de son temps, et, quitte à blâmer le ton arrogant du *Siècle de Louis le Grand* (3), souscrirait volontiers à ses éloges, persuadé que notre siècle l'emporte à plus d'un égard, et qu'un poète comme Corneille est incomparable, non pas seulement « à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques.... mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même temps qu'eux (4) ».

Telle est aussi l'opinion de Bossuet. Comme il le déclarait dans son *Discours de réception à l'Académie* (8 juin 1671), la

(1) Préface de *Phèdre* et Préface d'*Iphigénie*.

(2) Première Préface d'*Andromaque* et Préface de *Bérénice*. Voir aussi la première Préface de *Britannicus*. C'est aussi le point de vue de l'auteur de l'*Épitre à Huet*.

(3) Contre les idées émises à propos de l'*Alceste* d'Euripide par Perrault, voir la Préface d'*Iphigénie*.

(4) *Discours* lors de la Réception de Th. Corneille, 2 janv. 1685. Il professe sur les dieux de la mythologie païenne l'opinion de Desmarets. « A regarder leurs actions, il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, si on leur faisoit bonne justice. » *Lettre du 13 sept. 1660.*

France, pour s'exprimer, enfin n'a plus besoin d'emprunter le langage de Rome et d'Athènes. La langue française est arrivée à maturité Elle est assurée de l'avenir. Elle est entrée dès maintenant dans l'immortalité. Affranchis de la sujétion de ne faire que de faibles copies, nous pouvons aspirer à la gloire des originaux.

Avec les modernes encore, Bossuet partage la foi au progrès. Développant — à son insu — l'idée de Pascal, il montre dans le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* (Ch. VII et suiv.) l'homme, doué d'invention et de réflexion, développant les facultés que l'animalité se borne à transmettre telles qu'elle les a reçues de la nature, incapable qu'elle est de les perfectionner. Utilisant les éléments pour son bien-être, le roi de la création s'est asservi la nature. « Après six mille ans d'observations l'esprit humain n'est pas épuisé, il cherche et il trouve encore, afin qu'il connoisse qu'il peut trouver jusques à l'infini et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions » (1).

Que si, enfin, des représentants les plus illustres du Classicisme, et du parti de l'Antiquité, nous passons au chef du groupe, au « Législateur du Parnasse », nous n'aurons pas de peine à découvrir en lui un moderne, un moderne « jusqu'à la moelle » (2), le Boileau, homme de goût plus qu'érudit, dédaigneux, lui aussi, et avec quelle morgue non déguisée, à l'endroit des *Savantas* beaucoup plus pleins de lecture que de raison, ou des « cuistres de l'Université » (3), ou des hypercritiques à la façon de Scaliger, ou de ces faux savants en *us*, aux habitudes pédantesques, dont il tracera dans ses *Réflexions sur Longin* un si amusant portrait. Mais, lui aussi, comme tous les grands esprits du siècle, il fait une différence entre les faux savants et les savants de bon sens. Il se garde des généralisations trop simplistes à la Perrault et distingue soigneusement entre l'admiration mal inspirée qui compromet son objet et le suffrage éclairé des connaisseurs.

(1) Parag. VIII.
(2) Lanson, *Boileau*, 174.
(3) *Corresp. Brossette*, 107.

L'admiration béate des pédants ne prouve rien contre l'Antiquité, pas plus que l'étalage indiscret de latin et de grec auquel se complaît Vadius, ne prouve la connaissance des bons auteurs. Boileau ne partage point, sans doute, l'avis de Charpentier, le « gros Charpentier », sur le peu de valeur de ses inscriptions latines, mais, au dédain près qu'il ressent pour le médiocre esprit qui défend une si belle cause, il est tout voisin de ce champion de la langue, professe avec lui que le français l'emporte à bien des égards sur le grec et le latin, et n'a que railleries pour ces égarés qui s'imaginent que l'on peut faire revivre artificiellement les œuvres anciennes, et parlent ou écrivent latin en plein siècle moderne. « Je ne suis asseuré que si Térence et Cicéron revenoient au monde, ils riroient à gorge déployée des ouvrages latins des Fernels, des Sannazars et des Murets... Il y a beaucoup de François dans tous les vers latins des Poètes François, qui escrivent en latin aujourd'hui.... Et quel moien d'égaler ces grands hommes dans une langue dont nous ne sçavons pas mesme la prononciation ? (1). » Théoricien de la règle, mais de la règle humble auxiliatrice du génie, il ne désapprouve point La Mesnardière, mais il loue sans enthousiasme sa *Poétique* « médiocre » et note sèchement qu'elle enseigne « d'assez bonnes règles » (2). Et, s'il partage sur plus d'un point les prédilections des modernes, préférant aux « Antiquailles » toutes pures les Antiquailles modernisées par les traducteurs, jugeant, lui aussi, avec moins de sens historique que de sympathie les Anciens, il est pareillement, dans toutes les questions essentielles, l'allié de leur cause et en arrivera même, nous le dirons, à dépasser en hardiesse de modernisme leur porte-parole Charles Perrault. Partisan de la raison, il contribuera plus qu'aucun des modernes à la victoire des Cartésiens sur les Scolastiques. Il se fera dans son fameux *Arrêt burlesque* (1671) le champion du libre examen contre les défenseurs de l'autorité et de la routine.

(1) Boileau à Brossette, 6 oct. 1701, 89. Voir le *Fragment d'un dialogue contre les modernes qui font des vers latins*, Gidel, III.
(2) *Corresp. Brossette*, 531.

CHAPITRE V.

La Querelle du français et du latin.

I. Importance et portée de la Querelle. Les faits.
II. Les supériorités naturelles du français.
III. Le français, langue du plus florissant royaume qui fut jamais, a atteint sa perfection. Sa suprématie, son universalité. Qualités cartésiennes du français.
IV. La Querelle et l'opinion. L'éloquence et la langue anciennes représentent un idéal définitivement dépassé.

I.

La question qui met aux prises, en plein siècle de Louis XIV, au temps même de la plus grande gloire de Bossuet, de Racine et de Molière, « Latins » et « Français », n'est point une simple question de préséance. Il ne s'agit plus seulement de savoir laquelle est à préférer de la langue latine ou de la langue française et si les avantages prétendus de la moderne peuvent soutenir la comparaison avec les supériorités avérées de l'ancienne : brièveté, richesse, universalité, perfection. « Il s'agit de juger la Grèce, Rome et la France et les siècles passez et le présent et de juger encore si les François doivent céder pour jamais la gloire du langage et du génie aux Grecs et aux Latins. » « Il s'agit de démontrer à ces Sçavants qui accusent nostre langue de n'estre pas encore arrivée à la noblesse et à la majesté de la Grecque et de la Latine, et veulent faire croire que jamais les Poëtes françois n'arriveront à l'excellence des Anciens, que nostre langue est

la plus belle de toutes et que les esprits des François ont de grands avantages sur les Grecs et sur les Latins (1). »

Ainsi posée, la question du français est, au premier chef, une question « nationale ». L'amour-propre, le bon renom de la France sont engagés dans le débat : la cause du français se confond avec celle de la France même. « Ce seroit une honte estrange à l'empire de France qui est maintenant le premier et le plus noble de l'univers et qui ne doit finir qu'avec les siècles qu'il eût un langage et des esprits moins nobles et moins élevez que le langage et que les esprits des Grecs et des Latins. »

Nous savons dans quelle partie de l'opinion se recrutent les défenseurs du latin (2). Le « Pays latin », à l'époque où nous sommes, n'est point sans accuser, apparemment du moins, une brillante vitalité. Il a ses poètes tragiques : il se pique de rétablir en sa pureté primitive la tragédie ancienne corrompue par les Modernes. Il a ses poètes et ses théoriciens épiques. Il a son Virgile : l'auteur des *Jardins*, qui, au grand applaudissement des connaisseurs, continue l'art du poète des Géorgiques. Il a ses poètes lyriques : la *Pléiade parisienne*, la gloire du Parnasse latin. Il a ses dévots : l'élite — combien choisie ! — des « lectores eruditi », aristocratie, franc-maçonnerie de lettres, les « Antiques » du monde moderne. Telle la Rome éternelle, il défie les temps et affirme orgueilleusement sa volonté de survivre aux siècles.

Une première passe d'armes met aux prises, en 1669, De Sluse et son second Du Périer, le poète latin qui, en une ode écrite dans la langue de Virgile, invitait le Dauphin à consacrer ses premières années aux Muses Romaines, ajoutant qu'elles sont bien plus grandes dames que les Muses françaises et Le Laboureur, le poète de *Charlemagne*, appuyé par Desmarets, l'auteur de la *Comparaison de la Langue et de la Poësie Françoises avec la Latine* (1670) et du *Traité pour*

(1) Desmarets, *Comparaison*, Début.

(2) Voir Baillet, t. V, 390. On trouvera la liste longue des auteurs latins du Grand Siècle dans Vissac, 303 et suiv.

juger des Poëtes Grecs, Latins et François (1673), et donne aux tenants des deux rivales l'occasion de mesurer leurs forces et de reconnaître leurs positions. Sept ans plus tard, la question des inscriptions à graver sur l'Arc de Triomphe qui devait immortaliser aux yeux de la postérité les victoires du plus grand des rois, fournit aux deux partis l'occasion d'une rencontre décisive. Répondant aux arguments des « Latins », Charpentier défend les droits de la langue nationale et démontre par les meilleurs arguments la nécessité d'honorer en cette langue française qui conquiert les peuples, les conquêtes du vainqueur de l'Europe. Réponse de Bourzeys défendant les droits du latin. Réplique de Charpentier qui, renchérissant sur les arguments du premier discours, met en question les supériorités mêmes des langues anciennes, des œuvres anciennes, du génie des peuples anciens (*Deuxième Discours*) (1). Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de son objet primitif, le débat gagne en généralité, en gravité, en ampleur. Le duel entre « Latins » et « Français » prend les proportions épiques d'un débat entre anciens et modernes. Le « Pays latin », les Collèges, les Savants s'émeuvent. Le P. Lucas de la Compagnie de Jésus, dans un discours prononcé au Collège de Clermont, le 7 décembre 1676, en présence d'un auditoire savant, où figurent dix ou douze évêques, se fait, dans la langue de Cicéron, le champion de la langue des doctes et de l'Église contre les attaques de la *Défense*. Nouvelle intervention de Charpentier. Le discours qu'il lit à l'Académie le jour de la réception du premier Président du Parlement de Paris, rencontre auprès de la Compagnie un accueil enthousiaste. Le jugement que la France porte sur cet écrit, surpasse, de son propre aveu, tellement ses espérances que, cédant aux instances de tous, il se décide à le remanier en vue d'une plus grande publicité. Retravaillé, augmenté, il paraît, après des vicissitudes diverses qui en retardent la publication, sous le titre *De l'Excellence de la langue françoise*, en 1683.

(1) Publié dans la *Défense*.

Entre temps, adversaires et défenseurs du français poursuivent passionnément la lutte. Le *Discours* du Père Lucas demeure l'objectif sur lequel se concentrent les efforts des modernes. Après la réfutation de l'abbé de Marolles (8 Juillet 1677), l'apologie de l'abbé Tallemant le Jeune (13 Décembre 1679). L'ardeur des polémiques s'apaise au lendemain de la publication de l'*Excellence de la langue françoise*, mais le retentissement s'en prolongera jusqu'à la fin du siècle.

II.

Laissons de côté la question particulière qui déchaîne les hostilités : faut-il préférer le français, langue nouvelle, au latin, langue consacrée, dans la rédaction des inscriptions destinées à transmettre à la postérité les victoires royales (1) ? La prévention dont témoigne le *non possumus* des « Latins », la haute estime qu'ils professent des supériorités antiques, leur morgue dédaigneuse à l'endroit du moderne, les dessous et les à-côté du débat, seuls, intéressent notre sujet. Le français, langue vulgaire et récente, peut-il se mesurer avec les langues antiques consacrées par un brillant usage et la vénération des siècles ? Est-il comparaison possible entre

(1) De Launay dans ses *Institutions du Droit Romain et du Droit Français* (1686) se range à l'avis de Charpentier. Les Romains, alors que leur puissance ne faisait que naître et que leur langue ne connaissait encore aucunes règles de grammaire, ne laissaient pas de s'en servir toutes les fois qu'il s'agissait des affaires publiques ou d'immortaliser les événements. Notre langue est assez riche, assez nombreuse pour représenter dignement les actions illustres des Français. Il invoque la parole de saint Paul : « Si je n'entends pas ce que l'on dit, je serai barbare à celui qui parle et celui qui parle me sera barbare », pour conclure que, si l'on gravait des inscriptions latines sur l'Arc de Triomphe, elles rendraient barbares tous ceux qui ne les comprendraient pas. Blondel, l'architecte, soutient la thèse contraire dans son *Cours d'Architecture* (III, 610) : « J'ai cherché dans ces inscriptions de dire beaucoup de grandes choses en peu de mots à l'exemple des anciens Romains qui nous en ont laissé de si belles ; et je me suis servi de la langue Latine, parce que je la crois plus propre que la nôtre à ces fortes expressions. Ce n'est pas que je ne sois bon François, et que je n'aye beaucoup d'amour et d'estime pour nôtre Nation et pour nôtre langue ; quoique puissent néanmoins dire ceux qui la veulent préférer à la Latine, je n'ay pas crû encore en être persuadé ; au contraire nos monosyllabes si fréquens et nos verbes auxiliaires qui sont restez de la barbarie gotique, me paroissent des obstacles invincibles à cette grandeur où l'on prétend qu'elle soit déjà arrivée. Peut-estre que je me suis gâté le goût par la lecture un peu fréquente de Cicéron, de Virgile, d'Horace et de Térence ; mais à suivre mon sentiment il y a peu d'expressions de nostre langue qui me fassent ressentir ce que je sens, quand je repasse quelques-uns des beaux endroits de ces Auteurs. »

l'éloquence de fraiche date des Modernes et l'art consommé des auteurs anciens ? Langue locale, le français peut-il le disputer à la plus universelle des langues, au latin, langage des sciences et de l'Église, au latin, langue de l'éternité, telles sont les questions d'intérêt permanent qui, discutées à l'apogée du règne et comme dans une ambiance d'orgueil national, se voient tranchées par les arguments de fait les plus susceptibles de satisfaire l'amour-propre national : coup sur coup les chefs-d'œuvre des maîtres viennent confirmer la suprématie du francais dans le domaine de la prose et de la poésie.

Les défenseurs du français sont des Cartésiens. C'est donc au tribunal de la raison qu'ils citent les auteurs du préjugé : préjugé des langues savantes, préjugé de l'ancienneté, préjugé romain (1). A force d'avoir entendu répéter sur les bancs des Collèges que les Anciens sont des génies accomplis, l'on s'imagine qu'il n'est rien de plus excellent que leurs écrits, sans se demander si cette langue, dont on ignore même la prononciation vraie (2), vaut les louanges dont on leur rabat

(1) Le mépris du français est article d'enseignement, et le préjugé en faveur du latin une suite de la prévention que les précepteurs nous inculquent à un âge où « nous n'avons pas encore tout le jugement nécessaire pour en remarquer les beautez et les deffauts ». Charpentier, *Défense*, 250. Que sont d'ailleurs les 25 ou 30 écrivains que le temps a triés au crible des siècles, pour une ville si vaste et si peuplée, que l'empereur Tibère ayant fait faire une revue des gens capables d'aller à la guerre, il s'y trouva 1.797.010 hommes prêts à porter les armes ? Ce petit nombre d'excellents écrivains dans une si prodigieuse quantité d'hommes, est la preuve la plus concluante de la grande stérilité d'esprit des Romains et la meilleure justification des paroles d'Horace constatant, qu'encore que la conquête de la Grèce eût apporté les beaux-arts à Rome et en eût chassé la mauvaise odeur de l'ignorance, il y demeurait néanmoins toujours des vestiges de l'ancienne rusticité, qui semblait même ne plus devoir s'effacer de longtemps. Charpentier traite durement les Romains. Il estime que l'on nous en fait accroire en nous vantant la puissance de Rome, la grandeur et la magnificence de la ville aux sept collines ou la splendeur de ses triomphes. La Rome ancienne n'avait rien qui se compare à Saint-Pierre de Rome ou aux pompes catholiques. Si d'ailleurs la grandeur d'un empire prouvait l'excellence de la langue et du génie, Rome et Athènes ne soutiendraient pas la comparaison avec les Perses et le royaume de Gengiskan.

(2) En quoi encore l'on oublie tout ce qu'ont écrit les Anciens mêmes de la dureté de certaines de leurs consonnances. On proscrit de la poésie les noms propres modernes et l'on s'extasie sur la beauté de « Cicéron », de « Lentulus », de « Tyrtame », de « Phyllis » et de « Chloris ». Ignore-t-on donc ce qu'ils signifiaient de choses basses ou ridicules ?

les oreilles et si l'on n'est pas dupe d'une illusion grossière en s'imaginant parfait tout ce qui est sorti de ces « têtes communes », les Romains au front bestial, soudards rudes aux plaisirs sanguinaires et brutaux. L'usage et la coutume, raisonnent les « Latins », condamnent les prétentions du français. « L'usage et la coutume, leur répondent les modernes, ne sauraient nous imposer en cela où la raison se fait presque sentir et toucher. » Et ils le prouvent.

Négligeons tout ce qui de leur raisonnement n'intéresse que les supériorités naturelles de la langue, richesse, brièveté, douceur, originalité (1). Les arguments qu'ils invoquent ne font guère, en somme, que rééditer avec d'insignifiantes variantes les raisons que nous avons vues si souvent alléguées par les partisans du français. Plus intéressant et plus nouveau pour nous est l'argument qu'ils tirent des qualités musicales du français et de son aptitude à la poésie. Avantage inappréciable, le français possède des terminaisons féminines, lesquelles, entremêlées avec les masculines, produisent un charme, une harmonie et une diversité sans analogues dans aucune langue. D'une façon plus générale encore, le français possède incomparablement plus de voyelles que le grec et le latin qui n'ont ni *u*, ni *eu*, ni *e* féminin. De là cette douceur particulière au français, non point cette douceur « lâche » que produisent les rencontres de voyelles, si fréquentes chez les Grecs et les Latins, mais une douceur pleine, sonore et agréable. Le français affectionne les combinaisons agréables de consonnes et fuit toutes celles qui pourraient déplaire à l'oreille. La lettre *l*, par exemple, l'une des plus sonores, est celle dont elle se sert le plus. La plupart des mots français sont plus doux à prononcer que ceux qui leur ont donné

(1) Charpentier démontre, à l'encontre de Bourzeys, que le français n'est pas un rejeton abâtardi du latin. Il soutient que « comme la langue françoise n'est autre chose qu'une dépendance et un rejeton de la Grecque, et que le Latin doit sa naissance au grec dont il est une espèce d'abastardissement comme le François l'est du Latin », qu'enfin « comme la Langue Françoise est composée en partie de la Langue Latine, en partie de la Langue des Anciens Gaulois et Allemands, de mesme la Langue Latine est composée en partie de la Langue Grecque, en partie de la Langue des Anciens Barbares qui occupoient cest endroit de l'Italie où Rome a depuis esté bastie ».

naissance : *eau* est plus doux qu'*aqua*, *œil* que *oculus*, *raisin* que *racemus*, et *loi* que *lex*, ou *nuit* que *nox* à cause de cette consonne *x* que Cicéron appelle *literæ vastior*.

Le français n'a point d'accents, il est vrai, mais il a des syllabes longues et brèves dont l'alternance constitue précisément son accentuation. Dans un mot comme : *empereur*, la première syllabe est longue, les deux suivantes brèves. Mais nous ne nous assujettissons point à commencer nos vers par une syllabe longue, comme le font les Latins dans leurs hexamètres. Nous usons même volontiers de trois brèves consécutives, ce que les Latins appellent *tribraque*, combinaison qui n'est pas possible dans leurs hexamètres qui n'ont que des dactyles et des spondées. Pas davantage nous ne nous assujettissons à ne pas mettre une brève entre deux longues. Car nous aurions quantité de mots qui ne pourraient entrer dans le vers comme *conquérant*. Esclavage inutile, d'ailleurs : le vers ne sonne pas mieux quand deux brèves se suivent, comme dans les dactyles des hexamètres latins où il est impossible d'employer quantité de beaux mots comme *impotens*, *efficax*, *æstuosus*. Par contre, nous pouvons, nous aussi, accumuler les syllabes longues pour produire certains effets, imiter le galop des chevaux, par exemple. Contre un vers du genre du fameux *Quadrupedante* la poésie française peut en citer plusieurs qui produisent le même effet imitatif et ne laissent pas d'être naturels, au contraire du vers virgilien qui est forcé et faux. Les Grecs ont d'étranges caprices : ils prononcent parfois comme brèves des syllabes longues, pour les besoins du vers. Notre poésie, elle, ignore ces bizarreries. Elle veut être parfaite en tout. Elle est douce et ferme. Elle ignore l'obscurité, les extravagances, les licences, les contradictions.

On reproche au vers héroïque français sa monotonie endormante, sa césure qui le coupe en deux moitiés égales. On lui préfère l'hexamètre latin avec ses césures variées, ses pieds changeants, son allure majestueuse que permettent la syllabe longue initiale et la juxtaposition des spondées, sa douceur, sa douce harmonie que produisaient le mélange des dactyles

et des spondées et la position de la césure qui tombe sur la première syllabe du quatrième pied. Oublie-t-on que le vers lyrique latin, le vers saphique et le pentamètre, possèdent une césure médiane ? « S'est-on jamais plaint de la douceur d'une musique ou du bruit d'un ruisseau murmurant, parce que l'un et l'autre endort ? » Si nous voulions, nous ferions aussi bien que les Latins de fortes obscurités et de hardis enjambements. Rien de plus commode, en effet, quand on a de la peine à s'exprimer, et nous nous épargnerions ainsi la moitié du travail que nous employons à faire de bons vers, c'est-à-dire des vers brefs, forts, clairs et doux. Mais nous n'avons garde de vouloir retomber dans la rudesse et l'enflure de Ronsard et de Du Bartas dont Malherbe, heureusement, nous a tirés. Nous voulons une poésie pleine, sage et sévère, qui joigne une aimable et noble facilité à la force, à la majesté et à une parfaite douceur, et si l'on ne trouve que l'égalité de force et de douceur à reprocher à la nôtre, nous avons gagné notre cause : c'est là, de l'avis même d'Horace, le caractère de la noble et haute poésie.

La délicatesse de notre oreille qui ne peut souffrir en un vers deux mots finissant par la même voyelle, explique un autre mérite de notre poésie : sa diversité. Les Latins mettent souvent dans un vers quatre mots terminés par la même consonnance, et les Italiens ne sont pas plus stricts. La langue française ressemble au caractère de la nation qui la parle. Agréable, douce, pure, chaste, noble, majestueuse, elle ne se permet ni licence, ni enflure, ni extravagance, ni superfluité. Elle dédaigne ces mots composés qui ne servent qu'à ampouler la langue. La fin de non-recevoir opposée aux tentatives de Ronsard et de Du Bartas prouve suffisamment la répugnance du français à l'endroit de ce procédé. En dépit du suffrage qu'il trouve auprès des anciens, son échec démontre qu'une langue se fourvoie toujours quand elle est réduite à se hausser par des moyens aussi artificiels, tels ces gens de petite taille, qui, malgré leurs hauts souliers, ne réussissent pas à donner l'impression de grandeur, ce qui revient à dire qu'en tout ouvrage de l'art, la perfection est d'autant plus grande que la nature est plus suivie et plus imitée.

Et, quant à la rime tant honnie des anciens pour la monotonie endormante qu'ils lui reprochent, rien de plus respectable, s'il est vrai, comme on le prétend, qu'il faille respecter en tout la nature. La rime est si naturelle au français que les enfants dansant leur ronde en arrivent tout naturellement à trouver des rimes. La Nature est une bonne mère. Elle sait ce qui convient à chacun de ses enfants. Aux Latins elle donna la cadence, aux Français la rime. « Pour moi, déclare Le Laboureur, je crois que dans ce partage que la nature a fait entre eux, elle a ressemblé à ces mères qui aiment les cadets plus tendrement que les aînés, et que la bonne Dame nous a réservé la rime comme quelque chose de plus délicieux que la mesure des Latins. » La rime n'empêche que les mauvais poètes. Elle ne fatigue point l'auditeur quand elle tombe doucement et naturellement, quand elle est conforme à la raison. Elle ne pourrait fatiguer que par sa trop grande mélodie et le lui reprocher, ce serait faire comme le gourmet mal inspiré qui reprocherait au vin de Saint-Laurent d'être trop capiteux.

III.

Par delà ces questions de détail qui relèvent surtout de l'histoire littéraire, s'agite une idée plus haute qui intéresse l'histoire générale du siècle. C'est une loi de l'Histoire, professent les champions du français, que quand les esprits sont arrivés au plus haut point et devenus capables de bien inventer, de bien concevoir et de conduire les ouvrages avec toute la force, toute la beauté, toute la magnificence et la justesse voulues, il faut de nécessité que la langue, elle aussi, soit parvenue au plus haut point. Démontrer l'excellence du français est, aux yeux des modernes, une façon d'établir par un argument irréfutable la grandeur et l'excellence incomparables de la France de Louis le Grand.

Que si, en effet, les qualités d'une langue sont la mesure et l'excellence de son génie, c'est un fait d'expérience non moins établi qu'à la grandeur politique d'une nation se mesurent la perfection et l'excellence de son langage. Une langue peut se dire universelle quand, à un certain moment, elle a été la langue du plus florissant empire et la plus excellente de toutes les langues rivales, quand la victoire, l'abondance et la paix ont amené plus de politesse et donné aux arts le moyen de s'accroître. Elle peut se dire parfaite, enfin, quand de grands génies l'ont consacrée par des ouvrages qui demeurent des modèles dont on ne peut s'écarter sans déchoir. Ainsi l'Hébreu reçut des victoires des Juifs, des ouvrages incomparables de Moïse, de David et de Salomon, une immortalité qui ne lui a été contestée par personne, pas même par les Grecs ou les Latins (1). Ainsi la Grèce pacifique à l'intérieur des cités et des républiques, maîtresse de l'Asie, devint la mère des belles-lettres et des beaux-arts. Ainsi Rome domi-

(1) Voir TALLEMANT LE JEUNE. Sur cette question de l'universalité du français, voir BALDENSPERGER, *Études*. Deuxième série.

natrice du monde vit sa langue fixée par les Cicéron, les Virgile, les Ovide et les Horace. Que si ce moment unique d'épanouissement se trouve le plus souvent suivi d'une décadence, il n'importe au prestige de la langue: il se trouve définitivement établi pour les siècles par l'illustration qu'ont donnée au langage les plus nobles esprits. En dépit de ses vicissitudes ultérieures, la langue de Rome et d'Athènes reste aux yeux de la postérité la langue des génies du grand siècle d'Auguste et du siècle de Périclès.

Or, la France est le plus florissant royaume de l'Europe. Les conjonctures qui président à son état présent, sont les mêmes qui accompagnèrent les siècles les plus fameux. Les Français ont conquis et vaincu l'Europe. Un roi aussi brillant que juste a étendu les frontières du royaume par sa bravoure et. par sa magnificence fait fleurir les arts et les lettres. La France possède les maîtres de tous les arts : architecture, sculpture, musique ou peinture. Sa langue a reculé ses frontières au delà des limites de l'Europe : elle est la langue, à tout jamais, de la diplomatie, du monde savant, de la société polie (1). Elle a conquis la domination de l'Europe (2).

Contemporains de Louis XIV, de Bossuet et de Boileau, et dogmatiques à la façon du siècle, les modernes professent, en effet, qu'il existe une langue, une seule langue parfaite, comme il existe une seule forme de gouvernement parfaite, une seule vérité religieuse, un idéal de perfection littéraire unique, et,

(1) Voir Tallemant le Jeune. Charpentier le prouve par de curieux exemples qu'il emprunte au sieur de Saint-Didier, l'auteur d'un mémoire sur les négociations de la paix de Nimègue auxquelles il se trouva mêlé. Les deux ambassadeurs de Danemark rédigeaient leurs dépêches en français. Les documents étaient publiés en français. Il n'était pas jusqu'à l'ambassadeur d'Espagne qui, abdiquant la morgue espagnole, ne répondit en français aux compliments de bienvenue de ses collègues. Le français est la langue officielle du royaume de Pologne, etc.

(2) De l'Europe civilisée, du moins, car rien ne prouve, estime Charpentier, qu'un jour ne viendra pas où les peuples du Nord le plus lointain, les peuples de l'Orient et de l'Afrique, ne s'inquiéteront plus guère des Français du siècle de Louis XIV. Qui sait même si les nations d'Amérique, arrivées à la civilisation, n'envahiront point la France pour en détruire les monuments et n'en laisser subsister que des vestiges comparables à ceux de Ninive, de Babylone ou d'Alexandrie, dont Cicéron, avec toute son éloquence, eût été bien empêché de dire l'emplacement et ce que fut leur langue ?

Cartésiens, ils font consister la perfection de cette langue, précisément, dans la réunion des qualités essentielles aux yeux d'un disciple de Descartes. « Toutes les autres Langues, écrit Le Laboureur, font un bruit assez agréable à l'oreille, mais la langue française est la seule qui sache bien parler. La raison, qui est de tous les pays, le prouve. »

Que si, en effet, la langue est un moyen d'échange entre les hommes, et la meilleure celle qui leur permet de se comprendre le plus promptement, nul doute qu'une langue nette et claire comme le français ne l'emporte, sans conteste possible, sur ses concurrentes. Il possède une inégalable précision. Il a un mot pour désigner chaque chose et chaque idée. Donc, point d'équivoque possible. Nul besoin de définir les termes au préalable, pour s'entendre plus sûrement et éviter les embarras où entraînent le vague et la multiplicité de signification d'un mot comme : *ratio*. La langue la plus parfaite n'est pas celle qui possède le plus de termes pour désigner une même chose, car l'abondance des synonymes ne fait que compliquer dangereusement le maniement de la langue, mais celle qui a un mot pour désigner le plus grand nombre de choses différentes. Tel pays possède plusieurs sortes de breuvages à défaut de vin, lesquels, tous ensemble, ne valent pas le précieux liquide.

Mais, surtout, le français est une langue logique. La langue parfaite est celle qui ordonne les mots suivant le rythme de la pensée et les dispose dans l'ordre que la raison leur donne. Les Latins, par exemple, placent à la fin ce qui doit être au commencement. Ils embrouillent les idées que la parole devrait servir à expliquer et torturent l'esprit, au lieu de l'aider. Le français, lui, dit les choses « par ordre et comme on les conçoit ». Sa construction est « plus naturelle à l'esprit, plus conforme au bon sens ». Le style français est bien mieux « réglé ». Les mots « s'arrangent dans la bouche de celui qui parle et dans l'oreille de celui qui écoute, selon que les choses pour être bien digérées se doivent arranger dans l'entendement de l'un et de l'autre ». Le français est, par excellence, la langue *intelligible*.

L'idéal de la langue, tel que le définit Charpentier, n'est autre, nous le voyons, que l'idéal classique tel que le formulera Boileau, l'adversaire de la préciosité et de la grossièreté, tel que le pratiqueront Racine ou Bossuet. « Il y a un certain état de pureté pour les termes et de naïveté pour la phrase lequel est destiné à toutes les langues, où, quand elles sont parvenues, on peut dire qu'elles sont à leur perfection, et je croy que la notre est parvenue à ce point parce que tous les mots impropres, rudes et grossiers en sont bannis maintenant. On n'y voit plus ces phrases, ces ampoules et ces métaphores extravagantes dont elle étoit remplie autrefois et que l'on s'imaginoit alors en faire tout l'ornement. Aujourd'hui l'on écrit comme l'on parle et les perfections d'esprit ne recherchent dans le discours ni dans les écrits que les termes les plus propres et les tours les plus naturels. Toutes nos figures sont douces, naïves, riches et sagement hardies, au moins il ne tient pas à notre langue qu'elles soient telles, car pourvu qu'on la sache bien manier, il n'y a point de douceur, ni de force dont elle ne soit capable de présentement. »

Idéal fait d'un ensemble de qualités moyennes, en somme, et combinées dans d'heureuses proportions : sonorité, éloquence sans emphase, nombre, précision, netteté. Le francais est une langue de réflexion et d'étude, une langue raisonnée, ennemie de la superfluité comme de la sécheresse, chaste et d'une délicatesse de goût infinie. Honnête et tempérée, la langue française approche du goût antique (1).

Renouant avec la brillante tradition des siècles gaulois et du Moyen âge, la France, proclament les défenseurs du français, ressuscite les temps glorieux où Thibaut, Eustache d'Amiens, Gace Brûlé, Peyre Vidal, Guilhem Figueira, Pierre d'Auvergne, méritaient au français la réputation de reine des langues et, par l'ascendant de leurs œuvres, l'imposaient aux cours et aux esprits les plus illustres d'Europe. Comme autrefois, la France est le point de mire de l'Europe

(1) Les modernes défendent le Français contre le reproche d'inconstance, défaut proverbial que l'on invoque pour prouver que jamais le français n'arrivera à la fixité du latin.

qui la jalouse et l'imite. Jamais encore ses ouvrages ne furent plus nourris d'idées et de plus belles. La poésie, l'éloquence, la musique, tous les arts, sont parvenus à un degré d'excellence où, jusqu'ici, ils n'étaient point montés. La France possède un Auguste et un Périclès. Comme Auguste, Louis XIV est l'amour des peuples, le restaurateur de l'Etat, le fondateur des lois et de la félicité publique. Comme Auguste, il a embelli toutes les villes du royaume. Il a trouvé Paris de brique et le laissera de marbre. Petit, irrégulier, bâti de coins et de morceaux, indigne de servir de temple à la majesté royale, le Louvre est devenu un palais sans égal dans l'histoire des plus somptueuses merveilles. Versailles fait songer à ces châteaux enchantés dont parlent les poètes, par la beauté de ses dehors, la richesse de son décor, la vaste étendue des jardins, l'abondance des eaux, des bois, des prés, la grandeur des perspectives et la beauté du site. Le moment est venu de dire avec Horace : nous chantons mieux que la Grèce. Nous sommes parvenus au sommet de la fortune (1).

(1) Les « Français » réfutent le reproche de décadence et démontrent par l'exemple du présent que, loin de s'abâtardir, le génie moderne ne fait que s'enrichir et s'acheminer vers une perfection toujours plus achevée (voir Charpentier, *Défense*, 282). Charpentier établit un parallèle en règle entre Anciens et Modernes, et par là, comme on l'a indiqué, (Lanson, *Hist. litt. fr.*, 590, note 2), annonce Perrault et les *Parallèles*.

IV.

Le succès répondait aux efforts de Marolles et de Charpentier. « J'ai présentement d'illustres sectateurs, écrivait Charpentier à Bussy, le 14 mai 1688, et je ne pouvois pas espérer un plus heureux succès de mon opinion, que d'avoir fait résoudre le Roi de faire effacer les inscriptions latines de tous les tableaux historiques de la grande galerie de Versailles et d'y en mettre de françoises, comme il y en a présentement. » Hommage délicat, Mme Deshoulières accordait sa lyre et célébrait en... mauvais vers le vaillant champion du français :

Fameux auteur, de tous auteurs le coq,
Toi, dont l'esprit agréable et fertile
Des latineurs a soutenu le choc,
Par un écrit, dont sublime est le style,
Plus éloquent que ne fut feu Virgile,
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc ;
Pour chaque trait tu leur en rends deux mille ;
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Envoi

Grands savantas, nation incivile,
Dont Calepin est le seul ustensile,
Plus on ne veut ici de votre affroc ;
François langage est or, vôtre est argile,
Bon seulement pour gens qui portent froc.
Poursuis, Damon, ils n'ont point d'autre asile.
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Bouhours, l'arbitre du beau langage, souscrit aux déclarations de Marolles et ne perd aucune occasion de démontrer les perfections du français. (*Entretiens*, 1671 ; *Doutes sur la Langue Françoise*, 1674 ; *Remarques nouvelles sur la Langue Françoise*, 1674 ; *Autres remarques nouvelles sur la Langue Françoise*, 1692). « Il n'y a que la langue françoise qui suive la nature pas à pas, pour parler ainsi : elle n'a qu'à les suivre

fidèlement pour trouver le nombre et l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renversement de l'ordre naturel. » Il n'est pas jusqu'à la langue de la poésie française qui ne condamne les transpositions violentes, sources de dureté et d'obscurité pour le vers. « La langue Françoise a tout ensemble la majesté de la langue Latine et la douceur de la langue Grecque » (1).

A son tour, Alemand, l'éditeur des *Nouvelles Remarques* de Vaugelas, l'auteur des *Nouvelles Observations* (1688), faisant l'historique de la langue française, la montre réalisant, à travers un siècle de tâtonnements et d'efforts, son entière perfection. Après les « demi-modernes » Gombaud, Vaugelas, Le Vayer, Sarrazin, les « modernes » qui parachèvent la tâche. Le temps est passé, enfin, des prétentions à la Ménage, qui préférait *Berangarius* à *Béranger*, et parlait latin en français. Que ne disait-il tout court : j'aime le latin jusqu'à l'excès, je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de détruire tout d'un coup non seulement le français, mais même toutes les autres langues, pour établir le latin à sa place; sentiment très louable et très noble, assurément. Un Empereur romain de malheureuse mémoire ne fit-il point un souhait à peu près semblable à l'égard du peuple romain, quand, pour s'en défaire tout d'un coup, il ne lui souhaitait qu'une seule tête ? « Soit Destinée, soit Raison, la Langue Françoise a déjà comme établi une Monarchie universelle non seulement sur toutes les autres Langues, mais encore sur toutes les Nations, où elle est allée comme pour marquer les lieux où nos Souverains se feront un jour entendre et obéir (2). »

(1) *Entretiens*, 11, 79.

(2) *Epistre dédicace*. Voir encore le *Nouveau Dictionnaire François et Latin* (1683) de l'abbé d'Anet. L'auteur, dédiant son ouvrage au Dauphin, rend hommage à l'universalité de la langue nationale, et salue en elle la continuatrice du latin, maître du monde, langue de la religion et des sciences. « On peut dire la mesme chose... de la langue françoise, qu'elle est la langue du plus puissant de tous les peuples, et du plus glorieux Empire de l'Europe, et qu'on la consacre tous les jours par un très grand nombre d'excellents Ouvrages à expliquer les mystères de la Morale de nostre Religion. Sa délicatesse, la force et la beauté de ses expressions font qu'elle est aujourd'hui la

La question connexe : le français est-il capable de fournir à l'orateur les ressources qu'exige l'éloquence, et l'éloquence française mérite-t-elle de se comparer à l'éloquence des Anciens, se voit tranchée par les modernes avec la même décision. Des faits nouveaux se sont produits qui, s'ils ne désarment point les partis pris des Anciens, rendent aisée la démonstration aux contemporains de Bossuet, de Fléchier et de Bourdaloue. En vain objectera-t-on les conditions faites à l'éloquence par les temps modernes : l'absence de grands sujets, les hautes fonctions fermées aux orateurs, le rôle décisif joué par les orateurs dans l'Etat ancien et leur influence sur les destinées des nations. L'éloquence, soutenait, dès 1666, Guéret, l'auteur des *Entretiens sur l'éloquence de la Chaire et du Barreau*, n'a point été étouffée sous les ruines de Rome et d'Athènes. Sa carrière n'est point bornée aux intérêts des particuliers. Elle traite encore du gouvernement des affaires, défend l'autorité souveraine et les intérêts du peuple. Les Païens ont abusé de ce bel art, en le faisant servir à la vanité et au mensonge. Il nous reste à le reprendre sur eux comme sur d'injustes usurpateurs et à le sanctifier dans l'Eglise, en l'employant pour la défense des vérités chrétiennes. Jamais les lois n'ont été mieux interprétées. Nous avons des juristes comme n'en connurent point les Anciens, partant, des avantages qui leur manquaient. Un champ immense s'ouvre à l'éloquence de notre temps.

Libre à un Cicéronien attardé comme l'auteur de la *Rhétorique de Cicéron* (1673), l'abbé Jacques de Cassagnes, académicien, l'un des membres de la Commission des Inscriptions et des Médailles, de rompre une dernière lance en faveur du Prince de l'éloquence, de le proclamer « la source de toute science et de toute éloquence », et « le plus éloquent de tous les hommes ». Rien de plus salutaire que ce culte d'un maître accompli. Rien de plus légitime aussi que l'éloge

Langue presque universelle de toutes les nations. Chacun l'estudie avec empressement, et on se fait un plaisir et une agréable nécessité tout ensemble de la parler dans toutes les cours mesme les plus éloignées : de manière qu'on peut dire que l'Empire des Français est universel par l'amour que les Nations étrangeres ont pour sa langue, et pour la politesse de ses mœurs. »

que fait Cassagnes de son *Dialogue de l'orateur :* « Enfin il est venu avec un si grand fonds, il a si bien fait par son travail et par son génie, par ses études et par ses réflexions, qu'il a pénétré jusques au bout, et que personne n'est allé plus loin que luy... Si l'on remarque du progrès en quelques autres arts, on ne sauroit dire qu'en celuy-ci on ait avancé d'un seul pas depuis Cicéron », et l'on sait gré à cet ancien éclairé de protester contre la Scolastique qui, sous prétexte de continuer la rhétorique cicéronienne, la complique, la surcharge à l'infini, contre ces « montagnes » de commentaires, de notes, de traités sous lesquels, trop zélés, ses disciples modernes l'étouffent. « C'est particulièrement sur ces matières que la mauvaise critique s'est débordée, et il n'y a si petit grammairien, qui n'ait voulu se signaler, en taschant d'augmenter le nombre des figures, ou d'introduire de nouvelles subdivisions ou de résoudre quelque difficulté imaginaire. Tout ce déluge de choses inutiles ne produit point d'autre effet, que de faire paroistre la Rhétorique comme une Mer, qui n'a point de port, et d'éloigner les esprits de l'étude d'un Art, qui devroit estre le plus facile et le plus familier aux hommes. » Mais, que ne s'arrête-t-il en si beau chemin, et ne corrige-t-il par quelques concessions les outrances de sa thèse ! « Les Principes sont bornez, la Raison est une, et la Nature aussi, et il vaut mieux assurer les Arts dans leurs véritables règles, que de leur en donner de fausses, par un ambitieux désir d'innovation... Ainsi, tant qu'il y aura des hommes, il se fera de nouveaux discours, mais il sera éternellement vray que pour bien parler, et pour bien écrire, il faudra se conformer aux maximes de cet Ouvrage... il sera impossible de réussir en ne les suivant pas... Je ne craindray pas de dire qu'entre tous les ouvrages de l'esprit humain sans en excepter un seul, il n'y en a jamais eu de plus achevé » (1).

Donc, point d'innovations. Ne cherchons ni à dépasser Cicéron ni à renouveler l'art oratoire. Cassagnes vénère les Anciens jusqu'à nier qu'on puisse rivaliser avec eux.

(1) *Discours* (sans pagination).

N'écrira-t-il pas dans son *Histoire de la guerre des Romains de Salluste* (1675) : « Nous pouvons dire qu'à prendre tous les génies de la terre, dont nous connoissons les ouvrages, à peine en trouvera-t-on un autre qui lui soit égal... Il n'a point de pareil en l'art de faire des découvertes dans la sphère de la raison, de trouver des routes inconnues qui ne soient pas des égarements, d'avoir des pensées où la vérité et la nouveauté se trouvent jointes » (1).

Étroitesse de goût et d'admiration qui doit être imputée pour une bonne part à la manière dont les traducteurs ont parlé des originaux qu'ils translataient, raisonnait l'avocat Gillet. Et dans son *Discours sur le génie de la langue françoise et la manière de traduire* (1696), il s'employait à réhabiliter la langue française tant honnie du « Pays latin », et, résumant les arguments énoncés au cours du siècle par les apologistes du français, formulait la conclusion du débat en proclamant que, langue ou éloquence, les œuvres anciennes représentent pour les Modernes un stade définitivement dépassé. « Qu'on nous fasse donc enfin un peu de justice là dessus, en avouant de bonne foi qu'on admire souvent dans la langue Latine des défauts qu'on ne pardonne pas à la Françoise.... Peut-estre ne seroit-ce pas rendre un mauvais service aux jeunes gens que de les guérir des sentimens de préférence qu'on leur inspire au Collège pour la langue Latine, quoyque d'ordinaire au sortir de là, elle ne soit presque plus à la plupart d'aucun usage..... Si quelqu'un de ces entêtés du seul mérite des Anciens se rencontre par hazard au palais, et qu'il entende plaider les matières courantes, qui ne consistent pour l'ordinaire que dans la discussion toute sèche d'un fait ou d'une procédure, il ne manquera pas de hausser les épaules, et de s'écrier : quelle pitié. Est-ce ainsi qu'on plaidoit autrefois à Rome ? sans considérer premièrement qu'autrefois à Rome pour une cause d'apparat, il s'en plaidoit mille autres petites et aussi ennuyeuses que celles qu'on entend tous les jours. Cicéron ne dit-il pas lui.... que de son temps la confusion et la barbarie qui régnoit au bar-

(1) Préface, 11.

reau, le grand nombre d'affaires, et les diverses espèces de causes fournissoient de l'emploi même aux méchants orateurs..... Quelque importante que soit une affaire, oserions-nous jamais hasarder une Exorde, ou une Péroraison de la longueur de celle de Cicéron ? Au lieu que Cicéron est partout diffus, paroit inépuisable, et ne songe jamais à finir, il faut que nous soyons courts, serrez, et que nous pensions toujours à conclure. Et après cela, comme si c'étoit notre faute, les Admirateurs de l'Antiquité ne cesseront jamais de nous insulter de comparaisons qu'ils ont coutume de faire de nous avec les Anciens. C'est juste vouloir que des gens qui ont les pieds liés courent aussi vite que d'autres qui les ont libres et ont de fort bonnes jambes. Que diroit-on si on entendoit des exordes et des péroraisons de la longueur de celles de Cicéron (1) ? »

(1) 236-247.

CHAPITRE VI

La Querelle des anciens et des modernes en art.

I. Le Mécénat royal. L'avènement de Colbert au gouvernement des Beaux-arts. Le règne du Premier Peintre. La Querelle des Rubénistes et des Poussinistes.
II. L'opinion des Curieux. Attitude de Ch. Perrault.
III. La Querelle en architecture.
IV. Parallèle de la musique ancienne et de la musique moderne.

I.

L'avènement de Colbert marque dans l'histoire de l'art français la mainmise définitive du pouvoir sur les hommes et les choses de l'art, l'établissement, sous couleur de Mécénat, d'un contrôle officiel en matière de goût. Avec le Protectorat du « Surintendant et ordonnateur général des bastiments, arts et manufactures de France » (1er janvier 1664) et le règne du Premier Peintre, commence une ère nouvelle pour l'Académisme : doctrine officielle formulée et défendue par un corps institué, jusque-là (1), il devient doctrine d'État. Pour plaire, pour obéir au pouvoir, il se fait législateur, il se fait intransigeant, il renchérit sur lui-même. On ne discute plus seulement, on émet des formules impératives. L'abus de la réglementation sévit. « L'art, c'est moi », eût pu dire Lebrun. L'ère du gouvernement absolu s'est ouverte pour les Beaux-arts.

A l'Académie du Louvre, comme à l'Académie de Rome, celle-ci complétant celle-là, le culte de l'Antiquité est, nous

(1) Voir II, chap. I de cette étude.

le savons, religion officielle. Une divinité en trois personnes : les Anciens, Poussin, Raphaël, un rituel détaillé prescrivant minutieusement les formes du culte et enseignant la manière d'honorer cette trinité sacro-sainte, ici, dans le domaine de l'art, comme là, dans le domaine religieux, ce dogme fondamental, que, hors de la véritable Église, il n'y a pas de salut : tel est l'objet, telle est la forme, tel est l'esprit de cette orthodoxie. Lisons, pour nous en convaincre, la correspondance des Directeurs de l'Académie de Rome ou les conférences de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture (1). Rares sont les voix qui s'élèvent contre ces articles de foi et, plus indépendantes, font entendre quelques restrictions. « Monsieur de Champaigne voulut faire remarquer que M. Poussin avoit imité les proportions et les draperies de cette figure (Rébecca) sur les antiques, et qu'il s'en étoit toujours fait une étude servile et particulière. Il s'étoit expliqué d'une manière qui sembloit reprocher à M. Poussin un peu de stérilité et le convaincre d'avoir trop emprunté le secours des Anciens jusqu'à l'accuser de les avoir pillés (2). » Mais Le Brun, gardien officiel du dogme, l'interrompt, défend Poussin, défend les Anciens, allègue « qu'à la vérité les Grecs ont de grands avantages sur nous, parce que leur pays produisoit ordinairement des personnes mieux faites que le nôtre, et leur fournissoit de plus beaux modèles ; qu'ils portoient des habits qui ne leur gênoient point le corps et ne gâtoient rien à la forme des parties apparentes, que même ces habits ne leur couvroient le corps qu'à demi, ce qui donnoit la commodité à leurs peintres et à leurs sculpteurs d'en mieux observer les beautés ; que, pour plus de facilité, ils avoient incessamment devant leurs yeux de jeunes esclaves presque tous nus, outre les athlètes robustes et bien faits dont les spectacles fréquents donnoient à ces excellents ouvriers une ample matière d'étude et de perfection (3) ».

(1) Voir Jouin, 110 : « Il faut travailler à l'antique et non à la moderne. » Voir encore 137, 138, 144, 145, 212, etc. Voir surtout les *Tables* de Testelin, 141 et suiv.

(2) Jouin, 91.

(3) Jouin, 91. La Conférence est du 7 janvier 1668.

Mais voici s'élever, en cette même année 1668, une querelle qui, débordant très vite son sujet primitif, franchira les portes de l'Académie et passionnera le grand public. Un principe général est engagé dans la *Querelle du dessin et de la couleur*. Apologistes passionnés de l'Antiquité ou champions du moderne, Poussinistes ou Rubénistes, anciens ou modernes, les protagonistes du débat discutent les droits respectifs du dessin et de la couleur. Mais la question qui les passionne est plus haute. L'artiste moderne doit-il s'en tenir aux seuls modèles anciens, s'immobiliser dans l'étude et l'imitation du passé antique, ou bien, entraîné par le progrès des temps, renouveler sans cesse son inspiration, chercher hardiment la nouveauté, et, tous droits reconnus à l'art et au goût modernes, réaliser en étroite communion avec la nature des formules plus souples, des œuvres plus nuancées et plus vivantes, suivre son génie, élargir ses horizons, bref, rivaliser de fécondité, de variété, de spontanéité avec la nature ?

Les partisans de Rubens (1) ? Ce sont, le fait vaut d'être noté, pour la plupart, des jeunes. Leur chef, Roger de Piles, est un esprit ouvert à de multiples horizons. Des voyages ont élargi ses perspectives et fourni à son jugement des points de comparaison. Il a pris du recul vis-à-vis de son temps et de son pays. Aussi se trouve-t-il, dès l'abord, détaché des opinions courantes et comme à l'avant-garde des idées du temps. Rien n'est, à cet égard, plus significatif que les *Remarques* dont il fait suivre le *Traité de l'Art de peinture* de Dufresnoy (1668). Ici, rien de révolutionnaire. Les opinions artistiques de Dufresnoy sont celles d'un conservateur éclairé, celles de son éditeur posthume d'un conservateur qui s'affranchit. L'auteur des *Remarques* estime les Anciens des modèles nécessaires, mais il assigne une mesure à l'imitation. « Il faut remarquer...... que les Peintres ne sont pas obligés de suivre l'antique aussi exactement que les Sculpteurs, parce que leurs figures sentiroient trop la statue,

(1) Dès 1636, dans son *Discours* à l'Académie, Colletet, nous le disions, s'était demandé si Rubens et Fréminet ne sont pas plus parfaits que les Anciens.

et paroîtroient sans mouvement. Plusieurs Peintres, même des plus habiles, croyant bien faire, et prenant ce précepte trop à la lettre, sont tombés dans ces inconvéniens. Il faut donc que les Peintres se servent de l'Antique avec discrétion, et qu'ils y accommodent tellement le naturel, qu'il semble que leurs figures toutes vivantes, aient plutôt servi de modèles pour les antiques, que les antiques pour leurs figures (1). » Témoins Mantégna et Pérugin, qui renchérirent sur la dureté du marbre et, à force de rivaliser de plastique avec la draperie antique, firent leurs plis si rigides et si serrés qu'on croirait voir des cordes. Témoin Raphaël qui fût demeuré à tout jamais le maître de la correction froide et raide, s'il n'eût, huit ans avant sa mort, abandonné la stricte imitation des Anciens, si, n'écoutant que son génie, il ne se fût « défait du marbre » et n'eût donné à ses figures une grandeur, une majesté, une harmonie sans analogues jusque-là dans ses œuvres.

D'une façon plus générale, De Piles répugne à l'imitation servile qui reproduit et copie. Au contraire de ces peintres, qui s'imaginent que tout, dans l'œuvre d'un maître illustre, est bon et digne d'être imité, l'artiste vrai prend en chacun ce qu'il y trouve de meilleur et, telle l'abeille faisant son miel de toutes fleurs, se forme une manière qui lui est propre (2). Il accorde au dessin, à la perspective, aux règles et aux préceptes l'estime qu'ils méritent, mais il se défend d'en devenir l'esclave, se disant que les architectes et les sculpteurs du temps passé ne s'en sont pas toujours bien trouvés et n'ont pas suivi le géométral aussi exactement que la stricte perspective l'ordonne. Enfin, voyant les arts passer successivement de l'extrême affinement à la plus profonde barbarie, se relever après de longs siècles d'abaissement, produisant finalement un génie incomparable et sans égal en aucun temps comme celui de Michel-Ange, il se refuse à

(1) *Remarques*, 115.

(2) « Quand on dit qu'il faut imiter l'Antique ou la manière d'un tel Maître, ce n'est pas copier trait pour trait ce qui est peint ou dessiné, ou ce qui est de Sculpture ; mais c'est se former une idée semblable et travailler sur les mêmes Principes et dans le même goust. » (*Ibid.*, 345.)

croire que ce perfectionnement doive s'arrêter un jour. Héritiers et continuateurs de tant de bonnes volontés qui ont travaillé pour eux, favorisés par les conjonctures les plus heureuses qui se soient vues jamais et la protection du plus grand des rois, les Français modernes se doivent de les dépasser. « Il a bien fallu que ceux qui ont été devant nous aient franchi toutes difficultés pour arriver à la perfection que nous montrent leurs Ouvrages, encore qu'ils n'aient pas eu tous les avantages que nous avons, et que personne n'ait travaillé pour eux comme ils ont fait pour nous. Car il est constant que les Maistres de l'Antiquité et ceux des derniers siècles nous ont laissé tant de beaux Exemplaires, qu'on ne peut pas voir un âge plus heureux que le nôtre... Notre grand Monarque fait tout ce qu'il peut pour conduire les Arts à leur suprême degré d'excellence. Grâce à son zèle et aux soins de nostre premier Ministre, nous allons voir la peinture plus florissante que jamais. »

Parlant en son propre nom, l'auteur du *Dialogue sur le Coloris* (1673), des *Conversations sur la connoissance de la Peinture et sur le Jugement qu'on doit faire des tableaux* (1677), de la *Dissertation sur les Ouvrages des plus fameux Peintres* (1681), tous écrits de circonstance dont on a dit l'à-propos et le prétexte (1), répond aux Antiquisants qui ramènent tout aux Anciens et voudraient emprisonner l'artiste moderne dans les limites étroites du beau Antique, par un plaidoyer très documenté en faveur des Modernes. Il définit les caractères essentiels de l'art et du goût modernes. Fort de tant d'illustres précédents et de l'exemple de Rubens, il réclame pour l'artiste la liberté de suivre l'inclination de son génie, et, pour le public, pour les « curieux », le droit d'admirer librement sans fausse honte, au gré de leurs préférences et de leurs sympathies naturelles.

Le peintre doit-il imiter de point en point les antiques, s'y attacher comme à son principal modèle et négliger la nature ? Cette thèse a pour elle tous ceux qui estiment que les ouvrages antiques ont été faits d'après la nature avec

(1) Voir P. Marcel, *La Peinture française...*, 56 et suiv.

tant de soin, tant de choix et tant de science, qu'ils présentent non pas seulement la nature, mais la nature la plus parfaite. Le beau choix, la correction de la forme, la pureté et l'élégance des contours, la naïveté et la noblesse des expressions, la variété et par-dessus tout « une grande simplicité qui retranche tous les ornemens superflus, qui n'admet que ceux où l'artifice semble n'avoir aucune part, et rendant la nature toujours la maîtresse, la fait voir plus noble, plus grande et plus majesteuse », d'un mot le « grand goût », le « goût noble », telles sont les qualités qui imposent l'art ancien au respect et à l'imitation de tous les siècles.

Que si, en effet, les Antiques sont la copie parfaite de la nature, pourquoi prendre le chemin le plus long pour arriver à ce modèle des modèles, et recommencer pour notre propre compte cette étude de la nature que les Anciens pratiquèrent en maîtres ? « Pourquoi faire ce circuit puisque le naturel pour être beau doit ressembler aux figures antiques ? N'est-il pas aussi bon de les copier directement en leur donnant le coloris de ce même naturel dont le peintre doit s'être déjà fait une habitude ? Enfin il me semble qu'il ne faut s'éloigner de l'antique que le moins que l'on peut, et qu'il n'y a pas de meilleur remède contre le mauvais goût (1). »

Ainsi fit Poussin. Disciple scrupuleux des Anciens, il tira des modèles antiques toute sa perfection. « J'aime l'antique sur toutes choses, déclare Damon, et je suis ravi de voir revivre ces belles statues dans les tableaux du Poussin, et d'y admirer, ce semble, les mêmes tems, et les mêmes pays des anciens Grecs et Romains (2). »

A cette théorie les modernes répondent que l'antique, sans doute, est le meilleur des maîtres, mais que, « pris tout cru et sans être assaisonné des beautés vivantes de la nature », il ne peut être que d'un usage dangereux. Témoin, précisément, Poussin, le maître du dessin sculptural, dont l'œuvre, admirable de noblesse, n'a qu'un défaut : trop attaché aux modèles antiques, trop exclusivement préoccupé de la ligne et du

(1) *Première conversation*, 37.
(2) *Ibid.*, 35.

contour, il n'entendit ni l'art des lumières, ni les secrets du clair-obscur. En dépit de ses dons, il échoua dans le coloris. Ses tableaux « sentent la statue antique ». S'il eût possédé le sens de la couleur, il eût compris les maximes, les finesses et les délicatesses du Titien. « Le Poussin n'a vu que l'antique et a donné dans la pierre. » Il avait le sens du contour, de la ligne, il excellait à dessiner. Tranchons le mot : peintre discutable et incomplet, il fut un excellent sculpteur.

Les modernes dénoncent à la fois le sophisme de l'École qui confond peinture et sculpture, et assigne pour idéal et pour but à l'art de la couleur les qualités de la plastique sculpturale, et la prévention des Dogmatiques qui n'estiment les figures peintes qu'en fonction des ressemblances qu'elles ont avec des figures de marbre. N'est-ce point être aveugle ou maniaque que de vouloir retrouver dans les meilleures peintures des souvenirs, des imitations, des emprunts voulus de l'Antique, comme le font ces idolâtres, qui n'ont que « leur antique dans la tête » et ne sont jamais contents d'un tableau s'ils n'y « reconnoissent quelqu'une des statues qui leur sont chères » (1)? Et qui ne voit qu'à tant exiger, l'on défendrait à ceux qui n'ont jamais vu d'antiques, de regarder un tableau, pour en dire leur sentiment, condamnant au silence presque tous ceux qui n'ont jamais été à Rome? A force d'y entendre vanter les fresques romaines, on finit par ne plus distinguer entre ce qui est estimable et ce qui ne l'est pas. On fait violence à son bon sens. On habitue ses yeux aux manières grises et sèches qui servent ensuite de règle pour juger de la peinture. L'on croit avoir découvert un mystère et l'on abandonne aux esprits vulgaires l'admiration des tableaux qui ressemblent à la nature. Au « goût naturel » la prévention substitue un « goût artificiel ».

Pratiqué par le peintre, cet exclusivisme aboutit au triomphe de l'étude et de l'habileté technique. L'artiste travaille le compas à la main. Il a dans la tête une certaine vision du

(1) Voir, entre autres, les conférences de Charles Le Brun sur *Les Israélites recueillant la manne*, et de S. Bourdon sur *Les Aveugles de Jéricho*. (Jouin, 48, 66.)

beau, « une proportion belle, correcte et bien étudiée » à laquelle il ramène tous les objets. Toujours les mêmes plis et les mêmes expressions, toujours la même recherche de la correction du dessin, des contours « bien proprement tirés et un peu plus durs que le marbre même d'après quoi ils ont été copiés ». L'on croit avoir tout dit quand on a prononcé d'un tableau qu'il est « dessiné dans le goût antique ». L'art ainsi pratiqué n'est plus qu'une savante géométrie d'après les modèles anciens.

Ajoutons : cette peinture en pierre, comparée à la nature, n'exprime des objets que le côté noblesse. Elle les immobilise et les fige dans une beauté, dans une dignité trop constantes. Tout ce qu'il y a de passionné, d'expressif, tout ce qu'il y a de vivant dans la nature lui échappe. « Ce que j'appelle plus volontiers correction, et dont peu de Peintres ont esté capables, c'est d'imprimer aux objets la vérité de la Nature et d'y rappeler les idées de ceux que nous avons souvent devant les yeux, avec choix, convenance et variété : choix pour ne pas prendre indifféremment tout ce qui se rencontre, convenance pour l'expression des sujets qui demandent des figures, tantost d'une façon et tantost d'une autre ; et variété pour le plaisir des yeux, et pour la parfaite imitation de la Nature qui ne montre jamais deux objets semblables. » A une représentation unilatérale les Modernes opposent une représentation plus complète de la nature. Et tel est précisément le rôle du coloris : faisant sortir les objets de la neutralité, leur donnant, grâce aux dispositions et au jeu des lumières, ce relief et cette mobilité qui les rendent vivants et animés, dépassant ces teintes plates que pratiquent les peintres-sculpteurs, il y ajoute les nuances qui diversifient et individualisent les choses. « Le peintre, qui est un parfait imitateur de la nature (où chaque chose est diversifiée et distinguée par son coloris), doit donc considérer la couleur comme son objet principal, puisqu'il ne regarde cette même nature que comme imitable, qu'elle ne lui est imitable qu'à cause qu'elle est visible, et qu'elle n'est visible que parce qu'elle est colorée (1). »

(1) *Dissert. sur Peint.*, 275.

C'est donc bel et bien à élargir le domaine du beau rétréci à plaisir par les partisans des Anciens que va l'effort des modernes, et s'ils préfèrent au peintre de la pierre Rubens, le grand coloriste, c'est que, mieux que les antiques, son œuvre multiple et variée leur semble refléter la nature en tout ce qu'elle a d'individuel, de complexe et de vivant. Le champ de l'imitation n'est pas infini. Après avoir appris de l'antique un certain nombre de figures ou d'airs de tête, le peintre tombe forcément dans les redites. Il se répète après avoir répété ses modèles. Affranchi de la sujétion des maîtres, au contraire, il ne rencontre de limites que celles de son génie. De là précisément, l'abondance et la variété de l'œuvre de Rubens. Qu'étaient pour lui les quelques statues qui ont survécu de l'Antiquité, comparées à l'immense champ d'étude que lui ouvrait la nature ! « Il sentoit que la nature n'étoit point une carrière trop ample pour la vaste étendue de son génie (1). » Aussi, peu soucieux de se « remplir l'idée des contours antiques, dont la pluspart étant imités avec trop d'affectation, portent avec eux une idée de pierre qu'ils communiquent infailliblement aux ouvrages de ceux qui s'y sont trop attachés », préféra-t-il observer avec une exactitude et un jugement admirables le « véritable caractère des choses, ce qui les distingue les unes des autres et les fait paroître ce qu'elles sont à nos yeux ». Au contact de la nature, il trouva le secret de donner à des nus le « véritable caractère de chair » conformément à l'âge, au sexe, et à la condition qu'il voulait représenter.

Abandonnant au sculpteur l'étude des antiques comme les modèles les plus aptes à lui enseigner les qualités plastiques : l'art du contour et du relief, les modernes ramènent donc l'art pictural à l'observation et au contact de la nature. De la différence même des deux arts, ils concluent à la nécessité pour la peinture de chercher sa voie hors des sentiers battus par les Anciens, sous peine de se fourvoyer à la poursuite d'un idéal irrationnel et dangereux : « Les anciens sculpteurs ont eu leur raison pour en user comme ils ont fait ; ils

(1) *Dissert. sur Peint.*, 270.

étoient certains que quoy qu'ils fissent, ils ne pourroient jamais persuader entièrement les yeux, et faire croire que le nud de leurs statües sont de véritables chairs, et leurs draperies de véritables étoffes : ils se sont attachés avec plus de raison à frapper la vue par la majesté des attitudes, par la grande correction, la délicatesse et la simplicité des membres, évitant toutes les minuties, qui, sans le secours de la couleur, ne peuvent qu'interrompre la beauté des parties; tout cela est très beau, et il est impossible de tirer du marbre aucune chose qui puisse flatter le goût davantage, ni donner plus d'admiration. Mais les peintres qui ont de quoi imiter la nature plus parfaitement, ne doivent pas se borner aux ouvrages anciens, ni les imiter en cela ; ils ne s'en doivent servir tout au plus que comme des moyens pour faire choix de la belle nature, dont les statues antiques tirent toute leur beauté. Rubens a puisé à la même source ; il a cru ne pouvoir mieux chercher les beautés de la nature que dans la nature même. Il l'a choisie autant que celle de son pays luy a pu permettre en y ajoutant ce que son idée luy fournissoit de grand et de noble.... Et certes, à voir la fermeté et la résolution de ses contours, on diroit que l'habitude qu'il avoit de dessiner, luy avoit été plutôt donnée de la nature en pure grâce, qu'il ne l'avoit receue de la règle et du compas : son esprit étoit si grand, sa main si légère et son génie si facile, qu'il faisoit absolument ce qu'il vouloit. Ainsi s'il ne s'est pas si fort arrêté au goût de l'antique, ce n'est pas par impuissance, c'est qu'il n'y trouvoit point assez la vérité du naturel dont il vouloit être un parfait imitateur. Il étoit bien persuadé, comme il est vrai, que la diversité de la nature est une de ses plus grandes beautés, et il ne trouvoit pas qu'en s'attachant aux statües et aux bas-reliefs, il pût se satisfaire assez pleinement (1). »

Plus expressif, plus nuancé, et aussi plus adéquat à la nature, plus mouvementé et plus vivant, plus individuel, mais aussi plus riche de sentiment et d'expression, plus varié dans ses sujets, plus vaste d'horizon, tel est l'art de Rubens.

(1) *Dissert. sur Peint.* 269.

Tel est l'art moderne comparé à l'art des Anciens, modèles vénérables, sans doute, mais insuffisants désormais à nous satisfaire. C'est donc bel et bien la cause de l'art moderne que défendent les champions de la couleur et, si la cause du coloris suscite de si passionnées controverses, c'est qu'elle se confond avec celle d'un art, qui, après avoir affirmé brillamment sa vitalité, doté l'Europe moderne de si magnifiques chefs-d'œuvre, dépassé les Anciens, prend conscience de son originalité et revendique son droit à l'existence. Contre les partisans de l'autorité et de la règle les rubénistes se font les avocats du génie.

Telle est bien, en dernière analyse, l'idée qui s'agite au fond de la Querelle, domine le débat, lui donne son ampleur et sa portée. La question Rubens n'est pas seulement la question du coloris, et, si la personnalité du maître d'Anvers, gentilhomme de grande allure, diplomate, poète, lettré, humaniste, passionne la curiosité des modernes et leur inspire admiration à l'égal de son œuvre, c'est que, riche de dons et multiple, mûrie au contact de la vie et instruite par une expérience universelle, elle leur apparaît comme la source vive où s'alimenta son génie. En Rubens ils honorent l'artiste grandi en dehors de l'École et des disciplines imposées, la personnalité impulsive et primesautière qui, ne prenant conseil que d'elle-même, insouciante des règles et des modèles anciens, réalisa dans la plénitude de ses dons l'œuvre la plus grandiose qui fut jamais. Qu'il peigne l'ivresse mélancolique de Silène ou les joies débridées des Bacchanales, les scènes de la Mythologie ou de l'Histoire, les anecdotes bibliques ou le drame sublime du Golgotha, toujours une nature riche et généreuse, « un beau naturel », s'épanche avec une abondance inépuisable, enfante et crée avec une aisance souveraine et quasi-divine. Le génie de Rubens fait concurrence à Dieu. « C'est l'esprit tout seul qui a travaillé à ses tableaux, et l'on peut dire qu'à l'imitation de Dieu, il a soufflé ce même esprit dans ses ouvrages, plûtost qu'il ne les a peints. » La question Rubens, aux yeux des modernes, est essentiellement la *question du génie*.

Mais, qui dit génie, ne dit pas forcément caprice et libertinage. D'accord avec l'esthétique officielle, les coloristes n'ont garde de discuter la légitimité des règles : livré à lui-même, le plus beau naturel est susceptible de s'égarer. Mais ils distinguent entre les contraintes imposées par une autorité extérieure, discutables celles-là et trop tyranniques, et les règles volontaires que le génie se prescrit à lui-même. Réfléchissant sur son art, méditant sur son sujet, l'artiste s'élève jusqu'à la perception des lois générales qui régissent le beau. Il ne les subit point de l'extérieur, il les découvre en quelque sorte à son usage. « Le génie de Rubens étoit capable de produire lui seul, et sans l'aide d'aucuns préceptes des choses extraordinaires ; mais comme il étoit naturellement éclairé, et de plus philosophe, il a bien cru que la peinture étant un art, et non un pur effet du caprice, elle avoit des principes infaillibles dont il tireroit bientôt la quintessence par l'ordre qu'il savoit donner à ses études. Ainsi la solidité de ses principes, et l'élévation de son génie lui ont donné un empire absolu sur son art, et lui ont fait faire des choses parfaites et extraordinaires tout ensemble (1). »

De Piles croirait donc rendre un hommage trop mince à Rubens, en disant qu'il a réuni comme personne encore toutes les parties de la peinture « à la fois avec certitude et par les règles ». Il se plait à répéter qu'il les a possédées « grâce à la supériorité, à l'universalité de son génie ». D'où, corollaire nécessaire, le peu de cas qu'il fait de cette perfection à laquelle le labeur, le compas et la règle ont plus de part que l'inspiration. « La peinture demande plus de feu qu'autre chose, les réflexions et les études le tempèrent assez. Un génie de feu donne de la facilité et mène loin..... il est plus avantageux de retenir quelquefois la bride, qu'à donner sans cesse de l'éperon, et je m'imagine voir Jules Romain, Paul Véronèse, Tintoret et Rubens montés sur des bardes (2). »

Au fond, en dépit des précautions oratoires dont ils s'en-

(1) *Conv.*, *Sec. Entret.*, 99.
(2) *Conv.*, *Prem. Entret.*, 62.

tourent, c'est donc bel et bien la liberté du génie que défendent les partisans de Rubens contre les représentants de la discipline officielle et la réglementation antique. L'exemple de Rubens leur enseigne que les règles et les préceptes anciens ne sont point un guide indispensable et que, livré à son inspiration, le génie est capable de trouver, « d'inventer » des beautés que ne soupçonnèrent point les Anciens. L'Académie ne s'y trompe point. Elle sent que, la porte une fois ouverte à la fantaisie, à la personnalité, à la libre invention, au « libertinage », l'artiste rejettera comme une servitude incommode la pédagogie qu'elle patronne.

De là sa résistance énergique aux nouveautés, l'intervention du Premier peintre, l'arrêt officiel qui clôt la première phase de la lutte. Telle défense que nous pourrions citer, la *Dissertation de Noël Coypel sur les parties essentielles de la Peinture, utile aux étudiants et amateurs de cet art* (1) (1698), par exemple, s'en prend à ceux qui, par un génie libertin, ne peuvent souffrir de bornes et disent que la force de l'élévation des beaux génies est au-dessus des règles et des principes (2).

Et tel est bien aussi le sens des déclarations que publie

(1) Publiée par P. Lacroix. *Revue universelle des arts,* t. XVIII.

(2) « Je sais que ceux qui, par défaut de génie ou libertinage d'esprit, ne veulent point de règles, ni de sujétion et dont les principales facultés de l'esprit résident dans l'imagination, ne manqueront pas de m'objecter et de dire que la peinture doit plaire à la vue, et que pour la rendre, s'il se peut, plus agréable, l'on peut prendre telles licences que l'on voudra, et que la forme ou correction des objets, que quelques-uns mal à propos, traitent même de minuties et d'erreur, est peu considérable, pourvu que le sujet représenté ait plus d'éclat et puisse frapper la vue à son premier abord. Ils diront encore, pour autoriser cette opinion, que quantité de peintres en ont usé de la sorte, que l'École de Lombardie et Rubens fournirent de ces exemples, et que ces grands hommes qui possédoient, disent-ils, le coloris avec tant d'avantage, n'ont pas toujours eu égard à la vérité des effets de la Nature et, s'ils ont joint la licence à l'avantage qu'ils avoient pour donner de l'éclat à leur ouvrage, ce n'étoit pas qu'ils ignorassent les principes de leur art, mais qu'ils ont préféré cette partie comme la partie essentielle à celle du dessin et de la correction, et que cette sévérité pour les règles de l'art est plutôt d'un esprit froid et bas que d'un beau génie, dont la vivacité ne peut souffrir de bornes, et que les avantages qu'ils ont tirés des licences qu'ils ont prises sont bien plus grands que les défauts ne sont considérables. » Voir encore, dans P. Lacroix, son *Discours sur la Peinture prononcé à l'Académie en Février 1670.*

Félibien en réponse à De Piles. Sans tomber dans le dogmatisme étroit de l'Académie, il n'en affirme pas moins, dans son *Quatrième Entretien* (1685), nettement la supériorité du dessin sur le coloris. Il recommande à l'élève-peintre l'étude des meilleurs maîtres modernes : Raphaël ou Michel-Ange. Mais surtout, il le renvoie à ce modèle des modèles : les antiques et la nature, ne nous y trompons point : la nature vue à travers les antiques, contrôlée par les antiques, l'exemple des Lombards et de Durer démontrant que l'on ne saurait s'élever à la vraie beauté, comme l'a fait l'école romaine, sans l'étude approfondie des antiques. Au panégyrique trop enthousiaste de Rubens, il oppose, tout en louant la façon dont l'exalte De Piles, la critique de Bellori, qui reproche au grand Flamand son dessin défectueux et la monotonie de ses figures trop souvent semblables, dépourvues de grâce et de beauté dans les contours. Il blâme sa manière « peu étudiée » (1). Les proportions de ses corps s'éloignent de celles de l'antique. Ses vêtements ne sont point faits avec un beau choix. Les plis n'en sont ni bien entendus, ni corrects. Son coloris et ses lumières son mal distribués. Enfin, reproche suprême, « quoi qu'il estimât beaucoup les antiques et les ouvrages de Raphaël, on n'aperçoit pas qu'il ait tâché d'imiter les uns ni les autres.... Au contraire, on peut dire qu'il s'en éloignoit si fort que s'il eût copié les statües d'Apollon, de Vénus ou des Gladiateurs, on ne les auroit pas reconnus, tant sa manière de dessiner étoit différente de ce goût-là (2) ».

Ainsi, en dépit de son libéralisme, de sa largeur d'idées — il défend Michel-Ange contre le mépris des puristes, il exalte Rembrandt, et ne dénie nullement à l'architecte moderne le droit de s'écarter des voies antiques et de créer des beautés nouvelles — et, comme s'il subissait l'enveloppement de l'atmosphère académique, Félibien, lui aussi, ramène tout à l'antique, et fait de l'art ancien la clef de voûte de l'édifice des Beaux-arts. S'il admet le progrès en matière

(1) Dans le *Septième Entretien*, t. IV, 119.
(2) *Ibid.*, 120.

d'art, comme il l'admet dans l'ordre des sciences, c'est en quelque sorte au profit exclusif de l'art antique. L'histoire enseigne que, parvenus au maximum de perfection chez les Anciens, les arts ne retrouvent leur éclat que quand ils s'inspirent des Anciens et reviennent à cette source unique de toute beauté. Une longue barbarie, puis des tâtonnements, des efforts. Après Cimabué, Giotto, Masaccio, voici paraître Raphaël, le digne rival des Anciens, et Michel-Ange, artiste discutable, mais grand dessinateur et nourri des Anciens, en France, Philibert Delorme qui, lui aussi, s'inspire des Anciens et, fort de leurs leçons, fait renaître la vraie architecture. Puis, c'est à nouveau la décadence. Plus de règles, plus d'étude, plus de discipline antique, mais le triomphe du caprice et de l'anarchie. La sculpture est bien morte et plus jamais ne retrouvera son éclat ancien. Annibal Carrache un instant semble conjurer la ruine des arts. Il revient aux bons modèles. Et c'en serait fait à tout jamais de la peinture, de la vraie peinture si, une fois de plus, l'Antiquité ne venait régénérer la sève épuisée. Poussin, disciple fidèle des antiques, atteste par son exemple que le dessin, à lui seul, est capable d'exprimer les sentiments et les nuances de l'âme humaine. Il étudie les meilleurs maîtres — Félibien, on le sent, oppose point par point à l'éloge de Rubens, l'éloge de Poussin — et dépasse tous ses devanciers en réunissant dans ses ouvrages les beautés qui se rencontraient éparses chez les différents maîtres d'Italie. « Je l'ai déjà dit, que ce savant homme a mesme surpassé en quelque sorte, les plus fameux Peintres et Sculpteurs de l'Antiquité qu'il s'est proposé d'imiter, en ce que dans ses ouvrages on y voit toutes les belles expressions qui ne se rencontroient pas dans différens maistres (1). »

(1) *Ibid.*, 392.

II.

Ainsi raisonnent les Doctes. Pendant ce temps, le public, lui aussi, s'agite. L'opinion profane prend parti. Ses sympathies vont, nous nous y attendons, aux coloristes, aux indépendants, aux novateurs. Rubens est partout à la mode, gémit l'un des personnages du *Banquet des Curieux* (1676), l'un des défenseurs de la saine doctrine. L'on ne jure que par lui. L'on exalte en lui le génie qui a su tirer parti des devanciers, et, imitant les Anciens, corrigeant leurs défauts, pratiquant ce genre d'imitation que préconisent tous les modernes, a perfectionné et fait avancer l'art de peindre.

. . . . Rubens. . . . .
Se fit un beau précis de leurs nobles travaux,
Prit toutes leurs vertus et laissa leurs défaux.
Comme il eut l'esprit vaste et rempli de science,
Qu'il eut des plus beaux arts une ample connoissance,
. . . .
Tout est dans ses tableaux digne qu'on le révère.
. . . .
De l'antique il a sceu conserver la noblesse
Et n'en a point gardé l'ingrate sécheresse.
Rien n'est parti de luy qui ne soit animé ;
Par la nature mesme il semble estre formé.

Bref, conclut l'auteur du *Banquet*, Rubens « remplit toute l'idée d'un Peintre parfait ». Poussin, lui,

. . . . estoit de l'Antique un assez bon copiste,
Mais sans invention, et mauvais coloriste ;
Il ne pouvoit marcher que sur les pas d'autruy ;
Le génie a manqué, c'est un malheur pour luy.
Rubens joignit l'estude à l'heureuse naissance ;
Nul ne l'a surpassé dans la noble ordonnance,
Nul n'a mieux triomphé dans ses expressions
Et nul mieux que lui dépeint les passions.
. . . . crédules curieux,
Apprenez désormais à juger par vos yeux.

Même thèse, mêmes arguments dans le *Songe d'Ariste*.

Raphaël, avocat de la bonne cause, s'emporte contre le misérable convive du *Banquet des Curieux*, qui

> . . . . . . prétend renverser les plus belles maximes,
> Corrompre le bon goust et faire en peu de mots,
> Dans le plus beau des Arts, ce qu'autres-fois les Gots,
> Touchant l'architecture, ont tâché d'introduire,
> Par un désir brutal d'étouffer, de détruire
> Les ouvrages fameux des Grecs et des Romains,
> Pour y substituer des travaux de leurs mains !

Il dénonce le vrai péril : supplanter les antiques à leur profit, supplanter les imitateurs des Anciens, donner des droits au libertinage, telle est bien, au fond, l'intention des « coloristes ». Le goût noble a cessé de plaire. Rejetant Poussin, c'est le grand style qu'ils bannissent de l'art.

Enfin, renfort précieux, le chef officiel du parti moderne, Charles Perrault, vient en personne appuyer les sympathies des « Curieux ». Crânement, dans son *Siècle de Louis le Grand* et dans ses *Parallèles* (Second Dialogue) il oppose Girardon à Praxitèle et Le Brun à Appelle, et proclame l'art français supérieur à tout ce qu'ont produit de plus achevé les Anciens et les Italiens. Procédé technique, composition et coloris, l'art moderne, enrichi par les progrès des siècles, lui semble dépasser en raffinement la meilleure Antiquité. Il rapporte, sans chercher à l'en absoudre, les reproches de sécheresse, de dureté, d'immobilité adressés à Poussin par les Rubénistes et, fait un mérite à Le Sueur d'avoir su préserver son génie de la sujétion antique et profiter des Anciens « sans en imiter ce qu'ils peuvent avoir de sec, de dur et d'immobile (1) ». Il n'hésite point à déclarer que la « belle nature » interprétée par un génie « fort » et facile, est capable, à elle seule, d'inspirer les plus belles œuvres.

(1) Le Sueur, *Hommes illustres*, 222-224. Voir encore le chapitre suivant de cette étude.

III.

On a dit l'esprit de classicisme qui règne à *l'Académie d'Architecture*, la place que tient l'Antiquité dans ses préoccupations et comment, soucieuse d'établir un canon de la « bonne architecture », elle en appelle de la fantaisie individuelle à l'autorité, et corrige les audaces, les libertés, les fautes de goût des théoriciens de la Renaissance, Palladio, Scamozzi, Philibert Delorme, le plus hérétique de tous, par les enseignements de Vitruve, le vrai maître de la « saine » doctrine (1).

François Blondel, le théoricien de l'Académisme en matière d'architecture, reflète à merveille sa volonté de dogmatisme et ses prétentions autoritaires. Homme de tradition, tempérament conservateur et classique, il fonde son enseignement sur les bons auteurs, et, porte-parole fidèle, il assigne à son enseignement le but même que proposait la volonté des fondateurs à l'activité du nouveau corps : « dépouiller l'Architecture de ses ornemens vicieux...... retrancher les abus que l'ignorance et la présomption des Ouvriers y avoient introduits et..... l'enrichir de ces beautez naturelles et de ces grâces qui l'ont rendüe si recommandable parmy les Anciens (2) ». Mais, et voici qui en fait déjà le contemporain des *Conversations sur la Peinture* et des *Parallèles*, si, au fond et dans l'ensemble, le *Cours d'Architecture* (1re partie 1673, deuxième et troisième 1683, quatrième et cinquième, posthumes, 1685) porte très visible la trace de ce souci d'orthodoxie, çà et là perce un libéralisme tout « moderne » qui tranche singulièrement sur le traditionalisme dont fait profession par ailleurs le représentant de la discipline

(1) LEMONNIER, *Art moderne*, 188.
(2) Préface du *Cours d'Architecture*.

antique, et le classe, malgré lui, parmi ces « libertins » dont tous ses efforts tendent à préserver l'architecture.

Faisant l'historique de l'art de bâtir, Blondel, dans son *Discours* du 31 décembre 1671 (1) à l'Académie, démontre qu'il en est des arts comme de toutes les choses du monde. Ils sont dans un mouvement perpétuel et ne s'arrêtent jamais en un même lieu. Après avoir fleuri chez les Égyptiens, les Assyriens et les Mèdes, puis chez les Perses, les Grecs et les Romains, ils se sont « jettés en foule » chez les Français pour y servir la gloire d'un prince qui fait élever de toute part des bâtiments si riches et de si magnifiques palais, des arcs de triomphe, des arsenaux si grandioses qu'ils laissent bien loin derrière eux les édifices les plus renommés de l'Antiquité.

Or, cette migration des arts n'est point un simple déplacement dans l'espace. Les Romains ont renchéri sur les inventions des Grecs. Après le long interrègne du Moyen âge et l'invasion des Goths qui gâte et délabre l'architecture, la Renaissance non seulement rend à l'art son premier éclat, mais y ajoute des accroissements considérables. L'art avance et progresse.

Ce serait donc commettre une erreur de fait et méconnaître ou ignorer l'histoire que de supposer qu'aux premiers temps de sa naissance l'architecture atteignit cette beauté qui fait notre admiration dans les restes majestueux de quelques édifices anciens, et il est bien plus raisonnable, ajoute Blondel, d'admettre qu'elle s'est avancée peu à peu, et comme pied à pied, corrigeant ses défauts avec le temps, et changeant dans ses ouvrages ce qu'elle reconnaissait devoir être changé, comme n'ayant pas l'approbation des connaisseurs.

Sur le fond solide de la doctrine antique bien comprise, interprétée sans pédantisme, ni étroitesse, Blondel greffera donc toutes les innovations qui lui paraissent susceptibles de s'adapter à la manière et au style antiques. Bien loin de se solidariser avec les purs, qui « pour s'estre fort appliquez à l'étude des Ouvrages des Anciens, se sont fait un goust

(1) Imprimé en tête du *Cours d'Architecture* (1675).

qu'ils appellent le goust de l'Antique, qui ne peut rien souffrir, dont ils n'aient veu des exemples dans les dessins des Grecs, ou des Romains, appelant Gothique tout ce que l'on y voudroit introduire de moderne (1) », il inventera, se disant « qu'il ne nous doit pas être moins permis d'ajoûter à leurs inventions qu'il a esté permis à Hermogène, de changer celle des architectes qui l'avoient précédé » que c'est « aux Hermogènes de produire hardiment leurs pensées nouvelles dans tous les siècles, *qu'ils* sont en droit de corriger les deffauts des autres, et *que* leurs inventions doivent passer pour règles infaillibles à la postérité » (2).

Ces inventions ? Au rebours de Fréart de Chambray et des timorés, Blondel accorde toute sympathie au style composite. Il loue les Modernes de lui avoir donné un état-civil, d'avoir créé sous le nom d'Italique un cinquième ordre qui n'avait point été pratiqué des Anciens. Toutes réserves faites sur sa valeur propre, comparé aux ordres classiques, il les approuve d'avoir élevé à la hauteur d'un véritable ordre d'architecture un style dont les exemples ne passaient chez eux que pour des irrégularités et des licences, de l'avoir doté de règles fixes, d'avoir, sans sortir de la tradition antique, trouvé un moyen d'assembler en un seul style tout ce qu'il y avait de beau et de délicat dans les autres ordres.

Sur la question du costume il prend parti pour les Modernes contre les puristes qui, dans les représentations d'événements contemporains, voudraient vêtir à l'antique leurs personnages, sous prétexte que la justesse ingénieuse des habillements anciens donne de la majesté aux figures et que, plus amples et plus légers, ils laissent toute liberté aux formes et mettent en valeur la beauté du corps. Il leur oppose la théo-

(1) T. II, 167. Le gothique trouva au XVII[e] siècle son apologiste. MAROLLES, dans ses *Considérations* (Voir ci-dessus III, chap. V de cette étude), réclame plus de justice en faveur d'un style trop dédaigné et qui, tout « barbare » qu'il soit réputé, a produit des « choses admirables ». Il ne doute point que « l'on y revienne insensiblement, ainsi que d'excellents Architectes Italiens et François nous en ont donné des preuves depuis peu en la structure de quelques temples ». Sur les sympathies de l'Académie d'Architecture pour le gothique, voir LEMONNIER, *Art moderne*, 191.

(2) T. II, 234-235.

rie des modernes qui traitent de mascarade un accoutrement qui rend méconnaissables les personnages connus, faute de convenir à nos gestes et à nos allures et n'exprime point cette grâce qui caractérise nos mouvements modernes. Les Romains, grâce à la puissance de leur empire et de leurs actions, firent passer leur nom, leur langue et leurs manières aux nations et aux siècles lointains. Pourquoi, sous un Roi comme le leur, les Français ne seraient-ils pas en état d'éterniser, non pas seulement leur nom et leur langue, mais leur mode et leurs habillements qu'admirent et imitent déjà la plupart des nations d'Europe ? « Je diray qu'il me semble que l'on doit avoir toute l'estime possible et mesme de la vénération pour l'Antique, parce que c'est dans cette source où l'on a puisé tout ce qui a esté produit d'excellent dans le Moderne ; mais que cette vénération ne doit point estre servile. Elle doit, au contraire, estre sans préoccupation et ne s'étendre qu'aux choses de l'Antique qui en sont dignes, sans respect ni de l'âge ni du nom de leurs Auteurs. C'est à dire, en un mot, qu'il faut estimer les belles choses en quelque endroit qu'elles se trouvent, sans avoir aucun égard ni au temps, ni au lieu, ni par qui elles ont été produites (1). »

Traite-t-il de l'ornementation militaire et de la représentation d'événements contemporains, toujours le même souci de convenance moderne lui fait préconiser l'adaptation aux mœurs actuelles. Les armes dont nous nous servons, ne seraient-elles pas aussi propres que les armes antiques à la composition des trophées ? Les poupes et les proues de nos vaisseaux et de nos galères ont-elles des formes moins ornées et moins agréables que les navires et les bâtiments de marine de l'Antiquité ? Représentons les grandes actions « au naturel ». Différencions les personnages, distinguons les soldats d'une nation des combattants adverses. Faisons figurer sur les bas-reliefs ou les fresques qui sont la parure naturelle des bâtiments les plus majestueux, les habits de cérémonie de nos rois, de nos princes, de nos chevaliers et magistrats. La mythologie, la fable, la fiction trouveront naturellement leur

(1) *Seconde partie*, 169.

place au milieu de toutes ces modernités (1). Aux formes mythologiques sera réservé le domaine de l'allégorie. Vertus, Victoires, Fictions traduiront le contenu abstrait, les idées du sujet traité.

Bâtissons-nous un temple en quelque lieu consacré à Dieu ? N'y souffrons rien qui soit indigne de la majesté divine. Les mystères sacrés de la religion, les histoires des Saints, les habillements des évêques et des prêtres et les instruments qui servent aux sacrifices, ne doivent rien emprunter à la superstition des Anciens « Ceux qui, dans nos Églises, remplissent les métopes Doriques de testes de Mouton, de plats, de Simpules et des autres outils qui servoient aux Sacrifices des Anciens, et dont les métopes de leurs Temples estoient ornez, doivent, à mon sens, être blamez : Car c'est une espèce de profanation d'introduire si près de nos Autels, des marques de l'ancienne idolâtrie. Il seroit bien plus à propos de placer dans ces métopes la figure de nos Calices, de nos Encensoirs, de nos Chandeliers, et des autres instrumens servants à nostre Religion, qui feroient sans doute un aussi bel effet que ces figures des Anciens (2). »

Sur la question du sixième ordre à créer Blondel se montre sceptique, mais non point systématiquement hostile. Il approuve, en principe, l'invention de l'ordre « français » préconisé par Colbert, et, tout en constatant non sans un secret plaisir, l'insuccès des essais jusqu'ici tentés, il estime désirable que l'on renchérisse sur les exemples que les Anciens nous ont laissés et qu'on découvre des beautés nouvelles en architecture, à la condition toutefois, ajoute-t-il, « que l'on ne s'égare point et que l'on ne sorte point de certaines règles générales dans lesquelles ils ont toûjours renfermé leurs inventions, conservant la belle proportion de la hauteur et de la grosseur des Colonnes, des bases, des chapiteaux, des entablemens, des piédestaux et des frontons, aussi bien que le nombre, l'ordre et la situation de leurs parties principales.

(1) T. II, 174.
(2) *Ibid.*, 171.

Car nous voyons que la plus part des choses qu'ils ont ajoutées ou changées ne sont pas essentielles à la beauté de l'Architecture, et n'en altèrent pas les mesures légitimes » (1).

Emprunter à l'Architecture antique ses cadres, ses éléments et son esprit, pour le reste, laisser au génie toute liberté de les combiner et de les modifier, sans préjudice pour les exigences essentielles du goût, telle est la formule théorique de l'auteur de la *Porte de Saint-Denis*.

Ainsi, emportés par le courant, l'Académie et les Académistes, en dépit de leur volonté de prohibition (2), font des concessions au « libertinage » et sacrifient aux nouveautés. Si sur les questions fondamentales de doctrine : droits du génie, importance des règles et des modèles, ils n'aboutissent qu'à des cotes mal taillées ou à des définitions contradictoires, si même, comme dans la définition de la « parfaite et unique beauté », ils se voient réduits à un aveu d'impuissance, sur la question de « l'invention » soulevée par Claude Perrault ils se montrent non moins hésitants, non moins incapables d'une solution radicale et impérative. La sentence d'arbitrage formulée par l'Académie lors de la querelle Blondel-Perrault, à propos de l'invention des « colonnes couplées ou doublées » donne, en apparence du moins, raison à l'inventeur moderne. Libéraux et prudents tout ensemble, ses considérants résument le point de vue de l'Académisme du Grand Siècle et de son théoricien Blondel. A l'auteur de la *Colonnade* impatient des jougs et des autorités et toujours prêt à dénoncer « l'esprit d'adoration » des anciens et l'entêtement qu'ils apportent à défendre l'Antiquité, l'auteur du *Cours d'Architecture* répond que, sans doute, il est permis aux Hermogènes de produire hardiment leurs pensées

(1) *Ibid.*, 250. Il approuve aussi la coupole de Saint-Pierre de Rome et la déclare supérieure par sa sveltesse, son dégagé, sa hauteur, à celle de la Rotonde.

(2) « Ce n'est point montrer du génie que d'imaginer des formes capricieuses ou de chercher des nouveaux ordres d'architecture ; ce que nous avons reçu des anciens sur ce sujet et que l'usage a consacré est suffisant. Le bon architecte ne va pas au delà. » D'Aviler, *Cours d'Architecture* (1691). Cité par Lemonnier, *l'Art français au temps de Louis XIV*, 201.

nouvelles dans tous les siècles (1), mais à la condition toutefois qu'ils s'assujettissent à certaines règles et ne s'abandonnent point au caprice qui entraînerait l'art à tous les dérèglements et le ferait retomber fatalement dans les impertinences et les fantaisies gothiques.

(1) II, 235. C'est la thèse soutenue par PERRAULT dans la seconde édition de son *Vitruve* (1684), 79, Note C. Tout en se défendant du reproche de se « singulariser », il oppose à la foi aveugle des anciens l'admiration critique qui « raisonne » et se fonde sur la raison. Les beaux ouvrages des architectes modernes, ajoute Perrault, ne sont-ils pas la meilleure réfutation du sophisme de l'Ancienneté ? On y trouve plus de raison et d'esprit qu'il n'en faut pour empêcher de croire qu'il leur manque aucune des qualités nécessaires à ceux qui s'emploient à perfectionner les Arts, et pour persuader qu'il n'est pas impossible d'ajouter quelque chose aux inventions des Anciens. Il use de la même critique à l'endroit de toutes les merveilles que l'on raconte des peintres, des poètes et des sculpteurs antiques. « Je répons que si nous sommes persuadez de la grandeur incomparable de toutes ces merveilles, il se peut faire que ce n'est faute que d'y avoir pensé assez attentivement ; et que les miracles que l'on allègue de leur Peinture, pour ne point parler des autres, ne sont point plus croyables que ceux que l'on attribue à leur musique, si l'on examine ce que cette peinture pouvoit estre par les tesmoignages que les restes de l'Antiquité nous peuvent fournir. » La perfection des ouvrages de sculpture ne doit point faire conclure à celle de la peinture : les deux arts n'ont rien de commun, vu qu'un sculpteur « n'est à l'égard de la nature qu'il imite que ce qu'un peintre copiste est à l'égard d'un tableau qu'il copie : ou que le maçon qui moule une statue, est à l'égard d'un Sculpteur qui l'a faite ». Le fin de la peinture leur a échappé. Ils ignoraient, comme le prouve leur sculpture, l'art de représenter les distances et les reliefs. Les anecdotes qu'ils rapportent pour prouver le génie de leurs peintres ne prouvent que l'état rudimentaire de la peinture en ces temps. « Cette sorte de profession de la peinture est encore celle en laquelle les Chinois excellent ainsi que nous voyons dans leurs ouvrages de vernis, où ils usent d'une propreté et d'une justesse presque inimitable, mais où il n'y a ni dessein, ni proportion, ni esprit », art primitif, fruit de l'application, application semblable à celle qu'apportent les mouches à miel à travailler leurs ouvrages, « dont la justesse et la régularité toute inimitable qu'elle est à l'industrie humaine, n'approche point cependant de la structure de nos palais, ni de la tissure de nos tapisseries, dont l'excellence dépend davantage du dessein et de l'esprit que la justesse de l'exécution (*De la Musique des Anciens*, 385 et suiv.). Charles Perrault, il va sans dire, renchérit avec un empressement tout fraternel sur les déclarations de Claude, et proclame dans les *Parallèles* les supériorités de l'architecture moderne. Il n'a garde d'oublier ces arts mineurs qu'une heureuse entente des effets d'ensemble fait concourir à la splendeur des architectures du temps. L'art de Lenôtre et de La Quintinie laisse bien loin derrière lui les trop fameux jardins de Lucullus. Les Anciens ignoraient les fontaines jaillissantes, et bien des variétés d'arbres exotiques dont nous ornons nos jardins. Nous avons découvert le moyen d'améliorer les arbres sauvages par la greffe et la transplantation.

IV.

Claude Perrault, l'auteur du petit traité *De la Musique des Anciens* (1680) (1), examinant le préjugé qui attribue à l'Antiquité l'invention et la mise en perfection de l'art musical, s'étonne que les Anciens nous aient laissé si peu de documents sur la musique de leur temps. Seules, ou à peu près, nous sont parvenues les légendes merveilleuses qui racontent les miracles opérés par les musiciens antiques : les forêts marchent, les rochers s'ébranlent, les villes se fondent, les fauves s'apprivoisent sous les incantations magiques des sons. L'Antiquité, concluent avec leur fanatisme coutumier ses admirateurs, a conduit l'art des sons à son apogée.

Or, abstraction faite des éloges qu'ils s'attribuent eux-mêmes, les Anciens nous apportent de si piètres preuves de leur supériorité, qu'on ne sait que penser quand on voit dans les ouvrages qui en traitent dogmatiquement combien c'est peu de chose que cette musique si fameuse. Serait-ce donc que les Anciens ont ignoré les beautés de cet art, ou sont-ce leurs écrivains qui en ont voulu dérober la connaissance à la postérité par une incroyable malignité ?

Fait certain, les Anciens n'ont connu que le simple chant. Une critique attentive des témoignages anciens induit Perrault à conclure que, des deux éléments qui constituent la musique : modulation du simple chant, mélange de plusieurs parties qui chantent ensemble sur des sujets différents, ils n'ont pratiqué que le premier. Au contraire des Modernes, ils entendent par l'harmonie l'ordre de plusieurs sons qui se suivent et non point, comme nous, le mélange de plusieurs sons. Leur conception des « systèmes » diffère en tout de la nôtre et s'en distingue par une extrême simplicité. Leur pratique des consonnances était des plus rudimentaires. Ils ne paraissent pas s'être doutés que les deux tierces sont les plus

(1) Voir à l'*Appendice* la préface manuscrite composée par Cl. Perrault pour ce traité publié dans ses *Essais de Physique*, t. II.

belles des consonnances et que la quarte dont ils ont fait tant de cas, comme de la première des consonnances, est la plus imparfaite, et mérite à peine ce nom. Y a t-il apparence, enfin, qu'ils eussent connu les propriétés des consonnances et n'eussent point enseigné les particularités de la composition ou contrepoint, qui élèvent notre musique au-dessus de celle des Anciens, tout comme les mixtes sont au-dessus des éléments et les animaux au-dessus des mixtes ? Bref, l'on peut dire que la musique des Anciens n'était que la matière dont la nôtre est composée.

Il est évident, par exemple, que leur simple chant n'avait pas la douceur du nôtre, faute des demi-tons qui permettent l'agrément des cadences. Leur tétracorde n'avait que quatre cordes, le nôtre en a six. L'étendue de leur système, de leur propre aveu, ne dépassait point l'étendue naturelle de la voix, c'est-à-dire deux octaves. Cette étendue permet, sans doute, une musique à plusieurs parties, comme le font, par exemple, les joueurs de guitares. Mais il est bien difficile de concevoir qu'ils fussent parvenus jusqu'à ce degré de science et n'eussent point passé outre, comme nous l'avons fait pour nos instruments, sur lesquels nous jouons plusieurs parties. Plutarque traitant des perfectionnements de la musique, n'eût point manqué de mentionner pareil progrès.

En somme, si l'on s'en rapporte à l'idée que les écrits anciens nous donnent de la musique antique, on trouvera que « c'estoit un bruit fort convenable à l'enfance du monde », quelque chose comme les concerts de cymbale et de tambour qu'affectionnaient les Hébreux, et les explosions de sons qui accompagnèrent leur sortie de la mer Rouge et le triomphe de Saül, c'est-à-dire « un amas tumultueux et confus des voix et des instrumens de plusieurs Musiciens qui n'avoient point concerté ce qu'ils chantoient, et qui estoient seulement réglez par un sujet connu de tous ceux qui composoient cette Musique, faisant comme un Pleinchant, dont les Tambours et les Cymbales suivoient la cadence (1) ». Les Anciens ignorèrent complètement ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de symphonie. Leur « symphonie » était à peu près

(1) 356.

celle de nos vielleurs. Des sons se rencontraient agréablement sans qu'on songeât à changer cet accord, ni à le varier par les modulations diverses des parties chantant chacune à part. Cette fois encore, leur goût était fort conforme à celui qui règne parmi les nations barbares, où la symphonie consiste en bruit confus, pour ce qui est des sons, mais fort bien réglé quant au rythme. « Nous en avons vu un échantillon il n'y a pas longtemps dans le concert des Hiroquois qui furent amenez en cette ville. Ce concert consistoit dans le chant de quelques-uns de toute la troupe des Musiciens qui chantoient à l'unisson et à l'octave, pendant que le reste accompagnoit ce chant en grondant rudement comme des pourceaux, avec des secousses marquées par un mouvement et par une cadence fort bien réglée. Or il n'y a personne qui puisse nier que toute l'essence de la symphonie, ainsi que Cassiodore l'explique, ne soit enfermée dans celle des Hiroquois, où la pointe et l'éclat des voix qui chantent le sujet estoit tempérée par le meslange de la gravité du grondement Rythmique des autres Symphonistes (1). »

La part faite à la légende, car, il va sans dire, nous ne croyons plus aux villes bâties par le doux accent des flûtes, ni aux vents et aux fleuves arrêtés par la magie des sons, il reste que les musiciens anciens ont pu exceller dans le simple chant et qu'à force de perfectionner ce qui peut rendre la musique capable d'émouvoir les sens et le cœur, ils réussirent, en effet, à lui donner toute la délicatesse dont il était susceptible, mais que, pour tout ce qui est des instruments, leur art ne saurait, même de loin, soutenir avec le nôtre, la moindre comparaison.

Tel est bien, en fin de compte, l'art des Anciens, peinture, musique ou poésie : voyant qu'ils réussissaient suffisamment en touchant les sens et le cœur, et s'attiraient par là les approbations que réclamait leur ambition — cette théorie qui prête aux premiers « inventeurs » des arts une intention consciente, ne rappelle-t-elle point d'une façon frappante la théorie que formule Fontenelle sur l'origine et l' « invention » de la poésie ? — musiciens, peintres, poètes tragiques, ne se

(1) 260.

mirent point en peine de trouver un autre genre de perfection (1). Ils craignaient bien trop de s'aliéner la multitude qu'il est d'ordinaire plus facile d'émouvoir par les sens et par le cœur que par l'esprit ! Raisonnons, d'ailleurs, par analogie : les excellents ouvrages d'Orlande, de Claudin, de Boësset, ne sont plus chantés de nos jours et les théorbes, les clavecins et les basses de viole se voient réduits au rôle de simples bourdons. Rien de plus vraisemblable donc que les Anciens aient pu se contenter d'une musique aussi primitive, et si l'on objecte qu'il y a « plus de raison d'attribuer une invention à des gens éclairez, et à un siècle poly, sçavant et fécond en merveilles, qu'à un siècle barbare et grossier, tel qu'estoit celuy dans lequel on prétend que cette invention a pris naissance », l'on répondra qu'il est croyable que l'Antiquité ait ignoré le fin de la musique, dont elle a cherché les secrets avec tant de soin, après que nous savons qu'elle a ignoré tant de belles choses de la physique et de la mécanique, qui n'ont été découvertes que dans les derniers siècles, quoi qu'elle se soit appliquée à leur recherche avec toute l'exactitude possible. « Cette sçavante Maistresse avec toute sa lumière, sa politesse, sa science et sa fécondité pour toutes sortes de merveilles, n'a pas esté assez heureuse pour produire celle de l'aiguille Aymantée, des Lunettes d'approche, et de l'Artillerie, auxquelles un siècle barbare et grossier a donné la naissance ; et qui sont des merveilles assez considérables pour faire présumer qu'il n'a pas esté incapable de produire celles qui sont dans la Musique à plusieurs parties (2). »

(1) Charles Perrault reprendra les idées de Claude dans son *IVe Dialogue*, sans rien y ajouter de notable. Quelques-unes des idées du *Traité de la Musique* se retrouvent aussi dans l'*Architecture de Vitruve*, 2e édition, 1684.

(2) 400. L'opinion de Cl. Perrault n'est pas sans précédents. L'auteur de la dédicace des *Peines et des Plaisirs de l'amour*, pastorale en 5 actes, représentée le 8 avril 1672, écrit : « Les Grecs, qui sont les inventeurs du poème dramatique, ont finy tous les actes de leurs tragédies par des chœurs. Les inventeurs de l'opéra ont enchéri sur les Grecs ; ils ont meslé la musique dans toutes les parties du poème pour le rendre plus accomply et donner une nouvelle âme aux vers. » Cité par Romain Rolland, *Hist. opéra*, 255. La supériorité de l'opéra français sur l'opéra antique, tel qu'on peut le juger d'après les descriptions d'Apulée, mais aussi sur l'opéra italien, est un fait indiscutable pour Cl. Perrault (Voir la préface manuscrite de son *Traité*).

CHAPITRE VII

La profession de foi du *Siècle de Louis le Grand*.

I. La majorité du génie français.
II. Les faits.
III. Antécédents et tempérament des protagonistes. Le triumvirat Desmarets, Fontenelle, Perrault.
IV. Le « système » moderne.
V. La perfectibilité indéfinie de la poésie.
VI. Les idées modernes jugées par l'opinion.

I.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis le manifeste de la Pléiade. Le génie français a brillamment conquis ses titres de noblesse et rempli avec éclat le programme que lui traçait Du Bellay. Disciples des Anciens hier, les Français, aujourd'hui, peuvent se réclamer d'une littérature qui soutient la comparaison avec les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. Les arts fleurissent sous l'égide royale et les sciences constituées sur des bases nouvelles laissent bien loin derrière elles les timides débuts des maîtres anciens. Les rôles sont changés : serve et débitrice de l'Antiquité au temps de la Renaissance, la France maintenant égale les Anciens et sur bien des points les dépasse.

Tels ces enfants drus, qui, dira La Bruyère, forts du bon lait qu'ils ont sucé, battent leur nourrice, le siècle rejette ses éducateurs. Interprètes d'un siècle de gloire et de fierté nationales, les modernes dégagent les conclusions des prémisses posées par la Renaissance : hardiment ils égalent le siècle de Louis XIV aux siècles d'Auguste et de Périclès.

II.

Rappelons brièvement des faits connus.

Dès 1670, Desmarets de Saint-Sorlin défendant la cause du merveilleux chrétien (*Excellences et plaintes de la Poésie héroïque*) met en parallèle la France moderne et l'Antiquité (*La Comparaison de la Langue et de la Poésie françoises avec la Latine*). Trois ans plus tard, il reprend sa thèse et la renforce dans son *Traité pour juger des Poëtes Grecs, Latins et François*. Ici et là, il démontre... après tant d'autres, l'infériorité des poètes anciens par rapport aux poètes modernes. Sans nier qu'ils aient pu atteindre la perfection dans l'imitation des « choses de la nature », il souligne le « manque d'invention » et le « manque de jugement » de ces représentants d'un art trop fruste, relève avec une outrecuidance qui rappelle la désinvolture grand-seigneur de Scaliger, non pas seulement les invraisemblances de Virgile et d'Homère, ou les défaillances d'Horace et de Juvénal, mais leurs « faux-discours », leurs « fausses comparaisons », leurs « fausses railleries », leurs « fausses pensées », leurs « fausses pointes », leurs « obscurités », leurs images « basses et ridicules », leurs épithètes « oisives », « inutiles », « ambitieuses », « enflées », « importunes ». Il réclame pour le lecteur moderne le droit de juger librement des choses de l'Antiquité, et en un réquisitoire qui ressemble trop souvent à un plaidoyer *pro domo*, oppose le « goût des esprits les plus délicats » au « goût ancien » que patronnent les « demi-savants en latin », disciples de Scaliger, et les « amants passionnés des Latins et des Grecs ». Il meurt en 1676, léguant, en un beau geste de héros expirant, à Charles Perrault, l'honneur de continuer la lutte contre les Anciens.

Élargissant l'attaque menée par Charles (1). l'apologiste

(1) Voir sur la paternité de l'*Examen* : Bonnefon, *R. H. L. F.*, 410.

tendancieux de Quinault, contre Euripide (*Critique de l'opéra ou Examen de la tragédie intitulée Alceste*, 1674) (1), Pierre Perrault, l'adversaire personnel de Boileau, flétrit dans l'*Avertissement* qui précède sa traduction de la *Secchia rapita* de Tassoni (1678), l'imitation basse coutumière aux esprits serviles qui plagient sans même prendre la peine de démarquer leurs modèles et la vanité lâche des rapetasseurs de latin et de grec, et leur oppose la conduite fière et hardie d'un Tassoni et sa volonté de ne copier personne. Il dénonce le culte superstitieux que rendent à l'Antiquité ses partisans et le ravale au rang de simple préjugé, produit de l'ignorance d'un siècle barbare, transmis par la routine et accrédité par l'ascendant des pédants et des régents de collèges.

Entre temps, Boileau polémique contre Claude, le médecin et l'architecte, à coup d'épigrammes et d'insinuations malignes (*IVe Chant de l'Art poétique et Épigramme IX, A un médecin*, 1674) (2), et, en réponse à ses aménités, se voit stigmatisé sous les traits de l'*Ingrat parfait* dans cette verte réplique qui s'appelle *Le Corbeau guéri par la Cigogne*. En 1683, nouvelle escarmouche. Fontenelle entre en scène et, dans les *Dialogues des Morts*, oppose, à sa manière ironiste et froide, les Anciens et les Modernes. Le 27 janvier 1687, lecture, à la face de l'Académie rassemblée pour fêter la guérison du Roi, du *Siècle de Louis le Grand* (3), deuxième « état » d'un petit poème composé en réponse à la *Relation nouvelle du Parnasse* de Quinault et, comme celle-ci, lu à l'Académie le jour de la réception de Huet, le 13 août 1674 (4).

La Fontaine, dans l'*Épître à Huet* (1687), réplique par une profession de foi élégante, mais ferme, en faveur des Anciens. Racine décoche quelques menus traits. Boi-

(1) A la réponse de Racine (Préface d'*Iphigénie*, 1674) Ch. Perrault réplique par une *Lettre à M. Charpentier de l'Académie française sur la préface de l'Iphigénie de M. Racine* (Bonnefon, *Ibid.*, 411).

(2) Cidel, III, 68.

(3) Sur l'effet produit par la lecture sur l'assistance académique et le public, voir Bonnefon, *R. H. L. F.*, 563 et suiv.

(4) Voir Bonnefon, *Ibid.*, 413.

leau, en une série d'épigrammes (1), satirise l'incompétence outrecuidante des Hurons et la complicité des Topinamboux. Ménage, dans une épigramme, Sénecé dans sa lettre à Clément Marot (1687), Dacier et Longepierre dans de solides déclarations de principes (1687), défendent la cause des modèles et se font les vengeurs de l'Antiquité outragée contre la majorité croissante des turbulents modernes et l'insolence des ignorants prétentieux.

Le 25 août 1687, lecture par l'abbé de Lavau d'un nouveau poème de Perrault exaltant « l'avantage que Sa Majesté fait remporter à son siècle sur les autres siècles ». Le 12 juillet 1688, récidive de Ch. Perrault et lecture à l'Académie de l'*Épître sur le Génie* dédiée à Fontenelle. Puis, paraît, fin 1688, suivant de quelques mois la *Digression sur les Anciens et les Modernes* de Fontenelle (janvier 1688), qui, elle-même, faisait suite au *Discours sur la nature de l'Églogue*, et appuyant les déclarations du *Siècle de Louis le Grand*, le premier *Dialogue* des *Parallèles*, renforcé à son tour et suivi successivement de quatre autres *Dialogues*. (IIe 1690, IIIe 1692 ; le dernier paraît en 1697) (2). En cette même année 1688 paraissent l'*Histoire poëtique de la guerre des anciens et des modernes* de De Callières et les *Caractères* de La Bruyère précédés d'un magistral exposé de doctrine : *le Discours sur Théophraste*. Discrètement, prudemment, à sa manière, Bouhours, dans ses *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes* (1689) insinue ses préférences modernes. Les passes d'armes académiques du 15 mai 1691 (3) (Réception de Fontenelle par Th. Corneille) et du 15 juin 1693 (Réception de

(1) *Épigr.* XXI, XXII (1687) ; XXIII, XXIV, XXV, XXVI (1692) ; XXVII, XXVIII (1693). Voir aussi sa *Lettre au Duc de Vivonne* dans Gidel, IV, 141.

(2) Mentionnons encore les deux pièces légères : les *Fontanges* (1690) et l'*Oublieux* (1691), où il se moque des pédants et des « auteurs en *ius* », et ajoutons-y son *Cabinet des beaux-arts* (1690) qui, en dehors de toute intention polémique, vient appuyer la thèse de la supériorité moderne. (Voir Bonnefon, *R. H. L. F.*, 583.)

(3) Mentionnons aussi la lecture que fit l'abbé de Lavau à l'Académie, le jour de la réception de Pavillon (déc. 1691), d'un poème de Perrault : *Adam ou la Création du monde*, poème purement *moderne*, proclame triomphalement le *Mercure*. Boileau y répond par l'épigramme *A M. P.* Voir Delaporte, *Du merveilleux*, 391.

La Bruyère viennent raviver les hostilités, sans enrichir le débat de points de vue nouveaux, comme le faisait avec tant d'habileté Huet dans sa lettre à Perrault du 10 octobre 1692. De menues escarmouches mettent aux prises l'auteur de l'*Ode sur la prise de Namur* et son partenaire qui, se piquant d'une émulation discutable, écrit à son tour une *Ode* pour célébrer les victoires du Roi (lue par lui à la séance de la Saint-Louis à l'Académie, 1693) et qu'il fait suivre d'une *Lettre à monsieur D** touchant la préface de son ode sur la prise de Namur, avec une autre lettre (à monsieur P**) où l'on compare l'ode de monsieur D** avec celle que monsieur Chapelain fit autrefois pour le cardinal de Richelieu.* Nouvel appel de Perrault à l'opinion académique, le 31 mars 1693 (Lecture du *Dialogue d'Hector et d'Andromaque tiré du VIe livre de l'Iliade)* (1). A la *Dixième Satire sur les femmes* (1692) qui vient encore renforcer l'animosité du beau sexe contre le satirique et, défendue par Arnauld, trouve en Bossuet un censeur sévère (2), le champion des modernes habilement répond par l'*Apologie des femmes* (1694). Élargissant la polémique un peu mesquine du *Discours sur l'Ode* (1693) Boileau, dans ses *Réflexions sur Longin* (1694), suivies bientôt d'une réplique de Ch. Perrault (*Réponse aux réflexions critiques de M. Despréaux sur Longin*) expose, à son tour, son point de vue et oppose à la thèse moderne la thèse classique et ancienne. Nodot, dans les notes de son *Pétrone*, maltraite Perrault et son poème du *Siècle* (1694) (3). L'intervention du grand Arnauld qui fait

(1) Voir sur ces deux lectures et les échanges de polémique qui les accompagnèrent Bonnefon, *R. H. L. F.*, 589, 594. Sur la lecture du *Dialogue*, voir aussi Bayle, *Dict.* I, 234, H. « Cette lecture fut précédée d'un petit discours très bien tourné. » Perrault y reconnaissait Homère « pour le plus excellent, le plus vaste et le plus beau génie, que la Poésie ait jamais eu » et c'était pour persuader les incrédules qu'il l'honorait selon son mérite, qu'il l'avait traduit. Mais, ajoute Bayle, il avait cru bon d'en supprimer quelques digressions.

(2) Traité de la *Concupiscence*, Ch. XVIII. Voir Bonnefon, *R. H. L. F.*, 601 et suiv. Sur la participation de l'opinion à cette lutte pour ou contre les femmes, voir Bonnefon, *Ibid.*, 601-603. A noter surtout la *Réponse à la satire X* de Pradon.

(3) Nous le citons de confiance, sur le témoignage de Fournel, n'ayant pas réussi à nous procurer même à la Bibliothèque Nationale, l'ouvrage en question.

justice des excès commis par les deux parties et tient impartialement la balance égale entre Perrault et Boileau, fraie la voie à une « paix chrétienne » (Lettre du 5 mai 1694) (1), et prépare par d'honnêtes transactions le rapprochement des deux protagonistes. L'*Épigramme XXIX* de Boileau (1694) termine, au regard de la publicité, le duel d'Ajax et d'Hector. Les dernières difficultés aplanies par l'entremise de Racine et de l'abbé Tallemant, les deux champions concluent définitivement la paix que vient sceller en 1700 la lettre de Boileau à Perrault (2).

(1) *Lettre MXXXVIII* à M. Willart. *Sur quelques écrits de M. Perrault et de M. Despréaux.* ARNAULD, *Œuvres*, t. IV, 6.

(2) *Lettre MXXXIX. A C. Perrault de l'Académie Françoise, au sujet de la satyre sur les Femmes, par M. Despréaux, Ibid.*, 6. Sur la réconciliation de Perrault et de Boileau et les arrière-pensées qu'y apporta le satirique, voir le détail dans RIGAULT, 274 et surtout dans l'article de BONNEFON, *R. H. L. F.*, p. 603 et suiv.

III.

On sait le réquisitoire énergique formulé par Nisard contre les protagonistes du débat. « Le premier adversaire de l'antiquité classique est un homme d'esprit qui parle des Anciens sans les connaître, ignore l'homme et s'ignore lui-même ; un poète qui est à lui-même son propre idéal ; un chrétien, s'il le fut sincèrement, qui n'a ni l'humilité ni la charité (1). » Peu de science profonde et beaucoup d'orgueil (2), un fanatisme intolérant, voilà, en effet, qui suffit, à la rigueur, à faire un homme de parti, mais compose un bagage bien mince à qui veut se mesurer avec des adversaires aussi imposants. Desmarets ne s'est point relevé du ridicule dont le cingla l'épigramme de Nicole, et la phrase de Nisard satirisant « l'esprit de réhabilitation », « cette faiblesse du temps », demeure comme un avertissement toujours menaçant à l'adresse de quiconque serait tenté de reviser une sentence motivée par des considérants irréfutables. Desmarets, le Chrétien, est un extravagant, mais un extravagant dangereux.

Écrivain, il se classe parmi ces esprits sans racines qui papillonnent à travers les modes du jour et, en fait de guides, ne connaissent que leur caprice ou leur intérêt. Ses débuts littéraires n'annoncent ni vocation ni tendances précises. Il tient pour les unités, quitte à en user librement dans son théâtre. Avec Chapelain et Bourzeis il collabore à une solution modérée et libérale de la *Querelle du Cid*. Il

(1) *Hist. litt.*, 7.

(2) « Il me donna ses *Délices de l'Esprit*, écrit Marolles, et quelques autres Ouvrages en prose et en vers, du temps que je n'étois pas brouillé avec lui comme je le fus depuis, à cause qu'il prit contre mon sens ce que j'avois écrit de son Poëme de Clovis, que je n'avois pas mis au-dessus de l'Énéide, bien que je l'eusse estimé, et que je l'eusse en effet trouvé digne de lui. » BAYLE, *Dict.*, *Art. Desmarets.*

écrit des romans inspirés des Anciens (*Ariane*, 1632, *Roxane*, 1638) et rime des *Stances à Chloris*. Il fréquente chez Arthénice et fait sa cour au Palais Cardinal. Il écrit sur commande tragédies et tragi-comédies (*Visionnaires*, 1636 ; *Mirame*, 1640 ; *Europe*, 1640) et poétise sous l'égide de Richelieu. Genres légers ou littérature noble, tout moyen lui est bon pour flatter le puissant Mécène. Faveurs, pensions, honneurs, récompensent le fidèle serviteur du plus impérieux des maîtres. Son savoir est vaste et divers. Il connaît les sciences et pratique les beaux-arts. Jusqu'ici rien d'exceptionnel ni de frappant dans son cas. Il est un de ces beaux esprits à la douzaine qui excellent à tous les emplois et gravitent dans l'orbite des grands. En son laconisme administratif, la rubrique sous laquelle le cataloguera Chapelain (1663), caractérise au plus juste son personnage : « C'est un des esprits faciles de ce temps, et qui, sans grand fonds, sait une plus grande quantité de choses et leur donne un meilleur jour. »

La grâce vient le surprendre au milieu des frivolités (1640). Néophyte, il se signale en brisant les idoles. La haine déborde de son âme avec la piété. Il se croit inspiré d'En-haut et prédestiné à exterminer l'hérésie janséniste (1). Il espionne, attaque, dénonce, menace. On le traite de fou. Il réplique aux épigrammes par des insultes (*Réponse à l'insolente apologie des religieuses de Port-Royal et aux lettres et libelles des Jansénistes, avec la découverte de leur arsenal sur le grand chemin de Charenton*, 1666). La *Paix de l'Église* (1668) survient à propos pour arrêter son zèle homicide (Simon Morin est brûlé à l'instigation de Desmarets, le 14 mars 1663). Ses efforts se détournent de la lutte religieuse et se portent contre les Gentils : après l'hérésie janséniste, le voici combattant « l'hérésie » littéraire (*La Comparaison de la Langue et de la Poésie françoise*, 1670).

Son esprit s'est converti en même temps que son cœur. Traités de piété et ouvrages d'édification : *Prières et instructions chrestiennes en prose*, *Lettres spirituelles*, *Office de la*

(1) Voir les épigrammes que Boileau décocha contre le « prophète » et l'ennemi du janséniste [Gidel, III. Ép. V (1670) et VIII 1674)].

Vierge (1645), *Promenades de Richelieu ou les vertus chrestiennes* (1653), *Les Quatre Livres de l'Imitation de J.-C.*, *Le Combat spirituel* (1654), *Les Délices de l'esprit* (1658), viennent attester copieusement son repentir. Sa foi est sincère : elle agit, elle combat, elle attaque l'erreur païenne. Intrépide et farouche, Desmarets entreprendra la Croisade contre les dieux des Gentils. La *Vérité des Fables* (1648) expose quelques-unes des idées que développeront à satiété, dès lors, ses préfaces et ses traités. Un frontispice allégorique représentant la Vérité debout, son flambeau à la main, sur le socle d'une statue antique qui gît sur les débris de la divinité qu'elle portait naguère, annonce l'esprit de l'ouvrage et les desseins de l'auteur. Il démasquera l'erreur qui se cache sous les allégories et les voiles de la fable. Il fera son procès à la mythologie ancienne et flétrira « l'horrible aveuglement des Poëtes anciens » (1), dont le défaut le plus honteux et le moins excusable est, qu'ayant eu une entière liberté d'attribuer à leurs dieux des vertus, des actions et des paroles dignes de la divinité et de les élever au-dessus des passions terrestres, conformément à l'idée que les Sages de la Grèce avaient pu concevoir des êtres célestes, ils les ont faits vicieux, emportés, cruels, vindicatifs, ignorants, impuissants, inconstants, perfides et ridicules.

Avec un zèle jamais lassé, il démontrera que les œuvres des Anciens, entachées d'erreur, ne peuvent se comparer

(1) « Je ferai voir que la religion païenne n'a pu fournir à la poësie que des folies, des bassesses, des infamies et des pensées ridicules ; qu'elle n'a pu parler dignement des grandeurs divines et des plus hautes vertus et actions, ni représenter des magnificences dignes de la noble Poësie ; qu'elle ne leur a donné qu'une licence vicieuse et que des inventions sans raison et sans richesse et les a fait tomber en mille fautes, et qu'il ne peut y avoir de grandeur, de noblesse, de beauté et de perfection que dans les Poëmes chrétiens.» *Traité pour juger...*, XXII. « Faute de l'idée de perfection pour leurs dieux et pour leurs héros », les Anciens n'ont pu approcher de la perfection de la haute poésie. A Homère et à Virgile, leurs plus grands poètes, manque la « netteté d'expression », « parce que les démons qu'ils invoquoient comme dieux, qui les animoient, et qui sont bornés et dans un trouble et un désordre continuels, avoient bien de la peine .....à faire de la poësie sans confusion et sans obscurité ». Tous les écrits de Desmarets ne font que reprendre et démontrer ces quelques idées.

aux œuvres chrétiennes inspirées de l'esprit du vrai Dieu — qu'au Christianisme il est réservé d'inspirer une littérature qui surpassera la poésie païenne autant que « l'esprit et la lumière du Christianisme *sont* au-dessus de l'esprit et la lumière des Païens » — qu'à Desmarets, enfin, il incombe de doter la France du poème héroïque, chrétien et national, qui consacrera définitivement sa précellence sur Athènes et sur Rome et sur l'Italie, et glorifiera à tout jamais le règne du plus magnifique des rois. Au lieu de démontrer, comme le fera Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme*, que le Christianisme transformant et enrichissant l'âme humaine, a ouvert au génie moderne de nouvelles sources d'inspiration, ce qui l'eût conduit à formuler ce que l'on pourrait appeler l'*idée du progrès littéraire par le Christianisme*, il fait dévier le débat : confondant systématiquement vérité et beauté, il compromet comme à plaisir une idée juste et qui eût pu devenir féconde. Il n'oppose aux raisons si discutables de Boileau que des raisons plus discutables encore et tranche par des arguments sans valeur le débat entre partisans et adversaires du merveilleux païen (1).

Toutes proportions gardées, l'odyssée intellectuelle de Desmarets est aussi celle de Fontenelle, le second de Perrault, dans la lutte contre les Anciens. Lui aussi, l'auteur de la *Digression*, a commencé par flâner dans les provinces de la basse poésie avant de trouver le pôle ferme autour duquel graviteront dès lors son activité et sa pensée. Avant 1683, avant les *Dialogues des Morts*, Fontenelle est surtout un bel esprit. Affilié à des ruelles de Province, il n'a point eu besoin de faire violence à son inclination et à ses habitudes littéraires (2) pour se trouver à l'unisson de ce journal léger et précieux que vient de fonder, sous le nom significatif de *Mercure galant* (1672), Donneau de Visé. La préciosité refleurit au lendemain de la mort de Molière. L'esprit galant

(1) Voir sur ce débat le chapitre III, IIe partie de cette étude, et Delaporte (*Du merveilleux...*) qui relate très complètement les différents épisodes contemporains de Desmarets et sa querelle avec Boileau.

(2) Voir ses poésies de jeunesse.

et maniéré, en dépit de Boileau, en dépit des *Précieuses Ridicules*, renaît. Ou plutôt il retrouve le courage de lui-même : un siècle mondain, lassé de la dignité soutenue, du goût noble, dont Louis XIV va lui imposant de plus en plus l'exemple, revient à son naturel et demande ses plaisirs à une littérature qui agrémente de colifichets, complique de raffinements, égaie d'un badinage moitié sérieux, moitié frivole le grand style dont l'ascendant d'un Boileau et d'un Bossuet, les efforts d'un Molière un instant avaient semblé lui imposer le culte. L'opéra de Quinault dispute avec plus de succès que jamais la faveur à la tragédie. A côté de Bossuet, le précieux Fléchier. Le jour n'est pas éloigné où, dans le salon de Madame de Lambert (1), l'ingéniosité des beaux esprits mondains se complaira aux puérilités spirituelles dont Fontenelle renouvelait la mode en publiant la *Carte du Pays de la Poésie* (2), comme naguère les assidus du salon d'Arthénice aux mièvreries de la *Carte du Tendre*.

Fontenelle est l'homme du goût nouveau. A la suite de Quinault, il écrit sous l'anonymat des opéras : *Psyché*, *Bellérophon*, qu'applaudit le public des salons et des ruelles. Il écrit une tragédie, *Aspar*, et une comédie, *La Comète*, qui lui attirent une cinglante épigramme de Racine. Il rime des petits vers, des riens ingénieux, à propos des circonstances les plus futiles, avec le maniérisme d'un Voiture et l'élégance tortillée d'un Benserade. Neveu des Corneille, il se trouve de par son parentage, et dès l'abord, affilié aux adversaires de l'École de 1660, en marge de l'art de Racine, le plus parfait disciple des Grecs. Il affectionne son oncle Thomas dont les familiers s'appellent : Benserade, Fléchier, Quinault, Perrault, Charpentier : les plus précieux, les moins classiques des Modernes, les adversaires de l'Antiquité, les modernes.

Mais, frivole et galant, léger et précieux, le favori des ruelles rouennaises est déjà un curieux d'idées. Il assiste chez son oncle Thomas à des conversations où se discutent les

(1) A partir de 1698.
(2) Publiée en 1678.

idées du jour, les idées de Bayle, le plus avancé des disciples de Descartes. Il se forme dans un milieu où pénètre discrètement un esprit nouveau, cet esprit qui, dans quelques années, s'appellera l'esprit philosophique, issu de Descartes, issu en droite ligne de Bayle, lequel pour l'instant n'est encore que l'auteur d'une *Lettre sur la Comète*, dont le cercle de Thomas Corneille a la primeur, et, dans une quinzaine d'années, s'appellera l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*, la Bible laïque du XVIIIe siècle. Il fait son profit de la science de son oncle, poète sans doute, mais aussi érudit curieux, sorte d'Encyclopédiste avant la lettre, préoccupé des travaux les plus divers : édition de Vaugelas, projet de Dictionnaire historique et géographique, publication d'un vocabulaire des termes d'art et de science. Dès l'abord, Fontenelle est un peu plus qu'un poète ou un littérateur : un bel esprit orienté vers la critique et le libre examen, littérairement, un indépendant à l'égard de l'École de Boileau, de Racine et des Anciens, intellectuellement, un indépendant à l'endroit de toute tradition, Cydias, mais autre chose et plus encore que Cydias En 1677, Donneau de Visé présente en ces termes aux lecteurs du *Mercure Galant* les vers de l'*Amour noyé* et leur auteur : « Ces vers sont de M. de Fontenelle qui à l'âge de vingt ans, a déjà plus d'acquis qu'on n'en a d'ordinaire à quarante.... Il n'y a point de science sur laquelle il ne raisonne solidement ; mais il le fait d'une manière aisée et qui n'a rien de la rudesse des savants de profession. Il n'aime les belles connaissances que pour s'en servir en honnête homme ; il a l'esprit fin, galant, délicat. »

Un bel esprit doublé d'un homme de science, tel sera, en effet, l'auteur des *Dialogues* et de la *Digression*. Ses préoccupations intellectuelles s'éloigneront de plus en plus de la littérature pure, au fur et à mesure que se vulgarisera davantage le goût de la philosophie et de la science et que, négligeant la science de l'homme, l'intérêt du public se tournera plus complaisamment vers l'étude des phénomènes de l'univers et les grands problèmes de la connaissance. Dans le dernier quart du siècle, la science, comme l'on sait, fait son avène-

ment dans le monde des honnêtes gens (1). Des savants doués d'éloquence : Bourdelot, Denys, Verney, Régis, Lémery, Rohault, Sauveur, mettent à la mode l'observation et l'expérience. Pour employer l'expression de Fontenelle, la science renfermée jusque-là dans les écoles, ose se produire dans le monde, présentée par des mains ingénieuses.

Fontenelle est l'homme de ces nouvelles tendances. Il fréquente chez Bourdelot et chez Lémery, chez Sauveur et chez Régis. Il fait des « retraites scientifiques », pendant lesquelles il se livre à l'étude des mathématiques et des sciences naturelles. Il est l'assidu de la « Cabane » de l'abbé de Saint-Pierre où, entre amis, Vertot, Varignon, se discutent les questions les plus récentes qui passionnent l'univers savant. Il sera plus qualifié qu'aucun autre pour formuler la philosophie du goût régnant, clarifier les tendances de l'esprit nouveau, dégager et développer les conséquences qu'implique l'avènement d'une mentalité nouvelle. Ni la poésie, il va sans dire, ni l'Antiquité n'y trouveront leur compte. Consultant, selon ses propres expressions, la physique sur le préjugé grossier de l'Antiquité, il démontrera que l'ordre général de la nature étant bien constant, et n'admettant pas de dérogations à ses lois, les siècles ne mettent aucune différence entre les hommes, et, fort des progrès réalisés par les derniers temps dans tous les domaines de l'activité scientifique, il établira sans peine que le siècle doté par Descartes d'une méthode de raisonnement plus « précise », plus « juste » et infiniment plus « perfectionnée », a découvert plus de vérités que n'en a jamais connu l'Antiquité. Avec cette « équité », légèrement suspecte, qu'il se pique de professer, il rend grâce aux Anciens des « impertinences » et des « sottises » qu'ils ont dites, des « mauvais raisonnements »

(1) La fin du siècle marque une date capitale dans l'histoire des sciences. L'initiative officielle et privée les dote de moyens de travail en rapport avec leurs exigences nouvelles. (Fondation de Journaux et Revues : *Nouvelles de la République des lettres* (1684-1718) ; *Histoire des ouvrages des savants* (1687-1709) ; *Bibliothèque Universelle et historique* (1686-1693). Création de l'*Observatoire* de Paris (1667-1671), de laboratoires et de jardins botaniques. Réorganisation en 1699 de l'*Académie des Sciences*, etc.)

qu'ils ont faits et leur sait gré « de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire », d'avoir payé à « l'erreur et à l'ignorance » le « tribut » qu'il fallait absolument lui payer (1) : en quelques formules précises, il énonce, quitte à faire la part trop mince à la personnalité et au génie du penseur dans la découverte de la vérité, la *loi du progrès scientifique*, continu et nécessaire, fruit du temps et de la collaboration universelle, et, comme tel, assuré d'un avenir illimité. Mais, trop bon « raisonneur », il étend à la poésie cette même idée de perfectionnement *continu* et *nécessaire*, et se voit conduit par la rigueur de son raisonnement mathématique à proclamer que l'éloquence et la poésie, elles aussi, obéissent à cette loi du progrès nécessaire et illimité. Sans nier, en *théorie*, que des « circonstances extérieures » : « le temps, le gouvernement, l'état des affaires générales » puissent infliger des démentis à la loi de fer du progrès, il admet bel et bien qu'*en fait* l'éloquence et la poésie se sont perfectionnées d'une façon continue depuis les Grecs. Il reconnaît que l'éloquence et la poésie ne demandant « qu'un certain nombre de vues assez borné par rapport à d'autres arts » et dépendant principalement de l'imagination, les anciens « en ont *pu* atteindre la perfection », mais, *en fait*, de quelque prudence qu'il s'enveloppe dans la *Digression*, il n'en professe pas moins que les Modernes sont supérieurs aux Anciens, en matière d'éloquence et de poésie (2), comme Virgile est supérieur à Homère, Tacite aux historiens grecs, Cicéron à Démosthène, les Latins aux Grecs. « Ordre tout naturel » étant donné le « système » qu'il a établi : les prescriptions, les règles dont l'application permet d'éviter les « défauts » et de réaliser la « perfection », se multipliant et se perfectionnant avec le temps, les poètes et les orateurs modernes *doivent* être supérieurs à leurs devanciers. Dépassant Pascal, dépassant les Cartésiens de la

(1) Fontenelle en avait donné des exemples suffisamment caractéristiques dans les *Entretiens sur la Pluralité des mondes* et l'*Histoire des Oracles*. Voir Maigron, 182 et suiv.

(2) Son opinion sur cette question de fait est déjà clairement formulée dans le *Discours sur la nature de l'Eglogue*.

première génération, Fontenelle donne à l'idée de progrès sa forme paradoxale et, trop conséquent dans sa logique, démontre par l'absurde l'étroitesse et l'insuffisance de la théorie du « perfectionnement nécessaire » telle que, appliquant la science à l'histoire, fatalement devait aboutir à la formuler le Rationalisme.

Les mêmes dons d'ubiquité joints à un talent d'organisation qui, à défaut de ses mérites littéraires, suffirait à lui assurer une place honorable dans l'histoire du règne, qualifiaient Charles Perrault pour le rôle de chef du triumvirat moderne qu'une sorte de tradition de famille le prédestinait à assumer dans la publicité du siècle. On a dit (1) l'esprit d'indépendance d'une famille qui comptait parmi ses membres un adversaire des jésuites, Nicolas, l'ami du grand Arnauld. l'illustre vaincu, Pierre, un esprit aventureux qui, ruiné par des expériences de finances, tourna son goût d'imprévu du côté des lettres et déclara la guerre au culte de l'Antiquité, sans omettre de prendre à partie son grand-prêtre Boileau, un bel esprit, enfin, homme de science et d'art, l'architecte de la Colonnade du Louvre, Claude Perrault, l'âpre adversaire du satirique dont la malice devait, cette fois comme tant d'autres, imaginer de cruelles représailles.

Le type Perrault, ébauché en ces trois avatars, acheva de se réaliser en Charles. Ouvert à de multiples intérêts comme ses frères, honnête homme parfait, esprit moyen fait de bon sens, précis et superficiel, il avait été mêlé aux grandeurs du règne. Conseiller et collaborateur de Colbert à la Surintendance des bâtiments royaux. l'un des premiers membres de la future Académie des Inscriptions, l'un des fondateurs de l'Académie des sciences, le plus actif des membres de l'Académie française, il avait été de toutes les innovations qui devaient assurer au génie moderne la mise en valeur de ses énergies, de toutes les entreprises qui devaient ajouter à la gloire du Grand règne.

Autodidacte, prématurément émancipé de la discipline des

(1) Voir Rigault, 139 et suiv., et Paul Bonnefon, *Introduction* aux *Mémoires*.

Collèges, il avait lu avec avidité les Anciens et les Modernes, les critiquant, sans doute, avec son ami Beaurain, un transfuge lui aussi, de l'enseignement universitaire, « voulant dès lors, dira l'autodidacte de génie, d'Alembert, ne rendre aux écrivains qu'un hommage raisonné ou raisonnable ». Bonne occasion pour son talent habilement discuteur (1) de s'exercer aux dépens des admirations officielles ! Parti de la scolastique, il employait cette arme à double tranchant à démontrer le faible des auteurs antiques en attendant qu'il la retournât publiquement contre les Dogmatiques et la fit servir à démontrer la supériorité des Modernes.

Il était, lui aussi, de ces esprits sans préjugés qui flottent au vent de la mode changeante. La mode, vers 1650, était au burlesque : Perrault et son condisciple Beaurain, à l'instar de d'Assoucy, parodient le VI[e] livre de l'Énéide, aux applaudissements de Cyrano (2). Aux environs de 1660, le doucereux est en faveur. Perrault compose un *Portrait d'Iris* dont Quinault crut bon de s'attribuer la paternité. Desmarets et ses prédécesseurs ou émules avaient mis à la mode l'épopée chrétienne et nationale : la *Préface* de son *Saint-Paulin* (1686) redisait après tant d'autres, l'opportunité d'introduire dans l'épopée le merveilleux chrétien dont sa versification abondante démontrait comme à plaisir l'artificiel et la froideur. Il n'était point l'homme d'une école et d'une tradition : ses occupations et ses intérêts le prédisposaient à comprendre surtout le présent. Il y aurait quelque injustice à prétendre qu'il manquât de goût, mais son goût était le goût de tous. le goût mondain. Son tort fut d'être incapable de comprendre ce qui ne lui ressemblait pas.

Habile metteur en scène des idées de Colbert, serviteur à tout faire de la gloire royale, après s'être, en quelque sorte, fait la main par ces mille et une menues besognes où s'employait la *Petite Académie* à l'honneur du Monarque, il abor-

(1) D'Alembert, dans son *Éloge de Perrault*, définit l'esprit du jeune écolier « plus fait pour les choses de raisonnement que pour celles du goût ».
(2) Les frères Perrault, Nicolas, Claude et Charles publient, en 1653, les *Murs de Troye ou l'origine du burlesque.*

dait un plus vaste théâtre. Le soleil royal parvenu à son zénith, la France grisée de sa fortune, il proclamait, du haut de la tribune de l'Académie, la grandeur sans égale du règne. Groupant et développant les idées de Desmarets, de Charpentier et de Fontenelle, détaillant, complétant, en homme bien informé, leurs démonstrations, il traçait un tableau grandiose, à coup sûr, des progrès accomplis par le siècle dans l'ordre des sciences et de la philosophie, des arts et de la littérature. Héraut des fiertés françaises, il restait dans son rôle, nous allions dire dans ses fonctions, en annonçant *urbi* et *orbi* la splendeur du *Siècle de Louis le Grand*.

IV.

Ainsi, partis des points les plus divers de l'horizon intellectuel : croyance à la science, foi religieuse, dilettantisme superficiel de l'autodidacte-homme d'action, les champions des Modernes se rejoignent sur le terrain des haines partagées. Haines personnelles, sans doute : n'oublions ni la rancune de génie méconnu et bafoué qui fait de Desmarets l'adversaire naturel des Anciens et des Classiques, ni la solidarité et l'intérêt de famille qui apparentent Fontenelle et Perrault aux ennemis de l'École de 1660. Mais ce serait, évidemment, diminuer comme à plaisir leur personnage et infirmer singulièrement la portée de leurs attaques que de ravaler au rang de simples représailles leur campagne contre les Anciens. Quelques idées générales dominent leur polémique (1), lesquelles peuvent se grouper autour de trois chefs : la poésie moderne est supérieure à la poésie antique parce qu'inspirée d'une religion plus pure et plus vraie. Art ou poésie, les productions modernes l'emportent sur les modèles antiques parce que plus achevées de forme et plus conformes aux exigences d'un goût délicat. Science ou philosophie, les Modernes savent mieux et plus que les Anciens. Armé d'une méthode nouvelle et formé par la discipline cartésienne, le génie moderne laisse bien loin derrière lui la science rudimentaire des savants anciens et dépasse l'Antiquité comme le savoir de l'homme mûr et du vieillard la science de l'enfance inexpérimentée et naïve. Industrie, ou arts appliqués, il n'est aucune des inventions qui facilitent et embellissent la vie, dont ne se soit avisé un siècle de découvertes et de merveilles ingénieuses.

(1) Nous n'en reprenons pas le détail ici. Il a été exposé d'une façon suffisamment complète par Michiels, Rigault, Maigron, Bonnefon et tous ceux qui se sont occupés de la *Querelle*. On trouvera dans le *Boileau* de M. Lanson (ch. VI) une appréciation très juste des *Parallèles*.

Fait notable et quasi-paradoxal, ces juges souverains de l'Antiquité ignorent ou possèdent mal les langues anciennes qu'ils font profession de mépriser, au demeurant, et qu'ils abandonnent cavalièrement à ceux qui « ne peuvent rien faire de mieux », et si on leur objecte avec le Président des *Parallèles* que ce n'est pas connaître les auteurs que de ne les connaître que par des traductions et que, les beautés anciennes perdant toute grâce en passant du grec et du latin en français, on ne saurait apprécier l'originalité du style, les charmes de la diction et de la forme si on ne lit les auteurs dans l'original, ils répondent que c'est là un préjugé coutumier aux pédants à robe noire qui crient miracle sur les beautés inexprimables des auteurs anciens pour faire envier aux profanes le bonheur qu'ils ont de les lire et de les entendre dans leur propre langue.

C'est dire qu'au fond ils ignorent, ou connaissent mal les œuvres antiques, encore qu'ils se donnent la liberté d'en critiquer la langue et qu'ils accusent Virgile de fautes de syntaxe et de grammaire, d'erreurs de constructions, et de mauvaise latinité, et voilà, n'est-il pas vrai, qui suffirait à rendre suspectes leurs préférences, s'ils ne s'adressaient au public le plus capable de s'accommoder de ces ignorances : les profanes mondains, « les personnes d'esprit excellent et délicat », les femmes « qui par les avantages de l'esprit et du corps sont la cause des plus belles passions et des pensées les plus fortes et les plus délicates et jugeront mieux des sentimens passionnez qui sont dans les Poësies que les plus doctes Régens de l'Université ». « Et ayant l'imagination vive, ajoute adroitement le galant Desmarets, elles connoistront facilement ce qui sçait mieux toucher l'esprit ; et à proportion qu'elles ont connu des hommes qui ont les sentimens élevez et délicats, elles jugeront qu'un esprit à l'antique, et un Héros tel qu'Enée, ne les feroit jamais tomber dans un désastre semblable à celui de Didon (1). »

A ce public choisi que n'embarrassent ni vaine science ni préjugé, l'on soumettra donc « les plus beaux endroits des

(1) *Comp.*, Epistre. Voir aussi Perrault, *Premier dialogue*, 21.

Poëtes Latins, si bien traduits en vers François que leurs Amans ne pourront pas s'en plaindre, puis on leur proposera des Poésies Francoises pour estre comparées avec les Latines. Par les plus beaux exemples des Latins on jugera aussi des Grecs, dont les Latins ont pris ce qu'ils avoient de meilleur. Ainsi il n'y aura point en France d'esprit raisonnable et délicat, qui ne juge facilement de ce qui luy sera présenté à juger (1) ».

Il est bien évident, en effet, aux yeux des modernes, que la « diction », le style de l'original n'étant qu'accessoires et le français possédant des grâces et des élégances qui ne le cèdent en rien au latin et au grec, une bonne traduction, comme celle de Segrais, suffit à donner une idée exacte de l'Énéide à quiconque ignore la langue de Virgile. Car, outre qu'elle « adoucit plusieurs choses pour les rendre redevables à l'esprit des François, sans rien oster de la force et de la majesté de Virgile », et que, loin de faire tort à l'original, elle l'avantage, et l'embellit en corrigeant tout ce qui pourrait choquer un esprit délicat, elle renseigne admirablement sur les événements qui s'accomplissent autour de Troie, les mœurs et le caractère des héros, les discours qu'ils tiennent, le sentiment que leur prête le poète, sans compter qu'ignorant la vraie prononciation du latin, les Modernes trouveront plus d'avantage à lire le poète ancien dans une bonne traduction que dans la langue même de son auteur.

C'est dire que, de prime abord, les modernes s'interdisent un élément d'appréciation essentiel et qu'ayant à juger des écrivains, les plus « artistes » d'entre les écrivains qui furent jamais, ils prétendent ne les apprécier que sur le fond et ne font entrer en ligne de compte que les qualités de méthode et de métier.

Tel est, en effet, on l'a démontré à satiété, le « système » des modernes. Qu'ils distinguent avec Desmarets entre les « beautés naturelles » et les « beautés d'invention », ou qu'avec Perrault ils établissent une distinction entre les « beautés éternelles et universelles » et les « beautés arbi-

(1) Desmarets, *Comp.*, Epistre.

traires ». toujours leur théorie va à reléguer au second plan ou à négliger ces qualités plus hautes qui, en somme, constituent l'élément caractéristique de toute œuvre d'art, l'élément *art*, ce je ne sais quoi où s'exprime la personnalité de l'auteur, ce charme propre, cette originalité qui font qu'on ne saurait confondre une page de Bossuet avec un passage de Mézeray, et sont comme la signature de toute œuvre sortie de main de maître.

Qu'importent le génie de Raphaël ou le talent de Véronèse, si vraisemblance, bienséance, bon sens dans la composition, ces qualités nécessaires à toute bonne peinture, suivant Perrault, sont mieux observés dans la *Famille de Darius* de M. Le Brun que dans la *Sainte Famille* ou les *Pèlerins d'Emmaüs* ? Et qui ne voit que la Colonnade du Louvre est supérieure à l'Acropole ou au Parthénon, puisque les « beautés éternelles et universelles », hauteur de l'édifice, grandeur et ampleur des proportions, raffinement des procédés et de la facture, s'y trouvent rassemblées dans toute leur perfection par l'habileté consommée de l'architecte moderne? Et quant aux « figures », aux « proportions » que l'artiste grec a données aux colonnes, aux architraves, aux frises et aux corniches, à tout ce qui, pour un Gautier, un Flaubert ou un Renan, fera le charme souverain et le mystère quasi-divin du « miracle grec », ce sont là « beautés d'habitude » dont la tradition, la convention et le préjugé font tous les frais, beautés prétendues qui n'existent que dans l'esprit des pédants et des sots admirateurs d'antiquailles.

Le système de Perrault sacrifie aux qualités de technique et de métier les qualités plus rares qui différencient à tout jamais les créations du génie, même imparfaites, même inégales et mêlées, des productions honnêtes du talent et de l'habileté des virtuoses et des faiseurs : les modernes confondent génie et métier. L'art, tel qu'ils le définissent est essentiellement l'art de seconde main, l'art de l'imitateur et du copiste qui, reprenant les modèles, les corrige, les retouche, les perfectionne, les amène à cette perfection sans défaut, mais sans grandeur, qui s'appelle la correction : l'art des Pseudo-Classiques.

De là leur sympathie pour les médiocres, et cette étrange confusion des valeurs qui leur fait mettre sur le même pied Racan et Corneille, Maynard, Voiture, Sarrasin, Delingendes, De Maistre, et Bossuet, La Fontaine, Molière ou Pascal. De là le culte qu'ils rendent à Malherbe, le premier qui ait montré la façon de pratiquer les figures, les comparaisons, la noble diction et le beau tour de vers. De là, enfin, le peu de cas qu'ils font du mérite de l'invention et l'importance première qu'ils attribuent au « jugement » dans la composition de l'œuvre d'art ou de poésie.

La nature offrant à nos yeux des beautés parfaites, beaux corps, beaux arbres, belles fleurs, et proposant à qui sait la comprendre une matière toute prête : sentiments et passions humaines, il n'y eut que peu de mérite aux premiers poètes ou aux premiers sculpteurs à « inventer » la matière de leur art. Et de même les grandes inventions de l'industrie humaine : la nécessité, le besoin impérieux, le hasard les leur suggérèrent. Beau mérite que celui de pareilles trouvailles ! « J'aimerais autant, ajoute Fontenelle (1), qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bu les premiers l'eau de nos rivières, et que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé, s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé ; il n'y a pas là grand mystère. »

La matière, l'idée première fournies par la nature ou le hasard, alors commence la mise en œuvre, et c'est là proprement où se révèlent les dons du génie. L'art ici est de perfectionner, d'ajouter, d'achever. De l'ébauche voici sortir l'œuvre. Le radeau flottant, invention facile, fait place au bateau et le bateau au navire. Homère exprime simplement les choses telles qu'elles se présentent à l'esprit. Il ignore la sévère discipline, les artifices. Il pratique sans scrupule toutes les licences. Son œuvre, digne des premiers temps, est si imparfaite que l'on peut se demander même s'il exista jamais un poète du nom d'Homère et si ce poème sans suite et sans logique n'est pas tout simplement une juxtaposition plus ou

(1) *Digression*, 285

moins fortuite de fragments épars. Vient ensuite Virgile (1) qui, cultivant, comme tous les Latins, des muses plus sévères, perfectionna son devancier, et, bien que doué d'un génie moins vaste et moins beau, substitua aux grossièretés, aux puérilités, aux extravagances d'Homère ces qualités où se révèle le *jugement* du vrai poète, gravité, finesse, heureux choix, bon goût. Plus moderne, Virgile est plus parfait qu'Homère de huit ou neuf cents ans. Au tour des Modernes, enfin, de reprendre la tâche et de mener à leur dernière perfection l'art et la poésie « inventés » par l'Antiquité. Avertis par leur exemple, ils évitent et corrigent leurs défauts. Ils renchérissent sur leurs inventions. Ils y ajoutent les raffinements de la forme. Leur poésie est à celle des Anciens ce qu'est à l'art du débutant l'art du maître consommé, à l'art de l'enfant l'art de l'homme mûr. Les dieux de Cicéron sont plus parfaits que ceux d'Homère, la religion chrétienne, à son tour, est supérieure à la religion païenne. L'Énéide est plus parfaite que l'Iliade et, de même que le *Saint-Paulin*, *Clovis* ou *Marie-Madeleine*, surpassent en correction et en perfection l'Énéide, les Français modernes, ces aînés de la civilisation, l'emportent sur les Anciens, leurs aînés par l'âge, en savoir-faire et en jugement.

Il ne *pouvait* en être autrement : « Comme les Sciences et les Arts ne sont autre chose qu'un amas de réflexions, de règles et de préceptes... cet amas, qui s'augmente nécessairement de jour en jour, est plus grand, plus on avance dans les temps» (2). N'en doutons pas : s'il eût connu la Vénus de Milo ou la Victoire de Samothrace, Perrault les eût jugées inférieures aux statues des sculpteurs romains ou aux œuvres de Girardon qui excellent dans l'art de draper les figures, cette « partie essentielle » de la sculpture et possèdent une technique plus raffinée.

Est-il besoin d'ajouter que, préférant les « beautés éternelles » aux « beautés arbitraires », les modernes font bon

(1) Desmarets, nous le savons, conteste à Virgile le jugement et le proclame mauvais imitateur. Trop timoré, il n'osa pas corriger les défauts d'Homère.

(2) Perrault, I, 61.

marché de ce que nous pourrions appeler « la beauté historique » de l'œuvre d'art, ces qualités inimitables qui différencient les écoles, les temps et les peuples, les situent et les datent dans l'histoire du génie humain ? Faute de sens historique, ils ne voient que grossièreté dans la simplicité d'Homère, et bassesse dans la naïveté de Théocrite, c'est-à-dire qu'ils rapportent l'Antiquité aux temps modernes et la mesurent à l'étalon du goût du jour. Porte-parole des honnêtes gens, ils opposent à l'Antiquité les préférences, les partis-pris, les étroitesses du bel esprit et lui reprochent, en bonne logique, de ne point être conforme à l'idéal de perfection du public délicat. « Il faut, écrit Desmarets, avoir hanté la cour et les hommes les plus polis et les femmes les plus spirituelles, et les plus sçavants en tous les arts, pour avoir le goust raffiné en tout et savoir ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est honneste, ce qui est spirituel, ce qui est galant, et ce qui est de plus poli et de plus magnifique (1). » Comme il le dit ailleurs, « on est bien plus délicat qu'on ne l'estoit même du temps d'Auguste. On veut que tout soit remply de bon et de beau, et qu'il n'y ait rien de bas. Pourroit-on souffrir que je fisse certaines comparaisons comme Virgile qui compare Amatas furieux à un sabot, ou à une toupie que les enfants font aller dans quelque galerie : ou quand il compare une fureur à une eau qui bout dans un chaudron ? ou quand il compare un esprit agité à une eau qui est aussi dans un chaudron, dans laquelle la lumière du soleil semble trembler et est agitée, et par répercussion frappe de tous côtés et les murailles et les planches d'une salle ? Ces comparaisons portent l'esprit à des choses basses et sont plus embrouillées que l'esprit mesme que l'on veut représenter bien embrouillé. Maintenant, on ne veut rien que de fort noble et de fort beau » (2). A l'art trop « naturel » des Anciens Perrault et Fontenelle, avec tout leur siècle, opposent l'art plus réfléchi des temps modernes. A la naïveté de la « pure nature » que l'on admire chez Térence, ils préfèrent

(1) *Traité*, Chap. XXII.
(2) Lettre de Desmarets à son frère Rolland. Citée par Kerviler, 77.

l'art plus raffiné qui éclate partout dans les comédies de Molière, sa raillerie « fine », ses caractères mieux observés et plus voisins de la « belle nature ». N'est-il pas évident que cette pure nature dont on fait tant de cas n'est point belle dans les ouvrages de l'art ? « Elle est admirable dans des forests, dans des rivières, dans des torrens, dans des déserts, et généralement dans tous les lieux sauvages qui lui sont entièrement abandonnés ; mais dans les lieux que l'Art cultive, comme par exemple, dans les jardins, elle gasteroit tout si on la laissoit faire, elle rempliroit toutes les allées d'herbes et de ronces.... aussi les Jardiniers ne font-ils autre chose que de la combattre continuellement (1). »

Le goût nouveau ainsi défini est le goût poli ou mondain, mais c'est aussi le goût cartésien du vrai et du raisonnable. Le véritable bel esprit s'accompagne de bon sens. « Les bons Poètes françois, prononce Desmarets, sont si justes et si délicats dans leur goût qu'ils ne peuvent aimer que ce qui est vraisemblable (2). » Vraisemblance et bon sens dans la composition sont qualités nécessaires dans tout ouvrage de peinture. Donc la *Famille de Darius* de Le Brun l'emporte sur les *Pèlerins d'Emmaüs* de Véronèse, car le maître italien s'est si peu soucié de la vraisemblance qu'il a dispersé l'intérêt sur deux points : la chambre où le Sauveur est assis avec ses disciples et le paysage, car, au lieu de donner à sa composition l'unité d'intérêt qu'exige la raison, il a disséminé l'attention sur trois groupes de personnages, et voilà qui suffirait à prouver la supériorité de l'œuvre française sur le chef-d'œuvre italien. Qu'on n'objecte point la façon dont le peintre a représenté les figures et exprimé les sentiments des personnages. Il se peut que des trois parties principales qui composent la peinture, il ait bien pratiqué les deux premières, représentation des figures, expression des passions, mais il ignorait la troisième, l'essentielle ; la composition du « tout ensemble ». Il ne fait appel qu'aux sens et au cœur. Il lui

(1) *Parallèles*, Quatrième Dialogue, 144.

(2) Le merveilleux païen est à rejeter parce qu'il choque notre raison par son invraisemblance. La description du bouclier d'Achille est condamnable parce que contraire à la vraisemblance, etc.

manque de satisfaire la raison, d'émouvoir la partie la plus haute de l'âme, de lui procurer cette joie spirituelle qu'elle seule est capable de ressentir : le plaisir de la connaissance, plaisir supérieur, estime Perrault, en vrai disciple de Descartes, et « le plus digne d'un homme » (1).

Cartésiens, les modernes, en résumé, attachent l'importance première dans l'œuvre d'art à l élément intelligible, et s'ils négligent si complètement, dans leur appréciation, tout ce qui ne relève que du sens esthétique, raisonnant au lieu de sentir, c'est que les qualités « sensibles » et « sentimentales » qui constituent à nos yeux une bonne part de l'œuvre d'art ou de poésie, leur paraissent bien légères en comparaison de ces qualités « raisonnables » ordre, clarté, disposition logique des parties où s'avère un jugement droit et instruit à la bonne école. Qu'ils définissent les supériorités de la littérature moderne ou qu'ils comparent la poésie chrétienne à la poésie païenne, toujours leur démonstration va à établir que le poète moderne possédant un savoir plus universel, une connaissance plus vraie et plus approfondie des choses, la poésie chrétienne révélée par l'Esprit-Saint et contresignée par le sang des martyrs l'emporte sur la poésie païenne comme l'histoire chrétienne attestée par les historiens, sur l'erreur païenne et les aventures fabuleuses des héros et des dieux.

Confondant poésie et vérité, ils réduisent le poète à n'être que le metteur en scène raisonnable des conceptions élaborées par la raison pure. Aussi bien, dira Fontenelle, éloquence et poésie ne sont pas « en elles-mêmes fort importantes ».

Telle est bien, en fin de compte, la signification profonde du débat et son importance dans l'histoire des idées du Grand siècle : cartésiens et mondains, les modernes traduisent les

(1) *Parallèles*, I, 146. De même en musique. La beauté des sons, et la justesse de la voix, plaisent à l'oreille. Le cœur est touché par les sentiments qu'elle exprime. L'harmonie des diverses parties qui se mêlent suivant un ordre et avec une économie admirables font le plaisir de la raison. Ainsi, encore, dans l'éloquence, la prononciation et le geste impressionnent les sens, et les figures pathétiques le cœur. Mais la belle économie du discours intéresse la partie supérieure de l'âme et lui fait éprouver une certaine joie spirituelle que, seule, elle est capable de ressentir.

Anciens au tribunal du goût poli et de la raison cartésienne, sans se douter que, ce faisant, ils dogmatisent eux aussi et qu'érigeant en normes souveraines les exigences de ces nouveaux maitres, ils substituent à la tyrannie de l'autorité un dogmatisme non moins étroit et non moins tyrannique. Au-dessus des goûts particuliers, variables suivant les temps, les pays et les modes, ils placent le goût absolu, éternel, dont la raison formule les préceptes, substituant des lois au caprice individuel comme là-bas, dans l'École ou à l'Académie, les Dogmatiques substituent les impératifs d'Aristote à la fantaisie particulière.

Entrainés, eux aussi, par la prévention, les modernes sacrifient « l'ancienneté » à la « nouveauté ». Au préjugé ancien voici succéder le préjugé moderne : le siècle de Louis XIV, proclame Perrault, marque dans l'histoire l'apogée et comme l'épanouissement suprême du génie humain dont l'Antiquité représente la maladroite et naïve enfance. « Il ne faut que lire les Journaux de France et d'Angleterre et jetter les yeux sur les beaux ouvrages des Académies de ces deux grands Royaumes pour estre convaincu que depuis vingt ou trente ans, il s'est fait plus de découvertes dans la science des choses naturelles, que dans toute l'étenduë de la sçavante Antiquité.... Pour moy, je vous avouë que je m'estime heureux de connoistre le bonheur dont nous joüissons, et que je me fais un très grand plaisir de jetter les yeux sur tous les siècles précédents, où je voy la naissance et le progrès de toutes choses, mais où je ne voy rien qui n'ait reçû un nouvel accroissement et un nouveau lustre dans le temps où nous sommes. Je me réjoüis de voir nostre siècle parvenu en quelque sorte au sommet de la perfection. Et comme depuis quelques années le progrez marche d'un pas beaucoup plus lent, et paroist presque imperceptible, de mesme que les jours semblent ne croistre plus lorsqu'ils approchent du solstice, j'ay encore la joye de penser que vraisemblablement nous n'avons pas beaucoup de choses à envier à ceux qui viendront après nous (1). »

(1) *Parallèles, Premier Dialogue*, 60.

V.

Nous exposerons un peu plus loin les objections qu'appelle la théorie moderne (1) quand nous résumerons les répliques de l'opinion aux démonstrations de Fontenelle et de Perrault. Comme pendant à la théorie de la perfectibilité indéfinie des sciences formulée avec une rigueur toute mathématique par Fontenelle, signalons, en terminant cet exposé doctrinal, la démonstration non moins caractéristique, encore que moins connue, qu'il fait dans le *Traité de la Poésie en général* de ce qu'il eût pu appeler « l'idée de la perfectibilité indéfinie de la poésie », illustrant par un nouvel exemple la théorie qui établit un rapport de nécessité entre postériorité et progrès dans le domaine du beau littéraire.

Ce que l'on peut dire des philosophes anciens, raisonne Fontenelle, est vrai des poètes : le poète ancien était plus poète que philosophe. « Quand les poëtes modernes seroient plus philosophes que poëtes, on pourroit dire que chacun a son tour; et, à parler sérieusement, si ces changemens de scène doivent arriver, ils se trouveront arrangés comme l'ordre naturel des choses le demande (2). » Le poète ancien a plus de « talent » que d' « esprit ». Entendons par talent « un certain mouvement impérieux et heureux, qui vous porte vers certains objets et les fait saisir juste, sans avoir aucun besoin du secours de la réflexion ». L'esprit c'est « la raison éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix

(1) Nous ne revenons pas sur la définition de l'idée de progrès formulée par Desmarets, Fontenelle et Perrault. Elle a été parfaitement exposée par Rigault, Maigron et Delvaille, auxquels nous renvoyons le lecteur. Le sophisme des modernes peut se résumer d'un mot : ils démontrent bien que la nature *peut* et *doit* produire des génies dans les derniers temps comme dans les premiers. Mais la question est de savoir si, *en fait*, ils en ont produit qui se comparent à Aristote, Homère ou Cicéron. La question à résoudre est donc une question d'arithmétique, pour parler le langage de Fontenelle et non pas seulement une question de raisonnement. Or, sur ce point, les modernes, comme l'on sait, se dérobent (Voir *Troisième Dialogue* des *Parallèles*, 239).

(2) *Sur la Poésie en général*, I, II, 192.

à son gré, et y met autant de temps qu'elle le juge nécessaire ». C'est, opposée à l'inspiration spontanée, la production consciente. Le talent est instinctif. Le poète le subit : il est, comme le disaient les Anciens des rendeurs d'oracles, tout plein du dieu. L'instinct des animaux est le talent purement talent et porté à son plus haut point.

Chez l'homme, le talent ne saurait se concevoir entièrement séparé de l'esprit. Il n'est guère de poète qui ne soit aussi, dans une moindre mesure, un philosophe. De même un général d'armée doit être plein de courage, d'ardeur, d'intrépidité : mais aussi prudent, avisé, sinon ce n'est plus Turenne. Inversement, il est impossible qu'il y ait des hommes exclusivement doués de talent, comme les abeilles ou les castors, et totalement privés de lumières (1).

Or, le talent, comme l'instinct des animaux, ne se développe point. Les ruches ont été de tout temps aussi parfaites qu'aujourd'hui et, de même, les maisons des castors. Le talent fait bien ce qu'il fait, mais il le fera toujours de la même façon. La première ruche valait mieux que la première cabane ; mais elle vaut infiniment moins que les maisons qui ont succédé aux cabanes, que les palais et que les temples. Ainsi les poètes de « talent », les Anciens, brillent, dès les débuts, en tout ce qu'ils entreprennent. Mais ils ne feront point par la suite de grands progrès, ils se corrigeront peu de leurs défauts, même les plus grands. Les poètes d'esprit auront des débuts pénibles et des commencements faibles. Mais ils iront se perfectionnant de jour en jour. Ils feront bien tout ce qu'ils feront et sauront comment ils le font. Ils pourront enseigner leur art à autrui. Ils seront capables de produire excellemment en tous les genres.

Le poète parfait serait donc celui qui unirait à degré égal talent et esprit. Il n'est guère possible qu'il existe jamais, mais s'il fallait que l'un des deux l'emportât en lui, ce devrait être sans aucun doute l'esprit. Et, tel sera, en effet, semble-t-il, le poète de l'avenir. « Peut-être viendra-t-il un temps où les poëtes se piqueront d'être plus philosophes que poëtes,

(1) *Ibid.*, 195.

d'avoir plus d'esprit que de talent, et en seront loués. Tout est en mouvement dans l'univers et à tout égard ; et il parait bien avéré que le genre humain, du moins en Europe, a fait quelques pas vers la raison : mais une si grande et si pesante masse ne se meut qu'avec une extrême lenteur. Si ce mouvement continuoit du même côté.... n'en arriveroit-il pas des changements dans les affaires de l'esprit, et ce qui n'est fondé que sur d'agréables fantômes, n'auroit-il rien à craindre ? J'avoue que la poésie, par son langage mesuré qui flatte l'oreille, et par l'idée qu'elle offre à l'esprit d'une difficulté vaincue, a des charmes réels. Hé bien, ils subsisteront : on les lui laissera, mais à condition qu'elle donnera moins au talent qu'à l'esprit, moins aux ornemens qu'au fond des choses (1). »

« Moins aux ornements qu'au fond des choses. » Ces ornements, ce sont les oripeaux démodés de la mythologie grecque, ses dieux nés d'une imagination enfantine et abusée. Le règne des images fabuleuses et matérielles est passé. Notre raison « éclairée » en a fait définitivement justice, et les poètes modernes n'ont point été embarrassés pour y suppléer. Ils se sont créé des images capables de contenter un esprit de plus en plus informé sur les rapports qui unissent les choses. Ce sont les « images spirituelles », celles qui parlent à l'esprit. Les images matérielles, les comparaisons empruntées au domaine des choses visibles, ne font qu'offrir aux yeux ce que nos yeux voient tous les jours. Dira-t-on, par contre, que l'homme a tout pensé ? Et puis, éternellement neuves, les images spirituelles peuvent non seulement exercer l'esprit et l'instruire, mais parler au cœur et l'émouvoir. Une image spirituelle comme celle qu'emploie La Motte pour désigner les flatteurs :

> Idolâtres tyrans des rois

ou celle-ci :

> Et le crime seroit paisible
> Sans le remords incorruptible
> Qui s'élève encore contre lui

évoquent les flatteurs qui n'adorent les rois que pour s'en

(1) *Ibid.*, 195.

rendre maitres, et font éprouver un sentiment de pitié à l'égard du coupable qui ne peut étouffer en lui tout remords.

Un progrès de plus reste à faire. Au-dessus des images spirituelles, il existe des images empruntées à l'ordre de connaissances le plus élevé où puisse parvenir l'esprit humain. Ce sont les images de l'ordre général de l'univers, de l'espace, du temps, des esprits, de la divinité : les images *métaphysiques*, les images *intellectuelles*. Pourquoi ne seraient-elles point susceptibles de plaire en poésie? Le tout est de savoir les employer heureusement, et, si l'on objecte que la terminologie philosophique ou scientifique est bien aride, et bien peu susceptible d'agrément, on répondra que ce sera justement l'art du poète de trouver le moyen de ne parler des choses abstraites qu'avec délicatesse, et si, comme l'estime Fontenelle, avec son inintelligence totale de ce qui est spontanéité d'inspiration et vivacité d'imagination, le plaisir principal que procure la poésie est celui de la difficulté vaincue, nul doute que la poésie future ne plaise aux lecteurs capables d'en apprécier le charme compliqué et rare.

L'avenir de l'humanité est à « l'esprit ». « Nous sommes, dira Leconte de Lisle (1), une génération savante : la vie instinctive, spontanée, aveuglément féconde de la jeunesse, s'est retirée de nous : tel est le fait irréparable. » Le temps n'est plus des mythes grandioses traduisant les étonnements et les intuitions de l'homme primitif en face du mystère universel, et passé aussi, semble-t-il, est l'âge des grands inspirés qui prenaient pour l'inspiration d'En-haut l'enthousiasme d'un cœur trop plein et débordant de lyrisme et de poésie. Par contre, des espaces inexplorés se découvrent de jour en jour à l'intelligence humaine et, si difficile qu'en soit l'accès, rien n'empêche la poésie de s'y engager à la suite de la science. A la poésie, comme à la science et à la philosophie, un avenir sans limites est ouvert. L'avenir appartient à la poésie philosophique.

(1) Préface des *Poèmes antiques*.

VI

L'on a dit le retentissement profond de la manifestation du 27 janvier 1687 dans l'opinion du temps (1). Les modernes ont pour eux les indépendants, les mondains, les beaux-esprits, les femmes, et, si étrange qu'il y paraisse, les Jésuites (2). Le premier moment de surprise passé, les anciens relèvent le gant. Combattant pour leurs foyers et pour leurs dieux, ils prennent la défense de l'Antiquité malmenée par les iconoclastes. Le débat passionne la ville et trouve de l'écho à la cour. Il passe les frontières. Il se prolonge en Allemagne (3). Il se répercute en Hollande (4) où la

(1) Pour l'essentiel du détail, nous renvoyons au chapitre de Rigault, 237 et suiv. On pourrait allonger la liste des jugements formulés à l'occasion du débat. Le relevé n'en ajouterait rien à la thèse soutenue respectivement par les deux partis. (Voir, par exemple, Bordelon, *Remarques* (1690), 274 et 300, et de la Croix, *Art de la Poésie* (1694), 15, Section II : « La poésie françoise est arrivée à la plus haute perfection de l'Art et elle a toutes les qualités nécessaires pour entrer heureusement dans l'harmonie universelle. » Voir encore *Ibid.*, 351 et 435, et Bonnefon, *R. H. L. F.*, 603.)

(2) Rigault a bien montré les raisons qui faisaient des Jésuites les amis de Perrault. Non pas que sa personnalité ne leur inspire des inquiétudes. Après leur avoir donné satisfaction en supprimant de la première édition des *Hommes illustres* (1696) l'éloge de Pascal et d'Arnauld, il retrouve le courage de son opinion et rend à ces deux gloires jansénistes la place qu'elles méritent, dans l'édition de 1698. Bouhours, le prudent Bouhours, met en balance autrefois et aujourd'hui dans les *Pensées ingénieuses des Anciens et des Modernes* (1688). Il reconnait à ceux-ci des finesses (118) et une nouveauté sans égales chez ceux-là (232). Il vante le « joli » d'un Balzac ou d'un Voiture. Il cite avec éloge le *Siècle de Louis le Grand* et compare Bussy à Ovide, (181). Il répudie le fanatisme aristotélicien. Il contredit Fontenelle et nie que l'Antiquité doive au seul éloignement sa beauté et son crédit (112). La supériorité des Modernes, en matière d'art, lui paraît indiscutable (365), mais, par un de ces subtils distinguos où il excelle, il se demande avec Saint-Evremond, si la nouveauté n'a pas des charmes qui donnent du prix aux moindres choses.

(3) Nous étudierons en détail le *Discours inaugural* prononcé par Mathias Nicolas Kortholt à l'Académie de Giessen le 22 juin 1700, quand nous ferons l'histoire de la *Querelle* à l'étranger.

(4) Voir dans le *Mercure Galant* de novembre 1690 la réponse au discours de Francius. (*Dialogue du Sieur Devin contre Apollon et la Muse Polymnie.*)

cause des Modernes rencontre des partisans en ces adeptes-nés de toutes les nouveautés : les esprits libres d'Amsterdam et de La Haye. Il franchit le canal et suscite en Angleterre (1) d'ardentes controverses.

Faut-il le dire ? Si neuves et si riches d'avenir que puissent être les idées formulées par les champions du progrès et si légitimes, à tant d'égards, leurs revendications, ce n'est point dans leur parti que nous trouvons l'intelligence profonde des grands problèmes soulevés par la querelle. Ils s'en tiennent aux petits côtés de la question. Ils ergotent. Ils sophistiquent. Ils rabaissent et retrécissent comme à plaisir le débat (2) et c'est, en fin de compte, dans les répliques des défenseurs de l'Antiquité : Huet, Longepierre, La Fontaine, Boileau, sans parler de De Callières, l'arbitre plaisant de la *Querelle*, qu'il faut aller chercher la réponse aux questions agitées dans la controverse et les paroles de bon sens qui tranchent un débat trop souvent mal conduit et mené par les deux adversaires avec une égale partialité. Entre l'idolâtrie aveugle des anciens et l'irrévérence désinvolte des modernes, il y a place pour une attitude intermédiaire de bon sens et de justice éclairée, dont précisément les Classiques donnent l'exemple aux deux adversaires : le moins piquant n'est pas de voir ces juges que l'on nous dépeint comme des cerveaux étroits, incapables de dépouiller leurs préventions, donner des leçons d'impartialité et de largeur d'esprit à ces ennemis jurés du « préjugé », les Cartésiens outranciers de la nuance Perrault et Fontenelle.

Si, de toute évidence, les modernes ont raison contre les commentateurs et les pédants en *us* qui se « sont fait une

(1) Mentionnons ici, au titre de la littérature comparée, l'ouvrage de W. Temple, *Du savoir des Anciens et des Modernes*, traduit en 1693 (*Œuvres mêlées*, Utrecht) et en 1708 (*Œuvres diverses*, Amsterdam).

(2) Comme le lui reprochera Huet (*Lettre à Perrault*), l'auteur des *Parallèles* ne juge les œuvres antiques que par le détail, au lieu de les examiner « en gros », dessein, ordonnance, conduite, distribution, artifice, ornements, images, etc., c'est-à-dire, en fin de compte, que toutes ses remarques se réduisent à rien : elles ne prouvent, ajoute Huet, que le mauvais goût d'un siècle incapable de priser un ouvrage long et soutenu et de s'élever jusqu'à l'ensemble des grandes œuvres.

espèce de religion d'adorer les Anciens » (1) et contre les dévots de l'ancienneté qui soutiennent par la bouche du Président des *Dialogues* que la nature s'est épuisée à produire ces grands génies et que c'est témérité de vouloir rien trouver dans leurs œuvres qui se ressente de la faiblesse humaine, tout y étant « divin, excellent, adorable », il n'en est pas moins vrai, comme le démontre Le Clerc avec De Callières, qu'on n'a rien prouvé quand on a donné une « préférence générale » (2) aux Modernes sur les Anciens et proclamé en bloc, comme le fait Perrault, la supériorité du siècle présent sur l'Antiquité. Sur ce point, les Anciens ou les impartiaux se montrent plus éclairés, qui, tels les rédacteurs de la *Bibliothèque universelle*, estiment les démonstrations des modernes trop peu nuancées, et professent qu'il y a lieu d'apporter plus de subtilité dans la solution de questions aussi complexes. Avec les modernes les partisans éclairés de l'Antiquité partagent l'admiration pour le siècle et font la part très large aux supériorités présentes. Ils vé-

(1) *Ouvr. des Sav.*, avril 1689, 118. Les *Ouvrages des Savans* sont très affirmatifs dans leurs sympathies modernes. Ils se rangent nettement du côté des mondains contre les pédants (juin 1692, 435). Bouhours et Cl. Perrault, voilà, selon Basnage, de vrais savants (IV, 376 et 380. Voir sur les *Pensées ingénieuses*, déc. 1688. Perrault a le mérite suprême d'être fait comme les autres, IV, 314). Basnage malmène fort Théocrite (mai 1683, 258. L'on oublie décidément trop que Théocrite vivait 300 ans av. J.-C.) Le *Discours* de Longepierre n'est pas mieux traité (1687, I, 322). Une question de méthode est engagée dans le débat, et il s'agit de savoir si la prévention aura droit contre la raison. Les supériorités modernes, en matière de science, ne sont pas de celles qui se discutent, et pas davantage en matière de littérature (IX, 43; XII, 191). Il est avec Perrault (voir l'article sur les *Parallèles*, V, 118), Fontenelle (II, 327, article sur la *Digression*) et Gillet (XII, 346) contre les anciens, et prend le parti de Wotton (XI, 99) contre Temple.

(2) *Bibli. univ.* (VIII, 578, 1687). La *Bibliothèque* donne raison à Longepierre contre les modernes qui confondent science de l'Antiquité et pédantisme (1686, t. X, 58). L'analyse que fait le P. Le Bossu de l'art homérique lui semble réfuter victorieusement l'hypothèse de la non-existence d'Homère (XXIV, 536). La *Poétique d'Aristote* est le plus sage des recueils de préceptes, mais telle de ses règles est peut-être bien sévère et nos poètes modernes n'y regardent pas de si près (XXIV, 255). Le français, en dépit de ses qualités, n'a pas encore la brièveté voulue pour traduire Juvénal. Sur la géographie ancienne la *Bibliothèque* partage l'avis des modernes. Mais, dans cet ordre de connaissances, la science des Anciens peut encore nous être utile (juillet 1691, XX-XXI, 8).

nèrent les Anciens. Mais, même si, comme Dacier, ils révèrent à genoux les « beautés célestes » de ces génies « divins » (1), ils n'en professent pas moins avec Boileau que « pour la connoissance surtout des beaux-arts et pour le mérite des belles-lettres, notre siècle, ou pour mieux parler, le siècle de Louis le Grand, est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siècles de l'Antiquité, et même au siècle d'Auguste » (2). Mais cette supériorité ils la démontrent par d'autres arguments. Avec les rédacteurs de la *Bibliothèque universelle*, l'auteur de *l'Art poétique* estime impossible d'opposer la nation française et le siècle seuls à toutes les autres nations et à tous les autres siècles. Examiner « chaque nation et chaque siècle, l'un après l'autre », et peser mûrement en quoi ils sont au-dessus des nations et des siècles modernes, considérer tour à tour chacun des genres et se demander quel degré de perfection ils ont atteint ici et là, telle serait la vraie méthode. L'on démontrerait, sans crainte d'être contredit, que le siècle d'Auguste le cède sur bien des points au siècle de Louis XIV. L'on prouverait que si nous ne possédons point de Virgile et de Cicéron, de Tite-Live et de Salluste, et si nos satires et nos élégies, tout admirables qu'elles soient, doivent le céder à leurs devancières latines, nos tragiques et nos comiques l'emportent infiniment sur Sénèque ou Varius ou les comiques du siècle

(1) Dacier représente l'extrême-droite dans le parti des Classiques. Il défend dans la *Poétique d'Aristote* (1693), les règles d'Aristote et prononce qu'il est impossible de réussir dans la poésie par un autre chemin. Aristote était dans les meilleurs conditions pour formuler les préceptes de la tragédie. Tout ce qui plait dans nos tragédies ne plait que parce qu'il est conforme à ses prescriptions. Sa *Rhétorique* est encore aujourd'hui la plus parfaite que nous ayons, et sa *Poétique* est encore plus merveilleuse. En matière de dialectique, de logique, de rhétorique, de politique, nous ne savons presque que ce qu'il nous a appris. Le point de vue de Dacier est sensiblement celui de Rapin.

(2) « Votre dessein est de montrer que pour la connoissance surtout des beaux-arts, et pour le mérite des belles-lettres, notre siècle, ou, pour mieux parler, le siècle de Louis le Grand, est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siècles de l'Antiquité, et même au siècle d'Auguste. Vous allez donc être bien étonné quand je vous dirai que je suis sur cela entièrement de votre avis, et que même, si mes infirmités et mes emplois m'en laissoient le loisir, je m'offrirois volontiers de prouver, comme vous, cette proposition la plume à la main. » Lettre de Boileau à Ch. Perrault, 215.

d'Auguste, et que si nous n'avons point de lyrique comparable à Horace, tous les ouvrages de nos lyriques mis ensemble balanceraient à peu près les *Odes* de ce grand poète. Nous avons créé de toutes pièces des genres nouveaux, le roman, par exemple. Il n'est philosophe ni savant romains, de Cicéron à Corneille Tacite, qui soutiennent la comparaison avec Descartes et Gassendi, Bignon, les Scaliger, Saumaise, Sirmond, Pétau. Leurs lumières sur l'astronomie, la géographie, la navigation étaient infiniment faibles par rapport aux nôtres. Ils n'ont eu ni Poussins, ni Le Bruns, ni Girardons, ni Mansarts, tous artistes de génie, dont la réputation remplit l'univers, et si, de la comparaison des gens de lettres et des artistes, l'on passait à celle des héros et des grands génies en tout genre, l'on aurait beau jeu à montrer que « l'Auguste des Latins ne l'emporte pas sur l'Auguste des Français ».

Sur le fond et les points essentiels de la thèse moderne, la concordance est donc parfaite entre les vues du défenseur des Anciens (1) et les affirmations des modernes. Il y a plus, et le plus avancé, le plus « moderne » des deux partenaires, on l'a démontré, ce n'est point Perrault, mais le classique, mais l'ancien, Boileau. Formulant, à son tour, sa conception du progrès, l'auteur de la *Septième Réflexion sur Longin* et de la *Lettre à Perrault*, substitue à la notion du progrès en masse l'idée d'une série de progrès conditionnés par diverses circonstances qu'il n'énumère point au complet, mais dont il indique la principale. La littérature n'avance point en bloc dans la voie de la perfection, mais chaque genre, chaque forme littéraire arrivent à leur heure au point de perfection qu'il leur est donné de réaliser. A tel moment, la langue est mûre pour porter un genre, et le genre, nécessairement, « organiquement » de se réaliser en sa perfection. La comédie, à Rome, atteint sa perfection un siècle avant qu'y fleurissent l'éloquence et l'épopée. Ronsard échoue pour avoir voulu prématurément « attraper dans le genre sérieux le vrai génie de la langue françoise » qui ne sera mûre

(1) Lanson, *Boileau*, 177.

qu'un peu plus tard, au temps de Malherbe, de Racan et de Delingendes, pour les qualités qu'il exige. Au contraire, dès avant Ronsard, l'air naïf, le tour léger que réclament l'épigramme, le rondeau ou l'épître naïve, avaient été « attrapés » par Marot et Saint-Gelais. Le jour où la langue se trouve prête à parler un certain langage, se trouvent réalisées les conditions qui permettront au talent approprié cette réussite parfaite qui assure à son œuvre l'estime de tous les temps.

A cette cause : l'heureuse rencontre d'un talent approprié et d'une langue mûre pour l'exprimer, Boileau, a-t-on dit, eût pu en joindre d'autres plus mystérieuses, plus inexplicables. Il eût pu soutenir que les genres littéraires parcourent une carrière, « évoluent », et, parvenus à un certain point de leur développement, telle la tragédie au XVIIe siècle, tel, pourrait-on ajouter, le lyrisme au début du XIXe siècle, se réalisent en toute la perfection que permettent les conditions données. Il eût ajouté que certaines conditions non moins mystérieuses : état psychologique d'un peuple à un moment donné, atmosphère générale, « milieu », favorisent l'épanouissement de tel genre littéraire ou de telle conception du beau, que, d'une façon plus générale encore, certains pays, certains climats, certaines races, se prêtent mieux à la production de certains genres et de certaines beautés.

Au progrès *rectiligne* Boileau plus nuancé, plus voisin des faits, substituait une série de progrès, à un mouvement unique une série de « vitesses très inégales » (1). Il assouplissait, il brisait la ligne rigide de Perrault et de Fontenelle, et à leur schéma trop simpliste, parce que trop mathématique, substituait un graphique aux lignes multiples, ondoyantes, capricieuses comme la vie même.

Ainsi, sur les points essentiels de la controverse, le bon sens des Classiques vient heureusement corriger les étroitesses et les exagérations des modernes. Qu'ils rappellent à la modestie ces ignorants qui se mêlent de juger ce qu'ils ne connaissent pas ou comprennent mal (2), ou que, contre les

(1) *Ibid.*, 178.

(2) Avant de se moquer des mots « bas » de Virgile, réplique Huet aux railleries des modernes, qu'ils apprennent à comprendre sa langue. *Corylos* est

contempteurs de la forme, ils se fassent les défenseurs du style et vantent l'art attrayant et naturel, le langage pur et fleuri qui font d'Hérodote un maître pour les historiens de tous les temps (1), toujours ils font justice avec esprit et bonne grâce des sophismes dont se paient trop complaisamment les « raisonneurs » modernes. Sophisme de la subjectivité, qui consiste à ramener tout à son siècle et à ses goûts « sans pouvoir se résoudre à le perdre un moment de vüe », sans se demander s'il existe un goût absolu et général (2) et si les Français de l'avenir plus sages, plus ennemis du luxe n'auront pas honte de la vanité et des profusions de notre siècle (3). Sophisme du sujet : l'on soutient que la grandeur des sujets suffisait à elle seule à faire un Démosthène et un Cicéron (4). Sophisme de l'invention : il conviendrait pour décider qui l'emporte de l'invention ou de la perfection, de voir le chemin qu'il a fallu faire de l'invention au perfectionnement et celui parcouru de la « privation du même art à son invention », examiner jusqu'à quel point de développement les inventeurs avaient porté leurs inventions et par quels degrés elles ont passé avant d'arriver à une certaine perfection (5).

poétique en latin, *coudrier* passe pour ridicule dans les ruelles. Si l'on traduisait Malherbe en latin, si l'on mettait en grec des expressions comme *une grosse terre, un gros revenu*, quelle hilarité n'exciterait-on pas ! Boileau, dans le *Discours sur l'Ode*, relève vertement, on l'a dit, les ignorances et les bévues grossières de Perrault et ne le traite pas avec plus de ménagement au cours des *Réflexions*. Il est juste d'ajouter que Perrault ne reste pas en dû et retourne copieusement à Boileau ses aménités. (Voir sa réponse au *Discours sur l'Ode*, Gidel, III, 3 et suiv.)

(1) Longepierre, *Discours*, 115.

(2) Il s'agirait, en effet, avant tout, de s'accorder au préalable sur ce qu'il faut entendre par goût, démontre le rédacteur de la *Bibliothèque universelle* (XXV, 362). Rien de plus vague que l'expresssion « goût général et de tous les temps ». La tragédie qui plaît au goût d'un « régulier », déplaît à celui d'un « irrégulier » et les « goûts particuliers se confondent tellement avec ce goût général, qu'il est bien difficile de les distinguer ».

(3) Voir *Bibliothèque universelle*, 1688, 511, t. X. « Il est certain que le bon goût se forme principalement par la comparaison que l'on fait des sentiments et des manières de tous les siècles ; du nôtre, comme des précédents, autant qu'on les peut connoître. »

(4) Erreur grossière que Longepierre qualifie « d'énormité ».

(5) *Bibli. univ.*, t. XXV, 361 (1693).

Aux savants « assez mal décrottés », à la fausse science caricaturale dont arguent trop complaisamment les modernes pour ridiculiser les savants et la science de l'Antiquité, ils opposent les Pelisson, les Lamoignon, les Scudéry, les Montausier, ces « esprits du premier ordre » (1), hommes de science et gens de bonne compagnie, et répondent qu'on peut joindre aux plus solides connaissances l'atticisme des Grecs et l'urbanité des Romains (2) : pour savoir le Grec et le Latin, on n'est point forcément un sot qui ignore sa langue et n'est point capable de vivre dans son siècle et dans son pays. Ils réclament en faveur de l'admiration, cette mère de sagesse, et la défendent contre le ridicule dont la frappent ces esprits sans chaleur qui, par crainte d'être dupes, se rendent volontairement incapables d'apprécier avec bienveillance les Anciens, tels ces barbares qui ravagèrent la Grèce et l'Italie et travaillèrent avec fureur à détruire les beautés qu'ils n'estimaient pas.

Enfin, abandonnant à la vénération des modernes ces médiocres auxquels ils semblent réserver si jalousement leurs prédilections, ils réhabilitent dans ses droits le génie trop complaisamment méconnu par les petits esprits. A l'idéal de correction et d'effort que patronnent les Desmarets et les Perrault à l'usage des impuissants, ils opposent cette beauté généreuse où entre moins d'art, mais où se fait sentir davantage la nature qui, « toute-puissante qu'elle est, nous en a laissé elle-même l'exemple dans ses ouvrages dont la perfection n'est pas toujours égale à son pouvoir ». Les négligences, observe Longepierre à l'adresse des médiocres, ne sont données qu'aux esprits extraordinaires et sublimes. « Au contraire, on peut remarquer que tous les Auteurs si fins, si polis, si chatiez, n'ont ordinairement aucune noblesse ; ce sont des génies très-médiocres qui par un effort de travail évitant jusqu'à la moindre faute dans leurs ouvrages arides et languissans ne peuvent mériter la moindre louange. Leur esprit naturellement borné n'ayant pas la force

(1) Boileau, *Lettre à Perrault*. Gidel, IV, 214.
(2) La Bruyère, *Des Ouvrages de l'esprit*.

de s'élever s'arreste à ces bagatelles, qui ne demandent que du soin et du temps, et ne pouvant faire un ouvrage noble et beau, ils le font léché et poly ; tels que ce vil apprentif à qui son maître reprochoit qu'il avoit fait son Hélène riche, ne l'ayant pu faire belle (1). » Que sont les quelques taches d'Homère en comparaison de ces beautés sublimes qui ne sont données qu'au génie ? « Un esprit droit ne se lassera jamais d'admirer ce génie plus qu'humain, qui, par un prodige admirable, embellit tout ce qu'il touche, qui attache, qui échauffe, qui charme par tout, même dans les choses les plus communes, ou les plus opposées à notre goût. Et voilà proprement ce qui est Homère et ce qu'on doit considérer dans ce Poëte (2). » Aux modernes trop portés à confondre labeur et génie, les amateurs éclairés de l'Antiquité démontrent qu'au rebours du métier le génie ne s'apprend pas.

Que si, nous élevant au-dessus des détails de la polémique, nous cherchons à situer la *Querelle* dans l'histoire du goût et de la littérature du siècle, nous dirons : avertis par les « bévues » des modernes des dangers où conduisent fatalement l'incompréhension du grand art, l'ignorance et le mépris des modèles antiques, et convaincus que « faute d'admirer les Grecs et les Romains, on s'égare en voulant tenir d'autres chemins » (3), les défenseurs de l'Antiquité s'efforcent d'arrêter le siècle sur la pente où l'entraînent le zèle compromettant de ses apologistes et son dédain croissant des fortes disciplines. Ils défendent les solides traditions intellectuelles compromises par le petit goût mondain et superficiel des honnêtes gens. Ils réhabilitent le vrai savoir et les vrais savants. Et, Classiques, convaincus qu'il faut « exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement » et que « Homère, Platon, Virgile, Horace ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images » (4), ils n'en proclament que plus hautement, à la

(1) Longepierre, 115.
(2) *Id.*, 95.
(3) La Fontaine, *Épître à Huet*, 106.
(4) La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, 138.

face du siècle, la nécessité d'aimer et de cultiver ces modèles indispensables. Le moyen de délaisser leur école sans retomber dans cette « barbarie gothique », dont le siècle s'est libéré au prix de tant d'efforts ? « Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des Anciens, et reprendre enfin le simple et naturel (1) ? » « Grands par eux-mêmes et indépendamment des mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus », la nature se montrait en eux « dans toute sa dignité, et non encore souillée par la vanité, par le luxe, et par la sotte ambition ». Des lois, un gouvernement, une discipline sages et harmonieusement réglés, comme jamais plus n'en connaîtront les siècles suivants, une politesse consommée dans le commerce ordinaire et dans le langage, une perfection souveraine dans toutes les sciences et dans tous les arts, tels sont les titres de gloire qui recommanderont éternellement à l'admiration des hommes ce petit peuple d'Athènes qui produisait des Platon à profusion dans ses moindres cantons (2) et demeure à jamais dans l'histoire comme l'idéal même de l'humanité. Expression d'une humanité d'élite, les livres anciens resteront toujours les meilleurs des éducateurs. Par delà le goût du joli et du spirituel, les défenseurs des Anciens préconisent le retour à l'art noble et grand, à « l'art de la simple nature » (3), à la beauté profondément humaine qui rayonne éternellement jeune sur le front de Pallas Athénê. Contre les représentants du maniérisme ils se font les défenseurs de la grande tradition de la Renaissance et de l'Humanisme.

Leçon salutaire qui se perdra sans écho parmi les dédains d'un siècle de plus en plus épris de raffinement, parmi les discussions et les controverses qui agiteront les esprits, passionneront l'opinion, achemineront la France divisée pour ou contre les Jansénistes et les Jésuites, pour ou contre la

(1) *Ibid.*, 139.
(2) *Ibid.*, 113.
(3) *Ibid.*, 110.

religion et l'Église, pour ou contre la royauté, à cette discussion générale des traditions et des « préjugés » : la lutte encyclopédique.

L'avenir ne donnera que trop raison aux plaintes du poète déplorant l'abandon de plus en plus complet où la suffisance des modernes tient les maitres anciens :

> J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
> On me laisse tout seul admirer leurs attraits,
> Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace
> Je le dis aux rochers, on veut d'autres discours :
> Ne pas louer son siècle est parler à des sourds (1).

(1) La Fontaine, *Épitre à Huet*, 107.

CHAPITRE VIII

Conséquences de la Querelle des anciens et des modernes. La fin du Grand siècle.

I. Influence du débat sur la critique. Fin du « préjugé de l'Antiquité ». Avènement du rationalisme critique.
II. Faillite définitive du prestige de l'Antiquité. La nouvelle conception de la poésie. Poètes « raisonnables » et Pseudo-classiques.
III. La transformation de l'idéal artistique.
IV. La modernisation de l'enseignement.
V. Conséquences de l'émancipation de la raison, en matière de philosophie, de religion et de politique. Essor de la pensée philosophique et des sciences. La religion du progrès.
VI. Conclusion. Importance de la *Querelle* dans l'histoire du siècle. Son importance dans l'histoire de la pensée moderne.

Le système monarchique impérieusement appliqué par l'absolutisme de Louis XIV, vers la fin des années 80 commence à trahir ses défauts et ses faiblesses. Des lézardes apparaissent à la façade imposante de l'édifice royal. Après la *Révocation de l'Édit de Nantes* qui appauvrit la France en forces, en hommes. en argent, compromet son prestige au dehors, et livre un précieux renfort aux concurrences étrangères, voici s'afficher une politique de plus en plus provoquante à l'égard de l'Europe. La haine rapproche les mécontents et les vaincus. Lassée de subir le joug, l'Europe se redresse menaçante. Après la *Guerre de la Ligue d'Augsbourg*. la *Guerre de la Succession d'Espagne*. Après le *Traité de Ryswick* (1697) qui dépossède la France d'une partie de ses acquisitions. les *Traités d'Utrecht* (1713-14) qui consacrent le triomphe de l'Angleterre sa rivale. Après la période des conquêtes et des triomphes, la période des fautes et des revers. La royauté française subit la prépondérance de l'Europe après lui avoir imposé son bon plaisir. L'astre de

Versailles pâlit. Voici, majestueux encore, commencer le déclin du Roi-Soleil.

Les coteries, les intrigues se multiplient, s'entrecroisent autour du trône. Irritation au dehors, mécontentement sourd, débâcle, misère au dedans. L'opposition s'accentue, lève le masque. Quelques années encore, et les attaques se feront publiques. A l'âpre et froide satire de La Bruyère font écho les critiques enveloppées de Fénelon, les protestations de Boisguillebert et de Vauban. La forte unité qu'avaient réalisée les efforts du règne, se désagrège, se résout en divisions et en discorde. Les forces centrifuges entraînent peu à peu la monarchie française hors de l'orbite du Grand Roi.

La solide armature dans laquelle l'autoritarisme royal avait prétendu enserrer les volontés et les esprits, éclate de toutes parts sous la poussée des forces trop longtemps contenues. La *Querelle du Quiétisme*, la *Querelle des Poussinistes et des Rubénistes*, la *Querelle des anciens et des modernes*, symptômes, parmi tant d'autres, d'une transformation prochaine, marquent dans l'histoire du Siècle de Louis XIV le moment où, en face d'un pouvoir de plus en plus autoritaire, vient se dresser, de plus en plus résolu, le « sentiment particulier ». Exposer les conséquences de la *Querelle des anciens et des modernes*, ce sera, du même coup, caractériser cette transformation.

Faisons le bilan des profits et des pertes. A travers les vicissitudes d'un siècle qui s'achève, voyons se préparer le siècle nouveau.

I.

« Sous Louis XIV, écrivait, en 1683, Bossuet (1), la France a appris à se connaître. Elle se trouve des forces que les siècles ne savaient pas. » La France, en effet, au cours de la *Querelle des anciens et des modernes*, a pris conscience

(1) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*

d'elle-même. Le siècle avait ajouté des œuvres sans nombre aux chefs-d'œuvre consacrés d'Athènes et de Rome et enrichi l'Europe d'une civilisation comparable aux réussites les plus brillantes des temps anciens. Et voici, en effet, que les démonstrations des modernes établissaient de façon définitive les titres de gloire du *Siècle de Louis le Grand*. Ils proclamaient son excellence. Ils le comparaient aux siècles les plus illustres de l'histoire universelle. Ils lui conquéra... par une lutte obstinée ses lettres de grande naturali... .

A cet égard, rien de plus légitime que leurs revendications : si audacieuses, si prématurées qu'elles aient pu paraître à certains des contemporains, leur opportunité ne se discute point au regard des temps. La manifestation du 27 janvier 1687 est donc plus qu'un geste de révolte, plus que la boutade malencontreuse d'un esprit ambitieux et jaloux, plus qu'un simple épisode... regrettable de la plus regrettable des querelles. Perrault, interprète avisé du « moment », fait, en temps voulu, justice du préjugé qui à la vénération du passé toujours sacrifia le présent. Sa profession de foi est la déclaration de majorité du génie français, quelque chose comme la Déclaration des droits du génie français et de l'esprit moderne.

Quesi, comme dit le vieil adage, comparaison n'est pas raison, et, même s'il entre dans ce parallèle entre l'Antiquité et les temps modernes plus de fantaisie et de « système » que de rigueur scientifique, il n'en reste pas moins que les « comparaisons » et les « parallèles » des Desmarets, des Charpentier et des Perrault, marquent dans l'histoire des méthodes comparatives une étape essentielle. Reprenant un procédé familier aux temps anciens, ils lui donnent une ampleur et une portée nouvelles. A ce titre ils se classent en bonne place parmi les précurseurs de la « Littérature comparée » (1).

On a signalé l'importance de la *Querelle* dans l'histoire de la critique. Servi en cela par la multiplicité de ses connaissances, Perrault met la critique « sur le chemin de l'esthé-

(1) Voir Texte. Introduction à la *Littérature comparée* de Betz, XX.

tique générale », « en mêlant constamment aux réflexions de l'ordre uniquement littéraire, des considérations, souvent ingénieuses, tirées des autres arts ou de la science même et en tâchant de les concilier et de les coordonner les unes et les autres sous la loi de quelques principes (1) », quitte d'ailleurs, on l'a dit, à se laisser égarer par de fausses analogies et à user dans ces comparaisons d'un art à l'autre d'un mode de raisonnement qui tient trop peu compte des différences foncières qui les séparent. Esprit de large envergure, sinon profond, il inaugure une méthode qui replace la littérature dans le cadre de l'histoire générale du temps et mène de front l'étude des différentes manifestations du génie d'une époque : poésie, art, philosophie et science. Les *Parallèles* sont le premier essai notable tenté par un esprit doué d'universalité pour fixer en une large vision synthétique la physionomie d'une civilisation à un moment donné de son histoire. Perrault élargit le domaine de la critique. Il prépare le *Siècle de Louis XIV* et devance Voltaire.

A nous en tenir aux conséquences immédiates du débat, plus profonde et plus mêlée devait être l'influence exercée sur la critique par la propagande « moderne ». L'appel constant fait, depuis Corneille jusqu'à Perrault, par les modernes à l'opinion du lecteur élégant, à l'opinion des femmes, n'a pas peu contribué à ériger le « monde » en juge ordinaire des questions littéraires et artistiques. Le public des profanes envahit le Temple du goût. Le culte de l'incompétence s'y installe en maitre et se voit autorisé par les meilleures raisons. En haine des « savants » et des « commentateurs », l'on préfère au jugement « érudit » l'opinion du lecteur éclairé. « J'aurois plus de foi... à des esprits naturels et simplement cultivés par ce qui s'est fait de meilleur dans notre siècle, dira La Motte, le plus représentatif des critiques de demain, qu'à ces savants qui se sont fait, pour ainsi dire, un goût d'emprunt, et tout à fait étranger à la raison.... Un homme qui, sans grec et sans latin, auroit mis à profit tout ce qui se seroit fait d'excellent dans notre langue, l'emporte-

(1) Brunetière, *Évolution des genres*, I, 120.

roit sans doute sur le Sçavant qui, par un amour déréglé des Anciens, auroit dédaigné les ouvrages modernes. Les choses seroient d'un côté, les mots de l'autre, et ce seroit au prétendu ignorant à juger des Auteurs que le Sçavant prendroit la peine de traduire (1). » Un siècle et demi encore, et contre les prétentions du grand nombre à trancher souverainement en matière d'art et de littérature, se formera un parti de résistance de plus en plus intransigeant, au fur et à mesure que se creusera davantage le fossé entre la minorité intellectuelle et la majorité ignorante et que dans une société découronnée de son élite naturelle par la Révolution de 89 s'étalera davantage la médiocrité d'un public incompétent, accaparé par un utilitarisme terre à terre. En face du panbéotisme envahissant les purs artistes se raidiront dans une hostilité farouche. A la vulgarité prétentieuse de M. Prudhomme et de M. Homais, ils opposeront le dogme hautain de « l'art pour l'art ». Les modernes préparent à longue échéance l'avènement de cette « médiocratie » contre laquelle protesteront avec un parti pris sans doute outrancier les Gautier et les Flaubert, les Leconte de Lisle et les Renan, les « aristocrates de l'art » (2).

La « raison individuelle » s'érige en juridiction souveraine dans les questions de littérature et s'arroge tout pouvoir de décider en matière de goût. « Les esprits supérieurs, écrira La Motte, quelque chose qu'ils avancent, prétendent payer de raison et non pas d'autorité ». « Regardons toujours les choses en elles-mêmes ; et si elles sont à notre portée, n'en jugeons jamais simplement sur l'autorité des autres : fussent-ils les juges les plus compétents sur la matière dont il s'agit, ils nous en doivent des raisons et des raisons qui nous éclairent (3). » Au critique dogmatique, qui jugeait d'après les normes antiques, et, professant avec Longin que « lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession et d'âge, et qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé égale-

(1) *Réflexions sur la critique*, Œuvres, III, 148-149.
(2) Voir sur ce point l'article de M. Lanson, *R.H.L.F.*, janv.-mars, 1907, 164.
Réponse à M. Despréaux..., *Œuvres*, I, 336.

ment de quelque endroit d'un discours, ce jugement et cette approbation uniforme de tant d'esprits, si discordants d'ailleurs, est une preuve certaine qu'il y a là du merveilleux et du grand » (1). considérait comme un garant de vérité et une présomption de certitude le consentement des siècles, s'opposera dès lors l'esprit sans préjugé, qui ne s'en rapporte dans l'appréciation littéraire qu'à lui-même. L'autorité battue en brèche par les modernes a perdu prestige et crédit, et sur sa défaite s'installent le « sens propre » et le « sentiment particulier ».

La raison qui, hier, affranchissait la philosophie de la superstition du « Maître », libère aujourd'hui la critique du dogmatisme autoritaire fondé sur la doctrine des Anciens et l'attestation du jugement universel. En littérature comme en matière de religion, les lumières naturelles prétendent éclairer à elles seules l'esprit. « Quand il n'y auroit point de partage sur Homère, dira l'auteur des *Réflexions sur la Critique,* un homme pourroit réclamer lui seul contre tous les siècles ; et si ses raisons étoient évidentes, les trois mille ans d'opinion contraire n'auroient pas plus de force qu'un seul jour (2). » Au doctrinarisme classique voici succéder le *rationalisme critique*, à Dacier, au P. Le Bossu, La Motte.

Sans doute, l'avènement de la raison triomphante ne s'accomplira point sans consacrer la déchéance de ces facultés d'un autre ordre : spontanéité, sensibilité, aptitude à l'émotion, qui faisaient partie hier de la définition du « bon goût ». Au goût littéraire nourri de la substance des Anciens, discipliné par les leçons des maîtres antiques et fortifié par le commerce de ces auteurs de toute perfection, ira se substituant le bon sens tout court, le bon sens sec et raisonneur du « philosophe ». Admirer, n'est-ce point « forcer toutes les lumières de la raison » ? disait Fontenelle. « Soit par défaut de nature ou par l'usage de la philosophie, écrira, en 1761, l'abbé Conti, il est certain que M. de La Motte et M. de

(1) Boileau, *Traité du sublime*, 462.
(2) 93.

Fontenelle et leurs partisans n'ont point de goût ; de là vient qu'ils ont introduit dans les belles-lettres l'esprit et la méthode de M. Descartes, et qu'ils jugent de la poésie et de l'éloquence indépendamment des oreilles et des passions, comme on juge des corps indépendamment des qualités sensibles ; de là vient aussi qu'ils confondent le progrès de la philosophie avec celui des arts (1). » La raison dessèche les sources vives où s'alimente l'admiration. Elle prétend « traiter les choses du goût comme les matières scientifiques » (2). L'on dissèque, l'on analyse, l'on raisonne au lieu de sentir. Par crainte d'être dupe, l'on se défend d'être ému : « Le cœur, écrira d'Argenson, est une faculté dont nous nous dépouillons chaque jour faute d'exercice, tandis que l'esprit s'aiguise et s'affile. Chacun court après l'esprit. Nous devenons des êtres tout spirituels... Il me semble que de mon temps les hommes perdent chaque jour de cette belle partie de nous-mêmes, que l'on nomme la sensibilité... Le feu intérieur s'éteint faute d'aliment. Voilà ce que j'observe sur les gens de mon âge et sur ceux nés après moi. La paralysie gagne le cœur (3). » Au goût « plus délicat qui tient à une sensibilité naturelle, sans laquelle on ne peut juger les productions des arts », succède ce goût tout intellectuel « que peut acquérir un esprit fin et juste accoutumé à observer et à comparer » (4).

L'on secoue le « joug de l'admiration » (5). Fontenelle, le « cœur froid et stérile », qui jamais ne sentit « le pouvoir enchanteur de la beauté », l'esprit lumineux que le défaut de sensibilité laissa sans goût (6), a fait école. A sa suite, « l'esprit géométrique » qui « examine les choses par les principes qui leur sont propres », supplante « l'esprit commenta-

(1) Cité dans MAIGRON, *Fontenelle*, 390.

(2) DUPONT, *La Motte*, 208.

(3) *Mémoires*, 417.

(4) Pour les raisons que nous exposerons plus loin, les conséquences seront exactement inverses en matière d'art où à la critique qui « raisonne » l'œuvre succédera la critique de sentiment. Voir LEMONNIER, *L'art sous Louis XIV*, 180.

(5) *Ode sur l'Emulation*.

(6) GRIMM, *Corresp.*, 344, 347.

teur » (1) qui ne veut que louer, s'extasier, se laisser toucher par les « sublimes beautés » des modèles.

Sans doute aussi, cette émancipation de la raison ne sera point sans contribuer à précipiter la défaveur des maîtres anciens. Trop librement discutés par des juges incompétents, mal compris ou incompris, ils offriront une proie facile à la malveillance et au dédain d'un public trop peu « érudit ». Mais ce décri momentané ne sera pas sans profiter finalement à la cause de l'Antiquité. Faisant justice des exagérations auxquelles se complaisait l'enthousiasme des commentateurs, les attaques des modernes fraieront la voie à une étude impartiale, à une connaissance « objective » et scientifique des chefs-d'œuvre antiques. Disciples de Perrault et de Desmarets, les La Motte, on l'a dit (2), préparent, à leur insu, la restauration d'Homère. Il était nécessaire que l'œuvre des grands maîtres de la Grèce et de Rome fût débarrassée de toute cette frondaison parasite de commentaires par trop ingénieux, d'interprétations trop subtiles, de superlatifs et d'hyperboles, sous laquelle l'étouffait le zèle compromettant des « grammairiens » pour que, se retrouvant face à face avec les originaux, la critique, un siècle plus tard, s'avisât des beautés « naturelles » des classiques anciens et, les contemplant avec des yeux neufs, découvrit, en quelque sorte, une Antiquité nouvelle.

Autre conséquence heureuse de ce rejet de l'autorité, la critique, affranchie du « préjugé de l'Ancienneté », se trouvera, dès lors, capable d'apprécier à leur valeur ces beautés du dehors qu'un goût trop exclusif qualifiait hier de « barbares ». « Tout ce qui s'éloigne trop de Lulli, de Racine et de Le Brun, est condamné », observait La Bruyère. Plus accueillants, plus compréhensifs, les critiques du siècle nouveau agrandiront peu à peu leur horizon et élargiront leurs sympathies. Pour employer l'expression de Voltaire, ils perdront de vue le clocher de leur village. Avec bien des hésitations et des scrupules, avec des audaces suivies de reculs,

(1) La Motte, III, 162.
(2) Dupont, *La Motte*, 264.

sans doute, le goût classique s'ouvrira à des formes d'art et de pensée étrangères. Le temps n'est pas loin où l'Angleterre viendra solliciter l'attention des Français. Les efforts des vulgarisateurs, réfugiés ou voyageurs : Leclerc ou Béalt de Muralt, Prévost d'Exiles ou Voltaire, les trouveront préparés à sympathiser avec les « nouveautés ». La *Querelle* brisant le préjugé qui réservait aux Anciens le monopole de l'admiration, rend possible la diffusion dans la « République des Lettres » des littératures du Nord. Elle met fin au protectionisme littéraire et facilite la pénétration des œuvres étrangères en France : elle fraie la voie au *Cosmopolitisme littéraire*.

II.

Le crédit des Anciens fortement entamé, la « perfection » des modèles discutée par une critique vétilleuse et malveillante, qui ne leur fait grâce d'aucune défaillance, l'existence d'Homère mise en doute par les contemporains et les émules de Perrault, au total, l'étude de l'Antiquité de plus en plus négligée et délaissée, telles sont, en quelques formules, les conséquences de la première passe d'armes entre partisans du progrès et détracteurs des Anciens. La voix de leurs défenseurs, Huet ou Longepierre, exhortant l'opinion à plus de justice et de respect, se perd dans l'indifférence du siècle. Ce sont là protestations d'un goût dépassé. L'Antiquité a fait son temps. On la raille, on la parodie, on la juge avec hauteur, on la méprise. En dépit des efforts de Voltaire pour lui rendre un semblant de crédit, c'en est fait pour un siècle de son prestige.

Mais avec la religion de l'Antiquité, ce n'est point seulement un « préjugé » et une « superstition » qui disparaissent : Dirigées contre l'admiration trop zélée, coutumière aux esprits sans critique et l'imitation littérale des modèles pratiquée par les esprits serviles, les attaques des modernes compromettent par leurs exagérations une réforme opportune et qui, sagement conduite, eût pu être féconde. Ceci tuera cela. Sur la défaite de l'Antiquité, voici s'installer en maître le *rationalisme littéraire*. Pour employer l'énergique expression de Boileau, la philosophie de Descartes coupe la gorge à la poésie (1).

Rappelons-nous la définition que donnait du poète le théoricien du Classicisme. Sans *génie*, c'est-à-dire sans imagination, sans chaleur, sans spontanéité, point de poète.

(1) Suivant J.-B. Rousseau, l'expression était familière à Boileau, sur ses vieux jours. STAPFER, *Racine*, 59.

Mais, ajoutait Boileau, le *génie*, le *beau naturel*, à eux seuls, ne font point encore le poète. Il y faut en plus l'étude des bons modèles : les Anciens nous enseignent le secret de toute poésie. Ils nous apprennent à comprendre la nature et à la représenter avec *art* et *vérité*, c'est-à-dire à trouver « le juste point où le naturel est élégamment exquis et l'intense vérité se déploie avec grandeur (1) », à orner la nature par l'art, c'est-à-dire « à l'exprimer dans des formes conventionnelles dont l'objet est la beauté autant que la vérité (2) ». D'un mot, il n'est d'art digne de ce nom en dehors de l'étude de la nature. Il n'est d'art vrai en dehors de l'imitation des Anciens.

A quoi bon le génie, le beau feu, l'ardeur sacrée, l'enthousiasme, demandent les modernes, Fontenelle ou La Motte ? L'ivresse poétique n'est que la pire des folies et la création poétique une froide opération de la réflexion et du raisonnement, où l'imagination et la sensibilité ne sauraient concourir, sans entraîner le poète aux pires aventures. Perrault ou Desmarets n'attachaient-ils pas l'importance première à l'observation minutieuse des préceptes, au travail abstrait, au « métier », dans la composition de l'œuvre littéraire ? N'estimaient-ils point par-dessus tout ces qualités qui procèdent du travail et de la réflexion attentive : emploi avisé des moyens, régularité, correction, fini ? Le génie s'apprend, le génie est une sage et prudente réflexion, proclament à leur suite les poètes sans enthousiasme. Ou plutôt, au-dessus du génie et du talent, trop impulsifs, trop pleins de surprises, à leur gré, ils placent cette « raison éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix à son gré, et y met autant de temps qu'elle le juge nécessaire », c'est-à-dire « l'esprit ». « L'esprit, prononce Fontenelle, peut absolument se passer du talent, et le talent ne peut pas également se passer de l'esprit. L'esprit sait quelles sont les sources où la poésie prend ses beautés ; il sait reconnaître les vraies d'avec les fausses : il ira chercher les vraies, et

(1) Lanson, *Boileau*, 150.
(2) *Ibid.*, 152.

les trouvera peut-être seulement avec plus de travail et plus lentement ; le talent trouvera sans chercher, si l'on veut, les vraies, mais, par hasard, et se contentera assez souvent de fausses (1). » A la suite de Fontenelle, le poète intellectuel, voici s'ouvrir l'ère de la « poésie de réflexion » et du lyrisme « raisonnable ». L'âge des « lumières » ne réalisera que trop complètement la prédiction de Fontenelle. Le temps n'est pas loin « où les poètes se piqueront d'être plus philosophes que poètes, d'avoir plus d'esprit que de talent, et en seront loués (2) ».

Polymnie et Melpomène fuient le temple sacré des Muses et se mettent à l'école des géomètres et des philosophes cartésiens. Rien de plus significatif, à cet égard, que la théorie de la poésie formulée par le « scientifique », Fontenelle. L'utilité, le hasard des circonstances firent *inventer* la poésie. Tels les *inventeurs* de religions, les *inventeurs* de la poésie, exploitant habilement l'admiration que provoquait le langage mesuré, se donnèrent pour les inspirés d'En haut. Et voici sur une ingénieuse imposture établi le prestige de la poésie. Sachant que la grandeur de la difficulté vaincue impose plus que tout le reste à la multitude ignorante, ils renchérissent sur les complications du vers. Ils *inventent* de toutes pièces les artifices et les difficultés métriques. Raffinement suprême de « difficulté », ils inventent la rime. « Ne sont-ce pas les difficultés vaincues qui font la gloire des poètes ? N'est-ce pas sur cet unique fondement, par cette seule considération, qu'on leur a permis une espèce de langage particulier, des tours plus hardis, plus imprévus ; enfin, ce qu'ils appellent eux-mêmes, en se vantant, un beau, un noble, un heureux délire ; c'est à-dire, en un mot, ce que la droite raison n'adopteroit pas ? S'ils ne se soumettent pas aux conditions apposées à leur privilège, on aura droit de les condamner à redevenir sages (3). »

(1) *Sur la poésie*, 34.
(2) *Ibid.*, 35.
(3) Voir encore *ibid.*, 29.

Voici donc la poésie, fruit de la spéculation de quelques habiles sur la naïveté de la foule, soumise au contrôle de la raison. Investie de tout pouvoir discrétionnaire, la raison éclairée du Philosophe surveille les libertés du poète, le soumet à une observation étroite, telle la raison des Philosophes les actes de la royauté, ou la raison laïque les affirmations de la religion révélée et de l'Église, « inventions », elles aussi, d'imposteurs intéressés, artifices, elles aussi, de quelques habiles encouragés par la complicité des ignorants et des naïfs.

La raison condamne la poésie à « redevenir sage ». Elle lui ferme le domaine de la sensibilité et de l'imagination, et lui ouvre tout grand le royaume de l'abstraction. Elle y fait entrer la science et la philosophie. Voici sévir la poésie lyrique sans lyrisme, simple mise en vers de lieux communs. La poésie se fait savante. Aux Fontenelle et aux La Motte succéderont les Lebrun et les Lefranc de Pompignan : les poètes sans poésie.

Sous prétexte de l'assagir, encore, la raison enlève à la poésie les ornements mythologiques et les fictions, simples « pièges tendus à l'esprit pour le séduire ». Elle la dépouille des images « fabuleuses », bonnes pour des cerveaux moins éclairés, et leur substitue les images intellectuelles. Perrault relègue les fables antiques parmi les « antiquailles » et les oripeaux définitivement « usés » (1) et les déclare aussi inutiles à la poésie « que les cornettes à deux rangs le sont à la beauté des femmes ». Aussi bien, qu'importent les badinages de l'esprit à qui approfondit les secrets de la philo-

(1) Se servir de ces Billevesées ;
De ces antiquailles usées
Qu'Homère en ses Écrits heureusement plaça,
C'est dans une galante et riche Mascarade
Se vestir, et faire parade
Des habits d'un ballet qu'Henry quatre dança.

Voir à la fin des *Parallèles* la *Response à la lettre d'un ami qui se plaignoit de ce que les Poëtes d'aujourd'huy n'employoient plus la Fable dans leurs ouvrages, et de ce que les Orateurs n'osent plus citer dans leurs Harangues, ny Cambises, ny Epaminondas, ny presque tous les grands hommes de l'Antiquité, d'où sont extraits ces vers.*

sophie et médite sur les problèmes de la science ? « C'est une chose qui ne se comprend pas, écrit Bayle, que parmi les créatures qui se glorifient d'être raisonnables, comme de leur caractère de distinction, il y ait un métier public dont les principales propriétés sont de nous repaître de fables et de mensonges (1). »

Partant de ce principe cher aux esprits « philosophes », qu'il y aurait de la « puérilité » à gêner son langage uniquement pour flatter l'oreille, l'on donnera moins, dès lors, aux « ornements » qu'au « fond des choses ». C'en est fait, pour un temps du moins, du culte de la belle forme, de la forme ornée pour le charme des ornements formels. Le raisonnement abandonne à son indignité ce qu'il appelle « un art plus pénible qu'important ». Il en bannit les inutilités. Le but n'étant, dira La Motte, que de « se faire entendre », il ne serait pas raisonnable « de s'imposer une contrainte qui nuit souvent à ce dessein et qui exige beaucoup plus de temps pour y réduire sa pensée qu'il n'en faudroit simplement pour suivre l'ordre naturel des idées ». A la poésie, sorte de mascarade des fous de la pensée, l'on substitue le langage le plus adéquat que puisse souhaiter l'idée. On proscrit la sensibilité et l'imagination. Rejetant une contrainte inutile, on écrit des odes et des tragédies en prose. On transpose Homère dans la langue de Monsieur Jourdain.

Et La Motte de corriger Homère, de l'expurger de toutes les « inutilités ». Inutiles et déraisonnables, les épithètes et les images et les comparaisons mal conçues. Inutiles les « naïvetés » et les « bassesses ». Inutile tout ce qui n'est que couleur locale ou particularité historique, tout ce qui ne nous rappelle que des siècles et une civilisation barbares. Digne continuateur de Perrault, qui professait comme article de foi qu'une bonne traduction, rendant exactement l'essentiel de l'œuvre poétique, c'est à-dire les « faits », les « sentiments », le « sens », égale et vaut l'original, La Motte réduit à ses éléments intelligibles et universels l'œuvre complexe, vivante et colorée du poète grec. Il « redresse » ses défauts.

(1) *Nouv. de la Rép. des Lett.*, 1686, 1439.

Il civilise les héros frustes et grossiers de l'Iliade. Il *élève* l'œuvre primitive à la hauteur du siècle le plus poli qui fut jamais : il *perfectionne* Homère.

Tel est bien, en effet, le dernier aboutissant de cette théorie du progrès littéraire formulée par Desmarets et Perrault et élevée par Fontenelle à la hauteur d'une certitude mathématique. « Ne pouvons-nous pas, demandera La Motte, soutenir modestement que les hommes, de siècle en siècle, ont acquis de nouvelles connaissances, que les richesses amassées par nos aïeux ont été accrues par nos pères, et qu'ayant hérité de leurs lumières et de leurs travaux, nous serions en état même avec un génie inférieur au leur, de faire mieux qu'ils n'ont fait (1) ? » Donc, au lieu de nous immobiliser dans l'imitation d'un art en somme primitif et, dans tous les cas, imparfait, faisons bénéficier la poésie des progrès accomplis. A l'*imitation* substituons l'*émulation*. Renchérissons sur les Anciens. Connaissant leurs défauts, instruits par l'expérience à les éviter, nous créerons, à force de réflexion et de raisonnement, de « justesse et de choix », à force de « patience et de goût », des œuvres nécessairement plus parfaites.

Mais alors, pourquoi aller chercher nos maîtres parmi les débutants de l'art, quand nous avons tout près de nous les plus achevés des modèles ? Au lieu de remonter aux sources troubles de l'Antiquité, puisons aux sources modernes. Imitons les maîtres de notre temps. A l'art de création, à l'art profondément original des Classiques, voici succéder l'art de copie et de pastiche, à Corneille et à Racine, postérité dégénérée d'ancêtres illustres, Campistron, Lagrange-Chancel et Crébillon, à l'art génial des Maîtres, l'art de seconde main des Epigones, aux *Classiques* les *Pseudo-Classiques*.

En dépit des modernes qui, en somme, affranchissent le poète de l'autorité des modèles, et émancipent le génie, en dépit de la formule de La Motte prescrivant au poète d'être « lui-même », le temps n'est point venu encore où les poètes,

(1) *Réflexions sur la critique*, 88.

puisant en eux-mêmes leur inspiration, ne demanderont qu'à leur « génie », la matière de leurs créations. Exercice purement cérébral, la poésie va s'extériorisant, va se vidant de plus en plus de son contenu, et ce ne sera pas trop d'un demi-siècle encore, pour que, rejetant le poids mort d'une esthétique dépassée, le moi fasse son avènement dans la littérature, pour que, s'hypertrophiant, brisant les moules anciens, débordant les catégories et les règles, il devienne, dans l'œuvre de J.-J. Rousseau, la source où s'alimentera l'inspiration du poète. La poésie se dessèche, faute de sève intérieure. Privée du contact vivifiant des modèles antiques, elle ravale son idéal à la recherche des qualités purement négatives : régularité, souci de la forme sans défauts, correction, les qualités de savoir-faire et de métier. Les règles survivent seules au naufrage des formules classiques. Non pas, il va sans dire, les règles empruntées à la tradition antique et consacrées par l'exemple et l'autorité des Anciens. « Utiles et judicieuses », en elles-mêmes, mais tyranniquement enseignées par l'autoritarisme des pédants et des grammairiens, elles ne sauraient désormais imposer leurs impératifs à la raison éclairée et affranchie du « préjugé », mais les règles fondées sur la « nature même de notre esprit » et librement édictées par la raison ; non point les règles antiques, dira La Motte, mais les règles rationnelles.

D'un mot, la raison cartésienne, empiétant de plus en plus sur le domaine réservé jusque-là au poète, finit par rejeter l'art hors de la littérature et en chasse l'éloquence et la poésie (1) au profit de ces qualités plus exclusivement intellectuelles : ordre, logique, exactitude, clarté. Telle la raison des philosophes le compromis entre le raisonnement et la foi, le rationalisme « moderne » dénonce cette sorte de « Pacte de famille » que concluaient hier le goût esthétique et la raison consciente des supériorités modernes. A la génération des Racine, des La Fontaine et des Molière qui, tout en affichant la plus haute estime du siècle, et en professant que « les Anciens sont les Anciens et que nous sommes les

(1) Lanson, *Hist. Littér. fr.*, 594.

Modernes », reconnaissaient, mais librement, la nécessité de s'incliner devant l'autorité des maîtres antiques qui ont su « si bien attraper la nature », succède une génération « désabusée » (1), qui, par haine de l'imitation intempérante, s'interdit les bienfaits de l'imitation sagement comprise. Sous prétexte de secouer le joug du rigorisme, elle rejette toute discipline antique. L'influence du rationalisme contenue, « barrée » (2) par le culte de l'Antiquité, devient prépondérante. La conséquence de ce rejet des modèles c'est, en matière de littérature, la faillite de l'idéal classique et l'avènement de ce que nous pourrions appeler d'un mot emprunté à Pierre Leroux : la « modernité ».

Au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de l'imitation antique et délaisse les maîtres de l'art simple et éternellement humain, la littérature, en effet, se modèle davantage sur le goût du siècle. La mode est à la peinture des « mœurs de ce siècle ». La Bruyère, le plus moderne des Classiques, ou Dancourt, préludent à cette étude de l'actualité que pratiqueront en maîtres Montesquieu et Lesage. Les revues, les journaux, les pamphlets, les libelles, la littérature d'un jour, défraient la curiosité du public qui lit.

Le goût du siècle se résume d'un mot : la mode est à la nouveauté. La tradition a fait son temps. Donc toute liberté d'innover. Une fois sortie des voies antiques, la littérature cherche des routes inexplorées. Elle s'ingénie à rajeunir sa matière et ses formules. L'on veut faire « autrement » que les devanciers, inventer des « ressorts nouveaux ». L'on découvre des genres « inconnus à l'Antiquité » : tragédie horrifique à la Crébillon, roman bourgeois ou sensible à la Marivaux et à la Prévost. L'on imagine des raffinements et des superfétations. Et voici naître les produits bâtards : comédie sérieuse, drame bourgeois, comédie larmoyante. L'on substitue les larmes au rire dans la comédie. L'on mélange le comique et le dramatique. L'on s'égare dans les sentiers d'à côté à la poursuite de l'inédit.

(1) La Motte, *Réflexions sur la critique*, 36.
(2) Lanson, *Ibid.*, 589.

Une fois vulgarisée cette idée qu'il est d'autres formes de beauté possibles en dehors des formes consacrées, une fois ruinée ce que nous avons appelé l'idée d'absolu, au profit de l'idée de relatif (1), les formes les plus diverses et les plus « hétérodoxes » se voient investies, en quelque sorte, d'une existence légale et reçoivent droit de cité dans le royaume de la « haute poésie ». L'art s'adapte aux temps. Plus souple, il se plie à la mode du siècle, quand il ne se plie pas à la mode du jour. De là plus de variété dans la production, moins de profondeur aussi, quelque chose de hâtif, de fiévreux, de sommaire. A l'œuvre lentement mûrie qui résume un génie et le labeur d'une vie, à l'œuvre d'un seul tome, écrite pour l'éternité, succède la littérature facile à grands tirages, succèdent les improvisations, comme en matière de philosophie, de critique, ou de science, aux traités l'aphorisme ou l'essai.

Tel Fontenelle jugeant sévèrement le réalisme de Théocrite et lui préférant le décor artificiel de l'églogue galante et les charmes précieux des bergers d'opéra, le siècle verse dans l'artificiel et le raffinement. « Les beautés régulières, nobles, sévères, écrira vers le milieu du siècle Voltaire, ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire. Si on représente une ou deux fois Cinna, on joue trois mois les Fêtes vénitiennes; un poème épique est aussi lu que les épigrammes licencieuses. Un petit roman sera mieux débité que l'Histoire du Président de Thou. Peu de particuliers font travailler les grands peintres, mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine et des ornements fragiles. On dore, on vernit les cabinets; on néglige la noble architecture; enfin, dans tous les genres, les petits agréments l'emportent sur les vrais mérites (2). » L'analyse psychologique délaisse les « grandes routes » du cœur humain, et se complaît à en explorer les « petits sentiers ». Elle recherche les effets de passions « peu communes », les sentiments délicats, les nuances rares et subtiles, la quintessence. Le fin du fin a toutes les faveurs. Cydias, le bel esprit, a fait école. « Son

(1) Voir chap. II, IIe partie de cette étude.

(2) Ecrit en 1744.

style, son coloris, et sa manière d'écrire offrent une vaste carrière au faux bel esprit, écrira Grimm, et si ses opinions et celles de M. de La Motte eussent prévalu dans le public sur le cri plus fort de la nature et sur l'effet tranquille mais constant de ses beautés, c'en était fait de notre goût ; nous aurions vu renaître le siècle des Voiture et d'autres écrivains plus minces encore. Nous aurions bientôt ressemblé à ces enfants qui troqueraient volontiers l'Hercule-Farnèse ou la Vénus de Médicis contre une poupée de nos boutiques de la rue Saint-Honoré. Pour juger de la grandeur du péril que nous avons couru, pour sentir combien cette manière qu'on voulait établir était détestable, on n'a qu'à lire les copistes de M. de Fontenelle : rien n'est plus déplaisant ni plus insupportable que les ouvrages dont ils ont accablé le public (1) ». A force de courir après le bel esprit on tombe dans l'afféterie. L'on aime le style « brillant, ingénieux et fleuri ». Le « brillanté », le spirituel, envahissent, fond et forme, la littérature. Comme l'architecture du temps, la phrase brise la ligne majestueuse, réduit l'appareil solennel de la période du Grand siècle. Elle se fait plus courte, plus nerveuse et plus vive. La littérature marivaude. Après le règne du beau simple et naturel, sublime et vrai, le triomphe du joli, du gracieux, du « sémillant » et du « piquant ». Après Bossuet l'abbé Maury. Après Molière, Marivaux. Après Fénelon, Trublet.

(1) *Corresp.*, III, 338.

III.

Quelles sont, sur le terrain de l'art, les conséquences de la lutte qui, une vingtaine d'années durant, met aux prises Rubénistes et Poussinistes, défenseurs de la tradition et partisans du progrès ?

Ici encore, même prétention du rationalisme mondain, du goût profane à s'ériger en juridiction souveraine, même morgue, même mépris à l'égard du « savant », du spécialiste, de tous ceux qui, jugeant suivant des canons et des normes, se croient seuls qualifiés pour prononcer en matière de beau, même rejet du dogmatisme. Inféodé à une doctrine ou à un maître, qu'il s'appelle les Anciens, Raphaël, ou Poussin, asservi à un « goût particulier », le jugement, en effet, se fait étroit et sectaire : il ne juge plus que par « prévention ». « Admirer par raison », n accepter les jugements d'autrui que s'ils sont motivés par des arguments clairs et des raisons convainquantes, voilà, au contraire, qui est d'un honnête homme, d'un « curieux » instruit à la bonne école. La victoire du goût moderne marque, en matière d'art, la défaite définitive de l'esprit d'autorité. Cette fois encore, la méthode cartésienne triomphe.

De la lutte entre les indépendants et l'Ecole le parti des « amateurs » sort donc victorieux et, avec lui, triomphe ce que l'on pourrait appeler la « saine ignorance ». Que sert au spectateur, demande De Piles, de savoir ce que sait un Peintre ? A quoi bon l'érudition ? Ce n'est point assez de parler de « bras estropié », « d'action forcée », de ramener tout à des principes pour faire figure de parfait connaisseur. Moins chargé de science, moins encombré de principes, l'esprit apprécie plus sainement et juge d'autant plus librement les choses. « Les yeux d'un homme d'esprit, écrit encore l'auteur des *Conversations sur la peinture*, quoique tout neufs

en peinture, doivent être touchés d'un beau tableau, et s'ils n'en sont pas contents, il faut conclure que la nature y est mal imitée et que les objets qui y sont peints ne ressemblent guère aux véritables. » En d'autres termes, il proclame les yeux ignorants les meilleurs des juges, et fait du seul plaisir le critère essentiel du beau. Le goût moderne rejette l'érudition et la science comme des *impedimenta* inutiles.

Et voici, en effet, qu'à la suite de De Piles, les théoriciens reconnaissent officiellement aux amateurs pleine et entière compétence en matière artistique. « Je conviens, écrira Charles Coypel en 1732 (le *Discours* fut prononcé en 1726) que celui qui a étudié les principes de l'art doit avoir encore plus de plaisir qu'un autre : mais je ne conviens pas que cela soit absolument nécessaire... Les beaux-arts sont faits pour toutes les personnes de bon sens et d'esprit, et surtout la peinture qui n'a d'autre objet que l'imitation du vrai... Sur le dessin, il vous est encore permis de raisonner jusqu'à un certain point. Car, dites-moi, ne distinguez-vous pas dans la nature un homme bien fait d'avec un estropié... Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas une idée de la belle proportion? Un paysan même n'admirera-t-il pas une taille majestueuse ?... Je pousserai même la chose jusqu'à dire que, si j'en excepte l'homme de prévention et le demi-savant, je ne sache personne qui ne soit capable d'ouvrir un bon avis en voyant un ouvrage fait pour parler à l'esprit et séduire les yeux. » Echappant au contrôle des autorités et des académies, l'art s'exposera donc librement aux jugements du public mondain. Il sollicitera périodiquement ses suffrages. Parallèlement à l'institution des Salons, voici se créer la critique d'art.

Est-il besoin de souligner toute l'importance de ce fait nouveau? Hier, au temps de Le Brun et de Colbert, l'art créait en quelque sorte au-dessus et en dehors du public; il le dominait, il lui était imposé souverainement d'en haut, il s'imposait. Le règne de l'art de cour, de l'art officiel révolu, l'art se rapproche du public et se trouve naturellement en sympathie avec lui. L'artiste, pour complaire à ses juges,

désormais s'inspire de leur goût. Plus ou moins, il en subit la pression. Mais aussi, à mesure que les décisions des autorités sont moins écoutées et que le jugement des amateurs gagne en force et en influence, l'opinion générale se fractionne et se divise à l'infini. Le « sentiment particulier », ce grand ennemi de l'autorité, hier, affiche ouvertement sa prétention de trancher dans les choses de l'art, de même qu'il prétend dire son mot librement en matière de religion, de philosophie ou de politique. Des goûts divers appellent des beautés diverses. Plus de fantaisie, plus de liberté dans la façon de juger, partant, plus de variété, plus de fantaisie dans la production.

Une fois tombées les murailles de Chine qui séparaient les écoles et se dressaient entre les maîtres, l'horizon artistique ainsi ira s'élargissant de jour en jour. Quelque dix ans après le débat entre Rubens et Poussin, nul ne songera plus à remettre en question le génie du grand Flamand. Rembrandt, longtemps inconnu, prendra rang, à son tour, parmi les gloires admises, à côté de ces maîtres plus modestes mis à l'index par la censure officielle, les Téniers ou les Wouwerman, qui se verront, eux aussi, appréciés à leur valeur par les arbitres du goût et plus que jamais recherchés par les connaisseurs. Il n'est pas jusqu'aux Allemands, Durer et Holbein, qui, estimés naguère pour leurs qualités profondes, mais critiqués tout ensemble pour leur manque d'élégance formelle, ne bénéficieront de cet élargissement du goût et se verront, en dépit de leurs maladresses « gothiques », honorés du suffrage des juges les plus écoutés. A l'exclusivisme d'hier succédera un éclectisme de plus en plus compréhensif et la plus accueillante tolérance.

L'abaissement du prestige de l'Antiquité n'est pas sans aider puissamment cette transformation de la production et du goût. Rejetant toute doctrine, public et artistes s'affranchissent du même coup de la discipline antique. Sans doute, respect et imitation des Anciens demeureront longtemps encore la formule courante. Jusqu'à Winkelmann, jusqu'à la réaction antique de la fin du XVIIIe siècle et à l'avènement de David, critiques et théoriciens continueront à protester

de leur attachement aux « belles antiques ». Mais, à lire leurs déclarations, on a l'impression qu'ils ne font plus guère que répéter des formules toutes faites et rééditer des clichés obligatoires. Le culte de l'Antique est passé à l'état de religion d'habitude ; on le professe, on ne le pratique plus. Sans doute, l'Académisme connaîtra de beaux jours encore. N'a-t-il point pour lui la protection et la consécration du pouvoir, l'attrait qu'exercent sur l'artiste les faveurs, les honneurs, les fonctions officielles, les commandes rémunératrices ? Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose de changé dans l'esprit et la pratique de l'Académisme. Non seulement c'en est fini, pour une moitié de siècle, de la tutelle inquisitoriale qui, à Rome ou à Paris, astreignait le disciple à l'étude exclusive des modèles antiques et de leurs disciples modernes. Non seulement, réduisant la pédagogie à un minimum, la discipline de l'Ecole s'élargit jusqu'à encourager la libre initiative et à favoriser l'essor du tempérament (1) et le développement du sentiment personnel. La doctrine officielle se relâche de son rigorisme. Elle fait des concessions à ses ennemis d'hier. Elle en arrive à des formules de compromis. L'esprit nouveau l'envahit, elle se modernise.

Ne nous y trompons point, en effet. Donner à Rubens, le génie impulsif, la préférence sur les maîtres classiques, c'était démontrer par l'exemple d'une personnalité qui ne devait rien aux Anciens, que le naturel bien doué peut se passer de l'étude des belles antiques, donner au génie toute raison de s'émanciper, l'affranchir, en somme, de la sévère tutelle des Anciens. Or, signe des temps, l'Académie, bien loin de chercher à enrayer par des mesures prohibitives les conséquences d'une doctrine aussi subversive, contresigne de sa haute approbation les théories hérétiques. Elle souscrit aux critiques formulées contre Poussin et à la dure sentence qui condamnait le peintre de la « pierre et du gris outré ». Elle approuve le culte de Rubens, elle l'accepte avec toutes ses conséquences. A lire dans l'ordre chronologique les discours

(1) Voir Fontaine, *Doctrines d'art*, 182 et suiv.

académiques, il semble que, brusquement, de Testelin (*Discours* du 4 février 1679) à Antoine Coypel (*Discours* du 7 décembre 1720), une coupure se soit produite dans la logique et les habitudes de l'Académie. Est-ce bien un Académicien, cet esprit dégagé de tout préjugé qui déclare en plein aréopage : « Quel plaisir ne ressent point un véritable connoisseur dépouillé de prévention en comparant les Anciens avec les Modernes, de reconnoître les principes et le goût que les derniers ont su puiser dans les premiers, dont ils se sont utilement nourris, et qu'ils se sont pour ainsi dire, appropriés, et en même temps les beautés singulières et sublimes qu'ils n'ont peut-être pas su atteindre ; et reconnaître de même quelques défauts des Anciens que les Modernes renommés ont pu corriger, et quelques beautés qu'ils ont peut-être su y ajouter (1) ? »

Mais ce sont là hardiesses timides, en comparaison des audaces qui émaillent les dissertations écrites par l'orateur à la suite de son *Epître à mon fils*, sorte de traité d'esthétique, qui reçut, ô scandale ! l'approbation et les éloges de l'Académie (2). Nous y lisons, entre autres, car il faudrait tout citer, si l'on voulait donner une idée complète de l'audace qui s'y affirme : « On sait que la peinture et la sculpture parurent d'abord chez les Egyptiens et passèrent ensuite chez les Grecs qui par la supériorité de leur génie, leur application à l'étude et les glorieuses récompenses dont on les honoroit, portèrent ces deux arts à une perfection à laquelle les siècles suivants et les autres nations semblent n'avoir jamais pu atteindre. Ce ne devroit-il pas nous apprendre à ne point décider de la bonté des ouvrages, ni sur ce qu'ils sont anciens, ni sur ce qu'ils sont modernes ? Car les Egyptiens étoient les anciens des Grecs qui leur ont été supérieurs en capacité ; et les Grecs ont été les anciens des Romains, qui ont été inférieurs (3). » Et un peu plus loin, prenant à son compte la pensée de Pline : « J'admire les Anciens, mais je

(1) *Jouin*, 223.
(2) Voir le certificat d'excellence que lui décerne le Secrétaire perpétuel de l'Académie, *Jouin*, 367.
(3) *Ibid.*, 302.

ne suis pas de ceux qui méprisent les Modernes. Je ne puis croire que la nature, épuisée et stérile, ne produise plus rien de bon », il ajoute : « Ce qui nous détermine à juger d'une manière ou d'une autre, c'est la prévention que l'on a imprimée dans notre esprit et dans notre jeunesse par notre éducation. C'est la source la plus féconde de nos erreurs et de nos illusions. Il est vrai qu'ayant été élevés dès l'enfance à étudier avec respect certains auteurs anciens, nous nous sommes accoutumés à les admirer en tout, et à croire que rien ne pourra jamais les égaler, avant même que nous ayons été à portée de les connoître ; et cette prévention produite dans l'esprit des hommes par la même cause, devenant presque générale, on se nourrit du sentiment du grand nombre, et on s'y soumet plus respectueusement qu'à la force de la raison (1). » « Combien faut-il d'années, se demandoit Horace, pour donner droit à la qualité d'ancien ? Ne cessera-t-on point de se prévenir ainsi contre les modernes par la raison qu'ils sont modernes, et par la facilité que l'on a d'en jouir ; car la foiblesse de l'homme est de désirer ardemment ce qui lui est difficile d'obtenir, et c'est ce qui fait aussi l'entêtement que l'on a pour tout ce qui est étranger : c'est une illusion qui règne aujourd'hui chez les François plus qu'ailleurs, et qui a cependant été de tous les temps. Horace se plaint en mille endroits de l'entêtement des Romains pour les Grecs (2). »

Le ton de libre critique qui règne dans toutes ces déclarations, sans aucun doute eût effrayé par sa hardiesse les contemporains de Le Brun et de Colbert. Il est la note dominante dans les écrits, voire les plus orthodoxes, du XVIII[e] siècle (3). Ce sera désormais un lieu commun que les Anciens n'ont point réalisé la souveraine perfection de l'art,

(1) *Ibid.*, 305.

(2) *Ibid.*, 309.

(3) En matière de musique, le siècle nouveau rejettera, de même, le respect de l'Antiquité que l'Académie s'était efforcée de maintenir. Elle entendra proclamer sans ambages, en pleine assemblée, la supériorité de la musique moderne sur la musique ancienne. *Dissertation* de Regnauld, 27 nov. 1731 et de Cheinet, 27 mars 1748. Voir *Vallas*, 187.

qu'il est possible, partant, et permis de les corriger : que l'art étant, comme la littérature, perfectible, il est possible de faire mieux que les devanciers, en évitant leurs défauts et en profitant de leur expérience. Ici et là, en littérature comme en art, l'idée de progrès, avec tout ce qu'elle comporte de largeur et d'étroitesse, a victoire définitivement gagnée.

Ce serait peu encore, puisqu'en somme, « perfectionner » les Anciens supposerait qu'on les *continue,* si, de cette discussion pour ou contre l'Antiquité, le principe de l'imitation ne sortait élargi et transformé. Si, en effet, au plus fort de la lutte entre les Poussinistes et les Rubénistes, l'on identifie encore trop souvent ces deux termes *Nature* et *Antiquité,* définissant le but de l'art l'imitation des Anciens à travers la nature, ou de la nature à travers les Anciens, ce sera, quelques dizaines d'années plus tard, un lieu commun, que les Anciens n'ont point exploré tout le domaine du beau, que l'art, partant, peut inventer encore, découvrir et se renouveler à l'infini, en élargissant le champ de son observation et en dépassant les Anciens, bref, qu'il est plusieurs sortes de beautés possibles dans l'art, comme il est plusieurs sortes de beautés dans la nature. A l'idéal antique viendront s'ajouter d'autres conceptions du beau. « Quoique le bel antique soit la règle des proportions de la forme et de la beauté, écrira Antoine Coypel, quoique non seulement il nous guide et nous conduise à la perfection du dessin, mais qu'il élève encore nos idées au grand et au sublime, un peintre ne doit pas s'en tenir toujours là, et ne puiser qu'à cette source. Il doit avoir pour objet la nature entière, s'il veut remplir dignement la vaste étendue de son art. Car sans parler de toutes les parties de la peinture, qu'il doit étudier uniquement chez elle, ce n'est qu'en s'en remplissant vivement et en imitant avec soin les naïvetés qu'elle présente, qu'il jettera le vrai dans ses ouvrages et qu'il répandra dans ses figures, et surtout dans ses têtes, l'esprit et l'âme qui les feront paroître agir, vivre et respirer (1). »

(1) *Ibid.*, 313.

Fidèle au conseil qu'adressait Watteau à Lancret, l'artiste au lieu de « perdre son temps à rester davantage chez un maître » élargira le champ de ses études. Il étudiera d'après ce maître des maîtres : la nature. Loin de rougir de ses fréquentations journalières avec cette inspiratrice inépuisable, il s'en glorifiera, disant, comme le fera de Coyzevox son panégyriste, Fermelhuis, que l'artiste est « toujours nouveau dans chaque ouvrage, quand il s'assujettit à imiter la riche variété de la nature ». L'art a retrouvé la franchise d'accent, la naïveté, la spontanéité, la diversité d'inspiration, la souplesse de formes qu'il avait connues dans la première moitié du XVII[e] siècle, avant l'avènement de l'autoritarisme de Le Brun et de Colbert. Voici s'épanouir, en une merveilleuse floraison, cet art si profondément original du XVIII[e] siècle, qui admet toutes les formules et laisse le champ libre à tous les tempéraments, comprend les genres les plus divers et les personnalités les plus dissemblables : Watteau ou Chardin, Greuze ou Boucher, Fragonard ou La Tour, Pater ou Lancret, les Cochin ou Debucourt, toutes individualités qui, grandies — le fait est remarquable — en dehors des Écoles, et instruites à l'école vivante de la nature, ne puiseront qu'en elles-mêmes leur idéal et leurs formules.

Ajoutons, enfin : avec Colbert et Le Brun, disparaît une génération, mais aussi un idéal, mais aussi une forme de goût, nous allions dire une mentalité artistique. L'arrêt de Le Brun (19 janvier 1672) condamnant le coloris et confirmant, au nom du pouvoir, le dessin dans ses privilèges, clôt la querelle des Rubénistes et des Poussinistes, mais les conséquences du débat échappent à l'action du Premier Peintre. Comme toutes les victoires du pouvoir sur l'idée, son triomphe n'est qu'illusoire. Louvois et Mignard parvenant à la direction des beaux-arts, c'est plus qu'un changement de gouvernement qui s'opère, c'est la faillite du goût noble qui se consomme. « Qu'avez-vous donc à désirer, demande l'un des interlocuteurs de De Piles à son partenaire que ne peut satisfaire Poussin ? Qu'il se fût humanisé davantage. Il n'est pas nécessaire d'être toujours parmi les dieux ni dans la

Grèce. On aime encore à se retrouver en pays de connaissance. L'élévation sied bien dans les sujets grands et extraordinaires ; mais il faut de la médiocrité dans les médiocres. » Le temps est fini de la noblesse et de la dignité soutenues. En art, le sublime continu commence à engendrer l'ennui, comme à la cour du Grand Roi l'étiquette et l'apprêt. La solide centralisation, la forte unité d'autrefois s'effritent. Fait significatif, le parti du duc de Chartres ou le parti du duc de Bourgogne, qui accueillent les mécontents, les lassés du régime, les transfuges du grand Versailles, professent, en art aussi, des goûts dissidents. Demain comme hier, sans doute, l'Olympe prêtera ses féeries et ses décors à la mise en scène de cour, mais ses divinités « s'humaniseront ». Elles afficheront, elles aussi, ces allures dégagées, cette grâce déliée, ce charme mutin, volontiers piquant, qu'arbore dans ses manières, sa physionomie, son allure, la femme à la fin du Grand règne. Le temps du beau et du grand est révolu. Voici, avec le siècle nouveau, s'ouvrir le règne du gracieux et du joli, du sentimental ou du familier. Après les grands maîtres, les « petits maîtres ». Comme la cour, l'art déserte le Versailles majestueux et se transporte à Trianon.

IV.

Signe des temps, l'enseignement, à son tour, proclame la déchéance des maîtres anciens et rejette les éducateurs antiques comme insuffisants et inutiles.

Le français avait fait brillamment ses preuves. Rien de plus légitime donc que les efforts des « progressistes » pour lui accorder dans les écoles une place proportionnée à son crédit, à son importance, à son utilité. Le français avait détrôné le latin, l'avait dépossédé de ses privilèges séculaires de langue des sciences et de truchement international de la pensée. Il avait acquis l'universalité. La France serait-elle la seule à tenir en un rang inférieur une langue que toute l'Europe se flattait d'apprendre ? Mais, cette fois encore, le sage compromis conclu par les maîtres de Port-Royal ou de l'Oratoire entre l'emploi des langues antiques et l'usage de l'idiome national et moderne, se voyait dénoncé au profit de la langue moderne. « Outre les études nécessaires, écrit l'Abbé Fleury, le plus émancipé des éducateurs du siècle, dans son *Traité du choix de la méthode des études* (1687), il y en a de fort utiles à tous ceux qui sont d'une condition honnête, mais dont on peut se passer absolument. Premièrement le latin (1). » Autre « erreur » qu'il importe de dénoncer, ajoutait Fleury, l'on ne saurait apprendre parfaitement le latin ni aucune autre langue morte.

Au lieu de l'astreindre à un labeur qui n'a d'utilité que pour les savants, l'auteur du *Traité* prétend donc alléger l'élève d'une étude sans profit et non sans danger : habitué à parler latin ou grec, le Français moderne ne se trouvera-t-il pas déconcerté le jour où il lui faudra parler à des hommes qui portent des chapeaux et des perruques ? Renversant les rôles,

(1) 167.

l'on accoutumera, raisonne Fleury, les enfants, dès leur premier âge, à bien parler selon la pureté de la langue française, comme autrefois on leur apprenait dès les premières classes à parler latin. Au lieu de les limiter à la lecture des auteurs anciens, on leur fera lire les auteurs français. On donnera aux Modernes droit de cité dans les collèges. On leur reconnaîtra, enfin, qualité d'éducateurs. Rompant avec les méthodes scolastiques qui assignent pour but à l'éducation l'acquisition d'un savoir mort et livresque, on enseignera à l'élève les sciences. « De bonne foy, demande Fleury (1), que reste-t-il à un jeune homme sorti du collège qui le distingue de ceux qui n'y ont jamais été ? Il entend médiocrement le latin... Pour la philosophie, il n'en a que quelques idées confuses : il tient pour axiome que la nature a horreur du vide. Il croit n'avoir rien à apprendre puisqu'il a fait ses études ; s'il a assez d'esprit, il s'aperçoit qu'il ne sait pas grand chose. » S'inspirant de ce principe fondamental, qu'il faut « apprendre à devenir honnête homme et habile homme dans la profession que l'on embrasse », l'éducateur prendra donc allègrement son parti de « l'ignorance de tout ce que l'on peut se passer de connoistre, sans pour cela cesser d'estre heureux ». Il remplacera les « inutilités » du vieil enseignement humaniste par les connaissances immédiatement utilisables dans la pratique. « On ne doit nommer estudes, disait Fleury, que l'application aux connoissances qui sont utiles dans la vie. » Ces connaissances ce sont : l'histoire, la géographie, l'histoire de France, les sciences : mécanique, arpentage, trigonométrie, architecture, fortification, histoire naturelle, d'un mot, les sciences modernes, les sciences qui vivent et qui progressent. Fleury ne méprise rien tant qu'Albert le Grand ou Scot, sinon ces savants qui, en plein âge moderne, s'obstinent encore à parler latin.

L'influence de l'utilitarisme de Locke — P. Coste publiait en 1695 son traité d'éducation traduit sous le titre *De l'éducation des enfants* — renforçant les tendances si modernes du réfor-

(1) 199.

mateur français, le modernisme gagnait jusqu'à l'Université elle-même. Rollin introduisait officiellement l'étude de la langue française dans les Collèges. Sans retirer, comme l'appréhendait Longepierre (1), les Sophocle et les Euripide, les Horace et les Catulle, les Homère et les Virgile des mains de la jeunesse, pour y mettre les Tristan et les Rotrou, les Régnier et les Maynard, les Lemoine et les Chapelain, sans sacrifier l'étude des Anciens, qui restaient à ses yeux le fond de tout enseignement, il accordait droit de cité à Vaugelas et à Th. Corneille, à Bouhours et à Fontenelle dans les écoles. Il y introduisait Fléchier, Boileau, Bossuet et Racine. Le modernisme préconisé par Ramus et les novateurs de la Renaissance, élevé à la hauteur d'un enseignement d'État par le réalisme de Richelieu, défendu par Ch. Sorel (2), appelé comme une innovation nécessaire par les esprits éclairés de la fin du siècle : Pourchot, Grenan, Dagoumer, les De Montempuys, devenait article d'enseignement officiel. Avec des réserves, sans doute, et des atténuations, les méthodes de l'Université s'adaptaient aux temps. Non sans répudier cet utilitarisme dangereux que patronnait Locke quand il disait : « La poésie ne profite guère à ceux qui s'y adonnent : on y perd son temps et son argent, et l'on découvre rarement des mines d'or et d'argent sur le Mont Parnasse », l'enseignement, fond et forme, se modernisait. La tradition, cette fois encore, se voyait battue en brèche par les partisans du progrès.

(1) *Discours sur les Anciens*, 185.
(2) Fin du t. I de la *Science universelle*, 35-37, entre autres. Voir aussi Roy, *Sorel*, 375.

V.

Ainsi, nouveauté grosse de conséquences, l'enseignement, si timidement que se réalisât dans la pratique la théorie des réformateurs, se mettait en harmonie avec les besoins de l'esprit nouveau, et, dans une mesure encore modeste, contribuait à préparer cette génération nouvelle, qui, selon La Motte, devait achever l'œuvre commencée et libérer définitivement l'esprit humain du préjugé et de la routine. « Tout notre espoir est dans une génération nouvelle, dans une génération qui n'ait point encore fléchi sous les autorités et qui n'ait pas crié pendant trente ou quarante ans au miracle, et qui, par la longue habitude de se passionner ainsi, n'ait pas pris une espèce d'engagement contre la raison (1). »

Et, de fait, en matière de philosophie, comme en matière de poésie, le siècle s'est désabusé du « préjugé grossier de l'Antiquité ». L'autorité, pour employer l'expression de Fontenelle, a cessé d'avoir plus de poids que la raison. Allégée du poids mort de l'Aristotélisme et du verbalisme scolastique, la recherche philosophique redevient intense comme aux plus belles années de la Renaissance. Il semble que le génie humain ait hâte de se dédommager de sa longue tutelle et jouisse avec ivresse de sa liberté reconquise. La philosophie se fait accueillante et s'ouvre largement aux nouveautés. Les idées d'Outre-Manche se vulgarisent en France. Locke et Newton le disputent à Descartes. Les conceptions, les idées jaillissent, s'engendrent, se multiplient à l'infini. L'esprit humain reconnaît son domaine et jalonne fiévreusement sa route. Devançant les temps, les intuitions d'un Diderot deviennent quelques-unes des grandes conceptions de l'avenir. La raison pénètre dans tous les domaines et s'y installe en maîtresse souveraine. Tout pouvoir à la raison !

(1) *Réflexions sur la critique*, 36.

Après s'être « entraînée », en quelque sorte, à la libre critique, et avoir essayé ses forces au cours de la *Querelle*, la raison élargit de plus en plus son action et se fait combative. La puissance de la tradition ruinée, en matière de littérature, au tour de la tradition religieuse de subir ses attaques et ses critiques. Dès la fin du XVIIe siècle, elle commence à pousser des pointes offensives sur le terrain réservé jusque-là par le *distinguo* formel de Pascal, de Descartes et de Malebranche. Après s'être attaquée au surnaturel [*Pensées diverses à l'occasion de la comète* (1682), *Histoire des oracles*, *Histoire de l'origine des Fables* (1687)], elle s'en prend à la révélation. Prudemment d'abord, et comme sous le manteau, abritant ses attaques derrière le rempart d'une érudition compacte, glissant ses audaces parmi l'amoncellement des gloses, des notes, des renvois, ainsi chez Bayle — diplomatiquement, avec des sourires, des allures détachées, un air de ne pas y voir malice, ainsi chez Fontenelle, elle commence à ruiner le prestige de l'autorité et à miner l'édifice du dogme. Le secret du lieu saint une fois trahi par les gardiens mêmes du sanctuaire, les matières théologiques livrées au grand jour de la publicité et exposées à la curiosité de tous, au cours des luttes qui remplissent les deux dernières décades du siècle : luttes entre Gallicans et Ultramontains, entre Jansénistes et Jésuites, entre Bossuet et Fénelon, le public prend l'habitude de dire son mot dans les questions de religion. Et c'est, encouragé par la complicité de l'opinion, le duel sans fin entre l'esprit d'examen et l'esprit theologique, et c'est, acharnée, la lutte aux mille épisodes, qui remplit l'histoire du XVIIIe siècle, entre la « Philosophie » et l'Église. Aidée par les conjonctures, favorisée par les dissensions profondes qui agitent le clergé et divisent l'opinion, enhardie par l'irrésolution, les fluctuations du pouvoir, la raison passe au crible les dogmes, discute et « raisonne » la vérité révélée et l'enseignement de l'Église. Le rationalisme ébranle et détruit, mais aussi il reconstruit. Épilogue suprême d'un siècle d'assaut et de combat, la Révolution dresse des autels sur le parvis des temples déserts et y fait trôner la déesse Raison.

Au tour de la croyance monarchique de subir les assauts de la « Philosophie » et de se voir discutée, soumise à une critique impitoyable, finalement battue en brèche par la raison investie de tout pouvoir. Une fois déçues les espérances qu'avaient fait naître les premiers actes du Régent et passée la lune de miel de l'opinion et du pouvoir nouveau, elle livre à l'examen l'institution politique. Cette fois encore, les circonstances se chargent d'enhardir ses curiosités. Partagé entre son instinct de conservation et les exigences croissantes du moment, aux prises avec tous les partis, tiraillé entre les Jansénistes et les Jésuites, tour à tour allié et ennemi de chacun d'eux, en butte aux remontrances des Parlementaires et de l'opinion bourgeoise, le pouvoir, de quelque nom qu'il s'appelle : Dubois ou Fleury, Bourbon ou Choiseul, se trouve livré, affaibli et désarmé, aux assauts de la critique. Compromise par les vices ou les faiblesses de ses représentants, la monarchie de droit divin voit s'organiser contre elle le parti de la raison. Il s'attaque à la base de l'édifice : il ruine le dogme de l'investiture divine et oppose à la monarchie traditionnelle d'origine providentielle, la monarchie parlementaire fondée sur les lois, les lois, c'est-à-dire « les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses ».

La philosophie, avait dit Descartes, doit travailler à la réforme de la société et se proposer avec la science d'être utile au genre humain. Le XVIIIe siècle tire les conclusions des prémisses formulées par le fondateur de la méthode. Fort de sa croyance au progrès, il emploie la philosophie à l'amélioration de l'ordre de choses existant. Non contente de critiquer et de détruire, la raison se fait créatrice. Elle rebâtit sur des principes rationnels l'édifice fondé hier sur l'autorité et la tradition. En politique comme en littérature et en art, à l'idée d'autorité, idée de conservation, se substitue l'idée de progrès, idée de transformation.

Affranchie de l'autorité, la science, elle aussi, agrandit son domaine et travaille avec des forces renouvelées à la conquête de l'univers. Rejetant l'Antiquité, elle revient à l'étude directe des choses et reprend contact avec la nature. La scolastique

qui philosophait sur les mots et les idées, sans examiner les choses elles-mêmes et se bornait à « raisonner », comme si, écrivait Fleury, « il n'y eût point d'animaux pour faire des Anatomies, ny des plantes, ou des minéraux pour en éprouver les effets ; comme si les hommes n'eussent point eu l'usage des sens pour reconnoître la vérité de ce que les autres avoient dit, en un mot, comme si la nature n'eût plus été au monde pour la consulter elle-même » (1), fait place à une science qui veut savoir au lieu de croire, et prétend consulter directement la nature au lieu d'interroger sur elle les maîtres anciens. « On a quitté, écrivait Fontenelle, une physique stérile et qui depuis plusieurs siècles en étoit toujours au mesme point ; le règne des mots et des termes est passé ; on veut des choses ; on établit des principes que l'on entend ; on les suit, et de là vient qu'on avance. L'autorité a cessé d'avoir plus de poids que la raison ; ce qui estoit reçu sans contradiction, par ce qu'il l'estoit depuis longtemps, est présentement examiné et souvent rejeté ; et comme on s'est avisé de consulter sur les choses naturelles la nature elle-mesme plutost que les anciens, elle se laisse plus aisément découvrir, et assez souvent pressée par les nouvelles expériences que l'on fait pour la sonder, elle accorde la connaissance de quelqu'un de ses secrets (2). »

Ce sera dès lors une idée courante, que la recherche scientifique ne saurait être féconde que si elle s'affranchit de tout « préjugé » et rompt avec la superstition des « Maîtres », dont le culte, en effet, avait, au cours du siècle, contrarié, paralysé plus d'une découverte, et contribué à la stérilité relative de l'effort scientifique. « Si les grands hommes de ce siècle, écrivait Fontenelle, comme toujours bon prophète de l'avenir, avaient des sentiments charitables pour la postérité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, et d'aspirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits que l'admiration excessive des anciens. Par ce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Aristote, et

(1) *Traité des études*, *Physique ou Médecine*, X.
(2) *Histoire de l'Académie*. Préface de 1666.

qu'on ne cherchoit la Vérité que dans ses écrits énigmatiques, et jamais dans la nature, non seulement la philosophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abime de galimatias et d'idées inintelligibles d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vrai philosophe ; mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis..... Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera, et que l'on se désabusera généralement du préjugé grossier de l'antiquité. Peut-être ne durera-t-il pas encore long-temps ; peut-être, à l'heure qu'il est, admirons-nous les anciens en pure perte, et sans devoir être admirés en cette qualité là. Ce seroit un peu fâcheux (1). »

Ainsi autorisée à toutes les audaces, la science se voyait pourvue des moyens qui devaient lui assurer un si brillant développement dans l'avenir. La réforme de l'Académie des sciences, qui, en 1699, vient substituer au système infructueux de la recherche « officielle » et du travail à programme, la recherche individuelle, non sans maintenir une étroite liaison entre les savants, fait au spécialiste un devoir de l'investigation active, et lui donne les moyens matériels nécessaires à l'étude des faits : voyages, instruments, outillage scientifique. Avec la « seconde naissance » de l'Académie coïncide un nouvel essor, une renaissance de l'activité scientifique.

Les sciences se pénètrent les unes les autres et combinent leur action. Les Académies se multiplient du Nord à l'Est de l'Europe et échangent leurs lumières : une vaste cosmopolis intellectuelle rassemble les savants de toutes les patries. L'idée de progrès encourage leur effort. « Pour avoir le sentiment réfléchi de sa puissance, écrira Pierre Leroux, il faut avoir agi. L'être qui a agi, satisfait de lui-même, médite sur la force qu'il a déployée ; il se rend témoignage et comprend ce qu'il pourra en voyant ce qu'il a pu et comment il a pu (2). » Devinée en quelque sorte d'instinct, vécue, célébrée

(1) Fin de la *Digression*.
(2) *Rev. Ency.*, LVII, 490.

d'enthousiasme par les hommes de la Renaissance, constituée dans ses parties essentielles par ses philosophes et ses hommes de science, formulée avec une rigueur toute scientifique par Pascal et Fontenelle et vulgarisée par les modernes au cours du XVIIe siècle, l'idée de progrès scientifique est passée définitivement dans la publicité et se fait de plus en plus agissante.

Sans doute, appliquée par Perrault et Fontenelle aux choses de l'art et de la littérature, elle se fausse et s'égare, compromise qu'elle est par le trop d'extension qu'ils lui donnent et par la rigueur trop géométrique de leur raisonnement. Mais, une fois apportées les corrections nécessaires à la formule des modernes, une fois assouplie la définition par trop rigide qu'en donnaient les Perrault et les Fontenelle, elle se retrouvera capable de fournir une longue et féconde carrière. Le départ fait plus strictement entre ce qui, des connaissances de l'esprit, est perfectible, et ce qui, dans l'activité humaine, échappe, dira un Turgot, à la nécessité fatale et comme mathématique du perfectionnement, réhabilités enfin les droits de la personnalité et du génie qui, lui, n'est fils de personne, l'idée se fortifiant de toutes les découvertes des sciences et des acquisitions de la philosophie et de l'expérience, s'assiéra sur une base de plus en plus large. Comparant le développement de l'humanité à celui d'un homme « qui n'aura point de vieillesse *et* sera toujours capable des choses auxquelles sa jeunesse était propre, et le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité », Fontenelle prépare et annonce la définition du « progrès indéfini » telle que la formuleront Condorcet et Auguste Comte. Les modernes ouvrent des perspectives illimitées à la raison et à la science et rien ne permet mieux de mesurer l'influence profonde de la *Querelle des anciens et des modernes*, que l'importance de plus en plus prépondérante qu'acquiert cette idée dans la vie du siècle nouveau. Elle inspire la réforme politique. Elle commande la philosophie. Elle fournit un appoint à tous les systèmes. On pourrait, en fonctions de l'idée de progrès, écrire l'histoire du XVIIIe siècle.

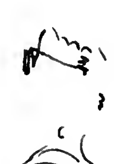
VI.

En résumé, et à ne tenir compte que des résultats de ce que l'on est convenu d'appeller « La première période de la Querelle », l'on peut dire : la *Querelle des anciens et des modernes* opposant le « sentiment particulier » à la tradition, émancipe la raison de l'autorité et met fin au règne du dogmatisme. Dès la fin du XVIIe siècle, la cause des modernes dans le domaine de l'art et de la littérature, comme sur le terrain de la philosophie et des sciences, a partie définitivement gagnée. Dans l'histoire des idées françaises, la *Querelle* marque un point tournant : elle est comme l'étape intermédiaire qui relie le siècle du libre examen au siècle de l'autorité, et, pour employer l'expression de Leroux, établit une continuité entre le XVIIIe siècle et son devancier. Mais il y a plus encore, et à considérer l'appoint essentiel qu'elle fournit aux philosophes du XVIIIe siècle, à suivre le retentissement qui en prolongera l'écho à travers les siècles prochains, l'on peut dire qu'elle marque une date capitale dans l'histoire de la pensée européenne. Les modernes du XVIIe siècle continuent l'œuvre d'émancipation commencée par la Renaissance et compromise par la réaction dogmatique du XVIIe siècle. La *Querelle* consomme la défaite de l'esprit d'autorité battu en brèche une première fois par la Réforme et l'Humanisme.

Proclamant hautement les droits du libre examen, les modernes préparent cette émancipation décisive de l'*individu,* ce triomphe de l'*individualisme* que consacrera définitivemeut la révolution romantique.

« Les idées de progrès nécessaire et continu, écrira Auguste Comte (1), n'ont commencé à acquérir une vraie consistance philosophique, et à provoquer réellement un

(1) *Cours de philosophie positive*, 47e leçon, 234.



certain degré d'attention publique, que par suite de la mémorable controverse qui a ouvert, avec tant d'éclat, le siècle dernier sur la comparaison générale entre les anciens et les modernes. Cette discussion solennelle, dont l'importance a été jusqu'ici peu sentie, constitue, à mes yeux, un véritable événement, d'ailleurs convenablement préparé, dans l'histoire universelle de la raison humaine, qui, pour la première fois, osait proclamer enfin directement son progrès fondamental. »

APPENDICES

APPENDICE I

Sommaire du *De Prisca Celtopædia* de Jean Picard.
Quid in singulis libris speciatim contineatur.

Ostenditur primo libro quanta sit apud multos auctores incertitudo super ijs qui literas ac disciplinas primi coluerint : adhæc quantum cæcutiant, quàmque varient inter se plerique scriptores, qui Gallos aut per malitiam, aut per ignorantiam merita literarum laude priuent : denique recentissimis, et veluti nuper natis Græcorum (qui aliorum omnium facta suis semper attribuere soliti sunt) mendaciis nihil esse credendum : itémque literas longè antiquiores esse, quàm ab illis traditum sit.

Altero docetur quantum literis et eruditione claruerint prisci Galli, qui plus octingentis antè annis Græcè philosophati sint, quàm Græci elemēta literarū à Cadmo fuerint assequuti : apud quos etiam constet quatuor præstantissimorum philosophorum genera, Samotheorū videlicet, Saronidarum, Druidarum, et Bardorū successiuè floruisse : qui omnes et eloquentiæ cultores fuerunt, et exactam cuiusuis scientiæ cognitionem habuerunt.

Tertio Græciam à Gallorum populis illustratam olim fuisse : ipsisque maioribus nostris linguam illam, qua usi sunt Græci, tritam admodum fuisse ac familiarem : quam postea unà cum literis ac disciplinis rudi Græciæ contulerunt.

Quarto adducuntur quàm plurimæ dictiones merè Græcæ, quæ hodie in vulgari nostro sermone quasi ipsius Græci sermonis reliquiæ passim à doctioribus obseruantur, ac notantur. Deinde monstratur undenam effectum sit, ut aliud postea Gallis idioma contigerit. Insuper quibus causis linguæ ipsius immutatio tribuenda sit : et quantis mutationibus obnoxium fuerit tam Gallicum idioma, quàm aut Latinorum, aut quoduis aliud.

Postremo recentiorum quorundam supercilia retunduntur, qui Gallos contumeliose barbaros appellare non verentur, cùm tamen infinitis penè annorū spatiis literas prius habuerit Gallia, quàm vel Græcia vel Italia : constétque Italos plurimum et adiumenti et ornamenti à nostris habuisse. Cæterùm quàm peruerse faciant, qui barbariem iis obtrudant, qui nec literarum, nec bellicæ fortitudinis gloria illis unquam fuerint inferiores, quin potius, si res propius examinetur, aliquantò superiores.

APPENDICE II

II. Extraits du : *Traité de la Vicissitvde ou variete des choses en l'vnivers, et concvrrence des armes et des lettres par les premieres et plvs illustres nations du monde, depuis le temps où a commencé la ciuilité, et memoire humaine iusques à present.*

Plvs s'il est vray ne se dire rien qvi n'ayt esté dict au parauant : et qu'il conuient par propre inuentions augmenter la doctrine des anciens, sans s'arrester seulement aux versions, expositions, corrections, et abregez de leurs escrits. Par Loys le Roy, dict Regius, Paris, 1577.

Les quelques passages cités donneront une idée de l'importance de ce livre capital au point de vue qui nous occupe, sorte de *Parallèle des anciens et des modernes* avant la lettre.

Sommaire du Livre X.

Comment en cest aage ont esté restituees les langues et disciplines, apres qu'elles auoient esté delaissees enuiron douze cents ans, ayans receu de nouueau grande lumiere et addition, où sont considerees les merueilles du siecle present par l'Europe, Asie, Affrique, terres neuues, en Orient, Occident, Septentrion, Midy, commencees au grand et inuincible Tamberlan, duquel la puissance, vaillance, et felicité est succintemēt representee. Durant le regne duquel cōmença la restitutiō des lettres et des arts : par quels personnages et comment elle a esté continuee en diuerses nations. Les princes qui plus l'ont fauorisee. D'auantage comment plusieurs belles choses incogneuës à l'antiquité, ont esté nouuellement trouuees : singulierement l'Imprimerie : addresse de nauiguer par l'eguille d'acier frottee sur la pierre d'aymant, monstrant tousiours le poinct respondant au lieu où l'on imagine le pol arctique : moyennant laquelle tout l'Ocean a esté nauigué, et le monde vniuersel cogneu. Puis la canōnerie qui a faict cesser tous autres instruments militaires anciens, qu'elle surpasse en impetuosité, violence, vistesse. Item comment parmy les merueilles de ce siecle s'est manifestee la grosse verole, maladie nouuelle et estrange,

incogneuë parauant : et se sont esleuees sectes en tous pays qui ont beaucoup alteré le repos publicq, et refroidy la charité mutuelle des personnes.

Sommaire du Livre XI.

Ce siecle est compare aux precedens plus illustres en faicts d'armes, conduitte d'estats, excellence des lettres, perfection d'ouurages, nouueauté d'inuentions, nauigations non attentees iamais au parauant, et decouurements de terres neuues incogneuës à l'antiquité : pour sçauoir en quoy sommes inferieurs ou egaux aux anciens, et en quoy deuons estre preferez. Premierement est conferee la militie moderne auec l'ancienne Grecque et Romaine. Cōparé Tamberlan auec Ninus, Sesostris, Cyrus, Darius, Alexādre, Arsaces, Hannibal, Iule Cesar, Constātin, Attila, Charlemaigne. Puis suyt la comparaison des Royaumes, Empires, Monarchies et Republiques modernes auec les anciennes. Des nations militaires, armees, batailles par mer et par terre, sieges et assaux de forteresses. Des nauigations et decouuremens de païs, peregrinations, et voyages par terre. De la richesse du temps present auec celle du passé. Des meurs de ce siecle auec les precedens. Finablemēt de la literature moderne auec l'ancienne en philosophie, eloquence, iurisprudence, politique, medecine, poesie, Astrologie, cosmographie, et autres mathematiques. Puis vient la conclusion de l'œuure par laquelle est resoluë la vicissitude en tous affaires, et comment il est à craindre qu'estans paruenuës à si grāde excellence la puissance, sapience, disciplines, liures, industrie, ouurages, cognoissance du mōde, ne dechoient autrefois comme ont faict par le passé.

Sommaire du Livre Dovzieme.

Considere donc que les choses humaines variables mōtees au plus haut soit disposees à trebucher, et que la vertu et malice sont venues à leur cyme et comble : doutant que parmy tant de partialitez et heresies dont le monde est plein, et les guerres qui nous menassent de toutes parts, que les lettres ne viennent autrefois à mespris et soient autant laschement negligees qu'elles ont esté diligemment cultiuees : à fin d'obuier à tel malheureux et aduertir les studieux d'y remedier en tant qu'il leur sera possible i'ay adiouté vne inquisition sur le propos commun des hommes : par

lequel ils ont tousiours maintenu et maintiennent. Ne se dire rien qui n'ait esté dit au parauant : où ie m'efforce monstrer en rester beaucoup à dire, et la verité n'estre entierement decouuerte, n'y tout le sçauoir occupé par nos deuanciers : admonnestāt les doctes essayer par propres inuentions adiouter ce qui default aux disciplines, faisans pour la posterité ce que l'antiquité a faict pour nous : à fin que le sçauoir ne se perde, ains prenne de iour en iour accroissement.

Sommaire du Livre Dovzieme.

S'il est vray ne se dire rien qvi n'ait estè dict paravant, et qv'il convient avgmenter par propres inuentions la doctrine des anciens, sans s'arrester seulement aux versions, expositions, corrections, et abregez de leurs escrits.

Les commencemens des disciplines ont esté petis, et la plus grande difficulté a esté à les inuenter premierement, puis par l'industrie des sçauans ont esté peu à peu augmentees, en corrigeant les choses mal obseruees et suppliant les omises : sans toutefois qu'il y en ayt encore d'absolue entierement, à laquelle lon ne puisse faire addition. Rien n'est commencé et acheué ensemble, mais par succession de temps croist et amende, ou deuient plus poly. Si ont esté trouuez presque tovs les arts par l'vsage et experience, puis dressez par obseruation et raison. Consequemmēt reduicts en meilleure forme et plus certaine par diuisions, definitions, argumentations, demonstrations, par préceptes et reigles vniuerselles tirees de nature, esloignees d'opinion, et tendantes à mesme fin. Non en s'arrestant à ce que les premiers auoiēt faict, dict, escrit : ou en les imitant seulement, à la maniere des paresseux et lasches de cueur : Mais en y adioutant par les suruenans du leur, ainsi que les matieres de temps en temps se decouuroient, et esclarcissoient, demeurant ordinairement l'honneur aux derniers cōme plus exquis et accomplis. A l'exemple desquels deuons prendre courage de trauailler, avec esperāce de nous rendre meilleurs qu'eux. aspirans tousiours à la perfection qui n'apparoist encore nulle part, restās plus de choses à chercher qu'il n'y en a de trouees. Et ne soyons si simples d'attribuer tant aux anciens, que les croyons auoir tout sceu et tout dict, sans rien laisser à dire à à ceux qui viendroient après eux. Ils n'ont esté si arrogans de vouloir qu'on ne touchast aux matières qu'ils auoient traittees. Mais au contraire considerans la difficulté du sçauoir, et l'imbecillité

humaine, ils ont exhorté les autres à y trauailler, en parlans plustost pour les exciter, que retarder d'escrire. Ne pensons pas que nature leur ait ottroyé toutes ses grâces, à fin de demeurer sterile à l'aduenir : ains que comm' elle a par le passé produict certains illustres personnages : qui ont manifesté beaucoup de ses secrets : aussi qu'elle en peut encore produire, qui par influence du ciel et inclination singuliere, par viuacité d'entendement, et perseuerance de labeur, paruiendront ou l'expérience longue, obseruation soigneuse, et raison subtile n'ont penetré iusques à present. Elle est mesme qu'elle estoit és saison plus illustres. Le monde est tel que parrauant. Le ciel et le temps gardent l'ordre que faisoient. Le soleil et autres planetes n'ont changé leurs cours, et n'y a estoille muee, les elemens ont mesme puissance, les hommes sont faicts de mesme matiere, et mesmement disposez qu'ils estoient anciennement. Et n'estoit la manière de viure corrompue de laquelle vsons, preferans l'oisiueté à diligence, le plaisir à l'vtilité, les richesses à vertu : rien n'empesche que cest aage n'elevast en philosophie d'aussi eminens personnages que furent Platon et Aristote, ou en medecine qu'Hippocrates et Gallien, ou ès Mathematiques qu'Euclide, Archimède et Ptolemee. Apres l'ayde que nous receuōs de leurs liures, apres tant d'exemples dont nous a instruit l'antiquité, apres tant d'obseruatiōs et inuentions faittes depuis eux, apres si longue experience de toutes choses. Tellement qu'à bien considérer, il n'y eut iamais siecle plus heureux pour l'auancement des lettres que le present : si considerans la brieueté de la vie humaine, nous deliberions employer l'estude et industrie entiere au vray sçauoir : delaissees toutes curiositez et subtilitez inutiles, qu'il est plus expedient ignorer qu'entendre. Sapience n'a accōpli son oeuvre, beaucoup en reste et restera. et iamais l'occcasiō ne se perdra d'y adiouter. Verité se présente à tous ceux qui la veulent chercher, et sont capables de la receuoir : iaçoit que Democrite se plaignist qu'elle est cachee en vn lieu si profond cōme vn puis, d'où à son aduis n'est possible la tirer. Quiconque y vacquera à bon escient, il trouuera tousiours à besongner. To' les mysteres de Dieu, et secrets de nature ne sont decouuerts à vne fois. Les grandes choses sont difficiles et tardiues à venir. Cōbien en y a il non encore reduittes en art ? Combien en auons nous premierement cogneuës en ce temps ? Ie dy nouuelles terres, nouuelles mers, nouuelles formes d'hōmes, meeurs, loix, coustumes : nouuelles herbes, arbres, racines, gommes, liqueurs, fruicts : nouuelles maladies, et nouveaux remedes : nouueaux chemins du Ciel et de l'Ocean non essayez parauant,

nouuelles estoilles veuës? Combien en resteront d'autres à cognoistre à la posterité ? Ce qui est maintenant caché viendra avec le temps en euidence, et s'esmerveilleront nos successeurs que layons ignoré. Marc Varron atteste qu'en l'espace de mil ans les arts furent inuentez et augmentez, qui iusques à present n'ont esté accõplis. Mais si la perfection n'a esté encore trouuee, ce n'est pas à dire qu'elle ne se puisse trouuer. Car les choses tenuës auiourd'hui les plus grãdes et plus admirables, ont cõmẽcé en quelque saison. Et ce qui est tres bon n'estoit point parauant, mais est creu peu à peu, amendant de temps en temps. Certainemẽt l'excellence en toutes choses est tardiue, difficile et rare : se trouuãt à grãd peine en plusieurs centaines et millaines d'ans, entre infinis estudians, vn personnage digne d'admiration, vrayment sçauant et eloquent : qui auec le bon naturel, viuacité et subtilité d'entẽdement, experience et vsage d'affaires, aye la constance et patience de perseuerer requise à l'execution de telle entreprise. Ce nonobstant il ne faut perdre courage et desesperer. Car ores qu'il y ait peu d'espoir de preceder les meilleurs : c'est honneur de les suyure, et s'il n'y a moyen de les attaindre, il est louable de les seconder ou tiercer. Il est donc raisonnable d'appliquer l'industrie à la recherche de vérité, comme ils ont faict, et essayer d'augmenter la doctrine des precedens : sans s'asseruir tant à l'antiquité qu'on ne face rien pour son aage, et qu'on n'aye soin de la postérité. D'auãtage beaucoup de choses inventees par les anciens sont perduës. La sapiẽce Egyptienne, Persienne, Indienne, Bactrienne n'est venue iusques à nous. Plusieurs bons autheurs Grecs et Latins ne se trouuent. Et entre les restans peu y en a de cõuenables aux moeurs et affaires presens, Lon ne bastit auiourd'huy à la mode de Victruue, laboure ou plãte selon Varron ou Columelle, repaist ou prend medecine à l'ordonnãce d'Hippocrates et Gallien. Ne iugeons selon le droict ciuil Romain, plaidons cõme Demostheme et Ciceron ; gouuernõs les republiques par les loix de Solon et Lycurgue, ou suyuãt les obseruations politiques de Platon et Aristote. Ne chãtons comme les anciens, guerroyons cõm' escrit Vegece : estant l'art militaire changé et muees les armes offensiues et defensiues. Ptolemee en la Cosmographie aduertit de croire aux plus recens voyageurs, touchãt la lõgitude et latitude des lieux. Aristote dit que la quadrature du cercle se peult sçauoir, mais qu'elle n'est encores inuãtee. Platon afferme la Geometrie imperfaitte en son tẽps, et que la stereometrie et cubique luy defailloient. Les calculations celestes ne se trouuent toutes iustes Vesalle obseruant curieusement l'An-

tomie, y a trouvé plusieurs poincts omis par Aristote et Gallien. Pline se glorifie d'auoir adiousté en l'histoire des animaux, ce qu'Aristote auoit ignoré. Leonicene argue Pline de mēsonge et erreur en plusieurs passages. Auen Reis a escrit contre Gallien. Gallien contre Aristote. Aristote contre Platon. Il n'y a autheur si accōpli, auquel on ne desire ou puisse reprendre quelque cas. Qui pis est, il y en a de si addonnez et affectiōnez à l'antiquité, qu'ils ignorent le temps et pays où ils viuent. Ils sçauent cōment se gouuernoient entierement Athenes, Lacedemon, Cartage, Perse, Egypte, ignorās les affaires de leur païs, auquel sont estrangers. Comme s'en trouue assez par deça qui discourent de l'Aréopage, ou des comices Romains, n'entendans rien au conseil de France, maniement des Finances, et ordre des Parlemens. N'est-ce donc abuser de l'estude et des lettres ? que de s'amuser seulemēt aux anciens, et n'essayer à produire nouuelles inuentions conuenables aux moeurs et affaires de son temps ? Quand cesserons-nous de prendre l'herbe pour le bled, la fleur pour le fruict, l'escorce pour le bois ? ne faisans que traduire, corriger, cōmenter, annoter, ou abreger les liures des anciens ? Lesquels s'ils en ussent ainsi vsé : se proposans de n'escrire ou dire, sinō ce qui auoit esté escrit ou dit autre-fois, nul art eust esté inuenté, ou tous fussent demeurez en leurs commencemens, sans recevoir accroisssement. Les imitateurs perpetuels et tousiours translateurs ou comentateurs cachez soubs l'ōbre de l'autruy sont vrayement esclaves, nayans rien de genereux, et n'osans quelquefois faire ce qu'ils ont apprins longuement. Ils ne se fient iamais d'eux mesmes, et suyuēt les premiers és choses où les posterieurs n'ont accorde auec les precedens : mesmement en celles qui ne sont encore cherchees, et ne seront iamais trouuees, si lon se cōtente de ce qui est desia inventé sans rien y adiouter. A ceste occasion icy respōdray doresnavant à ceux qui obiectent y auoir trop de liures.

Certainement si tout ce qui a esté escrit par les anciens philosophes, historiens, orateurs, poëtes, medecins, theologiens, iurisconsultes estoit parvenu iusques à nous : tout seroit plein de liures, et ne fauldroit auoir par les maisons autres meubles que liures. Lon seroit contrainct marcher, coucher, et s'asseoirs sur liures. Encores en reste il tant, et s'en faict de iour en iour, que l'aage humain ne pourroit suffire à lire non seulemēt les escrits en plusieurs disciplines, mais en vne particuliere : et rarement en voit lon entiers les inuentaires. La pluralité est plustost a charge qu'instructiō, et est trop meilleur s'arrester à peu qui soient bons, que

vaguer par plusieurs mauuais. Lucien blasme vn ignorant qui se glorifioit d'auoir beaucoup de liures, et Marcial se mocque d'vn autre qui pensoit pour cela d'estre reputé sçavant. Sept cens mille liures se trouuoiēt en la bibliotheque d'Alexandrie, qui furent par inconuenient de feu tous bruslez ensemble. Les sçauans y portoient leurs liures de toutes parts : comme au Theatre de doctrine, et les recitoient au Musee illec estant, és ieux ordōnez à l'hōneur d'Apollon et des muses : receuās les vaincueurs grāds presens au sceu et bruit de tout le monde. Tellemēt que nul estoit estimé sçauant, qui n'y eust gaigné quelque pris. Tite Liue appelle celle grande librairie œuure belle de la magnificence et sollicitude royale. Mais Seneque dict que ce fut magnificence, ou sollicitude, ains vn Luxe studieux, et encore nō studieux : par ce que les Roys Ptolemees ne l'auoient dressee pour seruir d'estude, ains de spectacle. Comme lon void assez de particuliers qui en assemblent beaucop de bien imprimez reliez et dorez : pour seruir de parade seulemēt, esquels ne regardēt iamais, ny permettent aux autres d'y regarder, craignans de les souiller.

. . . .

Le Roy démontre qu'au cours des temps il y a eu infiniment de livres. « mais un nombre non moins infini detruict.» Il continue:

Si sont differens les liures selon la disposition des temps, et naturel des pays esquels ils sont faicts, et les opinions des autheurs qui les escriuent, Ne plus ny moins que les vins changent selon le terroir, qualité de l'air, et disposition de l'annee, nature de la vigne, et industrie du vignerō. Chaque aage à son genre peculier de parler. Chasque nation et aage sa phrase escriuants les Grecs et Latins, d'vne sorte, les Hebrieux, Chaldees et Arabes de l'autre. Tous ne sont de duree : et comme s'en faict beaucoup legerement, ainsi se perdent ils incotinēt. Aucuns sont laissez pour l'obscurité ou subtilité trop affectee, et barbarie qui est en eux. Les autres mesprisez comme inutiles, ou cōsommez à la lōgue, ou perdus par guerres, changemēs de langues, et de religions ou mal trāscrits, ou corrompus, ou faulsement supposez. Es autres n'y a que redittes ennuyeuses en changeant l'ordre et les termes. Pline seigneur de grāde lecture dit qu'en conferant les autheurs, il a trouué les vieils transcrits de mot à mot par les prochains d'eux, taisant leurs noms, et aymans mieux estre surprins en larcin que de recognoistre la debte. Les respectez ici comme sacrez, sont bruslez ailleurs par abominatiō. Les affectez à certaine secte, religion ou profession, sont leuz par gens de la mesme secte, religion et profession seulement. Les

poesies, oraisons, epistres, annales et histoires, comedies, tragedies ne se voient que par les entendans la langue en laquelle sont escrittes, et hors icelle perdent cōmunément leur grace. Il n'y en a point qui plaisent et satisfacent à toutes ges, ou qui soient receuz en tous lieux, s'ils ne sont faicts meurement, avec grand iugemēt et profond sçauoir, par singuliere grace de Dieu, et rare bonté de nature ; resistans à la vieillesse enuieuse, et se garantissans du silence de longue oubliance. Tels que semblent estre ceux de Platon, Aristote, Hippocrates, Ptolemee, lesquels ne s'arrestans aux images des choses, et ombres des opiniōs, ont philosophé droittemēt, et partant ont eschappé l'iniure du temps, du feu, de l'eaue, des guerres, entre tāt de nations et sectes contraires, traduicts en plusieurs lāgues, gardans tousiours mesme grace, que s'ils venoient d'estre faicts. Car ainsi que le tēps abolit les opiniōs mal fondees, ainsi cōfirme il les iugemēs infaillibles de la nature intelligente et sage, augmentant tousiours la reputation des escriuans, qui l'ont mieux obseruee et entenduë. Le iugement du temps decouure à la fin les occultes fautes de toutes choses, et qui pour estre pere de verité et iuge sans passion, a tousiours accoustumé de donner iuste sentēce de la vie ou de la mort des escritures.

Or puis que les arts et sciences commencent, croissent, muent, sont conseruees par soin, diligence, souuenance, meditation : et perduës par nonchalence, paresse, oubliance, ignorance : estant tres-requis que verité demoure entre les hommes. Necessairement il fault que les premieres abolies, autres se mettēt en leur place, et les vieils liures perdus où elles sont cōtenues, s'en facent de nouueaux. Cōme les autres choses subietes à mutatiō ont besoin de cōtinuelle generatiō, pour se renouueller, et maintenir chacune en son espece. Ainsi couiēt il pourueoir aux lettres, en cherchāt nouuelles inuētiōs au lieu des perdues, chāgeāt ce qui n'est biē, ou adioutāt ce qui defaut : à fin que ne se perdēt : ains aillēt tousiours en amendant. Car estant l'vniuers constitué de deux choses, dont les vues sont sont perpetuelles, les autres muables et corruptibles : il est certain que les perpetuelles, comme le ciel, le soleil, la Lune, et autres astres, demourent constamment en mesme estat. Mais les muables commencent et finissent, naissent et meurent, croissent et diminuent incessamment, taschans neātmoins tāt que peuuent approcher, et participer de l'éternité : non perseuerans tousiours mesmes comme les superieures et diuines, mais en continuant leurs especes par le moyen de generation : qui est oeuure immortelle en mortalité. Ainsi les plātes et tous animaux qui ne peuuent

durer loguement, par la necessité de la matiere dont ils sont composez, se renouuellent continuellement, en procreant par germes et semences leurs semblables. Tellement que par l'ordre de nature, tousiours les ieunes succedēt aux vieils, et les viuans aux decedez. Sās ce que leurs genres defaillent : qui demourent par ce moyen comme immortels. Mais les hommes douez d'ame diuine et immortelle, aspirent plus à telle perpetuité et immortalité, essayans remedier à l'infirmité qu'ils cognoissent en eux. A sçauoir ceux qui ont le corps plus fertile, en engendrant enfans, par lesquels ils esperent perpetuer leur nom et lignee. Les autres qui ont l'ame mieux apprinse, en produisant ce qui est propre d'elle : comme vertus, sciences, escrits, doctes et elegans, et autres tels fruicts plus nobles, plus admirables, et plus durables que ceux du corps : qu'ils preferent à leurs enfans, et pour lesquels ils s'exposēt volontairement à tous labeurs et dangers, n'espargnans personnes ny biēs... Que si nous blasmons la sterilité au corps, à plus forte raison la deuōs nous detester en l'ame, et aspirer à semblable immortalité, et renommee : dont le desir est naturellement donné à toutes personnes, pour servir d'éguillon à entreprendre actions honnestes. Le laboureur hayt la terre stérile, le mary la femme. Et tous louent plus le mesnager augmētant son bien, que le maintenant seulement en l'estat qui luy est escheu de succession. Platon dict que les Grecs ont rendu meilleur ce qu'ils auoient pris des Barbares, Ciceron est d'aduis que les Italiens ont deux mesmes mieux inuenté que les Grecs, ou faict meilleur ce qu'ils leur empruntoiēt. Pourquoy n'essayerons nous faire le semblable ? amendans ce que les Barbares, Grecs et Romains ont laissé ? Il n'y a faute de bons entendemes, pourueu que soiēt bien instruicts. Parauāture en y a il plus en vn lieu qu'en l'autre, mais partout s'ē trouue quelques vns. Comme en France, ou nature s'est monstree autant fauorable qu'ailleurs, ne creant les François inferieurs aux autres, en assiete, fertilité, et commodité de pays, bonté d'esprits, ciuilité de mœurs, equité de loix, police, et duree de Monarchie, habilité és ars liberaux et mecaniques, varieté de toutes choses croissantes au pays ou apportees d'ailleurs, abondance de termes propres vsitez en leur langue, pour les signifier et exprimer, multitude d'escholes publiques bien privilegiees et richement fondees pour l'institution de la ieunesse, et entretenement de professeurs.

Pourquoy si tous estiment le futur leur appartenir, et taschent laisser memoire d'eux : les sçauans ne doivent estre paresseux à acquerir par des monumēs durables de lettres, ce qus les autres

pretendent par œuures en brief perissables. Ains conuient que trauaillent à leur pouuoir, sinon pour le regard des hommes qui se monstrent souuent ingrats enuers leurs bienfaicteurs, et enuieux de la vertu presente : au moins que ce soit pour l'honneur de Dieu. Qui veut que conseruions soigneusement les arts et sciences, comme les autres choses necessaires à la vie, et les transmettiõs de temps en temps à la posterité par doctes et elegans escrits en belles matieres : donnans clarté aux obscures, foy aux douteuses, ordre aux confuses, elegance aux impolies, graces aux delaissees, nouueauté aux vieilles, authorité aux nouuelles.

APPENDICE III

Préface manuscrite du **Traité de la musique** de Claude Perrault.
(Bibl. Nat. Manuscr. Fr. 25, 350.)

Cette preface a esté composée par M. Perrault le medecin pour estre mise au deuant du Traitte de la musique des Anciens (1) *et qui est imprimé dans les essais de physique ensuitte du traité du bruit.*

Scauoir si la musique à plusieurs parties, a esté connüe et mise en vsage par les Anciens (2).

PREFACE

Il y a quelques jours qu'estant allé a l'opera pour voir la representation des Amours d'Apollon et de Climene, je ne pus auoir place que dans le parterre, où je fus fort pressé. Cette incommodité ne m'empécha pas de prendre beaucoup de plaisir à cet admirable Spectacle ; Mais elle me fit resoudre à y retourner vne seconde fois de meilleure heure, afin de me pouuoir placer dans l'amphitheatre. La pièce ne commença que fort tard, parce qu'il fallut attendre vn grand prince ; et cette longue attente ne m'auroit gueres moins ennuyé que la foule du parterre, si je n'eusse esté diuerti par l'entretien de deux personnes qui estoient assises deuant moy. Le sujet de leur entretien qui estoit d'vne chose dont ils estoient en contestation, me plut à l'abord, et me donna tant d'attention, que mon oreille ne laissa échaper aucune de leurs paroles, et ma memoire les conserua assez fidelement pour me representer tout ce qu'ils auoient dit, lors qu'estant de retour, je voulus essayer si je pourrois le mettre par escrit.

Ces deux personnes qui m'estoient inconnües et dont j'apellerai l'un paleologue et l'autre philalethe auoient des caracteres differens. Celuy que j'apelle paleologue paroissoit graue, plein de faste et fort persuadé qu'il ny auoit point de replique à tout ce qu'il

(1) En marge : *Je ne scay point ce qui la empesche de l'y mettre.*
(2) En marge : *A la Bibliothéque de l'Eglise de Paris.*

disoit. Philalethe auoit moins d'affectation, et outre que son discours n'étoit point orné des manieres de parler que l'on appelle du bel usage, son air qui le faisait parestre vn homme froid ne luy donnoit guere d'authorité enuers ceux qui n'auoient pas toute l'attention et toute la capacité necessaires pour estre conuaincus par ses raisons. Cela faisoit que quantité de personnes qui écoutoient comme moy la dispute, ne paroissoient point si bien se diuertir, que quand paleologue parloit, qui auoit les applaudissemens de tout le monde.

Lors que j'arriuai, il s'estoit éleué vn éclat de rire sur quelque chose que paleologue auoit dit, et m'estant enquis de celuy aupres de qui je me plaçois, quel estoit le suiect de cette risée, il me dit que l'on poussoit vn peu fortement cet homme, en me montrant philalethe ; ce qu'il me dit à la dérobée, et comme ayant regret de perdre quelqu'vne des paroles de paleologue, à qui néantmoins je remarquai que la risée auoit causé plus de confusion qu'à philalethe, qui auoit ri auec les anes ; mais ce n'auoit esté que de voir rire d'une chose dont la froideur luy faisoit pitié, et qu'il preuoisoit bien ne deuoir pas fort réjouir paleologue, qui tout preuenu quil estoit d'une grande opinion de luy mesme, auoit neanmoins le goût vn peu meilleur que ses auditeurs ; et en effet il me parut honteux du succez de sa raillerie ; cela fit que la conuersation fut continuée avec plus de retenuë. J'oüis donc que philalethe prenant la parolle sans respondre à la raillerie ; il faut que je vous auoüe, dit il, que je ne m'estois point enquis qui estoit l'Auteur ni de la Musique, ni des vers de cette pièce, et que j'en auois vû la première representation, sans scauoir qui estoit l'inuenteur des Machines : car je n'estois en peine que de scauoir comment on pouuoit faire reüssir des choses si surprenantes. Et moi, interrompit paleologue, je vous declare que je n'ay point eu d'autre etonnement que de voir admirer si peu de chose, par des gens qui ont veû les Opera d'Italie, apres quoy l'on dit qu'il est impossible de prendre plaisir à ceux qui se font en France.

Il est vray dit philalethe que la premiere fois que je vis vn Opera à Venise, je trouuay cette sorte de Spectacle fort agreable, tant par l'excellence de la Musique, que par la beauté des decorations et des Machines qui estoient des choses dont nous n'auions point l'vsage en France dans nos Theatres. Mais je ne jugeai point que nostre nation fust incapable de reüssir dans ces sortes de choses Il y auoit longtemps que j'auois lû vn Liure imprimé il y a pres de cent ans, qui est la relation d'un Opera joüé deuant Henri III et

la Reine Catherine de Medicis aux noces du duc de joyeuse, où la Musique et les figures des decorations et des Machines sont imprimées, auec les noms des Musiciens, des Peintres, des Ingénieurs, et de ceux qui auoient inuenté et conduit toute la piece, qui se trouuent estre tous francois comme dans celle que l'on nous doit reputer aujourdhuy.

C'estoit donc vn piteux spectacle dit paleologue : car il fault que vous scachiez que la mesme difference qui se trouue entre les choses diuines et inimitables que l'Antiquité a fait voir autrefois, et tout ce que nostre siècle est capable de produire, la mesme différence, dis-je, pour ce qui est des Sciences et des Arts se voit entre les Italiens et les François. Je le croy, dit philalethe, mais ce n'est pas au sens que vous l'entendez : je veux dire que j'estime qu'il ny a rien entre nostre siècle et l'antiquité, non plus qu'entre nostre nation et l'Italienne, qui fasse vne difference auantageuse à l'antiquité et l'Italie, que d'auoir esté les premiers a faire et a penser certaines choses.

Ne contez vous pour rien, reprit paleologue, d'estre l'auteur, l'inuenteur et comme le createur d'vne chose ? Je ne dis pas respondit philalethe, que ce ne soit rien : au contraire je reconnois qu'il faut ordinairement plus de capacité et de genie pour inuenter que pour perfectionner : mais je ne demeure pas d'accord que cela soit tousjours absolument vray ; Car je tiens que cela ne l'est qu'aux choses qu'on a reconnu difficiles à trouuer, à cause des efforts que plusieurs esprits éclairez ont fait inutilement pour les découurir, et non pas pour celles qui quoy que belles et admirables sont tellement claires de leur nature et si faciles à rencontrer qu'il n'y a pas plus de gloire à estre le premier à les inuenter ou à les penser, qu'il y en a à estre le premier à voir le soleil quand il se leue, à trouuer vne fontaine qui sort d'un rocher depuis la création du monde, ou à ceüilllir les fleurs qui naissent naturellement dans les prez ; Cependant les admirateurs de l'antiquité adorent ses ecriuains, à cause des belles choses qu'ils lisent dans leurs ouurages, comme s'ils estoient assurez que des pensees ausquelles cent rencontres peuuent donner occasion tous les jours. ne seroient jamais tombees dans l'esprit de personne, si ces grands hommes ne les auoient produites. Et l'on ne considere pas que tout le merite de ces choses ne consiste que dans la grace de l'expression, quand elle est heureusement jointe auec le bon sens : Car, je vous prie, est ce vne reflexion fort difficile à faire, que personne n'est content de sa condition ? et cette pensée vous paroît elle exprimée fort admi-

rablement par le plus poli de tous les anciens Satyriques, quand il introduit Jupiter qui permet au Marchand de quitter son trafic pour aller à la guerre, et au Jurisconsulte d'aller mener la charruë; et qu'il fait faire à ce dieu des apostrophes et des grimasses ou je ne voy ny finesse ny bon sens, et pour vous dire ingenuement ma pensée qui me semblent vn peu fades pour ne pas dire ridicules.

En vérité, reprit grauement paleologue; Je vous admire! mais permettez moy de vous dire que c'est vous mesme qui aprestez a rire à tout le monde et qu'Horace estant reconu pour le plus poly des anciens, comme vous auoüez vous mesme, personne ne sera jamais persuadé, qu'il y ait rien dans les ouurages d'vn si grand personnage qui puisse estre repris que par ceux qui n'ont pas le goust assez bon pour en connoistre le merite. Car enfin il fault considerer que pour bien juger des choses on doit auoir égard au temps dans lequel elles sont faites, et ne trouuer pas mauuais ce qui plaisoit à tout le monde au temps qu'il a esté écrit; parce que les manieres changent, et les goûts sont differens selon les temps.

Je suis d'accord auec vous de tout cela reprit philalethe, si vous voulez dire que les ouurages des Anciens estoient bons pour vn temps, ou le goût n'auoit pas encore assez de delicatesse pour sentir les défauts qui y estoient. Car je ne croi pas que vous pretendiez que le bon sens, qui est ce que vous appelez le goût, et qui est la veritable regle du prix des ouurages, soit vne chose qui change selon les temps, ou qui doiue estre comparée au goût du palais et de la langue qui ne juge que des choses dont la bonté n'est fondée sur aucune raison, mais sur le seul Instinc, qui les fait approuuer. On scait que le sens qui fait aimer par exemple l'aigre ou le salé, est d'vne autre nature que le sens qui fait aimer et rechercher par exemple la paix, que l'on ne peut pas dire estre aimable seulement, parce qu'elle plaist à ceux à qui elle plaist; mais qui a cent raisons qui font qu'on l'aime, et par lesquelles on peut conuaincre ceux qui ne l'aiment pas, qu'elle doit estre aimee et recherchee. Car comme le gout le plus souuent n'a point de raison qui doiue faire approuuer ou desaprouuer son choix, il peut changer lors que les dispositions qui estoient cause de cette sorte d'instinc sont changees, ainsi qu'il arrive aux enfans à qui le vin ne semble pas bon, et qui l'aiment dans la suitte : ou qui apres auoir esté nourris de laict, viennent à l'auoir en auersion. Mais les choses qui dépendent du bon sens...

Cela, interrompit paleologue n'est que trop bien entendu ; vous voulez dire qu'on ne doit pas juger des vers, de la peinture, de la

Musique, etc., par le goût, c'est à dire par vn sentiment agreable ou dégoûtant dont on ne scait point la cause, mais par le jugement, qui connoist les choses par ce qu'elles sont en elles mesmes; et que l'on ne peut pas dire estre droit et correct seulement, parce qu'il paroist tel à plusieurs personnes ; mais parce qu'il l'est en effect et qu'il ne doit point, paroistre autre, qu'à ceux qui ne l'ont pas droict et correct.

Adioûtez, reprit philalethe, ou qui ne le veulent, ou s'il fault dire ainsy, qui ne l'osent pas auoir. Car vous deuez auoir remarqué qu'il arriue rarement et particulierement parmi nous autres francois, que l'on approuue ou que l'on reprenne quelque chose suiuant le jugement qu'on en fait de soy mesme; parce que la crainte que l'on a de se méprendre, et de s'exposer à la honte d'auoir approuué vn ouurage qui ne le mérite pas, fait qu'on employe tout le discernement dont on est capable, non à descouurir quelle est la valeur des choses, mais quel est le jugement qu'en font ceux que l'on croit s'y bien connoistre : comme s'il s'agissoit d'vne connoissance qui leur fust aussi particuliere que celle des raretez d'vn pays étranger l'est à ceux qui en sont reuenus, à l'égard de ceux qui n'i ont pas esté ; et comme si les regles que les sçauans ont établies du bien et du beau dans les ouurages, auoient d'autre fondement que le bon sens qui est commun à tout le monde, et qui est mesme assés souuent plus pur et plus correct dans les esprits qui n'ont point esté éleuez dans les lettres, que dans ceux qui ayant commencé à s'y adonner des leur jeunesse, se le sont laissé corrompre ; estant aisé d'estre preuenu contre le bon sens en vn temps ou l'esprit est encore trop faible pour ne pas prendre le ply que les precepteurs luy donnent. Car depuis le temps d'Homere, où l'on s'étoit persuadé que l'esprit humain n'étoit pas capable de rien produire en poësie qui égalast les ouurages de ce grand personnage, comment se pouuoit il faire que l'on changeast de sentiment, supposé qu'il fust raisonnable d'en changer; je veux dire que l'on pust croire qu'il se trouuast des poëtes qui composassent quelque chose de meilleur ? Les premiers qui ont eu cette bonne opinion d'Homere, auoient sujet de l'auoir; parce qu'en effet on ne voyoit rien de leur temps qui approchast de la beauté de l'Iliade et de l'Odyssée ; Ceux qui sont venus ensuitte se sont trouuez engagez dans la mesme opinion par l'autorité de leurs Maistres et ils l'ont inspirée à leurs disciples par la mesme voye.

Il est aisé de demeurer d'accord de ce que vous dites, interrompit paleologue, et il n'est pas besoin de tant exagerer la

puissance de la preuention. personne ne vous contestera cette proposition en general ; Mais je pretens vous faire voir que suiuant vos principes mesmes, vous étendez cette puissance beaucoup plus loin quelle ne doit aller.

Vous pretendez que dans ce siecle les esprits sont pouruûs d'vne lumiere qui les rend capables de faire des ouurages plus accomplis que ceux des Anciens ; c'est à dire qu'ils employent pour cela vne sagesse, vn discernement, vn choix, vne penetration dans toutes choses, que ceux qui les ont precedez n'auoient pas. Je vous demande comment ils peuuent posseder tous ces auantages et ne pas s'apperceuoir des defaux que vous pretendez estre dans les ouurages des Anciens ; ou s'ils les trouuent si imparfaits, comment il est possible qu'ils en parlent comme ils font ; Car si vous interrogez sur ce sujet les plus scauans et les plus éclairez de nostre siecle en toutes sortes de professions ils vous declareront que les ouurages d'Homere, d'Euripide, de Michel Ange et enfin tout ce qui a esté fait deuant nous où il faut de l'esprit, du Jugement et du bons sens, est inimitable ; bien loing de dire que les Modernes ayent rien produit qui approche de la perfection à laquelle les Anciens sont paruenus.

Paleologue prononça ce discours auec vne vehemence et vn air qui fit connoitre à tous ceux qui l'écoutoient qu'il estoit tres persuadé de la force de son objection ; ce qui fit éleuer vn murmure que philalethe interpreta à son desauantage, quoi qu'il ne se sentist pas conuaincu par vn raisonnement qui paroissoit si pressant au jugement de tous le resté de la compagnie.

Comme il se disposoit a respondre vn des écoutans voulut dire quelque chose pour appuyer et pour confirmer ce raisonnement qui luy plaisoit tant ; mais paleologue l'empescha de continuer dans l'impatience où il estoit de triompher de son aduersaire, qu'il n'estimoit pas estre en estat de luy pouuoir répondre.

Philalethe poursuiuit neantmoins. Pouruû, dit-il, que vous receuiez mes principes. je suis content de vous accorder la conclusion que vous en tirez. Auoüez que les premiers et les plus celebres des poëtes, des Musiciens, et des peintres de nostre temps. font des ouurages exempts des defauts qui sont dans ceux d'Homere, d'Euripide, d'Aristoxene, de Jules Romain ; et je croirai auec vous qu'il est bien difficile quils admirent les ouurages des Anciens, ainsi qu'ils en font profession.

Mais auouez vous mesme ajouta paleologue, qu'il est encore plus difficile de croire qu'estant persuadez que leurs ouurages

ualent mieux que ceux des Anciens ils affectent la louange d'estre modestes. Car je uoy bien que vous voulez aller la, et qu'ils preferent cette louange à vne gloire aussi grande et aussi éclatante qu'est celle de surpasser les Anciens ; si cette gloire ainsi que vous le pretendez est en leur puissance.

Je ne voi point, dit philalethe, en l'estat où sont les ouurages de ce siecle, que ce leur soit vne si grande gloire que de surpasser ceux des Anciens, et d'estre exemps des defauts que l'on y voit en si grand nombre. Le murmure recommença à s'éleuer contre philalethe, tous les écoutans estant scandalisez de la maniere outréé auec laquelle il defendoit son opinion, et je ne pus m'empescher de luy temoigner mon sentiment ladessus en disant qu'il ne falloit pas faire tort a vne bonne cause, en la deffendant d'une maniere si odieuse ; Que souuent les procedures gâtoient les affaires les meilleures dans le fond. Que les Esprits estant preuenus comme ils le sont, ce n'estoit pas vne bonne Rhetorique pour les faire reuenir, que de choquer si rudement, et mesme s'il faut ainsi dire, si inciuilement les opinions qui ne se déracinent que peu a peu. Qu'il falloit tousjours se défier de la malignité et de la mauuaise foy de ceux contre lesquels on dispute, et presumer que l'on n'aime point à estre conuaincu d'auoir esté dans vne fausse opinion. Qu'vne certaine foiblesse d'esprit dont peu de personnes sont exemptes faisoit chercher toutes sortes de moyens pour éuiter cette honte. Que de faire prendre le change estoit vn des moiens des plus ordinaires, en faisant le proces à la maniere de s'exprimer, lors que lon n'auoit plus rien a dire contre les raisons que lon ne pouuoit combattre. Qu'il y auoit vn exemple d'vne pareille imprudence qui depuis peu auoit fait perdre toute la force à vn traité qui a esté fait sur le suject dont il s'agit. Vous sçauez, dis-je, que bien que l'auteur ait prouué clairement que la poësie des Anciens n'est point compararable à la nostre, en marquant si distinctement vne infinité de défauts de toutes les natures dans leurs ouurages, qu'il ne fault auoir que le sens commun pour en estre conuaincu, et pour voir quil ne s'en rencontre point de tels dans nos ouurages; neantmoins parce que cet auteur(1) a proposé ses propres ouurages pour exemple d'vne poësie exempte de tous ces défauts, tout le monde s'est écrié contre la vanité de l'Ecriuain, sans s'arrester à la solidité de l'éscrit, qui auroit peut estre esté reconuë et louée par tous les poëtes du temps, si l'on auoit apporté leurs poëmes pour exemple et pour modele de la perfection que l'on dit manquer à ceux des Anciens.

(1) En marge : Mr Desmarets St-Sorlin.

Il faut donc estre assuré que de mesme que la confiance que l'on a en la bonté de la cause que lon défend, empesche souuent de se donner de garde de s'emporter auec aigreur contre l'injustice et la mauuaise foi de son aduersaire, en disant les choses auec vn peu trop de force, cette mesme bonté de la cause dont l'aduersaire est persuadé, mais qu'il ne veut pas reconnoître, est ce qui l'irrite beaucoup plus que la maniere peu circonspecte auec laquelle l'on s'exprime.

Le Chœur des Auditeurs murmurans reprit encore, et dit que ce n'étoit point cela qui les auoit fait éleuer contre philalethe, mais seulement l'indignation qu'ils auoient de l'injustice et de l'outrage que l'on faisoit à l'Antiquité. qui doibt estre en veneration et qui l'a tousjours esté à ceux qui estoient capables d'en connoitre le merite.

Paleologue appaisa le bruit en disant ; non il ne faut pas s'étonner que ceux qui sont pouruûs des belles lumieres dont le siecle d'aujourdhui est seul capable, auancent des propositions paradoxes et qui paroissent ridicules à ceux qui sont encore dans les tenebres qui ont fait broncher l'Antiquité et tomber dans des fautes si lourdes et en si grand nombre.

Ce que vous dites en raillant reprit philalethe, est pourtant uray à la lettre, du moins si vous en croyez les plus zelez et les plus éclairez des partisans de l'Antiquité ; Car uous n'auez qu'à lire ce qui en est écrit dans les Reflexions sur la poetique d'Aristote, qui est un ouurage qui contient, s'il faut ainsi parler, la confession de foi de ceux qui reuerent auec tant de religion les mysteres de l'Antiquité. Vous verrez quils demeurent d'accord que les ouurages des anciens ont des puerilitez, des Bassesses, des Indecences, des froideurs, des negligences, des incongruitez, que l'on ne pardonneroit pas aux moindres de nos Auteurs. Vous n'auez aussi qu'a interroger quelqu'un des plus celebres de nos peintres sur les qualitez de quelque ancien Tableau dans lequel les ignorans mesme remarquent cent defauts : Car si uous luy demandez ce qu'il pense du Coloris, il uous dira que ce n'estoit pas le fort de ce peintre là. Si uous luy parlez du Dessein, il uous répondra qu'a la verité il n'y estoit pas fort correct. Si vous reprenez la drapperie, il demeurera d'accord qu'elle ne vaut rien : En suite il vous representera qu'il ne faut pas prendre garde à si peu de chose ; et il vous auouera encore que ces grands Maistres negligeoient toutes ces vetilleries d'vnion, de degradation, de Reflex. de demi teintes, ausquelles nos peintres s'attachent, parce que ce sont des choses qui sont selon

leur portée, & dont ils ne feroient pas grand cas, s'ils pouuaient paruenir à ce grand et à ce merueilleux qui se voit dans l'Antiquité.

De sorte que si vous faites une recapitulation de tout ce qu'ils auront dit sur ce Tableau, vous trouuerez que ni le dessein, ni le coloris, ni la drapperie, ni toutes les autres choses qui sont de l'essence de la belle peinture ne si rencontrent point ; mais qu'il est merueilleux, c'est a dire qu'à parler distinctement il ne vaut guere, et qu'il vaut beaucoup quand on s'exprime par des termes qui ne signifient rien. Aussi quand on presse ces admirateurs mystérieux de s'expliquer sur les choses qu'ils admirent, ils n'ont point accoustumé de respondre autre chose, sinon ; je ne scaurois que uous dire, mais cela est inimitable ; nos Auteurs, nos Ouuriers, ne trauaillent plus comme cela.

Paleologue que ce long détail ennuyoit, interrompit philalethe. Mais serieusement croyez vous, dit il, que ce ne soit pas de bonne foi que les intelligens et les connoisseurs admirent les ouurages des Anciens, et trouuez uous quils puissent auoir quelque interest à dissimuler leur sentiment, et à ne pas demeurer d'accord d'vne chose qui leur seroit aussi auantageuse que pourroit estre la gloire de surpasser cette admirable Antiquité.

Je croy dit philalethe que comme moy vous ne douterez plus de ces deux choses que uous trouuez si incroyables, si vous faites reflexion premierement sur ce que je viens de dire sçauoir que les intelligens conuiennent des defauts qui sont dans les ouurages des Anciens, et qu'ils se reseruent seullement à eux (1) la connoissance de ce qu'ils pretendent estre diuin dans ces ouurages, sans expliquer en quoy consiste ces merueilles inuisibles. En second lieu si vous considerez que quelques vns des plus intelligens d'entre eux, non seullement auoüent de bonne foy mais soustiennent fortement qu'il n'y a point de comparaison entre les ouurages des Anciens et les modernes, qui ont vne perfection que les Anciens n'ont jamais connue : Car sans parler du traité dont il a desia eté fait mention qu'un de nos plus illustres poëtes a composé pour faire voir la verité de cette proposition : Chacun scait que Michel Ange l'un des plus habiles du siecle passé dans l'architecture dans la peinture et dans la sculpture estoit touts les jours en dispute auec les partisans de l'Antiquité et qu'il soustenoit que les ouurages de son temps valloient mieux que ceux des Anciens. Il n'y a personne aussy qui

(1) En marge : le P. Rapin dans ses réflexions sur la Poëtique d'Aristote.

ne scache l'inuention dont cet excellent homme s'auisa pour conuaincre l'opiniatreté de ses aduersaires, qui fut de faire enterrer vne statue de sa facon en vn lieu où il preuoyoit que l'on deuoit fouiller : Car cette statue que lon crut estre antique, ayant esté trouuée fort belle par les connoisseurs entestez de l'antiquité, ils la luy presenterent comme estant vne preuue des plus conuaincantes de la perfection de l'art des anciens : Et il ne les voulut point desabuser d'abord, comme il fit en suitte en aportant vn bras qu'il auoit rompu à la statue lorsqu'il la fit enterrer, et qui fit connoistre quelle estoit de luy, qu'apres auoir eu longtemps le plaisir de leur faire exaggerer le merite de son ouurage, et leur auoir fait dire qu'ils n'auoient point de pieces plus puissantes à produire contre luy en faueur de l'antiquité. Il est donc constant que la grande connoissance que l'on a dans les sciences et dans les arts ne dispose pas necessairement le jugement à estre pour les anciens contre les modernes.

Mais où est donc le fin, dit paleologue, et à quoy bon vanter tant les choses que l'on n'estime pas ? C'est la seconde partie, respondit philalethe, que j'auois à vous expliquer pour vous faire voir que non seullement ce n'est pas de bonne foy que les connoisseurs temoignent auoir tant d'estime pour l'antiquité, mais mesme qu'ils ont quelque interest à mépriser les ouurages modernes. Cet interest a deux fondemens le premier est de ne pas loüer les ouurages de leurs competiteurs ; ce qu'ils seroient contraints de faire s'ils prisoient les ouurages modernes. Le second est de parestre plus intelligents que les autres, en faisant entendre que la lumiere particuliere quils ont, leur fait decouurir des beautez que de moins sçauans qu'eux ne sont pas capables de voir : Car figurez vous quel est l'etonnements d'vn homme que le bon sens et l'estude qu'il a faite des ouurages anciens, a mis en état de pouuoir en iuger sans preuention, quel est disie son etonnement lorsqu'il voit des personnes qu'il peut presumer en scauoir seullement vn peu plus que luy, qui declarent que tout ce qu'ils voyent de beau dans les ouurages modernes n'est rien au prix des merueilles qu'ils decouurent dans ceux des anciens ; Cet homme peut-il faire comparaison de ce qu'il se sent auoir de connoissance, de discernement et de sens, auec ce que les aultres doibuent auoir au dessus de luy, sans conceuoir l'idée d'vne grandeur bien surprenante dans la lumiere de leur esprit ; puisque la sienne qu'il croyoit n'estre pas mediocre, n'est que tenebre et qu'aueuglement aupres de la leur : Car enfin toutes ces beautez sont inuisibles pour luy.

Vn de mes amis m'a communiqué depuis peu vn petit traitté qu'il a fait pour vne occasion qui me fournit vn exemple de ce que ie viens d'auancer. Il me dit qu'ayant quelque conoissance de la musique et que s'estant voulu eclaircir de ce que ce pouuoit estre de celle des anciens à comparaison de la nostre, il luy tomba entre les mains vn liure dans lequel l'auteur pretendoit que la Musique des anciens estoit infiniment plus belle et plus parfaite que la nostre et que si quelqu'vn auoit vn autre sentiment ce n'estoit que parce qu'il ignoroit le fin de cette Musique. Cela me donna adjouta-il vne grande opinion de la connoissance profonde de cet auteur, et je presumay qu'il y auoit des choses dans les escrits que nous auons des anciens sur la Musique, que ie n'auois pas aperçues, ou que je n'auois pas entendues, et j'eus la curiosité de reuoir ces auteurs anciens, que je trouuay tous disant la mesme chose. Et ne parlant presque point de ce en quoy consiste la véritable beauté de la Musique ; mais s'arrestant à mille choses qui ne luy appartiennent point, et qui touttes obscures et embrouillées qu'elles sont, font voir assez clairement qu'ils n'auoient nulle connoissance de la plus (belle) partie de la Musique, qui est celle qui se chante à plusieurs parties.

Vostre Amy, reprit paleologue, a entrepris vn paradoxe qu'il aura bien de la peyne à prouuer et i'aurois grande curiosité de voir ce traitté : Car ie ne scache point que personne ait eu seullement la pensée jusqu'à présent que les Anciens fussent assez peu instruits dans vn art quils ont autant aymé et par consequent autant cultiué que la Musique, pour auoir ignoré ce qu'elle a de plus excellent.

Comme philalethe vouloit respondre, la toile du Theatre se leua et en mesme temps la musique des violons commença l'ouuerture du theatre. Ce bruit agreable joint à la beauté surprenante des decorations occupa l'esprit des deux disputans, et leur imposa vn silence qu'ils ne rompirent que pour se plaindre de la brutalité de la plupart des spectateurs qui faisoient en parlant plus hault qu'auparauant, vn bruit effroyable qui empeschoit d'entendre les violons. Car ils ne peurent s'empescher de temoigner l'indignation que leur causoit la maniere de la pluspart du monde, qui croit qu'il est du bel air de n'auoir pas d'attention a cette sorte de Musique parce qu'ils ne sçauent pas les noms des Musiciens qui la font, toutte leur curiosité n'allant qu'à scauoir les noms des filles qui chantent, sans examiner ny ce qu'il y a de beau dans leur chant ny le rapport que les voix ont les vnes aux aultres et auec l'accompagnement de la symphonie ; Tant c'est une chose rare de rencontrer des personnes dont l'esprit soit disposé à gouster ce qu'il y a de fin dans l'harmonie.

Philalethe et paleologue estoient fort sensibles à la douceur qui resulte de l'assemblage et de la rencontre des differans sons de plusieurs voix et de plusieurs Instrumens ; Et paleologue que les auertissemens de philalethe commençoient à rendre vn peu docile. l'escoutoit auec moins de mépris quil n'auoit faict au commencement de leur conuersation ; il entra mesme en quelque façon dans ses sentimens, lorrsque la piece estant acheuée ils demeurerent encore quelque temps à leur place pendant que la foule se retiroit : il luy fit remarquer touttes les choses qui rendoient la piece que l'on venoit de jouer si merueilleuse et tellement au dessus des Spectacles des anciens en ce qui regarde l'esprit et l'inuention. Car apres luy auoir fait obseruer la conduitte et l'œconomie iudicieuse de la fable la maniere adroitte d'y faire entrer des Episodes de ballets et de machines attachées et necessaires au suject, la diuersité des caracteres des differans personnages, pour auoir occasion de traitter des sujects tantost gais et tantost tristes ; d'y employer les deux genres de chansons ausquelles nous sommes accoustumez qui sont les chansons à boire et les chansons amoureuses, l'adresse qu'il y a à faire que l'on comprenne la suitte d'vne fable et ses intrigues par vn enchainement de chansons qui ne doiuent ordinairement contenir que des propositions generales, et se passer le plus souuent du recitatif qui n'a point de grace en chantant ; à trouuer le moyen de faire chanter plusieurs voix ensemble à des personnes qui sont en conuersation et en affaire, en prenant occasion d'exprimer des sentimens dont ils conuiennent ; et enfin de trouuer le moyen que tout cela se fasse trois heures durant sans ennuyer. nonobstant l'inconuenient auquel toutte musique est suiecte, en deuenant insuportable quelque bonne qu'elle puisse estre quand elle dure longtemps. Apres disie toutes ces remarques, il luy fit comparer vn opera tel qu'estoit celuy quil venoit de voir representer, auec ceux des anciens dont nous auons vne description tres ample et tres particuliere dans Apulée, et dans laquelle cet auteur éloquent a mis tout ce qui se trouuoit de plus acomply et de plus rare dans ces sortes de spectacles. où les Anciens faisoient parestre tout ce qu'ils auoient de plus beau de plus magnifique et de plus ingénieux.

Nous nous leuions pour sortir lors qu'une personne vint nous dire qu'il y auoit vn tel desordre et vn si grand embarras de Carrosses à la sortie de la comedie qu'il ne croyoit pas que l'on pust sortir d'une heure. Il se trouua que cette personne estoit l'amy de philalethe auteur du Traitté de Musique dont on venoit de parler. Philalethe l'ayant fait asseoir prez de nous pour attendre que l'on

pust sortir ne put s'empescher de luy dire que l'on parloit de luy lorsqu'il estoit ariué et quil s'agissoit de conuaincre vn opiniastre et de luy persuader que les Anciens n'auoient point connu la Musique à plusieurs parties; ce qu'il dit en montrant paleologue qui ajoûta que Philalethe luy auoit faict naistre vn grand desir de uoir ce qu'un de ses amis auoit écrit sur ce suiect ; mais qu'il ne luy auoit pas pu faire auoir la pensée qu'il fust possible de luy persuader le paradoxe que l'on pretendoit y prouuer.

Aletophane auteur du traitté repondit qu'il croyoit auoir lieu d'esperer d'en venir à bout apres ce qui s'estoit passé l'apres-disnée mesme en vne compagnie où il auoit faict la lecture de son traitté auant que de venir à la comedie ; car cette compagnie, ajoûtat-il estoit composée des trois personnes les plus passionnées pour les ouurages des Anciens que ie connoisse, et qui m'ont neantmoins anoüé qu'après auoir entendu mes raisons, la question au fond leur paroissoit indubitable ; ils m'ont seullement temoigné qu'ils auroient souhaitté que j'eusse traité avec plus de respect ceux que nous deuons considerer comme nos maistres. En vérité dit philalethe puisque vous auez icy vostre traitté et que cette journée vous est si heureuse pour vaincre l'obstination que presque tous les habilles gens ont à ne se point defaire de leurs preuentions sur le merite de l'antiquité, parce qu'elles ont quelque honnesteté, ie vous conseille de ne perdre pas l'occasion d'ajouter vn quatriesme aux trois illustres que vous auez desia conuertis. Paleologue ioignit ses prieres à celles de philalethe et fit consentir Aletophane à faire la lecture de son traitté en attendant que l'embarras qui nous empeschoit de sortir fust demeslé. La curiosité que j'eus d'entendre cette piece me fit prendre la liberté de les prier de trouuer bon que ie fusses vn des auditeurs : Car paleologue et philalethe, m'auoient desia receu auec beaucoup d'honnesteté dans leur conuersation, dans laquelle je m'estois meslé sur la fin et il se rencontra qu'Aletophane estoit en quelque façon da ma connoissance.

Cette lecture nous surprit par la nouueauté du suiect et quoy que ce traitté contienne beaucoup de choses très obscures tant à cause des termes inusitez que des choses qui d'elles mesmes sont tres difficiles à expliquer, nous ne laissames pas d'en comprendre assez pour estre persuadez de la verité de la these. Mais paleologue poussé par vn chagrin que luy causoient les restes de l'amitié passionnée qu'il auoit pour l'antiquité, et ne pouuant souffrir la joye que philalethe et moy tesmoignons d'auoir trouué vu argument aussy conuaincant qu'est celuy d'un faict, s'adressa à nous en

disant : pour moy si vous me permettez de dire mon sentiment, je ne croy pas que touttes les raisons qui sont aportees dans ce traitté fassent une grande impression sur l'esprit de ceux qu'vne profonde connoissance des merueilles de l'antiquité fait estre les seuls iuges de ce differant ; Car après tout, les temoins que l'on produit ne disent rien ny pour ny contre : et d'ailleurs quelqu'un pourroit pretendre que ce discours n'est ny asssz ample, ny ecrit auec assez de politesse pour vn suiet de cette importance : Qu'en vn mot ce n'est point vne piece à persuader le merite de nostre siecle.

Mais ie suis assuré que tout le monde s'eleuera contre la maniere peu honneste et tout à faict extraordinaire avec laquelle il semble que l'on veuille reprocher à tous les habilles gens ou leur aueuglement ou leur mauuaise foy.

Philalethe qui sentoit que son humeur vn peu trop sincere et trop brusque luy faisoit souuent dire les choses plus fortement qu'il ne faut, quand il estoit persuadé que l'on maltraittoit les gens sans raison ; ne voulut rien repondre : il ietta seullement ses yeux sur son amy qui prit la parolle et qui dit Que cet Écrit n'auoit pas eté fait pour estra publié ; Que quoy qu'il luy eust donné la forme d'un Traitté ce n'estoit neantmoins qu'un extraict de la lecture qu'il auoit faite pour estudier cette matiere, dans laquelle il auoit eté obligé de s'instruire en trauaillant à vn autre ouurage ; Qu'il ne croyoit pas que l'Antiquité dans les matieres dont il s'agissoit, fust vne chose si sacrée qu'il ne fust pas permis d'en sonder et d'en examiner les mysteres ; Que quand mesme cela seroit, la mediocrité et le peu de valeur de l'ouurage ne meritant pas la colere des scauans passionez pour l'Antiquité, on luy pardonneroit ses emportemens suposé que l'on prist la chose sur ce pié-là. Mais qu'il esperoit neantmoins que ses amis, les seuls à qui il auoit dessein de le communiquer, n'interpreteroient point son ecrit comme paleologue faisoit ; parce qu'il ne croioit pas qu'il continst rien qui fust contre le respect que l'on doit à vne mere à qui lon a l'obligation de son estre et à qui l'on doit ses premieres instructions : Que de mesme que des disciples qui sont deuenus plus sçauans que leur Maistre par les conférances qu'ils ont eües ensuitte auec d'autres sçauans, que leur Maistre n'a point connus, ne le meprisent pas pour cela ; parce qu'ils sçauent que ce Maistre peut auoir eu plus d'esprit qu'eux et que s'il leur est inferieur en quelque chose, c'est seullement à cause qu'il a manqué des secours externes qu'ils ont heureusement rencontrez. Tout de mesme dit il, ie ne doute nulle-

ment qu'Homere, par exemple n'ait pû auoir plns d'esprit que tous les poëtes qui sont à present au monde, et que tous ceux qui ont esté depuy luy iusqu'à nous ; mais ie ne voy pas qu'il s'ensuiue de là que ses ouvrages vallent mieux que ceux de nos poëtes, et c'est cela seulement dont il s'agit.

Vous me direz que j'aurois pu traitter ma question de la musique des Anciens en rapportant simplement les temoignages qui font precisement au particulier du suiet, sans toucher à la these generale de la comparaison des Anciens auec les modernes : mais il me semble que ceux qui liront mon traitté me doiuent faire cette justice de reconnoistre que ie n'ay point affecté sans suiet de toucher vn endroit si delicat, et sur lequel la pluspart des habilles gens sont si sensibles : Que ie ne pouuois pas me dispenser de passer sur cet endroit, puisque le plus fort argument que l'on puisse allueger contre mon opinion, n'est autre que la grande estime que l'on a de l'excellence et de la grandeur incomparable de la capacité des anciens, que l'on pretend auoir porté toutes choses dans leur derniere perfection.

Au reste ie ne voy pas que de l'air que ie traitte cette matiere de la comparaison des Anciens auec les modernes, on puisse iuger que j'aye eu assez de presomption pour croire que j'estois capable de desabuser les sçauans sur ce suiet. Je suppose que la pluspart de ceux qui sont zelez pour l'Antiquité l'ayment comme ils font parce qu'ils la connaissent mieux que moy, et ie ne doute point qu'ils ne sachent aussi mieux que moy tout ce qui se peut dire contre leur opinion. Mais mon dessin n'a eté que de reprendre l'excez vicieux dans lequel beaucoup de gens tombent, en faisant des prejugez sur toutes ces choses sans les examiner, en disant c'est là l'ouurage d'un habille homme, il est donc excellent ; cet homme n'a pas esté en Italie, il n'est donc pas habile ; les Esprits de l'Antiquité estoient admirables, il est donc impossible qu'ils ayent ignoré ce qu'il y a de plus parfaict dans la musique. Car bien que i'auoüe que cette manière de raisonner soit bonne en general, quand on n'a pas d'autre éclaircissement, ou que l'on ne se veut pas donner la peine d'en chercher ; il me semble que l'on ne deuroit pas trouuer mauvais que ceux qui ont assez de loisir pour s'amuser à cette recherche. essayent quelque chose ; Et s'ils n'y peuvent rien, qu'ils inuitent du moins de plus forts qu'eux à y travailler avec plus de succez.

Paleologue ne respondit que par vn remerciement qu'il fit fort ciuilement à l'autheur et à philalethe de la grace qu'ils luy auoient

accordée en luy communiquant ce traitté ; J'obtins aussy de l'auteur la permission d'en faire vne coppie que i'ay ajoûtée à ce recit, qui peut en quelque façon seruir de preface à ce petit ouurage, qui m'a semblé considerable du moins par la nouueauté du suiet qui y est traitté (1).

(1) Au-dessous, on lit : Il y a apparence que le Traitte sur la musique des anciens estoit ensuitte de ceste preface et qu'on l'en a osté pour le donner à l'imprimeur.

INDEX [1]

(1) N'est pas mentionné le nom de Louis XIV, qui figure presque à chaque page, dans la troisième partie. Les chiffres marqués en caractères gras renvoient aux passages où le nom est le plus souvent cité.

ERRATA

Page 5, note 1, *au lieu de :* Maulde de la Clavière, *lire :* De Maulde-la-Clavière. Même correction à faire p. 7, note 2, et p. 10, note 1.
Page 6, note 2, transporter *l'Institution du prince* trois lignes plus loin et *lire :* États temporels. Voir aussi Budé, l'Institution du prince (1547).
Page 7, note 2, *au lieu de :* (*Illustr.*, livre I, chap. I, 474), *lire :* (livre I, chap. III, 474).
Page 8, note 2, *au lieu de :* toutes ces Italies, *lire :* toutes les Italies.
Page 11, note 2, *au lieu de :* et de vertu, *lire :* et vertu.
Page 14, note 1, *au lieu de :* d'Anton, *lire :* d'Auton.
Page 15, note 1, *au lieu de :* Sonnet 191, *lire :* Sonnet, 183. Note 3 *Gilles* au lieu de *Gille*, et 1532 *au lieu : de* 1542.
Page 19, *au lieu de :* Perréal fussent, *lire :* furent.
Page 24, *lire :* Quattrocento et Brunetto Latini.
Page 36, note 2, *au lieu de :* Janet, *lire :* Jannet.
Page 40, *au lieu de :* Dhanton, *lire :* Dhauton.
Page 45, *au lieu de :* celles de Ronsard (2), *lire :* Ronsard (1).
Page 46, *au lieu de :* pour employer l'expression de Montaigne, *lire :* comme le dira Montaigne.
Page 47, dernière ligne, *au lieu de :* Aristote, *lire :* Arioste ; note 2, *au lieu de :* VIII, Art poétique, *lire :* VII.
Page 56, note 1, *au lieu de :* 193, *lire :* 192 ; note 4, *au lieu de :* 131, *lire :* 191 et intervertir notes 3 et 4 ; note 5, *lire* 233 *au lieu de* 235.
Page 110, note 2, *au lieu de :* II, 15, *lire :* I, XXII.
Page 115, note 4, *au lieu de :* VI, IX, 755, *lire :* VI, X, 760.
Page 117, note 1, *lire :* VI, XI, 764, et note 2 : VI, XI, 772.
Page 120, note 2, *au lieu de :* Docteur, *lire :* Doctieur.
Page 131, note 1, *au lieu de :* t. I, *lire :* t. II.
Page 139, note 3, *au lieu de :* (Chap. III : Combien...), *lire :* I, III : Combien.
Page 145, ligne 20, *au lieu de :* raisons, *lire :* saisons.
Page 146, note 1, *au lieu de :* 54, v°, *lire :* 56, r°.
Page 149, note 1, *au lieu de :* 112, r°, *lire :* 122, v°.
Page 150, note 3, *au lieu de :* 110, *lire :* 99.
Page 151, note 2, *au lieu de :* 113, v°, *lire :* 114, r°.
Page 161, note 1, *au lieu de :* Lettres, II, 2, *lire :* II, II, 29, B.

Page 162, *au lieu de :* Beaubreuil (1583), *lire :* (1582).
Page 164, *au lieu de* · du siècle (1597), *lire* : (1598).
Page 165, note 2, *lire :* V, III.
Page 170, *au lieu de :* Bruneau, *lire :* Brunot.
Page 177, note 1, *au lieu de* : Corneille 1694), donne..., *lire* : Corneille 1684), donne...
Page 207, *au lieu de :* ce qu'il se peut accommoder, *lire* : ce qui se peut accommoder.
Page 208, la note 4 se rattache à : l'épode des Anciens.
Page 210, *au lieu de :* « Je ne ferais, *lire* : Je ne ferois.
Page 211, *au lieu de :* quelquefois enrichir, *lire :* enchérir.
Page 215, note 1, *au lieu de :* Bourgeois de Paris, 240, *lire* : 233.
Page 219, note 2, *au lieu de* : Nicomède, *lire :* Agésilas ; note 4, *au lieu de :* I, 404, *lire :* V, 404.
Page 220, note 3, *au lieu de :* 127, *lire :* 126.
Page 223, note 3, ajouter : (*Suivante*, Epître, 119), et note 4 : 122 *au lieu de :* 22.
Page 224, note 2, *au lieu de* : Examen, IV, *lire :* Examen, V.
Page 227, note 1, *au lieu de :* II, 12, 17, *lire :* II, 12.
Page 230, *au lieu de* : Lebrun, *lire* : Le Brun.
Page 236, *lire* : Entretiens, XX, 411.
Page 237, *lire* : ...leurs fautes ont été belles ; qu'ils n'avoient point de défauts, ou que leurs défauts estoient plutôt des vertus.
Page 246, *au lieu de* : des Descartes, *lire* : de Descartes.
Page 253, note 1, ajouter : voir encore préface du *Moyse sauvé*, 143.
Page 255, note 2, *au lieu de* : 140, *lire* : 115.
Page 283, *au lieu de* : adversus Aristotelem, *lire* : adversus Aristoteleos.
Page 284, note 1, *lire* : t. II, II, 79.
Page 316, note 2, *au lieu de* : 17 septembre 1667, *lire* : 15 septembre ; *au lieu de* : 1er janv., 1er févr. 80, *lire* : 27 oct. 1679.
Page 335, *lire* : qu'il faudroit reprendre... ; il y auroit trop...
Page 342, *lire* : voudraient mettre en cours ?
Page 371, *lire* : M. de Labrosse et ajouter à la note 2 : page 351.
Page 404, note 1, *lire* : t. V.
Page 425, *lire* : (1691).
Page 560, dernière ligne, *au lieu de* : en fonctions, *lire* : en fonction.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Le siècle de la Renaissance.

CHAPITRE I

La Renaissance nationale et moderne : La question des anciens et des modernes.

CHAPITRE II

L'illustration de la France : La Renaissance littéraire, ses ambitions, son programme.

CHAPITRE III

La renaissance des études antiques. Esprit et tendances de l'Humanisme français.

CHAPITRE IV

La Renaissance de la Philosophie, des Sciences et des Arts et l'idée moderne.

CHAPITRE V

L'œuvre de la Renaissance jugée par les contemporains : la précellence littéraire de la France.

CHAPITRE VI

La légende de l'Antiquité mère des Sciences et des Arts.

CHAPITRE VII

La fin de la Renaissance.

DEUXIÈME PARTIE

De Richelieu à Louis XIV.

CHAPITRE I

L'avènement de l'Académisme.

CHAPITRE II

La lutte contre l'Académisme : le génie et les règles.

CHAPITRE III

La lutte contre l'Académisme : La critique des modèles. La poésie chrétienne opposée à la poésie païenne.

CHAPITRE IV

Le « Pays latin » contre le « Pays français ».

CHAPITRE V.

La Philosophie moderne contre l'autorité.

TROISIÈME PARTIE

Le siècle de Louis XIV.

CHAPITRE I

CHAPITRE II

Le milieu : Le public des honnêtes gens. Sa culture.

CHAPITRE III

La Vulgarisation cartésienne.

CHAPITRE IV

De Pradon à Racine : quelques figures d'anciens et de modernes.

CHAPITRE V

La Querelle du français et du latin.

CHAPITRE VI

La Querelle des anciens et des modernes en art.

CHAPITRE VII

La profession de foi du siècle de Louis le Grand.

CHAPITRE VIII

Conséquences de la Querelle des anciens et des modernes.
La fin du Grand siècle.

Nancy, imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier. 5333

